

INSTRUCTIONS

SUR

LA LITURGIE

A LA MÊME LIBRAIRIE.

ŒUVRES DE M. BELOUINO.

- Femme** (La). 1 vol. in-8..... 5 fr.
Histoire des persécutions de l'Église. 10 vol. in-8. 50 fr.
Oraison (L') **dominicale.** 1 vol. in-32..... 50 c.
Passions (Les), dans leurs rapports avec la Religion, la Philosophie, la Physiologie, et la Médecine légale. 2 vol. in-8.... 10 fr.
-

Le Carême, ou Préparation aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, précédé d'instructions sur l'abstinence et le jeûne prescrits par l'Église, avec un trait d'histoire à la fin de chaque chapitre, par M. MOITRIER. 1 vol. in-12..... 2 fr.

Le Guide de ceux qui annoncent la parole de Dieu, contenant la doctrine de saint François de Sales, celles de la Société de Jésus, de Benoît XIV, et les conseils de saint Vincent de Paul sur la manière d'annoncer la parole de Dieu et sur l'importance des instructions familières et des Catéchismes, par M. DE BAUDRY, ancien directeur du grand séminaire de Lyon. 1 vol. in-12. 2 fr.

Instructions et avis de saint François de Sales, recueillis dans ses œuvres par M. l'abbé GADUEL. 1 vol. in-12..... 2 fr.

Athanase le Grand et l'Église de son temps en lutte avec l'arianisme, par Jean-Adam MOEHLER, traduit de l'allemand avec une notice historique sur l'arianisme depuis la mort de saint Athanase jusqu'à nos jours par Jean COHEN, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, précédé du panégyrique de saint Athanase par saint Grégoire de Nazianze. 3 vol. in-8..... 9 fr.

Théorie morale du Goût, ou le Goût considéré dans ses rapports avec la nature, les beaux-arts, les belles-lettres et les bonnes mœurs, par DESCURET. 1 vol. in-8..... 6 fr.

Jésus-Christ modèle du Prêtre, ouvrage traduit de l'italien, par un P. Barnabite. 1 beau volume in-12..... 1 fr.

L'Apostolat de la prière, par le R. P. RAMIÈRE, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12..... 2 fr.

Les Espérances de l'Église, par le même. 1 vol. in-12.

INSTRUCTIONS SUR LA LITURGIE

OU
EXPLICATION DES PRIÈRES ET DES CÉRÉMONIES DE LA MESSE
ET DES PRINCIPALES PRATIQUES DU CULTE DIVIN,
AVEC DE NOMBREUX TRAITS HISTORIQUES
A LA SUITE DE CHAQUE INSTRUCTION,

PAR M. NOEL
VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE RODEZ
AUTEUR DU CATÉCHISME DE RODEZ.

TOME TROISIÈME



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE

PARIS

NOUVELLE MAISON

RÉGIS RUFFET ET C^{IE}, SUC^{RS}

RUE SAINT-SULPICE, 38

LYON

ANCIENNE MAISON

RUE MERCIÈRE, 49

ET RUE CENTRALE, 34

1861

INSTRUCTIONS SUR LA LITURGIE

DEUXIÈME PARTIE DE L'ACTE LITURGIQUE PAR EXCELLENCE

C'EST-A-DIRE

DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE

VINGT-QUATRIÈME INSTRUCTION.

QUATRIÈME PARTIE DE LA MESSE.

LE CANON OU LA RÈGLE DE LA CONSÉCRATION.

PREMIÈRE PARTIE DU CANON. — PRIÈRES AVANT LA CONSÉCRATION. —
TE IGITUR.

Nostra autem conversatio in cœlis est, unde etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum.

Nous conversons avec le Ciel, car c'est de là que nous attendons notre Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ. PHILIP., III, 20.

Notre langue faiblit, la parole nous manque, notre esprit est surpassé, notre intelligence écrasée, pouvons-nous dire avec un pieux et savant liturgiste (1) en commençant l'explication des prières du Canon. Qui sera digne, en effet, d'ouvrir ce livre sacré et d'en délier les sceaux ? Essayons-le toutefois, avec la grâce de l'Agneau immolé et le secours des saints Pères, qui ont développé ces admirables secrets.

(1) Durand. *Rat.*, l. IV, c. xxxvi.

Le Canon se compose de plusieurs oraisons, et l'on y trouve cinq fois la conclusion *Amen*; c'est ce qui a porté certains auteurs à le diviser en cinq parties : 1^o oraisons pour l'Église militante, 2^o communion avec l'Église triomphante, 3^o consécration, 4^o suffrages pour l'Église souffrante, 5^o glorification du Seigneur en Jésus-Christ, son fils immolé, et dans l'unité ou union de l'Esprit-Saint. Toute l'économie du culte chrétien se trouve dans ces cinq actes. Mais, pour plus de simplicité, nous divisons le Canon en trois parties, savoir : prières avant la consécration, prières de la consécration, prières après la consécration.

PREMIÈRE PARTIE DU CANON.

Prières avant la Consécration.

Tout interdit en présence du grand mystère qui va s'opérer, le prêtre semble n'avoir point de paroles; mais, d'un autre côté, son attitude, ses gestes, tout son extérieur parlent; et c'est un langage de la plus haute portée et fort approprié au sujet qui l'occupe. Comme en compensation du silence qu'elle lui impose, l'Église lui prescrit une multitude de cérémonies fort expressives et admirablement combinées. En les examinant, pour peu qu'on ait d'intelligence et surtout de cœur, il est aisé de comprendre et de sentir tout ce qu'elles ont de beau, de sublime, de touchant et de consolant.

Le prêtre commence par lever les yeux et les mains au ciel, parce que c'est au Père céleste qu'il s'adresse, et parce qu'il veut attirer sur lui les grâces dont il a besoin; mais tout aussitôt, au souvenir de sa faiblesse et de son indignité, ses bras retombent et se replient sur son cœur; et, profondément incliné, il récite la prière suivante :

*Te igitur, clementissime Pater,
per Jesum Christum, Filium
tuum, supplices rogamus ac peti-
mus uti accepta habeas et benedi-
cas hæc dona, hæc munera, hæc*

Nous vous supplions donc, Père
plein de clémence, et nous vous
demandons par Jésus-Christ, votre
Fils, Notre-Seigneur, d'agréer et de
bénir ces dons, ces présents, ces

*sancta sacrificia illibata, impri-
misque tibi offerimus pro Eccle-
siâ tuâ sanctâ catholicâ, quam
pacificare, custodire, adunare et
regere digneris toto orbe terra-
rum, unâ cum famulo tuo Papa
nostro N., et antistite nostro N.,
et pro imperatore nostro N., et
omnibus orthodoxis, atque catho-
licæ et apostolicæ fidei cultori-
bus* ¹.

sacrifices saints et sans tache, que
nous vous offrons principalement
pour votre sainte Église catholi-
que, afin que vous daigniez la pa-
cifier, la garder, la réunir et la
gouverner sur tout le globe terres-
tre, conjointement avec votre ser-
viteur notre pape N., et notre évê-
que N., et notre empereur N., et
tous les fidèles orthodoxes, et tous
les observateurs de la foi catholi-
que et apostolique.

Les anciens liturgistes, et entre autres le grand pape Innocent III, remarquent avec beaucoup de raison que c'est par un mystère secret de la volonté divine que l'Église a été inspirée d'ouvrir son canon par la lettre T, dont la forme représente la croix. C'est l'antique *Tau* des Hébreux, dont le prophète Ezéchiel, par ordre du Seigneur, marqua ceux qui pleuraient les péchés du peuple. La simple vue de ce signe alphabétique, qui nous rappelle la passion du Sauveur, suffit pour exciter dans les âmes méditatives de vifs sentiments de douleur et de componction, au souvenir de leurs iniquités, qui ont été la cause des souffrances et de la mort du Fils de Dieu.

Dans beaucoup de missels, ce n'est pas seulement la lettre T, mais l'image elle-même de Jésus crucifié, intercalée entre la préface et le canon, qui rappelle au prêtre le souvenir du sacrifice sanglant, consommé une fois sur le Calvaire et qui se renouvelle chaque jour dans l'Église réellement et en vérité, quoique d'une manière non sanglante. Belle et touchante pensée d'avoir voulu, dès le début de l'adorable et mystique action où va se reproduire l'immolation de la victime sans tache, offrir aux regards du prêtre qui célèbre le symbole auguste de la rédemption, comme pour l'inviter à s'identifier entièrement au Sauveur dont il est le ministre, à prendre part à ses douleurs et à ses mérites, et à répandre sur les fidèles qui l'entourent les grâces abondantes, qui découlent de cet

ineffable mystère. La croix, ainsi placée, est vraiment la croix entre les deux mondes, entre l'Ancien Testament, où cet arbre de vie n'était encore qu'en germe, et le Nouveau, où il étend ses innombrables rameaux jusques aux confins de l'univers.

En commençant le Canon, le prêtre, comme nous l'avons déjà dit, se tient dans la posture d'un suppliant, laquelle répond au mot *supplices* et à l'idée qu'il a de son propre néant. Dans cette attitude, il représente les incompréhensibles abaissements de Jésus-Christ, s'humiliant au jardin des Oliviers devant Dieu, devant les anges et les hommes.

« Nous vous prions donc, dit-il, Père très-clément. » La particule *donc* indique la liaison de cette prière avec ce qui précède. Les fidèles ont déclaré dans la préface qu'ils avaient leur esprit et leur cœur élevés à Dieu. Maintenant donc que nous nous sommes longuement préparés, conclut le prêtre, maintenant que nous sommes entrés dans les sentiments de ferveur qui animent les glorieux habitants du céleste séjour, il est temps de demander à Dieu la bénédiction et la consécration du sacrifice. Nous prions donc le Père très-clément, qui, pouvant user de rigueur contre nous à cause de nos prévarications, a poussé sa bonté et sa miséricorde jusqu'à sacrifier son Fils unique pour notre salut; ce Père céleste, si bon, si tendre, si généreux, nous le prions, non par nous-mêmes qui sommes indignes d'attirer ses regards; mais, au nom de ce Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances et qui mérite à tous égards d'être exaucé, nous le conjurons d'avoir pour agréable l'offrande qui lui est présentée.

« Nous vous prions et nous vous demandons, dit le célébrant, *rogamus ac petimus*. » Ces deux expressions n'offrent pas le même sens; et la différence qu'on y trouve mérite d'être signalée. Quand on n'a aucune espèce de droit à ce qu'on souhaite, on se contente de prier, *rogamus*; mais, quand on se sent quelque droit, on demande, *petimus*.

L'homme par lui-même ne peut que prier le Seigneur et le supplier, car il n'a droit absolument à rien, *supplices rogamus* ; mais le prêtre, à l'autel, comme député de l'Eglise à qui appartiennent les mérites de Jésus-Christ, comme représentant du Sauveur et agissant en son nom, a des droits incontestables ; c'est pour cela qu'il joint sa demande à la prière, *rogamus ac petimus*.

Ici le prêtre baise l'autel, en signe de respect et d'amour, parce qu'il va devenir le siège et le trône de la précieuse victime, ou bien encore afin de représenter le divin Sauveur succombant sous le poids de la croix et baisant la terre.

Se relevant plein de confiance en la vertu de Jésus-Christ qu'il a invoquée : « Nous vous conjurons, ajoute-t-il non-seulement d'agréer, mais encore de *bénir*, de sanctifier, par le changement admirable que vous y opérerez, *ces dons, ces présents, ces sacrifices saints et sans tache*. » L'Eglise emploie ici les différents noms donnés aux diverses oblations qui se faisaient sous la loi mosaïque, pour faire voir la perfection du sacrifice eucharistique, qui seul renferme la vérité de toutes ces anciennes figures. Nous pouvons encore remarquer ici avec plusieurs auteurs la différence qu'on met entre les mots *dons* et *présents*, *dona et munera*. Ce qu'un supérieur donne à son inférieur, comme par exemple, un roi à son sujet, s'appelle *don* ; mais on nomme *présent* ce que les inférieurs offrent à leurs supérieurs. Or, le pain et le vin eucharistiques sont appelés *dons*, parce qu'ils nous viennent de Dieu, et *présents*, parce que nous les offrons à Dieu ; et, en effet, nous ne pouvons offrir à Dieu que ses dons. « Toutes choses sont à vous, dit le Psalmiste, et nous vous offrons ce que nous avons reçu de vos mains (1). » Ces dons et ces présents sont appelés des *sacrifices saints et sans tache*, pour deux raisons : premièrement, parce qu'ils ont été choisis et séparés de

(1) *Tua sunt omnia et quæ de manu tuâ accepimus, dedimus tibi.*
Paral., xxix, 14.

tout autre usage pour être consacrés à Dieu, et en second lieu, parce que nous les envisageons déjà comme le corps futur de Jésus-Christ, qui est la victime pure et immaculée.

En même temps qu'il prie le Seigneur de bénir ces dons, ces présents, ces saints sacrifices, le célébrant fait trois signes de croix sur le pain et le vin, afin de marquer que nous n'obtenons les bénédictions d'en haut que par la vertu de la croix de Jésus-Christ. Remarquons avec un pieux auteur (1), que jamais on ne fait de signes de croix sur la matière du sacrifice qu'en nombre impair, c'est-à-dire ou une fois pour honorer l'unité de l'essence divine, ou trois fois en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité, ou cinq fois en mémoire des cinq plaies du Rédempteur.

Reprenant l'attitude de Jésus-Christ sur la croix, lorsqu'il offrit avec larmes des prières et des supplications, le prêtre tenant les mains élevées et étendues jusqu'à la hauteur des épaules, achève la prière *Te igitur*, priant d'une manière spéciale pour l'Église, pour le pape, pour l'évêque du diocèse, pour l'empereur ou le roi ou le prince souverain du lieu où l'on sacrifie, et généralement pour tous les chrétiens catholiques.

Nous prions en premier lieu pour l'Église, non qu'elle ait un besoin absolu de nos prières ; car le Seigneur ne peut manquer de la protéger, et il lui a promis une durée éternelle ; mais il veut que ceux qui la composent comme étant ses membres, et qui lui appartiennent en qualité d'enfants, montrent l'amour qu'ils ont pour cette bonne mère, en implorant les secours dont elle a toujours besoin contre le monde et les puissances de l'enfer, qui ne cesseront jamais de l'attaquer. Nous demandons à Dieu pour l'Église quatre choses importantes, qu'il daigne : 1^o lui donner la paix, *pacificare*, en la délivrant des persécutions extérieures et des guerres, qui causent tant de malheurs et de désordres ; 2^o la garder, *custodire*, et la soutenir con-

(1) Microl., c. xiv.

tre les efforts et les pièges de ses ennemis intérieurs, des hérétiques qui attaquent la vraie foi, et des mauvais chrétiens qui corrompent sa morale ; 3° la préserver des schismes, *adunare*, et faire rentrer dans le bercail toutes les brebis égarées, afin qu'il y ait dans la maison de Dieu une parfaite unanimité ; 4° la gouverner dans tout l'univers, et la diriger toujours dans les voies de la vérité et de la justice, en lui donnant de bons pasteurs, animés de l'esprit de l'Évangile, pleins de charité, enflammés de zèle ².

En priant pour l'unité de l'Église, il est bien juste qu'on prie aussi et d'une manière toute particulière pour celui qui est le centre, le pivot et le sceau de cette unité, pour le souverain Pontife, vicaire de Jésus-Christ. Car, dit saint Cyprien, « on n'est membre de l'Église catholique qu'autant qu'on est en communion avec le pape ; c'est de la chaire de Pierre que découle l'unité du ministère sacerdotal (1) ; » et on regarderait à bon droit comme séparés de la véritable Église ceux qui, n'importe pour quel motif, ne feraient pas, selon la coutume, mémoire du souverain Pontife pendant le saint sacrifice. Le pape est notre père, le père commun des fidèles ; et nous désirons qu'en lui la plénitude de la justice se trouve jointe à la plénitude de la puissance, et que son autorité, qui s'étend sur tout l'univers, contribue à l'affermissement de la foi et à la plus grande diffusion du royaume de Jésus-Christ. La lettre N., placée après ces mots : *avec votre serviteur notre pape*, indique que le pape doit être désigné par son nom. Cette pratique de la liturgie est un signe sacré de la communion avec le Saint-Siège. En prononçant le nom du pape, le célébrant incline la tête : témoignage de respect et signe de subordination affectueuse, que nous devons à celui que Jésus-Christ a établi son représentant visible sur la terre, le prince des nations, le chef de son Église.

(1) D. Cyp., *Epist.* LII et LV.

Après avoir fait ainsi mention du Pontife romain, on prie encore nominativement pour l'évêque du lieu où l'on se trouve ; car de même que le pape est le centre de l'Église universelle, de même chaque évêque est le centre d'unité de son troupeau, qui forme avec lui une église particulière, laquelle tient par son évêque au pape et entre ainsi dans l'unité du bercail de Jésus-Christ. « L'Église, dit saint Cyprien, c'est le peuple uni au prêtre ; c'est le troupeau qui s'attache au pasteur (1). » Voilà la belle harmonie du catholicisme. Or, les pasteurs veillent pour le bien des âmes, comme en devant rendre compte à Dieu (2) ; leur charge est lourde, leur responsabilité grande ; ils ont besoin de lumière et de force pour conduire saintement leur troupeau, et nous les aidons de nos prières, afin qu'ils trouvent du secours dans leurs peines et de la consolation dans leurs travaux (3).

Dans certains lieux, d'après la doctrine apostolique, dit le cardinal Bona, on prie pour l'empereur, ou le roi ou le prince souverain de l'État où se dit la messe. C'est conforme à la recommandation, que nous fait saint Paul (4), de prier pour les princes et pour tous ceux qui sont élevés en dignité. Du bon ou du mauvais usage qu'ils font de leur autorité dépend en partie la paix de l'Église. Ils sont les lieutenants et les ministres de Dieu pour établir le bien et empêcher le mal ; que le Seigneur donc les éclaire et les conduise.

Cette coutume de prier pour les souverains dans les assemblées chrétiennes nous est attestée par les auteurs

(1) *Plebs sacerdoti adunata et pastori suo grex adhærens. D. Cypr., Epist. LXVI.*

(2) *Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri. Hebr., XIII, 17.*

(3) Les prêtres qui célèbrent hors de leur diocèse doivent nommer l'évêque du lieu et non leur propre évêque.

(4) *Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, postulationes, gratiarum actiones, pro regibus et pro omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus. I Tim., II, 1.*

les plus anciens. Voici ce que dit Tertullien : « Nous prions pour les empereurs ; et nous demandons à Dieu qu'il leur donne une longue vie, que leur empire jouisse d'une paix profonde et leur maison d'une heureuse concorde, que leurs armées soient invincibles, qu'ils soient assistés de bons conseils, que les peuples demeurent dans leur devoir, qu'il ne s'élève aucun trouble contre leur autorité ; enfin nous n'oublions rien de ce que le prince peut souhaiter et comme homme et comme empereur (1). » Ainsi, au temps même des persécutions, l'Église priait pour ces princes impies et cruels qui s'acharnaient contre elle. Plus tard, saint Athanase (2) nous assure qu'on priait dans la liturgie pour l'empereur Constance, qui cependant était hérétique. Que s'il faut prier pour les rois et les princes, suivant le précepte de l'Apôtre, alors même qu'ils vivraient en païens, combien plus devons-nous le faire, quand le prince est chrétien, qu'il craint Dieu, qu'il est pieux et clément (3) ! Voilà comment l'Église, s'élevant au-dessus de toutes les préoccupations terrestres, étrangère à tout esprit de parti, à toute couleur politique, honore la puissance temporelle ; et ce n'est jamais flatterie de sa part ; c'est un devoir consciencieux qu'elle remplit ; elle sait rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César (4).

Enfin on prie généralement pour tous ceux qui se maintiennent dans la pureté de la foi et dont la croyance est orthodoxe. Remarquons que l'Église ne veut pas qu'on offre publiquement le sacrifice pour les infidèles, les hérétiques, les schismatiques ou les excommuniés. Elle ne prie ouvertement pour eux qu'une seule fois l'année, le vendredi saint, qui est le jour de l'expiation universelle.

(1) Apol., c. xxx.

(2) Apol. ad Const.

(3) D. Opt., l. III.

(4) Ces mots : *pro rege nostro N. ou imperatore nostro N.* ne se trouvent pas dans le Missel édité par saint Pie V, et il est expressément

A la messe dite des *Présanctifiés*, elle récite en leur faveur, avec l'accent de la mère la plus tendre, de belles et touchantes oraisons, qui remontent à la plus haute antiquité. Hors ce jour, il n'est jamais fait mention d'eux dans la liturgie, parce qu'ils ne sont pas dans le sein de l'Église. Mais rien n'empêche qu'on ne prie en particulier pour leur conversion, et c'est même un acte de charité que nous devons remplir à leur égard. Remarquons encore que le prêtre à l'autel prie indirectement pour les juifs, les gentils et toutes les sectes hérétiques, lorsqu'il demande à Dieu qu'il daigne réunir l'Église, *adunare*, c'est-à-dire la préserver des schismes ou les faire cesser, et la gouverner et guider dans tout l'univers, en dissipant les ténèbres de l'erreur et de l'idolâtrie.

Voilà comment le sacrifice est offert pour la société de tous les fidèles réunis par les liens précieux d'une même foi et d'une ardente charité sous l'autorité du Pontife romain, à qui Notre-Seigneur a donné, dans la personne de Pierre, plein pouvoir de paître, de régir et de gouverner l'Église universelle. Estimons-nous heureux d'appartenir à cette société sainte, et faisons honneur à notre foi par la pureté de nos mœurs ; car il ne suffit pas de croire ; il faut pratiquer, pour être vraiment observateur de la foi catholique et apostolique.

défendu d'y faire aucune addition sans une autorisation du Saint-Siège. Philippe II, roi d'Espagne, demanda et obtint que cette addition fût insérée dans les missels dont on se servait dans ses États, et qu'ainsi on priât nominativement pour lui dans le Canon. En France, ce fut le Parlement, autorité dont on ne peut admettre la compétence en pareille matière, qui ordonna d'insérer dans tous les missels qu'on imprimerait pour les diocèses français les mots : *pro rege nostro N.* Par un décret en date du 10 septembre 1857, la Congrégation des Rites a réglé les prières liturgiques, qui doivent être faites pour l'empereur des Français. Elle a statué spécialement que le nom de l'empereur doit être ajouté au canon de la messe, après ceux du pape et de l'évêque diocésain. *In missæ canone, nomen imperatoris adjiciatur, hæc adhibita formulâ et pro imperatore nostro N., quæ dicenda erit post mentionem factam Romani Pontificis et episcopi diocesani.*

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Tu es Petrus, et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

MATTH., XVI, 18.

Sainte Église, si jeune encore,
Rayonnante comme à l'aurore,
Avec ton chef à cheveux blancs,
A toi seule est la dynastie
Que le temps n'ait pas engloutie
Dans son fleuve de deux mille ans.

Du BREIL DE MAZZAN.

LE NOM DU PAPE TOUJOURS PRONONCÉ DANS LA CÉLÉBRATION DE LA LITURGIE.

1. Les Grecs, comme les Latins, ont observé anciennement et fort longtemps l'usage de prier pour le pape dans la liturgie. Ils nommaient le pape (1) et ensuite leur patriarche.

Dans la liturgie de Saint Marc, nous voyons qu'on faisait mention du souverain Pontife, à trois reprises différentes.

On remarque au cinquième siècle comme un fait énorme que Dioscore, patriarche d'Alexandrie, eût osé ôter des diptyques ou des tables sacrées le pape saint Léon. — Vers le même temps, Acace (2), évêque de Constantinople, osa aussi effacer des diptyques le nom du pape Félix II. — D'autres Orientaux, animés de l'esprit schismatique, se sont portés à la même extrémité ; et nous savons que les persécuteurs de saint Athanase se séparèrent de Jules I^{er} (3). — L'empereur Constantin Pogonat, dans la lettre qui est à la tête du sixième concile général et qui est adressée au pape Félix II, dit qu'il a résisté au patriarche, qui avait voulu ôter des diptyques le nom du souverain Pontife. On le trouve, en effet, dans les liturgies écrites après cette époque ; le schisme de Photius fit sans doute interrompre cet usage.

A l'égard des Latins, de peur qu'on n'y manquât dans les Gaules, le second concile de Vaison, en 529, ordonna qu'on nommât le pape qui présidait au siège apostolique (4) ; et le saint pape Pélage, peu d'années après, écrivit fortement aux évêques de Toscane que manquer à cette pratique, c'était se séparer de l'Église universelle (5).

LE BRUN, *Explication, etc.*

(1) Gregoras, *Hist.*, l. V. — Pachymer., *Hist.*, l. V.

(2) Nicéph., l. XVI, c. XVII.

(3) Sozomen., lib. III, c. x.

(4) Nobis justum visum est ut nomen Domini Papæ, quicumque Apostolico. Sedi præfuerit, in nostris Ecclesiis recitetur. *Can.* 4.

(5) Agobard, t. II, p. 49.

Toutes les fois qu'on s'est occupé de la réunion des deux églises, grecque et latine, toujours on a exigé que le nom du souverain Pontife fût récité au saint sacrifice. Urbain IV le demanda à Michel Paléologue. Grégoire X l'exigea également ; et de son temps l'union ne fut rétablie que moyennant certaines conditions, dont la première fut qu'au saint sacrifice on ferait mention du souverain Pontife, ainsi que des quatre patriarches. Grégoire Pachymère (1) assure que cette condition fut remplie, car il dit que l'arrivée des députés qui annonçaient l'accord conclu, produisit un double effet : le patriarche schismatique fut dépouillé de son autorité, et le nom du pontife Romain fut publiquement récité pendant le saint sacrifice. — Un concile s'étant assemblé le premier jour du mois d'août, le diacre y fit mention du nom du pape à l'endroit désigné, et Grégoire fut proclamé souverain Pontife de l'Église apostolique et pape œcuménique. Ducas rapporte également, dans son *Histoire de Byzance* (2), qu'en 1452 on célébra la messe dans la grande église de Constantinople, en présence d'Isidore, cardinal légat, et qu'on y fit mémoire du pape Nicolas, malgré la répugnance du plus grand nombre, qui s'abstint même de participer au saint sacrifice, à cause de cette union qu'on avait faite avec les Latins. L'historien, qui nous a transmis ces particularités, attaque fortement ces opiniâtres schismatiques, et ajoute qu'ils avaient bien mérité de tomber sous la domination des Turcs.

Le card. BONA.

UNE JOURNÉE DU SOUVERAIN PONTIFE.

En général, plus un homme est élevé en dignité, plus sa vie est pénible ; je le sais, on s'imagine tout le contraire. Mais ce n'en est pas moins vrai, et la vie est encore plus amère en haut qu'en bas. Il y a beaucoup moins de liberté dans les palais des princes que dans les humbles demeures de l'ouvrier.

Le plus grand dignitaire de ce monde est, sans contredit, le pape, le pape, chef suprême de la religion sur la terre, grand prêtre de Dieu, évêque et pasteur de tous les fidèles, père spirituel des monarques aussi bien que de leurs sujets. Aussi n'y a-t-il pas un homme qui mène une vie plus astreignante que le pape, plus laborieuse, plus pénible et plus difficile. Du matin au soir, et depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier, il est, à la lettre, l'esclave de son sublime devoir et le *serviteur des serviteurs de Dieu*, ainsi que s'intitulent les souverains Pontifes dans leurs bulles et leurs décrets.

Pour nous en convaincre, il suffit de savoir comment se passe une journée du pape. Notre Saint-Père le Pape Pie IX est un

(1) *Hist.*, lib. V, c. xxii.

(2) *Cap.* xxxv.

beau et majestueux vieillard, à la taille élevée, au visage doux et grave, à la voix sonore et sympathique. Il habite à Rome un immense palais, qu'on appelle le Vatican et qui touche à la basilique de Saint-Pierre. Les vastes salles du Vatican sont ornées avec grandeur et simplicité; les murailles sont uniformément couvertes de tentures rouges, et, sauf le trône pontifical, on n'y voit d'autres sièges que des escabeaux de bois. Après une longue enfilade de chambres, dans lesquelles se tiennent, suivant leur rang, les serviteurs et les gardes d'abord, puis les différents prélats qui composent la maison du pape, on arrive aux appartements particuliers de Sa Sainteté.

Ces chambres sont petites et plus simples encore que les autres. La première est le cabinet de travail du Saint-Père. C'est là qu'il donne durant tout le jour ses nombreuses audiences, dont nous parlerons tout à l'heure. Le pape est assis sur un fauteuil de bois doré et de velours rouge; devant lui est une grande table carrée, couverte de soie rouge semblable à la tenture des murailles, et au-dessus du fauteuil est suspendu un dais de même couleur, insigne de la majesté pontificale et royale; des tabourets pour les cardinaux et pour les princes, puis deux ou trois sièges de bois, tel est l'ameublement de ce cabinet.

Cette première pièce communique avec une seconde de même grandeur, absolument semblable, sauf qu'au fond est un lit tendu de soie rouge. C'est la chambre à coucher du pape. Puis vient une troisième chambre, toujours meublée de même; c'est la salle à manger. Le Saint-Père mange toujours seul, sur une table couverte d'un tapis de soie rouge, comme celle de son cabinet de travail. Enfin vient la bibliothèque, qui est une grande et belle pièce, à quatre ou cinq fenêtres, et où le pape tient habituellement le conseil de ses ministres.

Le pape est toujours habillé de blanc. Il porte sur la tête une calotte de soie blanche; sa soutane est de drap blanc pendant l'hiver, de laine légère et de soie blanche pendant l'été. Sa large ceinture est également en soie blanche avec des glands d'or. La chaussure, à laquelle on a conservé l'ancien nom de *mules*, est de couleur rouge, avec une croix d'or brodée sur le cou-de-pied. C'est cette croix que l'on baise toutes les fois que l'on s'approche de la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ.

Quand il sort de ses appartements, le pape met sur sa soutane un rochet de dentelles, une pèlerine rouge garnie de fourrure blanche et qu'on appelle *mosette*, et, enfin, une étole brodée d'or. Il se couvre la tête d'un grand chapeau de soie rouge, un peu relevé de chaque côté et garni d'un gland d'or. L'usage de la cour pontificale ne permet pas qu'il sorte dans les rues de Rome autrement qu'en voiture; hors des portes de la ville, il fait souvent de longues promenades à pied, s'arrêtant volontiers pour parler aux pauvres et aux enfants, et donnant sa sainte bénédiction à tous ceux qu'il rencontre.

Dès qu'on aperçoit le pape, on se découvre et on se met à genoux, en témoignage du respect dû à son caractère de Pontife suprême.

Le Saint-Père se lève de bonne heure. Après ses prières, il passe dans sa chapelle pour célébrer la sainte messe. Cette chapelle est petite et voisine de l'appartement du pape. Le Saint-Sacrement y est toujours conservé ; et Pie IX, dans sa piété envers la divine Eucharistie, veille lui-même à l'entretien de deux lampes, qui brûlent perpétuellement devant le tabernacle. Le Pape Pie IX célèbre la messe lentement et saintement ; souvent son auguste visage est baigné de larmes, pendant qu'il tient entre ses mains sacrées le Dieu caché, dont il est le vicaire. Ordinairement il dit la messe à sept heures et demie, et assiste, en actions de grâces, à une seconde messe célébrée par un de ses chapelains. Puis il récite à genoux, avec l'un des prélats de son entourage, une partie du bréviaire, et rentre dans ses appartements.

Le déjeuner du pape consiste en une simple tasse de café noir. La sobriété italienne est connue, et c'est là le premier repas de presque tous les Romains. Jusqu'à dix heures environ, le Saint-Père travaille tous les jours avec son premier ministre, qui est un cardinal, et qu'on appelle le secrétaire d'État. C'est lui qui est principalement chargé de l'administration temporelle des États de l'Église. A dix heures commencent les *audiences*, tâche laborieuse, qui serait bien pénible et bien épuisante, si là ne s'agitaient les questions les plus importantes et les plus graves intérêts de la religion et de la société. Cardinaux, évêques, princes, ambassadeurs, missionnaires, prêtres, fidèles, viennent de tous les points du monde porter aux pieds du chef de l'Église leurs requêtes, leurs hommages ou leurs besoins. Le Pape demeure assis pendant toutes ces audiences ; on se tient en sa présence à genoux, ou, s'il le permet, debout. Les cardinaux et les princes ont le privilège de s'asseoir sur le tabouret, dont nous avons parlé tout à l'heure. En entrant dans le cabinet du Pape, on fait trois génuflexions ; la première au seuil de la porte, la seconde à moitié chemin, et la troisième aux pieds du Pape. On baise son pied ou sa main ; puis commence l'audience. Dès qu'elle est finie, le Saint-Père agite une sonnette, et une autre personne est annoncée et introduite aussitôt par un des prélats de service. Les hommes seuls sont admis de la sorte dans les appartements du Pape ; c'est une règle invariable. Quant aux dames, elles sont reçues en audience une ou deux fois par semaine, dans une grande salle faisant partie des musées publics du Vatican.

Les audiences du matin durent habituellement plus de quatre heures de suite. Quand elles sont terminées, vers deux heures ou deux heures et demie, le Pape passe dans sa salle à manger et prend un frugal repas. Puis, il récite, encore à genoux, la suite de

son bréviaire ; et, après quelques instants de repos, il sort en voiture, afin de prendre un peu d'exercice. Souvent le Pape prend pour but de ses promenades quelque sanctuaire vénérable où l'on célèbre une fête, quelque hôpital, ou quelque prison. Quand il fait mauvais temps, le Saint-Père se contente de marcher pendant quelques instants dans sa bibliothèque, ou dans une des galeries couvertes du Vatican. A la chute du jour, indiquée, en Italie, par le son de l'*Angelus*, et, pour cette raison, appelée l'*Ave Maria*, le Pape, rentré au Vatican, récite avec sa suite la Salutation angélique, et y joint le *De Profundis* pour tous les fidèles du monde entier morts dans le courant du jour. Puis recommencent les audiences. On soumet au Pape les pièces à signer ; on propose à son approbation souveraine et à sa décision dernière les décrets des diverses congrégations romaines, qui se partagent l'examen des affaires religieuses de tout le monde catholique. Ces audiences durent ainsi jusqu'à dix ou onze heures du soir ; après quoi le Saint-Père fait une légère collation, composée de quelques fruits ou de quelques légumes ; il termine la récitation de son bréviaire, et va prendre quelques heures d'un repos si saintement et si laborieusement gagné.

Sauf de rares exceptions, telles sont les journées du pape. Une pareille vie, malgré les honneurs dont elle est entourée, à cause même de ces honneurs, est un continuel assujettissement, un renoncement continuel de soi-même. Aussi, lorsqu'un souverain Pontife entre dans les vues de Dieu, comme le fait notre Saint-Père le pape actuel, le pieux et admirable Pie IX, sa vie est-elle pleine devant Dieu et mérite-t-elle, plus que toute autre vie, la grande récompense bienheureuse promise au serviteur fidèle.

Mgr de SÉGUR.

LE PAPE SAINT GRÉGOIRE VII.

Un des plus zélés défenseurs des droits et de l'honneur de l'Église a été sans contredit l'illustre pape saint Grégoire VII ; et c'est ce qui lui a valu tant de diatribes de la part de l'impiété et du philosophisme. Avant d'être élevé sur le trône de saint Pierre, il s'appelait Hildebrand. Encore enfant et ne sachant pas même lire, on dit que, s'amusant auprès d'un menuisier avec des copeaux ramassés à terre, il forma, sans les comprendre, des caractères qui retraçaient cet oracle de David : « Il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre. » C'était Dieu qui avait conduit sa main, pour signifier la suprême autorité que cet enfant devait exercer dans le monde. Il alla ensuite à Rome, où il reçut à Saint-Pierre le bienfait de l'instruction. Dès sa jeunesse, il fut touché d'un profond chagrin, en voyant la liberté de l'Église opprimée par des laïques, et beaucoup de membres du clergé mener une vie déréglée.

Après la mort d'Alexandre II, Hildebrand fut, malgré ses refus et

ses plaintes, élu par un accord unanime souverain Pontife, le 22 avril de l'année du Seigneur 1073. Dès lors, il brilla comme un soleil dans la maison de Dieu ; car, puissant en œuvres et en paroles, il s'appliqua avec le plus grand soin à rétablir la discipline ecclésiastique, à rendre à l'Église la liberté, à extirper les hérésies et tous les désordres ; et jamais, depuis le temps des apôtres, on n'a vu un pontife qui ait tant travaillé pour l'Église de Dieu, souffert tant de traverses et combattu plus ardemment pour lui conserver son indépendance. Courageux athlète en tout genre de combats, il résista avec intrépidité aux efforts impies de l'empereur Henri ; et, se placant sans crainte comme un mur devant la maison d'Israël pour la défendre, lorsque ce malheureux prince se fut précipité dans l'abîme du mal, il n'hésita pas à l'excommunier.

Un jour que saint Grégoire VII célébrait la messe, des hommes remplis de piété virent descendre du ciel une colombe qui, se reposant sur son épaule droite, lui couvrait la tête de ses ailes ; ce qui signifiait que ce saint pape était conduit, dans le gouvernement de l'Église, par l'inspiration de l'Esprit-Saint et non par les raisons de la prudence humaine.

Légende du Bréviaire.

HONNEURS RENDUS AU VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST.

Il est bien consolant de voir l'empressement que mettent tous les vrais chrétiens à se procurer l'occasion de se prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ et de recevoir la bénédiction apostolique. Un assez grand nombre entreprennent le voyage de Rome et y prolongent leur séjour, pour obtenir cette faveur. Toujours cette dévotion fut chère aux personnes de piété. Les historiens racontent que, dans la semaine de Pâques de l'an 1575, époque d'un grand jubilé, deux ou trois mille pèlerins venaient journellement baiser les pieds au pape Grégoire XIII, qui était alors assis sur la chaire de saint Pierre. Il y en eut jusqu'à treize mille en un jour. N'y a-t-il pas dans cet empressement, qui dure depuis des siècles sans se lasser jamais, quelque chose de surnaturel ?

Croirait-on qu'au dix-septième siècle, comme en nos jours de doute et d'orgueil, les honneurs rendus au chef suprême de l'Église catholique, choquaient, irritaient même les esprits raisonnateurs, frondeurs, déjà révolutionnaires ? Ils oubliaient que, selon la belle parole d'un écrivain protestant moderne, « le catholicisme est une grande école de respect. » Nous dirons mieux que cela encore : *Il est une grande école d'amour.* Car qu'est-ce que le respect sans l'amour ? N'est-ce pas la crainte qui glace ? et, en face du représentant de la paternité par excellence, l'amour filial ne doit-il pas être le seul sentiment qui domine tous les autres dans le cœur des catholiques ?

Ainsi ne pensaient pas cependant les esprits superbes, dont le père

Labat (1) signale les murmures, en y répondant aussitôt avec cet accent de bon sens, qui le distingue toujours. Ses paroles n'ont malheureusement peut-être rien perdu de leur actualité.

« Je me suis trouvé quelquefois, dit-il, avec de certaines gens, qu'un bonnet de docteur ne rendait pas plus raisonnables ni plus versés dans la pratique du monde, et qui trouvaient fort à redire aux trois génuflexions et à la pratique sainte où l'on est de se prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ et de les baiser, comme s'il y avait moins d'inconvénient de faire ces trois génuflexions quand on s'approche de l'empereur d'Autriche, ou qu'il ne soit pas très-louable d'avoir conservé pour la personne du pape le même respect qu'on avait autrefois pour tous les évêques. Or, il est constant qu'on se prosternait, dans les temps passés, aux pieds des évêques, qu'on les leur baisait, qu'on les traitait de *sainteté*, en leur parlant ou en parlant d'eux ; et tous ceux qui ont été à Vienne savent très-bien qu'on est obligé de faire trois génuflexions, quand on est introduit à l'audience de l'empereur. Il n'y a que les ambassadeurs et autres gens d'un rang supérieur, qui soient exemptés de ce cérémonial. Cependant personne ne s'en scandalise, pas même ceux qui blâment ce qu'on pratique à l'égard du pape, et qui souffriraient volontiers ces mêmes honneurs, s'ils étaient à sa place. Ce n'est pas à moi à rechercher pourquoi on n'a pas à présent pour les évêques le même respect qu'on avait autrefois, si cela vient du défaut de piété ou de religion ou de quelque autre raison ; je laisse cela au jugement de plus habiles gens que moi ; mais je crois devoir penser et dire qu'il n'y a rien de trop, rien d'inusité, dans ce qu'on rend au Vicaire de Jésus-Christ et au chef de toute son Église. »

Il n'y a rien à retrancher, rien à ajouter à ces sages et fortes paroles, qui sont l'accent même de la justice et de la vérité.

Rosier de Marie, V^e année, n. 27.

LA GLOIRE, LA VIE DE ROME, C'EST LE PAPE.

« Rome, sans le pape, dit un de nos plus illustres évêques, c'est un non-sens historique, religieux, social. L'imagination, la pensée ne s'y accoutument pas ; les arts, les sciences, la politique elle-même, la religion, l'histoire, l'antiquité, tous les souvenirs des temps qui ne sont plus, toutes les espérances de l'avenir se récrient, protestent contre l'injure faite à leur antique, à leur nécessaire protecteur, et proclament que Rome sans le pape est une ville dépeuplée, un corps sans âme, une cité sans gloire et sans vie.

« Rome sans le pape ! Mais... c'est un désert. Qui l'habitera ? qui la remplira ? Qui en fera les honneurs ? Il y a déjà bien des déserts

(1) Célèbre religieux dominicain.

dans Rome ; Romains, qui voulez nous donner une Rome sans pape... ces déserts, vous voulez donc les multiplier ? Le Palatin, l'Aventin, le Viminal, le Forum, vos plus grands quartiers sont vides ! Vous y ajouterez donc le Quirinal, le Vatican, la ville entière !

« Que ferez-vous, en particulier, des sept basiliques ? Que ferez-vous de ces trois cent soixante-cinq églises, qui répondent à tous les besoins, à tous les souvenirs, à tous les vœux, à tous les pèlerinages du monde catholique ? Prêtres et fidèles, nous comptons les visiter au grand Jubilé... Mais le pape absent nous manquerait tous les jours ; car y a-t-il une seule de vos cent fêtes, qui soit possible sans lui ?

« Que ferez-vous, en particulier, de Saint-Pierre, de cette immensité, de cette magnificence, de cette splendeur ? Le Pontife universel de la catholicité peut seul le remplir. Saint-Pierre, manifestement, n'a été fait si vaste, qu'afin que le Père commun de la grande famille catholique pût y rassembler tous ses enfants et les bénir !

« Certes, les Romains se feraient une étrange illusion, s'ils croyaient que Saint-Pierre n'est que la grande paroisse du diocèse de Rome. C'est pour elle-même que la catholicité tout entière l'a fait bâtir et y a prodigué ses trésors. Saint-Pierre est le temple auguste de la catholicité. Rome n'en est que le premier vestibule et le parvis ; le pape seul en est l'âme, la vie et la lumière.

« Rome sans le pape ! Mais au jour de la grande fête de tous les chrétiens, au grand jour de Pâques, quelle main se lèvera pour donner à la ville et au monde, *urbi et orbi*, la solennelle bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ ? Oui, qui remplacera cette grande voix, cette voix paternelle qui, du haut de la tribune sacrée, au milieu de ce silence sublime de la terre et des cieux, retentit au milieu des airs, pour l'univers entier, comme la voix de Dieu même ?

« Ah ! j'ai vu alors tomber à genoux les plus incrédules, vaincus par une force supérieure et divine ; je les ai vus, enfants dociles, s'incliner avec respect sous la main du Père commun de la grande famille chrétienne ; je les ai vus, brebis reconquises, recevoir avec attendrissement, avec amour, la bénédiction du souverain Pasteur des âmes ! Romains, Protestants, Schismatiques, Grecs, Anglais, Russes, Français, Américains, nous étions là, de toute langue, de toute tribu, de toute nation, prosternés à terre et suspendus à la voix du Pontife suprême ! C'était le plus beau et le plus touchant des spectacles ! Le langage humain manque pour l'exprimer ! Et quand on se relevait, les larmes étaient dans tous les yeux ; une émotion indéfinissable remuait tous les cœurs. Il n'y avait plus là qu'un troupeau et qu'un pasteur. Nous ne faisons tous qu'un cœur et qu'une âme ! Vous l'avez vu comme moi, et vous voulez nous ravir cette gloire, cette incomparable douceur ! Vous voulez vous la ravir à vous-mêmes !... Vous voulez que Rome soit sans pape !...

« On l'a dit bien des fois, Rome, même avec le pape, attriste par sa solitude. Ce n'est, il est vrai, qu'un premier aspect, une première impression ; bientôt on comprend cette solitude, on l'aime, on la goûte, on s'y attache étrangement, on s'y repose, on ne veut pas s'en éloigner. Il y a là une gravité, une paix profonde, un intérêt mystérieux, qui s'emparent invinciblement de l'âme ! C'est un charme inexprimable !

« Ah ! c'est bien de Rome, en des jours plus heureux et meilleurs, c'est bien de Rome avec son pape, de Rome, la ville sainte, qu'on pourrait redire ces vers d'un poète :

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde !
Nautoniers sans étoile, abordez, c'est le port !
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est point la mort !

« Mais, sans le pape, Rome ne serait plus que la solitude des tombeaux ! son repos serait la mort ! A Naples, on va chercher le soleil ! A Rome ! c'est le pape ! C'est le pape, et cette douce lumière qui l'environne, cette lumière de paix et de grâce, cette lumière de la foi et de la douceur évangélique, qui repose les yeux fatigués, qui guérit les yeux malades, qui donne des yeux pour la voir à ceux qui n'en ont point, qui se fait aimer de ceux-là mêmes qui la craignent, et les gagne quelquefois à jamais !

« Le peuple Romain sans le pape ne signifie rien, n'est rien ! Avec le pape, il est toujours le peuple-roi, *populum latè regem* ; il l'est aux yeux des étrangers comme aux siens. »

Mgr DUPANLOUP.

Rome appartient de droit et de fait à l'univers catholique. Cet établissement, maintenu depuis onze siècles par le tribut constant de notre vénération filiale, ne peut pas dépendre du caprice de quelques démocrates exaltés, usurpant le pouvoir par la violence et le meurtre.

RESPECT ET AMOUR DUS A L'ÉGLISE.

2. On ne peut aimer véritablement le divin Sauveur, sans éprouver le même sentiment de respect et d'amour pour son épouse, la sainte Église. Tout cœur chrétien désire naturellement son triomphe et sa gloire.

Une foi sublime animait et dirigeait toutes les actions de M^{me} Acairie. Ce sentiment lui faisait éprouver une douleur amère, à la vue des maux que souffrait l'Église de la part des sectaires ou des mauvais chrétiens : « O pauvres âmes, s'écriait-elle, égarées loin du chemin du salut, qui vous y remettra ? Hélas ! pauvres frères, que de maux vous ont saisis ! Qui y donnera remède ? O pauvre Église, chère Église de mon bien-aimé, que de persécutions te pressent !

« Que de persécuteurs t'affligent ! Qui te donnera du secours, au milieu de tant de tempêtes et de tant d'angoisses ? O Seigneur, vous voyez les besoins et les misères de tout le monde ; subvenez à tout ; pourvoyez à tout ; que tous vous réclament et vous invoquent : Seigneur, je vous prie pour tous. »

Quel n'était pas le respect de Mme Le Bœuf pour les fêtes, les offices et les cérémonies de l'Église ! Toutes ses prières et ses bonnes œuvres étaient offertes pour l'exaltation de cette tendre mère. « Nous en recevons tant de bienfaits, disait-elle, depuis la naissance jusqu'à la mort, que l'on ne peut jamais assez demander que tous ses enfants lui soient soumis et que le flambeau de l'Évangile soit porté jusqu'aux nations les plus reculées. »

Madame de Montmorency, s'étant liée par des vœux solennels dans l'ordre de la Visitation, se montra dans son nouvel état soumise comme un enfant à la règle qu'elle avait embrassée, donnant des témoignages publics et continuels de cet esprit d'obéissance. Elle manifestait, en ces temps orageux, un respect inviolable pour tous ceux qui gouvernaient l'Église, et disait à quiconque osait en sa présence les censurer, qu'ils sont l'arche de science, et qu'il est défendu d'y toucher sous peine de la vie. « Puisque Dieu, ajoutait-elle, leur a remis sa puissance, qu'il les a faits nos pères, et qu'ils sont chargés du salut de nos âmes, ne devons-nous pas, par respect pour la majesté divine et par une reconnaissance filiale du soin qu'ils prennent de nous, conserver l'honneur qui leur est dû ? Et si nous méprisons ces sacrés dépositaires de la science et de la miséricorde de Dieu, où trouverons-nous la lumière pour nous conduire, et la charité pour acquérir la vertu ? »

L'abbé CARRON.

L'illustre évêque de Chartres, Mgr Clauzel de Montals, l'honneur de nos montagnes aveyronnaises, qui se glorifieront à jamais de lui avoir donné le jour, a été un nouvel Athanase par son courage et son zèle à défendre la vérité religieuse contre le rationalisme et l'incrédulité de nos jours. Il engageait à la fois le combat par la parole et par la prière. Avec quelle ardeur il demandait à Dieu chaque jour la conversion des impies ou leur salutaire humiliation ! Un matin, vers la fin de 1847, comme il achevait son oraison devant son crucifix, on l'entendit réciter avec une chaleur inexprimable le psaume *Miserere* tout entier, auquel il intercalait après chaque verset cette invocation des Litanies : « Daignez humilier les ennemis de votre Église ; nous vous en conjurons, Seigneur (1). » Ce sont là de rudes coups portés à des adversaires. Cette supplication, en effet, allait être exaucée ; et le Seigneur ne tarda pas à humilier les ennemis de sa sainte Église.

(1) Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, te rogamus, audi nos.

Tous les cœurs religieux se souviendront longtemps de cet autre Simon, fils d'Onias, dont la majesté était telle que, sur sa chaire sacrée, il paraissait moins être assis à l'ombre du temple que soutenir lui-même tout le poids de l'édifice, dont on eût dit que sa tête, chargée d'années, était encore la plus ferme colonne (1). Quand il montait à l'autel, c'était avec une auréole de dignité, qui donnait de l'éclat à ses vêtements saints plus qu'il n'en recevait d'eux (2). Il était beau de le voir debout auprès de cette table des oblations, recevant l'hostie de la main de ses prêtres, couronne de frères rangés autour de lui, comme les cèdres plantés autour du Liban. Que de fois, consommant le grand œuvre du sacrifice, il étendit la main pour offrir le sang de la vigne ! Que de fois il a épanché, à la base de l'autel, l'odeur des divins parfums, qui montaient devant le grand Roi ! Aujourd'hui son corps repose dans la paix ; mais son nom vivra de générations en générations.

Mgr Pie, *Oraison funèbre.*

NAPOLÉON 1^{er} FONCIÈREMENT CATHOLIQUE.

Marseria, Corse de nation, mais qui était passé au service de l'Angleterre, fut envoyé à Paris par le célèbre ministre Pitt. Ayant été admis en présence de l'empereur, il lui dit que l'Angleterre était disposée à faire la paix, à la seule condition que Napoléon l'aiderait à l'établir chez elle. — Moi, répliqua l'empereur, ah ! qu'ai-je à faire en Angleterre ? Ce n'est pas mon rôle, je suppose, d'y mettre la concorde ; d'ailleurs, je ne vois pas comment j'y serais propre. — Plus propre que vous ne pensez, continua Marseria en pesant ses paroles ; l'Angleterre est déchirée de discordes intestines. Ses institutions se minent peu à peu ; une sourde lutte la menace, et jamais elle n'aura de tranquillité durable, tant qu'elle sera divisée entre deux cultes. Il faut que l'un des deux périsse ; il faut que ce soit le catholicisme. Et, pour aider à le vaincre, il n'y a que vous. Établissez le protestantisme en France, et le catholicisme est détruit en Angleterre. Établissez le protestantisme en France, et, à ce prix, vous avez une paix telle que vous la pouvez souhaiter. — Marseria, répliqua l'empereur, rappelez-vous ce que je vais vous dire, et que ce soit votre réponse : — Je suis catholique et je maintiendrai le catholicisme en France, parce c'est la vraie religion, parce que c'est la religion de l'Église, parce que c'est la religion de la France, parce que c'est la religion de mon père, parce que c'est la mienne, enfin ; et, loin de rien faire pour l'abattre ailleurs, je ferai tout pour l'affermir ici. — Mais, remarquez donc, reprit vivement Marseria, qu'en agissant ainsi, en restant dans cette ligne, vous vous donnez des chaînes invincibles, vous vous créez mille entraves !

(1) Et in diebus suis corroboravit templum. *Eccli.*, L.

(2) In ascensu altaris sancti gloriam dedit sanctitatis amictum. *Eccli.*, L, 12.

Tant que vous reconnaitrez Rome, Rome vous dominera ; les prêtres décideront au-dessus de vous ; leur action pénétrera jusque dans votre volonté ; avec eux, vous n'aurez jamais raison à votre guise, le cercle de votre autorité ne s'étendra jamais jusqu'à sa limite absolue, et subira au contraire de continuels empiétements. — Marseria, il y a ici deux autorités en présence : pour les choses du temps, j'ai mon épée, et elle suffit à mon pouvoir ; pour les choses du ciel, il y a Rome, et Rome en décidera sans me consulter ; et elle aura raison ; c'est son droit. — Mais, reprit de nouveau l'infatigable Marseria, vous ne serez jamais complètement souverain, même temporellement, tant que vous ne serez pas chef de l'Église, et c'est là ce que je vous propose ; c'est de créer une réforme en France, c'est-à-dire une religion à vous. — Créer une religion ! répliqua l'empereur en souriant ; pour créer une religion, il faut monter au calvaire, et le calvaire n'est pas dans mes desseins. Si une telle fin convient à Pitt, qu'il la cherche lui-même ; mais, pour moi, je n'en ai point le goût.

Ces dernières paroles nous paraissent sublimes de sens et de sentiment chrétien. Elles montrent Napoléon plus catholique que nous ne l'aurions cru, plus défenseur de la religion qu'il ne l'a été en action ; car, sans le juger précisément, nous aurions voulu qu'il fit plus qu'il n'a fait sous ce rapport ; il avait pour cela la puissance du génie et de la force. *BOULANGÉ, Rome en 1848.*

LA FRANCE FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE.

« La France, dit un ancien chroniqueur, est un chevalier armé, toujours prêt à saisir sa lance et à monter à cheval, pour courir à l'aide de notre mère la sainte Église de Rome. » Fidèle à sa sainte mission, fidèle à son nom de *fille aînée de l'Église*, la France a dignement vengé l'honneur de sa mère insultée, et rempli le rôle sublime que la Providence lui a départi. Pour nous, Français du dix-neuvième siècle, il y a un sentiment ineffable de légitime orgueil à nous répéter que nous n'avons pas dégénéré de nos aïeux, et que nos soldats sont les dignes fils des compagnons de Pépin, de Charlemagne et de saint Louis.

Nos braves soldats, en effet, ont donné mille exemples de leur attachement à la sainte Église. Nous nous plaçons à consigner encore ici le suivant :

Le colonel de Brancion, mort héroïquement en plantant son drapeau sur le Mamelon-Vert, a été une des gloires de notre armée. Le connaître, c'était l'aimer. On a publié des détails touchants et consolants sur ses derniers jours. Brancion était, comme presque tous ses nobles émules, un homme de foi, un vrai chrétien.

L'aumônier en chef de l'armée d'Orient écrivait au vicaire général

d'Alger : « Le colonel de Brancion a tout l'honneur de la journée. Il est mort en héros ; ce n'est pas étonnant : c'était un saint. Prévoyant les dangers qu'il avait à courir, il s'était confessé la veille de l'assaut. Cette belle âme était donc bien préparée, et Dieu l'a prise. » L'aumônier citait la fin du colonel comme un des faits les plus consolants pour l'Église.

Les sentiments chrétiens de Brancion étaient profonds. En quittant la France, il avait accompli ses devoirs religieux. Ses lettres exprimaient une foi ardente, une soumission parfaite à la volonté de Dieu ; sa résignation à toutes les souffrances d'un cruel hiver ne s'est jamais démentie. Depuis longtemps son âme tendait à s'épurer chaque jour. Il s'en exhalait, comme de tous les chrétiens qui doivent bientôt quitter la terre, un accent particulier, une mélancolie tendre et douce... « M^{me} la comtesse de Brancion y voyait un triste présage ; il lui semblait que Dieu préparait ce cœur pour lui seul. La veille de sa mort, le colonel disait à ses amis en présence de ses soldats : « Je sais que je suis exposé à être tué à tout moment, et je me suis mis en mesure de paraître devant mon Créateur. Je suis prêt. » Une page écrite à la hâte le 7 juin à huit heures du matin, contenant ses dernières volontés, se termine par ces mots : « Je meurs dans la foi catholique, apostolique et romaine, heureux de donner mon sang pour ma patrie. *La Bretagne, journal de Saint-Brieuc.*

INSERTION DU NOM DU SOUVERAIN RÉGNANT AU CANON DE LA MESSE.

A l'occasion de l'addition du nom du souverain au Canon de la messe, tout récemment une controverse s'est agitée entre Dom Guéranger (1) et un abbé fameux. Quelles que soient les raisons produites par ce dernier, nous pensons que saint Pie V eut de graves motifs pour ne point mettre cette addition dans le missel, et qu'elle ne doit point y être mise sans une autorisation spéciale, donnée par qui de droit. En effet, la récitation du nom du prince au Canon est un signe de communion, puisque le Canon est par excellence la prière de la communion, la fonction la plus solennelle et la plus publique de l'Église. Or, c'est à l'Église, à celui que Dieu en a établi le chef, de déterminer si tel prince est en communion avec elle. Il est évident qu'on ne pourrait nommer en cet endroit un roi hérétique ou excommunié. Dans ce cas, on prierait pour lui, mais seulement comme nous prions pour les hérétiques et les autres qui sont séparés de la communion de l'Église, comme les premiers fidèles eux-mêmes priaient pour les empereurs païens. L'abbé LOBRY.

(1) Dom Guéranger, *Inst. liturg.*, t. I^{er}, p. 454, et t. III, Préface, p. 70 et suivantes.

VINGT-CINQUIÈME INSTRUCTION.

MEMENTO DES VIVANTS. — DIPTYQUES. — ET OMNIUM CIRCUMSTANTIAM. — ORDRE DANS LEQUEL NOUS DEVONS PRIER.

Orationi instantes, necessitatibus sanctorum communicantes.

Persévérez dans la prière, et empressez-vous de soulager les nécessités de vos frères.

Rom., XII, 13.

Après avoir prié pour l'Église en général, le prêtre recommande à Dieu ceux pour lesquels il veut prier en particulier.

Memento, Domine, famulorum Souvenez-vous, Seigneur, de vos *famularumque tuarum. N. et N.* serviteurs et de vos servantes *N. et N.*

Dieu n'ignore rien, il n'oublie personne, puisqu'il embrasse tout d'une seule vue, sans aucun effort ; pourquoi donc lui demandons-nous qu'il se souvienne ? C'est une manière de parler, usitée dans l'Écriture, qui équivaut à celle-ci : « Seigneur, nous vous recommandons. » En Dieu se souvenir, c'est avoir pitié, c'est secourir ; et c'est ce que demandait autrefois le prophète royal à Dieu, quand il disait : « Souvenez-vous de nous, Seigneur, selon l'amour que vous portez à votre peuple (1). » Par cette même expression, nous prions le Seigneur qu'il daigne favoriser de sa protection les personnes pour qui nous nous intéressons, et répandre sur elles les effets de sa bonté paternelle. *Souvenez-vous, Seigneur, Memento.* Cette parole est sortie de la bouche du bon larron, à côté de Jésus expirant sur le calvaire : *Souvenez-vous de moi, Seigneur*, lui dit ce pécheur repentant, *lorsque vous serez arrivé dans votre royaume* (2). L'autel est un nouveau cal-

(1) *Memento nostri, Domine, in beneplacito populi tui. Ps., cv, 4.*

(2) *Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum. Luc., XIII, 42.*

vaire ; la grande victime va y renouveler dans quelques instants, son sacrifice. Le lieu et le moment sont donc bien choisis pour adresser au Sauveur cette prière, qu'il s'empresse d'exaucer : *Souvenez-vous, Seigneur.*

Le célébrant est libre de nommer en cet endroit ceux pour lesquels il désire surtout appliquer les mérites du sacrifice, et c'est ce qu'indique la double lettre N. et N., qu'on voit dans l'ordinaire de la messe. Il rappelle au souvenir de Dieu, c'est-à-dire à sa bonté et à sa miséricorde : 1° les personnes pour lesquelles il est tenu d'offrir la messe soit à raison de sa charge, soit à raison de la promesse qu'il a faite et de l'honoraire qu'il a reçu ; 2° ceux qui lui ont demandé spécialement le secours de leurs prières et témoigné le désir qu'il fût fait mention d'eux à l'autel ; 3° les bienfaiteurs et les bienfaitrices de l'église ; en un mot, tous ceux qui par leurs dons ou leurs aumônes contribuent à la célébration des divins mystères. A son exemple, recommandons ici à Dieu toutes les personnes, pour lesquelles la justice, la reconnaissance ou la charité nous obligent plus particulièrement de prier.

Le célébrant a terminé la prière *Te igitur*, en ayant les mains étendues. Cette pose, qui revient si souvent, nous rappelle toujours, comme nous l'avons dit plusieurs fois, Moïse sur la montagne ou Jésus-Christ sur la croix. En commençant le *Memento*, il lève les mains pour marque de son ardent désir d'être exaucé ; et il les rejoint sur sa poitrine, pour se recueillir dans le souvenir des fidèles pour lesquels il s'intéresse particulièrement. Il se tient pendant quelques instants immobile, la tête un peu inclinée ; et cette attitude, qui convient à l'oraison mentale à laquelle il vaque en ce moment, exprime très-bien qu'il est tout à Dieu et tout à ses frères. Cette pause ne doit pas être trop longue, car elle pourrait causer de l'ennui aux assistants, et le prêtre a dû, dans sa préparation particulière, bien diriger son intention. Il lui suffit donc actuelle-

ment d'un petit repos de quelques secondes, pour en faire revivre le souvenir général ¹.

Les noms des personnes, dont on devait faire mention pendant le sacrifice, étaient autrefois inscrits sur des registres à deux colonnes ou tablettes appelées *diptyques* (1). Il y avait dans chaque église trois sortes de diptyques ou catalogues, qu'on conservait avec beaucoup de soin. Sur le premier de ces catalogues étaient inscrits les noms de tous les évêques qui avaient gouverné cette église, et qui étaient morts en odeur de sainteté. Cette insertion dans les diptyques était une sorte de canonisation; comme aussi en être rayé, c'était une peine réservée à ceux qui avaient eu le malheur de tomber dans l'hérésie, ou qui avaient mérité par quelque crime d'être séparés de la communion des fidèles. Sur le second on écrivait les noms des fidèles encore vivants, qui occupaient quelque haute dignité, ou qui, par leurs bienfaits, s'étaient acquis des droits à la reconnaissance de l'Église. Enfin le troisième était réservé aux fidèles défunts. Pendant de longues années, l'usage a été de lire publiquement les diptyques à cet endroit de la messe; le diacre (2) les prenait; et, montant sur l'ambon ou même sans quitter l'autel, il récitait tout haut, après les noms des évêques et des personnes remarquables par leur naissance ou leur dignité, les noms des bienfaiteurs de l'église et de tous ceux qui, par leurs libéralités, contribuaient à la célébration du sacrifice et à la subsistance du clergé et des pauvres. Mais il se glisse toujours des abus dans les pratiques les plus salutaires; et celle-ci dégénéra en ostentation; car il y avait des

(1) Δίς, deux fois, et πτύσσω, je plie, d'où πτυχή, pli. C'étaient, dit Goar, deux tables unies ensemble, à peu près de la même manière qu'on représente les Tables de Moïse.

(2) Quelquefois le sous-diacre lisait devant le balustre les noms de ceux qui avaient fait des offrandes. Aux messes privées, le prêtre se bornait à faire mention des personnes les plus distinguées, pour ne pas trop prolonger la cérémonie.

personnes qui faisaient des dons considérables, uniquement pour la vaine gloire de faire proclamer leurs noms dans l'assemblée des fidèles, comme nous l'atteste saint Jérôme, qui s'en plaignait de son temps (1). Pour qu'on ne fût plus exposé à cette tentation d'orgueil, l'Église statua, vers le onzième siècle, qu'on ne lirait plus à l'autel les diptyques, et que le prêtre se contenterait de recommander secrètement à Dieu ceux à qui il voudrait appliquer les fruits du sacrifice (2).

Le *Memento* des vivants précède celui des morts, parce que les vivants sont dans une situation bien plus critique, étant à chaque instant exposés à se perdre, au lieu que les morts, pour lesquels on prie au saint autel, sont dans le purgatoire, et assurés d'entrer un jour dans le ciel.

Après avoir fait mémoire des fidèles vivants qu'il veut recommander à Dieu, soit en prononçant leurs noms, soit par une simple commémoration mentale, le prêtre étend les mains, en signe de l'immense charité de Jésus-Christ qui embrasse tous les hommes ; et, les tenant ainsi élevées, comme auparavant, tant que rien ne le détermine à un nouveau geste, il prie pour tous les assistants qui,

(1) Nunc publicè recitantur offerentium nomina, et redemptio peccatorum mutatur in laudem. *D. Hier.*

(2) C'est ici la prière spéciale que le célébrant fait pour quelques personnes en particulier, et que le curé doit faire pour ses paroissiens les jours de dimanche et de fête, même à celles qui ont été supprimées en France en 1802. En accordant aux fidèles un avantage temporel, c'est-à-dire la faculté de faire des œuvres serviles, le souverain Pontife n'a pas voulu les priver d'un avantage spirituel, tel que celui de l'application de la messe. La Congrégation du Concile l'a décidé bien des fois.

— Dub. 1. « An parochi debeant SS. missæ sacrificium pro populo offerre diebus dominicis, et iis etiam festis diebus qui per indultum apostolicum, die 9 aprilis 1802, suppressi sunt, licet hujus obligationis nova promulgatio ab episcopo diocesano non fiat? — R. affirmativè. »

— Dub. 2. « An consuetudo unquam legitima haberi possit, vi cujus parochi non applicant pro populo SS. missæ sacrificium aut dominicis, aut saltem prædictis festis diebus suppressis? — R. negativè. »

27 sept. 1847.

par leur empressement à se rendre à l'église, ont marqué le désir d'être recommandés à l'autel, et en qui Dieu voit une foi véritable et une dévotion sincère.

Et omnium circumstantium quorum tibi fides cognita est et nota devotio, pro quibus tibi offerimus vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis, pro se suisque omnibus, pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ, tibi que reddunt vota sua æterno Deo vivo et vero.

Et de tous les assistants dont la foi vous est connue et dont la dévotion vous est agréable, pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louange, pour eux et pour tous les leurs, pour la rédemption de leurs âmes, pour obtenir le salut et la délivrance de tous les maux et qui vous rendent leurs hommages à vous, Dieu éternel, vivant et véritable.

Ceux qui assistent à la messe, ont un droit particulier aux fruits du sacrifice. Toutefois, ils ne peuvent en jouir qu'autant qu'ils s'en rendent dignes par leur piété et leur recueillement. Il faut que Dieu, qui sonde les cœurs et les reins, trouve en eux une foi véritable, vive et sincère, et qu'à cette foi se trouve unie la dévotion, qui nous attache à Dieu et nous assujettit par amour à son service. Par conséquent, la prière *Memento* ne comprend pas ceux qui ne vont à la messe que par contrainte, par routine, par bienséance, et qui, n'y étant présents que de corps, laissent leur imagination s'égarer en mille pensées futiles. Une tenue inconvenante, un esprit dissipé, un cœur agité par le souffle impur des passions, sont un obstacle invincible à l'effusion de la grâce.

Admirons ici la tendre sollicitude de l'Église, qui n'oublie aucun de ses enfants, qui prie pour tous selon le rang, pour chacun selon le droit, pour les assistants selon leurs dispositions. Elle recommande d'abord à Dieu les dépositaires de l'autorité religieuse et civile. « Souvenez-vous, Seigneur, dit-elle ensuite à Dieu, de vos serviteurs et de vos servantes ; » et elle les désigne, si faire se peut, nominativement. Et enfin elle ajoute : « Souvenez-vous de tous les assistants, pour lesquels nous vous offrons ou qui vous

offrent ce sacrifice de louange. » Par ces derniers mots, l'Église reconnaît que les simples fidèles sont coopérateurs des divins mystères, en tant qu'ils appartiennent, comme disciples du divin Sauveur, à ce royal sacerdoce, dont Jésus-Christ est le pontife immortel. On peut dire en outre qu'il y a des fidèles qui offrent le sacrifice, soit en donnant une rétribution au célébrant, afin que le fruit de la messe leur soit appliqué, soit en contribuant par leurs libéralités aux frais matériels du culte. Ainsi, celui qui fait dire la messe à son intention, offre le sacrifice ; le célébrant de son côté offre aussi, comme ministre du sacrifice, au nom des fidèles dont il est le représentant et pour lesquels il présente les dons et oblations ; il doit répondre aux intentions de ceux qui font offrir et même aux désirs inconnus de leur foi et de leur piété ; et tous les assistants, en s'unissant à lui, offrent eux-mêmes le sacrifice dans un même esprit et avec les mêmes sentiments. Voilà comment ces paroles de la liturgie, *pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice*, marquent une entière et parfaite unité de vues dans le prêtre qui célèbre, et dans les fidèles qui font célébrer, ou même dans ceux qui assistent simplement à la célébration des saints mystères.

Ce sacrifice est appelé un sacrifice de louange ; et qu'y a-t-il, en effet, sur la terre et même au ciel, qui soit plus capable de louer et de glorifier le Seigneur que l'immolation de la victime sainte ?

Dans cette belle prière se trouve parfaitement marqué l'ordre dans lequel nous devons prier. Nous devons offrir le sacrifice d'abord pour nous, *pro se* ; c'est ici le cas de dire que *charité bien ordonnée commence par soi-même*, car notre sanctification est une affaire personnelle, qui dépend entièrement de notre volonté, et que nul ne peut opérer sans nous. L'ordre de la charité veut donc qu'on commence à prier pour soi, avant de prier pour les autres : *pro se*. Mais la charité exige aussi que nous aimions le prochain comme nous-mêmes ; et nous

devons nous intéresser plus particulièrement pour ceux qui nous touchent de près, pour ceux qui nous appartiennent, qui nous sont unis par les liens du sang ou de l'amitié, *suisque omnibus*. Qu'ici donc les parents demandent à Dieu de bénir leurs enfants ; que l'épouse fidèle gagne le mari infidèle ; qu'elle parle de lui à Dieu, et d'autant plus qu'elle peut moins lui parler de Dieu ; que le pasteur porte devant le Seigneur toute sa paroisse ; que tous les cœurs se confondent dans un sentiment unanime de charité.

Il est encore dans l'ordre que nous demandions les biens de l'âme avant ceux du corps, et le premier objet de nos vœux et de nos sacrifices doit être la rédemption et le rachat de nos âmes, *pro redemptione animarum suarum*. Esclaves du démon par le péché, elles sont délivrées de cette honteuse servitude et mises en liberté par les mérites de Jésus-Christ, qui sont le prix de leur rançon et qui découlent du sacrifice de la croix renouvelé sur nos autels. C'est par cet auguste sacrifice que nous avons recouvré tous nos droits à l'héritage céleste ; voilà pourquoi nous l'offrons encore pour l'espérance de notre salut, *pro spe salutis* ; enfin nous l'offrons pour la conservation de notre santé, *et incolumitatis suæ*. Ainsi l'Église, dans sa sollicitude maternelle, n'oublie aucun des biens qui nous sont nécessaires ; elle désire que nous ayons à la fois la santé de l'âme et la santé du corps, et, sous ces noms, elle comprend tous les biens de la grâce et tous les dons de la nature. Elle veut que nous ayons avant tout la santé de l'âme, qui est mille fois au-dessus de tous les biens de la terre et à laquelle tout le reste doit être subordonné ; mais la santé du corps est aussi un don précieux, le premier de tous les avantages temporels, sans lequel nous ne pourrions jouir des autres, et dont le digne et saint usage fortifie en nous la santé de l'âme par l'accomplissement de nos devoirs et par l'acquisition de nouveaux mérites devant Dieu. Voilà pourquoi nous la demandons, ainsi que les autres biens de ce monde, non pour nous y attacher, mais parce qu'ils

nous sont nécessaires pour accomplir notre pèlerinage, et que nous nous proposons de nous en servir comme d'autant de moyens, pour arriver plus facilement au salut.

Enfin ceux-là seuls peuvent participer dignement au sacrifice, qui ont soin de rendre *eux-mêmes leurs vœux*, c'est-à-dire leur culte, leur adoration en esprit et en vérité au Dieu éternel, vivant et véritable. Le premier vœu que nous devons rendre à Dieu, c'est l'offrande de nous-mêmes, l'immolation de tout notre être à son service ; car nous lui avons été consacrés par le baptême, et nous devons nous dévouer continuellement à lui par notre humilité, notre obéissance et notre amour.

Que le mérite de ce sacrifice s'applique donc, Seigneur, à ceux qui vous rendent leurs vœux, qui vous paient ce tribut de leur hommage, qui vous est dû exclusivement, parce que vous êtes le Dieu éternel, ceux des nations ne le sont pas ; le Dieu vivant, ceux des nations sont morts ; le Dieu véritable, ceux des nations sont des fabricateurs de mensonges ; aussi ont-ils été confondus, dès que vous avez paru. A vous seul nous rendons nos vœux, ô mon Dieu, à vous qui êtes l'unique auteur du salut, de la grâce et de tous les biens ; à vous, notre maître et notre arbitre, sous la dépendance duquel nous sommes constamment placés ; à vous le Dieu vivant, et qui nous faites entrer en participation de votre éternité bienheureuse ; à vous le Dieu véritable, dont les promesses ne sont jamais trompeuses et qui ne manquez jamais à ceux qui vous implorent.

Qu'elles sont belles, qu'elles sont touchantes, ces prières de l'Église ! Lorsqu'on les médite, quelle source inépuisable de réflexions, quel aliment à la piété ne fournissent-elles pas ! On voit, on sent que cette bonne mère y a épanché tout son cœur, afin de pourvoir à tous les besoins de ses enfants. Que mille et mille actions de grâces lui soient rendues ².

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Memor esto congregationis tuæ, quam possedisti ab initio.

Souvenez-vous, Seigneur, de ce peuple que vous avez réuni, et qui est votre possession et votre héritage. Ps. LXXIII, 2.

C'est le Seigneur qui nous nourrit;
C'est le Seigneur qui nous guérit;
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes;
Il assure nos pas craintifs,
Il délie, il brise nos chaînes,
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

ROUSSEAU, *Odes sacrées*.

1. Cette formule, commençant par le mot *Memento*, *Souvenez-vous*, se trouve dans toutes les liturgies, spécialement dans celles de saint Jacques, de saint Marc, de saint Basile, de saint Chrysostome. Quelques-unes même la répètent plusieurs fois; ce qui a été très-sagement réglé par les Pères; car, suivant la parole de saint Augustin, prier Dieu de se souvenir, c'est lui dire de nous aider.

Dans quelques manuscrits, le célébrant, avant de prier pour les autres, fait pour lui-même la prière suivante : « Souvenez-vous de moi; et, quoique j'ose vous offrir d'une manière indigne ce sacrifice adorable, je vous en supplie, Père saint et tout-puissant, Dieu éternel, ayez pitié de moi, qui ne suis pas digne d'invoquer votre nom. Mais, parce que ces offrandes vous sont présentées en l'honneur, à la louange et en mémoire de votre très-glorieux Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites qu'elles montent en présence de votre divine majesté, comme un encens de suave odeur. »

Dans un missel de la bibliothèque du Vatican (1), voici comment est conçue l'oraison qui commence par *Memento* : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, dont nous faisons mémoire, qui nous ont accordé quelques biens, qui dans leurs mêmes se sont souvenus des lieux saints, qui se sont confessés à nous et se sont recommandés à nos prières, et de tous ceux pour lesquels nous avons promis de vous supplier. Que le distributeur de tous les biens leur accorde ses dons pour la vie éternelle. » — Un missel palatin de la même bibliothèque (2) reproduit une formule presque semblable : « Souvenez-vous, Seigneur, de moi mi-

(1) N° 4770.

(2) N° 499.

« séralable et infâme pécheur, pour la vie éternelle, et de tous ceux
« dont j'ai reçu les aumônes, de ceux qui m'ont confessé leurs péchés,
« de ceux dont j'ai touché la main comme un gage d'affection, de
« ceux qui me sont attachés par les liens de l'amitié ou par ceux
« du sang, et aussi de tous ceux qui, étant mes ennemis, peuvent
« se corriger. »

La liturgie copte de saint Basile s'exprime ainsi :

« Souvenez-vous, Seigneur, des malades parmi votre peuple ; re-
« gardez-les avec miséricorde et clémence ; guérissez leurs maux.
« Souvenez-vous, Seigneur, de nos pères, de nos frères qui sont
« allés au loin ; ramenez-les sains et saufs dans leurs demeures.
« Souvenez-vous, Seigneur, de nous accorder les pluies et les rosées,
« de les bénir et de les faire descendre avec une juste mesure. Sou-
« venez-vous, Seigneur, des semences et des plantes ; faites-les croi-
« tre et multiplier. Souvenez-vous, Seigneur, de la température de
« l'air, des productions de la terre, et bénissez-les. Souvenez-vous,
« Seigneur, de protéger cette sainte demeure, ainsi que celle de tous
« nos frères orthodoxes. Souvenez-vous, Seigneur, de vos servi-
« teurs, qui gouvernent notre pays, et conservez-les dans la paix et
« l'honneur.

« Souvenez-vous, Seigneur, de nos pères, de nos frères, qui se sont
« endormis et reposent dans la foi catholique. Souvenez-vous, Sei-
« gneur, des sacrifices et des offrandes : recevez-les, et donnez ré-
« compense à ceux qui vous les ont offerts. Souvenez-vous, Seigneur,
« des captifs qui sont emmenés en exil, et ramenez-les de leur ser-
« vitude. Souvenez-vous, Seigneur, de ceux qui gémissent sous les
« calamités et les angoisses.

« Souvenez-vous, Seigneur, des pénitents de votre Église ; ayez
« pitié d'eux ; confirmez-les dans votre foi ; enlevez de leur cœur
« tous les restes du péché ; établissez dans leur âme votre loi, votre
« crainte, vos préceptes, vos vérités et vos ordonnances ; donnez-leur
« une connaissance ferme de la parole d'instruction, afin qu'au
« temps marqué ils se trouvent dignes d'être plongés dans le bain
« de la pénitence, pour obtenir le pardon de leurs fautes. Préparez-
« les par votre grâce à devenir un temple pour votre Esprit-Saint. »

Les mêmes pensées se reproduisent dans la liturgie de saint Jacques :

« Seigneur, souvenez-vous d'accorder la paix à votre unique
« Église catholique et apostolique, qui s'étend d'un bout du monde
« à l'autre ; souvenez-vous surtout de notre très-saint père le pape,
« de notre évêque et de tous ceux qui composent la sainte Église
« de Dieu.

« Souvenez-vous de ceux qui ont régné et règnent encore avec

« piété ; souvenez-vous de ceux qui sont dans les charges civiles et militaires.

« Souvenez-vous, Seigneur, de ceux qui vous offrent ce sacrifice.

« Seigneur, souvenez-vous de ceux que la persécution fait errer sur les montagnes et dans les cavernes ou retient dans la captivité ; accordez-leur de revenir en paix dans leurs demeures.

« Souvenez-vous, Seigneur, de ma misère ; pardonnez-moi mes péchés. Que votre grâce surabonde où j'ai fait abonder le péché, et que mes propres fautes, les taches de mon cœur, ne privent point mes frères de votre Saint-Esprit ; et, puisque votre peuple et votre Église vous prient vous et votre Père, accordez-nous donc un même cœur.

« Donnez la paix au monde, à l'air une juste chaleur, aux fleuves leurs eaux, à la terre la fécondité. Donnez aux malades la santé, la consolation aux indigents, la délivrance aux captifs. Pressez dans vos bras les orphelins, donnez du secours aux veuves, soutenez de vos largesses ceux qui sont dans la détresse, relevez ceux qui sont tombés, affermissez ceux qui sont debout. Souvenez-vous des défunts ; recevez les prières de ceux qui confessent votre nom ; admettez les pénitents au nombre de vos enfants ; mettez vos fidèles au nombre des martyrs ; tous ceux qui sont présents, rendez-les semblables aux anges ; et, puisque nous sommes appelés par votre grâce, malgré notre misère, à célébrer votre sacrifice auguste, recevez-nous dans votre sein. »

SAINT BARULAS, MARTYR.

« Souviens-toi de ta mère devant Dieu, » disait à son jeune fils Barulas, la mère de ce saint martyr, au moment où elle le livrait presque joyeuse aux bourreaux. Cette innocente victime souffrit la mort dans des circonstances bien glorieuses. Saint Romain venait d'exalter son Dieu magnifiquement et avec courage, en présence d'Asclépiade, préfet du prétoire, à Antioche, sous Dioclétien. Asclépiade néanmoins n'avait pas paru goûter ses arguments ; et Romain, pour le convaincre, eut recours à cet expédient : « Qu'on fasse venir ici, dit-il, un jeune enfant, et qu'on lui demande quelle religion il faut suivre, de celle qui reconnaît plusieurs dieux ou de celle qui n'en adore qu'un seul. » La proposition fut acceptée par le préfet, et l'on fit venir un enfant, qui ne savait encore guère que parler. « Mon petit ami, lui dit Romain, faut-il reconnaître plusieurs dieux, ou n'adorer que Jésus-Christ ? — Le vrai Dieu, répondit l'enfant, doit être unique, et l'on ne peut concevoir l'adoration de plusieurs dieux. » Le tyran, confus de cette réponse, ne savait plus que dire, et se tour-

nant vers l'enfant : « Qui t'a appris ces choses ? — Ma mère, repartit l'enfant, et c'est Dieu qui les a enseignées à ma mère. » Cet incident irrita si fortement Asclépiade que, sans égard pour sa jeunesse, il arracha l'enfant des bras de sa mère, le livra aux bourreaux, qui, sous les coups de leurs verges, couvrirent tout son corps de sang ; et il le fit ensuite décapiter, en 303.

LA FOI CHRÉTIENNE AU MILIEU DES CAMPS.

« Prie Dieu pour moi et souviens-toi de moi au saint sacrifice, » écrivait, pendant la guerre de Crimée, Barthélemi Audinet, caporal au 3^e du génie, à un ecclésiastique de ses amis. « J'ai, ajoutait-il, un scapulaire et une médaille de la sainte Vierge. » Les mêmes sentiments se trouvent exprimés dans une quantité innombrable de lettres de cette époque.

Comme tous ceux qui prient sincèrement, avec foi, avec cœur, nos soldats ont reconnu la force de la prière.

Après l'assaut du 18 juin, un jeune soldat écrivait à sa sœur, qui habitait Bourg : « Le 18, nous avons attaqué la tour Malakoff, dont la possession devait nous rendre maîtres de la ville. Cette fois, ma division monta la première à l'assaut ; tu sais peut-être que nous avons échoué. L'artillerie russe couvrait le terrain d'une nappe de mitraille ; aussi avons-nous éprouvé des pertes sensibles ; il a fallu battre en retraite. Pendant l'action, au milieu de cette grêle de projectiles, j'ai plus d'une fois pensé à toi, en regardant ta petite médaille ; au moins, pensais-je, il y a quelqu'un qui prie pour moi !... J'en suis revenu sain et sauf. Une balle morte m'a frappé en pleine poitrine ; mais elle n'a pas eu seulement la force de percer ma capote. Tu es mon bon ange gardien ; saint Joseph écoute tes prières ; ne m'oublie pas pendant l'auguste sacrifice. »

MÉTHODE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA POUR LE MEMENTO DES VIVANTS.

Après avoir considéré le sacrifice de la messe comme représentant et continuant le sacrifice de la croix, saint François de Borgia appliquait son *Memento* à chacune des cinq plaies de notre Sauveur

A la plaie de la main droite, il recommandait le pape, les cardinaux, les évêques, les pasteurs et tout le clergé. A la plaie de la main gauche, il recommandait à Dieu le roi, les magistrats et toutes les puissances séculières. A la plaie du pied droit, il recommandait tous les ordres religieux et particulièrement la Compagnie de Jésus. A la plaie du pied gauche, il priait pour ses parents, ses amis, ses bienfaiteurs, et généralement pour tous ceux qui s'étaient recommandés à ses prières ; mais, quant à la plaie du côté, il se la réservait, et il s'enfonçait dans

les trous de cette pierre et dans les ruines de cette muraille, demandant pardon à Dieu de ses péchés, et implorant en même temps le secours et les grâces dont il avait besoin.

Par ce moyen, il offrait le sacrifice de la messe pour tous les besoins ensemble et chacun séparément, comme s'il ne l'eût offert que pour un seul. De plus, il l'offrait en particulier pour les personnes pour lesquelles il disait la messe ou par obligation ou par dévotion, et toujours avec l'intention que toute la part qui pouvait leur appartenir de cet adorable sacrifice leur fût appliquée, sans qu'elles pussent en être frustrées par l'offrande qu'il en faisait pour les autres (1).

LA MESSE PEUT NOUS OBTENIR DES BIENS TEMPORELS.

2. Les grâces, même temporelles, peuvent être l'objet de nos prières, et Dieu ne nous défend point de les demander. Dans la loi de Moïse, il y avait des hosties pacifiques, soit pour reconnaître les bienfaits déjà reçus de Dieu, soit pour en obtenir de nouveaux ; et ces bienfaits n'étaient communément, sous cette loi de servitude, que des avantages humains. David obtint par ses sacrifices que son empire fût délivré de la peste qui le désolait. Onias obtint de même la santé d'Héliodore. Or, le sacrifice de la messe contient et réunit toutes les propriétés des anciens sacrifices ; par conséquent, il n'y a point à douter que Dieu ne l'agréee, lors même qu'il lui est offert pour des biens temporels, dès qu'ils ne sont point contraires aux desseins de la Providence.

GUÉRISONS OBTENUES PAR LA VERTU DU SAINT SACRIFICE.

Établi surtout pour donner la vie à l'âme, le saint sacrifice procure aussi quelquefois la santé et la vie du corps.

Une femme bien chrétienne venait de mettre au monde un enfant, qui faisait déjà la joie de toute la famille, lorsque, après huit jours, il fut subitement atteint d'une inflammation très-grave et d'une maladie scorbutique, qui le réduisait à la dernière extrémité. On employa inutilement tous les secours de la médecine pendant neuf jours. Alors, n'ayant plus d'espérance de conserver son enfant, la mère eut la pensée de recourir à celle que l'Église nomme la *Consolatrice des affligés*, et chercha à se la rendre propice. Avec la foi la plus vive et la confiance la plus entière, elle mit une médaille de la vierge Marie sur l'enfant et fit offrir le saint sacrifice. Aussitôt l'enfant se trouva mieux, et, en moins de quinze jours, il fut entièrement guéri, et put sans aucun danger être transporté chez sa nourrice, quoique le trajet fût long.

(1) *Perfection chrétienne*, II^e part., 8^e traité, chap. XIV.

Dans le mois de juillet 1833, il y avait à Libourne (Gironde) une personne âgée de 40 ans, très-souffrante. Elle avait été traitée sans succès par son médecin; une fièvre continuelle et ses suites l'avaient réduite à un état de phthisie bien prononcée et déclarée par le médecin. Elle éprouvait cependant un petit mieux vers la fin de septembre, lorsqu'un autre accident vint la plonger dans le plus grand danger. On parla devant elle de la médaille dite *miraculeuse*, et on lui en donna une, qu'elle reçut avec gratitude et même avec confiance, bien que par vertu elle ne désirât pas beaucoup sa guérison. Tout en la recevant, elle sentit dans son âme une vive et consolante impression. C'était un mardi, et son directeur lui promit de dire la sainte messe pour elle le samedi suivant. Le mal empira jusqu'à ce jour, et à l'heure du saint sacrifice (neuf heures), elle s'y unit d'intention. Tout-à-coup elle se sentit totalement guérie, et prit de la nourriture, au grand étonnement de sa mère. A onze heures, le médecin arrive; il ne pouvait croire à sa guérison, et pensait que ce n'était qu'une intermittence de sa fièvre, s'attendant bien, qu'elle reviendrait sans délai; mais non, la guérison fut durable, et la personne continua de se porter parfaitement. Le médecin ne put s'empêcher d'avouer que le doigt de Dieu était là.

LA BELLE CAPTIVE, APÔTRE DES IBÉRIENS.

Quand le Seigneur, soit par la vertu du saint sacrifice, soit par la prière de ses saints, délivre le corps de quelque maladie, il a surtout en vue d'opérer la guérison des âmes. Ce dessein de la Providence se manifeste d'une manière bien sensible dans la conversion des Ibériens.

Encore trop à l'étroit dans le vaste empire où Constantin venait de le couronner, le christianisme, détruisant les barrières de la vieille civilisation, débordait de toutes parts, comme un vin généreux qui brise le vase où il a fermenté. Le Danube et le Rhin que n'avaient point franchis les armées romaines, les pays les plus reculés à l'Orient et au Nord, l'Osrhoène et la Germanie sont à la fois inondés de sa lumière; et ce sont toujours les petits, les rebuts du monde, dit saint Paul, que Dieu choisit de préférence pour éclairer les peuples et les rois. La région qui s'étend du Pont-Euxin à la mer Caspienne, l'Ibérie d'autrefois, le Gurgistan d'aujourd'hui, dut sa conversion première à une jeune chrétienne, que le sort de la guerre avait arrachée à sa patrie et privée de la liberté. Comme Dieu sait d'un mal apparent tirer sa gloire et le salut des âmes! Une rare beauté rehaussait l'éclat d'une vertu plus grande encore dans cette enfant captive pour le bonheur de ses ennemis; et ceux-ci, curieux de contempler son beau visage, devenaient aussi les témoins de sa piété et de ses austérités,

qui ne le cédaient point à celles des habitants du désert. Ne pouvant deviner le but d'une manière de vivre si pénible, ils lui en demandaient la raison, et la jeune fille répondait que « Jésus-Christ, son maître et le maître de tout l'univers, avait promis de récompenser chacun en proportion de ce qu'il aurait souffert pour lui. »

Or, c'était la coutume chez ce peuple ignorant, lorsque quelqu'un tombait malade, de le porter de maison en maison, jusqu'à ce qu'on eût trouvé une personne assez expérimentée pour le guérir. Il prit envie à une mère, dont l'enfant était désespéré, de le présenter à la jeune étrangère, fameuse sous le nom de la *Belle captive*. Celle-ci affirma que, par aucun remède connu des hommes, elle ne pouvait soulager ce cher enfant ; mais elle ajouta qu'elle allait prier le Dieu des chrétiens de lui rendre la santé. En conséquence, elle posa l'enfant sur son cilice, et l'enfant tout-à-coup se trouva guéri. Ce prodige fut raconté à la reine, qui était elle-même gravement malade. Celle-ci eut recours à la belle captive, et la belle captive la guérit aussi miraculeusement. Le roi, dans sa reconnaissance, voulait la combler d'or et d'argent ; mais, pour toute récompense, elle le conjura d'embrasser la religion de Jésus-Christ. Le roi, après avoir quelque temps résisté à la grâce, fit vœu, dans une circonstance difficile, de se faire chrétien, si le Dieu de la captive le tirait de danger. Son vœu fut exaucé ; la reine et lui devinrent les apôtres de leur nation. Le roi instruisit les hommes, la reine instruisit les femmes, et tous les Ibériens furent faits chrétiens.

Qu'elle est grande, pour le bien parmi les hommes, l'influence d'une âme vertueuse, sous les dehors attrayants de la jeunesse et de la beauté !

LES MALADIES DU CORPS PROFITABLES A L'ÂME.

Si la sainte messe ne nous guérit pas de toutes nos maladies, du moins elle nous apprend à en faire un digne et saint usage, et elle adoucit nos souffrances par la vertu de la croix de Jésus-Christ.

« Ouy dà, écrivait saint François de Sales à M^{me} de Chantal, je
« vous en sçay bon gré de bien aimer votre fièvre tierce. Je m'imagine
« pour moy que, si nous avions l'odorat un peu bien affiné, nous sen-
« tirions les afflictions toutes musquées et parfumées de mille bonnes
« odeurs ; car encore que d'elles-mesmes elles soyent d'odeur dé-
« playsante, néanmoins sortant de la main, mais plus tost du sein et
« du cœur de l'espoux, qui n'est autre chose que parfum et que
« baume luy-mesme, elles arrivent à nous de mesme, pleynes de toute
« suavité. Tenez, ma chère fille, tenez vostre cœur bien large devant
« Dieu ; allons toujours gayment en sa présence ; il nous ayme, il nous
« chérit, il est tout nostre ce doux Jésus. Soyons tous siens seulement,

■ ayons-le, chérissons-le ; et que les ténèbres, que les tempestes nous environnent, que nous ayons des eaux d'amertume jusques au col, pendant qu'il nous souslève le manteau, il n'y a rien à craindre.

Madame Legras écrivait à ses filles. « Je me suis proposé, si j'étais assez heureuse pour visiter les pauvres malades, de leur insinuer : 1^o Que, pour faire un bon usage de leur maladie, ils la doivent souffrir comme venant de la main paternelle de notre bon Maître, qui ne fait rien que pour notre avantage. 2^o Que, pour faire que tout ce que nous souffrons lui soit agréable, il faut lui offrir toutes nos douleurs avec celles de son Fils, lui représentant dans nos personnes les mêmes souffrances que celles du divin Sauveur. 3^o Que ce serait chose agréable à Dieu de dire souvent de cœur, ainsi que Notre-Seigneur disait au Jardin des Olives : Que sa sainte volonté soit faite. 4^o Qu'ils se doivent disposer à recevoir la grâce de Dieu par les sacrements, pour apaiser la colère qu'ils ont attirée par leurs péchés, et pour assurer leur salut, dans l'incertitude de la mort. »

Madame de Beaufort Ferrand avait toujours regardé les maladies comme des circonstances précieuses, où l'on devait amasser des trésors pour la patrie céleste. Ce fut ainsi qu'elle envisagea celle qui termina sa carrière. On ne formait aucun doute que sa convalescence ne fût prochaine, lorsque les médecins en jugèrent autrement. Le guide de sa conscience n'hésita pas à le lui apprendre. Elle accueillit cette nouvelle comme la plus agréable qu'elle pût recevoir ; et, levant les yeux et les mains vers les saintes montagnes, elle bénit Dieu avec des transports d'amour et de reconnaissance de ce qu'il daignait l'appeler à lui, et supplia le ministre de Jésus-Christ de partager ses sentiments, en récitant le *Te Deum*. Aussitôt elle demanda le pain des anges qu'elle appelait le souverain remède contre la mort. On ne peut exprimer avec quel bonheur elle reçut le saint Viatique. Une joie céleste éclata sur ses traits, et la présence de Jésus-Christ lui inspira tant d'amour et des termes si éloquents, qu'elle semblait jouir d'avance de la félicité dont ce sacrement est le gage.

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE EST UN SUR PRÉSERVATIF CONTRE UNE
FOULE DE DANGERS.

Le pape Pie II rapporte qu'un gentilhomme de la province d'Istrie, étant continuellement combattu d'une violente tentation de désespoir qui l'incitait à se pendre et ayant été quelquefois sur le point d'y succomber, s'adressa à un saint religieux, pour lui découvrir l'état de son âme et lui demander conseil. Le serviteur de Dieu, après l'avoir consolé et fortifié du mieux qu'il put, lui conseilla d'avoir un prêtre

en sa maison, qui lui dit tous les jours la messe; et le gentilhomme, ayant goûté ce conseil, le mit à exécution, et se retira dans un château qu'il avait. Après y être demeuré un an dans un très-grand repos d'esprit, il arriva que le prêtre qu'il avait pris avec lui, lui demanda permission d'aller dire la messe à un village voisin, où il y avait une fête particulière; ce qu'il lui accorda facilement, dans l'intention d'y aller aussi entendre la messe; mais une affaire qui lui survint, l'arrêta insensiblement jusques à midi. Alors, plein de frayeur de perdre la messe, et se sentant déjà tourmenté de son ancienne tentation, il sort de chez lui; et, ayant rencontré en son chemin un paysan du village où il allait, qui lui dit que toutes les messes y étaient dites, ce fut une nouvelle si cruelle pour lui, que le voilà aussitôt à maudire son malheur, et à s'écrier que, puisqu'il avait manqué la messe, il était perdu. Le paysan qui le voit en cet état, lui dit qu'il ne se mette point en peine, et que s'il veut, il lui vendra la messe qu'il a entendue, et tout le mérite qu'il peut y avoir eu devant Dieu. Le gentilhomme l'ayant pris au mot, le marché fut conclu entre eux, pour un manteau qu'il lui donna, après quoi ils se séparèrent l'un de l'autre. Il ne laissa pas cependant de continuer son chemin pour faire ses prières dans l'église: et, comme il s'en retournait chez lui après les avoir faites, il trouva le paysan pendu à un arbre à l'endroit où la simonie s'était faite, Dieu ayant permis que le désespoir le portât jusques à se pendre lui-même, au lieu où il l'avait commise. Ce gentilhomme, surpris d'un spectacle si étrange, qui lui faisait comprendre le danger dont il avait plu à Dieu de le délivrer, se mit à lui en rendre grâces et se confirma encore davantage dans la dévotion d'entendre tous les jours la messe; et dès lors, il se trouva si entièrement dégagé de la tentation dont il avait été si longtemps tourmenté, qu'il n'en ressentit plus jamais aucune attaque.

Sainte Elisabeth, reine de Portugal, avait un page extrêmement vertueux, dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont celui-ci jouissait à cause de sa vertu, résolut de le perdre, et, pour y réussir, il persuada au roi qu'il avait un commerce criminel avec la reine. Le prince, que la corruption de son cœur portait à mal penser des autres, ajouta foi à la calomnie, et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux qu'il lui enverrait un page, pour lui demander *s'il avait exécuté ses ordres*, et que c'était là le signal auquel il le reconnaîtrait. « Vous le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez dans le four. Il a mérité la mort, pour avoir justement encouru mon indignation. » Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux. Étant passé devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe, indépendamment de celle qui était commencée quand il entra. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, en-

voya le délateur s'informer si l'on avait exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, arrive au four, et demande si l'ordre du roi est exécuté ; et, comme on répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné, en le voyant de retour contre son attente ; mais, lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis l'innocence et la sainteté de la reine.

LA MESSE SOURCE INÉPUISABLE DE BIENS.

Nous lisons de saint Bonaventure que, considérant d'un côté son extrême bassesse et de l'autre la grandeur infinie de Dieu, il fut quelques jours sans monter au saint autel, dans la crainte de ne pouvoir célébrer avec toutes les dispositions requises. Mais un jour qu'il entendait la messe, justement dans le temps que le prêtre rompit l'hostie, il en vint une partie dans sa bouche ; et, par cette faveur signalée que Dieu lui faisait, il comprit que c'était une chose plus agréable à Dieu de s'approcher des saints mystères avec amour et avec respect, que de s'en abstenir par crainte.

On raconte de Hernand de Talavera, premier archevêque de Grenade, que les rois Ferdinand et Isabelle l'ayant chargé des plus importantes affaires des royaumes de Castille et d'Aragon, ses envieux, ne sachant par où attaquer sa conduite, trouvaient à dire que, parmi l'embarras de tant d'occupations et de tant d'affaires épineuses, il célébrait tous les jours la messe, comme il eût pu le faire dans la retraite et dans la tranquillité d'un monastère. Un jour que le cardinal de Mendose lui parlait familièrement de ce qu'on en disait : « Les rois, » répondit le serviteur de Dieu, m'ont imposé un fardeau tellement au-dessus de mes forces que je n'ai point d'autre moyen, » pour m'empêcher d'y succomber, que de m'approcher tous les jours » du Saint-Sacrement ; et ainsi je m'en approche tous les jours, pour » en recevoir du secours et pour être en état de rendre bon compte » des choses dont je suis chargé. »

Surius rapporte de saint Pierre Célestin que, faisant un jour réflexion sur sa propre indignité et sur la majesté suprême du Seigneur que l'on reçoit dans l'Eucharistie, et considérant d'ailleurs que saint Paul, premier ermite, saint Antoine, saint François, et plusieurs autres grands saints, n'avaient jamais osé s'élever jusques à la dignité

de pouvoir offrir à Dieu le sacrifice de la messe, ni s'approcher tous les jours de la sainte table, demeura quelque temps dans une grande irrésolution de ce qu'il avait à faire. Enfin la crainte, l'humilité et le respect l'emportant dans son esprit sur toute autre considération, il s'abstint quelques jours de participer au corps et au sang de Jésus-Christ, et il résolut même d'aller à Rome consulter le pape, pour savoir s'il ne ferait pas bien de s'abstenir tout-à-fait de célébrer, ou s'il s'en abstiendrait seulement durant quelque temps. Comme il s'était mis en chemin pour cet effet, un saint abbé, qui était mort il n'y avait pas longtemps et qui était celui qui lui avait donné l'habit de religion, lui apparut, et lui dit : « Il n'y a point de créature, mon fils, quand même ce serait un ange, qui soit digne d'offrir à Dieu le sacrifice redoutable de la messe ; mais cependant je ne laisse pas de vous conseiller de l'offrir souvent avec respect et avec crainte ; » et, ayant dit ces paroles, il disparut.

Saint Grégoire-le-Grand dit qu'un homme, ayant été pris par des corsaires et emmené dans des pays fort éloignés, y demeura longtemps captif, sans qu'on sût de ses nouvelles. Sa femme, le croyant mort, faisait dire des messes toutes les semaines pour le salut de son âme ; et il arrivait que toutes les fois qu'on disait la messe pour lui, il se trouvait délivré des fers qu'il avait aux pieds et aux mains. Il vint enfin à sortir de captivité, et retourna chez lui. Comme il racontait entre autres choses à sa femme, qu'en de certains temps ses fers tombaient miraculeusement d'eux-mêmes, elle se mit à faire la supputation du temps et des jours, et elle trouva que cela était arrivé justement toutes les fois qu'elle avait fait dire la messe pour lui. Vous pouvez juger par là, mes frères, ajoute le saint, quelle vertu le sacrifice de la messe doit avoir pour la délivrance des âmes. Le vénérable Bède rapporte une chose toute semblable dans son histoire de l'Église d'Angleterre (1).

(1) Voir les Traits historiques de la 33^e instruction au *Memento des morts*.

VINGT-SIXIÈME INSTRUCTION.

Deus, qui glorificatur in concilio sanctorum.

Dieu est glorifié au milieu de ses saints.

Ps. LXXXVIII, 8.

COMMUNICANTES OU MÉMOIRE DES SAINTS. — USAGE ANCIEN D'INVOCER LES SAINTS. — LA VIERGE MARIE TOUJOURS EN PREMIÈRE LIGNE. — APRÈS LA VIERGE, LES APÔTRES. — CE QUE SIGNIFIE LE TITRE *INFRA ACTIONEM*.

Le prêtre a recommandé à Dieu l'Église militante; mais, afin que ses vœux soient plus sûrement exaucés, il s'unit aux saints qui composent l'Église du ciel; il prie le Seigneur de ne pas nous regarder en nous-mêmes, qui sommes si faibles, si pleins de défauts, mais dans le corps de son Église et dans la société de ses principaux membres, qui sont la sainte Vierge, les apôtres, les martyrs et tous les saints. A cette intention, il dit :

Communicantes et memoriam venerantes imprimis gloriosæ semper virginis Mariæ genitricis Dei et Domini nostri Jesu-Christi, sed et beatorum apostolorum ac martyrum tuorum Petri et Pauli, Andreæ, Jacobi, Joannis, Thomæ, Jacobi, Philippi, Bartholomæi, Matthæi, Simonis et Thadæi, Lini, Cleti, Clementis, Xisti, Cornelii, Cypriani, Laurentii, Chrysogoni, Joannis et Pauli, Cosmæ et Damiani, et omnium sanctorum tuorum, quorum meritis precibusque concedas ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio. Per eundem Christum Dominum nostrum. Amen.

Participant à une même communion et honorant la mémoire, d'abord, de la glorieuse Marie toujours vierge, mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ; et ensuite de vos bienheureux apôtres et martyrs Pierre et Paul, André, Jacques, Jean, Thomas, Jacques, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Simon et Thadée, Lin, Clet, Clément, Xiste, Corneille, Cyprien, Laurent, Chrysogone, Jean et Paul, Côme et Damien, et de tous vos saints, nous vous conjurons d'avoir égard à leurs mérites et à leurs prières pour nous accorder en toutes choses le secours de votre protection. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Communicantes (1), participant à une même communion, c'est-à-dire unis par une même foi, une même espérance et une même charité, n'ayant tous qu'un même Dieu, un même sacrificateur, un même sacrifice, une même victime, nous devons être unis par les mêmes pensées et les mêmes sentiments, comme nous le sommes par la même origine et les mêmes destinées ; et l'Église nous unit tous dans la même prière, de telle sorte que nous ne faisons qu'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef. *Communicantes*, cette parole nous rappelle le dogme si consolant de la communion des saints, qui ne fait de tous les chrétiens qu'une seule famille, dont les intérêts sont communs. Or, cette admirable communion n'embrasse pas seulement les fidèles vivant sur la terre, mais encore les élus régnant dans le ciel ; voilà pourquoi le prêtre, après avoir mentionné au canon les membres vivants de l'Église militante, y joint bientôt ceux de l'Église triomphante, comme pour mieux manifester le mystère de l'unité de l'Église.

Communicantes, fidèles de la terre et saints du ciel, nous ne formons qu'une même société ; mais il y a ceci à remarquer : c'est que notre union avec les fidèles, répandus sur toute la surface de la terre, est entière, parfaite ; il y a entre tous une véritable communauté de biens, de moyens de salut ; nous pouvons participer également aux mêmes prières, aux mêmes sacrements, pour fournir dignement notre carrière et arriver au même but. Quant à notre union avec les saints du ciel, elle n'est que commencée, et notre sort est bien différent. Nous sommes

(1) On lit dans saint Paul (*Rom.*, xii, 13) : *Necessitatibus sanctorum communicantes*. L'ancienne Vulgate portait : *Memoriis sanctorum communicantes*. Or, comme l'ont interprété plusieurs auteurs et entre autres saint Optat et saint Hilaire, communier aux mémoires des saints, c'est premièrement suivre leur doctrine, et en second lieu honorer leurs reliques et leurs tombeaux.

dans la voie, et ils sont arrivés au terme; nous combattons, et ils ont remporté la victoire; nous espérons, et ils possèdent; ils voient Dieu face à face, et nous sommes éloignés du Seigneur (1). Nous ne pouvons donc communiquer avec eux que comme on entretient des relations à longue distance avec des personnes chéries, en leur envoyant des témoignages de notre affection et en leur exprimant souvent combien leur mémoire nous est chère. Voilà pourquoi, après avoir dit : *Communicantes*, entrant en communion, nous ajoutons aussitôt : *Et memoriam venerantes*, et honorant la mémoire. Notre plus vif désir est que cette union si heureusement commencée se perfectionne et se consomme; car un jour admis dans la Jérusalem céleste, nous entrerons en partage des biens que ses glorieux habitants y possèdent; et nous demeurerons éternellement avec eux, pour nous abreuver au même torrent de la volupté suprême.

C'est pour se rendre Dieu plus propice que l'Église rappelle les vertus et la gloire des saints. Nous espérons que le Seigneur nous accordera par leur entremise ce que nous ne pourrions obtenir par nous-mêmes, et qu'il fera, en faveur de ses amis et en considération de leurs mérites, ce que nous n'oserions espérer qu'il fit pour nous, pauvres et chétives créatures. C'est ainsi que les Israélites, afin d'attirer plus promptement sur eux les grâces qu'ils désiraient, rappelaient les vertus d'Abraham et des autres patriarches chéris de Dieu. Moïse, intercédant pour le peuple qui avait péché, disait au Seigneur : « Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob vos serviteurs (2). » C'est ainsi qu'Azarias disait dans la fournaise : « Nous vous en conjurons, Seigneur notre Dieu, ne retirez pas de nous votre miséricorde, à cause d'Abraham votre bien-aimé,

(1) Peregrinamur à Domino. II Cor., v, 6.

(2) Recordare Abraham, Isaac et Israël, servorum tuorum. Exod., xxxii, 13.

d'Isaac votre serviteur et d'Israël votre saint (1). » Et si, du temps du roi Ezéchias, la ville de Jérusalem fut sauvée de la destruction que lui préparait une armée formidable d'Assyriens, c'est que Dieu la préserva, à cause de David son serviteur (2). Telle est l'efficacité de la prière des saints et sa puissance sur le cœur de Dieu. Mais leur intercession ne peut nous être avantageuse qu'autant que nous n'y mettons pas obstacle par nos iniquités, et que nous nous en rendons dignes par nos bonnes dispositions. Nous voyons dans les Écritures que, lorsque les patriarches priaient pour des villes criminelles et les prophètes pour Israël endurci, Dieu ne les écoutait point. Moïse et Aaron, intercédant pour un peuple murmureur, ne sont point exaucés. Moïse, priant pour sa propre sœur devenue rebelle, n'obtient grâce qu'après que cette sœur s'est soumise elle-même à la pénitence imposée. Comptons sur la protection des saints; mais mettons-nous d'abord en état de la mériter.

Cette pratique de rappeler le souvenir des saints pendant le sacrifice est fondée sur une coutume universelle et immémoriale, comme il appert par toutes les liturgies. Saint Cyrille de Jérusalem, décrivant nos saints mystères, dit que le célébrant y fait mémoire des saints patriarches, prophètes, apôtres et martyrs, afin que Dieu, par leur intercession, écoute plus favorablement nos prières (3). Les fidèles savent, dit saint Augustin, à quelle partie du sacrifice on nomme les martyrs et à quelle autre on récite les noms des vierges (4). Lorsque nous faisons à l'autel mémoire des saints martyrs, ajoute ce grand doc-

(1) Neque auferas misericordiam tuam à nobis, propter Abraham dilectum tuum, et Isaac servum tuum, et Israël sanctum tuum. *Dan.*, III, 35.

(2) Salvabo eam propter me et propter David servum meum. *IV Reg.*, XIX, 34.

(3) D. Cyr., V. *Catech. myst.*

(4) D. Aug., *De Virg.*, c. IV.

teur, ce n'est pas afin de prier pour eux, comme nous le faisons à l'égard des autres fidèles défunts, mais plutôt afin qu'ils intercèdent eux-mêmes pour nous et nous obtiennent la grâce de marcher sur leurs traces ¹ (1).

Toutes les fois que l'Église fait mention des saints dans ses prières, elle ne manque jamais de donner le premier rang à celle que sa qualité de Mère de Dieu élève infiniment au-dessus des anges et des plus sublimes créatures. Nous honorons donc en premier lieu la mémoire de la glorieuse Vierge Marie; et il est bien juste que nous lui offrions nos hommages pendant la célébration des saints mystères, puisque la divine victime qui va s'immoler est la chair de sa chair. Voyez ensuite en quels termes la liturgie exalte les grandeurs de Marie. Elle l'appelle *glorieuse*; et, en effet, elle a glorifié le Seigneur, et le Seigneur s'est glorifié par les merveilles qu'il a opérées en elle. Elle est la Vierge par excellence, annoncée par le prophète Isaïe; elle est toujours vierge, ayant enfanté le Sauveur des hommes, sans que sa virginité ait souffert la moindre atteinte. Privilège unique, prodige ineffable! Elle a possédé les joies de la maternité avec l'honneur de la virginité (2). Elle est mère de Dieu, parce qu'elle est mère de Jésus-Christ, fils de Dieu et Dieu lui-même².

Immédiatement après la sainte Vierge, nous nommons les douze apôtres, chefs et fondateurs de l'Église, les premiers qui ont eu le bonheur de participer à la divine Eucharistie, et reçu le pouvoir d'offrir le saint sacrifice. En tête est Pierre, qui a mérité par sa foi et son amour de devenir la pierre fondamentale de l'Église et qui a sur tous les autres une primauté d'honneur et de juridiction; suit aussitôt Paul, que Rome ne sépare jamais de Pierre, et qui mérite par toute sorte de titres d'être honoré avec le Prince des apôtres comme une des principales colonnes de l'Église. Viennent ensuite André, frère de Pierre, qui

(1) D. Aug., *Tract. LXXXIV in Joan.*

(2) *Gaudia matris habens cum virginitatis honore.*

fut crucifié comme le divin Maître, et qui resta pendant deux jours entiers tout vivant, attaché à la croix, et ne cessant de confesser le nom de Jésus-Christ ; Jacques, un des trois qui eurent le bonheur d'être témoins de la transfiguration du Sauveur et de son agonie au jardin des Oliviers ; son tombeau attire une foule de pèlerins à Compostelle, en Espagne ; Jean, frère du précédent, l'apôtre vierge, le bien-aimé du Sauveur, qui à la dernière cène lui permit de reposer sur son sein et lui confia Marie au pied de la croix ; Thomas, dont l'incrédulité primitive, par rapport au miracle de la résurrection du Sauveur, a si puissamment contribué à fortifier notre foi ; Jacques, cousin germain du Sauveur, qui fut évêque de Jérusalem ; Philippe, à qui le Seigneur, touché de compassion à la vue de la multitude qui l'avait suivi dans le désert, demanda : « D'où tirerons-nous assez de pain pour nourrir tant de monde ? » Barthélemi, si célèbre par son martyre, ayant été écorché tout vif ; Matthieu, qui de publicain devint apôtre et évangéliste ; saint Simon et saint Thadée ou Jude, qui, après avoir prêché l'Évangile l'un en Mésopotamie et l'autre en Égypte, ont terminé tous les deux dans la Perse leur vie, par un glorieux martyre (1).

A ces noms des douze apôtres, l'Église joint ceux de douze autres martyrs, qui, en répandant leur sang, ont été de vives images du sacrifice de la croix. Lin, Clet,

(1) Dans cette énumération, il n'est fait aucune mention de l'apôtre saint Mathias, mais de saint Paul, quoique l'un et l'autre aient été élevés à l'apostolat à peu près en même temps. On en donne pour raison que saint Mathias n'est pas du nombre de ceux que Jésus-Christ a choisis par lui-même et constitués apôtres, au lieu que saint Paul, dont il est fait mention dans le *Communicantes*, a été établi apôtre non par les hommes, mais par le Seigneur lui-même. Saint Mathias est cependant mentionné après la consécration dans l'oraison : *Nobis quoque peccatoribus.*

Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. *Is.*, VII, 14.

Clément ont été contemporains, coadjuteurs et successeurs de saint Pierre à Rome. En ce temps de persécution, les papes se succédaient rapidement; les marches du trône pontifical étaient autant de degrés pour monter à l'échafaud. Xiste et Corneille sont deux autres saints papes martyrs. Nous nommons ensuite Cyprien, cet illustre évêque de Carthage, si célèbre dans tout l'univers par sa vigueur sacerdotale et l'étendue de sa doctrine; Laurent, archidiaque de Rome, dont la charité pour les pauvres et le martyre feront à jamais l'admiration des fidèles; *Chrysogone*, illustre Romain, qui fut martyrisé sous Dioclétien; *Jean et Paul*, deux frères, nés à Rome et mis à mort sous Julien l'Apostat, pour avoir refusé constamment de sacrifier aux idoles; *Côme et Damien*, également frères et tous deux médecins. Ils traitaient gratuitement (1) leurs malades, et gagnaient ainsi des âmes à Jésus-Christ. Enfin l'Eglise fait mémoire de *tous les saints* en général, parce qu'ils sont tous les amis et les serviteurs de Dieu; et elle demande par leur entremise le secours de la divine protection, c'est-à-dire toutes les grâces nécessaires.

Les saints ont sans doute beaucoup de pouvoir sur le cœur de Dieu. N'oublions pas toutefois que leurs prières, non plus que les nôtres, n'ont de valeur que par les mérites de Jésus-Christ, notre médiateur. Voilà pourquoi, après avoir invoqué les saints, nous terminons notre prière par la formule accoutumée, *par Jésus-Christ Notre-Seigneur*. Ici, comme le dit un pieux auteur (2), le chœur des anges qui assistent au sacrifice répond *Amen*, c'est-à-dire que le prêtre prononce cet *Amen* à voix basse comme

(1) De là le surnom d'Anargyri qu'on leur a donné. On trouve des martyrs de ce nom en trois pays différents : en Arabie, en Asie, en Italie. Il paraît que ceux qui ont été honorés à Rome sont les plus anciens; et d'autres auront pris ensuite leur nom, dans le dessein d'imiter leur charité pour la conversion des Gentils.

(2) Durand, *Rat.*, lib. IV, c. xxxviii.

tout le reste ; mais il a, n'en doutons pas, de l'écho dans le ciel.

Dans cette prière *Communicantes* ni dans tout le Canon, il n'est fait aucune commémoration des saints confesseurs, soit que le Canon de la messe ait été rédigé avant que l'Église leur rendit un culte publié, soit parce que les martyrs seuls, par l'effusion de leur sang, ont rappelé d'une manière plus vive la passion et la mort du Sauveur, dont le sacrifice de la messe est la représentation. Voilà pourquoi quelques auteurs ont pensé avec assez de vraisemblance que les évangélistes saint Luc et saint Marc n'étaient pas eux-mêmes nommés dans le Canon, parce qu'il n'est pas certain qu'ils aient souffert le martyre. Nous devons dire cependant que, vers le quatrième siècle, l'usage s'établit en certaines églises d'ajouter au nom des martyrs ci-dessus mentionnés le nom de quelques autres saints célèbres dans le pays. Ainsi saint Martin est un des premiers confesseurs qu'on trouve insérés dans le Canon. On voit aussi, dans les sacramentaires gallicans, les noms des quatre grands docteurs de l'Église latine et des patrons spécialement vénérés dans chaque contrée. Cet usage a été plus tard aboli, et l'on s'en est tenu au Canon primitif.

Cette oraison *Communicantes* est précédée dans les missels du titre *Infra actionem*, mots qui signifient *prière dans l'action*, parce que le sacrifice est réellement une action et non pas seulement une représentation vaine. De tout temps, on a regardé le sacrifice comme l'action par excellence ; voilà pourquoi, dans les langues anciennes, *agir* et *sacrifier*, *action* et *sacrifice*, s'expriment par le même mot. Le Canon s'appelle aussi *action*, comme nous l'avons déjà dit, parce que c'est dans cette partie de la messe que s'opère la principale de toutes les actions, qui est la consécration du corps et du sang de Jésus-Christ. Mais pourquoi ces deux mots *dans l'action*, au-dessus de la prière *Communicantes* ? On les a intercalés ici pour deux raisons : 1° pour annoncer que la grande et so-

lennelle action du sacrifice, c'est-à-dire la consécration va commencer ; 2° c'est comme une note pour indiquer qu'à certains jours de l'année on doit ajouter à l'oraison qui suit quelques paroles, qui ont rapport au mystère ou à la fête qu'on célèbre.

L'Église a été toujours attentive à donner aux grandes solennités quelques marques particulières de distinction ; et c'est dans ce but qu'elle rappelle quelquefois ici en peu de mots le mystère qu'elle honore. Ainsi le jour de Noël, elle dit : « Participant à une même communion, et célébrant la nuit très-sacrée (1), où la bienheureuse Marie, sans aucune atteinte de sa pureté virginale, enfanta le Sauveur du monde ; et honorant la mémoire, etc. » — Le jour de l'Épiphanie : « Participant à une même communion et célébrant le jour très-sacré, auquel votre Fils unique, coéternel avec vous dans votre gloire, s'est rendu visible, prenant un vrai corps et se revêtant de notre humanité, et honorant la mémoire, etc. » — A Pâques : « Participant à une même communion, et célébrant le jour très-sacré de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair, et honorant, etc. » — A l'Ascension : « Participant à une même communion, et célébrant le jour très-sacré, auquel votre Fils unique, Notre-Seigneur, a placé à la droite de votre gloire notre fragile nature unie à sa divinité, et honorant, etc. » — Le jour de la Pentecôte : « Participant à une même communion, et célébrant le jour très-sacré de la Pentecôte, auquel le Saint-Esprit parut aux apôtres sous la figure d'un nombre infini de langues, et honorant, etc. » — Le Missel romain n'a de *Communicantes* propre que pour les fêtes ci-dessus et pour le jeudi-saint.

En récitant le *Communicantes*, le prêtre reste toujours dans la même pose, c'est-à-dire, immobile, ayant les bras en croix, comme Jésus sur le bois de son supplice ; il fait

(1) A la seconde et à la troisième messe, et pendant l'octave, on dit : *Le jour très-sacré.*

une inclination aux noms de Jésus et de Marie ; et, aux dernières paroles, il rejoint ses bras et ses mains sur la poitrine, comme pour redoubler ses instances en nommant Jésus-Christ notre médiateur, par qui il espère d'être exaucé.

Quelle gloire pour les saints d'avoir leurs noms insérés dans les sacrés diptyques ! Ces catalogues, où l'Église enrôle ses enfants du ciel, de la terre et du purgatoire, l'emportent mille fois et sur ces tables célèbres, où Rome païenne inscrivait les noms de ses sénateurs et de ses pères conscrits, et sur cette charte du roi Démétrius, par laquelle ce prince donnait le droit de cité aux anciens d'Israël, qu'il jugeait dignes de devenir ses sujets. Quant à nous, n'oublions jamais que nous sommes, comme le dit le grand apôtre, les concitoyens des saints (1). Nous avons comme eux droit de cité au ciel, puisque par le baptême nous sommes devenus enfants de Dieu. Vivons de manière à mériter d'être inscrits dans le livre de vie, ouvert dès l'origine du monde pour l'enrôlement de tous les élus du Seigneur ; et pour cela marchons sur les traces des saints ; prions-les de s'intéresser pour nous, afin qu'un jour, incorporés avec eux dans la Jérusalem céleste, nous soyons tous consommés dans l'unité divine.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Filii sanctorum sumus et vitam illam expectamus quam Deus daturus est his, qui fidem suam nunquam mutant ab eo.

Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie, que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.

Tob., II, 18.

LES SAINTS SONT LES PLUS GRANDS HOMMES DE L'HUMANITÉ.

1. Le christianisme vrai a un caractère qui le distingue, un signe qui le fait partout reconnaître : la sainteté, la puissance indéfectible

(1) Cives sanctorum. *Ephes.*, II, 19.

de produire des saints. La sainteté est l'idéal du christianisme ; la sainteté est la vie intime du christianisme ; la sainteté est le grand miracle de l'histoire du christianisme. L'idéal du christianisme, c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur, c'est-à-dire la sainteté divine en personne, posant devant nos regards sous une forme humaine, et, par là, gravant dans l'âme du chrétien, avec sa propre image, l'effigie de la sainteté, la sainteté même. La vie intime du christianisme, c'est Jésus-Christ encore, mais Jésus-Christ vivant dans le chrétien : donc la vie même de Dieu communiquée à l'homme par l'Homme-Dieu médiateur.

L'histoire du vrai christianisme, c'est Jésus-Christ toujours, mais Jésus-Christ s'épanouissant dans les espaces et les siècles, et manifestant sa vie par l'action des chrétiens.

Tel est le christianisme : vu sous toutes ses grandes faces, il nous découvre le même caractère : la sainteté, toujours la sainteté. On peut fermer les yeux pour ne pas voir ce grand prodige, comme on peut fermer les yeux pour ne pas voir le soleil ; on peut essayer d'en voiler la splendeur, d'en amoindrir les proportions ; mais il demeure ; il plane au-dessus de la région des préjugés, dans son inaltérable éclat et son inviolable majesté.....

Les saints sont réellement les plus grands hommes de l'humanité.

Les saints ne sont, comme tels, étrangers à aucune des grandeurs qui peuvent illustrer les hommes. Ils ne sont pas déshérités fatalement des dons que la Providence laisse tomber dans l'âme des bons, comme dans l'âme des méchants. Le génie n'est pas nécessairement uni à la sainteté ; mais il n'en est pas non plus nécessairement séparé. Or, lorsque Dieu allume dans l'âme des saints cette flamme invisible qu'on nomme le génie, voici d'ordinaire ce qui arrive. Les saints produisent les plus belles œuvres de l'homme. Ils deviennent les plus grands, même dans ce qui ne constitue pas l'originalité de leur grandeur : les plus grands des philosophes, s'ils sont philosophes ; les plus grands artistes, s'ils sont des artistes ; les plus grands politiques, s'ils sont des hommes politiques ; les plus grands capitaines, s'ils sont des capitaines ; et s'ils sont rois, les plus grands des rois.

Pourquoi ? D'où vient dans les saints cette grandeur éminente, cette incontestable supériorité ? C'est que, le génie supposé égal, les saints ont plus que tous les autres l'instinct du vrai qui fait les grands philosophes, le sens du beau qui fait les plus grands artistes, le génie de l'ordre qui fait les plus grands politiques, le dévouement à la patrie qui fait les grands héros, l'amour des peuples qui fait les meilleurs des rois, la passion du sacrifice qui fait les plus grands bien-faiteurs de l'humanité et les vrais sauveurs des nations.

De l'union du génie et de la sainteté dans le philosophe, naît la plus haute philosophie ; et cette philosophie se nomme saint Augustin

ou saint Thomas d'Aquin. De l'union du génie et de la sainteté dans l'orateur, naît l'éloquence la plus puissante, et cette éloquence se nomme saint Bernard ou saint Chrysostome. De l'union du génie et de la sainteté naît dans les artistes l'art le plus pur et le plus céleste, et cet art se nomme Beato Angelico. De l'union du génie et de la sainteté dans les hommes de guerre et de gouvernement naissent les plus grands capitaines et les plus grands rois, et ces capitaines et ces rois se nomment, en Espagne, Ferdinand-le-Saint; en Angleterre, saint Édouard, et en France, notre incomparable saint Louis. Enfin, de l'union du génie et de la sainteté dans les hommes qui ont reçu la vocation de secourir et de sauver, naissent les sauveurs les plus illustres et les bienfaiteurs les plus fameux de l'humanité; et ces sauveurs se nomment saint Léon ou saint Grégoire, tous deux surnommés Grands.

Les saints ne sont donc, comme tels, étrangers à aucune vraie grandeur de l'homme, à aucun vrai progrès du monde. Science, philosophie, arts, littérature, poésie, éloquence, industrie, économie, législation, administration, gouvernement, héroïsme militaire; tout ce qui est vrai, beau, légitime, grand, se concilie avec la sainteté, et a eu dans des saints des personnifications illustres.

Mais là n'est pas ce qui fait surtout des saints les hommes du progrès. Il y a dans les vrais saints quelque chose de plus grand que toutes ces grandeurs : c'est leur sainteté elle-même. Le saint comme tel est plus grand que le philosophe, plus grand que le poète, plus grand que l'artiste, plus grand que le conquérant, plus grand que le politique, plus grand que le législateur, plus grand enfin que tout ce qui est de l'homme. C'est que la sainteté, c'est la perfection de l'homme même; c'est le mérite personnel; c'est la valeur agrandie par la grâce divine. Plus un homme est saint, plus, avec le secours de Dieu, il s'élève et se perfectionne, plus il vaut comme être humain, plus il est homme. Les autres grandeurs, dont nous venons de parler, sont des attributs, des privilèges, des prérogatives, des ornements de l'homme; mais la sainteté, c'est l'homme même, l'homme grand de sa vraie grandeur, l'homme couvert de sa plus haute majesté.

Oui, là est la vraie majesté de ces rois de l'humanité : la sainteté elle-même. C'est par là qu'ils constituent cette aristocratie, qui les élève plus haut que le niveau de notre humanité, parce que c'est par là, et par là seulement, qu'ils sont les meilleurs des hommes, les véritables grands hommes. Dans un langage consacré par un usage que je ne prétends pas flétrir, les hommes illustrés par la science, la parole, l'art, la littérature, la conquête, le gouvernement, sont appelés les grands hommes. Pour les bien nommer, on devrait peut-être dire : Ce sont de grands penseurs, de grands philosophes, de grands artistes, de grands orateurs, de grands conquérants, de grands politiques; car

on peut être ce qu'ils sont, et ne pas porter en soi la vraie majesté de l'homme. Il y a bien des hommes salués du nom de grands, et qui, au point de vue de notre vraie grandeur, seraient trouvés petits; le génie lui-même compte peu dans cette balance, où les hommes pèsent de leur propre poids; et, quoi qu'en pense la poésie; la vérité ne dira jamais que le génie soit une de nos vertus.

Donc le véritable grand homme, c'est le saint, parce que le saint est grand de sa grandeur personnelle : il est le plus magnanime, le plus désintéressé, le plus dévoué, le plus charitable, le plus intrépide, le plus patient, le plus fort et le plus doux, le meilleur de toute manière, le plus semblable à Dieu, et, si je puis le dire, l'homme plus grand que l'homme, l'homme le plus divin.

Le R. P. FÉLIX, *Confér. de 1858.*

LES SAINTS PEU CONNUS DES GENS DU MONDE.

Combien de jeunes gens, après avoir fait leurs classes, conquis même le grade de bachelier, n'ont presque jamais entendu parler de la vie de nos plus illustres saints. Ils connaissent beaucoup mieux Lucrèce, Véturie, Cornélie, peut-être même Aspasia et Sapho, que sainte Agathe, sainte Luce, sainte Symphorose; ils vous parleront de Périclès, d'Alcibiade, de Léonidas, de Brutus, et répéteront leurs bons mots; mais ils ignorent jusqu'au nom des Laurent, des Théodote, des Hilarion, des Pacôme. On leur a fait admirer les farces des Stoïciens et des Cyniques; mais on s'est gardé d'exciter dans leur jeune âme l'enthousiasme pour le courage et les vertus des solitaires et des martyrs. Ils arrivent ainsi aux labeurs et à l'étourdissement de la vie active, sans même se douter, lorsqu'ils sont encore chrétiens, des merveilleuses choses que les saints ont accomplies dans tous les temps, pour leurs frères, pour la civilisation, pour le monde; mais surtout sans savoir comment ils les ont accomplies. De là cet allanguissement, ce rationalisme, ce je ne sais quoi de sec et d'empêché que l'on remarque généralement en France aux catholiques de la classe bourgeoise, et qui les fait ressembler à de vertueux protestants. Semblables aux dieux, dont parle le Psalmiste, qui ont des pieds, des oreilles et des yeux, et qui ne marchent, n'entendent ni ne voient, ils ont sur la terre des sources de grâces, où ils ne puisent pas; ils ont dans le ciel d'actifs chargés d'affaires, dont ils ne tirent aucun secours. Combien en est-il, même de sincères et pratiquants, qui, dans leurs périls, songeront aux gendarmes, au commissaire de police, au médecin, au hasard, à n'importe quoi, plutôt qu'à l'intercession des bienheureux? Combien, entre deux œuvres de moralité, choisiront plus volontiers de fonder un prix Monthyon, que de bâtir, en l'honneur de quelque

saint, une belle chapelle où, durant de longues années, tant d'affligés viendraient tous les jours demander et recevoir des consolations?

Pour renouer connaissance avec Dieu, lorsqu'on a eu le malheur de l'oublier et de se séparer de lui, le meilleur moyen, c'est de faire connaissance avec ses amis, avec ses élus; c'est de se pénétrer de leur vie et de toutes leurs vertus.— Un jour à Rome, on présenta au pape Grégoire XVI un Français, qui venait de se convertir sous la bénédiction solennelle du temps pascal. Ce nouveau catholique avait à la hâte appris le *Credo*, sincèrement détesté ses péchés, sincèrement résolu de changer de vie; mais du reste, bien qu'il eût brillé dans ses études classiques, il ne connaissait rien ou presque rien de la religion. Le Saint-Père voulut lui demander son âge? Il était jeune. Ce qu'il avait fait? Il baissa les yeux: de la littérature. Ce qu'il avait cru? Table rase.— Philosophie, reprit en souriant l'auguste Pontife, et il ajouta: Lisez la Vie des Saints. C'est ce que fit le jeune converti, et il ne tarda pas à sentir combien sage et profond était le conseil qu'il avait reçu.

ZÈLE DES SIÈCLES DE FOI POUR LE CULTE DES SAINTS.

Au moyen-âge, quand leurs vaisseaux rentraient au port, les communes maritimes de l'Italie offraient les prémices de leur commerce au saint patron de la république, lui dédiaient les restes des navires de leurs ennemis vaincus, les chaînes des ports qu'elles avaient brisées, les étendards et les armes des villes conquises; et, si quelque nouvelle commune n'était pas encore en possession du corps d'un martyr ou d'un confesseur, elle ne se donnait pas de repos qu'elle n'en eût obtenu du pape, ou, par un zèle intempéré, par la ruse ou la fourberie, de quelque citée subjuguée.

On ne peut lire sans attendrissement les traditions qui se rattachent à l'acquisition et au culte de ces saints. Les Vénitiens s'emparèrent à Alexandrie du corps de l'Évangéliste saint Marc; ceux de Bari, du corps de saint Nicolas de Myre, dans la Lycie; ceux de Bénévent, du corps de l'apôtre saint Barthélemi; ceux de Salerne, du corps de saint Matthieu, apôtre et évangéliste; les Génois, des cendres de saint Jean-Baptiste; ceux d'Amalfi, du corps de saint André. Quand on lit ces récits, il faut n'avoir plus un grain de foi, pour ne pas verser des larmes d'une vive émotion, en voyant ces peuples audacieux, guerriers, habitués aux périls de la mer, toujours aux prises avec les pirates maures, toujours en lutte avec des provinces voisines et jalouses, toujours prêts à prendre les armes pour résister aux empereurs allemands, malgré tous ces obstacles, s'occuper avant tout de la beauté, de la grandeur et de la magnificence des temples élevés à leurs saints protecteurs. Ces républiques et ces communes, après

les gloires de tant de siècles, eurent à subir le choc des vicissitudes humaines ; mais elles nous ont laissé comme témoignage, pour l'incrédulité moderne, les monuments souverains de la foi et de la religion, qui animaient les cœurs de ces citoyens et leurs institutions de liberté. — Ces généreuses populations, bien différentes de nos modernes dénagogues, comprenaient parfaitement que le plus beau rubis qui puisse briller sur le diadème de la liberté, c'est la foi.

BRESCIANI, *Le Juif de Vérone.*

LA REINE DES SAINTS NOTRE PROTECTRICE ET NOTRE MÈRE.

O Vierge, qui du ciel assurez la conquête,
Gage sacré des dons que sur terre il répand,
Tes pieds victorieux ont écrasé la tête
De l'horrible serpent.

ROUSSEAU, *Odes sacrées.*

2. Le 18 mai de l'année 1587, un vieillard de soixante-douze ans, un pauvre capucin, qu'on appelait Félix de Cantalice, attendait pieusement sa dernière heure, couché sur un dur grabat, qu'il trouvait encore trop doux pour lui. C'était à Rome. Malgré une sainteté qui, depuis sa tendre enfance, ne s'était jamais démentie, le bon vieillard n'était pas sans terreur devant le moment solennel, qui allait livrer son âme entre les mains du Dieu vivant. Sa bouche, qui n'était pas encore glacée, invoquait Marie, dont le saint nom avait toujours monté si tendrement de son cœur à ses lèvres ; ce nom lui rendait de la force. C'est que Marie vient, au dernier passage, soutenir les cœurs fidèles ; et les légendaires content qu'en cette occasion elle parut visiblement à Félix, dans son aspect le plus rassurant, tenant entre ses bras l'enfant Jésus. Godescard mentionne cette vision, sans entrer dans les détails ; mais les légendaires ajoutent que la Vierge sainte remit son Fils divin dans les mains du mourant, qui eut ainsi un long instant d'immense joie. Ils disent encore que, tandis qu'il possédait le Ciel des cieux avant d'avoir rompu ses liens, il aperçut dans un angle celui qu'on appelle l'ennemi, lequel n'osant s'approcher, faisait de son mieux pour glisser dans le cœur du saint, honoré de telles faveurs, une tentation d'orgueil. Mais Félix lui dit : « Va, tu ne peux rien faire ici ; car je suis avec mon juge, et je vois bien qu'il me sera miséricordieux. » — Telle fut l'heureuse mort du serviteur de Marie.

L'auteur de la *Légende d'or* rapporte ceci : — Un clerc, qui avait grande dévotion à la sainte Vierge, l'honorait sans cesse et lui disait tous les jours : — « Salut, Mère de Dieu ! salut, Vierge sans tache ! salut, joie des Anges ! salut, Mère de la lumière éternelle ! salut,

Mère de Dieu, que louent toutes les créatures ! soyez à jamais notre protectrice ! » Étant tombé gravement malade et voyant venir la mort, cet homme fut saisi d'une extrême crainte. La sainte Vierge alors lui apparut ; était-ce en réalité ? était-ce en songe ? c'est ce que nous ne saurions dire. « Pourquoi, mon fils, lui dit-elle, avez-vous tant d'effroi, vous qui m'avez rendu de si constants hommages ? Que votre cœur se raffermisse ; car vous aurez part avec moi aux allégresses du paradis. »

Mais ce n'est pas seulement à l'heure formidable de la mort, c'est dans tous les dangers que les cœurs armés de foi ont reconnu la puissance de Marie, pieusement invoquée. « Et voici ce qui est arrivé à un frère prêcheur de Lyon. L'an 1501, ce frère se rendait à Orléans. Arrivé à Gien, il s'embarqua sur la Loire, pour atteindre plus facilement le but de son voyage. Par suite de l'inondation, de la force du vent et de la maladresse des mariniers, la barque ne pouvait aborder. Elle demeurait au milieu du fleuve, poussée çà et là par les courants. Elle commença bientôt à se remplir d'eau, de telle sorte que chacun se vit perdu. Le frère, reconnaissant qu'il ne fallait plus compter sur aucun secours humain, mit toute sa confiance dans la bienheureuse Vierge Marie, à laquelle il se recommanda de tout son cœur. Elle vint à son aide et le retira des flots, tandis que tous ses compagnons y périrent. Il est encore vivant, dit le narrateur (1), et il vous exhorte tous à recourir comme lui à la sainte Vierge, qui est toujours prête à protéger ceux qui l'honorent dans la sincérité de leur âme. »

La légende qui suit sera un peu plus étendue (2) :

Un homme qui était chargé de péchés, mais qui pourtant, au milieu de ses désordres, ne manquait jamais d'honorer la sainte Vierge et de l'invoquer, tomba subitement malade, perdit connaissance avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, et sentit avec épouvante qu'il passait de ce monde, où il avait fait tant de chutes, dans l'autre où l'on est jugé selon ses œuvres.

Il arriva tremblant au suprême tribunal. Satan y était déjà. — Le Ciel, disait-il, ne trouvera rien dans cette âme qui lui appartienne. Elle est à moi à plus d'un titre. — Et il énuméra avec complaisance les transgressions de l'infortuné.

L'homme était accablé sous le poids de la confusion. Le Juge lui dit : — Il vous est permis de parler pour votre défense. — Mais la pauvre âme resta muette.

Le démon dit alors : Il y a trente ans que cette âme est à moi, et qu'elle m'a suivi comme un esclave suit son maître.

L'homme demeura dans un pénible silence.

(1) Claude de la Roue, continuateur, au seizième siècle, de la *Legenda aurea*. Lég. de la Visitation.

(2) *Legenda aurea*, Lég. de l'Assomption, et ailleurs.

— Il est à moi, reprit le démon ; et, s'il a fait quelques bonnes œuvres, elles sont certainement étouffées par ses mauvaises actions.

Le Juge suprême ne voulut pas condamner aussitôt l'âme en peine ; il lui accorda un délai de huit jours pour se justifier, si elle le pouvait.

L'homme, se retirant désolé, vit venir à lui une grave et belle figure, qui lui demanda la cause de son violent chagrin. Lorsqu'il eut exposé sa détresse : — Ne te laisse pas abattre par la crainte, lui dit l'ange ou l'esprit ; je te soutiendrai. — Qui êtes-vous ? demanda le pauvre pécheur. — Je me nomme Vérité.

Un peu plus loin, il rencontra un autre ange, qui lui promit de l'assister aussi et qui lui dit qu'il se nommait Justice.

Le huitième jour venu, Satan reprit son accusation, l'Ange de vérité dit : — Quand cet homme transgressa, son âme qui est ici ne consentit jamais au mal. — Le démon se tut à son tour.

Sur le second chef, qu'il avait suivi trente ans la voie mauvaise, l'Ange de justice dit : — L'âme n'a pas cessé un jour de se révolter intérieurement contre l'indigne maître qui l'entraînait. — Satan ne répliqua point.

Mais à la troisième allégation, que les mauvaises œuvres l'emportaient infiniment sur les bonnes, il ne se présenta personne pour défendre le pécheur. — Que l'on pèse les bonnes et les mauvaises actions, dit le souverain Juge. — Les deux anges lui conseillèrent alors de recourir de toutes ses forces à la Mère de miséricorde, qui est assise à la droite du Seigneur. — Supplie-la, lui dirent-ils, de venir à ton secours. Elle seule peut te sauver.

L'âme suivit avec ardeur ce bon conseil, et Marie venant à son aide posa sa main sur le plateau de la balance, où l'on avait mis une bien petite quantité de bonnes œuvres. Le diable eut beau tirer de l'autre côté ; il eut beau joindre son vaste poids au poids considérable des mauvaises actions ; la main de Marie fut plus puissante ; et le pécheur fut délivré. Le transport de joie qu'il en ressentit fut si vif, qu'il se réveilla aussitôt ; car cette vision terrible n'était qu'un songe. Mais reconnaissant que la Vierge compatissante le lui avait envoyé comme un salutaire avertissement, il changea de vie dès lors, expia ses péchés par une très-sincère pénitence ; et, soutenu par Marie, il acheva dans la sainteté une vie, dont il avait trop longtemps oublié le terme.

COLLIN DE PLANCY, *Légendes.*

CHANT DU SOLDAT A MARIE.

Lors de la guerre de Crimée, le bon esprit et la foi de nos soldats se révélaient jusque dans leurs chants. Voici quelques couplets composés par un poète de régiment, et qu'on chantait en chœur, sur l'air : *La garde meurt, elle ne se rend pas.*

Jeune soldat, parti de ta chaumière,
 Pour te ranger sous un noble drapeau,
 Ah! garde-toi d'oublier la prière
 Que l'on t'apprit au sortir du berceau;
 Enfant, c'est là qu'on trouve du courage,
 Pour aborder les chances du combat :
 Qui sait prier sait affronter l'orage;
 Un bon chrétien fut toujours bon soldat.

Rappelle-toi les conseils de ta mère,
 Lorsqu'en pleurant elle te dit adieu;
 En ce moment, sa douleur fut amère;
 Mais tu promis d'être fidèle à Dieu.
 Ce doux espoir fut pour elle un présage
 Qui lui voila les dangers du combat;
 Qui sait prier, etc.

Porte toujours la médaille bénie
 Qu'en te quittant elle mit sur ton cœur;
 Ce souvenir de la vierge Marie
 En tous lieux te portera bonheur!
 Plus d'un guerrier fidèle à cet usage
 Ne fut jamais frappé dans le combat.
 Qui sait prier, etc.

SONNET DU GÉNÉRAL VERGÉ.

La pieuse épouse du général Vergé avait engagé son mari à faire un vœu à la sainte Vierge, pour qu'elle continuât à le couvrir de son égide et le conservât à toute son affection. Le général fit vœu immédiatement de rendre un public hommage au dogme de l'Immaculée Conception, s'il revenait sain et sauf de la bataille qui allait s'engager.

Au même instant, il entendit la fusillade se rapprocher, et il reçut l'ordre de repousser les Russes, qui s'avançaient sur nos parallèles. Il prit alors le pas de course; l'ennemi fut refoulé, le Mamelon-Vert repris; trente deux bouches à feu restèrent en notre pouvoir, et, pendant trente-six heures qu'il demeura dans cette redoute ennemie, sous une pluie d'obus, de boulets et de mitraille, qui décima officiers et soldats, il ne reçut pas la moindre blessure.

Fidèle à son vœu, il composa le sonnet suivant, qu'il s'empressa d'envoyer en France à ses amis :

Le 7 juin 1855, devant Sébastopol.

Sainte Mère de Dieu, que je n'ai vainement
 Jamais dans le péril à mon aide appelée,
 Ma confiance en toi ne peut être égalée
 Que par ma gratitude et mon désir ardent.
 J'ai hâte d'accomplir le vœu qu'en t'implorant
 J'ai fait, lorsque j'allais courir dans la mêlée :
 De ta Conception divine, immaculée,
 Je confesse le dogme avec un cœur fervent.

Oui, c'est bien toi qui m'as guidé dans la bataille;
 Qui des globes de feu, du plomb, de la mitraille,
 As préservé mon front, d'où l'effroi fut banni.

Et je te dois de plus une illustre victoire;
 Mais à toi seule aussi j'en rapporte la gloire;
 Sainte Mère de Dieu, que ton nom soit béni !

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE.

La médaille, dite *miraculeuse*, a été l'objet des plus dégoûtantes diatribes de la part de certains libres penseurs (1). Ils l'ont conspuée sur l'une et l'autre face, n'y voyant qu'une *industrie dévote*, une *misérable jonglerie*, une *amulette*, et, vu les profits, une belle affaire, une vraie Californie. A ce sujet, ils ont supputé que le petit livre explicatif de cette dévotion aurait produit 162,000 fr., et la médaille un million. S'il faut dire notre opinion sur ces chiffres, ils ne sont pas exagérés, tant s'en faut. Mais pourquoi parler seulement des marchands et des producteurs ? La consommation est ici le point vraiment intéressant. En 1851, il avait été frappé dix-huit millions de médailles en cuivre, et deux millions en or et en argent. Il s'ensuit, ce nous semble, que le nombre de ceux qui la portent est assez rond, et qu'ils ne sont pas déjà en si petite compagnie. Même, dans cette multitude, figurent des personnages avec lesquels on se consolerait facilement d'être méprisé par les esprits forts, si leurs mépris pouvaient quelque chose. Nous voulons bien leur apprendre que le maréchal Bugeaud portait la médaille miraculeuse, et qu'il n'en faisait pas mystère. Un jour, en campagne, ayant oublié sa médaille au dernier endroit où il avait couché, il l'envoya chercher par quatre dragons. Sa fille la lui avait donnée. Le vieux guerrier aimait sa fille, et il avait la crainte de Dieu ; la médaille du vainqueur d'Isly exprimait ce double sentiment.

Ainsi, de nos jours, de compte fait, plus de vingt millions de chrétiens font un acte de foi quand, dans la simplicité de leur cœur, ils vénèrent un signe, dont tout le but est de leur rappeler que Marie, conçue sans péché, est la Mère pleine de grâces et de miséricordes. Permis à ceux qui les dénigrent et les raillent de se regarder comme de libres et sublimes penseurs ! Il n'en est pas moins vrai qu'ils n'entendent absolument rien à la sagesse divine, opérant par son Église le salut des hommes. Les pratiques dévotes, celles que l'Église enseigne et autorise, sont au nombre de ces choses que Dieu révèle aux simples et aux petits, et qu'il cache aux savants et aux grands. Ceux-ci persiflent et blasphèment, sans se douter qu'en cela ils travaillent et concourent avec Dieu, pour augmenter l'efficacité du premier appareil

(1) M. Guérault, dans le journal *La République*.

qu'il applique sur nos blessures. Il faut d'abord, en effet, que nous consentions à recevoir de sa main le don de l'humilité. Tel est le côté divin des petites pratiques, et en particulier la vertu secrète de la médaille. C'est par de tels moyens que le mal doit être guéri en nous et vaincu hors de nous. Ce qu'il y a de généreux et d'héroïque dans la Rédemption s'adresse au cœur des hommes, pour les ouvrir et les gagner. Mais, quand il ne s'agit que de terrasser l'ennemi, « l'antique serpent, le calomniateur, » Dieu, qui se plaît à montrer le néant du Superbe, a voulu qu'il fût mis en fuite par une goutte d'eau.

ROUX-LAVERGNE, *Univers*,

14 septembre 1851.

Lorsque l'empereur Napoléon III partit pour la guerre d'Italie, l'impératrice l'accompagna jusqu'à Montereau; et, au moment de la séparation, elle fit don à tous les grands personnages qui l'accompagnaient dans cette expédition, d'une petite médaille de la Vierge en or, que tous reçurent avec joie et reconnaissance.

Les soldats de la garnison de Paris étant appelés en Italie, il se manifesta chez eux un mouvement religieux fort remarquable. — A l'église de Sainte-Élisabeth, dans le quartier du Temple, un prêtre dut rester en permanence, chargé de bénir les médailles et autres objets, que les soldats voulaient emporter en Italie. — Dans le mois de mai 1859, à Roquebrune près Fréjus, une foule immense s'était portée sur le passage de deux régiments de cuirassiers de la garde. Les prêtres de cette localité et les sœurs de Notre-Dame s'empressèrent de leur distribuer des médailles, qu'ils reçurent avec une satisfaction qu'on ne saurait rendre.

On a recueilli quelques paroles, que le sentiment chrétien faisait tomber de ces bouches martiales. — O mon Dieu ! ma médaille est tombée, elle est perdue, s'écriait un cuirassier. Bonne femme, que Dieu récompense votre bonté, ajoutait-il en remerciant la personne qui la lui avait retrouvée. — Monsieur le curé, disait un autre, tenez pour certain qu'elle sera religieusement conservée; elle sera pour nous, j'en suis sûr, comme un talisman, qui nous préservera dans le péril ! — J'ai encore celle qui me protégea en Crimée, disait un troisième. — Merci, Monsieur l'abbé, poursuivait un capitaine, ma bonne mère et ma sœur chérie m'en ont pourvu. Je ne voudrais pas en priver un camarade moins heureux que moi. — Frère d'un prêtre très-ami de votre ancien évêque, à Cambrai, songez à moi dans le saint sacrifice. — Neveu de la supérieure d'un couvent de Paris et appartenant à une religieuse famille de l'Aveyron, ajoutait un lieutenant, j'espère bien que je ne serai pas oublié dans vos prières, afin que je puisse être conservé à leur affection. — Je sentais qu'il manquait à mon armure quelque chose, poursuivait un autre; mais, avec la médaille de Marie,

je n'ai plus rien à désirer ; je marcherai plus volontiers et plus content au combat. — Et moi qui suis Provençal, s'écriait un autre ; moi qui parle comme vous autres, je n'en aurais point ! — Il n'était pas le seul, car on n'avait pu s'en procurer un assez grand nombre. Touchés de leurs regrets, les femmes, les jeunes filles et les enfants se dépouillèrent de leurs médailles et même d'objets de prix et des souvenirs auxquels ils tenaient le plus, pour les donner à ces enfants de la France, qui allaient quitter le sol de la patrie. « Pour ma seule part, écrit un des témoins de cette scène, j'ai distribué plus de quarante médailles recueillies ainsi de tous côtés ; quelques-unes avaient un long service. — « Donnez toujours, disaient les soldats, nous aurons soin de les nettoyer. » — Malgré la meilleure volonté, on ne put guère contenter, en cette circonstance, que cinq à six cents cuirassiers, mais, de retour au village, on leur fit expédier quelques centaines de médailles à Fréjus, où on leur indiqua d'ailleurs le grand séminaire. Ainsi on a lieu de croire que dans la soirée même ils en furent tous munis. »

Voici maintenant ce qu'écrivait de Fréjus un élève du grand séminaire de cette ville :

« Comme vous le savez, le passage de la cavalerie de la garde impériale dans notre département a été, presque partout, une marche triomphale. Or, lundi 16 du courant, le régiment des lanciers de la garde arrivait à Fréjus, vers onze heures du matin, au milieu des plus enthousiastes ovations. Dans l'après-dinée, un lieutenant se présente au parloir du grand séminaire, et, avec cette politesse qui caractérise l'officier français, demande une petite médaille de la sainte Vierge. Un de nos directeurs la lui promet pour le soir, et l'invite à amener ceux de ses soldats qui désireraient se munir de l'image de la bonne Mère, lui assurant, de la part de la communauté, bienveillant et sympathique accueil. Le pieux lieutenant accepte, et, à l'heure donnée, huit heures moins un quart, il entrait au séminaire ; mais il n'était point seul ! Tout son escadron, par lui averti, venait chercher la médaille de la sainte Vierge et se mettre sous sa protection. C'était plus qu'on n'osait attendre. Vous dire la joie et la pieuse émotion, avec lesquelles officiers et soldats reçurent de nos mains l'image bénie de Marie, est chose à peu près impossible. Pour vous peindre cette aimable scène, nous aimons mieux laisser parler la mâle piété de ces braves, et vous n'aurez point de peine à reconnaître, sous cette rondeur militaire, les dignes fils des héros de la croix. — « Tenez, nous disait un jeune sous-officier, je suis plus fier de cette petite médaille que de cette autre gagnée à Sébastopol. — Un vieux chasseur d'Afrique, tout orgueilleux de ses trois chevrons et de vingt-deux ans de services, s'écriait en se décolletant, quand on lui présenta la médaille : « Monsieur l'abbé, je vous prie, mettez-la sur la peau, et on ne me l'ôtera qu'avec. » —

« Que je suis content, disait en baisant sa médaille un maréchal-des-logis; au moins, je ne serai plus tenu de dire mes prières contre la muraille. »

« Un instant, nous craignîmes de ne pouvoir satisfaire aux nombreuses demandes, qui se croisaient de tous côtés : — « A moi une médaille ! criait-on autour de nous ; — une pour un camarade qui est au lit ! disait un autre ; — une pour la cantinière ! c'est une si bonne maman ! — une pour mon officier ! criait un quatrième, je la lui ferai bien mettre ce soir... » Heureusement, les médailles ne manquaient pas, et nous pûmes satisfaire tout le monde.

« Deux jours après, mercredi 18, nous étions témoins des mêmes scènes. Ce jour-là, le 1^{er} cuirassiers entra à Fréjus, sous une pluie de bouquets et de fleurs ; on nous avait permis de les voir défilér ; et, lorsque le 1^{er} escadron passa devant nous, les officiers et les soldats répondirent à nos salutations par ce cri spontané, qui retentit encore délicieusement dans nos âmes : « Vive le Pape ! »

« Enhardi par les succès de la veille, un de nos pères alla demander à M. de B..., chef d'escadron, la permission de réunir le soir au séminaire les soldats qui désiraient recevoir une médaille : « Monsieur l'abbé, répondit M. de B..., avec une distinction toute chevaleresque, non-seulement j'accorde votre demande, mais je me ferai un honneur de conduire moi-même mes hommes, et d'autant plus volontiers, ajouta-t-il en tirant de sa poitrine un riche médaillon, que cette médaille n'est point encore bénite ; je vous la remets, Monsieur l'abbé, et ce soir, j'irai la chercher à la tête des hommes de bonne volonté. » Certes, ils ne manquèrent pas, et le soir, quand M. de B... vint prendre son médaillon béni, il était accompagné de cent cinquante cuirassiers à peu près, heureux et fiers d'imiter la piété de leur digne chef. Ce soir-là, on distribua les médailles dans la chapelle ; et c'était un beau spectacle que tous ces braves allant, plusieurs officiers à leur tête, recevoir l'un après l'autre sur leurs nobles poitrines l'image de la Mère de Dieu ! il aura sans doute charmé les yeux de Marie et des anges, comme il a charmé nos yeux et nos cœurs d'ecclésiastiques ! Au sortir de la chapelle, une brillante illumination entourait comme d'un vêtement de lumière la statue de la Vierge, qui décore la façade de notre maison. A cette vue, ne pouvant contenir leur enthousiasme : Vive la bonne Mère ! s'écrièrent nos médaillés de Marie.

« Que de paroles, admirables de foi et de piété chrétienne, nous avons surprises sur les lèvres de ces bons soldats ! « Ce que je crains, « disait un sous-officier, ce n'est pas le boulet, mais de mourir sans « être en parfait état de grâce ; aussi ai-je soin de renouveler chaque « jour mon acte de contrition ; cela me tranquillise un peu. » Nous serions trop longs, si nous voulions les citer toutes ; permettez-nous

seulement de rapporter, à la gloire du 1^{er} cuirassiers, les deux traits suivants :

« Avant d'arriver à Fréjus, une jeune enfant avait offert au porte-étendard une magnifique guirlande de fleurs, dont on couronna l'aigle impériale ; et le soir, dans une inspiration de foi que nous serions tentés d'appeler sublime, un sous-officier vint la déposer sur l'autel de la sainte Vierge, comme pour mettre sous sa protection l'honneur et la gloire du drapeau !

« Un maréchal-des-logis venait de se confesser à un de nos pères. En rentrant dans la cour, il rencontra deux de ses amis qui, sans doute, avaient déjà mis ordre à leur conscience : « Que je suis content, leur dit-il, je viens de me confesser ! » et ses deux compagnons d'armes de lui sauter au cou et de l'embrasser avec une effusion, qui tira des larmes à tous ceux qui furent témoins de cet *à parte* admirable.

« Le lendemain matin, à 3 heures, une heure à peine avant leur départ, plusieurs soldats venaient faire la sainte communion dans la chapelle du séminaire.

« Nous nous sommes quittés avec force poignées de mains, les soldats heureux d'avoir rencontré sous notre soutane tant de sympathie, et nous ravis d'avoir découvert sous des cuirasses d'acier des cœurs si chrétiens et si bons. »

Ces faits sont le plus éloquent éloge de nos vaillants soldats et de l'esprit qui les anime, et leur simple exposé nous dispense de tout commentaire. Nous ajouterons seulement : Honneur aux chefs, qui donnent de si beaux exemples ! Heureux le pays, qui possède de tels soldats !

En Italie, ils ont montré le même esprit religieux. On a été frappé d'abord du respect que toujours ils ont montré envers les prêtres, ensuite de la convenance de leur attitude dans les églises. On a vu quantités de militaires, surtout des zouaves, agenouillés à terre, priant longtemps et dans le plus grand recueillement. Beaucoup allaient déposer leur obole dans le tronc des aumônes.

Enfin, on a remarqué ce qu'on peut appeler une véritable dévotion envers la très-sainte Vierge. L'autel préparé pour le mois de mai était le plus visité.

Un corps de militaires qui faisait étape à Montmélian, ne pouvant se rendre tout entier à l'oratoire de la sainte Vierge, lui dépêcha un des siens, un ambassadeur chargé de lui offrir les prières et les hommages de tous, et de rapporter des médailles à chacun d'eux.

Le couvent des Capucins, aux environs de Gênes, a reçu de nombreuses visites d'officiers, qui ne parlaient pas sans faire de fortes aumônes.

Ce mouvement a toujours continué en Italie, au grand étonnement

des Gênois. « Ils s'attendaient à voir des démons, ils ne trouvent que des saints, » écrivait-on de cette ville.

On comprend, en voyant de pareils faits, comment les soldats français sont les premiers soldats du monde. Le héros chrétien n'a pas peur de la mort, quand à la place du laurier, qui échappe à sa main tombée sur le champ de bataille, il est sûr de cueillir la palme de la vie éternelle.

SALUTAIRE AVERTISSEMENT DONNÉ A UN CHEVALIER PAR LA SAINTE VIERGE.

Il ne suffit pas d'adresser à la sainte Vierge de belles et longues prières; il faut surtout la servir avec un cœur pur. Pour mieux inculquer cette vérité, nous trouvons dans un auteur ancien (1) une charmante légende, que nous transcrivons en entier, en lui conservant toute la naïveté de son vieux style.

Un chevalier était de orde vie et luxurieuse, enveloppé en plusieurs péchés de gloutonnerie et de plusieurs vices. Mais un bien avait en lui; c'est qu'il disait tous les jours les Heures de Notre-Dame, et faisait volontiers honneur et amitié à ceux qui servaient la Vierge Marie, et il semblait que ce fût tout son sauvement et qu'il ne doutât point qu'il n'eût finalement la grâce de Dieu.

Si advint qu'un jour, après avoir dit son service de Notre-Dame et ouï la messe, il alla chasser. Si lui vint au-devant un moult grand cerf, et il laissa les autres à ses gents et poursuivit fort celui-ci, et si par font en la forêt qu'il laissa les voies et les sentiers, et s'égara tellement qu'il lui fallut dormir seul en ce bois, en grand péril; et le lendemain il ne peut revenir à ses gents, car il en était trop éloigné et avait perdu tout son advis; et il lui prit une si grande faim qu'il cuidait que le cœur lui manquât. Lors il se mit à genoux; et, en grandes armes, se prit à prier la Vierge Marie, que, par sa miséricorde pieuse, elle le voulût secourir et aider, et qu'il ne pérît pas là de faim pour avoir chassé une vaine proie, et qu'elle voulût regarder qu'il était son spécial serviteur et dévotement l'avait servie et de bon cœur, et qu'il avait ouï prêcher que qui la servait il ne pouvait mal finir.

Et il disait que si elle le laissait ainsi périr de faim, tout refuge des pécheurs était vain.

Et ayant ainsi fait sa prière, il tomba comme pâmé et défaillant sur ses côtes, le visage contre terre, et était déjà près de défaillir entièrement, quand il ouït une foule de gens qui sortaient de dehors un épais bocage. Il leva les yeux un peu et vit deux damoises venant à lui, qui étaient de moult belle manière, et portaient

(1) Jean Goulain, *Le Journal des divins offices*, folio 57.

deux plats enveloppés en belles serviettes et du vin en deux flacons bien enveloppés d'un linge mouillé, à cause de la chaleur qui était grande. Celle qui portait les plats le salua moult bellement et lui dit : Bel ami, vous avez fait prière à la Vierge Marie et lui avez reproché le service que vous lui faites; elle vous a bien entendu, et vous envoie par nous à manger et à boire. Alors elles le firent asseoir, et puis développèrent les plats et lui montrèrent la plus belle viande et la mieux apprêtée qu'il vit oncques. Mais, en la regardant, il aperçut que les plats étaient si excessivement sales, qu'en les considérant il eut grande abomination, et il dit qu'il aimait mieux mourir que goûter chose qui fût dans une si sale vaisselle.

Il demanda donc à l'autre les flacons pour boire. Mais, quand ils furent développés, encore apparurent-ils plus sales que les plats.

Lors il dit en pleurant que c'était petit reconfort, et que, si la Vierge Marie voulait qu'il en eût mangé, elle l'eût fait mettre en plus propres vases.

Lors, lui dit une des damoiselles : « Ha ! bel ami, il me semble que c'est à cause de la saleté du vase que vous refusez une si belle viande. »

« Par ma foi, dit le chevalier, vous dites vrai, damoiselle. » Lors dit la damoiselle : « Or, prenez garde en vous ; de quel vase sortent ces prières que vous avez reprochées à la Vierge Marie, que vous lui faites chaque jour. Les vases de votre cœur sont plus sales et plus puants et bien plus abominables, à cause du péché qui pue devant Dieu et devant ses anges. Comment donc osez-vous présenter les prières, qui sont bonnes et belles, dans un si sale vase ? Donc, je vous mande que vous lui fassiez doresnavant prières de net vaisseau, et elle les prendra et recevra en gré ; autrement, elle n'a cure de vos prières. »

Adonc se disparurent lesdites damoiselles.

Et survinrent les gents du chevalier qui le cherchaient, et trouvèrent les serviettes faites de meilleure œuvre et leur seigneur tout ébahi de la vision, qui si soudainement s'était évanouie. Alors il dit à ses gents qu'il aimait mieux qu'ils fussent endormis jusqu'à trois jours que d'être venus à cette heure à son grand empêchement, et qu'il avait déjà perdu la faim et la soif et était ainsi comme ravi en transes, et il fut depuis un saint homme.

VINGT-SEPTIÈME INSTRUCTION.

HANC IGITUR. — POURQUOI LE PRÊTRE TIENT SES MAINS ÉTENDUES SUR LE CALICE. — QUATRE DEMANDES RENFERMÉES DANS CETTE PRIÈRE. — *QUAM OBLATIONEM.*

Confortamini, et nolite timere : ecce Deus vester.
Prenez courage ; ne craignez point : voici votre Dieu. *Is., xxxv, 4.*

Ayant l'avantage d'être en communion avec les saints du ciel, avec le glorieux sénat des apôtres, avec l'armée victorieuse des martyrs, avec l'incomparable Vierge Marie, nous pouvons nous adresser avec confiance à la divine bonté. Le Seigneur pourrait-il rejeter nos vœux, quand ils lui sont présentés par cette innombrable phalange de suppliants, en qui il voit briller tant de grâces et tant de vertus ? S'appuyant donc sur le crédit de ces puissants protecteurs et ne doutant plus qu'il ne soit exaucé, le célébrant renouvelle son oblation, et dit :

Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ, quasumus, Domine, ut placatus accipias, diesque nostros in tuâ pace disponas, atque ab æternâ damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari. Per Christum Dominum nostrum. Amen ¹.

Daignez donc, Seigneur, nous vous en supplions, recevoir avec bonté cette oblation de notre dépendance, qui est aussi l'oblation de toute votre famille ; daignez fixer nos jours dans votre paix, nous délivrer de la damnation éternelle, et nous admettre au nombre de vos élus. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

En commençant cette prière et pendant tout le temps qu'il la récite, le ministre de l'autel tient les mains étendues sur le calice et l'hostie. C'est une des plus belles et des plus touchantes cérémonies de la messe. Elle marque :

1° Qu'au moment où il s'agit d'opérer le plus grand

dés prodiges, le prêtre a besoin de toute la protection divine.

2° Qu'agissant au nom de l'Église tout entière, dont il est ici surtout le ministre, il s'unit à la sainte victime, qu'il y unit tous les cœurs des fidèles, ne faisant et désirant ne faire plus qu'un avec Jésus-Christ, pour s'offrir et se sacrifier avec lui.

3° Qu'il prend possession de cette victime sainte, pour s'appliquer le fruit de la Rédemption.

4° Cette cérémonie rappelle ce qui se pratiquait dans les anciens sacrifices. Autrefois, selon les prescriptions de la loi mosaïque (1), Aaron et les pontifes successeurs d'Aaron, avant d'immoler la victime, plaçaient leurs mains sur sa tête, pour signifier qu'ils la chargeaient de leurs iniquités, qu'ils attiraient sur elle tout le poids de la colère céleste, et qu'ils la substituaient à leur place pour subir la mort qu'ils avaient eux-mêmes méritée, et qu'ils priaient le Seigneur de se contenter de cette protestation de leur dépendance et de leur soumission. Ainsi, au grand jour de l'expiation solennelle, le grand-prêtre, entrant dans le Saint des saints, mettait ses deux mains sur la tête d'un bouc, qu'on offrait en sacrifice, afin de protester par cette action que Dieu était le maître souverain de leur vie, qu'ils avaient mérité la mort par leurs prévarications, mais qu'ils conjuraient le Seigneur de faire tomber sur l'animal qu'ils lui présentaient les coups de sa justice. Ainsi fait le prêtre catholique : il reconnaît par cette imposante cérémonie que nous sommes coupables, que nous méritons d'être punis ; mais, comme nous sommes incapables d'expier par nous-mêmes nos innombrables péchés, nous

(1) Offeret pro peccato suo vitulum immaculatum Domino ;... ponetque manum super caput ejus, et immolabit eum Domino. *Levit.*, iv, 3, 4. — Obtulit et vitulum pro peccato ; quàmque super caput ejus posuissent Aaron et filii ejus manus suas, immolavit eum... Obtulit et arietem in holocaustum, super cujus caput cum imposuissent Aaron et filii ejus manus suas, immolavit eum. *Is.*, viii, 14, 18.

les déposons sur la tête de la victime sans tache et d'un prix infini, qui a bien voulu en accepter le poids et la responsabilité. A la vue de ce rit à la fois auguste et redoutable, soyons saisis d'un saint tremblement, en pensant que nous sommes, nous aussi, placés sous les mains du prêtre pour être victimes avec Jésus-Christ. Offrons-nous à Dieu avec la plus parfaite humilité comme des hosties vivantes, prêts à nous immoler à la gloire de celui qui est le principe de notre être et notre dernière fin. Et de même que le pain et le vin vont être détruits invisiblement et changés au corps et au sang de Jésus-Christ, de même détruisons en nous le vieil homme, l'homme de péché, en abjurant toutes nos iniquités passées, en menant une vie nouvelle, pure, mortifiée, en nous dévouant sans réserve au service de Dieu, de même que le divin Sauveur se dévoue entièrement pour notre salut.

Dans cette oraison, le célébrant demande à Dieu quatre choses :

1° Qu'en considération de cette sainte société que nous formons avec les apôtres, les martyrs, la bienheureuse vierge Marie et toute l'Église du ciel, le Seigneur daigne recevoir favorablement cette oblation, qui est celle du prêtre d'abord, puisqu'il est ministre de Jésus-Christ, mais qui est aussi celle de tous les chrétiens, et particulièrement des assistants qui offrent avec le célébrant. C'est, dit-il, l'oblation de notre servitude, c'est-à-dire l'hommage que nous vous présentons, nous qui sommes vos serviteurs, et qui sommes même, en qualité de prêtres, les serviteurs de vos serviteurs, étant uniquement et exclusivement dévoués au service de votre maison ; et cette offrande de notre servitude, nous vous la présentons comme un témoignage de notre entière dépendance et pour adorer votre souverain domaine sur nous. C'est, dit-il encore, l'offrande de toute votre famille, c'est-à-dire de cette grande famille du ciel et de la terre, qui se réjouit d'être soumise à vos lois. En effet, la messe est

l'oblation de toute l'Église, à cause de l'union étroite qui règne entre tous les membres de Jésus-Christ. Toute l'Église offre avec nous le sacrifice, et le prêtre qui célèbre l'offre pour toute l'Église; aussi ne parle-t-il jamais en son propre nom, mais au nom de toute la société des fidèles. Cette touchante expression *de toute votre famille* montre que Dieu est notre père, que nous sommes ses enfants, les héritiers de son royaume, et que nous devons être unis par les liens de la charité, qui sont plus étroits que ceux de la chair et du sang.

2° Qu'il lui plaise d'établir nos jours dans la paix. Il y a une paix temporelle, qui consiste à passer tranquillement sa vie sans guerre, sans procès, sans haines, sans disputes, sans division. Cette paix, toute désirable qu'elle est, n'est pas parfaite, parce qu'elle ne remplit pas les désirs du cœur humain, et qu'elle n'exclut pas les inquiétudes et les remords de la conscience. Une paix beaucoup plus précieuse et la seule véritable, c'est la paix de l'âme, la paix de Dieu, qui consiste dans la possession de sa grâce. Voilà la paix qui remplit le cœur d'une joie solide, qu'on conserve au milieu des plus grandes afflictions, parce qu'on reste toujours uni au souverain bien. C'est la paix que le Seigneur a donnée à ses disciples (1), et que saint Paul souhaitait aux premiers fidèles (2). Puisse-t-elle se répandre sur nous; et puissions-nous tous de la paix du temps arriver, par la paix du cœur, à la paix de l'éternité ².

3° Qu'il daigne nous préserver du plus grand de tous les maux, qui est la damnation éternelle ³. Nous pouvons l'éviter par le bon usage que nous ferons des grâces que le Seigneur nous accorde, et surtout en nous appliquant les mérites de son sang, qui a coulé sur le Calvaire et qui coule encore chaque jour pour nous sur nos autels.

(1) Pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis. *Joan.*, XIV, 27.

(2) Et pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu. *Phil.*, IV, 7.

4° Qu'il daigne nous admettre au nombre de ses élus, qu'il nous confirme dans la voie du salut, qu'il nous y fasse marcher avec persévérance, afin qu'au jour du jugement nous méritions d'être placés à sa droite et associés à cette troupe de fidèles serviteurs, qui jouiront éternellement de son amour et de sa gloire.

Ces trois dernières demandes ont été ajoutées au Canon par saint Grégoire-le-Grand. Elles renferment, dit le vénérable Bède, un sens très-relevé et sont de la plus haute perfection (1).

L'oraison se conclut, comme toujours, par Jésus-Christ Notre-Seigneur; nous ne saurions placer nos vœux, comme aussi nos pensées et nos résolutions, sous l'invocation d'un nom plus puissant, ni sous l'appui d'un médiateur plus empressé et plus miséricordieux.

Cette oraison *Hanc igitur* varie un peu aux messes du jeudi-saint, des veilles de Pâques et de la Pentecôte, et pendant l'octave de ces fêtes; mais ce n'est qu'une légère addition qu'on y a faite, pour retracer en peu de mots les grands mystères de ses solennités (2). Le jeudi-saint, l'Église a voulu spécifier d'une manière toute particulière le jour à jamais mémorable de l'institution de l'Eucharistie. Aux veilles de Pâques et de la Pentecôte, l'Église prie spécialement pour les nouveaux baptisés, qui autrefois recevaient le sacrement de la régénération à ces deux époques solennelles et assistaient vêtus de blanc au saint sacrifice. Cet usage n'existe plus; mais l'Église continue toujours de prier pour les nouveaux baptisés, parce que, bien qu'elle consente à changer l'extérieur de sa discipline pour condescendre aux exigences des temps, elle reste toujours fidèle à l'esprit qui l'anima dès sa

(1) *Hist. eccl.*, l. II, c. vii.

(2) A la messe qu'on célèbre à la consécration des évêques, il y a aussi une intercalation de ce genre en rapport avec cette auguste et imposante cérémonie.

naissance (1), et elle demande à Dieu avec les plus vives instances que ceux qui ont eu le bonheur de naître dans l'eau baptismale, conservent précieusement et sans tache la robe blanche de l'innocence, de la grâce, de la justice, et de la sainteté dont ils ont été revêtus, comme aussi elle ne cesse de demander pour les pécheurs que Dieu les convertisse, qu'il leur inspire le désir d'une pénitence sincère et qu'il les fasse passer ainsi de la mort à la vie, du péché à la grâce ; et pour les justes, qu'il les confirme dans leurs bons sentiments et qu'il leur accorde le don précieux, mais tout gratuit, de la stabilité dans la justice, de la persévérance finale ⁴.

Le prêtre retire les mains de dessus les oblations ; et, les rejoignant devant sa poitrine en signe d'humilité, il invoque la toute-puissance divine sur le pain et le vin, afin qu'ils soient changés au corps et au sang de Jésus-Christ, et il dit à cet effet :

Quam oblationem tu, Deus, in omnibus, quæsumus, benedictam, adscriptam, ratam, rationabilem, acceptabilemque facere digneris, ut nobis corpus et sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu-Christi.

Cette même oblation, ô Dieu, nous vous en conjurons, qu'il vous plaise de faire qu'elle soit en toutes choses bénie, admise, ratifiée, raisonnable et agréable, afin qu'elle devienne pour nous le corps et le sang de votre très-cher Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette prière, au jugement des saints Pères et des docteurs de l'Église, nous offre un ensemble de paroles mystérieuses et célestes, servant puissamment à l'œuvre de la consécration eucharistique. « Nous ne nous contentons pas, dit saint Basile, des paroles qui sont rapportées par l'Apôtre et par l'Évangile, mais nous y en ajoutons d'autres avant et après, comme ayant beaucoup de force pour les mystères, lesquelles nous n'avons apprises

(1) Cette prière portait anciennement le même titre que le *Communicantes, Infra actionem* ; mais on l'a supprimé, pour ne pas le répéter à une distance aussi rapprochée.

que par la tradition (1). Saint Augustin nous enseigne aussi que l'Eucharistie est produite par la consécration et par une prière mystique (2); et, dans la profession de foi que le concile de Rome fit signer à Bérenger, il est dit également que le pain et le vin qu'on met sur l'autel sont substantiellement changés en la vraie, propre et vivifiante chair de Jésus-Christ et en son sang, par le moyen de la prière sacrée et par les paroles de notre Rédempteur (3). N'allons pas croire cependant que cette prière de l'Eglise, quelle qu'elle soit son efficacité, soit nécessaire pour la consécration. C'est par les seules paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » que le divin Sauveur a voulu consacrer et a consacré en effet; et ces paroles sacramentelles, comme l'a décidé le concile de Florence, renferment essentiellement la vertu qui change la substance des dons de l'autel (4). Mais puisque les prières, qui précèdent ou suivent la consécration, ne peuvent produire la consécration elle-même, en quel sens et sous quel rapport y contribuent-elles? Comment ont-elles beaucoup de force dans la consécration, suivant l'expression de saint Basile? En ce qu'elles marquent l'intention de l'Eglise, le désir, la volonté formelle qu'a le prêtre d'opérer le sacrement; et, sans cette détermination, les paroles sacramentelles qu'il va prononcer dans quelques instants, pourraient être regardées comme une simple lecture historique, semblable à celle qui se fait de

(1) D. Basil., *L. de Spiritu sanct.*, c. XXVII.

(2) Noster autem panis et calix... certâ consecratione mysticus fit nobis. *D. Aug.*, l. XX contr. Faust., c. XIII. — Prece mysticâ consecratum. *De Trinit.*, l. III, c. IV, n. 10.

(3) Ego Berengarius credo et ore confiteor panem et vinum quæ ponuntur in altari per mysterium sacræ orationis et verba nostri Redemptoris substantialiter converti in veram ac propriam et vivificantem carnem et sanguinem Jesu Christi Domini nostri. *Berthol.*, in *Reg. Græg.* VII, l. VI.

(4) Syropul., *Hist. Conc. Flor.*, c. VIII, sess. 10.

cette grande action dans l'Évangile, le dimanche des Rameaux. Voilà comment cette prière préparatoire, bien qu'elle n'ait pas une vertu efficiente pour produire le mystère, a néanmoins une puissance singulièrement attirante et bien propre à déterminer le changement merveilleux, qui va tout à l'heure s'opérer.

Maintenant, méditons attentivement chacune des paroles dont se compose cette admirable prière. Le célébrant demande que l'oblation qu'il fait à Dieu soit :

1^o *Bénie* (*benedictam*), c'est-à-dire que, déjà si soigneusement et si abondamment préparée, elle soit définitivement séparée de tout usage profane, de telle sorte qu'à la place de cette vile matière, créée pour la nourriture de nos corps, il y ait la victime sainte, consacrée à la majesté de Dieu et destinée à servir de nourriture à nos âmes; *bénie*, c'est-à-dire que, par un effet de la toute-puissance divine, elle devienne l'Agneau immaculé, comblé de toutes les bénédictions célestes et source de toutes celles que Dieu répand sur nous; *bénie en toutes choses* (*in omnibus benedictam*); bénie de toutes manières et dans toutes ses parties, soit du côté du pain et du vin qui sont la matière du sacrifice et vont être transsubstantiés, soit du côté de nos esprits et de nos cœurs, qui attendent la communication des grâces de la victime.

2^o *Admise* (*adscriptam*); qu'elle ne soit pas rejetée, comme les anciens sacrifices qui n'étaient pas dignes d'être offerts à la Majesté suprême, mais que Dieu se l'adjoigne en quelque sorte, et se l'approprie, comme faisant partie de lui-même.

3^o *Ratifiée* (*ratam*), c'est-à-dire permanente et irrévocable, de manière qu'elle ne change point, comme la loi mosaïque qui a été remplacée par la loi nouvelle, ou comme toutes les choses humaines qui n'ont qu'un temps; mais qu'elle soit un sacrifice fixe, stable, comme émanant de la vérité du Seigneur, qui demeure éternellement (1).

(1) Veritas Domini manet in æternum. Ps. cxvi, 2.

4° *Raisonnable (rationabilem)*, c'est-à-dire que de terrestre et inanimée qu'elle est encore, elle soit transformée en la chair glorieuse, immortelle et vivifiante du Verbe éternel. Jusques à Jésus-Christ, on n'avait offert en sacrifice que des êtres dépourvus de raison, victimes indignes de l'homme et indignes de Dieu ; mais maintenant, ô prodige ! ô excès de l'amour divin ! c'est le Fils de Dieu, c'est la sagesse incréée, c'est la raison suprême qui s'immole pour nous ! Et toi, fière raison humaine, abaisse-toi devant ce mystère ; courbe-toi devant celui qui, d'un mot ayant créé l'univers, opère les plus étonnants prodiges encore plus facilement que tu ne te perds toi-même dans le vague de tes idées.

5° *Agréable (acceptabilem)*. Qu'elle monte vers le Seigneur en odeur de suavité ; qu'elle ne soit pas comme ces oblations anciennes, que le Seigneur ne voulait pas accepter (1), mais comme ce sacrifice de louange, dont il se tenait honoré (2). Cette hostie ne peut manquer d'être agréable à Dieu, en devenant le corps de Notre-Seigneur, en qui le Père éternel a mis toutes ses complaisances.

N'oublions pas ici que nous faisons tous partie de la victime qui va être immolée, parce que nous sommes unis à Jésus-Christ, comme des membres à leur chef. Nous demandons en conséquence que cette oblation, qui est celle de toute la famille chrétienne, de tous les esprits et de tous les cœurs, soit *bénie*, parce que nous devons tous être bénis et sanctifiés par Jésus-Christ ; *admise*, de telle sorte que nous soyons tous inscrits dans le livre de vie, admis dans le ciel et incorporés à notre divin Sauveur ; *ratifiée*, par notre attachement irrévocable à la grâce, étant comme renfermés dans les entrailles de Jésus-Christ ; *raisonnable*, car par elle nous devons être délivrés de tout ce qu'il y a en nous de charnel et de

(1) Non accipiam de domo tuâ vitulos. Ps. XLIX, 9.

(2) Sacrificium laudis honorificabit me. Ps. ALIX, 23.

grossier; *acceptable*, afin que tout ce qui peut déplaire à Dieu en nous soit détruit, et que nous lui devenions agréables par notre union avec son divin Fils (1).

Enfin, nous demandons que le Christ devienne présent, et que le grand miracle de la transsubstantiation s'opère. Et cet inconcevable prodige, voyez avec quelle simplicité de paroles l'Église le demande ! Avec la même simplicité que l'Écriture emploie pour exprimer le plus grand des miracles dans l'ordre de la nature, la création : *Fiat lux*, que la lumière soit faite ; le plus grand des miracles dans l'ordre religieux : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Ainsi, dit le prêtre, que cette oblation devienne pour nous le corps et le sang de Notre-Seigneur : *Fiat nobis corpus et sanguis Domini nostri*. La parole de Dieu est toujours toute-puissante, et rien ne lui résiste ⁵.

Remarquons encore que nous demandons que cette oblation devienne le corps et le sang de Jésus-Christ *pour nous, nobis fiat*, pour notre bien, pour nous communiquer les dons et les secours que le divin Sauveur nous a mérités par l'effusion de son sang. Sur l'autel, ainsi qu'autrefois sur la crèche, Jésus-Christ est posé pour la ruine comme pour la résurrection de plusieurs, et nous avons besoin de le supplier qu'il nous rende son sacrifice propice et salutaire.

Pendant la prière *Quam oblationem*, le prêtre fait cinq signes de croix, les trois premiers conjointement sur le calice et l'hostie, et les deux autres séparément, l'un sur l'hostie et l'autre sur le calice. Par cette multiplicité de signes, il veut :

1° Nous faire entendre que, sur le point de renouveler

(1) Rogamus hanc oblationem benedictam, per quam nos benedicamur; adscriptam, per quam nos in cœlo conscribamur; ratam, per quam in visceribus Christi censeamur; rationabilem, per quam à bestiali sensu exuamur; acceptabilemque facere dignetur, quatenus et nos per quod in nobis displicuimus, acceptabiles in ejus unico Filio simus. *Paschas. Rath. lib. de Corpore et sang. Christi, c. xii.* — Benoît XIV (de Sacr. Miss. Sacr. l. II, c. xv, n. 2), goûte beaucoup cette explication.

la scène du calvaire, il ne saurait exprimer trop vivement ce signe d'une vertu si puissante, qui a opéré le salut.

2° Honorer les souffrances, que Jésus-Christ endura dans tous ses sens. On peut dire, d'après la pieuse réflexion de saint Bonaventure, que les trois premiers rappellent l'horrible trahison de Judas, qui livra son Maître successivement aux princes des prêtres, aux scribes et aux soldats, dont il a été lui-même le guide. Les deux autres indiquent la double nature du Sauveur, et signifient en même temps qu'il a souffert pour nous de cruelles douleurs dans son corps et dans son âme.

3° Faire allusion aux cinq parties du sacrifice qui sont : le choix ou la sanctification de la victime, l'offrande, l'immolation, la consommation et la communion. Jésus-Christ, cet agneau divin qui s'est sacrifié pour nous, a été *béni* et sanctifié quant à sa nature humaine par son incarnation, *admis*, *accepté*, par son offrande en entrant dans ce monde ; cette adorable victime a été *ratifiée*, *immolée*, *consommée* sur le calvaire ; spiritualisée, immortalisée par sa résurrection ; *agréable* et comme telle élevée à la droite de Dieu, où elle est assise pour intercéder pour nous ; et nous la mangeons réellement, en participant au sacrifice de l'autel.

En terminant cette sublime oraison, le prêtre lève les mains, comme pour attirer le Sauveur du ciel sur la terre ; il les rejoint sur son cœur, pour exprimer l'amour et la tendresse que lui inspire ce cher Fils de Dieu, qui vient s'immoler pour lui ; il semble qu'il voudrait l'embrasser, s'il lui était possible.

Aimons-le, cet adorable Jésus, qui lui-même nous a aimés le premier et sans avoir aucun besoin de nous ; attachons-nous à sa loi sainte, sans que jamais rien puisse nous en séparer. Rendons-lui toujours le culte, qu'il a droit d'attendre de créatures raisonnables ; et efforçons-nous de devenir de jour en jour plus agréables à ses yeux, par une exacte application à accomplir ses moindres volontés.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Gratia vobis et pax à Deo Patre nostro et Domino Jesu Christo.

A vous la grâce et la paix qui vient de Dieu notre Père, et de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

I Cor., 1, 3.

1. Le missel gallican de la reine de Suède indique souvent des changements ou des additions, qu'on doit faire à la prière *Hanc igitur oblationem*. En voici quelques exemples :

Au troisième dimanche du carême, pour le scrutin des élus :

« Nous vous supplions, Seigneur, d'agréer cette oblation, que nous
« vous offrons pour vos serviteurs et vos servantes, que vous avez
« daigné compter, choisir et appeler à la vie éternelle et au bienfait
« de votre grâce. » On récitait le nom des élus, après quoi on ajoutait :
« Nous vous conjurons de les préparer, par les dons de votre Esprit-
« Saint, à leur renaissance dans les eaux du baptême, afin qu'ils re-
« çoivent dans sa plénitude la grâce des sacrements. »

Au jeudi saint : « Nous vous supplions, Seigneur, de recevoir favo-
« rablement cette oblation de toute votre famille, qui vous l'offre en
« mémoire du jeûne de ce jour de la cène du Seigneur, dans laquelle
« Notre-Seigneur Jésus-Christ transmet à ses apôtres le mystère de
« son corps et de son sang et leur apprend à le célébrer, afin que, par
« votre grâce, nous méritons de vous offrir encore pendant de longues
« années ces dons que nous avons reçus de vous. » *Diesque nostros
in tuâ pace*, etc.

Dans la messe de la Pâque *anniversaire*, par laquelle ceux qui
avaient été baptisés l'année précédente célébraient l'anniversaire de
leur régénération : « Nous vous supplions, Seigneur, d'accueillir favo-
« rablement cette offrande de vos serviteurs et de vos servantes, qui
« vous l'offrent en mémoire de l'anniversaire du jour où vous les avez
« adoptés pour vos enfants, et pour lesquels nous vous adressons
« d'humbles prières, vous demandant de conserver en eux les bien-
« faits que vous leur avez accordés, et de leur donner la récompense
« des biens éternels que vous leur avez promise. » *Diesque nostros*, etc.

A la dédicace d'une nouvelle église : « Nous vous supplions, Sei-
« gneur, de recevoir favorablement cette offrande de votre serviteur
« ou de votre servante, que vous offrent ceux qui dédient cette église,
« et d'exaucer nos prières. Que vos yeux soient ouverts jour et nuit
« sur cette maison. Ce temple élevé en l'honneur de ces saints mar-
« tyrs, de ces saintes ou de ces saints confesseurs, Dieu clément, dai-
« gnez le dédier ; Dieu miséricordieux, daignez l'illustrer ; Dieu pro-

« pice, daignez le remplir de votre majesté. Écoutez avec bonté toute
 « votre famille, lorsqu'elle viendra avec empressement vous offrir
 « ses hommages dans cette enceinte; exaucez tous les désirs que
 « forme le cœur de ceux qui l'ont fait construire; comblez tous leurs
 « vœux; multipliez le nombre de leurs années et le bonheur de leurs
 « jours, afin que, vivant de longues années, ils puissent embellir
 « encore cette demeure d'ornements plus précieux. » *Diesque nos-*
tros, etc.

C'était un usage du temps de nos pères de célébrer l'anniversaire de son ordination ou de sa profession, si l'on était religieux. Ce rite s'est conservé pour l'anniversaire de la consécration d'un évêque. On appelait ce jour *natalis*; et, pour désigner le jour de la naissance charnelle, on disait *natalis genuinus*. A la messe que disait un prêtre le jour anniversaire de sa consécration, on ajoutait : « Je vous sup-
 « plie, Seigneur, d'agréer cette oblation que je vous offre, moi votre
 « serviteur, en mémoire du jour où, sans aucun mérite de ma part,
 « mais par le seul effet de votre miséricorde, vous avez daigné m'é-
 « lever à cette dignité de la prêtrise. » *Diesque nostros, etc.*

A la cérémonie de la consécration des vierges, qui avait lieu le jour de l'Épiphanie, le lundi de Pâques ou à la fête d'un apôtre : « Nous
 « vous supplions, Seigneur, de daigner sanctifier cette oblation de
 « votre servante, qui vous l'offre en ce jour de sa *naissance*, dans
 « lequel l'unissant à vous, vous voulez par votre bonté la couvrir du
 « voile sacré, afin que, lorsque vous viendrez, vous, son Seigneur et
 « son époux, elle puisse vous plaire et aller à votre rencontre avec
 « une lampe qui ne s'éteigne point. »

Dans la messe pour ceux qui fournissaient les agapes : « Nous vous
 « supplions, Seigneur, d'agréer l'oblation de votre serviteur, qui vous
 « l'offre avec ses pieuses aumônes qu'il verse dans le sein des pau-
 « vres; nous vous adressons pour lui d'ardentes prières, pour que
 « vous lui accordiez de longs jours, afin que, pendant de longues
 « années encore, il puisse exercer envers les pauvres les mêmes ou-
 « vres de miséricorde, et vous offrir ses solennels hommages. »

Au trentième jour ou à l'anniversaire du mariage : « Nous vous
 « supplions, Seigneur, d'agréer l'oblation de vos serviteurs, qui vous
 « l'offrent en mémoire du trentième jour, ou du jour anniversaire de
 « celui où vous avez daigné les unir par les liens du mariage, et pour
 « lesquels nous demandons à votre auguste Majesté qu'ils vieillissent
 « ensemble dans la paix, qu'ils voient les enfants de leurs enfants
 « jusqu'à la quatrième génération et qu'ils vous bénissent tous les
 « jours de leur vie. »

Au jour anniversaire de la naissance : « Nous vous supplions, Sei-
 « gneur, d'agréer l'oblation de votre serviteur, qu'il vous offre en
 « mémoire du jour de sa naissance, dans lequel vous avez voulu

« que, quittant le sein maternel, il parût en ce monde pour y connaître le Dieu vivant et véritable, et pour lequel nous adressons d'humbles prières à votre Majesté, afin qu'elle daigne lui accorder une longue vie, pour qu'il puisse pendant de longues années encore vous présenter ses hommages, parvenir à une heureuse vieillesse et vous bénir tous les jours de son existence. »

Pour un défunt : « Nous vous supplions, Seigneur, d'agréer l'oblation de notre servitude, que nous vous offrons pour l'âme de votre serviteur, pour laquelle nous adressons d'humbles prières à votre Majesté, afin que vous daigniez la placer au nombre des saintes âmes qui vous sont agréables. » *Diesque nostros*, etc.

Ainsi, dans les temps anciens, les principales circonstances de la vie étaient toujours consacrées par l'oblation du saint sacrifice. On aimait à se rappeler le souvenir des bienfaits du Seigneur et à l'en remercier. Où sont maintenant ceux qui font dire la messe, ou du moins qui y assistent, le jour anniversaire de leur naissance, de leur baptême, de leur mariage ? Hélas ! les années s'accumulent, la vie se passe, et Dieu n'entre presque pour rien dans les habitudes de la plupart des hommes.

LA PAIX EST LE VŒU CONTINUEL DE L'ÉGLISE.

2. A la fin de la prière *Hanc igitur*, nous demandons à Dieu d'établir nos jours dans la paix. Hélas ! trop souvent la paix est troublée par les passions des hommes ; mais aussitôt que le cri sinistre de la guerre se fait entendre, l'Église invite ses enfants à redoubler leurs prières, afin que cette paix si désirable leur soit au plus tôt rendue. C'est dans ce but que l'année dernière, au moment où deux grandes nations catholiques se disposaient à courir la terrible chance des combats, le Père commun des fidèles a ordonné dans toute la chrétienté de solennelles supplications. Voici un extrait de cette belle encyclique (1) :

« Tenant ici-bas, malgré notre indignité, la place de Celui qui, sortant du sein de la Vierge Immaculée, a annoncé par la voix de ses anges la paix aux hommes de bonne volonté, qui ressuscitant d'entre les morts et montant au ciel pour s'y asseoir à la droite du Père, laissa la paix à ses disciples, nous ne pouvons pas, pressé les sentiments particuliers et paternels de notre amour et de notre sollicitude, surtout à l'égard des peuples catholiques, ne pas prêcher sans cesse la paix, et nous appliquant de toute la force de notre esprit à inculquer à tous les paroles mêmes de notre divin Sauveur, ne pas répéter sans fin : *Pax vobis, pax vobis* ! C'est avec ces paroles de paix que nous nous adressons à vous avec amour, véné-

(1) Encyclique de Pie IX, en date du 27 avril 1859.

« rables frères, qui êtes appelés à partager notre sollicitude, afin
 « que, dans votre piété, vous excitiez, par votre zèle et tous vos soins,
 « les fidèles confiés à votre vigilance, à élever leurs prières vers le
 « Dieu tout-puissant, afin qu'il donne à tous sa paix si désirée!

« Selon notre devoir pastoral, nous avons déjà nous-même ordonné
 « que, dans nos États-Pontificaux, des prières publiques soient adres-
 « sées au Père très-clément des miséricordes. Mais, suivant les exem-
 « ples de nos prédécesseurs, nous avons de plus résolu d'avoir re-
 « cours à vos prières et à celles de l'Église tout entière. C'est pourquoi
 « nous vous demandons par cette lettre, vénérables frères, de vouloir
 « bien, suivant les inspirations de votre zèle pour la religion, ordonner
 « le plus tôt possible des prières publiques dans vos diocèses, afin que
 « les fidèles confiés à votre sollicitude, après avoir imploré le secours
 « de la toute-puissante intercession de la très-sainte et immaculée
 « Vierge Marie, mère de Dieu, prient avec ardeur et supplient le Très-
 « Haut, dont la miséricorde est inépuisable, de daigner, par les mérites
 « de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, détourner de nous
 « sa colère, faire cesser les guerres dans toute l'étendue du monde,
 « éclairer des rayons de sa grâce divine les esprits des hommes, remplir
 « leurs cœurs de l'amour de la paix chrétienne, et faire par sa vertu
 « souveraine qu'étant tous établis et enracinés dans la foi et la cha-
 « rité, s'appliquant à mettre en pratique ses saints commandements,
 « demandant d'un cœur contrit et humilié le pardon de leurs péchés,
 « s'éloignant du mal et faisant le bien, ils suivent en tout les voies de
 « la justice, soient pénétrés les uns pour les autres d'une charité per-
 « manente, et obtiennent ainsi le bienfait d'une paix féconde en fruits
 « de salut avec Dieu, avec eux-mêmes, avec les autres hommes. »

Puisse ces vœux du représentant de Jésus-Christ être complé-
 tement exaucés! Puisse partout s'établir le règne de la paix.

LA DAMNATION ÉTERNELLE.

3. Ne prononçons pas à la hâte ces paroles par lesquelles nous de-
 mandons à Dieu qu'il nous *préserve de la damnation éternelle*; mais
 pénétrons-en bien le sens. En effet, quel effroyable malheur que d'en-
 courir la damnation éternelle! Peut-on y penser sans frémir?

Un libertin, abandonné à tous les vices, avait eu dans sa tendre
 jeunesse des principes religieux; une mère vertueuse n'avait rien
 négligé pour les enraciner dans son cœur. Grâce à l'éducation très-
 chrétienne qu'il avait reçue, quoiqu'il eût perdu les mœurs, il n'a-
 vait pas encore perdu la foi. Une nuit qui suivit un jour où il avait
 donné dans de grands excès, il eut un songe. Pendant son sommeil,
 il se vit transporté au tribunal de Dieu. On ne peut concevoir quelle
 fut sa confusion, sa crainte, l'amertume de son âme. A son réveil, il

avait une fièvre ardente; il était tout en sueur et hors de lui-même; ses cheveux étaient devenus tout blancs. — « Laissez-moi seul, disait-il, fondant en larmes, à ceux qui eurent les premiers occasion de le voir en cet état; laissez-moi seul. J'ai vu mon juge : pardon, ô mon Dieu ! » — Ses compagnons de débauche apprirent que leur ami était malade, qu'il se désolait; ils vinrent le voir pour le consoler. « — Retirez-vous, leur dit-il; vous n'êtes plus mes amis; je ne vous verrai plus; j'ai vu mon juge. Quelle majesté et quelle sévérité éclataient sur son visage ! Oh ! que d'accusations, que d'interrogations auxquelles je n'ai pu rien répondre ! Tous mes péchés sont écrits, je les ai lus. Ah ! quel nombre ! j'en connais l'énormité ! Que de démons n'attendaient que le signal pour m'enlever ! Je frémis et je frémirai longtemps. Faux amis, retirez-vous pour toujours. Que je m'estimerai heureux, si je puis apaiser par la plus rigoureuse pénitence mon terrible juge ! Je m'y dévoue. Hélas ! je paraîtrai bientôt réellement à son redoutable tribunal. Ce sera peut-être aujourd'hui. Pardon, ô mon Dieu ! je ne cesserai point de vous dire : Pardonnez-moi, faites-moi miséricorde, ne me perdez pas, ayez pitié moi. »

Dans le ciel toujours, entends-tu bien, mon frère, ou toujours dans les enfers ! toujours ! toujours ! Ainsi parlait à son jeune frère une petite fille, qui fut sainte Thérèse. Ils lisaient ensemble la Vie des Saints; et, en pensant à la gloire des martyrs, il leur prit un ardent désir de mourir comme eux. Ce mot *toujours ! toujours !* répété tantôt par l'un, tantôt par l'autre, rendait leur désir de plus en plus pressant. Les Sarrasins étaient encore maîtres de quelques parties de l'Espagne; les deux enfants résolurent d'aller, en mendiant, chercher le martyre parmi ces ennemis de leur foi. Un jour donc, sans en rien dire à personne, les voilà partis. Et cheminant, ils priaient le Seigneur d'avoir pour agréable leur sacrifice, et de leur donner l'occasion et le courage de le consommer bientôt. Or, en sortant de la ville, ils rencontrèrent un de leurs oncles, qui les reconduisit à la maison. Voyant que Dieu s'opposait à leur dessein, Thérèse et son frère construisirent de petits ermitages dans le jardin, et s'astreignirent quelque peu à la vie des ermites d'autrefois. Belle enfance, et qu'elle est plus tard d'un doux souvenir !

Est-ce ainsi que nous avons passé nos jeunes ans ; et ensuite qu'avons-nous fait, et que faisons-nous encore pour éviter l'enfer et pour gagner le ciel ?

Mais, dit-on quelquefois, Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre; il est trop bon pour damner sa créature. Voilà le prétexte sur lequel se rassurent les libertins, les avarés, les ambitieux, les indifférents, pour se tranquilliser dans leurs mauvaises habitudes. — Dieu ne nous a pas créés pour nous damner, c'est vrai ; mais il ne nous a pas créés non plus pour l'offenser et pour nous moquer de ses

commandements. Entre ces deux extrémités, il y a un milieu ; c'est que nous pouvons nous damner nous-mêmes ; c'est que Dieu, en nous créant pour le ciel, en nous donnant les moyens pour y arriver, nous a laissés libres de prendre le chemin de l'enfer ; et, si nous ne faisons pas ce qu'il nous avait recommandé pour éviter l'enfer, c'est nous qui nous damnons ; nous ne pouvons nous en plaindre à aucune autre personne qu'à nous-mêmes. A ce sujet, méditons la parabole suivante.

PARABOLE.

Un homme avait de grandes richesses et une nombreuse famille. Il réunit un jour tous ses enfants, et il leur dit : — « Mes enfants, vous savez combien je vous aime, vous n'ignorez pas que mon unique pensée est de vous rendre heureux ; tous mes biens sont pour vous, et je veux que vous soyez riches au delà de toutes vos espérances. Mais, avant de vous partager mon héritage, je désire m'assurer par votre conduite si vous êtes dignes de mes générosités et de mes bontés. Recevez pour le moment ce que je vous donne ; vous aurez assez pour vivre selon votre rang ; d'ailleurs je ne serai pas avare de nouvelles faveurs envers ceux qui feront honneur à leur nom. Ceux donc qui se conduiront à mon égard en fils soumis et obéissants, ceux qui ne dépenseront pas follement les premières avances que je leur fais, auront droit à une part plus grande de mes biens ; mais je déshériterai sans pitié ceux qui auraient le malheur de vivre en dissipateurs et en libertins. » — La condition était juste et sage. Une partie des enfants observa les intentions du bon père. Ils prévenaient ses volontés ; ils s'empressaient de réparer, par une obéissance plus parfaite, les manquements qui leur échappaient parfois ; ils économisaient avec soin le bien, dont ils étaient déjà en possession. Un mot, un regard de leur père les faisait trembler ; l'amour qu'ils lui avaient voué modérait cette crainte pourtant. D'autres, s'imaginant qu'il n'y aurait jamais de fin à leurs richesses, quittèrent la maison de leur père où ils se trouvaient gênés ; ils emportèrent les provisions qu'ils avaient reçues ; et, s'associant à des débauchés, à des libertins, ils se livrèrent sans retenue à toutes sortes de folies, et furent d'abord ruinés ; le père refusa de leur accorder de nouveaux dons. Quelques-uns, rentrant en eux-mêmes, eurent honte de cette conduite qui les déshonorait et ne pouvait que leur attirer des malheurs ; ils vinrent demander pardon à leur père, rentrèrent dans le devoir et méritèrent d'être remis dans les bonnes grâces de la famille. Le plus grand nombre de ces enfants prodigues poursuivit ses désordres précédents. Leurs frères allaient quelquefois à leur poursuite ; ils les conjuraient avec larmes de revenir à de meilleurs sentiments ; ils leur montraient les suites funestes de leurs dissipations ; ils leur parlaient des chagrins qu'ils causaient à un bon père toujours disposé à recevoir ceux d'entre eux

qui quitteraient leur mauvaise vie. Mais ces enfants aveuglés répondaient : « Notre père est assez riche pour payer nos dettes et nos débauches, et il est trop bon pour nous abandonner. » Pleins de cette confiance, ils ne voulurent pas écouter les avertissements de leurs frères.

Or, le moment vint pour le père de famille de partager son bien. A ceux qui avaient été toujours dociles et sages, il donna la plus grande part. A ceux qui, après des égarements nombreux, s'étaient sincèrement convertis, il donna beaucoup aussi. A ceux qui avaient résisté à toutes ses volontés, qui l'avaient affligé jusqu'au dernier moment, il ne donna rien. Destinés à être riches et heureux, ils se trouvèrent condamnés à la plus extrême pauvreté, à la plus profonde misère. Eux seuls furent cause de leur malheur, parce qu'il ne dépendait que d'eux d'avoir un meilleur sort, et d'éviter la colère de leur père.

Ce père de famille avait-il tort ? n'était-il pas bon, même en usant de juste sévérité envers ses fils dissipateurs et libertins ?

Cette histoire est la nôtre. Dieu a tout fait, tout disposé pour notre bonheur ; mais il veut que nous le méritions. Les grâces et les sacrements sont les biens mis à notre disposition et à notre usage, pour nous aider à vivre en bons chrétiens. Ce bon Père a promis aussi à ses enfants de leur donner dans son héritage, c'est-à-dire dans la gloire du paradis, une part proportionnée à leur bonne conduite. Ceux qui, depuis leur enfance, se sont toujours montrés fidèles aux commandements de Dieu et de l'Eglise, qui s'approchent des sacrements et évitent les actions et les paroles déshonnêtes, sont représentés par les enfants soumis à leur père. A eux appartient la meilleure part. Ceux qui, après des fautes graves, sont touchés d'une véritable douleur d'avoir abusé des bontés de Dieu, et tâchent de réparer le temps perdu par une pénitence sincère et par une conversion solide, sont les saints qui, après avoir vécu dans le péché, déplorent leurs égarements ; ils ressemblent aux fils d'abord désobéissants, puis rentrés dans l'amitié de leur père. Ils seront généreusement partagés dans l'héritage paternel. Mais à qui ressemblent les libertins, les échappés de la maison paternelle, ceux qui se sont séparés de la famille, pour vivre à leur aise et suivre les compagnies mauvaises ? Ils ressemblent à ce grand nombre d'hommes qui fuient l'Eglise, qui résistent à la grâce, qui s'abandonnent à l'impureté, à l'avarice, à l'ambition, à l'esprit de vengeance et de rancune. Ils tournent la piété en dérision, ils n'ont jamais compris le devoir de la prière, ils ne fréquentent que les compagnies d'hommes étrangers à toute idée et à toute pratique de religion. Dieu leur enverra-t-il des grâces plus puissantes ? Ils en tarissent la source ; et plus ils auraient besoin de secours, moins ils en reçoivent, à cause de l'abus qu'ils en font. Ils perdent donc la sainteté, dont leur âme avait été embellie par le baptême ; ils reçoivent moins de grâces ; ils s'endurcissent. Vainement leurs frères demeu-

rés fidèles s'adressent à eux, les conjurent de se remettre dans l'obéissance, de demander pardon pendant qu'il en est temps; vainement les prêtres, les personnes pieuses leur rappellent l'avenir misérable qu'ils se préparent; comme les enfants prodigues dont nous avons parlé, ils répondent : *Dieu ne veut pas me damner* ? et comme ces malheureux enfants, ils seront maudits et rejetés un jour par leur père.

Si nous voulons que Dieu soit bon pour nous, soyons donc aussi bons pour lui. La vie présente est le règne de la miséricorde ; jetons-nous dans ses bras, sans tarder davantage ; consolons notre bon Père des peines dont nous l'avons affligé ; il ne demande qu'à pardonner. La mort s'avance, elle n'est pas loin, et, lorsqu'elle sera venue, il sera trop tard de comprendre qu'il eût fallu nous conduire plus sagement. A la mort commence l'exercice de la justice terrible de Dieu ; pensons-y, et profitons du temps qui nous reste pour faire un appel à la bonté divine, en nous convertissant.

Ne séparons jamais l'idée de la bonté de Dieu de l'idée de sa justice. Parce qu'il est bon, ayons confiance qu'il nous fera miséricorde, si nous nous convertissons, si nous faisons pénitence ; et, parce qu'il est juste, craignons la sévérité de ses jugements.

Les saints disaient aussi : Dieu ne nous a pas créés pour nous damner, il est trop bon pour nous perdre ; mais, au lieu de s'appuyer sur cela pour vivre dans le désordre et dans l'oubli de leurs devoirs, ils en tiraient un motif de veiller sur leur conduite. Assurés de leur salut du côté de Dieu, ils prenaient garde de ne pas manquer le salut par leur propre faute.

Ainsi saint Paul, qui avait été persécuté et emprisonné pour le nom de Jésus, saint Paul, apôtre et exact observateur de l'Évangile, craignait encore de n'être pas trouvé juste, lorsqu'il serait appelé à rendre compte de sa conduite. « Ma conscience ne me reproche rien, écrivait-il, mais je ne suis pas justifié pour cela. » Quelle différence entre ce langage de l'Apôtre et celui de tant de mauvais chrétiens ! Celui-là s'est montré fidèle à tous les commandements de Dieu, et il craint ; ceux-ci commettent tous les jours de nouveaux péchés, et ils ne tremblent pas.

Si coupable que l'on soit, la miséricorde divine est toujours ouverte à ceux qui se repentent ; il n'y a que justice sévère pour ceux qui persévèrent dans le péché.

Sainte Marguerite de Cortone, après s'être livrée aux vices les plus honteux, arrêta un jour ses yeux sur un cadavre à moitié rongé par les vers. C'était celui de l'homme avec qui elle avait commis des actions déshonnêtes. Ce hideux spectacle la frappa tellement, qu'elle ouvrit son cœur à la crainte des jugements de Dieu, et devint sur-le-champ une illustre pénitente. Elle ne dit pas : Mais qu'ai-je à redouter ? Dieu est trop bon pour me damner et faire attention à mes

crimes ! Touchée par les remords de sa vie passée, elle alla se jeter aux pieds de son père et lui demander pardon des chagrins qu'elle lui avait causés, et des résistances qu'elle avait opposées à ses bons avis. Elle était alors âgée de vingt-cinq ans. Nuit et jour elle pleurait ses égarements ; et, voulant réparer le scandale de ses désordres, elle se rendit, la corde au cou, à l'église de sa paroisse, afin de protester publiquement qu'elle se repentait d'avoir été aux autres une occasion de chute. Ces commencements de conversion ne se démentirent pas avec le temps, malgré les tentations que lui causait le souvenir de sa vie passée. Elle demanda pendant trois ans, et obtint enfin la faveur d'être admise dans une communauté religieuse. Sa mortification et ses austérités étaient telles que ses supérieures durent les modérer. Cette pénitence dura vingt-trois ans ; et, à l'heure de sa mort, Marguerite craignait encore de n'avoir pas satisfait à la justice divine.

Un solitaire, après avoir passé plus de quarante ans dans sa cellule, au milieu d'un désert, fit appeler ses frères autour de son lit, quelques instants avant sa mort ; et là, repassant dans sa mémoire ses légers manquements, il leur demandait : « Croyez-vous que Dieu me fasse miséricorde ? » Ses frères le rassuraient, en lui disant qu'il avait commis de petites fautes et qu'il avait accompli de dures pénitences. — « Je crains les jugements de Dieu, » répondait ce saint homme.

Avons-nous reçu des promesses particulières, un privilège qui nous exempte du jugement et des punitions de Dieu ? Si nous n'en avons point, avouons que nous sommes bien insensés de nous fier sur la miséricorde divine, pour nous moquer de sa justice. Dieu est bon sans doute, au delà de ce que nous pouvons imaginer ; mais cela ne l'a pas empêché de damner les anges orgueilleux, de chasser du paradis terrestre le premier homme désobéissant, de brûler des villes coupables, d'envoyer un déluge universel sur une terre souillée d'impuretés, de condamner au feu éternel des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, mais devenues rebelles. Nous ne pouvons nier ces faits, sans cesser d'être chrétiens ; nous ne pouvons les croire, sans nous condamner. Cessons donc de nous abuser. *La bonne année.*

LES ASSISTANCE A LA SAINTE MESSE, PRINCIPE DE SALUT.

4. Voulons-nous être comptés au nombre des élus, assistons à l'auguste sacrifice de nos autels avec de vifs sentiments de foi et de piété. C'est la Messe, entendue avec de saintes dispositions, qui fut le principe du salut d'une célèbre comédienne, M^{lle} Gauthier, actrice reçue au Théâtre-Français, en 1716, et retirée dix ans après. Laissons-la raconter elle-même sa conversion :

Le 25 avril 1722, temps où j'étais plongée dans une mer de délices, selon les pernicieuses façons de penser du monde, et goûtant

une funeste sécurité dans les ténèbres de la mort, où j'étais volontairement; je m'éveille à huit ou neuf heures du matin, contre ma coutume ordinaire. Je me souviens que c'est le jour de ma naissance; je sonne mes gens; ma femme de chambre arrive, pensant que je me trouve mal. Je lui dis de m'habiller, parce que je veux aller à la messe. Elle me répond qu'il n'est pas fête, sachant qu'à peine les jours d'obligation m'y faisaient aller. J'insiste; elle m'habille. Je vais aux Cordeliers, suivie de mon laquais, menant avec moi un petit orphelin de sa mère, que j'avais adopté. J'entends une partie de la messe sans nulle attention; vers la préface, une voix intérieure me demande *qui m'amène au pied des autels? si c'est pour remercier Dieu de m'avoir donné de quoi plaire au monde et transgresser mortellement chaque jour sa loi?*

Cette réflexion de la plus monstrueuse ingratitude envers le Seigneur, me terrassa au point que je ne saurais l'exprimer!... De la chaise sur laquelle j'étais nonchalamment appuyée, je me prosternai sur le pavé.

La messe finie, je renvoie chez moi et mon laquais et l'orphelin, et demeure abîmée dans une perplexité inconcevable. Je me relève tout-à-coup et vais à la sacristie demander une messe du Saint-Esprit, auquel un germe de foi, qui n'avait jamais été étouffé par mes désordres, me faisait avoir recours dans les dangers les plus évidents. Le premier mot que je prononce en attendant le prêtre, c'est celui-ci: « Mon Dieu, je voudrais bien me sauver... Mais comment faire? je tiens à des chaînes d'autant plus indissolubles qu'elles me sont chères! Aidez-moi donc vous-même, ô mon Dieu!.... Pour être éclairée de vos lumières, je viendrai tous les jours à la messe... »

Bref, après trois heures d'agitation, si je ne m'en retournai pas chez moi justifiée, j'étais du moins déterminée à entrer dans le chemin qui mène à la justification.

Six mois se passèrent, avec ma messe fidèlement entendue le matin, et le soir mes allures accoutumées.

On m'avait raillée sur mes messes; je me déguisais en femmelette pour n'être pas connue. On s'en aperçoit, la raillerie redouble; pour lors, je me rappelle cette parole de l'Évangile: « Qu'on ne peut servir deux maîtres. » Sur quoi je prends mon parti, vers la Toussaint, d'abandonner le plus dangereux, quoique le plus agréable.

Je commençai par me passer de femme de chambre pour m'habiller. Afin de m'accoutumer à la retraite que je méditais, je me retirai doucement des parties de plaisir, sous prétexte d'indisposition. Mais plus le temps pascal approchait, où j'avais fixé ma retraite, plus mes combats intérieurs devenaient si violents, que la force de mon tempérament y succomba. Un vomissement presque continu ne m'empêcha pourtant pas d'écrire ma confession générale.

La nécessité de trouver un confesseur me détermina à me confier

à une vertueuse parente, qui m'avait souvent et vainement moralisée. Elle s'adressa au grand pénitencier, qui lui indiqua un zélé vicaire de Saint-Sulpice, ma paroisse. Celui-ci me rebuta d'abord et refusa de m'entendre, jusqu'à ce que j'eusse fait divorce avec le monde. Enfin, touché de me voir à ses pieds, où mes larmes et mes sanglots lui peignaient la sincérité de mes sentiments, après m'avoir consolée, dans l'espérance des miséricordes du Seigneur, il me quitta, en me renvoyant à un jour plus tranquille.

Quel jour, bon Dieu !... c'était le jour même où, pour la dernière fois de ma vie, les personnes qui m'étaient les plus chères devaient dîner chez moi... Mais, quelque chères qu'elles me fussent, elles m'étaient alors moins chères que mon salut.

Ce que je souffris à table, pour ne rien laisser apercevoir de ma situation intérieure, ne peut s'imaginer ! La grâce et la nature se faisaient sentir dans tous les replis de mon cœur, surtout lorsque quelqu'un me dit : « Vous nous faites trop grande chère, pour un mercredi de la Passion ; » et qu'on répondit tout de suite : « C'est qu'elle nous fait ses adieux. »

Me sentant près de m'évanouir, je me lève de table, sous prétexte d'un paiement à faire et pour lequel j'avais donné ma parole. Chacun se lève aussi ; on me conduit jusqu'à ma porte ; je monte en carrosse, et la compagnie se remet à table ; mais le premier coup de fouet du cocher me fait pousser un cri si perçant, qu'entendu par la compagnie, on se disposait à venir à moi. A ce mouvement, je rentre dans une salle basse ; ma femme de chambre leur donne le change en leur persuadant que je suis partie, et que c'est l'enfant qu'on a entendu crier. Je remonte alors en voiture et me salue à Saint-Sulpice, où mon confesseur m'attendait.

Là, quelque agitée que je fusse, je commence ma confession ; et, après une séance de trois heures, où Dieu seul put me soutenir, le confesseur, vraiment touché de mon état, me remit à un autre jour.

Je rentrai chez moi, où je n'avais plus que quatre jours à demeurer. La désolation s'empara de mon esprit et de mon cœur ; j'étais éperdue et tremblante et me demandais, comme saint Augustin : « Pourras-tu te passer de tant d'aisances et de biens, de tant de sortes de douceurs, qui, jusqu'à ce jour, ont comblé tes souhaits ? Abandonneras-tu ce petit palais, pour aller vivre seule dans une triste cellule et ne voir que des religieuses, embrasser enfin, et pour toute la vie ! un état aussi monotone qu'obscur, et que tu détestas toujours ? » Mais je triomphai de ce cruel moment.

Enfin, le jour de ma sortie arrive. M. Languet, mon curé, m'avait souvent invitée à me convertir : j'avais toujours ri et badiné de ses pieuses exhortations. Sa joie fut complète, lorsque je lui fis part des miséricordes de Dieu-sur moi.

Je passai une partie de la nuit à écrire aux personnes avec lesquelles j'étais engagée de profession, et au père de mon fils adoptif, à qui je renvoyais l'enfant avec vingt pistoles. Je laissai les lettres, avec ordre de ne les envoyer à leur adresse qu'à midi, et de dire à quiconque me demanderait, que j'étais absente pour longtemps. Après quoi je partis vers cinq heures du matin de chez moi, pour n'y jamais rentrer.

Mais, au lieu des combats précédents, j'en sortis avec la même tranquillité que je sors actuellement de ma cellule pour aller au chœur, onze mois, précisément, après cette heureuse messe!

J'arrive tout aussi tranquille à Versailles, au lever de feu M. le cardinal de Fleury et de M. le duc de Gesvres, mes constants protecteurs, desquels j'allais prendre congé. Je passe de leur appartement à la chapelle du roi, pour y entendre la messe, pendant laquelle je me souviens qu'il y a dans le château une dame que j'avais violemment offensée; et, sortant de la chapelle, je me hâte d'aller chez elle, et je la fais prier de descendre dans un entre-sol, pour éviter l'éclat de ses premiers mouvements.

A peine y était-elle entrée que je ferme la porte, et me précipite à ses pieds; ce qui la rend interdite et sans voix. Je lui demande, dans la posture de suppliante où j'étais, un généreux pardon, parce qu'abandonnant le monde pour faire pénitence, j'avais cru devoir commencer par ce que l'Évangile prescrit de plus difficile.

Cette dame, un peu revenue de ce qu'elle avait d'abord cru n'être qu'une illusion, me dit tout ce que la colère d'une femme piquée le plus sensiblement put lui suggérer de plus dur. Après l'avoir écoutée sans lui répondre, je lui dis, toujours prosternée à ses pieds, que je n'étais pas venue pour me justifier, mais pour lui demander pardon; que si elle daignait me l'accorder, je partirais contente; que, si elle me le refusait, Dieu serait satisfait de ma soumission, mais ne le serait pas de son refus. A ces mots, elle me tend la main, me fait asseoir, et nous voilà réconciliées.

Je repartis de Versailles sans y prendre de nourriture, l'action que je venais de faire m'ayant suffisamment rassasiée. Je me rendis à Paris, dans la communauté de Sainte-Perpétue, où j'avais fait meubler une petite chambre pour y demeurer, jusqu'à ce que l'inventaire de mes meubles et autres arrangements fussent finis.

En entrant dans cette première retraite, j'éprouvai invisiblement ce que saint Paul éprouva visiblement, puisqu'au lieu des écailles qui lui tombèrent des yeux, je me sentis transformée en une créature toute nouvelle. Montée à cette petite chambre, je me crus montée au ciel!... Là, tout le passé s'évanouit : maison, biens, amis, plaisirs, tout disparut de mon souvenir; le calme et la paix intérieure où je me trouvais me faisaient presque douter si ma vie, jusqu'alors, n'avait pas été un songe. Ma cousine, qui fondait en larmes et qui ne pouvait se séparer

de moi, dans la crainte de me laisser seule, et qu'elle ne me trouvât morte le lendemain, ne pouvait comprendre mon empressement à la renvoyer, pour goûter à loisir le nouveau plaisir de la solitude.

Je dis à la supérieure que j'avais fait collation le matin, et que je la priais de me donner à souper du reste du diner de la communauté. Il ne se trouva qu'un peu de carpe à l'étuvée, que je mangeai avec appétit. Chose admirable, depuis trois mois je ne pouvais garder de nourriture, même les consommés; j'avais même vomi un peu de riz au jus, que j'avais pris la veille à souper. Cette carpe réchauffée, et quelques noix pour dessert, non-seulement restèrent dans mon estomac sans peine, mais je dormis toute la nuit d'un sommeil aussi paisible que celui d'un enfant de huit ans; ce qui a toujours continué depuis.

Dès qu'on sut ma retraite, chacun lui donna la cause qu'il lui plut : personne ne put croire que, dans la force de l'âge (j'avais alors trente et un ans), et de la violence des passions, j'eusse pris, sans m'y croire forcée, un parti si opposé à celui que je quittais.

Six semaines après sa sortie d'Égypte, M^{lle} Gauthier partit pour le Mâconnais, où elle entra dans un couvent d'Ursulines. Bientôt le désir de mener une vie plus parfaite, et d'expié par de plus grandes austérités ses égarements passés lui fit demander et obtenir le saint habit du Carmel. Dès son entrée dans cet ordre, on l'initia, pour l'éprouver, aux plus humbles et aux plus pénibles travaux. Mais, comme elle le dit elle-même dans ses mémoires, laver la lessive, tirer de l'eau d'un puits très-profond, frotter les tables du réfectoire, porter les cruches de chaque sœur à leur place, laver la vaisselle de terre à l'usage de la communauté, écurer les marmites et la poêle de la cuisine, ce fut pour elle un plaisir beaucoup plus grand que ne l'avait été son ancienne mollesse. Elle prononça ses vœux avec une voix ferme et une joie qui surprit tous les assistants; et cette joie ne se démentit jamais. Elle prit en religion le nom de sœur *Augustine de la Miséricorde*. Jamais religieuse ni dévote n'a porté plus loin l'humilité chrétienne.

ZÈLE INDUSTRIEL POUR LE SALUT DES AMES.

Pour convertir les âmes et augmenter ainsi le nombre des élus, M^{me} Hélyot avait recours à une foule de pieuses industries. Tantôt parcourant les boutiques, elle achetait des objets dont elle n'avait nul besoin; mais c'était un prétexte pour s'approcher de ceux auxquels elle voulait parler de Dieu. Elle développait tout-à-coup, mais avec tant de charmes, l'obligation sacrée du salut, les ineffables bontés du Seigneur, l'admirable secours que nous offrent les sacrements, que les cœurs étaient attendris; et elle ne rentrait presque jamais chez elle sans avoir fait à la foi quelque nouvelle conquête.

Tantôt elle recevait une visite ; et, au lieu de ces frivoles et insipides conversations qui consomment le temps des femmes du grand monde, elle en commençait une sur les choses saintes, fixait tout l'intérêt des auditeurs, les amenait à écouter une pieuse lecture, puis les laissait ravis de l'avoir entendue et jaloux de l'imiter. Tantôt elle faisait monter chez elle des femmes, les dernières du peuple, achetait leurs denrées pour avoir occasion de leur parler de Dieu, leur enseignait à le prier, leur apprenait les éléments de la religion et la manière d'entendre dévotement la sainte messe. Tantôt encore elle pressait les pécheurs de faire une retraite pour pleurer leurs iniquités, pour en chercher les remèdes, pour sortir d'un état de langueur, pour étudier le parfait modèle des chrétiens, pour s'embraser du feu de son amour ; et elle leur procurait généreusement tous les moyens de se livrer à cet édifiant exercice. Tantôt enfin, pour faire naître dans les jeunes cœurs et y rendre permanent le goût de la vertu, elle établissait des écoles chrétiennes, ou du moins, soit à la ville, soit à la campagne, elle participait à cette bonne œuvre.

Une pauvre porteuse d'eau ne sachant pas lire, cette pieuse dame lui enseigna différentes pratiques de dévotion, entre autres, celles de dire, tous les jours trois fois : « Loué soit à jamais le très-saint Sacrement de l'autel ! » d'adorer trois fois le Verbe incarné, de saluer trois fois la sainte Vierge et saint Joseph, et d'ajouter à ses hommages le petit cantique :

Je veux chanter toute ma vie :
Vive Jésus, vive Marie !

5. Nous demandons que notre oblation devienne *pour nous*, c'est-à-dire pour notre sanctification, le corps et le sang de Jésus-Christ. Voici comment Bossuet explique ces paroles :

« Nous disons que ce corps et ce sang sont faits pour nous, au même sens qu'il est écrit dans Isaïe : *Un petit enfant nous est né* : « non point pour faire entendre, comme le prétendent les ministres protestants, que les symboles sacrés ne sont faits le corps et le sang que dans le temps où nous les prenons ; mais afin que nous concevions que c'est pour nous qu'ils sont faits dans ce mystère, de même que c'est pour nous qu'ils ont été conçus et formés dans le sein de la sainte Vierge. Il faut donc entendre ici une espèce de production du corps et du sang dans l'Eucharistie, aussi véritable et aussi réelle que celle qui fut faite dans le bienheureux sein de Marie, au moment de la conception et de l'incarnation du Fils de Dieu ; production qui lui donne en quelque façon un nouvel être, par lequel il est sur la sainte table aussi véritablement qu'il a été dans le sein de la Vierge et qu'il est maintenant dans le ciel. C'est

« pourquoi on se sert ici du mot *faire*, pour marquer une véritable
 « et très-réelle action, qui se termine à faire dans ce mystère un
 « vrai corps et un vrai sang, et le même qui fut fait au sein de
 « Marie. C'est aussi ce que les Grecs expriment dans leur liturgie,
 « lorsqu'ils demandent expressément *que ce pain soit fait le propre*
 « *corps, et ce vin le propre sang de Jésus-Christ*; et ils ajoutent
 « *par le Saint-Esprit*... Comme ce corps et ce sang ont été formés
 « la première fois par le Saint-Esprit agissant dans le sein de la sainte
 « Vierge, c'est encore le Saint-Esprit qu'on invoque, pour les faire
 « ici de nouveau, afin que nous entendions, non une action impro-
 « prement dite, mais une action physique, et aussi réelle que celle par
 « laquelle le corps du Sauveur a été formé la première fois. » *Explication de quelques difficultés sur la Messe.*

Après l'oblation, lorsqu'il venait à la consécration, saint François de Borgia, comme s'il eût entendu la voix terrible du Sauveur qui lui disait : Voici l'heure où le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs, » entra dans une sainte frayeur d'être le plus misérable de ces pécheurs, et le plus indigne de recevoir ce Dieu de majesté. Ce sentiment faisait tant d'impression sur lui, qu'on voyait tous ses membres en trembler; ce qui durait jusqu'à la communion. Alors son visage commençait à s'allumer; ses yeux devenaient si vifs et si ardents, et tout son extérieur se ressentait si fort de cette ardeur qu'il éprouvait au dedans de lui-même, qu'il n'y avait aucun des assistants qui n'en fût ému. Aussi en a-t-on vu plusieurs changer entièrement de vie, pour avoir assisté à sa messe et l'avoir contemplé en cet état. Dieu touchait leurs cœurs, pendant que leurs yeux et leurs esprits étaient attachés sur la radieuse figure de ce saint personnage.

VINGT-HUITIÈME INSTRUCTION.

Qui pridiè. — CONSÉCRATION DU PAIN.

Omne genu flectatur, et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus.

Que tout genou fléchisse et que toute langue confesse que c'est le Seigneur Jésus.

Philip., 11, 10, 11.

Le moment solennel est arrivé, le moment le plus précieux et le plus sublime du sacrifice; c'est la consé-

cration, le point auquel se rapporte tout ce qui a précédé et d'où découle tout ce qui va suivre. Encore quelques instants, et le Seigneur, le Dieu de toute gloire et de toute majesté, va abaisser la hauteur des cieux et se rendre présent parmi nous. La victime, seule capable de remplacer les milliers de victimes faibles et inefficaces de l'ancienne loi, va être immolée. Jésus-Christ va paraître sur nos autels pour s'offrir à son Père, pour nous servir de nourriture et régner sur nos cœurs ¹.

Ici, nous l'avouerons sans peine, à la vue d'un mystère, où l'amour infini entasse en les voilant les plus merveilleuses inventions, l'âme est comme accablée ; et, toute parole restant au-dessous de ce qu'elle éprouve, il semble qu'elle devrait se renfermer dans le silence de l'adoration. Nous devons toutefois raconter, pour l'édification du peuple fidèle, ces prodiges de la puissance et de la charité divines. Mais n'oublions pas que nous marchons sur une terre brûlante, et que, pour ne pas être, comme les téméraires scrutateurs de la majesté divine, écrasés sous le poids de tant de gloire, nous avons besoin que le Seigneur lui-même nous éclaire et nous soutienne. Considérons donc avec le flambeau de la foi cette grande vision, ce grand acte qui étonne le ciel et ravit la terre.

Convaincu que la grâce qu'il vient de demander va lui être accordée, et que, Dieu obéissant à la voix de l'homme, le pain et le vin vont être changés au corps et au sang de Jésus-Christ, le célébrant change de style. Jusqu'à présent il a prié ; mais maintenant il ne parle plus en son nom ; il parle et consacre au nom de Jésus-Christ ; ou plutôt c'est Jésus-Christ, qui parle par son organe et qui consacre par sa bouche. Aussi le prêtre ne fait que raconter et imiter ce que le Sauveur fit à la dernière cène ; il dit historiquement :

*Qui pridie quàm pateretur,
accepit panem in sanctas ac vene-
rabiles manus suas, et elevatis*

Qui, la veille de sa passion, prit
du pain dans ses saintes et véné-
rables mains, et, les yeux levés au

<i>oculis in cælum ad te Deum Pa-</i>	ciel vers vous, ô Dieu, son Père
<i>trem suum omnipotentem, tibi</i>	tout-puissant, vous rendant grâces,
<i>gratias agens, benedixit, fregit,</i>	le bénit, le rompit et le donna à
<i>deditque discipulis suis, dicens :</i>	ses disciples, disant : Prenez et
<i>Accipite et manducate ex hoc</i>	mangez tous de ceci : CAR CECI EST
<i>omnes : HOC EST ENIM CORPUS</i>	MON CORPS.
MEUM.	

En commençant ces mots *qui pridiè quàm pateretur*, le célébrant essuie sur le corporal le pouce et le second doigt de chaque main, afin de les rendre plus propres et par profonde révérence pour le corps de Jésus-Christ. Puis, récitant les paroles sacrées, il fait exactement tout ce qu'elles expriment. Au moment où il dit *accepit panem*, il prend l'hostie avec les quatre doigts consacrés par l'onction sacerdotale ; il porte ses regards vers le ciel aux mots *et elevatis oculis in cælum* ; il incline la tête, en disant *gratias agens* ; il bénit le pain d'un signe de croix, au mot *benedixit*. Ici chaque parole attire le geste du célébrant, sauf le mot *fregit*, attendu que la fraction de l'hostie n'a lieu que plus tard. Enfin, reprenant avec les deux doigts de chaque main l'hostie, aux mots *Accipite et manducate*, il se penche et s'appuie sur l'autel, pour être plus attentif et plus à portée de prononcer sur l'hostie les paroles sacramentelles.

Mais avant d'aller plus loin, méditons avec attention et respect chaque mot de ce texte incomparable.

Qui pridiè quàm pateretur. C'était la veille de sa passion ; le divin Sauveur voyait la mort devant lui ; il connaissait tous les tourments que la malice des hommes lui préparait, et néanmoins son amour pour nous n'en fut pas refroidi. « Ayant aimé les siens, nous dit l'Évangile, il les aima jusqu'à la fin (1) » ; il poussa l'amour jusqu'à ses dernières limites. Pendant tout le cours de son existence terrestre, il nous a donné les plus grandes preuves de son amour ; mais, dans cette nuit à jamais mémorable, qui

(1) Quàm dilexisset suos, usque in finem dilexit eos. *Joan.*, XIII, 1.

fut la dernière de sa vie mortelle, il a voulu nous en laisser une plus éclatante encore.

Accipit panem, il prit du pain. Le moment était venu d'accomplir la promesse qu'il avait faite à ses disciples de leur donner le pain du ciel, mille fois préférable à la manne que les Israélites avaient mangée dans le désert et qui ne les avait pas empêchés de mourir. Mais, avait-il dit, « celui qui mange ce pain, vivra éternellement. » Il prit donc du pain, parce que c'est là notre aliment le plus usuel, afin d'en faire la matière du sacrement, qui est la nourriture de nos âmes.

In sanctas ac venerabiles manus suas, il prit du pain dans ses mains saintes et vénérables. Oui, mille fois saintes ces mains, d'où se sont échappées tant de grâces qui ont sanctifié le monde; mille fois vénérables ces mains, qui ont semé tant de miracles, donné la vue aux aveugles, guéri les malades, multiplié les pains dans le désert, et qui vont opérer actuellement la plus étonnante des merveilles.

Et elevatis oculis in cælum, et ayant levé les yeux vers le ciel... C'est ce que le Seigneur avait coutume de faire en diverses circonstances; et ce qu'il fit notamment lorsqu'il ressuscita Lazare, lorsqu'il multiplia les pains. C'est, en effet, d'en haut que nous viennent tous les dons de la nature et tous les dons de la grâce; et, au moment de produire le pain céleste, destiné à donner la vie au monde, le Sauveur lève ses yeux vers le ciel (1).

Il les élève vers vous, ô Dieu, son Père tout-puissant. *Ad te Deum Patrem suum omnipotentem*. Pour opérer l'étonnant mystère qui se prépare, il ne faut rien moins que

(1) Cette circonstance, non plus que les paroles suivantes : *Novi et æterni testamenti, mysterium fidei*, qui se trouvent à la consécration du calice, ne sont pas dans l'Évangile; mais on les lit dans les plus anciens sacramentaires, et elles sont certainement de tradition apostolique, car personne au monde n'aurait osé les intercaler ici de son propre mouvement.

la toute-puissance divine; mais Jésus sait que son Père lui a mis toutes choses entre les mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il retourne à Dieu, que tout pouvoir lui a été donné au ciel et sur la terre, et il met sa toute-puissance au service de son amour, pour se donner à nous et nous nourrir de sa propre substance.

Tibi gratias agens, vous rendant grâces. Il rend grâces à son Père et de la toute-puissance qu'il lui a donnée, et de la grande miséricorde, dont il veut bien qu'il use envers les hommes, en instituant le sacrifice de son corps et de son sang, qui sera pour nous le moyen le plus efficace de nous acquitter de notre immense dette envers Dieu, de reconnaître pleinement et abondamment les innombrables bienfaits, dont il lui a plu de nous combler. Aussi ce mystère est-il appelé *Eucharistie*, mot qui signifie *action de grâces*.

Benedixit, il le bénit, c'est-à-dire que par la vertu de cette parole féconde, qui peut tout changer, puisqu'elle a tout créé avec une liberté souveraine, il s'empare de cet élément grossier; il le dispose à la merveille de la transsubstantiation; il l'élève à un être nouveau, tout en lui conservant ses propriétés sensibles.

Fregit, il le rompit. Le pain dont on se servait habituellement chez les Hébreux, comme chez tous les Orientaux, était si mince, qu'on le rompait facilement avec les doigts pour le distribuer, sans avoir besoin de couteau. — Cette fraction du pain est encore un symbole de la séparation de l'âme et du corps, et représente la mort de la grande victime, qui a été brisée et broyée pour nos crimes (1). Toutefois, dans la messe, cette cérémonie de la fraction de l'hostie n'a lieu que quelques instants avant la communion.

Deditque discipulis suis, et il le donna à ses disciples. C'est ici l'accomplissement de la promesse qu'il leur avait

(1) Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. Is., lxx, 5.

faite. « Le pain que je vous donnerai, leur avait-il dit, c'est ma chair destinée à vivifier le monde (1). » Mais cette nourriture divine ne doit être que pour ses disciples, que pour ceux qui ont la foi, qui écoutent sa parole et la réduisent en pratique. Cette perle céleste ne doit pas être jetée devant les animaux immondes (2).

Dicens : Accipite et manducate ex hoc omnes ; il le leur donna en disant : Prenez et mangez tous de ceci. Le serpent infernal avait horriblement trompé nos premiers parents, en leur disant : « Prenez et mangez, et vous serez comme des dieux. » Tout au contraire, ils furent dégradés ; et cette empreinte divine, que le Créateur avait mise en eux, fut presque entièrement effacée. L'adorable Sauveur, pour nous rappeler à la vie, se sert des mêmes moyens par lesquels l'auteur du mal nous avait conduits à la mort : « Prenez et mangez, nous dit-il ; vous vous unirez à moi, et vous ne ferez plus qu'un avec moi, car celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. Et comme le Père qui m'a envoyé est vivant et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi, et il aura la vie éternelle (3). » Le divin Sauveur veut que nous mangions tous de cette nourriture sacrée ; son banquet est pour tout le monde ; le pauvre comme le riche, le serviteur comme l'esclave y sont également admis (4). Il suffit d'être son disciple fidèle, c'est-à-dire de lui appartenir par la foi et la charité. Venez donc, enfants de Dieu, approchez de cette table sainte ; mangez cette manne délicieuse, ce froment des élus, et vous vivrez de la véritable vie ; en effet, écoutez ce que vous dit le divin Sauveur :

(1) *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ. Joan., vi, 52.*

(2) *Neque mittatis margaritas vestras ante porcos. Matth., vii, 6.*

(3) *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem ; et qui manducat me, ipse vivet propter me. Joan., vi, 58.*

(4) *Manducat Dominum pauper, servus et humilis. Hymn. SS. Sacramenti.*

Hoc est enim corpus meum, ceci est mon corps. Vous l'entendez, ô disciples du Christ ; ce n'est plus du pain, c'est le corps du Sauveur ; c'est sa propre chair, qui est née de la Vierge Marie et qui a été immolée sur le Calvaire. N'en croyez pas aux apparences ; n'en croyez pas à vos sens ; la vue, le tact, le goût, tout vous trompe dans cet impénétrable mystère ; mais il y a une chose qui ne trompe pas et qui ne peut pas tromper : c'est la parole de Dieu ; et cette parole est simple, claire, formelle ; toutes les arguties du monde, tous les nuages de l'hérésie ne pourront jamais l'obscurcir : *Hoc est corpus meum, ceci est mon corps.* Ce n'est pas ici une forme morte, un vain signe, un simple symbole de la présence de Jésus-Christ ; c'est Jésus-Christ tout entier, réellement et substantiellement présent dans le sacrement de son amour ; et c'est sa parole qui a opéré ce prodige, car sa parole est toute-puissante ; il a dit et tout a été fait ; il a ordonné et tout a été créé ; et certainement c'est bien une plus grande merveille de tirer quelque chose de rien, que de changer une substance en une autre substance. Cette vertu divine qui a changé la femme de Loth en une statue, la verge de Moïse en un serpent, les fleuves en sang, l'eau en vin, change aussi le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ².

Hoc est corpus meum. Oui, c'est le corps de Jésus-Christ, véritable nourriture de nos âmes, caché sous les apparences d'un aliment grossier. Ainsi l'ont cru et enseigné les apôtres ; ainsi l'ont cru et enseigné tous les Pères et tous les docteurs de l'Église. C'est la foi des Justin, des Tertullien, des Ambroise, des Chrysostome, des Thomas d'Aquin ; c'est la foi des Pascal, des Bossuet, des Fénelon. Oh ! qu'il est beau, qu'il est glorieux d'être de la religion de ces grands hommes, d'avoir pour soi ces illustres génies ! Ce n'est pas sans un vif sentiment d'admiration que nous contemplons ces magnifiques colonnes, toutes resplendissantes de force et de majesté, que le

Seigneur a placées de distance en distance le long des siècles, pour soutenir la merveilleuse chaîne de cette tradition, qui nous a si fidèlement apporté la douce croyance de l'Eucharistie. Qu'importe que quelques voix téméraires et audacieuses se soient élevées de temps à autre contre le dogme catholique? Elles se perdent dans l'isolement, et sont comme étouffées par l'acclamation unanime de tous les siècles, qui rendent honneur et gloire au Dieu caché dans son auguste sacrement, et redoublent même les démonstrations de leur foi et de leur amour, à chaque fois que l'hérésie cherche à corrompre l'antique croyance.

Hoc est corpus meum, ceci est mon corps; Dieu l'a dit, Dieu l'a voulu; voilà le mot qui coupe court à toutes les difficultés, à toutes les objections; car les pensées du Seigneur sont au-dessus de nos pensées; il peut faire infiniment plus que nous ne pouvons comprendre; et, d'un autre côté, c'est un dogme trop sublime, trop merveilleux, pour qu'il puisse être d'invention humaine, et surtout pour que de simples mortels aient pu le faire accepter de tout l'univers, et lui concilier la vénération, les hommages des hommes les plus recommandables par leurs lumières et leurs vertus. C'est ici le cas de dire: C'est extraordinaire, c'est incompréhensible, donc c'est divin.

Hoc est corpus meum, ceci est mon corps; oui, mon Dieu, je crois que vous êtes caché sous le voile mystique de l'Eucharistie; et je le crois aussi fermement que si je pouvais vous contempler de mes propres yeux, vous toucher de mes mains; ma foi perce le nuage qui vous couvre, et vous voit dans la radieuse Eucharistie, vivant, glorieux, puissant, magnifique, tel que vous apparûtes autrefois sur le Thabor, tel que vous réglez actuellement dans la gloire. Oui, le fils de Dieu est là; oui, le Dieu de l'Eucharistie est le même que le Dieu du Calvaire³.

Ministre de l'auguste sacrifice, le célébrant fait à la messe tout ce que Jésus-Christ, le Pontife éternel, a fait

à la dernière cène ; comme lui, il prend le pain et ensuite le calice ; comme lui, il lève ses yeux au ciel ; comme lui, il élève son esprit et son cœur vers le Père éternel ; il lui rend grâces, non-seulement des biens qu'il en a déjà reçus, mais encore de la faveur insigne qu'il va lui accorder, en changeant miraculeusement le pain et le vin au corps et au sang de son divin Fils ; comme lui, il bénit le pain et le vin ; comme lui, il prononce les paroles sacramentelles : *Hoc est corpus meum, ceci est mon corps*, paroles toutes-puissantes, exprimant tout ce qu'elles produisent, et produisant tout ce qu'elles expriment, c'est-à-dire la présence réelle de Notre-Seigneur sous les espèces sacramentelles (1).

Hoc est corpus meum, ceci est mon corps ; paroles brèves, claires, précises ; c'est la forme sacrée, qui, s'approchant de l'élément, c'est-à-dire de la matière, parfait le sacrement, de même que le Verbe uni à la chair a fait le Christ fait homme. A peine cette formule est-elle prononcée, que le pain cesse tout-à-coup d'être ce qu'il était ; il devient aussitôt le corps de l'Homme-Dieu.

Hoc est corpus meum, ceci est mon corps. Le miracle est accompli, et la langue d'un homme vient de l'opérer. Il n'est sur la terre aucune expression capable de faire comprendre la grandeur de ce mystère, et l'ingénieuse charité du Dieu qui l'a établi. Aussitôt le célébrant tombe à genoux ; et il adore caché sous de fragiles espèces celui qui porte le monde entre trois doigts de sa main. Ensuite

(1) Les paroles de la consécration sont prononcées par le prêtre *historiquement et affirmativement* tout ensemble. *Historiquement*, parce que, jointes à ce qui précède, elles forment une narration ; mais, répétées *historiquement*, elles ne produiraient pas ce qu'elles signifient ; il est nécessaire que le prêtre les profère aussi *affirmativement*, en la personne de Jésus-Christ.

Ces paroles sacramentelles doivent être prononcées posément, distinctement, sans les séparer de celles qui précèdent par un long intervalle, sans en exagérer la prononciation, sans les répéter, et plus que jamais à voix basse.

il élève, aussi haut qu'il le peut commodément, cette hostie qui contient un Dieu sous l'apparence d'un pain qui n'est plus; et il la présente aux adorations de toute l'assemblée, laquelle s'humilie dans le recueillement le plus profond, et, immobile d'étonnement, s'anéantit dans les plus vifs sentiments de respect, de reconnaissance, d'amour. — Pendant tout le temps que le prêtre tient la sainte hostie élevée, il a les yeux fixés sur elle. C'est bien là le moment de dire, et en toute sincérité : « Comme les yeux d'un bon serviteur sont constamment tournés vers son maître, ainsi nos yeux se portent toujours vers le Seigneur notre Dieu (1). — Au moment de l'élévation, un clerc, profondément incliné, agite une sonnette, pour avertir les fidèles de se prosterner devant Jésus-Christ; et en même temps il relève la chasuble du célébrant. C'était autrefois nécessaire pour donner plus de liberté aux mouvements du prêtre, attendu que la chasuble n'était pas comme aujourd'hui échancrée jusqu'aux épaules. Mais ce qu'on était forcé alors de faire par nécessité, on le fait de nos jours par respect.

O chrétiens, enfants de la foi, disciples de l'Évangile, en présence de ces redoutables mystères, comme Moïse à l'aspect de la montagne sainte, ôtez votre chaussure, c'est-à-dire désirez de vous dépouiller de tout sentiment terrestre, pour vous unir plus facilement à Dieu. « Quand vous voyez le prêtre appliqué à l'auguste sacrifice, faisant les prières, entouré du peuple fidèle, et le divin Sauveur qui s'immole sur l'autel, pensez-vous être encore sur la terre? Ne vous croyez-vous pas plutôt élevé jusqu'au ciel? O miracle! ô bonté! celui qui est assis à la droite du Père se trouve dans un instant entre nos mains, et va se donner à ceux qui veulent le recevoir (2). » Ne soyons

(1) Sicut oculi ancillæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum. Ps. cxxii, 2.

(2) Div. Chrys., *De Sacerdot*, l. III.

pas insensibles à tant d'amour et à cet insigne honneur qu'il nous fait (1) ; mais ouvrons-lui bien notre cœur ⁴.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

* Ecce Deus salvator meus.
Voici le Dieu mon Sauveur.

Is., xii, 2.

Le Christ de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur *nos* autels à *nos* yeux éperdus,
Et *nous* découvrons un Dieu sous un pain qui n'est plus.
VOLTAIRE.

LA CONSÉCRATION.

1. Voici l'instant de la terreur ; voici l'heure pleine d'effroi ; les Esprits célestes se tiennent dans la crainte, et ils servent le prêtre en tremblant ; la terreur s'empare des fils de la lumière, et les enfants de la terre n'éprouvent rien.

Voici l'heure qui apporte le pardon et fait fuir les péchés. Ministres de l'Eglise, tremblez ! car vous maniez le feu vivant ; la puissance qui vous est donnée surpasse en excellence celle des Séraphins. Bienheureuse est l'âme qui se tient maintenant, dans l'Eglise, brillante de pureté ; car le Saint-Esprit écrit son nom, et le va placer dans les cieus.

Diacres, soyez dans le frémissement à ce moment sacré qui voit descendre l'Esprit-Saint, pour sanctifier les corps de ceux qui le reçoivent.

Seigneur, regardez d'un œil favorable votre serviteur, qui se tient debout et célèbre les saints mystères. Recevez, Seigneur, cette offrande, comme vous avez reçu celle des prophètes et des apôtres.

LITURGIE DE SAINT JACQUES.

LE SACRIFICE CHRÉTIEN.

Quelle simplicité du sacrifice chrétien ! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus au-

(1) Ne torpeamus, tantâ digni charitate et honore putati. *D. Chrys., Homil. 60 ad pop. Antioch.*

guste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés ; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ ; et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang ? Il se fera de ce pain et de ce vin ; une parole toute-puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang ; tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé ; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole, prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci*, et les apôtres *nous ont enseigné* qu'on le ferait *jusqu'à ce qu'il vint* (1), jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole, répétée par les ministres de Jésus-Christ, aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent ; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu ! ils sont sur l'autel, ce même corps, ce même sang ; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous ; mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guéri* (2) ; on est guéri ; *Tu es vivant* (3) ; on vit, et la vie qui s'en allait est rappelée. Il dit : *Ceci est mon corps* ; ce n'est plus du pain ; c'est ce qu'il a dit. Il a dit : *Ceci est mon sang* ; ce n'est plus du vin dans le calice ; c'est ce que le Seigneur a proféré ; c'est là son corps ; c'est son sang. Ils sont séparés ; oui, séparés ; le corps d'un côté, le sang de l'autre ; la parole a été l'épée, le couteau tranchant, qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang. Si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus-Christ est ressuscité ; car depuis ce temps-là il ne meurt plus. Mais, pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents. Le voilà donc revêtu du

(1) Et gratias agens fregit et dixit : Accipite et manducate ; hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur ; hoc facite in meam commemorationem. Similiter et calicem, postquam cenavit, dicens : Hic calix novum testamentum est in meo sanguine ; hoc facite quotiescumque bibetis in meam commemorationem. Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis, donec veniat. I Cor., xi, 24, 25, 26.

(2) Filia, fides tua te salvam fecit ; vade in pace et esto sana à plagâ tuâ. Marc., v, 34.

(3) Voce magnâ clamât : Lazare, veni foras ; et statim prodiit qui fuerat mortuus. Joan., xi, 43, 44.

caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps!

CECI EST MON CORPS; CECI EST MON SANG.

2. Que je trouve, ô mon Dieu, de douceur à méditer votre parole! Que j'en trouve dans cette parole, par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice! Je ne me lasse point de la méditer; je la considère de tous côtés; je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : *Ceci est mon corps donné pour vous*; en temps présent : *qui se donne* : *Ceci est mon sang répandu pour vous* (1); dans le même temps : *qui se répand*. Saint Matthieu parle ainsi; saint Marc, saint Luc, saint Paul parlent de même, quatre témoins uniformes de votre parole. Tous quatre parlent en présent; cela est clair dans l'original; et l'interprète latin, qui a traduit au futur : *sera livré, sera répandu*, par rapport à la croix, où ce corps allait effectivement être livré, et où ce sang allait être répandu, a conservé dans saint Luc le temps présent : *Ce corps qui est donné pour vous*; afin que nous entendissions, non-seulement que Jésus-Christ, en disant : *Ceci est mon corps*, l'entendait de ce même corps qui allait être livré pour nous; mais encore qu'il entendait que ce même corps, qui allait être livré et donné pour nous, l'était déjà par avance dans la consécration mystique, et le serait à chaque fois qu'on célébrerait ce sacrifice. Croyons donc, non-seulement que le corps de Jésus-Christ devait être donné pour nous à la croix, et l'a été en effet; mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour nous : *Hoc corpus, quod pro vobis datur*.

Il veut donc dire que ce corps, non-seulement nous est donné dans l'Eucharistie : *Prenez, mangez : ceci est mon corps* (2); mais encore qu'il y est donné pour nous, offert pour nous, aussi bien qu'il l'a été à la croix; ce qui marque qu'il est encore ici notre victime, qu'il y est encore offert, quoique d'une autre manière. Ainsi ce terme, *donné pour nous*, se dit de Jésus-Christ sur la croix, et se dit de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et convient à ce double état du corps de Notre-Seigneur présent dans l'un et dans l'autre. C'est pourquoi le Sauveur, non-seulement parle en temps présent, pour nous montrer qu'il est ici comme en la croix, se donnant actuellement pour nous;

(1) Hoc est corpus meum, quod pro vobis datur... Hic est calix novum testamentum in sanguine meo, qui pro vobis fundetur. *Luc.*, xxi, 19, 20.

(2) Deditque discipulis suis et ait : Accipite et comedite : hoc est corpus meum. *Matth.*, xxvi, 26.

mais encore il choisit un terme, qui convient à son corps sacré dans ces deux états. S'il avait dit : Ceci est mon corps, qui est crucifié, percé de plaies, mis à mort pour vous, on ne pourrait pas dire que cela lui convient dans l'Eucharistie ; car il n'y meurt plus ; et il faudrait expliquer nécessairement et uniquement : Ceci est ce même corps, qui sera mis en croix pour vous, et y rendra le dernier soupir pour votre salut. Mais il a dit : *Ceci est, mon corps donné* ; cela convient à ses deux états : ce corps est donné à la croix ; ce corps est encore donné dans l'Eucharistie, et dans l'un et dans l'autre état donné pour vous. Dès là qu'il est dans l'Eucharistie pour vous y être donné, il est donné pour vous. Avant que de vous le donner à manger, la parole de Jésus-Christ le rend présent ; et cette présence est encore pour vous. Jésus-Christ est présent pour vous devant son Père ; il se présente pour vous ; il s'offre pour vous ; et sa présence seule est pour vous une intercession toute-puissante.

Voilà donc ce qu'opère dans l'Eucharistie ce précieux terme : *Ceci est mon corps donné*.
BOSSUET, *Méditations*.

PRÉSENCE RÉELLE.

3. Toutes les églises grecques et latines ont toujours été persuadées qu'après la consécration les anges mêmes se tenaient autour de l'autel, pour y adorer Jésus-Christ réellement présent.

Les Grecs ont exprimé cette vérité, dans la plupart de leurs églises, par des peintures, où Jésus-Christ est représenté sous la forme d'un enfant dans le disque ou plat, que nous appelons la patène.

Denis, patriarche de Constantinople, mit pour ce sujet une semblable figure, à la tête de l'attestation qu'il envoya au roi de France en 1672 (1). Cette représentation est assez ordinaire dans les églises grecques, comme le témoigne Dosithée dans le synode de Jérusalem. « Il est étonnant, dit-il, que les hérétiques n'aient pas vu Jésus-Christ représenté dans l'hémicycle du sanctuaire, sous la figure d'un enfant dans le disque sacré. Par là ils pouvaient reconnaître que, comme les Orientaux représentent au dedans du disque, non pas la figure ni la grâce, ni aucune autre chose, mais Jésus-Christ même, ainsi ils croient que le pain de l'Eucharistie n'est plus du pain, mais qu'il est fait substantiellement le corps même de Jésus-Christ. »

LE BRUN.

MIRACLE EN CONFIRMATION DE LA PRÉSENCE RÉELLE.

4. Le diacre Jean raconte, dans la vie de saint Grégoire, l'histoire suivante. Une femme avait offert au saint Pontife, qui célébrait le

(1) C'est de là que l'abbé Renaudot l'a tirée pour la mettre à la tête du quatrième tome de la Perpétuité de la foi.

sacrifice, le pain suivant la coutume de ce temps. Quand, au moment de la communion, il s'approcha pour lui donner l'Eucharistie, pendant qu'il prononçait ces paroles : *Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme*, elle se prit à rire. Le saint, s'étant retourné, déposa sur l'autel la portion de l'hostie destinée à cette femme. Lorsque le saint sacrifice fut terminé, il lui demanda en présence de tout le peuple pourquoi elle avait eu l'insolence de rire, au moment de recevoir le corps du Seigneur. — Parce que, dit cette femme, vous appelez corps du Seigneur un pain que j'ai fait de mes propres mains. — Saint Grégoire, après avoir fait un discours sur l'incrédulité de cette femme, changea cette particule en chair visible et lui fit ensuite reprendre les apparences du pain. BONA,

LE CHRIST, DANS L'EUCCHARISTIE, PLUSIEURS FOIS VISIBLE A L'ŒIL
DES SAINTS.

Le divin Sauveur, dans son adorable sacrement, s'est plusieurs fois dévoilé aux yeux de ses saints, pour récompenser et enflammer de plus en plus leur amour.

Favorisé du don des larmes, saint Laurent Justinien offrait chaque jour au Dieu tout-puissant la victime de propitiation. Une nuit de Noël, tandis qu'il célébrait les saints Mystères, il eut le bonheur de voir le Christ Sauveur sous la forme d'un très-bel enfant. Ce saint naquit à Venise de l'antique et noble famille des Justinien. Il montra dès son enfance un air de sagesse et de grandeur, qui rendit sa mère inquiète sur la cause de cette noblesse de ton prématurée; et, lorsque Laurent connut les inquiétudes de cette bonne mère, il la rassura par ces paroles accompagnées d'un gracieux sourire : *Ne craignez point, ô ma mère! Dieu aidant, vous me verrez toujours son humble serviteur*. Les premières années de sa jeunesse s'étaient écoulées innocentes dans le service de Dieu, l'étude et l'amour de ses parents. Il avait dix-neuf ans : le Seigneur, dans une vision, lui apparut resplendissant de lumière, et lui parla ainsi : *Pourquoi, errant d'objet en objet, cherches-tu hors de moi ton repos? Si tu veux me prendre pour époux, je te mettrai en possession d'un trésor inestimable*. Cette aimable invitation de la grâce embrasa son âme d'un nouvel amour pour le Seigneur; et, afin d'être plus entièrement à lui, il renonça à tous les avantages qu'il tenait de sa famille, et se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Georges d'Alga, après avoir toutefois longtemps prié et consulté plusieurs personnes éclairées. La ferveur du jeune novice n'eut point d'égale dans la communauté. Tous les genres d'austérités lui étaient familiers; son corps était meurtri de coups de discipline et amaigri par des jeûnes sans cesse réitérés; il dormait peu; l'hiver, il ne se chauffait jamais; et lors-

que, dans les chaleurs de l'été, on l'engageait à boire pour se rafraîchir, il s'y refusait en disant : *Si nous ne pouvons supporter cette chaleur sans rafraîchissement, comment ferons-nous donc au milieu des flammes du purgatoire ?* Marin-Quirino, son oncle et son supérieur, touché d'une vie si parfaite, lui fit conférer les ordres sacrés ; et la piété de notre saint en devint plus grande encore et plus tendre, à tel point qu'il ne célébrait jamais les saints mystères, sans verser des larmes en abondance. Le supérieur de Laurent était mort, et ses frères l'avaient élu pour le remplacer, lorsque Eugène IV l'appela à l'évêché de Venise, qui depuis fut déclaré siège patriarcal en sa faveur par le pape Nicolas V. Profondément humilié sous le poids de toutes ces dignités, Laurent mourut étendu sur la paille, âgé de soixante-treize ans, en prononçant ces paroles : *Voici l'Epoux, ô mon âme ! allons au devant de lui.* *Légendes du jeune âge.*

Saint Edouard, roi d'Angleterre, avait un si grand amour pour Jésus-Christ et une foi si vive, qu'il eut quelquefois le bonheur de le voir à la messe, avec un visage riant et brillant d'une lumière divine. Dès qu'il fut monté sur le trône, il s'appliqua tout entier à effacer les traces des ravages des Danois. Il commença par les choses sacrées et par les temples ; il en bâtit quelques-uns et il en répara d'autres, dont il augmenta le revenu et auxquels il donna de nouveaux privilèges, son principal soin étant de faire reflourir la religion, qui était comme tombée en ruines. Ce saint avait une dévotion particulière pour saint Jean l'Évangéliste, ne refusant jamais rien de ce qu'on lui demandait en son nom. Cet apôtre, caché sous un habit déchiré, lui demandant un jour l'aumône, le saint, n'ayant point d'argent, tira de son doigt une bague qu'il lui donna. Saint Jean la lui renvoya peu de temps après, et l'avertit de sa mort prochaine. Alors ce pieux monarque ordonna qu'on fit des prières pour lui, et il mourut saintement le jour même qui lui avait été prédit, qui fut le 5 janvier 1066.

Saint Jean de Sahagun, en célébrant le saint sacrifice, avait coutume de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ présent, et de puiser à la source de la divinité la connaissance des mystères célestes. Souvent il pénétra le secret des cœurs et prédit des événements qu'il était impossible de prévoir. Il avait donné, dès son bas âge, des marques éclatantes de sa future sainteté. Quelquefois, en effet, placé sur un lieu élevé, il adressait la parole aux autres enfants, pour les exhorter à pratiquer la vertu et à servir Dieu. Plus tard, s'étant attaché à la personne de l'évêque de Burgos, il mérita par sa haute vertu d'entrer dans l'intimité de ce prélat qui, l'ayant ordonné prêtre, lui conféra un canonicat et plusieurs bénéfices. Mais bientôt Jean abandonna la cour

de l'évêque, pour servir Dieu avec plus de tranquillité; et, après avoir renoncé à tous les revenus ecclésiastiques, il se consacra au service d'une chapelle, où il célébrait chaque jour le saint sacrifice et faisait de fréquentes instructions sur les choses de Dieu, à la grande édification de ses auditeurs. Étant tombé dans une maladie dangereuse, il s'engagea par vœu à une vie plus austère, et il entra dans un monastère de saint Augustin, très-renommé pour la rigueur de sa discipline. Il surpassa les plus anciens religieux par son obéissance, son humilité, ses veilles et son oraison. S'étant adonné, par ordre de ses supérieurs, au ministère de la prédication, il eut le bonheur de rétablir l'ordre et la paix dans Salamanque, qui se trouvait alors en proie à des factions sanglantes. En l'an 1469, ce saint termina sa vie, aussi glorieuse par les miracles qui précédèrent que par ceux qui suivirent sa mort.

Saint Guillaume, archevêque de Bourges, lorsqu'il célébrait les saints mystères, éprouvait autant de ferveur que s'il avait vu de ses propres yeux le Sauveur souffrant et attaché à la croix. Cet illustre prélat, né vers le milieu du douzième siècle, descendait des anciens comtes de Nevers. Il renonça à toutes les grandeurs humaines pour embrasser l'état ecclésiastique, et fut d'abord chanoine de Soissons et ensuite de Paris. Il avait une dévotion singulière pour le saint Sacrement; ses plus doux moments étaient ceux qu'il passait devant les autels. Ayant été élevé sur le siège apostolique de Bourges, il ne se relâcha en rien de ses habitudes simples, austères, et de ses exercices ordinaires de piété. Très-assidu à la prière, il se levait toujours au milieu de la nuit, pour assister à l'office nocturne. Il se distingua aussi par sa charité pour les pauvres, qu'il appelait ses créanciers, et auxquels il distribuait tous ses revenus. Saisi d'une fièvre aiguë six jours avant sa mort, il voulut cependant prêcher le jour des Rois et fit ses derniers adieux à son peuple. Il reçut le saint viatique à genoux et fondant en larmes. Sa faiblesse paraissant l'avoir quitté, il resta longtemps prosterné, priant, les bras étendus en forme de croix. La nuit suivante, il perdit l'usage de la parole, lorsqu'il commençait ses matines. On comprit à ses signes qu'il voulait être étendu sur la cendre et le cilice; on lui accorda cette satisfaction, et il expira un peu après minuit, le 10 janvier 1209. L'ancienne université de Paris l'honorait comme un de ses patrons. GODESCARD.

HISTOIRE MIRACULEUSE TOUCHANT LES PAROLES DE LA CONSÉCRATION.

Moschus, dans son *Pré spirituel* approuvé par le second concile de Nicée, en 786, rapporte une histoire prodigieuse, au sujet des paroles de la consécration, pour montrer combien elles doivent être tenues secrètes, et prononcées avec crainte et révérence. Il dit qu'en un village nommé Thorax, de la province d'Apamée, une troupe de

jeunes enfants, s'étant assemblés dans une campagne pour garder le bétail, voulurent, en se jouant, dire la messe à la manière de l'Église. L'un d'eux entreprit de faire le prêtre, un autre le diacre, et un troisième le sous-diacre. Il y avait sur le lieu une grande pierre, qu'ils choisirent pour autel, et sur laquelle ils mirent du pain et du vin. Puis ils commencèrent l'office avec toutes les cérémonies qu'ils avaient vu pratiquer, en entendant la messe. Celui qui faisait le prêtre, étant arrivé au point de la consécration, récita les paroles qu'il connaissait, les ayant souvent entendues, car c'était alors la coutume que les enfants assistassent à la messe tout près de l'autel, et participassent les premiers avec les clercs aux saints mystères (1). Dès que cet enfant eut prononcé à haute voix les divines paroles sur le pain et sur le vin, voilà que tout-à-coup le feu du ciel, avec un grand éclat de foudre, tombe sur la pierre et consume le tout, donnant une telle épouvante à ces pauvres enfants, qu'ils demeurèrent comme morts, sans mouvement et presque sans apparence de vie. Le bruit de cet événement s'étant répandu, les voisins accoururent, et, ayant trouvé ces enfants plus morts que vifs, ils ne purent apprendre d'eux ce qui leur était arrivé; ce ne fut que le lendemain qu'étant un peu remis, ils racontèrent tout ce qui s'était passé.

La chose étant divulguée et venue aux oreilles du prélat, il voulut lui même visiter le lieu avec son clergé, et savoir de la bouche même des enfants tous les détails de ce fait, dont il s'assura parfaitement. Il vit encore les vestiges du feu du ciel, imprimés sur la pierre. Le tout bien examiné, il comprit qu'un prodige si extraordinaire tendait à l'instruction de toute l'Église, et il voulut en conserver la mémoire. C'est pourquoi il fit bâtir en cet endroit un célèbre monastère, dans lequel il mit tous ces jeunes enfants, comme déjà initiés au culte de Dieu, et il les fit religieux, leur donnant l'habit lui-même. L'auteur qui nous a transmis cette histoire, nous dit qu'il la tenait de celui qui était en ce temps-là gouverneur de la province, lequel s'appelait Grégoire, et avait vu lui-même un de ces enfants, dans le monastère bâti à cette occasion. Quoique la chose soit arrivée comme nous venons de la raconter, il ne peut venir dans l'esprit de personne que celui qui faisait le prêtre ait consacré, puisque chacun sait qu'il n'y a que ceux qui ont le caractère de la prêtrise qui aient ce pouvoir.

A cette première histoire, ajoutons-en une seconde, qui n'est pas moins frappante (2). Il y avait, dans un village nommé Vieux-Bourg, un paysan qui faisait à l'église l'office de sacristain. Cet homme étant allé un jour chercher des pains à chanter, que nous nommons vul-

(1) Quia consuetudo fuit in Ecclesiâ, ut pueri in missis ante sacrarium assisterent, primisque cum clericis communicarent sanctis Dei mysteriis. MOSCHUS.

(2) Celle-ci est rapportée par Érasme, dans une de ses lettres à l'évêque de Liège.

gairement des hosties, en rapportait la boîte pleine. Il rencontra sur le chemin un autre homme de sa condition, et tous deux entrent de compagnie dans un cabaret. Ce second, qui était un libertin achevé, prend de cette boîte une hostie, malgré le sacristain ; et, la tenant entre les mains , il commence à contrefaire le prêtre et à prononcer les paroles sacrées de la consécration. L'hôtesse et quelques-uns des assistants le voulurent reprendre et l'empêcher de passer outre, mais inutilement ; au contraire, il presse l'hôtesse d'aller tirer du vin. Celle-ci était à peine descendue à la cave, qu'elle entendit un grand bruit, et, étant remontée bien vite, elle trouva ce blasphémateur étendu raide mort sur le plancher, sans qu'aucun des assistants pût dire de quelle sorte il avait été frappé. GILBERT GRIMAUD, *la Liturgie sacrée*, part. III, chap. VII.

SAINT BERNARD CONVERTIT LE DUC D'AQUITAINE, EN LUI MONTRANT
LA SAINTE HOSTIE.

Guillaume, que l'on appelle tantôt duc d'Aquitaine, tantôt duc de Goulenne, parce que celle-ci faisait partie de l'Aquitaine, sortait d'une illustre famille, possédait des biens immenses, était d'une taille gigantesque, d'une force de corps peu commune, et d'une capacité étonnante pour les affaires. Mais il se montra, dans sa jeunesse, plein d'impiété, de hauteur et d'impatience dans les moindres contradictions. Il semblait ne pouvoir vivre sans faire la guerre. Il se glorifiait d'ailleurs des plus honteux désordres, et avait gardé chez lui de force sa belle-sœur, pendant trois ans. Saint Bernard, dans la visite qu'il fit en 1130, du monastère de Chateliers, qu'il avait fondé depuis peu en Poitou, s'était principalement proposé de travailler à la conversion de Guillaume. Ce prince l'écouta quelques jours avec beaucoup de respect, et parut singulièrement touché de ses discours sur les dernières fins de l'homme. Il ne se convertit cependant point. Bernard, qui avait appris à ne désespérer jamais du salut des pécheurs les plus endurcis, redoubla ses efforts, ses larmes et ses prières ; enfin il eut la consolation de voir le duc commencer à ouvrir son cœur à la grâce. Il vint à bout de le faire renoncer au schisme ; mais il ne put l'engager à rétablir sur leurs sièges les évêques qu'il en avait injustement dépouillés. Voyant ses tentatives inutiles, il eut recours à des armes plus puissantes ; il s'approcha de l'autel pour célébrer la messe. Le duc et les autres schismatiques restèrent en dehors de la porte de l'église, comme des personnes excommuniées. Après la consécration, le saint abbé portant l'hostie sur la patène, ayant les yeux étincelants et le visage enflammé, quitte l'autel, s'avance vers le duc, et lui parle, non plus en suppliant, mais avec un

ton d'autorité. « Nous avons, dit-il, employé jusqu'ici les prières ;
 « et vous les avez toujours méprisées. Plusieurs serviteurs de Dieu
 « ont joint leurs supplications aux nôtres, et vous n'y avez eu au-
 « cun égard. Mais voici le Fils de la Vierge, le Seigneur et le chef
 « de l'Eglise que vous persécutez, qui vient voir en personne si
 « enfin vous vous repentirez. C'est votre juge, et celui au nom duquel
 « tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. C'est le
 « juste vengeur de vos crimes, celui dans les mains duquel tombera
 « un jour votre âme, si opiniâtre dans le mal. Le mépriserez-vous
 « aussi ? Aurez-vous la hardiesse de le traiter de la même manière
 « que vos serviteurs ? » Le duc, interdit, tomba par terre, et perdit
 l'usage de la parole. Bernard le releva et lui dit de saluer l'évêque de
 Poitiers qui était présent. Le prince étonné tendit la main à l'évêque,
 et le conduisit à sa place dans l'église, montrant par cette action
 qu'il le rétablissait sur son siège, et qu'il renonçait au schisme.
 L'abbé de Clairvaux retourna ensuite à l'autel, et acheva le sacrifice.

On voit bien que l'action qu'il fit en cette circonstance vint d'une
 inspiration particulière de l'Esprit-Saint, et qu'on ne doit pas l'imiter,
 quoiqu'elle soit l'objet de notre admiration. GODESCARD.

La divine Eucharistie est le centre de la vie chrétienne. C'est
 ce que comprit, dès son retour à Dieu, M^{me} la comtesse Ida de
 Hahn-Hahn. Voici dans quels termes elle déplore, dans son bel
 ouvrage (1), le vide immense qu'a produit, dans les cultes dissidents,
 la négation du plus auguste, du plus consolant et du plus fécond de
 tous les dogmes, celui de la présence réelle :

« Mon Seigneur et mon Dieu ! c'est ainsi et seulement ainsi (par
 l'Eucharistie) que vous êtes un Dieu vivant et véritable, un Dieu qui
 vit parmi nous de sa vie réelle, non de celle qu'ont imaginée ces
 esprits égarés, qui ne vous connaissent que comme le Christ mort,
 et qui n'acceptent de votre impérissable et éternel sacrifice qu'un
 fragment : l'immolation de la croix. Votre cœur, que vous nous avez
 donné tout entier, ils le déchirent ! Le divin trésor, que vous nous
 avez légué sans partage, ils le divisent ! Comme nous, ils pleurent sur
 votre croix ; mais ils ne se réjouissent pas sur les marches de votre
 autel ; ils ne fléchissent pas le genou, comme nous, avec un senti-
 ment d'indicible bonheur, devant le tabernacle d'or, dans lequel
 vous résidez, voilé sous d'humbles apparences. Ils n'ont que le
 côté triste et funèbre de votre amour, tandis que nous avons en-
 core avec lui et au-dessus de lui le côté radieux et triomphant.
 Pour nous, vous êtes vraiment ressuscité, car chaque jour vous pre-
 nez de nouveau possession de votre demeure sur nos autels, et, par
 le Très-Saint-Sacrement, vous venez habiter dans nos âmes. C'est se

(1) De Jérusalem.

faire une idée si étroite de votre amour, de l'amour d'un Dieu, que de croire qu'il se serait contenté de ces trente-trois ans, terminés par le supplice de la croix. Il est vrai, l'homme ne pourrait rien au delà ! Mais Dieu ne s'épuise point ainsi, car son cœur ne perd pas, comme celui de l'homme, tout son sang dans les tortures de la mort. Vous n'êtes pas, Seigneur, comme ces faux maîtres, qui ont dit aux hommes abusés : Dans ce livre est écrite la parole de Dieu, qu'il vous suffise de croire ceci ! Vous savez qu'il faut à l'homme une influence vivante et qui ébranle son cœur, pour que la foi devienne en lui le régulateur de la vie ; vous savez que la parole ne sert qu'à l'instruire, mais que l'action l'entraîne ; que l'amour ne s'allume qu'au contact de l'amour, et que l'homme infirme a besoin d'être aimé, pour qu'il sente s'embraser son faible et tiède cœur. Vous savez que, par votre vie et votre mort, vous l'avez à la vérité racheté du péché et sanctifié, mais que, si vous ne lui êtes sensiblement présent, il oublie la vie de son âme. Et c'est pourquoi, ô Dieu, vous ne l'avez pas abandonné ; vous n'avez pas à jamais quitté cette terre, ni ne vous êtes renfermé dans le sein de cette lumière inaccessible, où vous jouissez de la vie divine dans l'adorable Trinité ; mais, par l'effet de votre inépuisable miséricorde, vous restez en union intime avec lui ; vous descendez de l'abondance de votre gloire dans sa misère et son indigence, vous abaissant ainsi jusqu'à lui, afin qu'il prenne courage et se tourne vers vous ! Et comme l'autel est un calvaire où nous pleurons au pied de la croix, il est aussi un trône, devant lequel nous retrouvons notre joie et séchons toutes nos larmes. L'un complète et couronne l'autre. Une douleur continuelle, aussi bien qu'une constante allégresse, épuiserait bientôt l'homme, et de l'épuisement le conduiraient à l'indifférence, tandis que, porté sur ces deux ailes, il peut se maintenir à la hauteur où lui apparaissent, pour consoler ses chagrins ou pour sanctifier ses joies, la mort et la vie de son Dieu ! »

Le sacrifice chrétien a inspiré à un grand poète (1) les vers suivants, les plus beaux peut-être de la langue française :

O moment solennel ! Ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue,
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor, par leur voix innocente,

(1) Fontanes, *Le jour des Morts*.

De la Religion la pompe attendrissante ;
 Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
 L'invisible union de la terre et des cieux,
 Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible :
 Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
 Où sur des harpes d'or l'immortel Séraphin,
 Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin !...
 Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre ;
 Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
 Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir...

VINGT-NEUVIÈME INSTRUCTION.

Simili modo. — CONSÉCRATION DU CALICE. — INSTITUTION
 DU SACERDOCE DE LA NOUVELLE LOI.

Libavit de sanguine uvæ. — Sanguis Christi.

Il a offert le sang de la vigne. — C'est le
 sang de Jésus-Christ.

Eccli., I, 16. — *Heb.*, IX, 14.

Après avoir déposé sur le corporal l'hostie immaculée,
 le prêtre procède à la consécration du vin ; et, se confor-
 mant à l'ordre que le Sauveur a établi, il dit :

*Simili modo, postquàm cœna-
 tum est, accipiens et hunc præ-
 clarum calicem in sanctas ac ve-
 nerabiles manus suas, item tibi
 gratias agens, benedixit, dedit-
 que discipulis suis, dicens : Acci-
 pite et bibite ex eo omnes : Hic
 est enim calix sanguinis mei, novi
 et æterni testamenti, mysterium
 fidei, qui pro vobis et pro multis
 effundetur in remissionem pecca-
 torum. Hæc quotiescumque fece-
 rit in mei memoriam facietis.*

Pareillement, après la Cène, pre-
 nant aussi ce glorieux calice entre
 ses mains saintes et vénérables,
 vous rendant également grâces, il
 le bénit et le donna à ses disciples,
 disant : Prenez et buvez tous de
 ceci, car ceci est le calice de mon
 sang, du nouveau et éternel tes-
 tament (mystère de foi), qui sera
 versé pour vous et pour plusieurs
 pour la rémission des péchés.
 Toutes les fois que vous ferez ceci,
 vous le ferez en mémoire de moi.

Reprenons l'historique de ce que Notre-Seigneur fit à la
 dernière cène.

Simili modo, postquàm cœnatum est ; pareillement, après avoir soupe. Ce fut après avoir célébré la Pâque figurative prescrite aux Juifs, que le Seigneur institua la Pâque nouvelle, destinée à l'universalité des peuples. Il avait déjà mangé l'agneau qu'on immolait dans chaque famille, en mémoire du miracle par lequel les Israélites avaient été autrefois sauvés de la mort et délivrés de la servitude d'Égypte ; il avait pris et distribué une première coupe, en disant qu'il ne boirait plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que le règne de Dieu fût arrivé (1), c'est-à-dire jusqu'à ce que la vérité fût substituée aux figures anciennes. Or, le moment était venu de faire disparaître les ombres de la loi, et de remplacer l'agneau pascal par l'immolation mystique de son corps et de son sang. Voilà donc qu'à la fin du repas légal, il prit la coupe qui, selon le rit des Juifs, s'appelait la coupe de l'action de grâces ; et c'est cette coupe qu'il consacra, et qui est devenue le vrai calice eucharistique ou d'action de grâces, le don le plus excellent que nous puissions offrir à Dieu, pour le remercier de ses bienfaits et en obtenir de nouveaux.

Accipiens et hunc præclarum calicem in sanctas ac venerabiles manus suas ; prenant ce précieux calice entre ses mains saintes et vénérables. C'est ce calice que le prophète royal avait en vue, lorsqu'il disait : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai son nom (2). C'est ce calice beau, éclatant, d'une douceur enivrante, qui ravissait son admiration (3) ; c'est ce calice, qui fait les délices des enfants de Dieu, parce qu'il renferme le vin exquis qui donne de la vigueur aux âmes, réchauffe les sentiments attiédies, rallume et entretient la ferveur de la cha-

(1) Non bibam de generatione vitis, donec regnum Dei veniat. *Luc.*, xxii, 18.

(2) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo. *Ps.* cxv, 3.

(3) Calix meus inebrians quàm præclarus est ! *Psal.* xxii, 7.

rité. Ce calice, le Sauveur le prit entre ses mains saintes et vénérables, instruments de tant de bienfaits et pour lesquelles l'opération des plus grandes merveilles n'est qu'un jeu facile, sans application et sans travail.

Item tibi gratias agens, benedixit ; vous rendant pareillement grâces, il le bénit. En effet, son sacrifice est établi pour remercier le Seigneur des perfections suréminentes qu'il a reçues dans son humanité, et des grâces sans nombre que le Très-Haut a accordées et accorde tous les jours à tous les membres qui composent son corps mystique, qui est l'Église. — Il le bénit, comme il l'avait fait pour le pain ; c'est-à-dire, il y fit descendre la vertu nécessaire pour le disposer au changement merveilleux, qui devait avoir lieu.

Deditque... Et il le donna à ses disciples, en disant : Prenez et buvez-en tous. Nous devons tous participer à la chair et au sang de Jésus-Christ, si nous voulons arriver au salut. Le divin Sauveur l'a dit expressément : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous (1). Mais remarquons que, pour boire le sang de Jésus-Christ, il n'est pas nécessaire de recevoir les deux espèces, puisqu'une seule renferme Jésus-Christ vivant et animé, avec son corps et son sang. Celui donc qui reçoit la seule espèce du pain, mange la chair et boit le sang du Sauveur, et reçoit autant de grâces que s'il communiait sous les deux espèces. Jésus-Christ, dans le sacrement de l'Eucharistie, est cette grappe de raisin, dont parle l'époux des Cantiques, qui donne à boire et à manger tout ensemble (2). C'est pour des raisons pleines de sagesse et de convenance, que l'Église a supprimé aux laïques l'usage du calice. Qui ne voit, en effet, que si l'espèce du

(1) Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. *Joan.*, VI, 54.

(2) Dilectus meus est botrus Cypri in vineis Engaddi. *Cant.*, I, 13.

vin était distribuée aux fidèles, il en résulterait une foule d'inconvénients et d'irrévérances. Quant aux prêtres qui célèbrent, ils doivent communier sous les deux espèces ; c'est à eux spécialement que Jésus-Christ a dit : « Prenez et buvez-en tous. »

Hic est enim calix sanguinis mei, car c'est le calice de mon sang, c'est-à-dire, c'est le calice qui renferme réellement et en vérité, non plus du vin, car je le détruis, dit le Seigneur, par un effet de ma toute-puissance à laquelle rien ne résiste, mais mon propre sang uni à mon corps, à mon âme et à ma divinité. La parole du Seigneur est vive, efficace ; elle effectue ce qu'elle signifie ; elle est toute vérité et toute magnificence (1) ; et, par l'énergie de ces paroles divines, il se fait un changement admirable de substance en une autre substance ; le pain devient le corps du Sauveur et le vin son sang ; l'un et l'autre, cessant d'être ce qu'ils étaient auparavant, montent à un être meilleur et beaucoup plus relevé, qui est l'être de Jésus-Christ lui-même, présent tout entier sous chaque espèce ¹.

Ceci est donc le calice du sang *de la nouvelle et éternelle alliance, novi et æterni Testamenti*. L'ancienne alliance, que Dieu avait conclue avec son peuple par le ministère de Moïse, n'était que pour un temps ; mais la nouvelle, que Dieu a voulu faire avec tous les hommes et toutes les nations par Jésus-Christ son Fils, notre médiateur, doit durer éternellement (2). L'ancienne alliance, figurative de la nouvelle, fut cimentée par le sang des victimes, que Moïse répandit sur le peuple en disant : « C'est le sang de l'alliance que le Seigneur a contractée avec vous (3). » La nouvelle alliance, pleine, entière, permanente, a été confirmée par le propre sang de Jésus-Christ. Le sang de l'ancienne alliance ne pouvait

(1) Vox Domini in magnificentiâ. Ps. xxviii.

(2) Feriam vobiscum pactum sempiternum. Is., lv, 3.

(3) Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum. Exod., xxiv, 8.

produire qu'une pureté extérieure, symbolique ; aussi ne fut-il répandu qu'extérieurement sur les Juifs. Le sang de la nouvelle alliance est une source intarissable de sainteté intérieure et réelle ; voilà pourquoi nous devons le boire et nous l'approprier, afin d'être en quelque sorte tout imprégnés de sa sainteté. Cette nouvelle alliance, le Sauveur l'a faite dans un festin, car c'est ordinairement à table que se font et se sanctionnent les alliances et les traités ; et, comme chez les anciens on buvait à la même coupe, en signe d'union et de pacte solennel, Jésus-Christ a pris le calice et a dit : « Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon sang. » Cette alliance, il l'a faite comme son testament de mort, pour nous donner droit à l'héritage éternel, testament qu'il a écrit et signé de son sang ; testament qu'il renouvelle et ratifie, chaque fois qu'il s'immole encore pour nous sur nos autels, et que nous renouvelons et ratifions nous-mêmes, en mangeant sa chair et en buvant son sang. Alors notre alliance avec le divin Sauveur est aussi intime qu'elle puisse l'être ; nous nous incorporons à lui, nous vivons de sa vie, nous ne faisons qu'un avec lui.

Mysterium fidei. C'est le mystère de la foi, que nous devons conserver, comme dit saint Paul, avec une conscience pure (1) ; mystère caché et préparé avant tous les siècles (2) ; mystère de Jésus-Christ, qui n'a pas été découvert aux enfants des hommes dans les autres temps (3). Or, ce mystère ou secret de la foi, qui renferme toute l'économie de la religion, c'est que le sang d'un Dieu devait être versé pour le salut du monde, car les péchés ne sont point remis sans effusion de sang (4). Mais le sang des

(1) Habentes mysterium fidei in conscientia pura. *I Tim.*, III, 9.

(2) Mysterium quod absconditum fuit à sæculis et generationibus, nunc autem manifestatum est sanctis ejus. *Col.*, I, 26.

(3) In mysterio Christi, quod aliis generationibus non est agniti. *Ephes.*, III, 4, 5.

(4) Sine sanguinis effusione non fit remissio. *Hebr.*, IX, 22.

hommes coupables et révoltés contre Dieu étant indigne d'être offert à la Majesté suprême, on lui avait substitué celui des animaux. Or, il était encore impossible que le sang des boucs et des taureaux ôtât les péchés (1); il fallait une victime sainte, pour sanctifier les hommes; il fallait un Dieu fait homme, pour nous réconcilier avec Dieu et nous unir à lui; et nous avons été rachetés par le précieux sang de Jésus-Christ, l'Agneau sans tache et sans défaut, qui avait été prédestiné avant la création du monde, et qui a été manifesté dans les derniers temps (2). Le sang de Jésus-Christ, contenu dans le calice, est donc par excellence le mystère de la foi.

Nous pouvons encore ajouter que l'Eucharistie est le mystère de la foi, parce que c'est celui où le Dieu de toute gloire s'est le plus caché et le plus abaissé, afin de rendre notre foi plus méritoire. Le Verbe divin y descend plus bas que dans l'Incarnation, car il s'y dépouille de tous les signes extérieurs de sa vie divine et humaine; il s'y offre à l'état de matière inorganique; et nous, sans autre appui que notre foi à la vérité et à la puissance de sa parole, nous nous élevons au-dessus de la sphère des sens; non-seulement nous croyons ce que nous ne voyons pas, ce qui est le caractère de la foi (3); mais nous croyons à l'encontre du témoignage de nos yeux, de notre goût, de tous nos sens; ce qui constitue la foi parfaite, c'est-à-dire la complète immolation de notre esprit à l'autorité de la parole divine.

Qui pro vobis et pro multis effundetur, in remissionem peccatorum. Ceci est le calice de mon sang, continue le Sauveur, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs,

(1) Impossibile enim est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. *Hebr.*, x, 4.

(2) Pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi et incontaminati, præcogniti quidem ante mundi constitutionem, manifestati autem novissimis temporibus. *I Pet.*, i, 19, 20.

(3) Fides est argumentum non apparentium. *Hebr.*, xi, 1.

pour la rémission des péchés. Le sang de Jésus devait, en effet, être répandu le lendemain sur le Calvaire ; et depuis il n'a cessé de couler sur nos autels, au baptême et dans la pénitence, pour la justification et la sanctification des hommes. Mais de plus, au moment même où le Sauveur parlait, son sang était réellement répandu ; il coulait pour notre salut. C'est ce que porte expressément le texte grec, où il est dit : Ceci est le calice de mon sang, qui est actuellement répandu pour vous, de même que mon corps est présentement donné, livré pour vous ; ce qui marque l'oblation actuelle de Jésus-Christ immolé. Cette effusion de mon sang, dit Notre-Seigneur, se fait pour vous, mes chers apôtres, pour vos successeurs, qui seront les chefs de mon troupeau, *et pour plusieurs*, c'est-à-dire pour tous ceux qui croiront en moi, et qui deviendront dans la suite des siècles mes disciples et mes serviteurs².

Le sang de Jésus-Christ a été réellement versé pour tous les hommes en général, car ce divin Sauveur est la victime de propitiation pour les péchés de tout le monde ; il veut que nous arrivions tous au salut ; et, si l'universalité du genre humain croyait à la rédemption et profitait de ses grâces, tous les liens de Satan seraient brisés et il n'y aurait que des élus. Malheureusement, une foule d'hommes négligent de s'appliquer les mérites de ce sang précieux, qui leur devient ainsi inutile ; voilà comment en réalité il n'est versé que pour plusieurs, quoiqu'il soit infini et capable de sanctifier, non pas seulement ce monde, mais mille mondes, s'il en était besoin. Enfin Notre-Seigneur dit que son sang est versé *pour plusieurs*, parce que le sacrifice eucharistique n'est que pour les fidèles, à l'exclusion des juifs et des païens, qui n'ont aucun droit d'y participer (1). C'est dans le même sens que saint Paul dit que Dieu est le Sauveur de tous les hommes,

(1) Habemus altare, de quo edere non habent potestatem qui Tabernaculo deserviant. *Hebr.*, xiii, 10.

mais surtout des fidèles (1). Concluons que la rédemption du Sauveur a été, comme parle le prophète, abondante (2), exubérante ; sachons nous en appliquer les fruits ³.

Après avoir accompli cet ineffable mystère, Jésus-Christ a voulu qu'il se continuât dans son Église ; voilà pourquoi il a dit :

Hæc quotiescumque feceritis, in meî memoriam facietis. Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi. Qui oserait, en effet, monter à l'autel et offrir cet auguste sacrifice, si le Seigneur lui-même ne l'avait ordonné. Mais, par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi, » il établit ses apôtres et leurs successeurs prêtres et sacrificateurs de la loi nouvelle, pour immoler d'une manière mystique l'Agneau divin, devenu l'hostie de propitiation pour les hommes ; et, non-seulement il leur donna le pouvoir d'offrir comme lui le sacrifice de son corps, mais il leur en fit même un commandement exprès.

Faites ceci en mémoire de moi, c'est-à-dire ce que je viens de faire, vous aussi faites-le après moi et comme moi. Comme moi, prenez le pain et le vin ; comme moi, bénissez-le et rendez grâces à Dieu ; comme moi, consacrez mon corps et mon sang, offrez-le en sacrifice et distribuez-le aux fidèles, comme étant de fidèles dispensateurs des mystères de Dieu, tels que je vous ordonne et vous établis dans mon Église ; et, à chaque fois que vous renouvellerez cet acte de ma puissance et de mon amour, vous le ferez en mémoire de moi, vous rappelant cette ineffable charité qui m'a fait sacrifier ma vie pour vous et pour tous les hommes. En effet, ayant chaque jour sous les yeux ce mémorial de la passion du Sauveur, le palpant de nos mains, le recevant dans nos bouches et dans nos cœurs, nous gardons un souvenir ineffaçable de notre rédemption.

Ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, ont conféré

(1) Salvator omnium hominum, maximè fidelium. I *Tim.*, IV, 10.

(2) Copiosa apud eum redemptio. *Psal.* CXXIX, 7.

aux prêtres trois pouvoirs admirables et sublimes. Le premier, c'est d'opérer le changement merveilleux de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ; le second, c'est d'offrir en sacrifice ce corps et ce sang, pour rendre à Dieu le culte suprême qui lui est dû; le troisième, c'est de distribuer aux fidèles cette nourriture celeste. Ces trois pouvoirs élèvent de simples mortels au-dessus des plus grands monarques de l'univers, au-dessus de tous les Séraphins du ciel, qui n'en ont jamais reçu de pareils. C'est bien ici le cas de se demander avec saint Éphrem : « Quelle intelligence pourra comprendre la grandeur de la dignité sacerdotale ? » et de s'écrier avec saint Paul : « O profondeur incompréhensible des richesses de la sagesse et de la science de Dieu (1) ! »

Dociles à la parole du Maître, les apôtres, les successeurs des apôtres, les évêques, les prêtres, revêtus de la puissance de Jésus-Christ par l'ordination légitime qui leur a été donnée, ont fait ce que le Seigneur fit à la dernière cène; ils ont prononcé les paroles sacramentelles, qui ont toujours produit le miracle de la consecration; et, depuis dix-huit siècles, chaque jour et à chaque instant du jour, le corps de Jésus-Christ devient présent, et son sang ruiselle sur tous les autels de la catholicité; et il ne cessera de couler que lorsque les temps seront accomplis.

Chrétiens fidèles, lorsque vous assistez à la messe, n'oubliez pas que c'est l'œuvre de votre rédemption qui se renouvelle (2); c'est la merveille du cénacle qui s'opère pour vous. Vous y voyez le célébrant, qui fait tout comme Jésus-Christ. Il prend d'abord du pain, ainsi que nous l'avons déjà expliqué; et puis, il prend le calice entre ses mains; il rend grâces à Dieu par une inclination de tête;

(1) O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus. *Rom.*, XI, 33.

(2) Quoties hujus hostiæ commemoratio celebratur, toties opus redemptionis nostræ exercetur. *Oret. secret., Dom. IX post. Pentec.*

il bénit le calice par un signe de croix ; il prononce les paroles sacrées, qui opèrent ce qu'elles signifient. Au même instant, le vin n'est plus dans le calice ; c'est le sang du Fils de Dieu qui est présent sur l'autel. Le prêtre l'adore par une gémflexion profonde ; et il le fait adorer au peuple, en élevant le calice. En même temps qu'il l'élève, il l'accompagne des yeux, comme il l'a fait pour la sainte hostie. La cloche se fait encore entendre, et tous les fronts doivent se courber. Qui pourrait hésiter à s'anéantir, lorsqu'un Dieu consent à s'anéantir lui-même ? « Où me cacherais-je ? s'écrie Bossuet ; je suis perdu ; je suis foudroyé ; mais je vous vois, Agneau sans tache ; vous arrêtez ces foudres ; et le feu de la justice divine s'amortit devant vous ; je regarde, j'espère, je vis ! »

A cet instant précieux du sacrifice, ranimons notre foi ; et abîmons-nous dans les plus profonds sentiments de respect, d'amour, de reconnaissance, de confiance ⁴.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Pie pelicane, Jesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine,
Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere.

D. THOM.

O pieux pélican, toi dont l'oreille écoute
La pauvre âme qui vient prier,
Lave-moi dans ton sang, dont une seule goutte
Pourrait laver le monde entier.

ACCURSE ALIX.

LE SANG DE JÉSUS-CHRIST COULANT TOUJOURS POUR NOUS.

1. *Ceci est mon sang.* Il est répandu sur la croix ; mais n'est-il pas encore répandu dans le calice ? N'y a-t-il pas dans le calice de quoi faire à Dieu, pour notre salut, la plus salutaire effusion qui fut jamais ? Ce sang est là pour être répandu sur tous les fidèles ; il est là en état d'être répandu, et sous la forme d'une liqueur, dont le propre est de se répandre. Ce sang, qui a été répandu à la croix et qui a coulé de toutes les veines rompues du Sauveur, coule encore dans le calice de toutes ses plaies, et principalement de celle du sacré côté. C'est pour cela que nous mêlons le calice d'un peu d'eau,

en mémoire de l'eau qui coula du côté ouvert, avec le sang. Seigneur Jésus, vous êtes la parole ; et vos paroles sont prononcées avec un choix digne de vous. En disant : *Ceci est mon sang répandu pour vous*, en temps présent, vous me marquez que non-seulement il est répandu pour moi sur la croix, mais encore qu'il se répand pour moi et pour la rémission de mes péchés dans ce calice, pour m'en assurer, pour me l'appliquer, pour continuer éternellement l'intercession toute-puissante, que vous faites pour moi par ce sang.

L'EUCCHARISTIE EST LE SANG DU NOUVEAU TESTAMENT.

Je reviens aux paroles de l'institution avec un nouveau goût, et j'y trouve ce mot qui me touche : *Ceci est mon sang du Nouveau Testament* (1). Je trouve dans ce mot de *Testament*, je ne sais quoi qui me frappe, qui m'attendrit. C'est ici un testament ; c'est l'assurance de mon héritage ; mais il faut qu'il en coûte la mort à celui qui le fait. J'ouvre encore la dernière épître aux Hébreux, et j'y trouve ces paroles : « Partout où il y a un testament, il faut que la mort du testateur s'y rencontre ; car le testament est figuré dans la mort ; et il n'a pas sa valeur, tant que le testateur est en vie ; c'est pourquoi l'Ancien Testament même n'a pas été consacré sans sang. Car après que Moïse eut lu le commandement de la loi à tout le peuple, il prit du sang de la victime, et le jeta sur le livre même, et sur le peuple en disant : « C'est ici le sang du testament que le Seigneur a fait pour vous (2). » Je vois donc l'héritage céleste donné par testament aux enfants de Dieu. Jésus-Christ est le testateur : il faut qu'il meure ; le testament n'est valable et ne reçoit sa dernière force que par la mort du testateur ; jusque-là il est sans effet ; on le peut même changer. Ce qui le rend sacré et inviolable, ce qui lui donne son plein et entier effet, et saisit l'héritier de tout le bien qui lui a été laissé par le testateur, c'est sa mort. Et tout cela s'accomplit parfaitement en Jésus-Christ, qui meurt pour nous assurer notre héritage. C'est pourquoi l'Ancien Testament, qui devait être la figure du Nouveau, n'a pas été consacré sans sang ; tout le peuple, et le livre même de la loi, où la promesse de l'héritage était renfermée, est sanctifié par l'aspersion du sang ; tout est ensanglanté,

(1) Hic est enim sanguis meus novi testamenti. *Matth.*, xxvi, 28.

(2) Ubi enim testamentum est, mors necesse est intercedat testatoris. Testamentum enim in mortuis confirmatum est, alioquin nondum valet, dum vivit qui testatus est. Unde nec primum quidem sine sanguine dedicatum est. Lecto enim omni mandato legis, à Moïse universo populo, accipiens sanguinem vitulorum et hircorum, cum aquâ et lanâ coccineâ et hyssopo, ipsum quoque librum et omnem populum aspersit dicens : Hic sanguis testamenti, quod mandavit ad vos Deus. *Hebr.*, ix, 16-21.

et le caractère de mort paraît partout ; et Moïse, en jetant du sang sur le livre de l'alliance, lui donne le caractère de testament, en disant, selon que l'interprète saint Paul : *C'est ici le sang du Testament, que fait le Seigneur à votre avantage* ; ce que Jésus-Christ accomplit en disant aussi : *Ceci est le sang*, non de l'Ancien Testament, mais du *Nouveau*.

Ce qui paraît donc en ces paroles, et par le rapport qu'elles ont avec les anciennes figures, c'est que le sang de Jésus-Christ versé à la croix, et versé d'une manière très-réelle et très-véritable, quoique différente de celle-là, *est le sang du Nouveau Testament* ; c'est-à-dire le sang versé pour lui donner toute sa force. Il y a des testaments dont la loi est qu'ils sont écrits de la main du testateur ; mais la loi du Testament de Jésus-Christ, c'est qu'il devait être confirmé et comme tout écrit de son sang. Les promesses de Jésus-Christ et du nouvel héritage nous sont faites par la mort de Jésus-Christ, qui nous tire par là de l'enfer, et nous assure le ciel ; et l'acte où cette promesse est rédigée, l'instrument où la volonté et la disposition de notre Père est écrite ; cet acte, cet instrument est tout écrit de son sang ; son testament, en un mot, c'est l'Eucharistie.

Qui donc ne serait ému, en entendant tous les jours ces paroles du Sauveur : *Ceci est mon sang du Nouveau Testament* ; ou, comme le tourne saint Luc : *Ce calice est le Nouveau Testament par mon sang* (1) qu'il contient, parce que telle est la nature de ce testament, qu'il doit être écrit tout entier du sang même du testateur ? Venez lire, chrétiens, venez lire ce testament admirable ; venez en entendre la publication solennelle dans la célébration des saints mystères ; venez jouir des bontés de votre Sauveur, de votre père, de ce divin testateur qui vous achète par son sang votre héritage, et qui écrit encore de ce même sang le testament, par lequel il vous le laisse. Venez lire ce testament, venez posséder, venez jouir : l'héritage céleste est à vous.

Rendons grâces à Jésus-Christ qui nous a expliqué, en tant de sortes et d'une manière si expresse, le sacrifice qu'il continuera à offrir pour nous dans l'Eucharistie. Voyons y encore couler pour nous le sang de la rédemption en vérité comme sur la croix, quoique sous une forme étrangère. Il est puissant pour opérer tout ce qu'il a dit : Son sang est ici ; cette coupe en est pleine ; il s'y répand tous les jours pour nous ; c'est de ce sang qu'est écrit le testament de notre Père. Et quel est ce testament, sinon celui dont il est écrit : « C'est ici le testament que je ferai avec eux ; je mettrai ma loi dans leurs cœurs, et je l'écrirai dans leur esprit, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés » (2).

(1) Hic est calix novum testamentum in sanguine meo. *Luc.*, *xxii*, 20.

(2) Feriam domui Israel et domui Juda fœdus novum... Dabo legem meam in

Et pourquoi nous léguer par testament la rémission des péchés, si ce n'est pour lever l'obstacle qui nous empêche d'entrer dans le ciel, qui est notre véritable héritage? Et pourquoi faire cela par un testament, si ce n'est pour nous faire souvenir que pour être en droit de nous léguer cet héritage céleste, il en devait coûter la vie à celui qui nous le léguait par testament? Et pourquoi nous donner le sang du Nouveau Testament, ou, comme le tournent saint Luc et saint Paul, pourquoi nous donner ce testament scellé, confirmé, écrit avec le sang du testateur, sinon pour appuyer notre foi et enflammer notre amour? Qui ne serait attendri, en voyant un testament écrit de cette sorte? Que l'héritage est grand, qui nous est légué par un testament si auguste, si précieux! Qui aurait le cœur si endurci, qui, voyant ruisseler encore de cette coupe sacrée le sang de ce testament, par lequel nos péchés sont lavés, ne les aurait en horreur, et n'en déracinerait jusqu'aux moindres restes, à la vue et par la vertu de ce sang?

Mon Sauveur, quel sacrifice! Mon Sauveur, encore un coup, que de douceur à méditer votre parole! J'y trouve toujours de nouveaux goûts comme dans la manne; votre corps et votre sang sont mon oblation, mon sacrifice, ma victime, et sur la croix et sur la sainte table; et, comme la croix, cette table est un autel. Ah! vraiment, ce que dit saint Paul est bien véritable! *Nous avons un autel, dont ceux qui demeurent attachés au Tabernacle ancien, et à l'autel de la loi, n'ont pas pouvoir de manger* (1). Pour y participer, il faut entrer en esprit dans le Tabernacle qui n'est pas fait de main d'homme (1).

BOSSUET, *Méditations*.

2. DES SEPT MYSTÈRES OU JÉSUS-CHRIST RÉPANDIT SON PRÉCIEUX SANG.

1^o La Circoncision. Notre aimable Rédempteur répandit les premières gouttes de son sang précieux, le huitième jour après sa naissance où il fut circoncis, pour accomplir la loi de Moïse. Considérons que c'est pour expier nos péchés et nos souillures, que Jésus-Christ se soumet à la douloureuse cérémonie de la circoncision, et prenons de là occasion de les détester.

2^o Le Jardin des Oliviers. Au milieu de son oraison, le Sauveur se trouble, s'attriste et tombe dans une mortelle agonie. Deux genres de tourments vinrent alors assaillir son cœur si plein

visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam... et peccati eorum non memorabor amplius. *Jerem.*, xxxi, 31, 33, 34. — *Hebr.*, viii, 8; x, 16, 17.

(1) *Habemus altare de quo edere non habent potestatem qui tabernaculo deserviunt. Hebr.*, xiii, 10.

(2) *Per amplius et perfectius tabernaculum non manu factum, id est, non hujus creationis. Hebr.*, ix, 11.

d'amour pour nous, la vue de nos péchés et l'ingratitude des hommes qui abuseraient de la rédemption. Ce fut à ce moment qu'une sueur de sang, coulant avec abondance de toutes les parties de son corps, arrosa la terre où il se trouvait. O mon âme, demeure-ras-tu insensible, en considérant Jésus le visage contre terre et baigné dans son sang ?

3° La Flagellation. Parmi les tourments que souffrit le Sauveur dans le temps de sa passion, un des plus atroces fut celui de la flagellation. Dépouillé de ses vêtements, attaché à une colonne, les soldats le mirent tout en sang. Ne vous semble-t-il pas entendre le Père éternel vous dire du haut du ciel : « Je l'ai frappé à cause des péchés de mon peuple (1). »

4° Le Couronnement d'épines. Accourez, âmes toutes dévouées au précieux sang de Jésus; venez voir ce nouveau Salomon, le roi pacifique, à qui sa mère, la perfide synagogue, la nation juive a donné une couronne de douleur et d'ignominie, qui fait ruisseler le sang en abondance de toutes les parties de son chef divin.

5° La voie du Calvaire. Que de sang répandit notre bon Sauveur, dans le douloureux trajet qu'il eut à faire pour monter au Calvaire !

6° Le Crucifiement. Ah ! qui pourrait comprendre et exprimer quelles furent les souffrances de notre divin Sauveur, dans son crucifiement !

7° Plaie du sacré Côté. Voilà son cœur ouvert pour les justes et pour les pécheurs. Il les convie tous à s'y réfugier. Accourons vers cet asile sûr, où nous trouverons enfin la paix, le bonheur, le salut.

PRIX INESTIMABLE DU SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

3. Qui pourra comprendre ou exprimer la valeur incomparable d'un pareil trésor ? Il suffit de dire qu'il est le sang du Verbe fait chair. Saint Chrysostome l'appelle le *salut des âmes* ; saint Ambroise, un *or précieux et d'une valeur infinie* (2) ; saint Bernard, une *trompette dont le son signifie miséricorde et clémence* (3) ; saint Thomas d'Aquin, la *clef des trésors célestes* (4) ; et la séraphique Magdeleine de Pazzi, un *aimant qui attire les cœurs*, le prix de notre rédemption, le pain salulaire de nos âmes, le gage assuré de la vie éternelle.

Le sang, qui coula en abondance sur la croix, a été la précieuse rançon que Jésus-Christ a bien voulu payer pour acquitter les dettes

(1) Propter scelus populi mei percussi eum. *Is.*, LIII, 8.

(2) D. Ambr., *In ps.* xxxv.

(3) D. Bern., *Epist.* vii.

(4) D. Thom., *Opusc.* clviii.

des hommes envers la justice divine. C'est la pensée de saint Paul : « C'est par son sang, nous dit ce grand apôtre, que nous avons été rachetés, et que nous avons obtenu la rémission de nos péchés, selon les richesses de sa grâce, qui a surabondé en nous (1). »

EFFETS DE LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG.

Il n'y a pas de doute que tous ceux pour qui ce sang a été versé, ne puissent en retirer des biens immenses et au-dessus de toute expression.

1^o *Il est la source de tous les biens spirituels durant la vie.* Il est d'abord comme un baume salubre, qui guérit toutes les blessures que le péché peut faire à l'âme. Il apaise la colère du Seigneur, il nous réconcilie avec la justice divine que nous avons outragée, il rend à nos bonnes œuvres le mérite qu'elles ont perdu, il nous délivre de l'esclavage de nos passions, en nous donnant la force de les dompter ; il purifie l'âme de toutes ses taches ; c'est pourquoi le prophète Isaïe, s'adressant aux pécheurs, leur disait : « Lavez-vous, purifiez-vous (2). » Mais quelle est cette fontaine de vie, sinon le sang du divin Agneau, qui devient pour les âmes un bain salubre qui les purifie de toutes leurs iniquités ?

Le sang et l'eau qui coulèrent de la plaie adorable du côté sacré, dit saint Augustin, représentent les sacrements qui nous purifient et nous fortifient. Or, cette eau divine nous représente particulièrement le baptême, cette fontaine de vie dans laquelle nous sommes régénérés à la grâce. Mais d'où cet élément peut-il tirer son efficacité ? Du sang précieux de Jésus-Christ, répond l'abbé Rupert. C'est aussi de ce sang que le sacrement de confirmation tire sa vertu. C'est dans la douloureuse agonie de Jésus au Jardin des Oliviers, dans la sueur de sang qu'il éprouva, que les martyrs ont puisé leur courage, que chaque jour les chrétiens fidèles trouvent la force de combattre l'ennemi du salut. Le sang de Jésus-Christ nous purifie dans le sacrement de pénitence ; il nous nourrit dans la communion ; il nous encourage dans le sacrement de l'Extrême-Onction.

2^o *Le précieux sang de Jésus-Christ rend la mort douce et pleine de consolations.* En effet, un seul regard sur Jésus crucifié et répandant son sang jusqu'à la dernière goutte, suffit pour inspirer à l'âme une confiance sans bornes. Elle croit entendre la voix de ce sang, qui

(1) In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum, secundum divitias gratiæ ejus quæ superabundavit in nobis. *Ephes.*, 1, 7.

(2) Lavamini, mundi estote. *Is.*, 1, 16.

demande grâce et miséricorde. « Le sang du Sauveur, dit saint Bernard, a le son retentissant de la trompette, non pour annoncer les jugements de Dieu, mais les dons de sa bonté. »

3^e *Le sang de Notre-Seigneur nous obtiendra grâce au jugement particulier.* Effrayé de ce jugement, Job s'écrie : « Que ferai-je, lorsque le Seigneur se lèvera pour me juger (1) ? » Mais nous, misérables pécheurs, n'avons-nous pas bien plus raison de dire : Que ferai-je ? Eh bien ! voici sainte Magdeleine de Pazzi qui nous l'apprend : « Ah ! « je le sais, oui, je sais ce que j'ai à faire, s'écrie-t-elle, *je me cou-*
« *vrirai de votre sang*, ô mon Sauveur, et, humblement prosternée
« devant vous, je vous supplierai de ne pas considérer la grandeur
« de mes iniquités, mais les mérites de ce précieux sang. » Heureuse l'âme qui aura su prévenir ce dernier jour par une dévotion si salutaire !

VERTU DIVINE DU SANG DE JÉSUS.

LE BON LARRON. Contemplez le bon larron. Voilà assurément un grand pécheur qui, le jour où Jésus-Christ répandit son sang jusqu'à la dernière goutte, obtint, par ses mérites infinis, non-seulement son pardon, mais encore le bonheur d'aller avec lui dans le paradis. Cet heureux criminel, voyant l'adorable Jésus souffrir avec tant de patience et tant de charité pour les pécheurs, se sentit pénétré de la plus vive componction, et eut recours à lui avec une entière confiance dans l'efficacité de son sang ; aussi mérita-t-il d'entendre ces paroles à jamais mémorables et si propres à toucher les cœurs les plus endurcis : « Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis (2). »

SAINT CHARLES BORROMÉE. Ce saint était très-dévoué au sang adorable de Jésus. Malade et peu avant de mourir, il voulut se rendre à la sainte montagne de Varallo, pèlerinage fameux en Piémont, pour méditer, dans les saintes chapelles de ce sanctuaire, sur le prix infini de ce sang divin. Puis, lorsqu'il se sentit arrivé à sa dernière heure, pour se fortifier dans ce terrible passage du temps à l'éternité, il se fit apporter sur son lit une image de Jésus agonisant dans le Jardin des Olives, et il dit au père François Paingarola qui était venu le visiter : « Dans mes souffrances, je reçois une très-grande consolation de la contemplation des mystères de la passion de notre Sauveur, particulièrement de son agonie et de sa sépulture (3). »

SAINT ÉLÉAZAR. Il serait difficile d'exprimer combien furent grandes les tribulations, par lesquelles Dieu éprouva et purifia la vertu de saint Éléazar, comte Darian. Il fut injustement dépouillé de ses biens,

(1) Quid enim faciam, quùm surrexerit ad judicandum Deus ? *Job.*, xxxi, 14.

(2) Hodie mecum eris in paradiso, *Luc.*, xxiii, 43.

(3) *Vie du Saint*, par P. Giussano.

de son honneur, et eut d'autres maux à supporter. Au milieu de toutes ses douleurs, jamais on ne le vit donner le moindre signe de trouble; jamais la plus légère impatience; jamais on ne l'entendit former la moindre plainte. Un jour la comtesse Delphine, son épouse, lui demandant d'où pouvait lui venir cette tranquillité imperturbable, il lui répondit : « Quand quelque chose d'affligeant s'offre à moi, aussitôt je me cache dans les plaies de Jésus-Christ; j'y considère tout ce qu'il a souffert pour moi, et dès lors mes peines me paraissent légères (1).

SAINT MARCEL. La robe blanche que les néophytes portaient ordinairement après avoir reçu le baptême, et le linge blanc qu'on met encore aujourd'hui sur les enfants qui viennent d'être baptisés, sont les symboles de cette robe d'innocence dont les âmes y sont revêtues. C'est cette robe, teinte dans le sang de Jésus-Christ, que nous devons conserver sans tache, et porter au tribunal de Dieu. — Saint Marcel montra un jour à un apostat la robe blanche, qu'il avait reçue au baptême, afin que cette vue lui rappelât le bienfait de ce sacrement et qu'il revint à la vraie foi (2).

SAINT CAMILLE DE LELLIS. Ce saint, qui avait une tendre dévotion au précieux sang de Jésus, fut on ne peut plus consolé et encouragé, dans sa dernière maladie, par la vue d'une image de Jésus crucifié, dont lui-même avait conçu le dessin. On y voyait un groupe d'anges recueillir dans des calices le sang qui coulait des plaies du divin Sauveur, et le présenter au Père céleste. Cette vue procura au saint un grand soulagement, et le remplit de la plus vive confiance, à ses derniers moments (3).

SAINTE MAGDELEINE DE PAZZI. Nous avons pensé qu'il serait bon de rapporter ici, pour la consolation des âmes qui craignent de n'avoir pas une douleur suffisante de leurs fautes, les paroles qui furent inspirées à sainte Magdeleine de Pazzi. Elles font voir que, dans le sacrement de pénitence, le précieux sang de Jésus-Christ supplée à l'insuffisance de la contrition. La sainte, méditant un jour sur la sueur de sang, à laquelle l'adorable Jésus se trouva réduit dans le Jardin des Oliviers, disait : « Qui pourra comprendre, Seigneur, les abîmes
« d'amertume, par lesquels vous avez satisfait à la justice de votre
« Père et nous avez obtenu la détestation de nos péchés? C'est par
« le mérite de la douleur que vous voulûtes bien en ressentir, que
« nous sommes justifiés dans le sacrement de pénitence, lors même
« que nous n'y apportons qu'une contrition imparfaite; car vous
« avez daigné suppléer à ce qui manquerait à celle que nous devrions
« avoir, par cette tristesse, ces angoisses cruelles, cette douleur im-

(1) Aurien, *Vie des Saints*, c. xiv.

(2) Orsi, *Hist. eccles.*

(3) Cicutelle, *Vie du Saint*.

« mense, dont votre sacré cœur fut pénétré pendant votre sainte agonie. »

SAINTE THÉRÈSE. Une des âmes qui ont montré le plus de dévotion au précieux sang, est assurément sainte Thérèse, qui se sentait tout émue, dès qu'elle voyait une image qui lui rappelait le souvenir du sang ou des plaies de son Sauveur. C'est là que cette grande sainte apprenait à connaître le prix de son âme et l'amour que Jésus lui avait porté. Elle raconte elle-même ce qui suit : « Étant entrée un jour dans un oratoire, j'aperçus une image de Jésus-Christ couvert de plaies ; je me sentis aussitôt pénétrée de la plus vive compassion, tant était représenté au naturel tout ce qu'il a souffert pour nous ! La douleur que j'éprouvais fut portée à un tel point, qu'il me sembla qu'on me brisait le cœur ; et, m'étant jetée à ses pieds, je répandis une grande abondance de larmes, le suppliant de m'accorder la grâce de ne plus l'offenser (1). »

LE R. P. J. TAULÈRE. Les plaies de Jésus-Christ sont, dit ce pieux auteur, un *livre de vie* et un très-clair miroir. Quiconque les saurait bien pénétrer, y trouverait tout ce que Dieu peut donner en ce monde avec un parfait sceau du livre de vie. On trouve en ce livre toute la perfection de ce monde et de l'autre, suivant ces paroles de l'Évangile : *Je suis la voie, la vérité et la vie*. Malheur donc à ceux qui vont par un autre chemin. Les plus secrets amis de Dieu devraient véritablement jeter des larmes de sang de voir que partout on oublie les excellentes plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2).

SAINTE MELTILDE. Pour animer les pécheurs à mettre toute leur confiance en son précieux sang, le Seigneur apparut un jour à sainte Meltilde sur un autel, les mains étendues, et ses plaies répandant une grande abondance de sang. Il lui dit en même temps : « Voici mes plaies ouvertes, afin d'apaiser mon Père en faveur des pauvres pécheurs ; il y a quelques âmes si craintives, qu'elles n'ont pas assez de confiance en mon amour. Ah ! si ces âmes méditaient souvent sur mes souffrances, et avaient une véritable dévotion à mes plaies, elles cesseraient de craindre (3). »

SAINTE FRANÇOISE. Le cœur qui veut jouir de la véritable paix, doit s'unir à l'aimable cœur de Jésus, et se purifier dans le sang précieux qui coule de ses plaies adorables. — Sainte Françoise, dame romaine, vit un jour sortir du côté de Jésus une multitude de chaînes, qui paraissaient embrasées et attirer avec elles une grande abondance de sang en faveur de nos âmes. C'est par ces chaînes de feu que Jésus veut unir nos cœurs au sien et leur faire goûter la véritable paix, en les arrosant de ce sang pacifique, qui calme nos passions, nous rend

(1) Vie de la Sainte.

(2) Taulère, *Epit.* x.

(3) Sainte Meltilde, *Revel.*, liv. IV, c. 1.

vainqueurs du démon, et nous donne un avant-goût de cette paix éternelle, qui nous est réservée dans le ciel (1).

SAINT FRANÇOIS CARACCILO. Dans le temps que saint François Caracciolo travaillait avec zèle à la propagation de son ordre des clercs mineurs, on vint lui offrir de fonder une nouvelle maison à Agnane. Le saint, quoique déjà fort affaibli par toutes ses pénitences et par les fatigues qu'il avait endurées, partit de Rome pour se rendre dans cette ville, en passant par Lorette. Mais, deux jours après son arrivée, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui le réduisit bientôt à la dernière extrémité. Dieu lui ayant donné connaissance de sa mort prochaine, il voulut faire une confession générale et reçut le saint Viatique et l'extrême-onction dans les sentiments de la plus tendre piété. Ayant pris ensuite le crucifix entre ses mains, il ne cessait de répéter avec une confiance que lui inspirait son amour pour Jésus-Christ : « Sang de mon Jésus, répandu pour mon amour, tu es à moi. Je vous le demande, Seigneur, vous ne pouvez me le refuser, car il est à moi. » Puis, il baisait tendrement les plaies de son divin Rédempteur, et répétait encore : « Sang de mon Jésus, tu es à moi, et ce n'est que par toi et avec toi que j'espère pouvoir me sauver (2). »

LA BIENHEUREUSE RITE DE CASSIA. La bienheureuse Rite de Cassia avait la plus tendre dévotion à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle macérait son corps continuellement par les veilles, les jeûnes, le cilice, mais surtout par des épines, dont elle avait soin de garnir ses vêtements. Depuis environ minuit, jusqu'au lever du soleil, elle était continuellement occupée à contempler les plaies de Jésus crucifié (3).

SAINTE CATHERINE DE GÈNES. Dès son enfance, elle avait dans sa chambre une image de Jésus mort sur la croix; et, à la vue de son sang et de ses plaies, elle se sentait animée d'un amour si vif, qu'elle forma de bonne heure le projet de se consacrer toute à Dieu en embrassant la vie religieuse (4).

SAINTE LUTGARDE. Étant très-jeune encore dans un couvent de Bénédictines, l'ennemi de notre salut lui tendit un piège bien dangereux, et se servit pour cela de quelques jeunes libertins. Ceux-ci, ayant trouvé le moyen de pénétrer dans le monastère et de parvenir jusqu'à elle, lui tinrent des discours capables de séduire son cœur encore peu affermi dans la vertu. Elle eut donc le malheur de ne pas savoir se défendre d'un sentiment d'affection pour ceux qui lui tenaient un langage séducteur. Mais un jour qu'elle s'entretenait de ces dangereuses pensées, elle se sentit tout-à-coup saisie d'une

(1) Vie de sainte Françoise.

(2) Massini, *Vie des Saints*, Mois de juin.

(3) Leçons de son office.

(4) Massini, *Vie des Saints*, Mois de septembre.

secrète horreur; et au même instant Jésus-Christ lui apparut, lui montrant son côté ouvert et lui ordonnant de rejeter loin d'elle tous ces attraites coupables et de tourner son cœur vers cette divine plaie : « C'est là, lui dit-il, que tu trouveras les vraies délices et une source de consolations inépuisables. » Ces paroles produisirent dans Lutgarde un changement si parfait que, s'étant donnée entièrement au Seigneur, elle ne chercha plus qu'à lui plaire et parvint à une haute sainteté (1). PANORAMA DES PRÉDICATEURS, t. III.

PROCESSION DE BRUGES EN L'HONNEUR DU PRÉCIEUX SANG.

4. A Bruges, on faisait autrefois une célèbre et magnifique procession en l'honneur du précieux sang du Sauveur. Disons un mot sur l'origine de cette fête.

Elle remonte à la grande époque des croisades, si glorieuse surtout pour les Flamands. Le comte de Flandre, Thierry d'Alsace, qui, digne héritier de Robert de Jérusalem, fit quatre fois le pèlerinage armé de la Terre-Sainte, avait signalé sa valeur par tant d'exploits, et sa piété par tant de faits illustres dans la seconde croisade, que, pour l'honorer d'une récompense qui fût commune à ses vaillants concitoyens, le roi et le patriarche de Jérusalem résolurent de lui offrir un trésor inappréciable; et, en présence du roi de France Louis-le-Jeune, de l'empereur Conrad et des autres princes croisés réunis au Saint-Sépulcre, ils lui donnèrent une partie du sang de Jésus-Christ Notre-Seigneur, recueilli, selon les pieuses traditions, au pied de la Croix, le jour qui consumma le salut du monde, par Joseph d'Arimathie et par Nicodème.

Enfermé dans un cylindre de cristal recouvert de velours, le sang divin fut suspendu à une chaîne d'or, que l'on passa au cou du noble comte. Effrayé d'un fardeau si auguste, il en partagea la charge glorieuse avec Léon, abbé de Saint-Bertin, qui l'accompagnait; et il s'en revint en Flandre, où la plupart des récits disent qu'il arriva au mois d'avril de l'année 1149.

Il fut reçu avec des honneurs inouïs, dès qu'on sut le trésor sacré qu'il rapportait à son pays. Il rentra à Bruges, au son de toutes les cloches. Toute la ville, précédée par le clergé, était allée à sa rencontre; toutes les maisons étaient pavoisées et les rues jonchées de fleurs. Thierry, la tête découverte, monté sur un cheval blanc, que conduisaient par la bride deux religieux marchant les pieds nus, s'avavançait, au milieu des acclamations et des transports de son peuple à genoux, portant à son cou la sainte relique, qu'il n'osait toucher de ses mains. Le pieux abbé de Saint-Bertin le précédait; et ce fut lui, quand le comte fut arrivé au palais, qui déposa solennellement le sang

(1) Massini, *Vie des Saints*, 24 juin.

révéré du Sauveur dans la chapelle du bourg. Quatre chapelains furent nommés aussitôt, pour prendre soin de ce dépôt sacré, si précieux pour les chrétiens et si glorieusement acquis.

Ce fut une splendeur et une source de prospérités pour la ville de Bruges; et, le 3 mai 1311, la reconnaissance publique institua une procession annuelle pour célébrer la mémoire de cet événement. On enferma peu après le cylindre de cristal dans un tube d'or du poids de trente-six onces.

Pendant les troubles, un fidèle, Pérez de Malvenda, sauva ce trésor, caché dans sa maison, au sein d'une muraille discrète. En 1617, on l'honora d'une châsse splendide, exécutée par Jean Crabbe, ouvrage précieux, dessiné en la forme d'un temple, du poids de 770 onces, orné richement d'or massif, de perles et de pierreries; et la procession annuelle continua d'attirer la foule, qui était surtout immense, lorsqu'un jubilé ou une réjouissance publique inspirait des cérémonies extraordinaires et motivait ce qu'on appelait les cavalcades.

COLLIN DE PLANCY, *Légendes*.

Un jour que saint Loup, évêque de Sens, offrait le saint sacrifice, entouré de son clergé, une pierre précieuse tomba du ciel dans son calice. Cet illustre évêque avait une dévotion singulière pour les martyrs, et il visitait souvent leurs tombeaux. Animé de leur esprit, il crucifiait sa chair par des jeûnes rigoureux, par de longues veilles et par la pratique des humiliations. Cette magnifique perle, qui lui fut envoyée du ciel, mêlée au sang de Jésus-Christ, était le symbole de ses bonnes œuvres, faites en union des mérites du Sauveur, et comme l'annonce de la couronne qui lui était destinée dans le ciel.

TRENTIÈME INSTRUCTION.

RAISONS DE L'ÉLÉVATION. — ADORATION DE L'EUCCHARISTIE.
CÉRÉMONIAL DE LA CONSÉCRATION. — CHANT DE L'O *Salutaris*.

Statim adora Dominum Deum tuum.

Adorez aussitôt le Seigneur votre Dieu.

Tob., xi, 7.

Voilà donc notre adorable Sauveur présent sur nos autels, sans aucun éclat extérieur qui l'entoure, dépouillé de tout l'appareil de sa gloire et de sa majesté. Et néanmoins, tout caché qu'il est sous d'humbles apparences, la foi nous y découvre le Dieu, dont la sagesse infinie

gouverne le monde, dont la souveraineté s'étend du ciel à la terre et jusque dans les abîmes. Il est descendu de son trône céleste, à la voix d'un de ses ministres ; il s'est réduit à l'état de l'humiliation la plus profonde, à un véritable néant. Il se montre à nos yeux sans force, sans mouvement, sans vie ; car il renouvelle le sacrifice qu'il a fait autrefois de lui-même sur le Calvaire, et sa mort est figurée par la double consécration du corps sous l'espèce du pain, et du sang sous l'espèce du vin. Toutefois, malgré cette séparation mystique, n'oublions pas que Jésus-Christ est toujours vivant et tout entier avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, non-seulement sous l'une et l'autre espèce, mais encore sous toute partie sensible de chaque espèce.

Plus notre divin Rédempteur s'est abaissé pour nous, plus nous devons l'aimer et l'honorer (1). Qu'y a-t-il, en effet, de plus capable de nous toucher le cœur et de nous porter à vénérer un personnage de distinction, un prince de la terre, que de le voir oublier toutes ses grandeurs pour favoriser plus gracieusement quelque personne de basse condition ? Et serait-il possible que notre âme fût insensible à cet excès d'amour du Roi des rois, qui s'est renfermé dans son auguste sacrement, pour converser plus familièrement avec nous, sans dédaigner notre extrême bassesse, et pour nous servir de nourriture ? Adorons donc Notre-Seigneur sur le trône sacré de son Eucharistie, comme il a été adoré par les anges, dès le premier moment de son incarnation dans les flancs sacrés de la Vierge (2) ; par les bergers et les mages, dans la crèche de Bethléem ; par le bon larron, sur la croix ; par les apôtres, les disciples et tous ceux qui l'ont connu, dans la Judée, la Galilée et dans tous les endroits où il s'est montré. Adorons-le, comme il est adoré dans le ciel par tous

(1) Quantò pro me vilior, tantò mihi carior.

(2) Et adorent eum omnes Angeli ejus. *Hebr.*, 1, 6.

les Bienheureux, « Venez donc, vous dirai-je avec le prophète, adorons le Seigneur et prosternons-nous devant lui, parce que c'est lui qui nous a faits, et nous sommes son peuple et les brebis de son pâturage (1). »

Le culte suprême a été rendu de tout temps à l'Eucharistie, comme nous l'attestent les monuments les plus authentiques. Citons seulement les deux passages suivants, le premier de saint Augustin, le second de saint Ambroise : — « Personne ne mange cette chair, sans l'avoir auparavant adorée (2). — Nous adorons donc la chair de Jesus-Christ, que les apôtres ont adorée (3). » — Toutes les églises, grecques et latines, ont toujours été persuadées qu'après la consécration les anges mêmes se tenaient autour de l'autel, pour y adorer le Sauveur réellement présent. Comment donc les hommes n'adoreraient-ils pas ce corps sacré, qui est adoré par les Esprits célestes?

Disons toutefois que cette adoration de l'Eucharistie, pendant le saint sacrifice, ne s'est pas toujours faite de la même manière. Pendant les onze premiers siècles, depuis les premières paroles du Canon jusqu'à la fin, le clergé et le peuple se tenaient inclinés, adorant la Majesté divine et l'Incarnation, dont le mystère de l'Eucharistie n'est qu'une extension (4). Plus tard, lorsque Berenger eut osé blasphemer contre la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, on crut devoir donner à cet auguste sacrement des signes plus expressifs et plus éclatants de vénération; car l'Eglise s'est toujours appliquée à relever les vérités que l'hérésie attaquait, et à les mettre dans tout leur

(1) Venite, adoremus et procidamus ante eum... Quia ipse fecit nos, nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus. *Ps.* xciv, 3.

(2) Nemo illam carnem manducat, nisi prius adoraverit. *D. Aug.* in *Ps.* xxviii.

(3) Caro Christi, quam hodie quoque in mysteriis adoramus et quam apostoli in Domino Jesu, ut supra dicimus, adoraverunt. *D. Ambrosius*, De Spirit. Sanct., l. III, c. xii.

(4) Inclinant se et qui retrò stant et qui in facie, venerando scilicet Majestatem divinam et incarnationem Domini. *Ambrosius*, l. III, c. xxii.

lustre. Ce fut donc en détestation de l'erreur de Bérenger que l'usage s'introduisit de montrer au peuple l'hostie et le calice, pour l'inviter à les adorer. C'est à la France (1) que revient l'honneur d'avoir établi ce rit, qui est actuellement le plus solennel de la messe ; Rome ne tarda pas à nous l'emprunter, et aujourd'hui il est uniformément en usage dans toutes les Églises ¹.

Examinons maintenant en peu de mots les raisons, pour lesquelles le prêtre élève le corps et le sang de Jésus-Christ aussitôt après la consécration. C'est :

1° Pour faire adorer, ainsi que nous l'avons déjà dit, à toute l'assistance, le divin Sauveur, qui vient de se rendre présent tout entier sous chacune des espèces du pain et du vin ;

2° Pour représenter l'élévation du corps de Jésus-Christ sur la croix ;

3° Pour offrir à Dieu en silence le corps et le sang de Jésus-Christ, qui vient d'être immolé mystiquement sur l'autel ; c'est ainsi que les prêtres de l'ancienne alliance offraient à Dieu le sang des victimes ;

4° Pour imiter les prophètes, qui ont exalté le Sauveur dans leurs écrits, en chantant d'avance les bienfaits de son incarnation ;

5° Pour montrer que cette hostie est au-dessus de toutes les hosties, que Jésus-Christ est la victime sainte, dont l'immolation constitue le sacrifice par excellence, qui a dominé et éclipsé tous les autres, de même que le soleil fait pâlir les faibles lumières des hommes ;

6° Pour représenter cette autre exaltation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il sortit vivant et glorieux de son tombeau, et apparut plein de gloire à ses gardes éperdus et tremblants à ses pieds ;

7° Pour rappeler que le prodige de cette glorieuse

(1) On croit que c'est au Mans ou à Tours que cet usage a commencé.

résurrection, prêché en tous lieux, a converti les hommes et attiré au Sauveur, suivant sa prédiction, toutes les tribus de la terre ² (1).

Pendant cette partie si importante de la messe, occupons-nous avec un religieux tremblement du mystère ineffable qui se passe sur l'autel. Ranimons notre foi, et adorons le Dieu caché sous les voiles qu'a choisis sa tendresse. Unissons nos hommages à ceux que lui rend toute la cour céleste ; confondons-nous et anéantissons-nous devant sa majesté suprême, et demandons-lui toutes les grâces, toutes les bénédictions qui nous sont nécessaires, à nous et à tous ceux qui nous appartiennent. Et quel moment plus favorable pour les obtenir ? Lorsque son sang coule pour nous, pourrait-il nous refuser quelque chose ? Lorsqu'il s'élève comme pour être plus près de son Père, afin de prier et d'intercéder plus puissamment en notre faveur, exposons-lui nos misères et nos besoins ; mais surtout élevons-nous nous-mêmes de terre, et que tous nos cœurs volent vers lui.

Oui, divin Sauveur, attirez-nous à vous par la puissance et la vigueur de votre sacrement ; attirez-nous à vous par les charmes de votre amour ; car si c'est ici un mystère de foi, c'est bien encore plus un mystère de charité. Le propre de la charité est d'aimer les autres jusqu'à l'oubli de soi ; et, n'est-ce pas ce que fait Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Ah ! si nous pouvions le voir une seule fois des yeux du corps, si nous pouvions contempler, ne serait-ce que pour un moment, cette face plus brillante que le soleil et plus gracieuse que l'aurore, de quelle céleste ardeur notre âme serait embrasée ! Comme cette vue nous causerait d'ineffables délices ! Comme, pendant tout le reste de cette vie, notre cœur demeurerait suspendu et haletant après ce Dieu d'amour, jusqu'à ce que nous fus-

(1) Ego autem, quum exaltatus fuero à terrà, omnia traham ad meipsum. *Joan.*, xxiii, 32.

sions pleinement rassasiés, en le regardant face à face, sans voiles, au milieu de son paradis ! Mais il est là, devant nous, sous les symboles eucharistiques ; nous ne pouvons en douter ; et notre cœur tressaille de joie, et nous cédon's aux attrait's de ce Dieu de bonté, qui nous a préparé une table contre nos ennemis, une coupe enivrante pour charmer nos douleurs (1), et qui nous offre le pain vivant descendu du ciel, c'est-à-dire son propre corps en nourriture ³.

Maintenant étudions pendant quelques instants le cérémonial de la consécration. Qu'il est beau, surtout aux messes solennelles, et qu'il est capable de produire dans nos âmes les plus douces et les plus salutaires émotions !

Certes, ce fut un ravissant spectacle que celui qui s'offrit à l'apôtre saint Jean, lorsqu'il vit sur la montagne de Sion l'Agneau immolé, environné d'une foule innombrable de saints, de vierges et d'Esprits bienheureux, louant, adorant tous ensemble le Seigneur et chantant un cantique mystérieux. Vingt-quatre vieillards, revêtus de robes blanches et prosternés jusqu'à terre, disaient : « Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance, parce que vous avez créé toutes choses (2). »

Parmi les anges, les uns balançaient des coupes d'or, pleines d'encens et de parfums ; les autres chantaient en s'accompagnant de leurs harpes : « Oui, l'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction (3) ; » et une multitude de voix, partant de tous les

(1) *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me... et calix meus inebrians quàm præclarus est. Ps., xxii, 6, 7.*

(2) *Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem et virtutem, quia tu creasti omnia. Apoc., iv, 11.*

(3) *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem et sapientiam et fortitudinem et honorem et gloriam et benedictionem. Apoc., v, 12.*

points, répondaient en chœur : « A celui qui est assis sur le trône, à l'Agneau immolé, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans tous les siècles des siècles (1). » Cette scène magnifique, sublime, ne se renouvelle-t-elle pas, dans nos églises, tous les dimanches, spécialement aux jours des grandes solennités, lorsque toute la pompe du culte est déployée ? Au moment où le Christ devient présent sur l'autel, ne dirait-on pas que l'Église du ciel, la Jérusalem céleste, descend avec lui, pour lui faire cortège et l'adorer avec nous ; ou bien que l'Église de la terre est elle-même transportée au ciel, pour en partager la gloire et le bonheur !

Comme autrefois saint Jean, dans son ravissement de Pathmos, vous voyez le trône qui est l'autel, et sur ce trône est l'Agneau immolé. Les vieillards, les anciens du sanctuaire, les prêtres et les fidèles, le diacre et le sous-diacre (2), tous sont prosternés, immobiles de crainte, de respect et d'amour. Le célébrant lui-même, aussitôt après la consécration de chaque espèce, tombe à genoux et adore profondément. Cette adoration, subite, instantanée, ne vous dit-elle pas qu'un grand mystère, qu'un grand miracle vient de s'accomplir ; et puis, lorsque le prêtre élève l'espèce consacrée et que toute l'assistance s'incline plus dévotement et semble en quelque sorte s'anéantir, ne sentez-vous pas votre foi se ranimer au dedans de vous, et n'êtes-vous pas comme tout pénétré de la présence du Sauveur dans son auguste sacrement ? Oui, c'est le Dieu vivant qui est là devant vous ; il est toujours accompagné de ses anges, représentés dans nos saintes cérémonies par ces lévites ou ces jeunes enfants revêtus de leurs blanches tuniques, dont les uns

(1) *Sedenti super thronum et Agno benedictio et honor et gloria et potestas in sæcula sæculorum. Apoc., v, 13.*

(2) Le sous-diacre se tient agenouillé au bas des degrés de l'autel, derrière le célébrant. Le diacre est aux côtés du célébrant, ayant soin de tourner les feuillets du Missel et de lever et replacer la pale.

portent des flambeaux allumés (1), symbole de leur foi vive, et dont les autres agitent des encensoirs pleins de feu et d'encens (2), symbole de l'ardeur de leur amour et du parfum de leur piété.

N'entendez-vous pas aussi comme des voix célestes et une musique divine, qui célèbrent la venue du Dieu fait homme ? L'orgue verse à flots ses modulations les plus douces ; au son argentin de la petite cloche du sanctuaire, qui, par trois reprises, à chaque élévation, avertit la foule de s'incliner, se mêlent les voix fortes, vibrantes, majestueuses, des grandes cloches, qui, mises en volée au sommet de leurs tours, au moment même où le mystère s'accomplit, en portent la nouvelle dans toute la contrée, et invitent les fidèles à unir leurs prières et leurs adorations à celles que la divine Eucharistie reçoit du peuple présent dans l'enceinte sacrée⁴. C'est ainsi que saint Jean, dans la céleste liturgie qu'il nous représente dans son Apocalypse, entendit de grands bruits venus d'en haut ; c'est ainsi qu'autrefois les lévites, pendant le temps du sacrifice, faisaient éclater le son de leurs trompettes d'argent.

A ces harmonies si belles, si touchantes, vient se joindre dans certaines églises le chant du cantique :

(1) Au commencement du Canon, deux, quatre, six ou huit céroféraires, selon le degré de la fête et l'importance des églises, viennent au chœur avec des torches, saluent le chœur, font à l'autel une génuflexion, s'agenouillent aux côtés du sous-diacre, et y demeurent jusqu'après l'élévation. Ils restent même jusqu'après la communion, aux messes des morts et les jours de pénitence, auxquels le clergé se tient à genoux jusqu'à la paix, ou encore s'il doit y avoir communion du clergé.

(2) Le thuriféraire, agenouillé du côté de l'épître près de la crédence, fait mettre de l'encens dans l'encensoir un peu avant la consécration ; et, pendant l'élévation de l'hostie et celle du calice, il encense, en ayant soin de s'incliner profondément avant et après. *Rub. M.* pars II, tit. VIII, n. 8. — C'est au sous-diacre à encenser pendant l'élévation, lorsqu'il ne tient pas la patène, comme aux messes des morts.

O sainte et salutaire Hostie,
C'est vous qui nous ouvrez les célestes parvis ;
Donnez force et secours à notre âme assaillie
Par d'innombrables ennemis.

*O salutaris Hostia ,
Quæ cœli pandis ostium.
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium*^b.

Ce cantique est si beau, si sublime, que l'impie lui-même s'en extasie ; et quel concert ravissant, lorsque mille voix d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes vierges, d'enfants et de vieillards, immédiatement après la consécration eucharistique, s'unissent et se confondent pour saluer la divine hostie, comme par une explosion d'admiration, de reconnaissance et d'amour ! *O salutaris hostia !* O sainte et salutaire hostie ! Quelles belles paroles ! quelles douces prières ! Et cette adoration de tout un peuple prosterné à terre, cet accord de tant de voix et de tant de cœurs, ce chant grave, plein, majestueux, si parfaitement adapté à la sublimité de la cérémonie, cet ensemble d'harmonies ineffables, convergeant à un point unique, à cette petite et imperceptible hostie, qui renferme un Dieu plus grand que le monde, tout cela vous saisit, vous élève au-dessus de la région des sens, et vous fait éprouver une de ces pures et calmes émotions que l'âme savoure délicieusement (1).

A Rome, on ne chante ni on ne touche de l'orgue pendant l'élévation ; on se contente de prier, de louer et d'adorer en silence. Cette adoration silencieuse a elle-même quelque chose de beau, d'auguste, d'imposant et

(1) An in elevatione SS. Sacramenti in Missis solemnibus cani possit *Tantum ergò*, etc., vel aliqua antiphona tanti sacramenti propria ? — Affirmative et amplius. *S. R. C.*, 14 avril. 1753. — Une pareille coutume se peut conserver, à la condition toutefois que ces paroles soient chantées par des chantres agenouillés, et non par des orchestres de gens debout, ajoutant en un instant si auguste au dérangement que cause leur bruyante exécution, le scandale de leur attitude. *Petit Rituel de Moulins*.

Lorsque le chœur n'a pas achevé le *Sanctus*, il se tait pendant la consécration ; puis l'élévation terminée, il reprend à *Benedictus qui venit*, etc.

convient parfaitement à l'incompréhensible mystère auquel s'applique surtout cette parole : « Le silence est votre plus belle louange (1). »

Toutefois, disons-le, les larmes aux yeux et le cœur navré de tristesse, au pied de ce nouveau calvaire, en présence de cet autel, où, par un prodige d'amour, s'immole pour nous l'Agneau sans tache, que de regards égarés, que de cœurs dissipés ! « O indignes chrétiens ! s'écrie saint Chrysostome, ô malheureux ! c'est pour vous que coule le sang de l'Agneau immaculé, et vous n'êtes pas prosternés, pénétrés et anéantis en esprit devant Dieu ! » « Et votre corps, dit encore Bossuet, est là comme mort, sans esprit, sans foi. Quoi donc ! vous ne sentez rien ! vous ne songez pas que ces espèces sacrées sont l'enveloppe où est renfermé le corps de votre Sauveur et comme le drap mortuaire dont il est couvert ! Vous assistez au tombeau où est votre père, qui est mort percé de plaies pour vous sauver, et vous êtes insensible ! »

Disons-le encore : combien de chrétiens se contentent des sentiments d'une vague religiosité ; ils aiment la splendeur du culte ; la pompe de nos cérémonies est pour eux un agréable spectacle ; mais leur religion se borne là. Pour nous, entrons dans l'esprit de l'Évangile ; appliquons-nous à purifier notre âme, à l'orner des vertus chrétiennes, à faire de notre cœur un autel, où Dieu soit adoré en esprit et en vérité. Que ces flambeaux allumés autour du sanctuaire nous rappellent que notre lumière doit briller aussi aux yeux des hommes, afin qu'en voyant nos bonnes œuvres, ils louent le Père céleste (2). Que cet encens, qui brûle et s'élève en nuage odorant, soit l'image de la ferveur de nos prières, du parfum de nos vertus, de notre esprit de dévouement, d'immolation et de sacri-

(1) Silentium tibi laus.

(2) Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth.*, v, 16.

fice. Que les sentiments les plus purs, les plus suaves, les plus exquis répondent aux belles mélodies que nous entendons, aux belles cérémonies que nous voyons ; qu'en un mot tout soit à l'unisson, esprits et cœurs, attitude respectueuse du corps et recueillement de l'âme, pompe sublime et adoration profonde, et qu'il en résulte une harmonie telle que le Très-Haut, au milieu des splendeurs célestes et des concerts angéliques, n'en trouve point de plus douce, de plus capable de charmer son oreille.

Victime sainte et salutaire,
 Qui, vous immolant sur l'autel,
 Dans cet adorable mystère,
 Nous ouvrez la porte du ciel !
 De cruels ennemis nous pressent ;
 Brisez des pièges qu'ils nous dressent
 Les tristes et honteux liens.
 Soyez notre appui, notre force
 Contre la périlleuse amorce
 Des faux plaisirs et des faux biens.

Le comte DE MARCELLUS.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.

Que tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. *Philipp.*, II, 10.

Ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase,
 Ces parfums, ces soupirs s'exhalant du saint lieu,
 Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
 Tout me répond que c'est un Dieu.

LAMARTINE.

1. On a souvent donné le nom d'élévation (1) à toute l'action du sacrifice. Cette dénomination se trouve en tête de la Liturgie de saint Basile. On s'est servi de ce terme, soit parce que le saint sacrifice s'élève vers Dieu, soit parce qu'il excite le cœur du prêtre et ceux des assistants à s'y élever ; car si toute prière est une élévation de l'âme à Dieu, à combien plus forte raison cette définition convient-elle au saint sacrifice, qui est l'acte d'adoration le plus digne et la prière la plus parfaite ; ce qu'Anastase le Sinaïte exprime très-bien

(1) Ἀναρροῦν, élévation, action d'élever de nouveau, ou, comme l'explique Hésychius, supplication, invocation.

« Soyez pénétrés de respect, dit-il; soyez pénétrés d'une crainte religieuse à ce moment de l'élévation. Le même amour, la même ferveur avec laquelle chacun assiste à cet instant précieux, l'accompagne et le reporte vers Dieu. On l'appelle *anaphore*, parce qu'il nous élève de nouveau à Dieu (1). »

L'ÉLEVATION CHEZ LES GRECS.

L'élévation des saintes espèces, chez les Grecs, a lieu un peu avant la communion, ainsi que nous l'apprennent les liturgies de saint Jacques, de saint Basile et de saint Chrysostome. Or, plusieurs Pères grecs nous enseignent que cet usage est fort ancien. Le prêtre consacre les divins mystères, dit saint Denis; il montre ce qu'il a célébré; il découvre aux yeux de tous les dons sacrés, qui étaient cachés (2). « — Qui donc des saints Pères, dit saint Basile, nous a laissé par écrit les paroles de l'invocation, lorsqu'on montre le pain eucharistique et le calice de bénédiction (3)? » — Saint Germain s'exprime en ces termes à la fin de sa *Contemplation des choses ecclésiastiques*: « L'élévation du corps vénérable du Sauveur rappelle et représente son élévation sur la croix. » — Le célébrant, dit Anastase le Sinaïte (4), « après la sanctification du sacrifice non sanglant, élève le pain de vie et le montre à tous. »

Après l'Oraison dominicale et les autres prières, les Maronites font également l'élévation de la manière suivante. Le célébrant, en élevant le corps du Sauveur, dit à voix haute : *Que les choses saintes soient données aux saints dans la pureté, dans la perfection et dans la sainteté*. Le peuple répond : « Un seul Père saint, un seul Fils saint, un seul Esprit-Saint; gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Le prêtre élève le calice en disant : « Ainsi, Seigneur, nous croyons « en vous, en vérité et sincèrement, de la même manière que l'Église « catholique croit en vous, car vous êtes un seul Père saint, auquel « gloire soit rendue, *Amen*; un seul Fils saint, auquel gloire soit rendue, *Amen*; un seul Esprit-Saint, auquel gloire et actions de grâces « soient rendues dans tous les siècles, *Amen*. »

Les Éthiopiens font également cette élévation. Immédiatement avant la communion, le diacre dit : *Regardons*; le célébrant : *Donnez le Saint aux saints*. Le peuple continue : *Un seul Père saint, un seul Fils saint, un seul Esprit-Saint*. Et le prêtre, élevant le Sacrement, dit à haute voix : *Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de nous*.

Cette élévation de l'hostie a été figurée dans l'ancienne loi; car nous y voyons souvent qu'une partie de la victime était élevée par

(1) In Orat. de Synaxi.

(2) D. Dionys. *Eccles. Hier.*, c. III.

(3) D. Basil., *De Spiritu Sancto*, c. XXVII.

(4) De sacrâ Synaxi.

les prêtres en présence du Seigneur (1). On assure aussi que David a marqué ce rite; car dans le psaume LXXI, où nous lisons : *Le froment, semé dans la terre et sur le haut des montagnes, poussera ses fruits*, la paraphrase chaldaïque porte : « Le pain de froment sera sur la tête des prêtres (2). » Quelques anciens docteurs juifs (3) ont aussi entendu ce passage du sacrifice, que devait établir le Messie.

Les docteurs hébreux disent que le prêtre, en élevant ses mains chargées d'offrandes, les portait en haut, en bas, à droite et à gauche, c'est-à-dire vers les quatre parties du monde, comme pour reconnaître que celui à qui il faisait ces offrandes, était le souverain Seigneur de toute la terre (4).

DE L'ÉLEVATION DU CALICE.

2. Au commencement du douzième siècle, on éleva le calice par la même raison qu'on éleva l'hostie, pour faire adorer Jésus-Christ d'une manière sensible, dès le moment qu'il se rend réellement présent sur l'autel par la consécration. Quelques auteurs même avancèrent que la consécration de l'hostie n'était achevée qu'après toutes les paroles qu'on dit sur le calice. Ainsi, selon eux, il n'aurait fallu élever qu'en cet endroit l'hostie avec le calice. Pierre, chantre de l'église de Paris, fameux théologien, qu'on a appelé tout court Pierre le Chantre, soutint que la consécration des deux espèces était indivisible; que le pain, non plus que le vin, n'était changé qu'après que toutes les paroles de la consécration étaient achevées; et que si un prêtre, après les paroles prononcées sur le pain, n'avait pu continuer à cause de quelque accident, ou s'il s'apercevait après la consécration de l'hostie qu'il n'y avait point de vin dans le calice, il faudrait qu'on recommençât de nouveau de consacrer les deux espèces. Cette question durait encore vers la fin du treizième siècle, comme on le voit dans Durand de Mende (5); mais elle ne changea rien dans la pratique, qui en était une condamnation, et qui l'a même fait cesser. On n'at-

(1) Sanctificabis eos, elevans coram Domino... Sanctificabisque illud elevatum coram Domino. *Exod.*, xxix, 24, 26. — Quùm... messueritis segetem, feretis manipulos spicarum, primitias messis vestræ ad sacerdotem, qui elevabit fasciculum coram Domino, ut acceptabile sit pro vobis. *Levit.*, xxiii, 10, 11. — Tortamque absque fermento, et laganum azymum unum;... susceptaque elevabit in conspectu Domini. *Num.*, vi, 19, 20.

(2) Et erit firmamentum in terrâ in summis montium; superextolletur super Libanum fructus ejus. *Ps.* LXXI, 16. — Paraph. Chald : Erit placenta tritici in capitibus sacerdotum. — Cette application peut paraître un peu forcée; mais elle est ingénieuse et pleine de piété.

(3) Galatin., *Arcan. cathol. verit.*, liv. X, c. iv. — Raymund. Martin., *Pugio fid.* p. III, distinct. 3, c. xv.

(4) Voss.

(5) *Ration.*, liv. IV, c. xli, n. 43 et 47.

endit nulle part que la consécration du calice fût faite, pour élever ou adorer l'hostie; on l'éleva d'abord après avoir dit : *Hoc est enim corpus meum*. — Eudes de Sully, évêque de Paris, qui succéda à Maurice en 1198, l'année d'après la mort de Pierre le Chantre, prescrivit (1) l'élévation de l'hostie pour la faire adorer aussitôt après ces paroles : *Hoc est enim corpus meum*, et ne parle point de l'élévation du calice. On ne l'a élevé en plusieurs églises qu'au quinzième siècle, et en d'autres qu'au seizième (2).

La vraie raison pour laquelle on s'est contenté durant longtemps en plusieurs églises d'élever l'hostie sans élever le calice, c'est que les fidèles se prosternaient dès qu'ils avaient vu la sainte hostie, et se tenaient dans cet état jusqu'à la fin de la consécration du calice. Ainsi ils continuaient d'adorer pendant la consécration du précieux sang, sans qu'il fût nécessaire d'élever le calice, pour faire cet acte d'adoration (3).

LE BRUN, *Explication*.

Le missel des Carmes, après l'élévation du calice, commande de réciter, aux fêtes du carême, à la messe conventuelle, le psaume *Deus, venerunt gentes*, suivi de cette oraison : « Dieu très-miséricordieux, qui oubliez les iniquités de ceux qui se convertissent à vous, et qui écoutez avec bonté leurs gémissements, regardez vos temples profanés par la main des infidèles, et voyez l'affliction du troupeau que vous avez choisi. Souvenez-vous de votre héritage acquis au prix du sang si précieux de votre Fils. Cette vigne, que votre droite a plantée et qu'un sanglier farouche s'efforce de ravager, venez la visiter avec amour; fortifiez par votre puissance ceux qui la cultivent contre la rage de ceux qui la dévastent; rendez-les victorieux, et donnez à ceux qui la soignent la possession de votre royaume, par le même Seigneur Jésus-Christ. » — Les jours de dimanche et de

(1) Synodic., p. 16.

(2) L'Ordinaire des Prémontrés, non plus que le statut du Chapitre général de Cîteaux, en 1215, l'Ordinaire et le missel des Jacobins écrits en 1254, l'Ordinaire des Guillemites, en 1279, ne marquent que l'élévation de l'hostie; et les Chartreux n'élèvent point encore le calice, pour le faire voir à ceux qui sont derrière le prêtre, comme ils élèvent l'hostie. On ne voit l'élévation du calice chez les Jacobins que dans le supplément de leur Ordinaire, dressé et approuvé à Salamanque en 1376, où il est dit que cet usage s'était établi chez eux, et qu'on élevait le calice découvert, conformément à ce qu'observaient tous les clercs qui suivaient le nouvel Ordinaire romain. — *Nota quòd calix non elevatur in verbis rubricæ stando, sed statim post consecrationem deponitur et cooperitur corporale, sed tamen jam usus habet quòd elevatur, sed discoopertus sicut etiam modò clerici omnes faciunt quotquot recitant secundum Ordinarium novum Romanum. Adnot. JOAN., DE PALENT. Venet. 1583.*

(3) En certains endroits, on élevait le calice couvert du petit corporal plié, c'est-à-dire de la pale. Mais, comme on était exposé à laisser tomber la pale, on a trouvé plus sûr de l'élever découvert.

fêtes, on récite à ce même moment le psaume *Lætatus sum*, avec les oraisons pour l'Église et pour la paix.

LA MESSE EST LA CONTINUATION DE LA CÈNE DE JÉSUS CHRIST.

3. Reconnaissons, chrétiens, que toutes grâces abondent dans ce sacrifice. Jésus est mort une fois, et n'a pu être offert qu'une fois en cette sorte; autrement il faudrait conclure que la vertu de cette mort serait imparfaite; mais ce qu'il a fait une fois de cette manière, qui était de s'offrir ainsi tout ensanglanté et tout couvert de plaies, et de rendre son âme avec tout son sang, il le continue tous les jours d'une manière nouvelle dans le ciel, où nous avons vu, par saint Paul, qu'il ne cesse de se présenter pour nous; et dans son Église, où tous les jours il se rend présent sous ces caractères de mort.

Peuple racheté, assemblez-vous pour célébrer les miséricordes de votre Père céleste, par Jésus-Christ immolé pour vous. Où est le corps de Jésus, là est le lieu de votre assemblée : *Où est ce corps, là les anges doivent accourir* (1). Et qu'y ferons-nous? Qu'a fait Jésus? *Il a pris du pain; il a béni; il a rendu grâces dessus*. Il a fait de saintes prières; *il a pris une coupe* : il a fait de même dessus. Le prêtre fait comme lui; on mange, on boit ce corps et ce sang; on dit l'hymne et on se retire. Soyons attentifs; suivons le prêtre, qui agit en notre nom, qui parle pour nous; souvenons-nous de la coutume ancienne, d'offrir chacun son pain et son vin, et de fournir la matière de ce sacrifice céleste. La cérémonie a changé; l'esprit en demeure; nous offrons tous avec le prêtre; nous consentons à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit; et que dit-il? *Priez, mes frères, que mon sacrifice et le vôtre soit agréable au Seigneur notre Dieu*. Et que répondez-vous? *Que le Seigneur le reçoive de vos mains*. Quoi? notre sacrifice et le vôtre! Et que dit encore le prêtre? *Souvenez-vous de vos serviteurs, pour qui nous vous offrons*. Est-ce tout? Il ajoute : *ou qui vous offrent ce sacrifice*. Offrons donc aussi avec lui; offrons Jésus-Christ; offrons-nous nous-mêmes avec toute son Église catholique, répandue par toute la terre.

Le prêtre bénit; il rend grâces sur ce pain et sur ce vin, qui va être changé au corps et au sang; il prie pour toute l'Église : bénissez, rendez grâces, priez. On vient à cette spéciale bénédiction, par laquelle on consacre ce corps et ce sang : écoutez, croyez, consentez. Offrez avec le prêtre; dites *Amen* sur son invocation, sur sa prière. Le voilà donc; il est présent; la parole a eu son effet; voilà Jésus aussi présent qu'il a été sur la croix, où il a paru pour nous par l'oblation de lui-même (2); aussi présent qu'il est dans le ciel, où il paraît encore pour

(1) *Ubicumquæ fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ. Matth., xxiiv, 28.*

(2) *Per hostiam suam apparuit. Hebr., ix, 26.*

ous devant la face de Dieu (1). Cette consécration, cette sainte cérémonie, ce culte plein de sang et néanmoins non sanglant, où la mort est partout et où néanmoins l'hostie est vivante, est le vrai culte des chrétiens, sensible et spirituel, simple et auguste, humble et magnifique en même temps.

Quoi ! durant un si grand mystère, pas un soupir sur vos péchés ; pas un sentiment de componction ! Vous assistez de corps seulement ! Ah ! quoi ! Jésus n'est-il ici que selon le corps ? Son esprit n'est-il pas aussi avec nous ? Et que veut donc dire le prêtre, lorsqu'il nous salue en disant : *Dominus vobiscum, le Seigneur est avec vous ; Et avec votre esprit*, répondez-vous. C'est donc à l'esprit du prêtre, à l'esprit du sacrifice, que vous voulez vous unir. . . Vous vous réveillez à ces paroles ; mais songez-vous bien que ce Jésus ici présent ne veut pas vous voir avec le moindre ressentiment contre votre frère, ou, pour parler comme lui, avec le moindre ressentiment de votre frère contre vous (2) ! Vos autres dérèglements ne lui causent pas moins d'honneur. Allez, vous dit-il, *hypocrites, qui ne m'honorez que des lèvres, et dont le cœur est loin de moi* (3), retirez-vous. Non, revenez ; animez-vous, rentrez en vous-mêmes ; donnez du moins un soupir au déplorable état de votre âme. Dites : *Je confesserai à Dieu mon péché ; et vous me l'avez remis* (4).

Oui, vous le pourrez confesser avec tant de componction et de si bon cœur, qu'il vous sera pardonné à l'instant.

BOSSUET, *Méditations*.

VISIONS MIRACULEUSES PENDANT L'ÉLEVATION.

Sainte Catherine de Sienne vit un jour, à l'élévation de la sainte hostie, Jésus sous la forme d'un globe de feu ; et elle ne pouvait concevoir comment tous les cœurs des hommes n'étaient pas brûlés et consumés par ce feu divin.

SAINT LIGUORI, *Pratique*.

A l'élévation de la sainte hostie, le jour de la seconde fête de sainte Agnès, le pape Innocent III vit un ange vêtu de blanc, avec une croix de deux couleurs, paraissant racheter des captifs. C'était à l'époque où Jean de Matha était venu lui demander l'approbation de l'Ordre

(1) Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis. *Hebr.*, ix, 24.

(2) Et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te.

Matth., v, 23.

(3) Hypocritæ, benè prophetavit de vobis Isaïas, dicens : Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est à me. *Matth.*, xv, 7, 8.

(4) Dixi : confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei. *Ps.* xxxi, 5.

de la très-sainte Trinité qu'il se proposait d'établir, pour délivrer les malheureux chrétiens, qui gémissaient sous les chaînes de l'esclavage, dans les pays infidèles.

Jean de Matha avait eu lui-même une vision semblable, lorsqu'il célébra sa première messe. Un ange lui apparut vêtu de blanc, ayant sur la poitrine une croix rouge et bleue et les bras croisés et étendus sur deux captifs, qui étaient à ses côtés, l'un chrétien et l'autre maure. L'homme de Dieu, ravi en même temps en extase, comprit par cette vision qu'il était destiné à racheter les captifs des mains des infidèles.

Pour se conduire avec plus de maturité dans une affaire de cette importance, il se retira dans une solitude, où, par l'ordre de la Providence, il trouva Félix de Valois qui y demeurait depuis longtemps; il se lia de société avec lui et s'exerça, pendant trois ans, à la prière, à la contemplation et à l'étude de toutes sortes de vertus. Il arriva un jour, lorsqu'ils s'entretenaient ensemble des choses saintes auprès d'une fontaine, qu'un cerf, qui avait au milieu de son bois une croix rouge et bleue, s'approcha d'eux. Comme Félix demeurait surpris de cette nouveauté, Jean lui raconta la vision qu'il avait eue à sa première messe. Ils s'appliquèrent tous deux avec plus d'ardeur à la prière, et, selon l'avertissement qu'ils reçurent en songe par trois fois, ils résolurent d'aller à Rome, afin d'obtenir du pape l'institution d'un nouvel Ordre pour la rédemption des captifs. Le pape Innocent III, ayant été favorisé lui-même de l'apparition céleste que nous avons mentionnée, n'hésita pas à approuver leur institut qu'il appela l'Ordre de la très-sainte Trinité de la rédemption des captifs; et il voulut que tous ceux qui en feraient profession, portassent des habits blancs avec une croix rouge et bleue.

Cet ordre ayant été ainsi établi, les saints fondateurs s'en retournèrent en France, et bâtirent leur premier monastère, qui fut celui de Cerfroid, dans le diocèse de Meaux.

Légendes du Bréviaire.

Il serait difficile d'exprimer l'ardente et affectueuse dévotion, dont saint Pascal Baylon était animé à l'égard du très-saint sacrement de l'Eucharistie, dévotion qu'il parut conserver même après sa mort; car on le vit, étendu dans le cercueil, ouvrir et fermer deux fois les yeux à l'élévation de la sainte hostie, prodige qui fit l'admiration de tous ceux qui en furent les témoins. Il défendit plusieurs fois en public et en particulier, contre les hérétiques, la vérité de la présence réelle; ce qui le fit grièvement maltraiter en beaucoup de circonstances. Souvent même on attenta à ses jours; mais la providence de Dieu l'arracha de la main des impies.

Ce Saint, né de parents pauvres et pieux à Torre-Hermosa, petit bourg du diocèse de Sagonte, dans l'Aragon, donna, dès ses plus

Jeunes années, des gages de la sainteté à laquelle il devait parvenir. Porté au bien par la trempe même de son esprit, avide par-dessus tout de goûter les choses célestes, il passa son enfance et sa jeunesse à garder les troupeaux, genre de vie qui lui plaisait beaucoup, parce qu'il le jugeait bien propre à entretenir l'humilité et à conserver l'innocence. Il vivait de peu, priait toujours, et jouissait d'une telle autorité et d'une si grande faveur auprès de ceux de son âge et de ses compagnons, qu'il apaisait leurs différends, reprenait leurs défauts, instruisait leur ignorance, excitait leur lenteur et était regardé partout comme un père et un maître. Chacun le respectait et l'aimait; la plupart se plaisaient déjà à lui donner le titre de bienheureux.

Mais celui qui s'était développé si heureusement dans le siècle, terre inculte et sans eau, devint comme la fleur des vallées, quand il fut planté dans la maison du Seigneur, et répandit partout un admirable parfum de sainteté. Pascal embrassa donc avec ardeur un institut sévère, et fut admis à faire profession dans l'Ordre des Mineurs déchaussés de la stricte observance. Depuis cet instant, il courut dans la voie de la perfection, comme un géant qui se hâte d'arriver au bout de sa carrière. Tout entier au culte divin, il ne pensait le jour et la nuit qu'aux moyens de mieux retracer en lui la ressemblance du Seigneur. Aussi arriva-t-il bientôt que les religieux les plus avancés se le proposaient comme un modèle à imiter, et croyaient apercevoir en lui la perfection même des Séraphins, tandis que Pascal, dans son humble condition de frère servant, se regardait comme le rebut des autres, s'emparait avec une joie suprême, et comme s'ils lui eussent appartenu de plein droit, des offices les plus pénibles et les plus bas du monastère, et mettait à les remplir autant d'humilité que de patience. Quelquefois, cependant, la chair essayait de se révolter en lui contre l'esprit; mais il la domptait par des macérations continuelles; et, par une application assidue au mépris de sa propre personne, il donnait tous les jours à son âme une nouvelle ferveur et se portait à de plus grandes austérités.

Il n'était pas rare de le voir pendant son oraison, privé de l'usage de tous les sens, rester dans un délicieux anéantissement que l'amour produisait. C'était alors, comme on l'a cru de son temps, que son âme se remplissait de cette science céleste, qui l'a rendu, lui homme sans culture et sans instruction, capable de répondre sur les mystères les plus relevés de la foi, et même d'écrire sur les matières les plus difficiles. Enfin, plein de mérites, il mourut à l'heure qu'il avait annoncée, à la fête de la Pentecôte, l'an du salut 1592, le 17 du mois de mai, au jour anniversaire de sa naissance. Il était alors dans sa cinquante-deuxième année.

LES CLOCHES AU MOMENT DE L'ÉLÉVATION.

4. Yves de Chartres, mort l'an 1115, adressa de vives félicitations à Mathilde, reine d'Angleterre, pour avoir donné à l'église de Notre-Dame de Chartres des cloches, qui renouvelaient, disait-il, sa mémoire, toutes les fois qu'on les sonnait pendant la consécration.

Les constitutions des Camaldules marquent que, quand on sonne la cloche pour l'élévation du corps et du sang de Jésus-Christ, soit à la première messe, soit à la messe conventuelle, tous ceux qui sont dans les cellules ou dans l'enceinte de l'ermitage, ou hors des cellules ou hors même de l'enceinte, et qui entendront cette cloche, se mettront à genoux, partout où ils pourront le faire décemment, pour prier et adorer Dieu, pendant tout le temps que la cloche sonnera.

Le cardinal Bona remarque avec raison que cet usage de sonner la cloche pendant l'élévation, avait commencé en France. Le cardinal Guy, légat du Saint-Siège en 1203, l'établit en Allemagne.

LE BRUN, *1^{re} part.* art. 8.

Le maréchal Saint-Arnaud, tant qu'il fut à la tête de l'armée d'Orient, lui donna de grands exemples d'énergie, de volonté et de foi. Il était de ces hommes, qui ne fuient pas la vérité lorsqu'ils la voient, et qui ne craignent pas de la suivre. Dans une lettre, où il nous rend compte des derniers moments de ce glorieux vainqueur de l'Alma, le R. P. Parabère nous apprend qu'à la dernière messe où il assista, il fut surpris de le voir avant l'élévation se mettre à genoux par terre, et se prosterner sur un tabouret, position qu'il garda jusqu'à la fin de cette sublime partie du sacrifice.

L. VECILLOT, *La Guerre et l'Homme de guerre.*

O SALUTARIS HOSTIA.

5. Le chant de l'*O Salutaris hostia* pendant l'élévation a été établi par les évêques de France, à la prière du roi Louis XII, pour implorer sur ses armes la bénédiction du Ciel, au moment où s'avançaient contre lui de toutes parts une foule de puissants ennemis. C'est à Notre-Dame de Paris qu'on institua d'abord cet usage. Les paroles : *Bella premunt hostilia, da robur, fer auxilium*, expriment un vœu de pacification : « Seigneur, nous sommes circonvenus de désolantes guerres, donnez-nous la force, prêtez-nous le secours de votre bras. » Dans la chapelle royale, on ajoutait ces mots : *In te confidit Francia, da pacem, serva litium*. « En vous, ô Seigneur, la France met son espoir ; donnez-nous la paix ; conservez le lis. »

CANTIQUE POUR L'ÉLEVATION.

L'usage s'est aussi établi dans quelques paroisses, sans doute avec la permission de l'évêque diocésain, de chanter des cantiques en langue vulgaire. Les stances qu'on va lire, sans être parfaites, ont du moins le mérite de la nouveauté.

Voilà ce divin Rédempteur
Qui n'oublia que nos injures;
Comme un baume consolateur,
Son sang coula sur nos blessures.
Chrétiens, entonnez à genoux
L'hymne de la reconnaissance;
Le prêtre parle... Dieu s'avance...
Chrétiens, prosternez-vous !

Prosternez-vous ! Sur cet autel
Apparaît la Majesté sainte;
Son feu divin, souffle immortel,
A déjà rempli cette enceinte.
Chrétiens, entonnez à genoux
L'hymne de la reconnaissance;
Le prêtre parle... Dieu s'avance...
Chrétiens, prosternez-vous !

Pécheurs, fléchissez son courroux ;
Sa clémence vous environne,
Et sa voix dit : Repentez-vous ;
Je vous exauce et vous pardonne.
Chrétiens, entonnez à genoux
L'hymne de la reconnaissance;
Le prêtre parle... Dieu s'avance...
Chrétiens, prosternez-vous.

TRENTÉ-UNIÈME INSTRUCTION.

Undè et memores. — MENTION DES MYSTÈRES DU SAUVEUR. —

RAISONS DES SIGNES DE CROIX PENDANT CETTE PRIÈRE.

Per ipsum habemus accessum ad Patrem.

C'est par le Christ que nous avons accès
auprès du Père éternel. *Ephes., II, 18.*

Avant la consécration, nous étions en quelque sorte à la suite du Sauveur montant au Calvaire ; pendant la consé-

cration, nous avons assisté à l'immolation de cette grande victime qui s'est sacrifiée pour nous. Maintenant nous voici sur la montagne sainte, comme autrefois la divine Marie, comme Magdeleine, comme le disciple bien-aimé ; nous voici au pied de la croix de Jésus, pour y recueillir quelques gouttes de ce sang précieux, qui régénère les âmes et donne la vie au monde. Ah ! demeurons-y avec foi et amour, joignant le sacrifice de notre cœur contrit et humilié à celui que l'Homme-Dieu offre pour nous, et le cri de notre repentir et de nos espérances à ce cri puissant qu'il pousse vers le ciel, afin d'intercéder pour nous. En ce moment heureux et mille fois béni, attention, recueillement et ferveur plus grande que jamais.

Ayant déposé le calice sur l'autel aussitôt après l'élévation, le prêtre adore le précieux sang par une gémulation ; et, avant cette gémulation, il a soin de le recouvrir de la pale, pour que rien n'y tombe. On peut dire aussi que c'est en mémoire de la pierre dont on ferma le tombeau, où le corps de Jésus-Christ fut enseveli.

Depuis la consécration jusqu'à l'ablution, le prêtre tient serrés l'un contre l'autre les deux doigts qui ont touché la sainte hostie, c'est-à-dire le pouce et l'index. C'est par respect pour les parcelles qui auraient pu y rester attachées, pour qu'aucune ne tombe à terre ; c'est aussi pour marquer que ces doigts, après avoir touché le corps de Jésus-Christ, ne doivent plus toucher autre chose. Dans le sens mystique, la conjonction de ces doigts indique que l'esprit et le corps du célébrant doivent être inséparablement attachés au sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur.

Reprenant la noble et imposante attitude qu'il avait avant la consécration, c'est-à-dire debout au milieu de l'autel, ayant les bras élevés à la hauteur des épaules (1), tandis qu'aux messes solennelles le diacre se tient à sa

(1) Anciennement à Paris et dans plusieurs autres diocèses, le célébrant étendait entièrement les bras, de manière à figurer la croix.

gauche, prêt à tourner les feuillets du Missel, à mesure qu'il en est besoin, le célébrant, employant de nouveau le style déprécatore, continue le cours de ses prières. Dans celles qui précèdent la consécration, il a demandé à Dieu, sous les formes les plus variées, qu'il daignât bénir et agréer l'offrande qu'il allait lui faire, au nom de toute l'Église, du corps et du sang de son Fils bien-aimé. Dans celles qui suivent la consécration, il a surtout en vue de conjurer le Seigneur de nous appliquer les fruits du sacrifice. Il dit donc toujours à voix basse :

Unde et memores nos servi tui, sed et plebs tua sancta, ejusdem Christi, Filii tui, Domini nostri, tam beatæ passionis, nec non et ab inferis resurrectionis sed et in cælos gloriosæ ascensionis, offerimus præclaræ Majestati tuæ, de tuis donis ac datis, hostiam † puram, hostiam † sanctam, hostiam † immaculatam, panem sanctum † vitæ æternæ et calicem † salutis perpetuæ.

C'est pourquoi, Seigneur, nous, qui sommes vos serviteurs, et avec nous votre peuple saint en mémoire de la très-heureuse passion de votre Fils Notre-Seigneur, et de sa résurrection des enfers et de sa glorieuse ascension au ciel, nous offrons à votre incomparable Majesté, de vos dons et de vos bienfaits, l'hostie † pure, l'hostie † sainte, l'hostie † sans tache, le pain sacré † de la vie éternelle, et le calice du salut perpétuel.

Qui eût osé célébrer ces redoutables mystères, en présence desquels les anges tremblent et se couvrent de leurs ailes, si l'on n'en avait reçu l'ordre de Dieu ? Mais le prêtre sait que le Seigneur a commandé à ses apôtres et à leurs successeurs de faire en mémoire de lui ce qu'ils venaient de lui voir faire à lui-même. Voilà pourquoi le célébrant représente à Dieu que c'est pour obéir aux ordres de son divin Fils et pour rappeler les principaux mystères de sa vie, que nous offrons le sacrifice.

C'est pour cela, dit-il, c'est pour accomplir fidèlement le précepte du Sauveur, que nous faisons ces choses admirables, *nous qui sommes vos serviteurs*. C'est le titre qui convient, non-seulement aux hommes, mais encore aux anges ; et ils ne peuvent légitimement en prendre d'autre, lorsqu'ils parlent au Seigneur leur Dieu. Mais les

prêtres sont spécialement les serviteurs de Dieu, puisqu'ils sont ses ministres, dévoués au service de ses autels. Il est vrai que le Sauveur, dans son Évangile, les a honorés du titre d'amis (1), et qu'il a bien voulu les admettre à ses plus intimes confidences ; mais ils ne sauraient trop s'humilier, quand ils parlent d'eux-mêmes, en présence d'un Dieu qui s'anéantit pour eux. Au contraire, quand ils parlent des fidèles, présents au sacrifice ou répandus en tous lieux et unis dans le sein de l'Église catholique, ils les traitent avec honneur et respect ; ils les appellent un peuple saint. Et avec nous, dit le célébrant, votre peuple saint, dont nous sommes les députés et qui offre par nos mains, *sed et plebs tua sancta*. O chrétiens, comprenez à quoi vous oblige une pareille qualification. Vous êtes réellement une race choisie, une nation sainte (2) ; vous avez été sanctifiés par la réception du baptême et l'effusion de la grâce. Mais êtes-vous dignes du beau nom, qui vous est donné ici ? Ah ! si vous êtes saints, dans la pensée de l'Église, par votre vocation et par la foi que vous professez, soyez-le aussi dans tous les détails de votre conduite.

Comme le Sauveur a prescrit de faire ces choses en mémoire de lui, le célébrant rappelle aussitôt le souvenir de ses principaux mystères, de sa Passion ¹, de sa Résurrection et de son Ascension. Sans doute, la messe renouvelle et rappelle efficacement tous les mystères du Sauveur, attendu qu'ils se rapportent tous à son sacrifice ; mais l'Église fait ici une mention expresse de ceux qui en sont la consommation et le perfectionnement, et dont l'Eucharistie nous offre surtout le mémorial. Nous offrons donc le sacrifice, en mémoire de la Passion du Sauveur, laquelle est visiblement exprimée sur l'autel

(1) Jam non dicam vos servos...; vos autem dixi amicos, quia omnia quaecumque audivi à Patre meo, nota feci vobis. *Joan.*, xv, 15.

(2) Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis. I *Pet.*, II, 9.

par la séparation mystique du corps et du sang de Jésus-Christ, qui est là sous nos yeux avec des signes de mort. Nous l'offrons en mémoire de sa résurrection, car Jésus-Christ est vivant sous les espèces eucharistiques ; il y est plein de gloire et immortel, comme lorsqu'il sortit du tombeau ; et nous ne pouvons célébrer les divins mystères, sans être avertis que nous possédons le corps glorieux de notre Dieu ressuscité. Nous l'offrons enfin en mémoire de son ascension, puisque nous présentons au Seigneur la même victime qui est montée au ciel, et qui continue de s'offrir à Dieu le Père, en lui montrant ses blessures et en intercédant pour nous. Ainsi Jésus-Christ immolé pour nos péchés, vivant pour notre justification, offrant dans le ciel à la Majesté suprême les mérites de ses souffrances et de sa mort pour opérer notre sanctification, voilà ce que nous rappelle l'hostie placée sur nos autels.

Nous faisons encore mention de ces mystères, parce que le premier excite notre charité, le second corrobore notre foi, et le troisième réjouit notre espérance. Qu'y a-t-il, en effet, de plus capable d'enflammer notre cœur, que de voir que le Sauveur nous a aimés jusqu'à se sacrifier pour nous ? Quoi de plus capable de nous confirmer dans la foi, que de savoir que le Christ est ressuscité d'entre les morts ? Et, en montant au ciel, ne nous a-t-il pas assurés qu'il allait nous y préparer une place ? Donc nous aurons un jour part au triomphe de notre divin Maître ; mais, si nous voulons ressusciter avec lui et monter au ciel à sa suite, commençons par nous immoler comme lui.

Dans la prière que nous expliquons, nous appelons la passion du Sauveur *très-heureuse*, parce qu'elle a été le principe de notre salut, en effaçant les péchés du monde ; parce qu'elle est devenue la source de tous les biens de la grâce et de la gloire ; parce qu'elle nous fait trouver de la consolation et de la joie, au milieu de toutes les tribula-

tions de cette vie. — Nous disons la résurrection des *enfers*. Ce mot signifie lieux bas et inférieurs; et il désigne ici, non le lieu de supplices où sont renfermés les réprouvés, mais le tombeau où fut déposé le corps du Sauveur après sa mort, et les limbes des Pères où descendit son âme. — Nous nommons *glorieuse* son ascension au ciel, parce que l'humanité sainte, unie à la personne du Verbe, après avoir été saturée d'opprobres et d'ignominies, a reçu enfin la gloire qu'elle méritait.

Tels sont les mystères dont nous faisons mémoire, dès que Jésus-Christ est immolé sur l'autel par la consécration; et les assistants doivent s'en occuper aussi bien que le célébrant, puisqu'ils offrent avec lui la victime sainte.

Nous offrons, continue le prêtre, à votre incomparable Majesté : *Offerimus præclaræ Majestati tuæ*. C'est dans cette prière et les deux suivantes que se fait l'oblation par excellence, c'est-à-dire, non pas seulement l'oblation du pain et du vin, comme à l'*Hanc igitur* et comme à l'offertoire, mais l'oblation du corps et du sang de Jésus-Christ à Dieu son Père. Nous offrons à la Majesté incomparable de Dieu, maître absolu de tout ce qui existe, pour reconnaître son domaine souverain et notre entière dépendance. Cette majesté est excellente, élevée au-dessus de toutes les autres (1); car si les justes doivent briller comme le soleil dans le royaume de leur Père, avec combien plus d'éclat la majesté divine ne brille-t-elle pas au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer de plus éblouissant ! Nous lui offrons de ses propres dons et de ses bienfaits, car nous n'avons rien de nous-mêmes, et nous ne pouvons offrir à Dieu que ce que nous tenons de sa libéralité (2). Avant la consécration, le pain et le vin, destinés à devenir le corps

(1) *Præclaræ, c'est-à-dire præ cæteris claræ.*

(2) *Tua sunt omnia. Quæ de manu tuâ accepimus, dedimus tibi.*
I *Paralip.*, xxix, 13.

et le sang de Jésus-Christ, sont, dans l'ordre de la nature, un bienfait de la bonté divine; et si, après la consécration, il nous est permis d'offrir à Dieu son cher Fils, c'est qu'il a bien voulu nous le donner lui-même, pour être la victime de propitiation pour nos péchés. C'est donc de ses dons que nous lui offrons *l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie sans tache*. A ces traits, vous reconnaissez qu'il ne s'agit plus maintenant d'un pain grossier, d'un vin commun, mais du divin Sauveur lui-même, caché sous d'humbles symboles. Il est l'hostie pure, qui a été formée par l'opération de l'Esprit-Saint dans le sein de la Vierge, sans jamais avoir été souillée de la tache originelle. Il est l'hostie sainte, unie substantiellement à la divinité, qui est la source de toute sainteté. Il est l'hostie sans tache, n'ayant jamais contracté la souillure d'aucun péché actuel. Enfin, c'est *le pain sacré de la vie éternelle*, qui nous soutient dans les combats de ce monde, et qui nous est donné comme un gage de l'immortalité bienheureuse à laquelle nous aspirons. C'est le *calice du salut perpétuel*, qui étanche la soif de la justice, et qui nous enivrera dans le ciel d'un torrent de bonheur. L'Église semble n'avoir pas assez de termes, pour exprimer la vertu incomparable de la victime qu'elle offre; et, pour aider notre piété à se former une idée de son excellence, elle épuise toutes les richesses du langage; elle déploie les expressions les plus belles et les plus énergiques, l'appelant une hostie pure, sainte, sans tache, le pain sacré de la vie éternelle, le calice du salut perpétuel. Pourrions-nous ne pas être saisis du plus profond et plus religieux respect, en répétant ou en méditant de si hautes et si magnifiques paroles?

En prononçant les mots *hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam*, le célébrant fait trois signes de croix conjointement sur le calice et l'hostie, et puis un autre sur l'hostie seule, en disant *panem*

sanctum vitæ æternæ, et un cinquième aux mots *calicem salutis perpetuæ*.

Il faut bien se garder de croire que ces signes de croix soient des bénédictions. Qui oserait penser que l'Église et son ministre entreprennent de bénir ce qui est infiniment au-dessus d'eux, c'est-à-dire le corps et le sang de Jésus-Christ? Maintenant il n'y a plus ni bénédiction ni consécration à faire; tout est béni. Quel est donc le but de ces signes de croix? C'est :

1° De rappeler en notre mémoire le sacrifice du Calvaire; c'est de louer, bénir, glorifier et remercier Dieu de ce qu'il lui a plu de livrer pour nous son Fils à la mort. Dans les divins mystères, dit Yves de Chartres, faire le signe de la croix sur les choses qui doivent être consacrées ou qui le sont déjà, c'est renouveler la mémoire du Seigneur (1). Ces signes de croix nous mettent en quelque sorte sous les yeux Jésus-Christ immolé pour notre salut. Si nous ne devons jamais le perdre de vue, comme le recommande l'Apôtre (2), à plus forte raison devons-nous l'avoir constamment présent à notre pensée, pendant la célébration des saints mystères.

2° De rappeler sans cesse au prêtre et à tout le peuple fidèle que la victime immolée sur l'autel est la même que celle qui fut attachée à l'infâme gibet du Calvaire. Quand donc le célébrant fait ces signes de croix, c'est comme s'il disait : Nous offrons à votre majesté suprême l'hostie sainte qui s'est offerte sur la croix, l'hostie pure qui a été attachée à la croix, l'hostie sans tache qui a été immolée sur la croix, le pain sacré, c'est-à-dire, Jésus-Christ qui est mort sur la croix pour nous donner la vie, et le calice du salut, c'est-à-dire le sang de la

(1) Yvo Carnut., *De Convenient. Novi et Veter. Test. Opuscul.*

(2) Ante quorum oculos Jesus-Christus præscriptus est, in vobis crucifixus. *Galat.*, III, 1.

nouvelle alliance, qui a été répandu sur la croix pour la rédemption du monde.

3° De nous représenter les bénédictions et les grâces dont ce sacrifice est la source, et qu'il ferait abonder en nous, si nous n'y mettions obstacle par nos péchés. On peut donc les regarder comme un appel que nous faisons à Jésus-Christ pour attirer sur nous les dons de sa miséricorde, que nous ne pouvons obtenir que par les mérites de sa croix.

4° Enfin, ces signes de croix, au nombre de cinq, nous rappellent les cinq plaies du Sauveur, savoir les deux des mains, les deux des pieds et celle du côté. Et, si les deux derniers se font séparément sur les deux espèces, c'est pour signifier la séparation réelle de l'âme et du corps de Notre-Seigneur, à sa mort.

Soyons tout pleins du souvenir de Jésus crucifié. Béni soit mille et mille fois l'amour de cet Homme-Dieu, qui offre pour nous à son Père son corps, son sang, son âme et tout lui-même; et il renouvelle ce sacrifice autant de fois qu'il se célèbre de messes sur la terre! O trésor immense! ô source intarissable de richesses spirituelles! Et nous aussi, offrons-nous à Dieu en perpétuel holocauste, lui consacrant toutes nos pensées, tous nos sens, toutes nos facultés; et prions-le de brûler, par le feu de son amour, tout ce qui en nous n'est pas digne de lui ².

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Quid stas, ô anima? Accurre et suavissimas illas guttas lambe.

Que tardes-tu, ô mon âme? Accours, et viens lécher ces gouttes très-douces du sang de ton Sauveur. . . . S. ANSELME, *In Spec. Evangel.*

1. On lit dans l'Ecclésiastique (1) : « N'oubliez point celui qui s'est

(1) Gratiam fidejussoris ne obliviscaris; dedit enim pro te animam suam. *Eccli.*, xxxix, 20.

fait votre caution, et qui a donné sa vie pour satisfaire à la peine due à vos péchés. » Jésus-Christ aime qu'on se rappelle souvent sa passion, et voit avec une grande douleur qu'on n'y pense point. Celui qui serait maltraité, battu, mis en prison pour son ami, ne s'affligerait-il pas, si cet ami, loin de lui en témoigner sa reconnaissance, ne voulait pas même entendre parler de lui ? Quelle satisfaction n'éprouverait-il pas au contraire, s'il savait que son ami prononce toujours son nom avec attendrissement, et lui adresse mille actions de grâces ! — De même Jésus-Christ prend plaisir à voir que nous nous rappelons avec gratitude et amour tout ce qu'il a souffert dans sa passion. Jésus fut avant sa venue sur la terre le désir des patriarches, des prophètes et des nations ; maintenant qu'il est venu et que nous savons ce qu'il a fait et souffert pour notre salut, jusqu'à mourir crucifié par amour pour nous, ne doit-il pas à plus forte raison être l'objet de tous nos désirs et de tout notre amour ?

Saint Bonaventure dit qu'il n'y a point de dévotion plus propre à sanctifier une âme que la méditation de la passion de Jésus-Christ ; et il nous conseille de la méditer tous les jours, si nous voulons faire des progrès dans l'amour de Dieu. Saint Augustin assure qu'on mérite davantage en versant une seule larme au souvenir de la passion, qu'en jeûnant continuellement au pain et à l'eau. C'est pour cela que les saints se sont toujours occupés de la passion du Sauveur. Saint François d'Assise est devenu par là un séraphin. Il pleurait un jour à chaudes larmes ; quelqu'un lui en demanda la cause. « Je pleure, répondit le saint, les souffrances et les ignominies de mon Sauveur ; et, ce qui m'afflige le plus, c'est que les hommes, pour qui il a tant souffert, n'y pensent point. » A ces mots, ses larmes augmentèrent, de sorte que celui qui l'avait interrogé se mit aussi à pleurer lui-même. Un agneau qui bêlait, ou toute autre chose qui lui rappelait le souvenir de la passion, suffisait à ce saint pour lui faire verser des pleurs. Un jour qu'il était malade, on lui conseilla de se faire lire quelque livre de piété. « Mon livre, répondit-il, c'est Jésus crucifié. » Aussi exhortait-il sans cesse ses religieux à penser toujours à la passion. Quiconque ne s'enflamme point de l'amour de Dieu en contemplant Jésus en croix, ne l'aimera jamais.

Oh ! si les hommes s'arrêtaient à considérer Jésus en croix, et l'amour qu'il a eu pour chacun d'eux, *ne seraient-ils pas embrasés*, disait saint François de Sales, *à la vue des flammes qui consomment le cœur du Rédempteur ! Quel bonheur pour eux de pouvoir brûler du même feu que notre Dieu ! Quelle joie de se voir unis à Dieu par les liens de l'amour !* Saint Bonaventure appelait les plaies de Jésus-Christ des plaies qui blessent les cœurs les plus insensibles, et qui enflamment les âmes les plus froides. Oh ! que de traits d'amour sortent de ces plaies, pour blesser les cœurs les plus endurcis ! Que de flammes,

pour embraser les cœurs les plus froids ! Que de chaînes enfin partent de ce côté ouvert, pour enchaîner les cœurs les plus rebelles ?

SAINT LIGUORI, *Pratique de l'amour envers N. S.*

La vie et les souffrances de Jésus-Christ sont le livre, où les âmes qui commencent à servir Dieu, et celles qui s'exercent depuis longtemps à la pratique de la vertu, trouveront les motifs les plus puissants, ainsi que les moyens les plus efficaces, de travailler à leur perfection. Si on les considère, si on les médite avec attention, elles parleront un langage qui pénétrera jusqu'au fond du cœur, qui reformera entièrement nos pensées, nos sentiments et nos affections. C'est un antidote souverain qui fera mourir cet orgueil et cet amour-propre, qui, par la contagion du péché, se sont, pour ainsi dire, identifiés avec notre nature ; il délivrera également nos âmes du poison dont les passions ont infecté toutes leurs puissances, et il y introduira le mépris du monde, la charité et les vertus qui en sont l'effet. Plus on a fait de progrès dans la vie intérieure, plus on découvre des trésors de miséricorde dans les mystères étonnants dont nous parlons. En les méditant, on se revêt de plus en plus de l'esprit de Jésus-Christ ; on acquiert cette précieuse ressemblance avec lui, dans laquelle consiste la réformation et la perfection de l'homme intérieur, et qui nous assure le droit de participer à l'héritage céleste.

GODESCARD, t. XIII.

Vous savez, écrivait saint Chrysostome à sainte Olympiade, quel est le mérite et quels sont les avantages des souffrances ; vous avez donc sujet de vous réjouir d'avoir vécu, dès votre jeunesse, dans les afflictions, et d'avoir par là marché dans un chemin de lauriers et de couronnes. Vous avez été continuellement assiégée de maladies et d'infirmités corporelles, plus difficiles à souffrir que dix mille morts ; vous avez été perpétuellement en butte aux injures, aux outrages, aux calomnies ; vous n'avez jamais été sans quelque tribulation nouvelle ; jamais vos yeux n'ont cessé de répandre des torrents de larmes ; une seule de vos afflictions eût suffi pour combler votre âme de richesses spirituelles.

RETRAÇONS EN NOUS LA PASSION DU SAUVEUR.

2. Par amour pour leur divin Maître, tous les saints, avides de souffrances, se sont glorifiés de porter sa croix et d'avoir part à son calice d'amertume.

Saint Ignace, évêque d'Antioche, dans son *Épître aux Romains*, témoigne le vif désir qu'il a du martyre. Il s'y livre aux transports de la plus héroïque charité ; il semble, dit Tillemont, que sa plume soit

trempée dans le sang même de Jésus-Christ, auquel il brûle de mêler le sien.

Saint Ignace craignait que les chrétiens de Rome ne missent obstacle au désir ardent qu'il avait d'être mis au nombre des martyrs : « Je « vous en conjure, leur dit-il, ne m'aimez pas à contre-temps. Que « j'aille servir de pâture aux lions et aux ours ; ce sera un chemin plus « court pour arriver au ciel... Dieu veuille que je jouisse des bêtes « qui me sont préparées, que je les trouve ardentes et avides de leur « proie ! S'il arrivait qu'elles m'épargnassent, comme elles l'ont fait « en d'autres circonstances, j'irais moi-même les presser à l'attaque ; « j'irriterais leur violence, pour les forcer à me dévorer. Pardonnez- « moi, je connais mes intérêts ; le prix de la victoire est Jésus-Christ ; « en faut-il davantage pour m'animer ? C'est aujourd'hui seulement « que je commence à être disciple du Sauveur. »

Sainte Eulalie, ayant appris que Dacien faisait souffrir un grand nombre de chrétiens pour le nom de Jésus-Christ, sortit de sa maison, la nuit, et se rendit à pied, par des chemins inconnus, à la ville de Mérida, suivie de Julie, la compagne de sa virginité et de son martyre.

A peine entrée dans la ville, elle alla trouver à son tribunal Dacien, que le tyran avait délégué en sa place, et lui reprocha la cruauté avec laquelle il persécutait les serviteurs du vrai Dieu, ainsi que la folie qui le portait à faire adorer les simulacres des démons. Le ministre de Dioclétien tenta d'abord de la gagner par de douces paroles, et de lui persuader de ne pas s'exposer à perdre la vie dans un âge si tendre. Eulalie n'avait que treize ans. Il lui commanda aussi de brûler de l'encens en l'honneur des idoles. Mais, la bienheureuse vierge ayant opposé un refus invincible à ses vives instances, on la frappa à coups de bâton, et on lui déchira les côtés jusqu'aux os avec des ongles de fer. Au milieu de ces tourments, la servante de Jésus-Christ montrait un visage riant, et s'occupait à compter ses blessures. Tout-à-coup elle s'écria : « Seigneur, c'est vous-même que l'on grave en « moi. Que j'aime à lire ces caractères, qui expriment vos victoires ! « O Christ, la pourpre de ces flots de sang proclame votre nom ! » A ces mots, Dacien, que la fureur transporte, commande que la sainte soit plongée jusqu'au cou dans une fosse remplie de chaux vive mêlée avec de l'eau, et qu'ensuite on arrose ses membres avec du plomb fondu. Eulalie, n'en ayant ressenti aucun mal, fut étendue sur un chevalet, et on lui brûla les côtés avec des torches et des lampes. Lorsque la flamme enveloppa sa tête et couvrit son visage, la vierge ouvrit la bouche pour aspirer ces feux. Alors une colombe d'une blancheur éblouissante s'élança de ses lèvres et prit son essor vers le ciel, à la vue de la multitude. C'était le 10 décembre 295. Les licteurs s'enfuirent, laissant le saint corps étendu sur l'instrument de supplice. En cet instant, tomba une neige abondante, qui couvrit le Fo-

rum et servit d'un blanc linceul au corps de la sainte martyre. Les chrétiens enlevèrent secrètement ces restes précieux, et leur donnèrent la sépulture. A l'époque de la dévastation de l'Espagne par les Arabes, les reliques d'Eulalie furent transportées à Oviédo, où elles sont l'objet d'une religieuse vénération. *Légendes du Bréviaire.*

Outre les martyrs, qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ, une foule de saints ont porté l'amour des souffrances et la pratique de la mortification jusqu'à l'héroïsme.

Saint Siméon, avant d'embrasser le genre de vie, qui lui fit donner le surnom de Stylite, se présenta à la porte d'un monastère gouverné par saint Timothée. Là, il resta plusieurs jours de suite sans boire ni manger, demandant en toute grâce qu'on voulût bien l'admettre dans la maison, pour être employé aux ministères les plus bas. Des prières faites avec tant d'instances furent exaucées, et Siméon prit place parmi ceux que l'on recevait à l'épreuve. En peu de temps, il eut appris par cœur le psautier, qui est la première chose qu'on exige des novices. Il faisait ses délices de ce livre divin, et en méditait sans cesse les maximes. La règle n'avait pas de plus religieux observateur, et ses compagnons d'ami, de frère plus dévoué et plus sincère.

Il était à peine depuis deux ans dans ce couvent, lorsqu'il résolut de passer dans un autre, dont la règle plus austère souriait davantage à son amour pour les souffrances. A la tête de ce couvent, était l'abbé Héliodore, vieillard vénérable, homme consommé dans la science des saints et solitaire depuis plus de soixante ans. Il était tellement mort au monde, qu'au rapport de Théodoret, il ignorait tout ce qui s'y faisait, même les choses les plus communes. Sous la conduite d'un tel maître, Siméon fit de si rapides progrès, qu'il laissa bientôt loin derrière lui des hommes voués depuis longtemps aux pratiques de la vie monastique. Sa ferveur ne connaissait pas de bornes ; il n'y avait pas de pénitences imaginables qu'il ne s'imposât, au point que ses supérieurs crurent en conscience devoir les lui interdire. Il obéit ; mais bientôt son âme, échauffée par la méditation des souffrances de Jésus-Christ, s'impatientait de voir le corps qu'elle animait souffrir moins que le tendre Agneau du Calvaire.

Il s'imagina donc de faire un cilice d'un genre tout nouveau. Il prit des feuilles de palmier, et en fit une corde dont il se serra les reins. Rien de plus rude ; aussi son corps s'en trouva-t-il bientôt tout meurtri. Le sang qui coulait de ses plaies, trahit le secret ; et Héliodore, craignant que cet exemple de désobéissance à la règle ne donnât à d'autres le désir d'en faire autant, renvoya Siméon, après qu'on eut pansé ses blessures. Siméon partit ; mais, sur l'avis des plus anciens religieux, l'abbé envoya quelqu'un le rechercher ; on le trouva dans une citerne, d'où il ne fut retiré qu'avec beaucoup de peine.

Plus tard Siméon, pour se dérober aux distractions qui venaient le

troubler dans sa retraite, imagina un genre de vie, dont on n'avait pas encore vu d'exemple. L'an 423, il fit faire une colonne de six coudées de haut, sur laquelle il vécut quatre ans. Il y fit ajouter ensuite six autres coudées, puis enfin dix. Les vingt dernières années de sa vie, il les passa sur une seconde colonne haute de quarante coudées. L'extrémité de ces colonnes, qui était environnée de balustrades, n'avait que trois pieds de diamètre; ce qui faisait que le saint ne pouvait ni se coucher ni s'asseoir. Il s'inclinait sur la balustrade, lorsqu'il avait besoin de repos. Ce que Théodoret admirait surtout dans Siméon placé sur sa colonne, c'était sa patience et sa persévérance. Il priait jour et nuit, tantôt debout, tantôt profondément incliné. Quand il priait debout, il faisait tant de révérences, qu'un jour un des domestiques de Théodoret voulut les compter; mais arrivé à douze cents quatre-vingts, il se lassa et n'alla pas plus loin. Quand il se prosternait, il donnait du front jusque sur ses pieds.

Les occupations de Siméon sur sa colonne ne consistaient pas seulement à prier et à méditer; sa charité lui faisait adresser deux fois par jour la parole de Dieu à ceux qui se rendaient auprès de lui, c'est-à-dire aux hommes, car les femmes n'avaient pas la liberté d'entrer dans l'enceinte où était sa colonne. Il étendit cette règle jusqu'à sa propre mère, qui était venue pour le voir; mais, lorsqu'il eut appris sa mort, il pria pour le repos de son âme avec une grande ferveur. Ses discours roulaient ordinairement sur l'observation de la justice, sur le crime de l'usure, sur les jurements, sur la fréquentation des églises et sur la nécessité de prier, non-seulement pour soi, mais pour tous les hommes en général. Ses paroles pleines d'onction pénétraient jusqu'au cœur des fidèles, où elles portaient toujours la persuasion; on ne pouvait l'entendre sans aimer la vertu et hair le vice.

Cet illustre saint a été suscité de Dieu pour étonner le monde par ses mortifications, et confondre les lâches qui prétextent leur faiblesse, pour s'exempter de toute pénitence.

PLUTOT SOUFFRIR QUE MOURIR,
C'EST LA DEVISE DES HOMMES.

La Fontaine.

Et en effet, à combien de travaux, à combien de tourments et même souvent de bassesses ne se soumettent pas les enfants du siècle, pour prolonger de quelques instants une vie, qui toujours leur échappe! La devise des saints est bien différente.

OU SOUFFRIR OU MOURIR,

disait sainte Thérèse; car l'amour divin avait tellement attaché à la croix cette fidèle servante de Jésus crucifié, qu'elle ne voulait vivre que pour avoir le moyen de souffrir pour son amour. Elle avait le

plus grand soin de châtier son corps ; et, quoique affligée de fréquentes maladies, elle ne laissait pas de le tourmenter souvent par des cilices, des chaînes, des poignées d'orties et des fouets très-rudes et très-piquants. Elle se roulait quelquefois sur des épines.

Le grand et séraphique saint François était dans ces mêmes sentiments, estimant que Dieu l'avait mis en oubli, et même s'en plaignant amoureusement, lorsqu'il avait passé quelques jours sans être visité de quelque douleur ; et, comme il appelait la pauvreté sa maîtresse, il nommait la souffrance sa sœur.

SOUFFRIR ET NON PAS MOURIR,

s'écriait, plusieurs années avant sa mort, sainte Magdeleine de Pazzi, non qu'elle tint à cette misérable vie, mais parce qu'elle voulait augmenter le trésor de ses bonnes œuvres, parce qu'elle renonçait pour un temps, par une vertu héroïque, à toutes les délices du ciel, qui déjà s'ouvrait pour elle, afin de se rendre de plus en plus semblable au divin Crucifié. La méditation des souffrances de Jésus-Christ lui inspira la pensée de se faire une couronne de joncs entrelacés d'épines, dont elle ceignait sa tête, quand elle se reposait. Elle tourmentait son corps par le cilice, le froid, l'abstinence, les veilles, la nudité et par toute sorte de peines. Dans un mouvement de ferveur, elle se sentit enflammée d'un désir si véhément de souffrir, qu'elle perdit connaissance et resta sans mouvement. Elle eut à soutenir de grands et longs combats contre les princes des ténèbres, dans la sécheresse et la désolation, abandonnée de tout le monde et attaquée de plusieurs tentations, Dieu le permettant ainsi, afin qu'elle fût le modèle d'une patience invincible et d'une profonde humilité.

SOUFFRIR ET ÊTRE MÉPRISÉ POUR VOTRE AMOUR.

C'est la réponse que fit saint Jean de la Croix au divin Sauveur, qui lui demanda un jour quelle récompense il désirait pour ses grands et nobles travaux. Cet illustre saint, pour avoir toujours présente à l'esprit la passion du Sauveur, se déclara la guerre à lui-même, comme s'il eût été son plus mortel ennemi, et crucifia la chair avec ses convoitises par les veilles, les jeûnes, les verges armées de fer, et par toutes sortes d'autres pratiques de pénitence, bien digne d'être rangé par sainte Thérèse au nombre des âmes les plus pures et les plus saintes qui illustraient alors l'Église de Dieu.

Un genre de vie si austère, joint à la pratique de toutes les vertus et à la contemplation assidue des choses divines, éleva le saint religieux à un état si sublime, qu'il éprouvait fréquemment de longues et

admirables extases. L'amour de Dieu, qui remplissait son cœur, ressemblait à un feu divin qui, ne pouvant demeurer au dedans, rompait les digues et donnait au visage du saint un aspect radieux. Au milieu de tant de prodiges, Jean de la Croix s'appliquait de toutes ses forces à procurer le salut du prochain, par son assiduité à prêcher la parole de Dieu et à administrer les sacrements. Instruit par Dieu lui-même, comme l'a déclaré le Siège Apostolique, saint Jean de la Croix a écrit sur la théologie mystique des livres, qui respirent une sagesse vraiment céleste.

ENCORE PLUS, SEIGNEUR ! ENCORE PLUS !

Encore plus de travaux, encore plus d'opprobres et de tourments, répondit saint François Xavier au divin Maître, qui lui montrait, dans une vision, tout ce qu'il aurait à endurer. Mais les délices de l'esprit furent la récompense des tourments que ce glorieux apôtre des Indes fit subir à son corps. Il s'était interdit l'usage, non-seulement de la chair et du vin, mais encore du pain, n'usant que de la nourriture la plus vile, et même il passait de temps en temps deux ou trois jours, sans prendre aucun aliment. Il se déchirait si cruellement avec des fouets armés de pointes de fer, qu'il en était souvent tout en sang.

OU MOURIR OU AIMER.

Telle était la devise de saint François de Sales. On la trouve en plusieurs endroits de ses ouvrages. « Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur, dit cet illustre évêque, et malheureux est l'amar sans la mort du Sauveur ; car c'est cette mort précieuse qui nous a mérité le divin amour, sans lequel ni nos actions ni nos souffrances n'ont aucun accès à la vie éternelle. Comme la souffrance, avec l'amour et par l'amour de Dieu, est le chemin et la vraie porte du ciel, ainsi sans cet amour c'est un enfer anticipé. Ou aimer ou mourir. Mourir ou aimer.

« Divin amour, mon âme vous désire et vous prend à jamais pour son époux. Venez, Esprit-Saint, enflammez mon cœur de vos pures et saintes ardeurs. Ou aimer ou mourir. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celui de Jésus. O Sauveur des âmes ! faites que je chante éternellement : Vive Jésus, que j'aime ! Vive Jésus, mon amour ! J'aime Jésus, qui vit pendant les siècles des siècles. »

Ailleurs, ce grand saint dit encore : « Je désire de mourir ou d'aimer Dieu ; ou la mort ou l'amour ; car la vie qui est sans cet amour est tout à fait pire que la mort. »

Le même saint François de Sales, expliquant ces paroles de l'apôtre saint Paul : « La charité de Jésus-Christ nous presse (1), » s'exprime ainsi :

(1) *Charitas Christi urget nos. II Cor., v, 14.*

« Savoir que Jésus-Christ notre Dieu nous a aimés jusqu'à mourir sur la croix pour nous, n'est-ce pas avoir nos cœurs sous un pressoir, qui en exprime fortement l'amour, par une violence d'autant plus forte qu'elle est plus aimable ? Embrassons donc la croix, et persévérons-y jusqu'à la mort, pour mourir avec celui qui a bien voulu donner sa vie pour l'amour de nous. Oui, je l'embrasserai, devrait dire chacun de nous, et je ne l'abandonnerai jamais, cette croix ; j'y mourrai avec mon Dieu, et je brûlerai du feu de son divin amour. Ce feu consumera le Créateur et sa misérable création. Mon Sauveur se donne tout entier à moi, et je me donne tout entier à lui ; je veux vivre et mourir sur son cœur ; rien ne me séparera jamais de lui. »

SAINT CASIMIR, prince polonais, ne pouvait penser à la passion du Sauveur, sans répandre un torrent de larmes. Il assistait à la messe avec un esprit tellement élevé à Dieu, qu'il paraissait comme ravi hors de lui-même. Méprisant la mollesse d'un lit royal, il couchait sur la terre ; et il s'en allait secrètement, au milieu de la nuit, devant les portes des églises, implorer, prosterné contre terre, la divine miséricorde. Il s'était accoutumé de bonne heure à dompter ses membres par un cilice et par des jeûnes continuels. Deux fois, les Hongrois, mécontents de leur roi, le choisirent pour les gouverner. Il n'avait que treize ans, lors de leur première démarche ; et, pour obéir à son père, il s'achemina vers le royaume qui lui était offert ; mais, à la première nouvelle que les Hongrois redemandaient leur ancien roi et que le pape blâmait son entreprise, il revint sur ses pas, malgré le chagrin qu'en éprouva son père, aux yeux duquel il n'osa paraître pendant trois mois. En vain les Hongrois revinrent à la charge, afin de le déterminer à prendre les rênes de leur gouvernement ; en vain son père l'en pria instamment, et ensuite le lui ordonna ; le jeune Casimir refusa de se rendre à leurs désirs. Il voulut vivre loin des affaires, uniquement occupé de son salut. Il rendit son âme à Dieu, à l'âge de vingt-cinq ans. Son corps fut porté à Wilna, où il éclata aussitôt par plusieurs miracles.

Assidu contemplateur de la passion de Jésus-Christ et de la divine Eucharistie, saint Liguori propagea d'une manière étonnante la dévotion à ces mystères. Lorsqu'il priait à l'autel du Saint-Sacrement, son âme semblait se fondre sous l'impression de ses ardeurs séraphiques, ou bien encore il était agité de mouvements extraordinaires. D'autres fois, il paraissait avoir perdu l'usage de ses sens. En lui une parfaite innocence, qu'il ne souilla jamais d'aucune tache mortelle, fut unie à une pénitence également admirable. Il châtiait son corps par le jeûne, le tourmentait par des chainettes de fer, des cilices et des disciplines, avec lesquelles il se flagellait jusqu'au sang.

SAINT JOSEPH CASALANZ eut à essuyer tant de fatigues et souffrit

avec une constance invincible tant de tribulations, qu'il fut d'une voix unanime appelé un prodige de force et la copie parfaite du saint homme Job. Averti par une vision céleste et appelé en plusieurs circonstances par la voix même de Dieu, il partit pour Rome. Dans cette ville, il affligeait son corps par la rigueur extrême de son régime de vie, par ses veilles et ses jeûnes. Il passait les jours et les nuits dans la prière et la contemplation des choses célestes, ayant coutume de visiter les sept basiliques presque toutes les nuits.

SAINTÉ ROSE DE LIMA portait habituellement sur sa tête un cercle garni au dedans de pointes aiguës, à l'imitation de la couronne d'épines du Sauveur. Pratiquant des jeûnes qui surpassaient les forces humaines, elle passa des carêmes entiers sans manger, ne soutenant un peu ses forces qu'en prenant cinq pepins de citron par jour. Après avoir revêtu l'habit du tiers-ordre de saint Dominique, elle redoubla ses premières austérités, se couvrit le corps d'un cilice long et très-rude, hérissé de pointes aiguës, et porta nuit et jour sous son voile une couronne armée en dedans d'une multitude d'aiguillons. Fidèle à suivre les traces de sainte Catherine de Sienne, dans la voie ardue où celle-ci avait marché, elle se ceignit d'une chaîne de fer, qui faisait trois fois le tour de son corps, et se composa un lit de trones nouveaux, dont les intervalles vides étaient remplis avec des morceaux de pots cassés. Elle se construisit une cellule très-étroite, dans un angle de l'extrémité du jardin. Là, s'appliquant à la contemplation des choses célestes, elle exténuait son corps, déjà si faible, par de fréquentes disciplines, par le jeûne et les veilles; mais, son âme prenant alors une nouvelle vigueur, elle opposa une intrepidité victorieuse à certaines attaques extérieures du démon, et, dans de nombreux combats, elle triompha de ses ennemis et les foula aux pieds. Au milieu des cruelles épreuves qu'il lui fallut supporter, souffrances des maladies, insultes des domestiques, morsures de la calomnie, elle se plaignait de n'être pas encore affligée autant qu'elle le méritait. Pendant quinze ans, bien des heures par jour, elle fut en proie à des désolations d'esprit et à des aridités intérieures qui la faisaient dépérir. Elle supporta toujours avec courage des combats, qui étaient plus cruels que la mort, même la plus douloureuse. Ensuite elle commença à être inondée de délices célestes, favorisée de visions et remplie d'ardeurs séraphiques. Les fréquentes apparitions, dont il lui fut donné de jouir, lui permirent une sainte familiarité avec son ange gardien, sainte Catherine de Sienne et la Vierge Mère de Dieu. Elle mérita aussi d'entendre ces paroles, que lui adressa le Sauveur: « Rose, sois l'épouse de mon cœur. »

SAINTÉ BRIGITTE, ayant entendu à l'âge de dix ans un sermon sur la passion du Sauveur, en fut vivement touchée. La nuit suivante, elle vit en songe Jésus attaché à la croix, baigné dans son sang et con-

spué par une grande multitude de peuple. La douleur qu'elle en éprouva fut si grande, qu'elle proféra spontanément ces paroles : « O Jésus, qui vous a mis en cet état ? » Et une voix, qui semblait partir de la croix, lui répondit : « Ma fille, ce sont ceux qui méprisent mes commandements, et qui demeurent insensibles à mon amour. » Depuis ce moment, le mystère de notre rédemption ne sortit jamais du cœur de Brigitte, et l'on ne saurait dire combien d'amoureuses larmes il fit couler de ses yeux. — De tous les sujets propres à nourrir la piété, la passion du Sauveur est sans contredit le plus efficace ; ayons le courage de l'expérimenter.

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION ne pouvait se lasser de méditer les mystères de la religion et les perfections infinies de son auteur. Lorsqu'elle pensait à la passion et à la mort du Sauveur des hommes, elle était transportée hors d'elle-même et brûlante d'un feu divin. On apporta au couvent de Pontoise un tableau représentant Notre-Seigneur lié à la colonne ; la sœur de l'Incarnation le fit placer dans la chambre de la prieure, et y conduisit les religieuses : « Voyez ce sang, leur dit-elle ; voyez ces larmes, ces cordes ! » Et elle demeura comme anéantie devant cette sainte image. Sa participation à la passion de Jésus-Christ lui mérita, suivant le témoignage du saint cardinal de Bérulle, la faveur d'en porter les stigmates, ainsi que saint François d'Assise.

Un jour que, selon sa coutume, M^{me} DE BEAUFORT-FERRAND, épouse d'un conseiller au parlement de Paris, prosternée au pied du crucifix, s'offrait à Dieu sans réserve, il lui sembla entendre intérieurement Jésus-Christ lui adressant ce reproche : « Tu adores mes mystères, « fruits de l'humilité, et les habits qui te couvrent respirent la « vanité et le faste ; ton Sauveur est en croix, et toi dans les délices ! » — « A ce moment, dit-elle, il me sembla que je tombais comme morte de confusion ; mais je me relevai avec une forte résolution d'abjurer désormais la pompe des ajustements, et de me défaire de tout cet appareil de vanité, qui me rendait si dissemblable à mon Sauveur. » Aussitôt on la vit retrancher de sa parure tout ce qui était de luxe, et, bientôt après, ce qui n'était pas indispensablement nécessaire à son état. Elle ne rendait jamais une visite de bienséance, qu'elle ne promît à Dieu d'y procurer sa gloire, s'il lui était possible, et au moins d'y empêcher le mal autant qu'il serait en son pouvoir. Au retour, son premier mouvement la conduisait à son oratoire, pour y considérer devant Dieu la manière dont elle avait exécuté ses résolutions.

M^{me} DE CHEVREUL baisait la croix avec une tendre affection, la saluait humblement, s'en entretenait avec délices, en portait toujours l'image, l'imprimait souvent sur son front et sur sa poitrine, et disait fréquemment qu'on ne s'avance dans l'amour divin qu'autant que

l'on se hait soi-même et qu'on porte sa croix. Elle parlait volontiers des martyrs, et pleurait au souvenir des outrages que leur divin modèle avait reçus sur ce bois. A cette pensée, elle était saisie de tristesse, au point qu'il semblait qu'elle dût en expirer. Sa tendresse inexprimable envers Jésus crucifié lui faisait attacher un grand prix aux humiliations et aux opprobres; elle détestait la louange, marchait toujours la dernière dans le temple du Seigneur, l'adorait de la porte comme le publicain, et ne levait presque point les yeux vers le ciel; tant elle avait honte de ses fautes, quelque légères qu'elles fussent.

L'abbé CARRON.

USAGE D'ÉTENDRE LES BRAS PENDANT LA PRIÈRE *UNDE ET MEMORES*.

Vers le douzième siècle, en diverses églises de France, les prêtres eurent la dévotion d'étendre les bras pour faire de leur corps une espèce de croix, en commençant la prière *Unde et memores*, à cause qu'on y fait mémoire de la passion. C'est ce qu'observent encore, nous dit le Père Lebrun, les églises de Lyon et de Sens, les Chartreux, les Carmes et les Jacobins. Cet usage, quoique pieux, n'a pas été imité à Rome, et les paroles que le prêtre prononce n'indiquent pas précisément ce geste, puisqu'il y est fait mention de la Résurrection et de l'Ascension, aussi bien que de la Passion.

TRENTÉ-DEUXIÈME INSTRUCTION.

Supra quæ propitio. — MENTION DES ANCIENS SACRIFICES.

Supplices te rogamus.

Protector noster aspice, Deus, et respice in faciem
Christi tui. *Ps. LXXXIII, 10.*

Seigneur, Dieu de Jacob, abaisse tes paupières,
Sur ton Israël agité!

Que ton Messie au moins, pour nous et nos prières,
Obtienne un regard de bonté!

DUMAST.

Après avoir adressé à Dieu notre offrande, après lui avoir désigné et montré en quelque sorte du doigt les dons consacrés, nous lui disons :

*Supra quæ propitio ac sereno
multu respicere digneris et ac-
ceptu habere sicut accepta habere
di gnatus es munera pueri tui
justi Abel et sacrificium patriar-
chæ nostri Abrahæ et quod tibi
obtulit summus sacerdos tuus
Melchisedech sanctum sacrifi-
cium, immaculatam hostiam.*

Daignez jeter sur ces dons un re-
gard de propitiation et de sérénité,
et les agréer comme vous voulûtes
bien agréer les présents de votre
serviteur le juste Abel, le sacrifice
de notre patriarche Abraham et
celui que vous offrit votre grand-
prêtre Melchisédech, sacrifice saint,
hostie sans tache.

Dans cette prière, qui est une continuation de la précé-
dente, le célébrant demande à Dieu qu'il daigne jeter sur
son oblation un regard de propitiation et de sérénité, et
la recevoir d'un air clément, avec un visage propice. Ce
n'est pas que le Seigneur change de visage ; mais c'est
une manière de parler, usitée dans la sainte Écriture,
pour désigner sa bonté. « Que le Seigneur illumine et
rassérène sur nous son visage, dit le Psalmiste, et qu'il
nous fasse miséricorde (1). »

Nous lui demandons qu'il agrée notre offrande. Mais
pouvons-nous craindre qu'elle ne lui soit pas agréable,
puisque nous lui offrons son propre Fils, l'unique objet
de ses complaisances ? Pourquoi donc le prions-nous de
regarder cette oblation d'un œil favorable ? La victime
sans doute est très-pure, très-sainte, et ne peut manquer
de plaire à Dieu ; mais elle est offerte visiblement sur la
terre par un ministre et par des assistants, pauvres et mi-
sérables pécheurs, qui portent partout leurs imperfections
et leurs faiblesses. Voilà pourquoi nous conjurons le Sei-
gneur de n'avoir point égard à notre indignité et de dé-
tourner sa face de nos iniquités, pour ne contempler que
le don si excellent, qui lui est présenté par nos mains.
Nous le prions de ne pas nous séparer nous-mêmes de la
victime que nous lui offrons sur l'autel ; et, en considé-
ration de ce don d'un prix infini, de se montrer doux et
miséricordieux envers nous et de vouloir bien agréer

(1) Illuminet vultum suum super nos et misereatur nostri. *Psal.*,
LXVI, 1.

notre ministère. Ainsi ce n'est pas sur cette victime d'un mérite ineffable et qui n'a aucun besoin de nos prières et de nos recommandations, que nous cherchons à attirer la bienveillance céleste, mais sur l'action de ceux qui ont l'honneur de l'offrir.

Nous demandons à Dieu d'agréer notre sacrifice, comme autrefois celui d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech. Abel est appelé l'enfant de Dieu ou le juste serviteur de Dieu, *pueri tui justî Abel*, à cause de la simplicité de son cœur, de la pureté de son âme, de l'innocence de ses mœurs. Abraham est spécialement notre patriarche, *et patriarchæ nostri Abraham*, parce que, s'il a été le patriarche du peuple israélite par la chair, il est devenu par sa foi celui du peuple chrétien. Dieu l'a établi père d'une postérité sans nombre; voilà pourquoi il lui dit : « Tu ne seras plus *Abram*, c'est-à-dire *père élevé*, mais *Abraham*, c'est-à-dire *père d'une grande multitude*; » aussi les fidèles sont-ils appelés indifféremment enfants d'Abraham ou enfants de Dieu. Melchisédech est distingué de tous les anciens sacrificateurs, avant Moïse et Aaron, par la qualité de souverain prêtre, *summus sacerdos tuus*, à cause de l'excellence de son sacerdoce et de sa conformité avec celui de Jésus-Christ ¹.

Mais peut-on établir quelque comparaison entre les oblations des anciens patriarches et le sacrifice de la loi nouvelle? La réalité ne vaut-elle pas mieux que l'ombre? La vérité n'est-elle pas mille fois au-dessus de la figure? Abel offrait ce qu'il avait de meilleur, les prémices de son troupeau; Abraham ce qu'il avait de plus cher, son fils unique Isaac; Melchisédech, tout ce qu'il connaissait de plus pur et de plus parfait, le pain et le vin. Mais notre victime, à nous, est la victime par excellence; c'est l'Agneau de Dieu, par qui sont effacés tous les péchés du monde; c'est l'Isaac nouveau, le Fils bien-aimé du Père céleste; c'est un pain immatériel, pur froment des élus, nourriture mystériense des âmes; c'est un vin merveilleux, qui

fait ici-bas la joie et le salut des hommes, et doit faire plus tard notre éternel enivrement dans le ciel. Or, si le Seigneur a bien voulu agréer ces sacrifices des premiers temps, qui n'étaient que la figure de celui que Jésus-Christ devait accomplir sur le Calvaire et qu'il renouvelle sur l'autel, comment n'accepterait-il pas ce sacrifice réel, ce véritable holocauste du corps que son divin Fils n'a pris que pour l'immoler ? Remarquons même que les anciens sacrifices n'étaient agréables à Dieu qu'autant qu'ils représentaient le divin Sauveur. Aussi la doctrine de l'Eglise est-elle que Jésus-Christ a toujours été offert sur la terre, en figure du temps des patriarches et des prophètes, comme il l'est en réalité depuis l'ère évangélique.

Au milieu de tant de sacrifices, dont il est question dans la sainte Bible, comme celui de Noé dans l'arche, de David dans l'aire de Doson le Jébuséen, d'Élie sur le mont Carmel, comme encore les victimes pacifiques de Samuel, et celles de Moïse et d'Aaron et tant d'autres qu'on aurait pu citer, pourquoi n'est-il parlé ici que des oblations d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech ? C'est parce que ces trois saints personnages ont été, soit en eux-mêmes, soit par leurs sacrifices, les figures les plus expressives de notre divin Rédempteur. En effet, que signifie Abel, premier-né d'entre les élus et trahissement sacrifié par l'envie de son frère, sinon le Christ premier-né de la multitude des fidèles (1), trahi, vendu, immolé par la jalousie des Juifs, ses propres frères, puisqu'il descendait de Jacob, comme toute la nation juive ? Abel est appelé juste et serviteur de Dieu ; le Christ est le juste par excellence et la source de toute justice, et c'est de lui que le Père éternel a dit : « Voici mon serviteur, que j'ai choisi (2). » Que désigne le sacrifice d'Abraham, immo-

(1) *Primogenitus in multis fratribus. Rom., viii, 29.*

(2) *Ecce servus meus, suscipiam eum ; electus meus, complacuit sibi in illo anima mea. Is., xlii, 1. — Ecce puer meus, quem elegi ; dilectus meus, in quo benè complacuit animæ meæ. Matth., xii, 18.*

lant son fils unique et bien-aimé, si ce n'est la passion du Christ, dont l'Apôtre a dit : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils ; mais il l'a livré pour nous (1) ? » Mais c'est surtout le sacrifice de Melchisedech, qui a été une image parfaite de la victime de nos autels : car ce prêtre du Très-Haut, dont l'Apôtre a fait l'éloge avec des expressions si fortes et si magnifiques, disant qu'il a été ressemblant au Fils de Dieu (2) ; ce roi de justice et de paix, comme l'appelle l'Écriture, offre quelque chose de plus qu'une figure de la victime eucharistique ; il offre du pain et du vin, c'est-à-dire la matière même, que le Pontife éternel, que le véritable roi de justice et de paix a choisie pour la changer en son corps et en son sang (3). Aussi ce pain et ce vin de l'autel de Melchisédech sont-ils appelés un sacrifice saint, une hostie sans tache, *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam* : expressions qui ne peuvent convenir qu'au sacrifice de Jésus-Christ ; mais l'oblation de Melchisédech est précisément celle que le divin Sauveur a continuée, et dont il a rempli entièrement et parfaitement la figure. Aussi avait-il été longtemps à l'avance désigné comme prêtre pour l'éternité, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech (4).

(1) Qui proprio filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. *Rom.*, VIII, 32.

(2) Hic enim Melchisedech, rex Salem, sacerdos Dei summi... assimilatus autem Filio Dei. *Hebr.*, VII, 1, 3.

(3) Ipse est ejus formam Melchisedech pontifex præferebat, non judæicas hostias offerens Deo, sed illius sacramenti immolans sacrificium, quod Redemptor noster in suo corpore et sanguine consecravit. *D. Leo*, serm. XI, in Anniv.

(4) Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. *Ps.* CIX, 5.

Ces quatre mots *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*, ont été ajoutés par le grand pape saint Léon, à la fin de cette oraison, pour relever le sacrifice de Melchisédech au-dessus de tout ce qui a été offert dans l'ancienne loi. A ces quatre mots, ajoutez les cinq ou six autres qu'un autre pape, saint Grégoire-le-Grand, a insérés dans la première partie du Canon, et vous trouvez en tout une dizaine

C'est parce que leurs sacrifices ont figuré d'une manière spéciale le sacrement de l'Eucharistie, qu'on a appelé ces trois illustres personnages les trois Pères de l'Ancien Testament (1).

Puissions-nous être animés des mêmes sentiments que ces antiques sacrificateurs, lorsqu'ils immolèrent leurs victimes figuratives ! Et même, autant notre sacrifice l'emporte sur toutes leurs offrandes, autant nous devrions les surpasser par la générosité et la sainteté de nos dispositions. Tachons du moins de les égaler par notre ferveur. Apportons à l'autel le cœur pur et innocent, l'âme simple et candide d'Abel, la foi vive et courageuse, l'obéissance parfaite d'Abraham, la sainteté de Melchisédech ; et, comme ce pontife a été sans père, sans mère, sans généalogie, soyons nous-mêmes dégagés de toute affection terrestre, et que toutes nos aspirations soient pour la céleste patrie².

Pendant les deux prières qui précèdent, le prêtre se tient debout, les mains étendues, les yeux fixés sur le Saint-Sacrement, priant comme Jésus-Christ en croix, et poussant vers le ciel ce cri de grâce, qui, proféré autrefois par une bouche divine, a son écho sur tous les autels du christianisme, sans s'affaiblir et sans rien perdre de son efficacité. Maintenant il s'incline profondément, comme sentant plus intimement sa propre bassesse, en présence d'aussi augustes mystères. Il dit en son nom et au nom de tous les fidèles :

Supplices te rogamus, omnipotens Deus, jube hæc perferri per manus sancti angeli tui in sublime altare tuum, in conspectu divinæ majestatis tuæ, ut quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus † et sanguinem † sumpserimus,

Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de commander que ces dons soient portés, par les mains de votre saint ange, à votre autel sublime, en présence de votre divine Majesté, afin que nous tous, qui, en participant à cet autel, aurons reçu le saint et sacré corps †,

de mots que le Canon actuel renferme de plus que le Canon primitif.

(1) Durand, *Ration.*, l. IV, n. 43.

omni benedictione celesti et gratiâ repleamur, per eundem Christum Dominum nostrum. Amen.

le saint et sacré sang † de votre Fils, nous soyons remplis de toutes les bénédictions et de toutes les grâces du ciel, par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Cette belle et sublime oraison a excité l'admiration des liturgistes les plus savants et les plus pieux. « Qui pourra comprendre, dit un illustre diacre de Lyon, des parolessi profondes, si étonnantes? Pour faire entendre ce qu'elles signifient, la vénération et la crainte conviennent mieux que la discussion (1). » Mais, tout en convenant que l'entendement des faibles mortels ne pourra jamais atteindre à une telle hauteur, disons, en toute humilité et avec une entière défiance de nous-mêmes, ce que nous avons trouvé de plus clair et de plus édifiant sur le sens de cette magnifique et mystérieuse prière.

Quels sont ces dons, quel est cet ange, dont il est ici question? D'après une première interprétation, qui est celle du saint pape Innocent III, on peut entendre par ces dons les vœux, la foi, les supplications des assistants. L'Église demande qu'ils soient portés en présence de la divine Majesté, sur l'autel invisible des cieux, autel dont parle saint Irénée, quand il dit : « Il y a un autel dans le ciel; là sont dirigées toutes nos prières et toutes nos offrandes (2). » Cet autel, c'est le trône lui-même du Très-Haut, dont la terre ici-bas est le marchepied. Nous désirons que nos vœux soient portés sur cet autel sublime par les mains de quelqu'un de ces anges, dont le ministère, suivant le témoignage de l'Écriture, est de présenter au Seigneur nos prières (3). C'est une vérité constante, selon les Pères, que les anges assistent au sacrifice de la messe, et qu'ils environnent l'autel, lorsque la divine hostie est immolée. « Oui, dit Origène, ces Esprits célestes accom-

(1) Florus, *in Can. Miss.*

(2) Iren., l. IV, c. xxxiv.

(3) Ego obtuli orationem tuam Domino. *Tob.*, xii, 12.

pagnent le Fils de l'Homme ; et en même temps ils cherchent curieusement ce qu'il y a dans nos âmes qu'ils puissent présenter à Dieu. Ils considèrent les larmes, la contrition, l'esprit de pénitence, le dessein de changer de vie, le désir de plaire à Dieu, qui est en chacun de nous (1) ; » et ces hosties spirituelles de notre foi, de notre confiance, de notre amour, de nos louanges, de nos actions de grâces, de toutes nos bonnes œuvres, nous comptons qu'elles seront plus agréables à Dieu, lui étant présentées par le ministère de ses anges, et surtout étant unies à l'adorable victime de nos autels et pénétrées des mérites de son précieux sang.

Par ces dons, on entend aussi le corps et le sang de Jésus-Christ, réellement présents sur l'autel. L'Église croit que Jésus-Christ seul est digne de présenter des dons si saints ; et elle souhaite qu'ils soient offerts à Dieu, non par un homme, non pas même par un Esprit céleste, mais par l'Ange par excellence, l'Ange du grand conseil, l'Ange du Testament, en un mot par Jésus-Christ lui-même ; c'est-à-dire qu'elle souhaite que Jésus-Christ, immolé sur la terre, aille se présenter à son Père en état de victime et intercéder pour nous, en lui montrant ses cicatrices. C'est comme si elle disait : « Père tout-puissant, nous n'avons pas la présomption de vous offrir en expiation de nos crimes une hostie aussi noble, aussi sainte que celle qui est en ce moment sur l'autel de la terre ; mais votre propre Fils, que vous nous avez envoyé pour nous réconcilier avec vous, voudra bien lui-même, sur l'autel du ciel, faire accepter pour prix de notre rançon ce corps dont vous l'avez revêtu, qu'il vous a sacrifié sur le Calvaire, et dont il vous renouvelle tous les jours l'immolation. » Ainsi Jésus-Christ est en même temps le prêtre et la victime ; il est à la fois offrant et offert (2) ; et, dans le

(1) Orig. Hom. ix in Levitic.

(2) Ipse offerens et oblatio.

ciel même, il s'offre continuellement pour nous à son Père (1). Cette dernière explication est infiniment plus digne de la grandeur et de la sainteté du sacrifice non sanglant de nos autels.

Pourquoi l'Église désire-t-elle que ces dons soient portés devant la Majesté suprême? Afin que tous ceux qui participeront à cette victime sainte de nos autels, trouvent grâce devant Dieu, et soient remplis de toute sorte de bénédictions³. Tel est le fruit que nous devons retirer de la messe, car nous devons tous participer à la victime, soit par la communion sacramentelle, soit par la communion spirituelle. Si notre état ne nous permet pas de nous asseoir à la table du Seigneur et d'y manger le pain du ciel, efforçons-nous du moins de mériter par nos fervents désirs de recueillir les miettes qui tombent de cette table divine. Ainsi, en nous faisant prosterner devant l'autel de la terre, l'Église veut nous faire participer aux grâces de l'autel du ciel; mais ce double autel n'en fait qu'un, et nous révèle d'une manière merveilleuse et sublime le dogme de la communion eucharistique, et par suite celui de la communion des saints.

Quoi de plus capable de nous attirer toutes les bénédictions célestes que le corps et le sang de Jésus-Christ, présentés par Jésus-Christ lui-même à la Majesté suprême? Aussi l'Église désire-t-elle si ardemment que le Sauveur, par son propre ministère de pontife et de médiateur éternel, transporte ces dons sacrés de l'autel de la terre à l'autel sublime des cieux, qu'elle sollicite pour cela un de ces ordres souverains, qui ne peuvent manquer d'être accomplis. « Commandez, » dit-elle. Mais à qui commander? Par respect pour Jésus-Christ, elle n'ose pas dire : « Commandez à votre Fils ; » elle dit simplement : « Commandez que ce corps et ce sang précieux vous

(1) Sed in ipsum cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.
ebr., ix, 24.

soient portés et présentés.» C'est aussi par respect pour Notre-Seigneur qu'elle n'ose le nommer distinctement, parce qu'il s'agit ici d'un ordre à recevoir et à exécuter ; elle le désigne par ces mots, *votre saint Ange*, terme aussi juste que respectueux, puisque Jésus-Christ est le *Messie*, c'est-à-dire l'*envoyé* par excellence, et qu'il s'agit ici d'une fonction d'ambassadeur à remplir auprès du trône de Dieu.

Quel moment que celui où, environné de légions d'Esprits célestes, tremblant devant leur Maître anéanti, le prêtre adresse à la divine Majesté cette merveilleuse prière, qu'on ne peut trop approfondir sans danger, dit Yves de Chartres, et qu'on ne doit réciter qu'avec une sainte frayeur !

C'est dans cette prière avec les deux qui précèdent que consiste principalement l'oblation du sacrifice chrétien ; et, comme ces trois formules ne font ensemble qu'une même oraison, c'est seulement à la fin de celle-ci qu'on a mis la conclusion ordinaire : *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur*, car c'est uniquement par les mérites de ce divin Sauveur que nous obtenons tout ce qui nous est accordé.

Que si le sens de cette prière est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de plus étonnant, que si les paroles dont elle se compose sont elles-mêmes au-dessus de tout ce que la langue humaine peut nous présenter de plus pompeux et de plus élevé, les cérémonies qui l'accompagnent ne sont pas moins dignes de notre attention.

Au moment où il prononce le mot *supplices*, et où il va offrir ses supplications et pour lui et pour ses frères, au nom desquels il parle, le prêtre prend une attitude convenable à sa misère et à ses demandes. Il joint ses mains, et, les appuyant sur l'autel, il s'incline profondément. C'est bien là la pose qui convient à un suppliant.

En disant les mots : « Afin que nous tous qui participons à cette victime, » *ut quotquot*, etc. ; il baise l'autel, action symbolique, dont on peut donner plusieurs interprétations également touchantes. Il baise l'autel :

1° Pour signifier la réconciliation du genre humain avec Dieu le Père, laquelle a été effectuée sur l'autel sanglant de la croix, par la mort de Jésus-Christ;

2° Pour réparer par ce témoignage d'amour l'outrage du perfide Judas, qui trahit le Fils de l'Homme par un baiser;

3° Pour exprimer le désir de participer aux grâces, qui découlent alors abondamment de l'autel, puisqu'il contient l'auteur même de la grâce;

4° Pour s'attacher et se coller en quelque sorte à la divine victime et ne faire plus qu'un avec elle, afin qu'avec elle aussi il soit enlevé et emporté par les mains de l'ange jusqu'au plus haut des cieux.

Après ce baiser appliqué sur le corporal, le célébrant se relève et forme trois signes de croix, le premier sur la sainte hostie, le second sur le calice, le troisième sur lui-même. Ces signes de croix, au jugement de saint Thomas, signifient l'extension des membres du Sauveur sur la croix, l'effusion de son sang qui s'ensuivit, et enfin les fruits de sa passion, si clairement exprimés dans ces paroles : « Afin que nous soyons remplis de toute grâce et de toute bénédiction. » Il semble que, par ces signes de croix, le prêtre veut détacher et enlever, autant qu'il est en lui, les grâces, les faveurs spirituelles inhérentes au corps et au sang de Jésus-Christ, pour se les appliquer à lui-même.

Cette oraison *Supplices*, d'après tout ce que nous venons de dire, nous offre la réalité du songe de Jacob. Elle nous montre cette échelle mystérieuse du sacrifice, dont une extrémité touche à l'autel de la terre, et l'autre à l'autel du ciel. Au premier échelon, c'est Jésus-Christ, s'offrant sous les symboles eucharistiques; au dernier échelon, c'est encore Jésus-Christ, s'offrant dans le séjour de sa gloire et montrant les cicatrices de ses plaies. Ce ne sont plus les anges, qui montent et descendent par cette échelle; c'est le médiateur de la nouvelle alliance, c'est

le Dieu, prêtre et victime, qui descend sur la terre dans son adorable sacrement et qui remonte au ciel par son sacrifice, qui descend chargé des bénédictions et des grâces d'en haut et qui remonte chargé des vœux et des prières d'ici-bas, qui descend pour se communiquer à nos âmes et qui remonte emportant avec lui nos cœurs (1).

Nous qui avons l'honneur d'être offerts avec notre divin Sauveur et d'approcher de l'autel visible de la terre par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, vivons dans la justice et la sainteté, pour ne pas être rejetés de l'autel invisible du ciel (2).

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Grande spectaculum! Si spectet impietas, grande ludibrium! si spectet pietas, grande mysterium!

Un Dieu immolé, quel spectacle! Aux yeux de l'impiété, grand sujet de dérision! Aux yeux de la foi, grand mystère!

S. AUGUSTIN, *Tract. xvii in Joan.*

1. L'oraison *Supra quæ propitio* rappelle les sacrifices des anciens patriarches. Les Maronites en ont une à peu près semblable, dont voici la traduction : « O Dieu qui avez reçu le sacrifice d'Abel dans la
« plaine, celui de Noé dans l'arche, celui d'Abraham au sommet
« d'une montagne, celui de David dans l'aire de Doson le Jébuséen,
« celui d'Élie sur le mont Carmel, qui n'avez point méprisé le denier
« de la veuve, recevez, Seigneur notre Dieu, ces offrandes que vous
« présentent nos mains débiles et pécheresses ; accordez par elles,
« Seigneur, un bon souvenir aux vivants et aux défunts, pour les-
« quels nous vous les offrons, et bénissez la demeure de ceux qui
« vous les présentent. Ainsi soit-il. »

LE SOLEIL DES EXERCICES SPIRITUELS.

2. Le sacrifice de la messe est, entre tous les exercices de la religion, ce que le soleil est entre les astres ; car il est véritablement l'âme de

(1) Le Courtier.

(2) Est enim quoddam sublime altare invisibile, quò non accedit injustus. Ad illud altare ille solus accedit, qui ad istud securus accedit. *D. Aug.*, in ps. xxv et xlii.

la piété et le centre de la religion chrétienne, auquel tous ses mystères et toutes ses lois se rapportent ; c'est le mystère ineffable de la divine charité, par lequel Jésus-Christ, se donnant réellement à nous, nous comble de ses grâces d'une manière également aimable et magnifique. Faites donc tout ce que vous pourrez pour vous ménager le temps d'entendre tous les jours la sainte messe, afin d'y offrir avec le prêtre le sacrifice de rédemption. Saint FRANÇOIS DE SALES.

METTEZ EN TÊTE DE VOS OCCUPATIONS L'ASSISTANCE A LA MESSE.

On est absorbé, dit-on, par ses occupations ; on n'a pas le temps d'assister au saint sacrifice. Les Saints savaient trouver du temps pour tout ; ils cherchaient en premier lieu le royaume du ciel, sans négliger leurs affaires ici-bas ; et c'est précisément au pied des saints autels qu'ils allaient puiser la force nécessaire pour l'entier et parfait accomplissement de leurs devoirs.

Sainte Zite, quoique servante et obligée à un travail de tous les moments, ne manquait jamais la messe. Tous les jours, elle devançait l'heure du lever de la maison de son maître, et elle assistait au saint sacrifice dans une église voisine de son habitation. Ainsi, en retranchant quelques instants de son repos, elle avait trouvé le secret de satisfaire sa dévotion, sans préjudice de ses occupations ordinaires.

Saint Félix de Cantalice, né, en 1513, à Citta-Ducale, dans l'État romain, de parents pauvres mais vertueux, se montra, tout enfant, si pieux et si bon, qu'on le surnomma le *Saint*. Sa première occupation était de garder les troupeaux ; et, quand ses membres furent devenus plus robustes, il se mit au service d'un gentilhomme du pays, et laboura la terre en même temps qu'il avait la garde des moutons. Mettant à profit cette vie simple et laborieuse, Félix sut rendre méritoire auprès de Dieu chacune de ses actions, et se conduire en tout comme l'eût fait un saint ermite. Après avoir offert à Dieu tout son travail de la journée, qui devenait une prière continue, il prolongeait encore son oraison bien avant dans la nuit, s'abstenant d'ailleurs de toute nourriture qui pouvait flatter ses sens, et trouvant moyen, sans déranger aucunement son travail, d'assister régulièrement à la messe tous les matins. La piété, solidement établie dans le cœur, devient si industrieuse et imagine tant d'occasions de se satisfaire ! On dit qu'en surveillant ses troupeaux, dans un lieu écarté et tout-à-fait solitaire, Félix avait tracé sur l'écorce d'un arbre une croix, au pied de laquelle il prolongeait chaque jour sa prière durant plusieurs heures. D'abord il se bornait à réciter le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Symbole* ; puis, réfléchissant sur la perfection de Dieu manifestée dans ses œuvres, il contracta peu à peu l'habitude de méditer, et acquit le don de la contemplation et d'une union intime

avec Dieu. L'instinct et la docilité des animaux, la rigueur de son travail, la stérilité de la terre maudite depuis l'introduction du péché, la vanité du monde, l'aveuglement des pécheurs, la vue des cieux, l'obéissance de la nature, la beauté des champs, la clarté des eaux, la verdure des forêts, tout enfin le portait à louer son Créateur, et lui faisait souhaiter de s'unir de plus en plus à lui. Le Seigneur voulut se consacrer Félix d'une manière plus spéciale, en lui inspirant la pensée d'entrer dans l'ordre des Capucins. Félix, devenu frère convers à Citta-Ducale, édifia tous ses frères pendant quarante-deux ans, et rendit son âme à Dieu à l'âge de soixante-douze, confirmant après sa mort, par plusieurs miracles, la réputation dont il n'avait cessé de jouir depuis ses jeunes années.

Un petit berger, un frère convers, a conquis le royaume des cieux, et nous, qui nous croyons d'une intelligence supérieure, nous nous perdriions ! et nous, hommes de science et d'étude, nous ne pourrions pas comprendre comme lui que le beau, le bon, le bien en ce monde ne sont rien, s'ils ne nous mènent à Dieu.

Saint Isidore était de Madrid, en Espagne, et il exerçait auprès de cette ville la profession de laboureur. Il s'était loué pour cultiver la terre ; ce qui ne l'empêcha pas de recueillir en peu de temps une ample moisson de vertus. En effet, imitateur admirable de Jésus-Christ et des Saints, jamais il ne se mettait au travail, le matin, s'il ne s'était auparavant appliqué à chercher le royaume céleste, en visitant les églises consacrées au Seigneur et la Vierge Mère de Dieu. Les retards occasionnés par sa dévotion étaient supportés impatiemment par son maître, qui, un jour, l'observant d'un endroit élevé pour trouver moyen de lui faire des reproches, vit deux anges, revêtus de robes blanches, qui conduisaient chacun une charrue, et Isidore au milieu d'eux. Le bruit de ce miracle attira à celui qui en était l'objet la vénération de son maître et de tous les habitants de la contrée. La charité d'Isidore envers les pauvres était si ardente, qu'elle lui faisait distribuer aux indigents tout ce que lui rapportait son travail. Bien plus, il arriva quelquefois qu'ayant amené un grand nombre de pauvres pour les faire participer au dîner commun des travailleurs, et ne trouvant plus que sa portion parce que le repas était achevé, l'homme de Dieu, plein d'une foi extraordinaire, partagea entre tous les pauvres cette unique portion, qui, multipliée merveilleusement, suffisait pour les nourrir et les rassasier tous. Entre les miracles qu'il accomplit, il convient de citer encore celui-ci : Un jour que, pendant les chaleurs de l'été, on travaillait en plein champ, le maître demanda un peu d'eau pour se désaltérer. Comme il n'y avait point de source en ce lieu, Isidore frappa la terre avec son aiguillon, et il fit jaillir une fontaine, qui n'a point cessé de couler jusqu'à ce jour. Tant de sainteté rendit célèbre le nom du pieux laboureur, qui

vécut jusqu'à une extrême vieillesse, et s'endormit enfin dans le Seigneur.

UNE IDOLATRE CONVERTIE PAR L'ASSISTANCE A LA MESSE.

Aléna, née au sein de l'idolâtrie, ayant eu la curiosité d'assister à la célébration de nos augustes mystères, se sentit tout-à-coup éclairée d'en haut, et elle abjura ses erreurs. Voici la légende de cette illustre vierge et martyre.

C'était au commencement du septième siècle. — La Gaule-Belgique, en grande partie, était encore dans les ténèbres du paganisme. Saint Amand y prêchait alors la foi, et s'efforçait d'y propager une religion qui seule peut faire le bonheur de l'homme.

Léwold et Hildegarde, son épouse, régnaient sur Dilbeck, qui n'est plus qu'un village du Brabant. Leur pouvoir s'étendait sur le pays circonvoisin; Bruxelles alors n'était encore qu'un haméau sans nom. Léwold et Hildegarde étaient plongés dans le paganisme et ne se servaient de leur puissance que pour persécuter les chrétiens.

Un jour que Léwold chassait aux bords de la Senne, il fut singulièrement surpris d'y rencontrer un étranger.

— Qui êtes-vous? lui dit-il.

— Je suis un chrétien, répondit l'inconnu; j'habite ici près dans la solitude de Forest, cherchant à éviter la persécution. Je sais bien que vous-même êtes païen; mais il ne tient qu'à vous d'apprécier combien la loi de Jésus-Christ l'emporte sur le culte de vos fausses et impuissantes divinités. Venez à ma retraite, et demain vous pourrez assister au sacrifice de nos autels, goûter combien notre Dieu est doux, et comprendre aussi combien sont heureux ceux qui espèrent en lui. Vous verrez clairement alors quelle différence il y a entre notre religion et la vôtre, entre la vérité et l'erreur.

Léwold, étonné de cette franchise d'un nouveau genre, fut quelque temps sans répondre. Il accepta ensuite la proposition qui lui était faite avec tant de simplicité, et il suivit l'inconnu.

L'habitation du chrétien se trouvait à l'écart, bien avant dans la noire épaisseur du bois de Forest. Deux retranchements la garantissaient des agressions des païens. Une nappe d'eau en baignait le pied de toutes parts. L'inconnu vivait là, d'une vie douce et tranquille, servant Dieu de tout son cœur, et n'ayant pour compagnon qu'un prêtre de grande sainteté. Ce prêtre desservait une petite église, où les chrétiens du voisinage se rendaient secrètement pour participer aux divins mystères. Le lendemain, le ministre de Dieu célébra la sainte messe à son ordinaire. Léwold y assista. Mais cette cérémonie si touchante, ce ministre de paix, ce sacrifice non sanglant et mystérieux, ne le frappèrent point d'admiration; car son cœur de païen

était fermé à la vérité, et l'heure de la grâce n'avait pas encore sonné pour lui. Il ne fut donc point touché. Il préféra grossièrement le sang des animaux immondes, que versaient les prêtres de ses faux dieux, au sacrifice de la victime sans tâche que l'on immole sur nos autels.

Après la cérémonie, il se hâta de regagner son manoir. Pour justifier son absence, il n'eut rien de plus pressé que de raconter avec mépris, à son épouse et à sa chère Aléna, tout ce qu'il avait vu au manoir caché du chrétien.

Aléna était la fille unique de Léwold. Le prince la chérissait tendrement, et, il faut le dire, Aléna donnait les plus belles espérances. Elle était toute jeune encore ; mais, malgré sa jeunesse, elle avait toutes les bonnes qualités que l'on distingue chez les personnes qui gagnent heureusement l'âge plus sérieux. Elle était païenne comme ses parents ; toutefois l'esprit de Dieu avait touché son cœur plus pur ; en écoutant le récit de son père, elle désira vivement de voir ce qu'il avait vu. Elle allait devenir chrétienne.

Afin de réaliser l'empressement qu'elle éprouvait d'aller à l'humble ermitage, Aléna devait s'y prendre d'une manière bien secrète ; elle craignait de déplaire à son père, qui s'était nettement et rudement prononcé contre les chrétiens ; et, si elle se cachait, elle redoutait la vigilance des gardes de Léwold. Mais la grâce de Dieu peut tout : la jeune vierge, oubliant sa timidité et bravant tous les dangers, se dirigea vers Forest, à travers l'obscurité des bois ; et, comme si Dieu l'eût conduite par la main, elle arriva heureusement à la porte du petit manoir.

Sa joie, à la vue de nos cérémonies saintes, fut aussi vive que l'impression qu'elles firent sur son cœur. Elle n'imita point son malheureux père : elle abjura les faux dieux ; elle se convertit à la foi.

Tous les jours, depuis lors, elle bravait les obstacles, pour assister à la messe du saint prêtre ; elle priait avec une ferveur qui devait ravir les anges mêmes.

Mais, quoiqu'elle prit tous les moyens possibles pour n'être pas aperçue dans son pèlerinage, elle fut découverte un jour par l'un des gardes de son père. Elle lui promit des présents, s'il voulait garder le silence. Le garde se tut d'abord ; puis, voyant qu'elle continuait tous les jours à se rendre parmi les chrétiens, malgré ses représentations multipliées, il se crut compromis et donna connaissance à Léwold de la démarche de sa fille. Le prince lui recommanda de suivre secrètement Aléna et d'épier ses pas.

Il suivit donc de loin la jeune fille jusqu'à la Senne ; mais il fut forcé de s'arrêter au bord de cette rivière, parce qu'il n'y avait ni pont ni barque pour la traverser. Il vit avec surprise Aléna marcher sur l'eau, comme si elle eût suivi un sentier ferme, et vint sur-le-champ faire part de ce prodige à son maître.

Léwold reconnut bien à cette marque que sa fille était chrétienne.

Dans l'accès de sa colère, oubliant tout sentiment de tendresse paternelle, il dit à ses gens :

— Prenez vos armes ; allez attendre Aléna sur le bord de la rivière ; saisissez-vous d'elle à son passage, et amenez-la-moi, afin que je la châtie du mépris qu'elle fait de nos dieux.

Aléna ne se doutait pas d'un tel péril. Elle allait courageusement, sans penser que bientôt le martyr dut couronner sa piété naissante.

L'ordre de son père ne tarda pas à être exécuté. Les gardes se saisirent de la jeune vierge, et, croyant servir le fanatisme de leur prince, ils traitèrent si brutalement sa résistance, qu'ils lui rompirent un bras. L'innocente victime, que la violence empêchait de s'approcher ici-bas de son Dieu, lui fut presque aussitôt unie dans le ciel ; car la douleur la fit mourir en peu d'instants, et son âme se sépara de son corps brisé.

Ainsi, disent les légendaires, ainsi périt, avec les palmes du martyr, la fille de Léwold. Le Ciel l'avait jugée digne d'être baptisée dans son propre sang. Heureux sont ceux qui donnent leur vie pour Jésus-Christ !

L'ange de Dieu avait toujours veillé sur l'innocence d'Aléna ; l'ange de Dieu n'abandonna point ses précieux restes. Il transporta miraculeusement le bras rompu de la fille de Léwold sur l'autel de Forest.

La vue de ce bras, détaché violemment d'un corps et posé ainsi sur l'autel, étonna extrêmement le prêtre et le chrétien de l'ermitage. Ils ne pouvaient s'imaginer à qui avait appartenu ce bras, ni pourquoi on l'avait apporté dans le lieu saint. Mais Aléna ne venant plus aux saints mystères, ils pensèrent à elle et se persuadèrent qu'elle avait été dévorée par une bête féroce en traversant les bois. Toutefois, cette conjecture n'expliquait pas le prodige du bras posé sur l'autel. Tout préoccupés cependant de la mort de la jeune vierge, ils se mirent à parcourir les vallées et les bois. Dieu bénit leurs recherches ; ils trouvèrent le corps de la fille de Léwold ; ils l'enterrèrent dans la petite église, qui tant de fois avait été témoin de sa piété et de sa ferveur.

Dans la suite, l'église de Forest fut dédiée à Aléna, et sa fête célébrée chaque année, le dimanche qui précède la Saint-Jean.

Le sang de la vierge-martyr devait bientôt mériter la conversion de Léwold. Aléna, jouissant de la béatitude du ciel, n'avait pas oublié son pauvre père, demeuré dans les profondes ténèbres de l'idolâtrie ; et voici comment arriva sa conversion.

A peine Aléna eut-elle souffert le martyr, que les chrétiens placèrent en elle leur confiance. Ils l'invoquaient dans toutes sortes d'infirmités, et recevaient par son intercession le soulagement et la guérison de leurs maux. Le bruit des merveilles opérées au tombeau de la

vierge se répandant au loin , Omond s'y rendit. Omond était un officier de la petite cour de Léwold ; il possédait de grands biens, en dépit desquels il était pauvre, parce qu'il était aveugle et paralytique. Il demanda à Léwold, qui regrettait sa fille et se repentait de ses ordres cruels, trop cruellement exécutés, la permission d'aller à la petite église du bois implorer l'assistance d'Aléna.

— J'y consens, répondit le prince, quoique je ne croie point aux miracles que l'on attribue à ma malheureuse fille. Comment le Dieu des chrétiens saurait-il guérir les malades, s'il n'a pas pu garantir Aléna de la mort ? Pourtant, Omond, si tu vois et si tu marches, après avoir prié à l'autel chrétien, j'abandonnerai le culte de mes divinités, et j'adorerai jusqu'à mon dernier soupir le Dieu qui t'aura guéri.

L'officier se fit aussitôt transporter au tombeau de la vierge ; il y pria et il recouvra à l'instant le mouvement et la vue.

Devant un tel miracle, qu'il ne pouvait contester, Léwold abattu brisa ses idoles et reconnut la puissance du Dieu des chrétiens. Aussitôt, pour montrer publiquement qu'il condamnait ses violences contre sa fille, il alla aussi à son tombeau ; il déposa sa couronne et les marques de sa souveraineté, et il reçut le baptême avec son épouse Hildegarde.

Léwold, à son baptême, prit le nom d'Harold, et mourut saintement, ainsi que son épouse.

L'Eglise a ceci de particulier, qu'en elle seule réside le pouvoir des miracles et des prodiges réels ; c'est là un des caractères distinctifs de sa divinité. Les incrédules peuvent grimacer un sourire, lorsqu'on leur parle de ces merveilles ; le chrétien, l'homme raisonnable et sensé, agit tout autrement ; pour lui, les prodiges opérés par l'intercession des saints sont des preuves que le Dieu qu'il adore est le Dieu du ciel et de la terre, le Dieu grand et puissant.

Parmi les miracles, qui ont illustré le nom d'Aléna, nous rapportons le suivant qui rentre dans notre sujet.

On se rappelle qu'Aléna, bravant tous les périls, allait chaque jour à l'église des chrétiens. Lorsqu'elle arrivait à la porte, épuisée de fatigue, elle s'asseyait sur le gazon et se reposait un instant, en attendant l'office.

Alors, une seule chose l'attristait : pas un arbre auprès de l'église, sous l'ombrage duquel elle pût se garantir des ardeurs du soleil ou des injures de l'air.

Un jour que cette pensée l'occupait, elle prit le bâton qui l'aidait à marcher et le planta dans la terre, à l'endroit où elle avait coutume de se reposer. Mais quelle fut sa surprise et celle des chrétiens, lorsqu'au sortir de l'office, le bâton, qui était une branche de noisetier, se montra couvert de fleurs et de feuilles.

Ce miracle fit grand bruit. Longtemps après la mort d'Aléna, on di-

sait encore en montrant cet arbre prodigieux : *Voilà le noisetier de la Vierge.*

Ce noisetier vénéré subsistait il y a peu d'années, et le chemin qui y conduisait s'appelle toujours, auprès de Bruxelles, chemin de l'Arbre béni.

Opuscul de la Société de Saint-Victor.

S'UNIR AU SACRIFICE.

Quand on ne peut absolument aller à l'église, il faut suppléer au défaut de la présence corporelle par celle de l'esprit. Ainsi, faites-vous une règle, à une certaine heure du matin, de laisser aller votre cœur au pied de l'autel, d'y unir votre intention à celle du prêtre et des fidèles présents au sacrifice, quelque part que vous soyez, comme vous le feriez si vous étiez à l'église. On peut profiter, pour accomplir ce pieux devoir, du moment où l'on entend le son de la cloche indiquer la célébration d'une messe.

Nous avons connu une femme des champs, une simple paysanne d'une piété douce et ferme, qui, au milieu de ses travaux rustiques, s'interrompait un moment, faisait le signe de la croix et se tournait quelques secondes vers l'église, lorsqu'elle entendait la voix de la cloche, appelant à la messe les fidèles assez heureux pour pouvoir s'y rendre. Croyez-vous que Dieu n'écoutât pas cette bonne intention ainsi dirigée à travers les rudes labeurs de la campagne, cette prière ainsi envoyée vers l'autel du sacrifice ?

LA VRAIE SOURCE DU BONHEUR.

3. C'est la bénédiction céleste et la grâce divine qui sont la source du véritable bonheur. Le bonheur de l'âme, dit saint Augustin, ne doit pas être distingué de sa perfection; et celle-ci s'obtient par l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité (1).

Voulez-vous encore savoir où est le bonheur? Écoutez le R. P. Hermann :

« J'ai couru, connu, aimé le monde, vous dit-il; nul n'y goûte le bonheur. Pour le trouver, j'ai parcouru les villes et les royaumes, j'ai traversé les mers, je l'ai cherché dans les spectacles grandioses de la nature, je l'ai cherché dans les bals, dans les salons, dans les festins somptueux, dans les jouissances que procure l'or, dans une ambition démesurée, dans la foi d'un ami, enfin, où ne l'ai-je pas cherché? Je ne l'ai trouvé nulle part. Et vous, l'avez-vous trouvé, ce bonheur? Ne vous manque-t-il rien? Ah! j'entends pour réponse un lugubre concert de plaintes.

(1) *Hæc est beata vita quæ vita perfecta est, ad quam nos festinantes posse perduci solidâ fide, alacri spe, flagranti caritate præstandum est. D. Aug., de Vitâ beatâ.*

« Où es-tu donc, bonheur ? Dis-moi où tu es, je te sacrifierai tout : santé, fortune, jours de ma vie, tout, tout pour toi.

« Comment se fait-il que, tous étant nés pour le bonheur, si peu le possèdent ? C'est que nous sommes trompés dans nos recherches par de fausses lueurs... Enfin, je l'ai trouvé, moi ; et, depuis cette découverte, je surabonde de joie ; ma poitrine ne peut plus contenir ce volcan ; je vous supplie de partager avec moi ce trop plein qui m'inonde ; mais laissez-moi vous dire où je l'ai trouvé...

« Le bonheur de l'âme consiste dans la possession immuable d'un bien réel ; ce bien réel doit être l'objet le plus parfait possible. Ce bien suprême, absolu, renferme en lui-même toutes les perfections : c'est l'infini, c'est Dieu. Oui, il faut l'infini à un cœur insatiable, l'infini qui lui fait goûter des joies plus délicieuses que tous les plaisirs, qui l'élève à des grandeurs surmontant toutes les élévations. Sondez les dispositions de vos âmes : au milieu des plus insignes honneurs, vous serez comme Alexandre qui se plaint de n'avoir plus de royaumes à conquérir ; au centre des plaisirs comme Horace, vous vous écrierez avec lui : Plaisirs fugitifs, que les années emportent ! et vous sentirez que le bonheur incorruptible et parfait n'est qu'en Dieu.

« La foi nous montre le bonheur en Dieu et en son Fils ; c'est un mystère que l'orgueil ne peut saisir ; et ce qui prouve que cette vérité vient de Dieu, c'est que l'homme n'invente pas ce qu'il ne peut comprendre. Quand je ne croyais pas en Jésus-Christ, le jour j'étais en proie aux ténèbres de l'erreur, la nuit aux angoisses cruelles. Jésus-Christ a mis dans mon âme la paix et le calme ; et la sagesse s'est élevée à la place de l'erreur, à l'horizon de mon entendement.

« Tout ce qui ne se fait pas, dans le monde, au nom de Jésus-Christ, ne peut être sage, car il est la source de la sagesse.

« Mais, pour trouver Jésus-Christ, il faut veiller et prier. Heureux, dit l'Écriture, l'homme qui veille aux portes jour et nuit, c'est-à-dire qui veille à la porte de son cœur, pour attendre Jésus-Christ.

« Thérèse, la séraphique, cherchait, dans l'oraison, la lumière éternelle qui l'illuminait. Priez donc, demandez et vous recevrez ce vin enivrant de l'immortalité, qui coule du pressoir de la prière. Élevez-vous sur les cimes du Carmel ; participez à ce banquet sacré, où les pauvres, où les ignorants sont invités. Mangez le pain, buvez le vin que je vous ai préparé. Par la prière, nous nous humilions, nous comblons l'abîme, qui sépare l'homme de Dieu. La prière donne la foi. Étudiez la physionomie de l'homme de prière, vous y verrez la paix, le contentement. C'est par l'oraison que nous nous engageons, que nous sommes esclaves de la volonté divine, qui est la vraie liberté. Ne confondons pas la liberté avec la licence ; la liberté, c'est l'absence de toute entrave, qui puisse arrêter la volonté dans l'accom-

plissement du bien. Ces entraves sont nos passions; le bien, c'est la volonté divine; ceux qui ont plié sous le joug sacré de cette loi, jouissent de la vraie liberté, et volent vers Dieu d'un libre essor.

« La foi s'acquiert par la prière qui, réunie à la foi, donne à l'âme paix, amour, sagesse, lumière, liberté, toutes choses contenues en Jésus-Christ. Il n'est pas possible d'être heureux à qui n'aime pas Jésus-Christ. On aime le bonheur, et Jésus-Christ, seul bonheur possible, n'est pas aimé. On aime les richesses, et Jésus-Christ, surabondance éternelle, n'est pas aimé; on aime les plaisirs, les grandeurs, et Jésus-Christ, plaisir le plus délicieux, Jésus-Christ, splendeur de la gloire éternelle, n'est pas aimé?... O vous tous qui m'écoutez, faut-il donc que ce soit un juif, qui vienne supplier des chrétiens d'adorer Jésus-Christ?... »

« Soleil, refuse ta lumière! Nuées, cessez de répandre vos pluies! granits, fondez-vous.

« Filles de Sion, vierges saintes, prenez le cilice, couvrez-vous de cendres, pleurez! Jeûnez, veillez, Jésus n'est pas aimé, parce qu'il n'est pas connu! On étudie, on sait tout, excepté lui.... »

« Oui, mondains, je vous le dis, prosterné devant cet amour méconnu: Si vous ne me voyez plus m'évertuer sur vos tapis soyeux pour mendier des applaudissements, briguer de futils honneurs, c'est que j'ai trouvé une gloire dans l'humble tabernacle de Jésus-Hostie, Jésus-Dieu.

« Si vous ne me voyez plus jouer sur une carte le patrimoine d'une famille entière, ou courir hors d'haleine, pour acquérir de l'or, c'est que j'ai trouvé la richesse, le trésor inépuisable, dans le ciboire d'amour, qui renferme Jésus-Hostie!

« Si je ne viens plus prendre place à vos tables somptueuses, m'étourdir dans vos fêtes frivoles, c'est qu'il est un festin de délices, où je me nourris pour l'immortalité, où je me réjouis avec les anges du ciel; c'est que j'ai trouvé le bonheur suprême; oui, je l'ai trouvé, le bien que j'aime, il est à moi, je le possède, et qu'on vienne m'en dessaisir.

« Pauvres richesses, tristes plaisirs, humiliants honneurs, que ceux que je pourchassais avec vous... Mais maintenant que mes yeux ont vu, que mes mains ont touché, que sur mon cœur a palpité le cœur d'un Dieu, oh! je vous plains, dans votre aveuglement, de poursuivre des plaisirs impuissants à remplir le cœur!

« Venez donc à ce banquet céleste, qui a été préparé par la Sagesse éternelle, venez, approchez-vous!... Laissez-là vos hochets, vos chimères, jetez loin de vous ces haillons trompeurs qui vous couvrent, demandez à Jésus la robe blanche du pardon, et, avec un cœur nouveau, avec un cœur pur, abreuvez-vous à la fontaine limpide de son amour.

« Croyez-moi, maintenant que votre divin Sauveur, pour vous donner

audience, monte tous les jours sur son trône dans vos églises, il vous écoutera avec encore plus de clémence. Jetez-vous à ses pieds, donnez-lui votre cœur et il vous bénira, et vous goûterez des joies, mais des joies si immenses, que je ne puis vous les décrire, si vous n'allez les goûter : goûtez et voyez combien le Seigneur est suave!

« O Jésus, mon amour, que je voudrais leur montrer le bonheur que vous me donnez ! Non, j'ose le dire, si la foi ne m'enseignait que vous contempler au ciel est une joie plus grande encore, je ne croirais jamais possible qu'il y existât de plus grande félicité que celle que j'éprouve à vous aimer dans l'Eucharistie et à vous recevoir dans mon pauvre cœur, si riche par vous !... Quelle paix délicieuse ! quelle béatitude ! quelle sainte allégresse !... » *Conv. du pianiste HERMANN.*

TRENTE-TROISIÈME INSTRUCTION

Memento DES MORTS. — ANTIQUITÉ DE LA PRIÈRE POUR LES MORTS.

Ipsis, Domine.

Noli meminisse iniquitatum patrum nostrorum; sed memento manūs tuæ et nominis tui in tempore isto.

Daignez, Seigneur, ne vous plus souvenir des iniquités de nos pères; mais souvenez-vous plutôt de ce que votre bras puissant a fait en leur faveur, et de la gloire qui en revient à votre nom en ce moment. *Baruch., III, 5.*

Le sacrifice eucharistique est offert pour tous les membres de l'Église; il est universel dans son étendue. Il est donc bien juste qu'après avoir prié pour tous les fidèles qui sont sur la terre, qu'après nous être mis en relation avec les illustres habitants des cieux, en célébrant leurs triomphes et en implorant leur protection, nous pénétrions, par des pensées pleines d'inquiétude et de religion, dans ces sombres demeures où gémissent les âmes du purgatoire, afin de répandre sur elles le sang de Jésus-Christ comme une douce rosée, par l'application qui leur sera faite des mérites de ce divin Sauveur. Le prêtre dit à cet effet :

Memento etiam, Domine, famulorum famularumque tuarum N. et N., qui nos processerunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, qui, marqués du sceau de la foi, nous ont précédés dans l'autre vie et dorment du sommeil de paix.

De tout temps on a cru qu'il y avait entre les célestes parvis et les abîmes infernaux un état mitoyen, où étaient placées, au sortir de la vie, les âmes qui n'étaient pas assez pures pour jouir immédiatement de la présence de Dieu, ni assez coupables pour être rejetées à jamais de sa face. La foi nous apprend que rien d'impur ni de souillé n'entrera jamais dans le royaume du ciel, et qu'alors même que les péchés ont été remis, il y a toujours une peine temporelle à subir. Or, combien de personnes sortent de ce monde, chargées d'une infinité de fautes légères qu'elles n'ont point effacées ! Combien meurent sans avoir satisfait aux peines temporelles dues aux péchés mortels, qui leur ont été remis dans le sacrement de pénitence ! Pour tous ces pauvres défunts, il faut un lieu d'expiation passagère, où ils achèvent de se purifier et de payer leurs dettes à la justice divine. Ce dogme du purgatoire, fondé sur les principes les plus clairs de la foi, est aussi conforme à tous les instincts de notre nature, à laquelle il répugne également de penser que le Dieu de toute pureté admette immédiatement dans son sein des âmes qui ne sont pas entièrement pures, ou qu'il précipite pour toujours dans des supplices affreux des âmes qui n'ont que de légères souillures.

Les plus anciennes traditions nous attestent le soin qu'on a toujours eu de prier pour les morts et d'offrir pour eux le saint sacrifice. L'histoire du peuple juif nous en offre un exemple frappant. Nous y lisons que plusieurs soldats de l'armée de Judas Machabée, ayant enlevé par avarice des temples de Jamnia certains objets consacrés aux idoles, périrent tous dans le combat; et leur faute, qu'on regarde comme la cause de leur mort, fut découverte, lorsqu'on voulut les ensevelir. Judas était bien per-

suadé que ces valeureux guerriers, qui avaient perdu leur vie pour la cause sacrée de la patrie et de la religion, avaient beaucoup mérité devant Dieu ; il savait qu'une grande miséricorde était réservée à ceux qui étaient morts dans la piété (1) ; il pouvait croire aussi que l'ignorance ou l'irréflexion avait rendu leur transgression légère, ou que, s'en étant repentis avant d'expirer, ils n'avaient pas encouru la damnation éternelle. Cependant il reconnut, ainsi que tout le peuple juif, qu'ils avaient besoin de prières et d'hosties de propitiation, pour l'entière expiation de leurs fautes ; et, ayant recueilli d'une quête qu'il fit faire douze mille drachmes d'argent, il les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour ces soldats, tués en combattant pour la défense de la religion. Et le texte sacré conclut que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés (2).

Cette coutume d'implorer la miséricorde divine pour les défunts, nous la trouvons pareillement établie dans l'Église, depuis son origine jusqu'à nos jours. Mère tendre et toujours bien inspirée, elle n'a garde d'oublier ses enfants après leur trépas ; elle les accompagne de ses prières à leur dernière demeure, et elle les recommande à la bonté divine dans tous ses offices, et surtout pendant la sainte messe. « Ce n'est pas sans raison, dit saint Chrysostome que les apôtres ont ordonné qu'on ferait mémoire des fidèles défunts, pendant les redoutables mystères (3). » Sainte Monique, en mourant, recommanda à saint Augustin son fils de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur (4) ; et le même Augustin nous assure qu'avant de déposer dans la tombe le corps de sa mère, on offrît à

(1) Considerabat enim quòd hi qui cum pietate dormitionem acceptant, optimam haberent repositam gratiam. II *Mach.*, xii, 43.

(2) Sancta ergò et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut à peccatis solvantur. II *Mach.*, xii, 46.

(3) D. Chrys., *Hom. LXIX ad popul. Antioch.*

(4) D. Aug., *Confess.*, I. IX.

Dieu le sacrifice de notre rançon à cet autel sacré, où la pieuse Monique n'avait jamais manqué d'assister chaque jour. Il nous dit ailleurs que toute l'Église observe comme une tradition venue de nos ancêtres, de prier pendant le sacrifice pour les fidèles qui sont morts dans la communion du corps et du sang du Sauveur, et même d'offrir à leur intention et pour eux cet auguste sacrifice (1). Il serait facile de prouver que, depuis les apôtres jusqu'à nous, on a toujours fait une commémoration pour les morts dans la célébration de l'office public, et que, par conséquent, on a toujours cru à un purgatoire, dont on conjurait le Seigneur de vouloir bien délivrer les âmes qui y étaient détenues. On ne conçoit pas que, sur un point si doux et si consolant, les protestants se soient séparés, non pas seulement de l'Église catholique, mais du genre humain tout entier qui les réprouve. Si ce n'est point une malice infernale qui leur a fait renier ce dogme, c'est du moins une profonde ignorance de l'antique liturgie.

Pour nous, nous bénissons mille fois l'Église de ce qu'elle a bien voulu que ce dogme touchant, qui renoue les liens que la mort a brisés, trouvât sa consécration pendant la célébration de nos saints mystères. Nous la bénissons de ce qu'elle a placé le *Memento des morts* après l'immolation de la victime, lorsque Jésus-Christ est présent sur l'autel, au moment où elle lui rappelle les douleurs de sa passion, comme pour le conjurer plus instamment d'en appliquer les fruits surabondants à tous ceux qui, sortis de la vie avec le signe de la croix, n'ont pu encore entrer dans la céleste patrie. On peut dire aussi que l'Église a différé ce *Memento* après la consécration : 1° parce que les défunts ne pouvant pas, comme les personnes vivantes, s'unir au prêtre et offrir avec lui le saint sacrifice, il ne leur reste qu'à participer à ses fruits ; 2° pour

(1) D. Aug., Serm. xxxii, *De verbis Apostol.*

nous rappeler que ce n'est qu'à la mort du Sauveur que les sépulcres s'ouvrirent, et que ce ne fut également qu'après sa mort que son âme descendit aux limbes, pour annoncer aux justes leur délivrance.

Toutes simples que sont les paroles dont se compose cette prière, elles n'en sont pas moins dignes de notre attention.

Souvenez-vous, Seigneur. Sans doute, tout est présent à la pensée de Dieu ; mais en Dieu se souvenir, c'est secourir. C'est en ce sens que le roi David disait : « Souvenez-vous de nous, Seigneur, selon l'amour que vous portez à votre peuple (1). »

« Souvenez-vous *aussi*, Seigneur. » Avant la consécration, nous avons imploré le secours divin pour les personnes vivantes. Mais l'Église, qui est la plus tendre des mères, pouvait-elle oublier dans ses supplications ses enfants décédés, qui ne sont pas encore en possession de l'éternel bonheur ? Ils occupent dans ses affections une place d'autant plus large qu'ils sont plus à plaindre, étant violemment séparés du souverain bien qu'ils connaissent et qu'ils aiment, et endurant de cruels tourments, sans pouvoir en abrégier la durée ni en diminuer l'intensité. Elle s'empresse donc d'ouvrir pour eux le trésor des grâces dont elle est dépositaire, et de leur procurer un soulagement efficace. Souvenez-vous, Seigneur, dit-elle, de cette portion de votre héritage, qui languit et souffre loin de vous, et sera toujours dans le trouble et dans d'horribles angoisses, jusqu'à ce qu'elle se repose dans votre sein.

Souvenez-vous, Seigneur, *de vos serviteurs et de vos servantes.* L'Église ne fait mémoire, pendant le saint sacrifice, que des personnes mortes en état de grâce, et qui, pour cette raison, méritent d'être appelées serviteurs et servantes de Dieu. Mais il est clair qu'elle ne prie pas

(1) Memento nostri, Domine, in beneplacito populi tui. Ps. cx, 4.

pour les Saints qui sont dans le ciel, attendu qu'ils n'ont besoin de rien et qu'ils sont au comble de leurs désirs ; elle les conjure plutôt eux-mêmes de lui venir en aide, et elle se met sous leur protection. Que si quelquefois il est dit qu'on fait l'oblation ou que le saint sacrifice est offert pour eux, cette locution doit s'entendre uniquement en ce sens que le sacrifice est offert en leur souvenir, ou en action de grâces pour les bienfaits dont le Seigneur les a comblés, ou en leur honneur et pour l'accroissement de leur culte. Évidemment prier pour eux, ce serait leur faire injure. L'Église ne prie pas non plus pour les malheureux, qui ont abusé de la grâce, et sont morts dans l'impénitence finale. L'arrêt porté contre eux est irrévocable ; et ils n'ont ni pardon ni soulagement à attendre. Elle prie pour ceux qui meurent fidèles, qu'elle considère comme membres de Jésus-Christ, mais auxquels il reste encore quelque chose à expier, et qui, n'étant pas parfaitement purifiés, sont enfermés dans ce lieu de souffrance que nous appelons Purgatoire.

Les lettres N. N. sont mises à la place des noms des personnes, qu'on écrivait autrefois dans les diptyques ou tables pliées en deux, et qu'on récitait à la messe. Rappelons ici en peu de mots ce que nous avons déjà dit précédemment, que, dans les temps primitifs, il y avait dans chaque église trois tables ou catalogues, qu'on conservait soigneusement et dont on faisait lecture pendant la célébration des saints mystères. Le premier était celui des Saints du ciel ; le second celui des fidèles vivants, recommandables par leur dignité ou par les services qu'ils avaient rendus à l'Église ; le troisième renfermait les noms des fidèles et des bienfaiteurs décédés. Nous avons conservé des vestiges de cet antique usage. Au commencement du Canon, on récite les noms du pape, de l'évêque, du prince régnant ; au premier *Memento*, les noms des vivants qu'on veut spécialement recommander à Dieu ; au second *Memento*, les noms des défunts, pour lesquels

on s'intéresse particulièrement ; avant et après la consécration, on récite les noms des principaux saints. Le prône nous offre encore des restes de la même tradition : on y prie pour les vivants et pour les morts, et on y nomme les uns et les autres. Quant à ce second *Memento*, il n'est pas nécessaire présentement d'y prononcer les noms des personnes pour lesquelles on veut prier ; il suffit de les recommander à Dieu mentalement. C'est ainsi que sainte Monique se contentait de demander *qu'on se souvînt d'elle à l'autel* (1).

Les assistants doivent alors s'unir aux intentions du célébrant, et y joindre la recommandation des personnes pour qui la charité réclame leurs souvenirs et leurs prières. Prions pour nos parents, pour nos pères, pour nos bonnes mères, qui souffrent, hélas ! peut-être à cause de nous, pour nos amis, pour tous ceux que nous avons connus et qui nous ont aimés. Disons à Dieu du fond de notre cœur, comme le prophète : « Seigneur tout-puissant, ne vous souvenez plus des iniquités de nos pères, des fautes de nos parents, de nos bienfaiteurs, de nos amis ; mais souvenez-vous de leur fin ; considérez leur sortie de ce monde ; souvenez-vous surtout de votre main si bonne et si puissante, et de votre nom, qui signifie salut du peuple (2). »

Reprenons maintenant les paroles de ce *Memento*. « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, *qui nous ont précédés*. Ces mots sont une leçon pour les vivants. Donc nous les suivrons, car il nous faudra mourir aussi bien qu'eux ; donc nous ne devons pas les oublier dans nos prières, afin qu'un jour on se sou-

(1) D. Aug., *Confess.*, l. IX, n. 13.

(2) Le célébrant peut arranger ainsi la mémoire des défunts : *Memento* 1° patris mei et matris ac cæterorum familiæ meæ defunctorum, 2° eorum qui propter me torquentur in purgatorio, 3° animæ purgatorii totius magis derelictæ, 4° benefactorum, 5° eorum præsertim pro quibus teneor orare ratione intentionis mihi commissæ. *Colet*.

vienne aussi de nous, quand nous serons décédés, et qu'eux-mêmes à leur tour ils intercèdent pour nous auprès du trône de la miséricorde divine, quand ils seront admis dans les tabernacles éternels.

« Souvenez-vous de vos serviteurs, qui nous ont précédés *avec le signe de la foi*, » c'est-à-dire qui ont été marqués du sceau de la foi par le sacrement du baptême, et qui ont mené une vie chrétienne, conformément à leur croyance. L'Église en use envers les morts comme envers les vivants : elle ne prie que pour les fidèles. Sans doute on peut et on doit prier en secret pour la conversion des infidèles et des juifs, pour le retour des hérétiques et des schismatiques; mais, dans l'action du sacrifice, le célébrant ne nomme que ceux qui ont droit d'y assister, c'est-à-dire ceux qui, ayant été purifiés dans les eaux vivifiantes du sacrement de la régénération, ont eu le bonheur de conserver le don précieux de la foi, et dont il est permis de croire *qu'ils dorment du sommeil de paix*.

Ils dorment ! Que cette expression est touchante ! La mort des justes est un sommeil, parce qu'ils doivent ressusciter pour la vie éternelle. La terre où ils reposent, rappelle ce dogme consolateur. Elle s'appelle cimetière, mot grec qui signifie *dortoir* ; et ceux qui y dorment, se réveilleront à la clarté brillante du jour de l'éternité. Ils dorment d'un sommeil de paix, parce qu'ils sont morts dans la communion de l'Église et la grâce de Dieu. Aussi ressusciteront-ils un jour, à l'exemple de Jésus-Christ, pour vivre désormais éternellement dans le ciel, couronnés comme lui de gloire et de félicité.

En commençant le *Memento*, le prêtre étend et rejoint les mains en signe de ferveur, et pour exprimer son vif désir d'être exaucé. Puis il se tient quelques instants en silence, les yeux affectueusement dirigés vers la sainte hostie. Au premier *Memento*, il les baissait pour éviter toute distraction ; mais maintenant il les tient attachés sur le Saint-Sacrement, pour nourrir sa piété, enflammer

son amour et prier avec plus de confiance. Et quelle confiance plus légitime que celle d'un homme qui parle immédiatement au Maître des grâces qu'il a en quelque sorte à sa disposition, et qui n'intercède que pour des âmes saintes, infiniment chères à celui dont il implore la miséricorde ? La pause que le prêtre fait ici ne doit durer que très-peu de temps. En le voyant dans cette attitude immobile, recueillie, représentez-vous l'Église, qui semble embrasser dans ses étroites et silencieuses étreintes chacun de ses enfants décédés, et ne manquez pas de recommander à Dieu par le souvenir du cœur vos chers défunts.

Après avoir fait mention des trépassés pour lesquels il veut prier particulièrement, le célébrant relève la tête ; et, les mains étendues comme auparavant, il continue :

Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas deprecamur, per eundem Christum Dominum nostrum. Amen.

A ceux-ci, Seigneur, et à tous ceux qui reposent en Jésus-Christ, nous vous supplions d'accorder un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

« A ceux-ci, Seigneur, » c'est-à-dire à vos serviteurs et à vos servantes qui sont morts avec les signes de la foi et de la paix, et dont nous venons de rappeler le souvenir, daignez accorder la délivrance de leurs péchés. Mais l'Église ne se contente pas de s'intéresser pour quelques personnes en particulier ; elle prie généralement pour tous ses défunts, car ici-bas nous ne pouvons pénétrer le terrible secret de la mort, et nous n'avons pas assez de lumières pour discerner ceux qui ont besoin de nos suffrages et de nos supplications et ceux à qui ils sont inutiles. Nous implorons la miséricorde divine pour tous ceux qui reposent en Jésus-Christ, pour tous les fidèles décédés dans l'amour de Dieu, sans avoir entièrement satisfait à sa justice. C'est surtout sur les âmes les plus nécessiteuses et les plus délaissées que l'Église jette

un regard de compassion. Elle comprend, dit saint Augustin, dans une commémoration générale tous ceux qui sont morts dans son sein, afin que ceux qui n'ont ni père, ni fils, ni parents, ni amis, qui puissent remplir envers eux ce devoir de piété, en soient ainsi dédommagés par le souvenir de la mère commune de tous les fidèles (1).

Pour toutes ces âmes qui reposent en Jésus-Christ, mais dont la charité n'a pas été assez ardente pour les purifier entièrement, nous demandons *un lieu de rafraîchissement*, parce qu'elles souffrent les ardeurs d'un feu dévorant qui les tourmente ; et, bien qu'elles aient l'espérance d'en sortir un jour, elles n'en subissent pas moins de cruelles tortures ; — *un lieu de lumière*, parce qu'elles sont plongées dans d'épaisses ténèbres, étant éloignées du Père des lumières ; et nous désirons pour elles ce bienheureux séjour où brille ce soleil de vérité et de justice qui est toujours à son midi et ne connaît point de couchant ; — *un lieu de paix* : si l'âme ici-bas, toute distraite qu'elle est par le fracas du monde, est cependant dans l'agitation et le trouble, jusqu'à ce qu'elle soit fixée dans la grâce et l'amour de son Dieu ; si notre Sauveur lui-même a été saisi de frayeur et pressé d'une extrême affliction (2), à cause seulement qu'il avait la ressemblance

u péché, quels ne doivent pas être l'accablement et la désolation de ces pauvres âmes, qui expient leurs propres fautes dans une horrible prison ! Ah ! puissent-elles enfin jouir de l'abondance de cette paix, qui inonde de délices le cœur des élus. Ce repos éternel qui rafraîchit, éclaire et console, nous le demandons par la puissance médiatrice

(1) Supplicationes... pro omnibus in christianâ et catholicâ societate defunctis, etiam tacitis nominibus eorum, sub generali commemoratione suscipit Ecclesia, ut quibus ad ista desunt parentes aut filii, aut quicumque cognati vel amici, ab unâ eis exhibeantur piâ matre communi. D. AUG., *De curâ pro mortuis*, c. iv.

(2) Cœpit pavere et tædere. *Matth.*, xxvi, 37.

de celui qui est lui-même la vie, la lumière et la paix de nos âmes.

Per eundem Christum Dominum nostrum (1).

Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Du fond de l'abîme où elles sont renfermées, entendez-vous ces pauvres âmes, qui poussent vers vous leurs plaintes et leurs gémissements, et implorent votre secours. C'est peut-être un père, une mère, un époux ou une épouse, un fils, un frère ou une sœur qui vous crient : « Ayez enfin pitié de moi, ô vous qui m'aimiez tant, quand j'étais sur la terre ; et maintenant que la main du Seigneur s'est appesantie sur moi, vous me laissez dans l'oubli ! » Serait-ce même un étranger, un inconnu, si vous le voyiez ici-bas dans la détresse, vous seriez émus de compassion. Et, puisque vous pouvez hâter la délivrance des âmes du purgatoire par vos supplications et vos œuvres de charité, ne soyez pas insensibles à leur triste sort ; mais plutôt multipliez à leur intention vos aumônes et vos prières. Surtout, à ce moment de la messe qui leur est consacré, intercédez vivement pour elles auprès du souverain Maître, et priez les saints anges qui assistent au sacrifice de recueillir dans leurs coupes d'or quelques gouttes de ce sang divin qui coule sur l'autel, et d'aller le répandre sur elles, pour éteindre les feux qui les brûlent, les guérir de tous leurs maux et finir leurs tourments, en achevant de les purifier.

(1) A ces mots, le prêtre rejoint les mains et fait une inclination de tête à la croix, quoique le saint nom de Jésus ne soit pas prononcé. C'est le seul cas dans toute la messe où il en soit ainsi.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Ἐν τῷ φωτί,

Χριστῇ, τοῦ προσώπου σου,

Καὶ τῷ γλυκασμῷ τῆς σῆς ὡραιότητος,

Ὅν ἐξελέξω, ἀνάπαυσον, ὡς φιλόανθρωπος.

O Christ, plein de bonté, donnez le repos à vos fidèles serviteurs, dans la lumière de votre face et dans la douceur de votre beauté.

J. JEAN DAMASCÈNE.

CROYANCE ANTIQUE ET UNIVERSELLE A LA PRIÈRE POUR LES MORTS.

Les anciens reconnaissaient trois états différents de l'âme après la mort. Le premier était l'état de bonheur, dont les âmes saintes jouissaient éternellement dans l'Élysée ; le second, l'état de souffrance, auquel les âmes des méchants, les âmes *absolument incurables*, selon l'expression de Plutarque, étaient condamnées, éternellement aussi, dans le Tartare ; le troisième état, tenant le milieu entre les deux autres, était celui des âmes qui, sans avoir mérité des châtimens éternels, étaient néanmoins encore redevables à la justice divine.

Les âmes des méchants, les *âmes perdues* étaient appelées *Lamies*, *Larves*, *Lemures*. On les chargeait de malédictions. De là certaines formules qu'on gravait sur les tombeaux, pour empêcher qu'on ne fit des imprécations contre les mânes de ceux qui y étaient ensevelis : *Qui que vous soyez, épargnez les mânes, et ne les maudissez pas* (1).

La classe la plus nombreuse se composait des âmes qui, n'étant pas encore assez pures pour jouir du bonheur céleste, et, n'ayant pas non plus mérité d'être condamnées à des supplices éternels, subissaient dans les enfers des peines proportionnées à leurs fautes (2), ou bien, selon d'autres, errant çà et là sur la terre (3), attendaient en cet état de souffrance que la justice divine fût satisfaite. On sacrifiait pour elles (4) ; on employait certains rites expiatoires pour les rétablir dans leur première innocence. Les Romains appelaient ces cérémonies *justa*, et les Grecs τελετή, c'est-à-dire *expiations*. Platon parle des sacrifices qu'on faisait pour les âmes des morts : « Musée, Orphée, Linus et les filles des Muses recommandent, dit-il, « non-seulement aux simples particuliers, mais aux villes mêmes, « de ne pas négliger ces saintes pratiques, qui sont d'une grande « efficacité pour délivrer les morts des tourmens qu'ils endu-

(1) Quisquis es, parce Manibus et maledicte noli. GRUTER, *Inscrip. antiq.*

(2) Virgil., *Æneid.*, l. VI, v. 739-746.

(3) Cicer., *Somnium Scip.*, c. ix, n. 22.

(4) D. Justin., *Apol.*, II, p. 68. — Tertull., *De spect.*, c. xii.

« rent (1). » De là l'exhortation, si fréquente chez les anciens, d'apaiser les mânes, *placare manes*.

Comme on ignorait le sort de chacun de ceux qui quittaient la vie, on priait généralement pour tous les morts (2); et, dans les billets qu'on envoyait pour annoncer le décès de quelqu'un, on ne manquait pas d'y faire son éloge, afin d'engager à prier pour lui (3).

Il y avait une liturgie, des formules de prières pour les morts. On invoquait les Saints en leur faveur, comme le prouvent diverses inscriptions gravées sur des tombeaux :

« Ames célestes, venez à son aide.

Que les Dieux te soient propices. »

« Mânes très-saints, je vous recommande mon époux;

Daignez lui être indulgents (4). »

Tous les peuples ont eu des usages semblables. On célébrait au Mexique deux fêtes en mémoire des morts. Deux des dix-huit mois qui composaient, avec cinq jours complémentaires, l'année mexicaine, tiraient leurs noms de ces fêtes (5). C'était une coutume universelle, qui existait chez les Gaulois (6), qui existe encore dans l'Inde, dans la Tartarie (7), à la Chine, en Afrique, de sacrifier près des tombeaux, d'y répandre des libations, d'y déposer des offrandes. Les rites ont pu varier; mais on trouve partout des expiations funèbres; partout on a prié et l'on prie pour les morts.

LAMENNAIS, *Essai*, t. III.

(1) Platon, *De Repub.*, l. II.

(2) *Hist. de l'Acad. des Inscript.*, t. II, p. 121 et 122. — (3) *Ibid.*

(4) Adeste, Superi.

Di tibi benè faciant.

Ita peto vos manes sanctissimos commendatum habeatis meum conjugem; et velitis illi indulgentissimi esse. — GRUTER, *Inscript. antiq.* — *Hist. de l'Acad. des Inscr.*, t. I, p. 270; et t. II, p. 124.

(5) *Miccailhuitzintli*, la petite fête des morts, et *Hueymiccailhuittl*, la grande fête des morts. M. DE HUMBOLDT *Vues des Cordillères et Monum. de l'Amérique*, t. I, p. 351. Édit. in-8. — Les Mexicains avaient encore la fête *Micaylhuittl*, ou de tous les morts, et, ce qui est extrêmement remarquable, la fête *Tecuilhuitouil* ou de tous les Seigneurs. *Ibid.*, t. II, p. 297.

(6) On trouve dans presque toute l'Europe un grand nombre d'anciens monuments appelés *Cromlechs*, et qui consistent dans une large pierre posée horizontalement sur des pierres droites, lesquelles forment sous la première une espèce de cave. Les *Cromlechs* étaient à la fois des tombeaux et des autels, où l'on déposait les offrandes pour les morts. *Maximè ex parte sepulcro imposita esse solet, eo fine, ut ibidem in memoriam defuncti quotannis sacra peragantur*, dit Wormius, p. 8. — Vid. et Borlase, *Antiq. of Cornwall*, p. 225 et seq.

(7) On a montré à M. Stallybras, chez les Tartares Buriats, qui habitent la Sibérie, plusieurs ossements de veaux, qui autrefois avaient été offerts en sacrifice aux dieux et sur lesquels étaient écrites des prières en langue thibétaine et mongole. Ces prières, dit-on, sont une sorte de messe de *Requiem* pour les morts. *Annales de la littérature et des arts*, t. IX, p. 89.

LE PURGATOIRE RÉVÉLÉ AU CŒUR D'UNE PETITE FILLE PROTESTANTE.

Nous lisons l'anecdote suivante dans un journal protestant des États-Unis (1) :

« Un correspondant nous transmet d'Albany un touchant récit : M. S., nous écrit-il, dont la demeure est voisine de la mienne, avait un fils âgé de six ans et moi une fille du même âge. Les deux enfants avaient l'un pour l'autre une telle tendresse que, sans les commandements sévères de leurs parents, ils ne se seraient quittés ni jour ni nuit. Il y a un mois environ, le petit garçon fut attaqué de la fièvre scarlatine et mourut bientôt après. Le lendemain, je pris notre Fanny, qui pleurait amèrement, pour la mener contempler les restes de son ami. Je n'ai jamais vu pareille agonie de souffrance empreinte sur les traits d'une enfant aussi jeune, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir contemplé dans un morne silence les traits du défunt, elle se tourna vers la mère, et d'une voix entrecoupée elle lui demanda s'il lui était permis de prier pour le pauvre Willie. Mais, sans attendre la réponse, elle s'agenouilla les mains jointes et le visage tourné vers le ciel, en récitant à haute voix l'Oraison dominicale. Nous étions une douzaine de personnes présentes ; mais aucun de nous n'avait les yeux secs. Combien cette enfant est aimée ! Mais, malgré tout l'amour que ses parents ont pour elle, je ne crois pas qu'elle soit aimée sur la terre comme elle est aimée dans le ciel. Que les bons anges veillent sur elle ! »

Ainsi, le cœur d'une petite fille lui apprend instinctivement qu'il est bon de prier pour les morts, et les parents attendris ne savent plus retrouver leurs arguments de sectaires pour fausser l'heureux naturel de cette enfant. Ils admirent une idée pieuse, sans trop savoir pourquoi, et leur sensibilité les entraîne eux-mêmes à une énormité pour de rigides protestants. Ils prient les anges de veiller sur leur fille, oubliant que, d'après leur secte, c'est une idolâtrie d'invoquer tout autre que Dieu. L'action racontée par ce père ému n'aurait eu rien de surprenant de la part d'un enfant catholique. C'est que le protestantisme travaille uniquement à dessécher l'âme, en la condamnant à la plus désolante aridité. Mais, dès que l'âme souffre et se replie sur elle-même, le vrai dogme chrétien se présente involontairement au cœur comme aliment et consolation.

EFFICACITÉ DU SACRIFICE POUR LE SOULAGEMENT ET LA DÉLIVRANCE
DES AMES DU PURGATOIRE.

Le vénérable Bède, en son Histoire des Anglais (2), rapporte, à ce

(1) Le *Knickerbocker Magazine*.

(2) Hist. angl., lib. IV, cap. xxii.

sujet, un exemple très-mémorable. Il dit qu'en une bataille sanglante, donnée en Angleterre pour la couronne, il y eut un jeune gentilhomme qui fut pris et mené captif par le vainqueur ; et, comme son port et sa physionomie le faisaient juger de grande extraction, ce que toutefois on ne pouvait vérifier ni par sa bouche ni par autre voie, on l'enferma étroitement dans une prison, les fers aux pieds et aux mains. Cependant ses proches, n'en pouvant apprendre aucune nouvelle, jugeaient qu'il avait été tué dans ce grand carnage, et ils le firent chercher soigneusement parmi les morts. On trouva effectivement un corps, entre les autres, que l'on crut être celui de ce gentilhomme ; et, dans cette croyance, on lui rendit tous les honneurs usités aux funérailles des chrétiens. Particulièrement, un frère qu'il avait, très-dévoit, religieux et abbé d'un fameux monastère en ces lieux-là, célébrait tous les jours la messe pour lui, le croyant mort. Écoutez et admirez l'effet de ce divin sacrifice. Au même temps et à la même heure que cette messe se célébrait, les chaînes du prisonnier se brisaient et tombaient à terre, lui laissant les mains et les pieds libres ; ce qui le remplissait d'étonnement, car il n'en pouvait imaginer la cause. Ceux qui lui portaient à manger ou qui allaient le voir, s'en étant aperçus, crurent au commencement que cela venait de l'adresse du captif, et lui remettaient les chaînes, qu'ils renforçaient de nouveau ; mais, comme la même chose arrivait tous les jours, ils l'attribuèrent à quelque enchantement. Aussi, craignant qu'un jour, se trouvant ainsi libre, il ne leur échappât, ils le vendirent à un marchand frison qui se trouvait en ce pays. Celui-ci le fit fortement enchaîner, pour le garder encore mieux que ses premiers maîtres. Mais le même fait se reproduisit toujours, et, tous les matins, il trouvait son prisonnier libre, quelque soin qu'il apportât à le lier ; ce qui le contraignit enfin à traiter avec lui pour sa liberté, moyennant une modique somme, qui lui fut payée. Le gentilhomme, mis en liberté, s'achemina vers son frère. Le bon abbé, surpris à cette première vue, crut que c'était un songe ou quelque fantôme qui lui apparaissait ; mais enfin, revenu à lui-même, il reconnut, à n'en pouvoir douter, que c'était bien son frère. Les voilà aux mutuels embrassements, se baignant l'un et l'autre de leurs larmes. Ils se racontèrent ensuite ce qu'ils avaient souffert : l'un combien de larmes il avait versées dans l'opinion où il avait été de sa mort, et combien, depuis ce temps-là, il avait offert de sacrifices pour le salut de son âme, le croyant décédé. Le gentilhomme, faisant le récit de ses peines depuis le malheur de ce funeste combat, dit de quelle façon il se vit enchaîner les pieds et les mains comme un esclave, n'oubliant pas d'ajouter qu'il lui arrivait tous les matins une chose merveilleuse, de laquelle il n'avait pu savoir ni conjecturer la cause. C'est qu'à certaine heure du jour, il sentait ses chaînes se rompre d'elles-mêmes, si

bien qu'il demeurait libre, jusqu'à ce qu'on les lui eût remises de nouveau. Sur ce récit, l'abbé, homme très-sage et très-avisé, comparant le temps où ce miracle arrivait avec l'heure à laquelle il célébrait la messe à son intention, jugea qu'assurement ce ne pouvait être qu'un effet du sacrifice, et que Dieu, rompant miraculeusement ses chaines, avait voulu montrer ce qu'il fait et accorde pour alléger et mettre en liberté les âmes détenues dans les cachots du purgatoire, lorsque la messe est célébrée avec la pureté de conscience convenable et avec une sincère intention et ardente dévotion.

ÉTAT DES ÂMES DANS LE PURGATOIRE, D'APRÈS SAINT FRANÇOIS DE SALES.

L'opinion de saint François de Sales était que de la pensée du purgatoire nous pouvions tirer plus de consolation que d'appréhension. La plupart de ceux, disait-il, qui craignent tant le purgatoire, le font en vue de leur intérêt et de l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, plus que pour l'intérêt de Dieu ; et cela vient de ce que ceux qui en parlent dans les chaires ne représentent ordinairement que les peines de ce lieu, et non les félicités et la paix que goûtent les âmes qui y sont.

Il est vrai que les tourments en sont si grands, que les plus extrêmes douleurs de cette vie n'y peuvent être comparées ; mais aussi les satisfactions intérieures y sont telles, qu'il n'y a point de prospérité ni de contentement sur la terre qui puisse les égaler.

1^o Les âmes y sont dans une continuelle union avec Dieu.

2^o Elles y sont parfaitement soumises à sa volonté, ou, pour mieux dire, leur volonté est tellement transformée en celle de Dieu, qu'elles ne peuvent vouloir que ce que Dieu veut ; en sorte que, si le paradis leur était ouvert, elles se précipiteraient en enfer plutôt que de paraître devant Dieu avec les souillures qu'elles voient encore en elles.

3^o Elles s'y purifient volontairement et amoureuxment, parce que tel est le bon plaisir divin.

4^o Elles veulent y être en la façon qu'il plait à Dieu, et pour autant de temps qu'il lui plaira.

5^o Elles sont impeccables, et ne peuvent avoir le moindre mouvement d'impatience, ni commettre la moindre imperfection.

6^o Elles aiment Dieu plus qu'elles-mêmes et que toutes choses, d'un amour accompli, pur et désintéressé.

7^o Elles y sont consolées par les anges.

8^o Elles y sont assurées de leur salut, dans une espérance qui ne peut être confondue dans son attente.

9^o Leur amertume très-amère est dans une paix très-profonde.

10^o Si c'est une espèce d'enfer quant à la douleur, c'est un paradis quant à la douceur que répand la charité dans leur cœur, charité

plus forte que la mort et plus puissante que l'enfer, charité dont les lampes sont de feu et de flammes.

11^o Heureux état, plus désirable que redoutable, puisque ses flammes sont flammes d'amour et de charité !

12^o Flammes redoutables néanmoins, puisqu'elles retardent la fin de toute consommation, qui consiste à voir Dieu et à l'aimer, et, par cette vue et cet amour, le louer et le glorifier dans toute l'étendue de l'éternité. Sur ceci, saint François de Sales conseillait fort de lire l'admirable *Traité du Purgatoire* qu'a fait la bienheureuse Catherine de Sienne. Sur son conseil, je l'ai souvent lu et relu avec attention, dit l'évêque de Belley, J. P. Camus, et toujours avec un nouveau goût et de nouvelles lumières ; et j'avoue qu'en cette matière je n'ai jamais rien lu qui m'ait tant satisfait. J'ai même invité quelques protestants à le lire, qui en sont demeurés fort contents, entre autres un très-savant, qui me déclara que, si on lui eût présenté ce traité à lire avant sa conversion, il en eût été plus touché que de toutes les disputes qu'il avait eues à ce sujet.

Si cela est ainsi, dira-t-on, pourquoi donc tant recommander les âmes du purgatoire ?

C'est que, malgré ces avantages, l'état de ces âmes est fort douloureux et vraiment digne de notre compassion ; et d'ailleurs c'est que la gloire qu'elles rendront à Dieu dans le ciel est retardée. Ces deux motifs doivent nous engager à leur procurer une prompte délivrance par nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, et toutes sortes de bonnes œuvres, mais particulièrement par l'offrande du sacrifice de la sainte messe.

LE ZÈLE POUR LA GLOIRE DE DIEU DOIT NOUS PORTER A PRIER
POUR LES MORTS.

« On vous a dit cent fois, dit l'abbé Rupert, que les âmes qui
« souffrent dans le purgatoire, y sont dans un état de violence
« parce qu'elles y sont privées de la vue de Dieu ; la chose est évi-
« dente, mais peut-être n'avez-vous jamais compris que le purgatoire
« fût un état de violence pour Dieu même, et c'est ce que je vous
« déclare de sa part. Que la privation ou séparation de Dieu soit un
« état violent pour une âme juste, je ne m'en étonne pas ; mais que,
« par un effet réciproque, ce soit un état violent pour Dieu, c'est ce
« qui doit nous surprendre, et ce que l'intérêt de Dieu ne nous per-
« met pas de regarder avec indifférence. Or, en quoi consiste cet
« état de violence par rapport à Dieu ? Le voici : c'est que, dans le
« purgatoire, Dieu voit des âmes qu'il aime d'un amour sincère,
« d'un amour tendre et paternel, et auxquelles néanmoins il ne peut
« faire aucun bien ; des âmes remplies de mérites, de sainteté, de
« vertus et qu'il ne peut toutefois encore récompenser ; des âmes, qui

« sont ses élues et ses épouses et qu'il est forcé de frapper et de
 « punir. Est-il rien de plus opposé aux inclinations d'un Dieu si
 « miséricordieux et si charitable? Mais c'est à nous, continue l'abbé
 « Rupert, de faire cesser cette violence. Et comment? En délivrant
 « ces âmes de leur prison, en leur ouvrant, par nos prières, le ciel
 « qui leur est fermé.... Dieu s'est lié les mains, pour ainsi dire; nous
 « les lui déliions; il s'est mis dans une espèce d'impuissance de
 « faire du bien à des créatures qui lui sont chères; nous lui en four-
 « nissons le moyen... Quand il voulait autrefois punir les Israélites,
 « il défendait à Moïse de s'y opposer.—Laissez-moi faire, Moïse, et
 « ne m'empêchez pas d'exterminer ces rebelles; livrez-les-moi, afin
 « que ma colère s'allume contre eux (1)... Mais Dieu en use ici tout
 « autrement; car, quoique ces âmes souffrantes soient actuellement
 « les victimes de sa justice, il souhaite que nous agissions pour elles;
 « et, parce qu'il leur fait sentir le poids de ses jugements, il
 « se plaît davantage à être prié en leur faveur. Au lieu de nous
 « dire comme à Moïse : « N'arrêtez pas ma colère, » il nous dit au
 « contraire : « Opposez-vous à ma vengeance, et n'abandonnez pas
 « à ma fureur ces âmes que j'aime et que vous devez aimer; ne
 « souffrez pas que ma justice exige d'elles, sans rémission, tout ce
 « qui lui est dû ; tout inexorable qu'elle est, vous l'adoucierez, vos
 « prières la désarmeront, elle cédera à vos bonnes œuvres. »

« Négliger la dévotion envers les morts, c'est, dit Bourdaloue,
 « n'avoir nul zèle pour Dieu qui, trouvant sa gloire dans la déli-
 « vrance de ces âmes justes, veut se la procurer par nous et a droit
 « de s'en prendre à nous, quand il en est frustré; c'est avoir un cœur
 « de bronze pour ces mêmes âmes, qui nous regardent comme leurs
 « libérateurs, et qui, sachant que Dieu a mis leur grâce entre nos
 « mains et que l'accomplissement de leur félicité dépend en quel-
 « que manière de nous, attendent avec de saints empressements
 « que nous leur rendions cet important office ; mais surtout c'est
 « renoncer à nos propres avantages, et perdre des biens infinis qui
 « nous reviendraient de là, biens qui nous coûteraient peu, dont nous
 « serions sûrs, et que nous produirait sans peine cet exercice de
 « charité... »

NOTRE PROPRE INTÉRÊT SE TROUVE A ASSISTER LES AMES
DU PURGATOIRE.

Les âmes du purgatoire, à la délivrance desquelles nous aurons eu le bonheur de concourir par nos prières et nos bonnes œuvres, dit saint Bernard, ne seront point ingrates; ce vice ne se rencontre point dans les Saints, dont la bonté et la charité forment le caractère. Une fois entrées dans le ciel par nos prières, ces âmes bienheureuses sol-

(1) *Dimitte me, ut irascatur furor meus. Exod., xxxii, 9.*

liciteront pour nous les plus précieux dons de la grâce, et ne se donneront point de repos qu'elles ne nous voient réunis à elles dans le séjour de la gloire, pour chanter éternellement avec elles les miséricordes du Seigneur (1).

Saint Augustin avait coutume de dire : « Je prie pour les défunts, afin que, lorsqu'ils seront arrivés à l'immortelle gloire, ils prient eux-mêmes pour moi (2). »

Sainte Brigitte affirme, dans ses révélations, avoir entendu s'élever du milieu des flammes du purgatoire une voix qui disait : « Que le salaire et la récompense soient donnés à tous ceux qui nous soulagent dans nos misères ! » Une autre voix plus forte s'écriait : « O Dieu et mon Seigneur, usez de votre pouvoir ineffable, récompensez au centuple tous les vivants qui viennent à notre secours par leurs suffrages, et nous élèvent jusqu'à la lumière de votre divinité. »

La même sainte rapporte qu'elle entendit un jour un ange s'écrier : « Béni soit dans le monde celui qui, par ses prières, ses bonnes œuvres et ses mortifications, vient au secours de ces pauvres âmes souffrantes ! »

En dehors de l'intérêt de ces pauvres âmes qui souffrent et de celui des âmes qui prient pour elles ici-bas, la dévotion aux âmes du purgatoire favorise encore éminemment l'intérêt même de Dieu.

En effet, quel moyen plus puissant et à la fois plus agréable à Dieu de procurer sa gloire, que celui de rendre à son amour des âmes qu'il aime, et qu'il ne peut posséder à cause des imperfections qui les retiennent loin de lui ?

Délivrer, dit sainte Brigitte, une âme du purgatoire par nos suffrages, c'est faire une chose aussi agréable à Jésus-Christ, son époux, que si on le rachetait lui-même; et un jour il nous rendra en entier le bien que nous faisons, et le fera tourner à notre profit (3).

PIÉTÉ DES SAINTS ENVERS LES DÉFUNTS.

Saint François de Sales, quand il mourait quelqu'un de ses amis, ou de sa connaissance, était insatiable à en dire du bien et à le recommander aux prières d'un chacun.

Son mot ordinaire était : *Nous ne nous souvenons pas assez de nos morts, de nos chers trépassés*; et la preuve est que nous n'en parlons pas assez. Nous nous détournons de ce discours comme d'un propos funeste; nous laissons les morts ensevelir les morts, leur mémoire périr chez nous avec le son des cloches, sans penser que l'amitié qui peut

(1) D. Bern., *In festo omn. Sanct.*, n. 11.

(2) Oro pro defunctis, ut cum fuerint in æternâ gloriâ, orare pro me non negligant. D. Aug., *De civit. Dei*, lib. XXI.

(3) Benedict., XIII; *Trig.*, II, n. 18.

finir même par la mort, ne fut jamais véritable, l'Écriture elle-même nous disant que le vrai amour est plus fort que la mort.

Alors les louanges ne sont plus suspectes de flatterie; et, comme c'est une espèce d'impiété de déchirer la réputation des morts, et de faire comme ces bêtes féroces qui déterrent les corps pour les dévorer, ainsi est-ce une marque de piété de faire le récit de leurs bonnes qualités, parce que cela nous provoque à leur imitation.

Le même saint avait coutume de dire, qu'en cette seule œuvre de miséricorde, les treize autres s'y rencontraient.

N'est-ce pas, disait-il, en quelque façon visiter les malades, que d'obtenir par nos prières le soulagement des pauvres âmes, qui sont dans le purgatoire?

N'est-ce pas donner à boire à ceux qui ont si grand soif de la vision de Dieu, et qui sont parmi ces dures flammes, que de leur donner part à la rosée de nos oraisons?

N'est-ce pas nourrir des affamés, que d'aider à leur délivrance par les moyens que la foi nous suggère?

N'est-ce pas vraiment racheter les prisonniers?

N'est-ce pas vêtir les nus que de leur procurer un vêtement de lumière et de lumière de gloire?

N'est-ce pas une insigne hospitalité que de procurer leur introduction dans la céleste Jérusalem, et les rendre citoyens des saints, et domestiques de Dieu dans l'éternelle Sion?

N'est-ce pas un plus grand service de mettre des âmes au ciel, que d'ensevelir des corps et les mettre en terre?

Quant aux œuvres spirituelles, n'est-ce pas une chose dont on peut comparer le mérite avec celui de donner conseil aux simples, de corriger ceux qui manquent, d'enseigner les ignorants, de pardonner les offenses, de supporter les injures? Et quelle si grande consolation peut-on donner aux affligés de ce monde, qui puisse être comparée à celle qu'apportent nos prières à ces pauvres âmes, qui sont dans une si pressante souffrance?

Esprit de saint François de Sales.

On lit dans l'*Exorde de Cîteaux* que saint Bernard, encore novice dans ce monastère, avait coutume de réciter tous les jours les sept psaumes pour le repos de l'âme de sa mère, et qu'il lui arriva une fois de les omettre. L'abbé Étienne, son supérieur, auquel Dieu avait révélé cette omission, lui dit le lendemain matin : « Frère Bernard, à qui donnâtes-vous hier commission de réciter pour vous les sept psaumes? » Le novice, surpris que l'on connût ce qu'il n'avait découvert à personne, fut pénétré de confusion; il se jeta aux pieds de son abbé, avoua sa faute, et demanda pardon. Il fut toujours depuis très-exact à ces exercices particuliers, que l'on ne peut omettre sans imperfection et même sans péché, s'il y a de la négligence.

Plus tard, étant venu à Rome, le même saint Bernard habitait le

monastère des Saints Vincent et Anastase *aux eaux Salviennes*. Un jour qu'il disait la messe pour les âmes du purgatoire dans une chapelle qui en était voisine, il vit tout-à-coup une échelle mystérieuse comme celle de Jacob; elle s'élevait jusqu'au ciel, et les âmes délivrées la montaient en foule. Cette chapelle a été toujours depuis lors l'objet d'une sainte vénération; et les cardinaux Farnèse et Aldobrandini l'ont fait restaurer par Vignole. Elle porte le nom d'Échelle du ciel, *Scala coeli*.

MÉTHODE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA POUR LE MEMENTO DES MORTS.

Saint François de Borgia suivait, pour le *Memento des morts*, la méthode suivante : il offrait le saint sacrifice, premièrement pour les âmes de ceux à l'intention desquels il célébrait, secondement pour les âmes de ses parents, en troisième lieu pour celles de ses amis, de ses bienfaiteurs, de ceux qu'on lui avait recommandés et de tous ceux à qui il avait quelque obligation, et enfin pour toutes les âmes qui étaient le plus destituées de toute sorte de secours particuliers, ou qui souffraient davantage, ou qui étaient les premières à sortir du purgatoire, ou pour lesquelles il y avait plus de charité de prier.

Chacun peut suivre cette méthode ou quelque autre semblable, selon qu'il le jugera plus à propos pour sa dévotion.

Perfect. chrét., II^e part., viii^e traité, c. xv.

En pensant à nos chers défunts, aimons souvent à nous dire avec saint Cyrille de Jérusalem : « Nous nous souvenons de ceux qui sont morts, afin de solliciter la miséricorde de Dieu en leur faveur. Nous prions pour nos pères, pour les évêques, et en général pour tous ceux qui sont sortis de cette vie, dans la ferme espérance qu'ils reçoivent un grand soulagement des prières qu'on offre pour eux dans le saint et redoutable sacrifice. Nous offrons de plus Jésus-Christ lui-même, qui a été immolé pour les péchés de tous, afin que ce Dieu si bon et si miséricordieux leur devienne favorable, ainsi qu'à nous (1).

Disons encore avec saint Bernard : « Je vais passer en esprit dans cette région incompréhensible. Je veux y contempler comment la bonté d'un père laisse ses enfants, les héritiers de sa gloire, dans le domaine et sous la puissance de la justice et les y laisse, non pour les perdre, mais pour les purifier; non par un effet de son indignation, mais par un mouvement de sa bonté; non pour en faire des vases de colère destinés à la mort, mais des vases de miséricorde qu'il prépare à son royaume. Je veux donc faire des efforts pour

(1) D. Cyrill., *Catech.*, XIX, n. 9.

assister cette portion de l'Eglise qui souffre. Je veux consoler toutes ces âmes desolées et délaissées dans les angoisses de ce lieu de supplice, par le Dieu même de toutes les consolations. Pour elles je soupirerai, pour elles je gémirai, pour elles j'offrirai à Dieu mes prières et mes sacrifices; je le conjurerai d'abaisser sur ces pauvres âmes souffrantes des regards favorables, de les juger dans sa miséricorde, de changer leurs tourments en consolations, leur humiliation en gloire, et les coups dont il les frappe en récompenses et en couronnes. Oh ! oui, je m'appliquerai à ces saints exercices, qui abrègent assurément le temps de leurs souffrances et de leurs travaux, et qui détruisent leurs peines. J'entrerai en esprit dans cette région purifiante, j'y contemplerai ce qui s'y passe, et je verrai avec des sentiments de compassion et de charité ce qu'on y endure. »

Enfin, avec le pieux Gerson, penchés sur ce gouffre de la justice divine, et prêtant une oreille compatissante aux lamentations qu'il met dans la bouche de ces pauvres âmes, nous écouterons dans le fond de notre conscience, et comme sans cesse répétée par les échos du temps, cette prière touchante qui, toujours s'échappant du puits de l'abîme, monte toujours vers la terre : « Membres de l'Eglise mili-
« tante, enfants de la foi, vous tous, nos frères, prenez pitié de nous !
« Priez pour nous, qui sommes dans l'impossibilité de nous secourir
« nous-mêmes. Le secours que nous réclamons, il nous est permis de
« l'attendre de vous; ne nous le refusez pas ! Vous qui nous avez connus
« sur la terre, *qui avez été dans notre intimité*, qui nous avez aimés,
« pourriez-vous consentir à nous oublier dans le triste état où nous
« sommes réduits ? N'est-il pas écrit que c'est au jour de l'affliction
« que se fait connaître le véritable ami ? Et quelle affliction est compa-
« rable à la nôtre ? Laissez-vous donc toucher de compassion, et crai-
« gnez, si vous restiez insensibles à nos maux, de provoquer sur vous
« ce redoutable anathème consigné dans les livres saints : Que le
« cœur dur sera accablé de maux au dernier jour (1). »

EXCELLENTE ŒUVRE QUE DE FAIRE DONATION DE SES MÉRITES AUX AMES DU PURGATOIRE.

Saint Ambroise dit que tout ce que nous donnons par charité aux âmes des trépassés, se change en grâces pour nous, et qu'après notre mort nous en recueillerons le fruit au centuple.

Sainte Gertrude, ayant fait donation de tous ses biens spirituels aux saintes âmes du purgatoire, le démon lui apparut à l'heure de la mort, et lui dit en se moquant d'elle : « Que tu as été orgueilleuse et cruelle envers toi-même ! Quel plus grand orgueil que de payer les dettes d'autrui, sans éteindre les siennes propres ? Maintenant, maintenant nous allons voir le jour de ta mort. Tu paieras ta

(1) Cor durum habebit malè in die novissimo. *Eccli.*, III, 27.

sottise en brûlant dans le feu du purgatoire, et je rirai pendant que tu pleureras de ta superbe. » Alors Jésus, son divin époux, se rendit visible à ses yeux et la consola ainsi : « Pour te faire comprendre combien m'a été agréable la charité dont tu as usé envers les âmes du purgatoire, dès ce moment je te fais grâce de toutes les peines que tu devais endurer dans le purgatoire ; et de plus, parce que j'ai promis de te rendre le centuple, j'augmenterai libéralement ta gloire, en te récompensant de la charité avec laquelle tu as renoncé entièrement à toutes les œuvres satisfactoires en faveur de mes bien-aimés du purgatoire. »

ŒUVRE DES DAMES AUXILIATRICES.

La charité pour les défunts est un des plus touchants caractères de l'Église catholique, qui embrasse la totalité des hommes dans la totalité des temps. Elle a toujours produit des œuvres admirables, et elle vient de susciter parmi nous une nouvelle famille religieuse, dont notre époque, si féconde en ce genre, sera un jour glorifiée. C'est la communauté des Dames auxiliatrices du Purgatoire, tout récemment établie à Paris, dans la pauvreté et la petitesse, comme tout ce qui doit durer.

Animées de cet amour du prochain qui paraît être la vertu dominante de notre époque, et qui nous vaudra, nous l'espérons du moins, le pardon de bien des erreurs, de saintes filles se sont associées pour se vouer au soulagement des âmes du purgatoire. Sainte Catherine de Gênes répétait souvent : *Toujours souffrir, jamais mourir*. Mais la souffrance, source de mérites dont elle espérait recueillir le fruit, devait s'arrêter, pour elle, au moment de la mort. Les Dames auxiliatrices, vouées à toutes les œuvres qui peuvent profiter à l'âme, ne veulent rien pour elles. Tout est réservé pour ces pauvres âmes souffrantes ; et, dans leur prière fervente, elles demandent que la justice de Dieu, appesantie sur elles seules, éteigne pour les autres ces flammes réparatrices. En conséquence, les Dames auxiliatrices ajoutent aux trois vœux ordinaires de religion celui de céder aux fidèles trépassés tous les mérites satisfactoires qu'elles peuvent acquérir par la pratique de la charité. Cette dévotion est depuis longtemps en usage en Italie, et particulièrement à Rome ; les souverains pontifes Benoît XIII, Pie VI et Pie IX, y ont attaché de grandes indulgences ; mais aucune congrégation ne l'avait encore, que nous sachions, prise pour base.

Afin d'acquérir ces mérites dont elles font un emploi si saint et si touchant, les Dames auxiliatrices se mettent spécialement au service des pauvres. Elles vont les soigner et les veiller dans leurs maladies, leur prodiguant ces soins tendres, que la richesse même est forcée de demander à la charité et ne peut recevoir que d'elle.

En outre, elles se consacrent à l'enseignement, s'appliquant surtout à former des institutrices chrétiennes. Déjà depuis deux ans, leur zèle inspiré par la charité a obtenu les plus heureux succès.

L'œuvre des Dames auxiliatrices a donc pour but de manifester le christianisme dans son esprit d'universelle charité, par la prière et par l'action. Par la prière, elle va dans le sein de Dieu chercher la lumière et la force de la vérité; par l'action, elle s'efforce de la répandre dans le monde, afin de réaliser ces paroles de l'Esprit-Saint :

« Ouvrez votre main aux pauvres, afin que votre sacrifice d'expiation et votre offrande soient parfaits. »

« La libéralité est agréable à tous ceux qui vivent; n'empêchez point qu'elle ne s'étende sur les morts. »

« Ne manquez pas de consoler ceux qui sont dans la tristesse, et pleurez avec ceux qui pleurent. »

« Ne soyez point paresseux à visiter les malades; car c'est ainsi que vous vous affermirez dans la charité. »

« Souvenez-vous dans toutes vos actions de votre fin dernière, et vous ne pécherez jamais (1). »

Ces bonnes âmes ne se bornent pas à la prière. Elles s'empres-sent d'aller chez les malades les plus pauvres, pour leur prodiguer les soins les plus touchants, et si la maladie est grave, elles veillent la nuit entière à côté de leur grabat.....

Bénies par le souverain pontife, protégées par de saints prélats, elles ont eu la consolation de voir leur institut approuvé par Mgr Sibour qui, le 27 décembre 1857, autorisa leurs vœux par de précieuses lignes écrites entièrement de sa main. Au moment où, huit jours après, il tombait sous le couteau de Verger, la communauté réunie dans la chapelle, avec M. le curé de Saint-Merry, son supérieur, récitait un *De profundis* pour les âmes qui paraissaient devant Dieu !...

LES CLOCHETEURS DES TRÉPASSÉS.

Autrefois, dans nos vieilles cités tout imprégnées de foi catholique, on pensait aux morts, on aimait à prier pour eux; et même pendant la nuit, dans les intervalles du sommeil, on avait soin de leur adresser un pieux souvenir. A cet effet, presque par tout le royaume, particulièrement à Toulouse, les clocheteurs des trépassés, revêtus de leur longue robe noire, chargée de deux têtes de mort placées l'une sur la poitrine et l'autre entre les épaules, parcouraient les rues, dans les ténèbres, agitant lentement leur clochette, et répétant de place en place, d'une voix sépulcrale :

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

(1) Eccli., VII, 36-40.

TRENTÉ-QUATRIÈME INSTRUCTION.

Nobis quoque peccatoribus. — ÉNUMÉRATION DE PLUSIEURS SAINTS
DE DIVERS ORDRES.

Oblata est victima pro peccato, et holocaustum coram Domino.

La victime pour le péché est offerte, et l'holocauste est présenté devant le Seigneur.

Levit., x, 19.

Après avoir imploré la divine miséricorde en faveur des âmes du Purgatoire, le célébrant reconnaît qu'il en a lui-même le plus grand besoin. Au souvenir du bonheur éternel qu'il réclame pour elles, il sent s'enflammer ses désirs pour la céleste patrie. Il recommande donc à Dieu et sa propre personne et les fidèles qui assistent au sacrifice, afin qu'un jour ils soient tous admis dans la société des Saints et qu'ils participent à la félicité suprême. La prière qu'il adresse à Dieu à ce sujet est ainsi conçue :

Nobis quoque peccatoribus, famulis tuis, de multitudine miserationum tuarum sperantibus, partem aliquam et societatem donare digneris cum tuis sanctis apostolis et martyribus, cum Joanne, Stephano, Matthiâ, Barnabâ, Ignatio, Alexandro, Marcellino, Petro, Felicitate, Perpetuâ, Agathâ, Luciâ, Agnete, Cæciliâ, Anastasiâ¹, et omnibus sanctis tuis, intra quorum nos consortium non æstimator meriti, sed veniæ, quæsumus, largitor admitte. Per Christum Dominum nostrum.

Et à nous aussi pécheurs, qui sommes vos serviteurs et qui espérons en la multitude de vos miséricordes, daignez nous donner part au céleste héritage et nous associer avec vos saints apôtres et martyrs, avec Jean, Étienne, Matthias, Barnabé, Ignace, Alexandre, Marcellin, Pierre, Félicité, Perpétue, Agathe, Luce, Agnès, Cécile, Anastasie et avec tous les Saints, en la compagnie desquels nous vous prions de nous recevoir, non pas en considérant nos mérites, mais en nous faisant grâce et miséricorde. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

En faisant un simple retour sur sa vie, le prêtre reconnaît sa faiblesse et sa misère. Et à nous aussi pécheurs,

s'écrie-t-il, *Nobis quoque peccatoribus*. Quel est celui qui ne sent pas au-dedans de lui le poids toujours si lourd et si douloureux des iniquités qui ont souillé sa conscience? Si quelqu'un dit qu'il n'a pas commis de péchés, il se séduit lui-même et la vérité n'est pas en lui (1). Enfants d'Adam, nous avons toute la fragilité de l'humaine nature, et le seul sentiment qui nous convienne est celui d'une humilité profonde. Que si nous devons en tout temps nous reconnaître pécheurs, c'est surtout lorsque nous célébrons les très-saints mystères pour la rémission des péchés.

A ces mots *Nobis quoque peccatoribus*, le célébrant, rompant le profond silence qu'il garde depuis longtemps, élève la voix :

1° Pour se proclamer pécheur en présence de toute l'assemblée ;

2° Pour réveiller l'attention des fidèles peut-être allanguie par le long silence, dans lequel il s'est renfermé ;

3° Parce que, parlant au nom des assistants autant qu'en son propre nom, il désire qu'ils l'entendent, afin qu'ils s'unissent à lui pour implorer de concert la divine miséricorde ;

4° On peut dire encore que c'est comme un douloureux soupir, qui sort de sa poitrine oppressée, à la vue de ses misères et de son indignité.

En même temps, en signe de componction, il se frappe la poitrine. C'est un geste naturel à quiconque éprouve une vive douleur de ses fautes ; et nous en avons un exemple remarquable dans le publicain de l'Évangile. On peut voir encore ici un souvenir de ce qui se passa autrefois sur la montagne du Calvaire. Le centurion et tous ceux qui étaient avec lui, voyant les prodiges qui arrivaient à la mort du Sauveur, furent saisis d'une grande

(1) Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. I Joan., 1, 8.

crainte et dirent : « Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu ; » et ils s'en retournaient en se frappant la poitrine (1).

Et nous aussi, frappons notre poitrine avec le prêtre ; tâchons d'amollir la dureté de notre cœur par une vive et sincère détestation de toutes nos fautes.

Rentrant aussitôt dans le mystérieux silence du Canon, le célébrant poursuit sa prière en représentant à Dieu que, si nous sommes pécheurs, nous avons pourtant l'honneur d'être ses serviteurs, peut-être jusqu'à présent faibles, tièdes, lâches, mais désireux d'être à l'avenir bons et fidèles, pour mériter d'entrer un jour dans sa joie (2). Nous espérons donc qu'il voudra bien nous favoriser de ses grâces, parce que nous mettons tout notre espoir en sa bonté et que nous pouvons dire avec Daniel : « Ce n'est point par la confiance en notre propre justice que nous répandons nos prières devant votre face, mais c'est dans la vue de la multitude de vos miséricordes (3). » Oui, Seigneur, disons-nous encore avec le Prophète, vous nous serez propice, précisément parce que nos péchés sont nombreux (4), parce que vous manifesterez davantage votre puissance et votre amour en nous pardonnant beaucoup. Ayez donc pitié de nous selon votre grande bonté, et daignez effacer nos péchés selon la multitude de vos miséricordes² (5).

Nous demandons à Dieu qu'il lui plaise de nous donner comme à ses serviteurs, comme à ses enfants, quelque part et société avec ses apôtres et martyrs : *partem aliquam et societatem donare digneris cum tuis sanctis apostolis*

(1) Revertebantur percutientes pectora sua. *Luc.*, xxiii, 48.

(2) Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui. *Matth.*, xxv, 21.

(3) Neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis. *Dan.*, ix, 18.

(4) Propitiaberis peccato meo, multum est enim. *Ps.* xxiv, 11.

(5) Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam, et secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam. *Ps.* l, 1, 2.

et martyribus. C'est cette part dont le Sauveur menaçait de priver saint Pierre, s'il n'entraît pas dans les sentiments de la plus parfaite obéissance et de l'humilité la plus profonde (1); et cette part n'est autre que la possession de Dieu lui-même (2), car le Seigneur veut bien se donner à nous en récompense (3). Mais, pour que nous ayons un jour cette part si belle, si glorieuse, il faut aussi que, dès cette vie, notre part soit d'accomplir la loi de Dieu (4).

Nous nous gardons bien de demander une part pleine et entière avec les saints apôtres et martyrs, car nous sommes bien loin de leurs mérites; et qui oserait se mettre en parallèle avec eux? C'est une part quelconque que nous sollicitons, *partem aliquam*; c'est une société non d'égalité, mais de demeure, car il y a divers degrés de gloire dans la maison du Père céleste (5); et, comme une étoile diffère d'une autre étoile en clarté (6), ainsi les élus jouissent de la vue de Dieu, les uns plus, les autres moins, selon la ferveur de leur charité et l'excellence des bonnes œuvres qu'ils ont opérées pendant leur pèlerinage terrestre. C'est ainsi qu'ici-bas il n'y a qu'un soleil, à la lumière duquel tous participent, les uns plus, les autres moins, selon la différence des vues. Que si nous voulons avoir quelque part avec les apôtres et les martyrs, sachons-le bien, il faut nous immoler comme eux à la gloire divine, sinon par l'effusion de notre sang, du moins par une entière résignation aux ordres de la divine Providence et une parfaite exactitude à tous nos devoirs. A défaut du sacrifice de la vie, qui ne nous est pas commandé, menons une vie de sacrifice et de dévouement. Ainsi nous marcherons sur les traces du Sauveur,

(1) Non habebis partem mecum. *Joan.*, XIII, 8.

(2) Dominus pars hæreditatis meæ. *Ps.* xv, 5.

(3) Protector tuus sum et merces tua magna nimis. *Gen.*, xv, 1.

(4) Portio mea, dixi, custodire legem tuam. *Ps.* cxviii, 57.

(5) In domo Patris mei mansiones multæ sunt. *Joan.*, xiv, 2.

(6) Stella enim à stellâ differt in claritate. *I Cor.*, xv, 41.

nous porterons sa croix, et, participant au calice de ses souffrances, nous mériterons de participer à son calice d'enivrantes délices dans le ciel.

Ici le prêtre énumère plusieurs Saints de divers ordres et états, qui étaient honorés d'un culte particulier dans l'église de Rome, mère et maîtresse de toutes les églises. C'est une espèce de supplément à la lecture des diptyques. Viennent successivement :

Saint Jean-Baptiste, de l'ordre des prophètes, le précurseur du Messie, celui duquel le divin Sauveur a fait le plus magnifique éloge, en disant qu'entre tous les enfants des hommes, il n'y en a pas de plus grand que Jean-Baptiste (1).

Saint Étienne de l'ordre des diacres, premier martyr. C'était un homme plein de foi, de grâce et de force (2), que les apôtres choisirent pour servir à la table du Seigneur et avoir soin des veuves. Le succès de ses prédications irrita les Juifs, qui le firent lapider. Pendant qu'il subissait son martyre, il pria pour ses bourreaux, à l'exemple du divin Maître ; il vit les cieux ouverts au-dessus de sa tête, et son visage devint resplendissant comme celui d'un ange. Il rendit le dernier soupir, en disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit (3). »

Saint Mathias, de l'ordre des apôtres. Il avait été l'un des soixante-douze disciples, qui avaient toujours suivi le Sauveur depuis le commencement de sa prédication jus-

(1) *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptistâ.* — Quelques auteurs, parmi lesquels nous citerons Alexandre de Halès (*In exposit. Miss.*), et Durand (*Rat.*, l. IV, c. XLVI, n. 7), pensent qu'il est ici question de saint Jean l'Évangéliste ; mais leur sentiment n'est guère suivi, parce que cet apôtre a été déjà nommé dans la première commémoration. La raison, d'après Durand, pour laquelle son nom serait répété ici et associé à celui de saint Étienne, c'est le privilège du célibat, car ils ont été vierges tous les deux.

(2) *Elegerunt Stephanum virum plenum fide... Stephanus plenus gratiâ et fortitudine. Act., vi, 5, 8.*

(3) *Domine Jesu, suscipe spiritum meum. Act., vii, 58.*

qu'à son ascension. Les apôtres le proposèrent avec un autre disciple appelé Joseph Barsabas, surnommé le *Juste*, pour occuper la place vacante du malheureux et perfide Judas. Mais, ne sachant lequel des deux choisir, ils eurent recours à la voie du sort qui tomba sur Mathias, et dès lors celui-ci fut associé aux douze apôtres, et devint ainsi un des premiers hérauts de l'Évangile.

Saint Barnabé, de l'ordre des disciples. Après l'ascension, il vendit une terre qu'il avait, et en apporta le prix aux apôtres, pour le distribuer aux pauvres; il fut envoyé à Antioche pour confirmer les nouveaux chrétiens dans la foi. Il accompagna ensuite saint Paul en d'autres villes de l'Asie, produisant partout des fruits merveilleux et par ses prédications et par l'exemple de ses vertus. Ses travaux apostoliques finirent à l'île de Chypre, dont il était originaire et où il mourut.

Saint Ignace de l'ordre des évêques. Disciple des apôtres, particulièrement de saint Jean l'Évangéliste, il succéda à saint Évode, que saint Pierre avait établi à sa place évêque d'Antioche. Il gouverna cette église avec une charité et une humilité remarquables. Saint Chrysostome nous le représente comme une vive expression et un modèle achevé des vertus épiscopales. Sous la persécution de Trajan, il fut condamné à être exposé aux bêtes, dans l'amphithéâtre de Rome. Il n'eut pas plus tôt entendu son arrêt qu'il manifesta la plus vive joie. « Je suis le froment de Jésus-Christ, disait-il; je serai moulu par les dents des bêtes, afin de devenir un pain tout pur et digne de lui (1). » Saint Ignace, à cause de sa grande sainteté, a été surnommé *Théophore*, mot grec, qui signifie *porte-Dieu*, ou bien encore *porté par Dieu*, car certains historiens assurent qu'il a été ce petit enfant, que le Christ enleva un jour entre ses bras, pour montrer au peuple l'emblème de l'innocence ³.

(1) Frumentum Christi sum; dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.

Saint Alexandre de l'ordre des papes. Il gouverna l'Église sous l'empereur Adrien (1), et convertit à la foi chrétienne une grande partie de la noblesse romaine. C'est lui qui établit qu'au saint sacrifice de la messe, on mélangerait quelques gouttes d'eau au vin, à cause qu'il sortit du côté de Jésus-Christ à la fois du sang et de l'eau. Il fit aussi ajouter au Canon de la messe ces paroles : *Qui pridie quàm pateretur*, lequel la veille de sa passion, » paroles qui font la liaison avec ce qui précède. Enfin il ordonna qu'on conservât toujours de l'eau bénite dans les églises et qu'on en emportât dans les maisons, pour mettre en fuite les esprits infernaux. Il termina sa vie par un glorieux martyre (2). Sa sainteté et ses sages ordonnances lui ont valu l'honneur d'avoir son nom inséré au Canon.

Marcellin de l'ordre des prêtres. Il fut enfermé nu dans une prison, dont le sol était jonché de morceaux de verre brisé, et on le laissa sans nourriture et sans lumière. Sa foi et son courage ne firent que s'accroître au milieu des tourments, et la décapitation termina son martyre (3).

Pierre, de l'ordre des clercs inférieurs. C'était un exorciste, qui délivra du démon la fille de son geôlier, et par là il convertit les parents de la jeune fille et tous les gens du voisinage; il souffrit le martyre en même temps et dans les mêmes circonstances que le précédent (4).

Félicité et Perpétue de l'ordre des personnes mariées. Sainte Perpétue était une jeune dame de vingt-deux ans, issue d'une famille considérable et mariée à un homme de qualité. Elle avait un enfant à la mamelle, qu'elle nourrissait de son propre lait. Sainte Félicité, enceinte de sept mois, accoucha dans sa prison. Ces deux saintes souffrirent ensemble le martyre à Carthage. Elles furent exposées à une vache sauvage et furieuse, qui les maltraita

(1) Brev. Rom., 3 mai.

(2) L'an 117.

(3) Brev. Rom., 2 juin.

(4) Ibid.

horriblement. Puis elles reçurent la mort de la main d'un gladiateur. Leur fête, au rapport de saint Augustin, attirait plus de monde pour honorer leur mémoire, que la curiosité n'avait autrefois attiré de païens à leur martyre⁴.

Agathe, Luce, Cécile, Anastasie, de l'ordre des vierges. Disons un mot de chacune d'elles.

Agathe, issue d'une illustre maison de Sicile, se consacra à Dieu dès ses plus tendres années. On fit des efforts inouïs, pour lui ravir le précieux trésor de sa virginité; mais elle triompha de tous les attentats. Au reproche que lui faisait son persécuteur de mener la vie humble et servile des chrétiens, elle qui était d'une famille noble, elle répondit généreusement : « L'humilité et la servitude chrétienne valent infiniment mieux que l'orgueil et les trésors des rois (1). » Ayant subi avec une constance héroïque d'affreux tourments, elle expira dans sa prison. Ses reliques sont à Catane. Son voile, porté en procession, a plusieurs fois arrêté les éruptions du mont Etna.

Lucie ou Luce, l'ornement de la ville de Syracuse, fit vœu de virginité, dès sa plus tendre jeunesse. Sa mère étant affligée d'une cruelle maladie, elle l'accompagna à Catane, au tombeau de sainte Agathe, où elle obtint sa guérison. Elle fut condamnée à être exposée dans un lieu de prostitution; mais Dieu veilla sur sa pudeur, et personne n'y porta atteinte. Les tortures qu'on employa pour vaincre sa constance, furent également sans succès. On la remit en prison toute couverte de plaies, et elle y mourut vers l'an 304.

Agnès, jeune fille belle et riche, joignait à une grande naissance une angélique vertu. Elle refusa la main de tout ce qu'il y avait de mieux parmi la jeunesse romaine. « Je suis fiancée, disait-elle, à celui que les anges servent et dont le soleil et la lune admirent la beauté. » Vai-

(1) Multò præstantior est christiana humilitas et servitus rerum opibus ac superbiâ. *Brev. Rom.*, 5 febr.

nement on essaya de la séduire par des caresses, de l'effrayer par des menaces, de la vaincre par les tourments. Elle confessa hautement qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Traînée devant les idoles pour leur offrir de l'encens, elle se contenta de lever la main pour faire le signe de la croix. A l'âge de treize ans, elle livra sa tête au bourreau, qui la fit rouler à terre. Saint Ambroïse nous dit qu'elle alla au lieu du supplice avec plus de plaisir qu'on n'entre dans un lit nuptial.

Cécile, jeune Romaine comme la précédente, était issue d'une famille noble. Elle aimait à chanter les louanges de Dieu; et elle accompagnait sa pieuse cantate des sons de la cithare, de la harpe ou de quelque autre instrument. C'est pour cela qu'elle est devenue la patronne de tous ceux qui cultivent la musique. Elle avait fait vœu de rester toujours vierge; mais ses parents la contraignirent à épouser un jeune seigneur, nommé Valérien. Toutefois, elle eut le bonheur de conserver sa virginité, dans l'état même du mariage, car elle fut respectée par son époux, qu'elle gagna à Jésus-Christ, et avec lequel elle souffrit le martyre ⁵.

Agathe, Luce, Agnès, Cécile sont les quatre célèbres vierges de l'Occident, qui ont les premières répandu leur sang pour la défense de la foi et de la virginité, et dont le culte est devenu aussi général dans l'Église grecque que dans l'Église latine.

Anastasie naquit aussi à Rome d'une famille illustre. Étant allée à Aquilée pour y rejoindre saint Chrysogone, qui avait été son tuteur et l'avait instruite dans la foi, elle fut elle-même saisie et condamnée à être brûlée vive. Les restes de son corps furent transportés à Rome, et déposés dans une église qui porte encore son nom. Anciennement, les papes y disaient la seconde messe de la fête de Noël. Voilà pourquoi on fait encore mémoire de cette sainte à cette même messe

Nous ferons observer, d'après les rubricistes, que

l'Église a pu nommer saint Étienne, quoique simple diacre, avant saint Mathias apôtre, et les saintes Perpétue et Félicité, quoique mariées, avant les vierges, pour faire entendre que ce n'est pas la profession, mais le degré du travail et des mérites, qui règle devant Dieu l'ordre et la dignité des couronnes (1).

Remarquons encore que dans cette prière se trouvent énumérés en tout huit saints et sept saintes. On peut les regarder comme l'emblème des sept dons de la grâce et des huit béatitudes, qui s'unissent en nous par la vertu du divin sacrifice (2).

L'Église cite tous ces noms, dans les différents âges de la vie et dans tous les états de la société, pour encourager notre faiblesse. Elle semble nous dire : « Dieu a eu ses saints, ses élus, dans toutes les conditions, dans toutes les épreuves. Il a déjà admis dans sa société des enfants de toute tribu, de toute langue, de toute nation. C'étaient des hommes pétris de la même argile que vous, occupés comme vous, tentés comme vous ; et cependant ils ont gagné leur part du céleste héritage. Pourquoi ne feriez-vous pas comme eux ? » Puisse, à leur exemple, dans l'auguste sacrifice de nos autels, la force, le courage, la persévérance, qu'ils y ont trouvés.

Après avoir fait mention de ces saints en particulier, l'Église ajoute à son ordinaire l'invocation de tous les saints, *et omnibus sanctis*, afin que la prodigieuse multitude de ces puissants intercesseurs nous aide à obtenir plus aisément de la divine miséricorde les grâces dont nous avons besoin.

Enfin, pauvres et misérables pécheurs que nous sommes, nous savons que nous n'avons aucun droit à la félicité des saints ; aussi la demandons-nous comme une

(1) On peut aussi dire que saint Mathias et saint Barnabé, apôtres, sont nommés dans le Canon après saint Étienne, parce qu'ils n'ont souffert le martyre qu'après lui.

(2) Durand, *Ration.*, l. IV, c. XLVI, n. 7.

grâce, et non comme une dette : *Non aestimator meriti, sed venia, quæsumus, largitor admittit*. Nos mérites sont nuls devant Dieu ; ou bien, s'ils ont quelque valeur, c'est uniquement parce qu'ils sont des dons du Seigneur et le fruit de la mort de Jésus-Christ. Mais, quelle que soit notre indignité, nous attendons notre bonheur de l'infinie bonté du Père céleste, qui nous rémunère toujours plus largement, comme aussi il nous punit moins sévèrement que nous ne le méritons.

La conclusion de cette oraison est, comme à l'ordinaire, *par le Christ Notre-Seigneur, per Christum Dominum nostrum*, et on ne répond pas encore *Amen*, parce que les paroles qui suivent : *Per quem omnia*, etc., sont unies à ce qui précède, et en dépendent de telle sorte qu'on ne peut rien interposer.

Si nous voulons avoir, comme les saints, une place dans le royaume céleste, vivons comme eux, pleins de foi et animés d'un vrai zèle pour la gloire de notre divin Maître.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Et ille mixtus sanguini
Quem fudit in ligno Deus
Fundentibus placabilem
Orare non cessat Deum.

Le sang des martyrs, mêlé à celui que le Christ a répandu sur la croix, ne cesse jamais de prier et d'apaiser le Seigneur. SANTEUL.

1. Aux noms énumérés dans cette oraison, on en ajoutait quelquefois d'autres, tels que ceux des saints Hilaire, Martin, Augustin, ou bien encore ceux des saintes Julienne et Euphémie, qu'on trouve dans de vieux missels manuscrits. Cette coutume s'introduisit au neuvième siècle dans quelques églises de France, qui voulaient par là vénérer des saints auxquels elles avaient plus de dévotion. Mais on ne tarda pas à revenir à l'ancienne règle, qui est de ne mettre au Canon que les noms des martyrs, et surtout de n'y faire jamais la moindre addition.

Par une bulle donnée à Latran, en date du IX des calendes de

janvier et adressée à Bégon, abbé du célèbre monastère de Conques. le pape Paschal II permit aux religieux de cette abbaye d'ajouter au Canon de la messe, parmi les autres vierges martyres, le nom de sainte Foi, leur patronne (1).

LE SANG DE JÉSUS-CHRIST NOUS PURIFIE DE TOUT PÉCHÉ (2).

2. Quels que soient le nombre et la gravité de ses fautes, on peut toujours revenir à Dieu, et même s'élever du plus profond abîme jusqu'au plus haut degré de perfection.

Anna-Maria Taigi, morte à Rome le 9 juin 1839, en réputation de sainteté, compta pour un temps parmi les malheureuses victimes de ce monde de péché où nous vivons : elle fit, ainsi que tant d'autres, un naufrage d'un jour en cette « mer de la corruption et de la mortalité humaine, » comme dit saint Augustin. Plus heureuse que beaucoup, elle revint à temps pour se repentir et pour faire pénitence : elle entra avec résolution dans les voies où elle trouva sa sanctification, avec le pardon complet du Seigneur.

Anna-Maria pécha dans le mariage ; elle pécha de la manière la plus grave, par suite d'obsessions poussées à l'extrême ; mais elle expia ses fautes par la souffrance et par ses larmes ; elle s'imposa toute sorte de privations pour payer la dette de son cœur envers Dieu. La joie des sens ne lui parut plus faite pour elle, même la plus légitimement permise. Le devoir contre lequel son péché s'était élevé lui devint, pendant les quarante années qu'elle dut en porter le poids, ce que le pur amour de Dieu, ce que la simple délicatesse naturelle en font pour plusieurs, une croix douloureuse à subir. Une mortification généreuse, intérieure surtout, devint son pain de chaque jour, son pain arrosé de larmes. Elle y joignit ce qu'on rencontre si fréquemment dans les pays de foi comme Rome, elle y joignit des austérités, que ses devoirs d'épouse et de mère, toujours accomplis, ne lui firent jamais interrompre.

La discipline ne fut pas la seule pénitence extérieure, à laquelle Anna-Maria se livra ; le cilice qui couvrit son corps, la large ceinture à pointes de fer qu'elle porta si longtemps, se gardent respectueusement aujourd'hui, et donnent une idée de ce qu'elle entreprit pour venger sur elle-même la gloire de Dieu outragée en sa chair.

(1) *Licet ecclesiasticorum officiorum tenor in ecclesiasticis libris legitimo habeatur ordine constitutus, nihil tamen religioni obesse, imò prodesse plurimum credimus, si quis eisdem officiis rationabiliter observantiæ quidquam et devotionis adjecerit... Unde etiam concedimus ut in ordine missæ inter alias virginis ejusdem sanctæ Virginis ac martyris memoria ex nomine celebretur. Archives de Roder.*

(2) *Sanguis Jesu Christi emundat nos ab omni peccato. 1 Joan., 1, 7.*

L'exemple de cette humble femme doit servir d'encouragement à chacun, et il est bien propre à confirmer cette incontestable doctrine, que l'on peut, dans tout état et dans toute condition, arriver par la grâce divine à la perfection des vertus chrétiennes, lorsqu'on observe exactement ses devoirs au milieu des soins multipliés inhérents à l'état où l'on vit, et au milieu de toutes les relations que l'on est obligé d'entretenir avec le siècle.

En janvier 1852, on commença le procès ordinaire, pour servir d'introduction à la cause de la béatification et canonisation de la servante de Dieu. Le procès terminé, on a procédé, le 31 mai suivant, à la levée et à la reconnaissance légale du corps, et on l'a trouvé, à la grande surprise de tous les assistants, parfaitement intact, avec les yeux et les cheveux; rien n'était en désordre; les vêtements étaient restés tout-à-fait blancs et propres, après dix-huit ans qu'il avait été mis en terre.

Le mari de cette glorieuse repentie, mort depuis quelque temps, n'a pas eu la consolation de se trouver à l'ouverture de son cercueil. Mais ses filles, qui vivent encore, ses petits-fils, ses petites-filles, les personnes qui ont vécu dans son intimité la plus étroite, pendant tant d'années, ont été témoins de cette merveille. Tous ont vu, avec un respect et un sentiment d'affection impossible à rendre, ces traits que la corruption de la mort a respectés jusqu'ici, ce corps dont ils n'espéraient contempler la glorification qu'au ciel. C'a été là pour eux une de ces joies que Dieu seul peut donner, une consolation dont leur cœur possède seul le secret.

Ainsi, après les longues années de l'expiation par la pénitence, cette chair jadis coupable, vient d'apparaître intacte et sans corruption; elle vient d'apparaître telle qu'on voit dans les sanctuaires de l'Italie, cette terre bénie de Dieu, tel corps de sainte Marguerite de Cortone la pénitente; de sainte Catherine de Gênes, épouse chaste, séparée pour l'amour de Dieu de son mari, avec un mutuel consentement; de sainte Catherine de Bologne, vierge pure, sur laquelle on montre encore la glorieuse trace du baiser que lui donna le Seigneur. Anna-Maria vient d'apparaître aux yeux des hommes avec une chair « renouvelée en sa jeunesse comme l'aigle, » pour employer le langage de nos divines Écritures. La terre a rendu son corps devenu incorruptible en son sein, par la volonté de Dieu.

La chute d'Anna-Maria ne fut pas de perversité, mais plutôt d'entraînement. Hélas! de nos jours, combien d'âmes délicates par nature et honnêtes au fond du cœur se perdent par la même cause! Que voyons-nous dans la société qui nous entoure tous, en quelque condition que Dieu nous ait fait naître? — Des jeunes gens, gâtés dès l'enfance par une corruption, suite nécessaire de l'enseignement sans foi

qu'ils ont reçu, vont dans les ateliers, dans les magasins du commerce, dans les écoles, dans les armées; et là, pendant un certain nombre d'années, les plus belles de leur vie, celles qu'ils devraient le plus donner à Dieu, ils se livrent à leurs mauvais penchants, à tous les désordres quelquefois; et leur jeunesse passe ainsi dans l'oubli du devoir; ils se couvrent de péchés et de fautes; ils épuisent leur corps et perdent leur âme. — Des femmes vivent dans la légèreté, la coquetterie, la honte secrète quelquefois, trahissant, sous une apparence d'honneur humain conservé, les plus sacrés de leurs devoirs; elles ont le cœur et la pensée là où leur front rougirait de confusion, si l'on pouvait lire en leur âme ce qui s'y passe dans le secret, à la vue de Dieu. Les relations du monde, les parentés, jusqu'aux plus intimes épanchements de leur vie d'épouses, tout, au lieu d'être dirigé vers Dieu, dans la chasteté de l'honneur et du devoir, comme les apparences le supposent, tout est souillure quelquefois; tout est crime, dans l'imagination du moins, dans une pensée fortement et passionnément consentie, si l'on ne va pas au-delà. — Des jeunes filles, dont une modestie menteuse orne le front, ont trouvé la perte anticipée de leur innocence dans les vices de leur éducation. Des maîtres, des maîtresses, des parents aveugles ou sans foi, voulant développer, disent-ils, leur sensibilité, leurs facultés naturelles, leur intelligence et leur cœur, les ont, dès l'enfance, nourries de poison. Une littérature énervante, offerte en modèle à leur esprit dès le premier âge, les a jetées dans un monde de mensonge et d'illusion. On les a dès lors cruellement bercées dans la pensée que le bonheur, auquel tout leur être aspire avec violence, se trouve là où il ne sera jamais. Une vie du cœur, une vie d'amour avec un être idéal, qu'elles rêvent toujours, qu'elles croient rencontrer à chaque pas et qu'elles ne trouveront pas, leur a été montrée comme la vie qui les attend. Les années, qui forment une barrière d'attente entre elles et ce bonheur, se consomment en désirs et en désordres voilés, dont le récit fait verser des larmes.

Puis, malgré tant de fautes, l'infinie miséricorde se laisse fléchir pour plusieurs, pour un grand nombre. Il arrive le jour, où la grâce victorieuse a subjugué ces cœurs révoltés et flétris. Cette jeune fille, ce jeune homme, cet homme du monde, des écoles et des ateliers, cet homme de guerre ou cet heureux du siècle reviennent à Dieu : ils se convertissent. — Hier, ils étaient couverts de péchés; aujourd'hui, l'absolution du prêtre les a lavés de leurs souillures dans le sang de Jésus-Christ, dans le sang d'un Dieu mort pour eux, au milieu des douleurs. La part de la miséricorde est faite; où est celle de la justice? Où sont les œuvres de satisfaction dues à Dieu pour tant de fautes? — Si nous regardons en nous-mêmes et autour de nous, que verrons-nous, parmi ces pécheurs arrachés ainsi à la mort? Nous ver-

rons ces jeunes gens, ces femmes du monde, ces hommes de toutes les conditions, jouir de la vie autant qu'ils le peuvent, aujourd'hui comme hier, après le baiser de paix du Seigneur comme auparavant. Seulement, on s'abstient plus ou moins complètement des choses défendues ; on fait à Dieu la grâce de ne plus l'outrager par de nouveaux crimes. — Et fasse le Seigneur qu'il en soit toujours ainsi ! — Mais la vie de pénitence, où est-elle ? Mais la vie de réparation, dont l'amour seul ferait un besoin, qui songe seulement à l'embrasser ? Qui s'imagine y trouver un devoir ? Qui s'efforce de présenter au Seigneur, en esprit de repentir et de regret du passé, quelques privations ou le sacrifice volontaire de quelques jouissances permises ? — Qui songe à toutes ces choses, grand Dieu ! parmi des hommes qui, ayant dépassé en des proportions incalculables la faute d'Anna-Maria, s'occupent si peu de l'imiter dans sa pénitence ?

Que Dieu infiniment bon, auteur et consommateur de toute sainteté, inspire aux pauvres âmes qui l'ont imitée dans sa faute, la grâce et le courage de la suivre, même de loin, dans sa vie de repentir et de réparation (1) ! Mais qu'elles mettent généreusement la main à l'œuvre, car, ainsi que l'expérience le prouve,

Qui diffère à se convertir,
Voit souvent que la mort prévient son repentir.

PERRAULT.

LES MARTYRS GLORIFIÉS AU MILIEU MÊME DE LEURS TORTURES.

3. Dieu a illustré ses martyrs par des marques visibles de sa toute-puissance et de sa miséricorde, qui ont excité l'admiration même de leurs ennemis. Citons-en au hasard quelques traits.

SAINT VINCENT, diacre de l'église d'Espagne, est jeté, par l'ordre de Dacien, dans une prison noire et infecte. Sa tête va rouler sur des pots et des verres cassés, placés à de-sein. Mais, ô prodige, le cachot est tout-à-coup éclairé par une lumière céleste ; ses chaînes ne sont plus que des guirlandes de roses ; et on entend des voix harmonieuses qui chantent des hymnes. Les gardes étonnés ne peuvent plus reconnaître la puissance du Dieu qu'adore Vincent, et aussitôt ils se convertissent.

SAINT POLYCARPE, évêque de Smyrne, ayant été condamné à mort, on le mit sur un bûcher, on alluma du feu ; mais, par un miracle surprenant, la flamme, au lieu de le consumer, s'étendit autour de lui comme une voûte ; une odeur semblable à des parfums s'exhalait de tout son corps. Les païens, voyant alors qu'il ne pouvait être consumé

(1) Notice sur la vie et les vertus de l'humble servante de Dieu Anna-Maria Taigi. — Mgr LUQUER, évêque d'Hésébon, postulateur de la cause.

par le feu, le firent percer d'un coup d'épée; le sang jaillit avec tant d'abondance qu'il éteignit le feu.

VENANCE, natif de Camerino, n'avait que quinze ans, lorsqu'on l'accusa d'être chrétien devant Antiochus, qui était gouverneur de la ville, sous l'empereur Dèce. Il se présenta lui-même, près d'une porte de la ville, à ce gouverneur qui, après l'avoir tenté longtemps, mais inutilement, par les promesses et par les menaces, le fit fouetter et charger de chaînes. Ayant été délié miraculeusement par un ange, on le brûla avec des torches ardentes, et on le pendit, la tête en bas, pour recevoir la fumée du feu qu'on avait allumé sous lui. Anastase, greffier, admirant la constance du saint et le voyant delié une seconde fois par un ange, et marchant sur la fumée avec un habit blanc, crut en Jésus-Christ et fut baptisé, lui et sa famille, par le bienheureux Porphyre, prêtre, avec lequel il remporta, peu de temps après, la palme du martyre.

Venance fut de nouveau présenté au gouverneur qui, l'ayant encore sollicité en vain d'abandonner la foi de Jésus-Christ, le fit mettre en prison, où il envoya ensuite un héraut nommé Attale, pour lui dire qu'il avait été chrétien, mais qu'il avait renoncé à cette profession, parce qu'il avait reconnu que la foi n'était qu'une chimère, qui portait les chrétiens à se priver des biens présents, dans la vaine espérance des biens futurs. Mais le glorieux athlète de Jésus-Christ, n'ignorant pas quelles sont les embûches de l'ennemi trompeur de notre salut, rejeta bien loin ce ministre du démon. C'est pourquoi on le ramena devant Antiochus. On lui cassa toutes les dents et on lui rompit les mâchoires, après quoi on le jeta sur un fumier. Ayant encore été tiré de là par un ange, on le fit comparaitre devant le juge qui, avant que le saint eût cessé de parler, tomba de son siège et mourut en criant : « Le Dieu de Venance est le vrai Dieu, il faut renverser les nôtres. »

Ce fait ayant été rapporté au gouverneur, celui-ci fit aussitôt exposer le saint aux lions qui, oubliant leur cruauté naturelle, se jetèrent à ses pieds, pendant qu'il prêchait la foi de Jésus-Christ au peuple. C'est pourquoi on le tira de là, et on le ramena en prison. Le lendemain, Porphyre ayant raconté au gouverneur une vision qu'il avait eue la nuit, où il vit, disait-il, les peuples que Venance baptisait tout éclatants de lumière, pendant que le gouverneur lui-même était couvert d'un brouillard épais et ténébreux, Antiochus, transporté de colère, lui fit aussitôt couper la tête et commanda qu'on trainât Venance jusqu'au soir sur des lieux semés d'épines et de chardons. On le laissa à demi mort; mais, le matin suivant, il se présenta au gouverneur, qui le fit précipiter du haut d'un rocher. Ayant encore été sauvé miraculeusement, on le traîna de nouveau sur des chemins rudes et piquants, jusqu'à mille pas dans la ville, dans un endroit où les sol-

daté souffrant une extrême soif, le saint fit le signe de la croix sur une pierre qui était dans la plus proche vallée, et en fit sortir de l'eau. Il laissa même sur cette pierre la marque et la forme de ses genoux, que l'on peut voir encore présentement dans son église. Plusieurs, touchés de ce miracle, crurent en Jésus-Christ, et le gouverneur les fit décoller au même lieu avec Venance, l'an 250. Il se fit aussitôt des éclairs et de si grands tremblements de terre que le gouverneur s'enfuit, sans pouvoir néanmoins se dérober à la justice divine, qui le fit mourir, peu de jours après, d'une mort très-honorable. Cependant les chrétiens ensevelirent dans un lieu honorable les corps du saint martyr et des autres, qui reposent encore maintenant à Camérino, dans l'église dédiée à saint Venance.

ABBAL, *Vies des saints.*

RIEN DE PLUS ÉDIFIANT, RIEN DE PLUS ÉMOUVANT QUE LA LECTURE DES
ACTES DES MARTYRS.

4. Si un chrétien désire réellement connaître ce que ses ancêtres ont eu à souffrir pour la foi, pendant trois siècles de persécution, nous lui conseillons de lire les Actes des martyrs, ces impérissables annales, qui lui apprendront de quelle manière ils savaient mourir. Nous ne connaissons pas d'écrit aussi émouvant, aussi tendre, aussi consolant. Après la parole de Dieu même, consignée dans les livres saints, nous n'en connaissons pas qui inspire à l'âme plus de foi et d'espérance que ces monuments vénérables. Que si le lecteur, ainsi prévenu par nous, n'avait pas le loisir de faire sur ce sujet de longues lectures, qu'il se contente d'en choisir un seul trait et de lire les actes authentiques des saintes Perpétue et Félicité. Il est vrai qu'ils sont lus avec plus de profit par l'érudit dans le texte original de la latinité africaine ; mais nous espérons que bientôt nous pourrions avoir une bonne traduction de ces documents précieux des premiers âges du christianisme, avec quelques autres de même importance. Les actes que nous venons de mentionner sont les mêmes qui furent connus de saint Augustin, et on ne peut les lire sans éprouver une profonde émotion.

On connaît l'excitation exagérée qu'a tenté de produire un écrivain français moderne, en rédigeant le journal imaginaire d'un condamné à mort, depuis son arrêt jusqu'à l'approche immédiate de l'exécution. Qu'on veuille bien comparer cette sensibilité morbide avec la simplicité émouvante et le ton de vérité charmante, qui règnent dans le récit de circonstances analogues fait par Vivian-Perpetua, jeune fille de vingt-et-un ans ; et on n'hésitera pas à conclure que les simples récits du christianisme l'emportent infiniment en grâce, en naturel et en intérêt sur les

plus audacieuses fictions de la poésie. Aussi, quand nos esprits sont attristés ou que les persécutions tracassières de notre époque les poussent au murmure, nous ne pouvons mieux faire que de tourner nos regards vers cette légende dorée, qui mérite ce nom parce qu'elle est vraie, ou vers l'histoire des nobles martyrs de Vienne ou de Lyon, ou vers tant d'autres récits semblables qui existent encore de nos jours, pour retremper notre énergie et notre courage par la contemplation de ce qu'ont fait et souffert, sans murmurer, pour la gloire du Christ, des enfants et des femmes, des catéchumènes et des esclaves.

LE MARTYRE DE SAINTE AGNÈS.

5. Tous les peuples, dit saint Jérôme (1), se réunissent pour célébrer dans leurs discours et dans leurs écrits les louanges de sainte Agnès. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi de nos jours ! Mais, nous ne craignons pas de le dire à la honte de notre siècle, que de littérateurs, que d'hommes du monde sont fort au courant de toutes les Agnès de comédie, et ne connaissent pas l'héroïne chrétienne ! Donnons quelques détails sur cette incomparable enfant qui, triomphant de la faiblesse de son âge, couronna la gloire de la chasteté par celle du martyre.

Fulvius aspirait à la main de l'illustre vierge Agnès. Celle-ci lui répondit qu'elle avait déjà un autre fiancé. — Et quel est cet heureux mortel ? J'avais conçu quelque espoir, et je n'y renonce pas encore, d'avoir obtenu une place dans vos pensées, peut-être même dans vos affections.

Agnès parut à peine prendre garde à ces paroles. Il n'y avait aucune apparence de timidité ni de crainte dans son regard et ses manières ; elle ne semblait pas même embarrassée.

Si chaste était son corps, si pur était son cœur,
Qu'ignorante du mal, elle était sans frayeur.

Sa physionomie enfantine demeura sereine, ouverte et candide ; ses yeux, brillants d'un doux regard, restaient attachés sur le visage de Fulvius avec une simplicité sérieuse, dont l'expression le faisait presque trembler. Agnès se leva, et lui répondit avec une gracieuse dignité :

J'ai goûté le lait et le miel de sa bouche, lorsque le sang de ses joues meurtries s'est imprimé sur les miennes (2).

Fulvius aurait cru à un dérangement accidentel de sa raison, si l'éclat inspiré du regard, que la jeune fille tenait attaché sur un objet

(1) D. Hier., *Epist.* VIII.

(2) Mel et lac ex ejus ore suscepi, et sanguis ejus ornavit genas meas. *Office de sainte Agnès.*

invisible, ne l'avait frappé d'un effroi involontaire et superstitieux. Agnès revint à elle, et aussitôt Fulvius reprit courage. Il résolut de brusquer la situation, en faisant nettement sa demande.

Retire-toi de moi, aliment de corruption ! dit la jeune fille avec une majesté calme et digne ; retire-toi ; car déjà mon bien-aimé s'est assuré de mon cœur ; c'est pour lui seul que je garde ma foi, c'est à lui seul que je me confie ; son amour, à lui, est chaste, ses caresses sont pures, et sa fiancée ne dépose jamais sa couronne virginale (1).

Fulvius et les autres amants d'Agnès, voyant qu'il leur était impossible de la gagner, la dénoncèrent au juge comme chrétienne. Ils se flattaient que sa résolution ne tiendrait pas contre les menaces et l'appareil des tourments. La jeune vierge fut inébranlable, et ne perdit rien de la sérénité de son visage au milieu de ses bourreaux. Ne soupirant qu'après le martyre, elle fit éclater sa joie, à la vue des tortures qui lui étaient préparées.

« Écoutez, s'écria-t-elle dans une espèce d'extase, ils viennent, ils viennent ! Entendez-vous le pas assuré des soldats dans la galerie ? « Ce sont les témoins de mon mariage, qui viennent me chercher. « Mais je vois là-haut les compagnes de mon fiancé, qui viennent à moi avec leurs robes blanches et portées sur des nuages que dore le soleil levant. Elles me font signe d'aller vers elles. Oh ! venez ! « Ma lampe est prête, et je vais au-devant de mon fiancé. »

Nous jetons un voile sur la première partie du supplice infligé à la jeune martyre, bien que d'anciens pères de l'Église et l'Église elle-même s'y arrêtent et la décrivent comme un double titre de gloire (2). Il suffit de dire que son ange gardien la protégea contre tout danger (3), et que la pureté de sa présence convertit en un saint et glorieux sanctuaire (4) un bouge d'infamies et d'impuretés (5). Il était

(1) Discede à me, pabulum mortis, quia jam ab alio amatore præventa sum. — Ipsi soli servo fidem, ipsi me totâ devotione committo. — Quem, cùm amavero, casta sum, cùm tetigero, munda sum, cùm accepero, virgo sum. *Office de sainte Agnès.*

(2) Duplex corona est præstita martyris. *Prudentius.*

(3) Ingressa Agnes turpitudinis locum, angelum Domini præparatum invenit. *Bréviaire.*

(4) L'église de Sainte-Agnès, dans la *Piazza Nuovana*, une des plus belles places de Rome.

(5)
Cui posse cœli Cunctipotens dedit
Castum vel ipsum reddere fornicem.
.....
Nil non pudicum est, quod pia visere
Dignaris, almo vel pede tangere.

Prudentius.

encore de bonne heure, lorsqu'elle reparut au forum devant le tribunal du préfet. Aucune altération ne se remarquait sur sa physionomie ; son visage souriant n'avait pas rougi ; son cœur innocent n'avait pas éprouvé la moindre angoisse de douleur. Seulement ses longs cheveux non coupés — symbole de virginité — s'étaient dénoués et retombaient, en nappes d'or, sur sa tunique éblouissante de blancheur (1).

Agnès fut amenée par les gardes dans l'enceinte, et vint se placer, debout, calme et intrepide, devant le tribunal. Ses pensées semblaient éloignées de tout ce qui se passait autour d'elle ; et elle ne fit aucune attention aux deux personnages qui avaient été, jusqu'au moment de son arrivée, l'objet de l'attention universelle.

— Pourquoi n'est-elle pas enchaînée ? demanda le préfet en colère.

— Ce n'était pas nécessaire ; elle marchait avec tant de bonne volonté, et elle est si jeune, répondit Catulus.

— Oui, mais elle est aussi obstinée que les plus âgées. Qu'on lui mette les menottes sur-le-champ.

L'exécuteur chercha dans un énorme tas de ces ornements de prison — tels du moins ils étaient aux yeux des chrétiens ; — il finit par en choisir une paire, la plus petite et la plus légère qu'il put trouver, et la mit aux poignets d'Agnès, qui sourit, secoua ses mains ; et les fers, comme la vipère qui s'était attachée à la main de saint Paul, tombèrent avec bruit à ses pieds.

— Ce sont les plus petites que nous possédions, seigneur, dit l'exécuteur attendri : une enfant si jeune devrait porter d'autres bracelets que ceux-ci.

— Silence ! esclave, s'écria le juge exaspéré. Puis se tournant vers la prisonnière, il lui dit d'un ton plus doux :

Agnès, j'ai pitié de ta jeunesse, de ta position, et je prends en considération la mauvaise éducation que tu as reçue. Je desire te sauver, s'il est possible. Réfléchis, tandis qu'il est encore temps. Renonce aux fausses et pernicieuses maximes des chrétiens, obéis aux edits de l'empereur et sacrifie aux dieux.

— Il est inutile, dit-elle, de me tenter plus longtemps. Ma résolution est inébranlable. Je méprise tes fausses divinités, et je ne puis aimer et servir que le seul Dieu vivant. « Éternel dispensateur de toutes choses, ouvre toutes grandes les portes du ciel qui ont été jus-

(1) Non in torto crine caput comptum. « Sa tête n'était pas coiffée de cheveux tressés. » D. AMBR., lib. 1. *De Virgine*, c. II. — Voir la description que fait Prudentius de sainte Eulalie. *Ὡς ἡ στέφανος*. Hymn. III, 31.

qu'ici fermées aux mortels. Christ sauveur, appelle à toi l'âme qui s'attache à toi; je me suis dévouée à toi d'abord par ma consécration virginale; je me dévoue maintenant à ton Père par l'immolation du martyr (1). »

— Je perds mon temps, je le vois, dit le préfet, qui remarquait avec impatience des symptômes de pitié se manifester dans la multitude. — Greffier, écrivez la sentence. Nous condamnons Agnès, pour mépris des édits de l'empereur, à être punie par le glaive.

— Sur quelle route et sur quelle borne milliaire le jugement doit-il être exécuté? demanda le bourreau (2).

— Qu'on l'exécute sur-le-champ, répondit le préfet.

Agnès leva un instant les yeux et les mains vers le ciel, puis s'agenouilla tranquillement. De ses mains elle ramena par devant sa longue et soyeuse chevelure, et exposa son cou au tranchant de fer. Il y eut un moment d'arrêt, car l'exécuteur tremblait d'une émotion extraordinaire et ne parvenait pas à brandir son glaive. Quand l'enfant s'agenouilla ainsi d'elle-même, vêtue de sa robe blanche, avec sa tête inclinée, ses bras modestement croisés sur sa poitrine, et ses cheveux de la riche teinte de l'ambre pendants jusqu'à terre et voilant ses traits, on eût pu véritablement la comparer à quelque plante rare dont la tige, frêle et blanche comme le lis, s'incline sous le poids luxuriant de sa végétation dorée.

Le juge avec colère reprocha à l'exécuteur son hésitation, et lui ordonna de faire son devoir sans tarder. L'homme passa sur ses yeux humides le revers de sa rude main, et leva son glaive. Un éclair brilla, et, l'instant d'après, la fleur et la tige étaient étendues, séparées, mais à peine déplacées, sur le sol. On aurait pu croire qu'elle était prosternée pour la prière, si sa robe blanche ne s'était colorée aussitôt d'une riche pourpre, baignée qu'elle était du sang de l'Agneau.

(1) Æterne rector, divide januas
Cœli, obseratas terrigenis prius,
Ac te sequentem, Christe, animam voca,
Cum virginalem, tum patris hostiam.

PRUDENTIUS, Περὶ σταφ., 14.

(2) C'était l'habitude ordinaire de décapiter hors des portes de la ville, sur la seconde, la troisième, ou la quatrième borne milliaire; mais, par les récits de Prudentius et d'autres écrivains, il est clair qu'Agnès a subi la mort sur le lieu même où fut prononcée la sentence. Nous avons plusieurs exemples de faits semblables. *Prudentius, Saint Ambroise.*

Sainte Agnès fut enterrée auprès de Rome, sur le chemin de Nomento (1). WISEMAN, *Fabiola*. — GODESCARD.

Un tableau du Tintoret a immortalisé le triomphe de la chasteté de sainte Agnès, et un chef-d'œuvre du Dominiquin la représente radieuse au milieu de ses bourreaux.

Saint Ambroise (2) a dignement célébré la gloire de cette vierge.

TRENTÉ-CINQUIÈME INSTRUCTION.

CONCLUSION DU CANON. — *Per quem hæc omnia*. — DIVERS SIGNES DE CROIX. — PETITE ÉLÉVATION.

Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, affigens illud cruci.

Il a entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à sa croix.

Col., II, 14.

Conclusion du Canon.

Le Canon de la messe, qui a commencé par une préface solennelle, se termine par une conclusion dont les paroles sont sublimes et les cérémonies pleines de mystères. Citons-en d'abord les paroles.

Le prêtre a terminé l'oraison précédente, selon la formule ordinaire : *Par le Christ Notre-Seigneur*, et ces mots servent de liaison et de transition à ce qui suit :

- (1) Agnæ sepulchrum est Romuleæ in domo,
 Fortis puellæ, martyris inclytæ.
 Conspectu in ipso condita turrium
 Servat salutem Virgo Quiritum :
 Nec non et ipsos protegit advenas
 Puro ac fideli pectore supplices.

Prudentius.

Agnès, la vierge forte et l'illustre martyre,
 Orne de son tombeau les murs de Romulus ;
 Bâti près des créneaux où la guerre respire,
 Ce sépulcre défend les Romains abattus.
 Et que l'humble étranger qui gémit et soupire,
 Vienne invoquer Agnès ; bientôt il peut se dire :
 Mes vœux sont exaucés, je ne souffrirai plus.

- (2) D. Ambr., *De Virgin.* l. I, post initium.

Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas †, vivificas †, benedicis †, et præstas nobis. Per † ipsum, et cum † ipso et in † ipso est tibi Deo Patri † omnipotenti, in unitate Spiritûs † sancti, omnis honor et gloria. Per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Par qui, Seigneur, vous créez toujours tous ces biens, vous les sanctifiez, vous les vivifiez, vous les bénissez et vous nous les donnez. C'est par lui et avec lui et en lui, ô Dieu Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit, que tout honneur et toute gloire vous appartiennent dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Ces paroles sont une sorte d'épilogue, dans lequel l'Église rappelle la souveraine excellence de Jésus-Christ, et marque la raison pour laquelle elle fait toutes ses demandes en son nom. C'est par lui, en effet, que Dieu nous accorde tous les biens et toutes les grâces.

C'est par lui, dit le prêtre, que vous créez tous ces biens. Mais quels sont les biens dont il est ici question ? On peut dire que l'Église désigne par ces paroles tous les bienfaits de la Providence, tous les dons que nous tenons de la libéralité divine, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel. Et d'abord, dans l'ordre de la nature, c'est lui qui a fait toutes choses, car tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui. Et non-seulement il a créé toutes choses en les tirant du néant aux premiers jours du monde, mais il les renouvelle par un miracle continu, qui fait produire à la terre de nouveaux fruits. C'est ce qui fait dire à Jésus-Christ, dans l'Évangile : « Mon père ne cesse d'opérer, et j'opère aussi continuellement (1). »

Autrefois, à cet endroit de la messe, on bénissait les fruits nouveaux, des raisins, des épis de blé, des légumes, de l'huile, de la cire, qu'on plaçait près de l'autel. Et, comme cette bénédiction se terminait, comme d'ordinaire, par la conclusion *Per Christum Dominum nostrum*, les paroles qui suivent *Per quem hæc omnia*, etc., ne se rapportaient pas aux oblats seulement, mais aussi

(1) *Pater meus usque modò operatur et ego operor. Joan., v, 17.*

aux choses qu'on bénissait alors, choses que Dieu crée et produit avec sa providence continuelle, et que nous le prions de sanctifier, pour qu'elles soient plus utiles à ceux qui doivent en faire usage¹.

On peut dire encore, et ceci nous semble plus vraisemblable, que, par ces biens, l'Église entend le pain et le vin, qui ont servi de matière à la transsubstantiation. Ravi d'étonnement, à la vue du miracle qui vient d'être opéré, le célébrant loue, glorifie et remercie Dieu de cette bonté toute-puissante qui, chaque année, par Jésus-Christ son Fils, tire du néant, crée ces substances alimentaires, en les multipliant avec une admirable fécondité, *creas* ; qui les sanctifie, en les séparant de tout usage profane et en les destinant au sacrifice, *sanctificas* ; qui les vivifie, en faisant de ce pain terrestre et inanimé le pain vivant du ciel, le véritable corps de Notre-Seigneur, *vivificas* ; qui les bénit, en faisant un sacrifice de bénédiction et de louange, et la source de toutes ces bénédictions qui se répandent sur l'Église, *benedicis* ; et qui enfin, après avoir reçu ce pain divin comme sacrifice, le distribue comme sacrement à tous les fidèles qui en sont dignes, *et præstas nobis*.

Enfin, par ces biens, nous pouvons entendre l'adorable Eucharistie elle-même ; et alors le sens de cette formule serait celui-ci : « Par lequel vous produisez continuellement ce précieux trésor ; vous lui donnez la vertu sanctifiante pour nous rendre saints, la vertu vivifiante pour nous rendre participants de la véritable vie, et vous lui communiquez par votre bénédiction une fécondité admirable, par laquelle nous sommes comblés de toute sorte de biens célestes et spirituels. »

Ces paroles *creas*, *sanctificas*, *benedicis*, etc., peuvent s'appliquer aussi aux opérations de Dieu par rapport à ses élus. Il les tire du néant par la création ; il les sanctifie, en les séparant de la masse corrompue pour les prédestiner à sa gloire ; il leur donne une nouvelle vie en Jésus-Christ par la justification ; il les bénit de cette grande bénédic-

tion promise à Abraham pour sa postérité (1). Enfin, il les fait entrer dans le sein de sa gloire, et par là ils sont consommés en Dieu.

L'Église, en la personne du célébrant, achève son oblation et termine tous ses souhaits par ces paroles : « Par lui, avec lui et en lui tout honneur et toute gloire est à vous, Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » C'est une allusion sensible à ces paroles de l'Apôtre : « Tout est de lui, tout est par lui et tout est en lui. A lui soit la gloire dans tous les siècles. Amen (2). » Il n'y a, en effet, que le sacrifice de Jésus-Christ, qui puisse rendre à Dieu la gloire qui lui est due. Nous ne pouvons véritablement honorer Dieu que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ ; *par lui*, c'est-à-dire par sa prière, par les mérites de sa vie, par son sang et sa mort, parce qu'il est notre seul médiateur ; *avec lui*, c'est-à-dire en nous unissant à lui, en entrant dans ses dispositions saintes, en ne faisant rien que par l'efficacité de sa grâce ; *en lui*, c'est-à-dire en l'unité de sa personne et de son corps, sur qui nous sommes entés comme des branches qui participent à la sève du tronc, en qui nous agissons, en qui seul nous sommes agréables à Dieu, nous et tout ce que nous lui offrons, car Dieu ne regarde que son Fils, et rien ne peut lui être agréable qu'en son Fils, selon cette parole : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes affections (3) ; » ou bien : « en qui toutes choses me plaisent, » comme l'ont traduit quelques Pères de l'Église (4). Unissons-nous donc intimement à Jésus-Christ par sa grâce, par la participation à son sacrifice, afin que le Père, comme il le dit lui-même, soit glorifié dans le Fils (5). »

(1) In te benedicentur universæ cognationes terræ. *Gen.*, xii, 3.

(2) Quoniam ex ipso et per ipsum, et in ipso sunt omnia ; ipsi gloria in sæcula. Amen. *Rom.*, xi, 36.

(3) Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui. *Matth.*, xvii, 5.

(4) In quo mihi omnia placent.

(5) Ut glorificetur Pater in Filio. *Joan.*, xiv, 13.

Que si tout honneur, toute gloire, toute louange, toute action de grâces ne peuvent être au Père que par le Fils, avec le Fils et dans le Fils, il faut aussi que ce soit en l'unité du Saint-Esprit, parce que le Saint-Esprit, procédant du Père et du Fils, leur est parfaitement semblable, égal et consubstantiel; parce que ces trois personnes ne font qu'un seul et même Dieu; parce qu'ayant la même essence divine, la même gloire, la même adoration leur est due.

En prononçant ces magnifiques paroles, le prêtre fait plusieurs signes de croix. Il en fait d'abord trois conjointement sur l'hostie et le calice en disant : *Sanctificas, vivificas, benedicis*, pour nous faire entendre qu'il n'y a point de bien dans l'ordre de la grâce que Jésus-Christ ne nous ait mérité par sa passion, que nous devons spécialement l'Eucharistie aux mérites de sa croix, et que, par conséquent, c'est par lui que le pain et le vin sont *sanctifiés, vivifiés et bénis*. La sanctification que Dieu fait du pain et du vin, en se les appropriant; la vie qu'il leur donne, en les remplissant de son esprit, en les élevant à un être divin; sa bénédiction ineffable qu'il répand sur eux, en les rendant une source de grâces et de bénédiction pour ceux qui les reçoivent avec les conditions requises, sont, dans l'ordre spirituel, des biens inestimables, que Jésus-Christ nous a mérités en mourant pour nous. Que si le célébrant ne fait pas de signe de croix au mot *creas*, c'est que la création est antérieure à la rédemption et que toutes choses ont été créées par Jésus-Christ comme sagesse du Père et Verbe éternel, et non comme Verbe incarné et immolé sur la croix ².

Afin de mieux exprimer que nous devons ce bienfait inappréciable de l'Eucharistie au sacrifice de Jésus-Christ qui, par sa mort, nous a réconciliés avec son Père, le prêtre découvre le précieux sang, fait une gémulation pour l'adorer; et, prenant l'hostie de la main droite, il forme trois signes de croix sur le calice, en disant : *Per*

ipsum, etc., et deux autres en dehors du calice, en disant : *est tibi Deo Patri, etc.*

Les trois premiers indiquent que l'hostie et le calice contiennent indivisiblement ce même Jésus-Christ, qui s'est sacrifié pour nous sur la croix. Les deux derniers, faits en dehors du calice en prononçant les noms du Père et du Saint-Esprit, rappellent que ces deux personnes de la sainte Trinité, ne s'étant pas incarnées, ne sont pas personnellement unies au corps et au sang précieux, mais qu'elles retirent du sacrifice de Jésus-Christ le plus digne hommage.

On peut encore dire avec saint Thomas (1) que les trois signes de croix signifient que la consécration, l'acceptation et l'efficacité du sacrifice émanent de la vertu de la croix.— D'autres rubricistes les regardent comme une expression des trois sortes de tortures, que le Sauveur a endurées pendant sa passion ; car il a souffert, dit le Docteur angélique, dans son honneur, dans son âme et dans son corps ; dans son honneur, par les dérisions et les opprobres dont on l'a saturé ; dans son âme, par la tristesse, l'ennui et la crainte ; dans son corps, par les blessures et les coups (2).

(1) D. Thom., pars III^a, q. 46, a. 5, et q. 83, a. 5 ad 3.

(2) Passus est in honore et gloriâ per irrisiones et contumelias ei illatas ;... in animâ per tristitiam, tædium et timorem ; in corpore per vulnera et flagella. *D. Thom.*

L'évêque de Mende applique aussi ces trois signes de croix à trois sortes de peines que Jésus-Christ endura, et qu'il appelle *la passion*, *la propassion* et *la compassion*, la passion dans son corps, désignée par ces paroles du prophète : « O vous tous qui passez par ce chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à la mienne ; la propassion dans son âme, exprimée dans ces mots : « Mon âme est « triste jusqu'à la mort ; » la compassion dans son cœur, car il pria pour ses bourreaux, disant : « Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent « ce qu'ils font. » *Ration.*, l. IV, c. XLVI, n. 16.

Le même auteur dit encore que les cinq signes de croix, qui se font en cette circonstance, marquent que, dans le sacrement de l'Eucharistie, les cinq sens du corps, la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le tou-

Enfin les deux signes de croix, qui se font en dehors du calice, peuvent être regardés comme un emblème de la division douloureuse de son corps et de son âme, au moment de sa mort.

Il n'y a aucune de ces différentes explications, qui soit indigne de l'Église et qui ne puisse nourrir la piété³.

Le prêtre, remettant l'hostie sur le calice, élève l'un et l'autre, en disant : *Omnis honor et gloria*. Il présente ainsi Jésus-Christ au peuple, pour le lui faire adorer. Cette exaltation des dons sacres, accompagnant les paroles qui expriment l'honneur et la gloire que nous devons rendre à Dieu, nous rappelle que Jésus-Christ en mourant a triomphé des puissances infernales, et que son Père l'a exalté au-dessus de toute créature, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, parce qu'il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est pour honorer ce triomphe éclatant du Sauveur, que le prêtre élève en ce moment le calice et l'hostie. Cette élévation, qui remonte aux premiers siècles du christianisme et qui était autrefois la seule en usage, se faisait avec beaucoup de solennité. Le célébrant, montrant simultanément les saintes espèces au peuple, les élevait assez pour qu'on pût les apercevoir des différentes parties du temple. Au même instant, toute l'assemblée se prosternait à terre pour les adorer. Mais depuis qu'au douzième siècle, pour les raisons exposées plus haut, l'Église a établi la grande élévation, dont nous avons parlé, celle-ci qu'on n'appelle plus que la petite élévation, s'est faite avec moins de pompe et d'éclat. On l'annonce cependant avec une petite cloche, et les fidèles s'inclinent pour rendre hommage à Jésus-Christ.

Recueillons ici toutes les émotions de foi et d'amour

cher, entrent en exercice par la couleur, la saveur, l'odeur, la fraction et la manducation, afin que les cinq sens spirituels de l'âme soient comblés. Ces cinq sens spirituels sont : la vue de l'intelligence, l'ouïe de l'obéissance, l'odorat du discernement, le goût de la charité et le toucher des œuvres. *Ibid.*, n. 20.

qui ont fait palpiter nos cœurs, dans le cours de cette sainte action ; et disons avec l'affection la plus vive et tous les épanchements de la reconnaissance : « A Dieu seul notre maître et notre roi, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, gloire et magnificence, empire et force, avant tous les siècles et maintenant, et dans tous les siècles des siècles, Amen (1). » Honneur et gloire au Père, qui nous a donné son Fils ; honneur et gloire au Fils, qui se sacrifie pour nous ; honneur et gloire au Saint-Esprit, par qui les grâces et les mérites du sacrifice sont répandus dans nos cœurs. Unissons-nous à la cour céleste et répétons avec elle : « A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau immolé qui est au milieu du trône, bénédiction, honneur, gloire dans tous les siècles des siècles. »

L'hostie et le calice ayant été replacés sur l'autel, le prêtre, ou le diacre, si c'est une messe solennelle, couvre le calice avec la pale ; et puis tous ensemble, prêtre et ministres, adorent le Saint-Sacrement par une gémflexion profonde.

Cette pale, ainsi posée sur le calice, n'est pas une simple mesure de précaution, mais encore un symbole plein de mystère. Elle nous rappelle, comme l'expliquent de pieux auteurs, ou l'ensevelissement de Jésus-Christ après sa mort, ou la pierre apposée sur son tombeau, ou enfin le nuage épais, qui couvrit tout-à-coup Jésus-Christ après son ascension.

Voici maintenant le prêtre qui pose ses mains sur l'autel et s'y appuie. On dirait que la longue et mystérieuse prière qu'il vient de faire, en agitant son âme de mille sentiments divers, a épuisé ses forces et lui fait tomber les bras. Un moment, il est comme écrasé sous le poids des mystères qui viennent de s'opérer. Sortant enfin de l'extase d'admiration, que lui a causée la vue des merveilles accomplies

(1) Soli Deo, salvatori nostro, per Jesum Christum Dominum nostrum, gloria et magnificencia, et nunc et potestas, ante omne sæculum, et nunc, et in omnia sæcula sæculorum. Amen. *Jud.*, 25.

sous ses yeux, et rompant le profond et religieux silence, qu'il a gardé pendant tout le temps du Canon comme pour révéler le mystère de la mort de Jésus-Christ, il dit à voix haute, ou bien il chante aux messes solennelles : *Per omnia sæcula sæculorum, Pendant tous les siècles des siècles.* C'est afin d'inviter le peuple, qui a été toujours uni d'intention avec lui, à ratifier et approuver tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a fait, pendant l'action du sacrifice. Et les fidèles, rendus attentifs par cette élévation de la voix du célébrant, répondent avec un saint empressement : *Amen, Ainsi soit-il.* Nous approuvons, nous ratifions, nous pensons et nous parlons comme vous ; nous joignons nos prières et nos vœux aux vôtres.

Ainsi le Canon finit comme il a commencé. *Per omnia sæcula sæculorum* (1), adit le prêtre, en entrant dans cette prière mystérieuse ; *Per omnia sæcula sæculorum*, dit-il encore, en la terminant. Le premier cri a semblé nous dire que les portes éternelles allaient s'ouvrir, pour livrer passage au roi de gloire, prêt à descendre sur l'autel ; et ce second cri nous annonce que ces mêmes portes éternelles sont encore ouvertes, afin que nous puissions tous monter au ciel, à la suite du Dieu des vertus, qui est venu nous honorer de sa visite et nous nourrir de sa substance. Laissons donc à ce moment plus que jamais toutes les pensées de la terre, et songeons à la bienheureuse éternité qui nous est promise.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Crux Christi clavis est paradisi.

La croix du Christ est la clef du paradis.

S. JEAN DAMASCÈNE, I. III.

1. Parmi les bénédictions autrefois usitées après la prière *Nobis quoque peccatoribus*, nous pouvons citer les suivantes :

(1) Ces paroles se lient évidemment avec les précédentes ; elles sont la conclusion et la confirmation de tout le Canon ; et c'est à tort qu'on les regarderait comme le commencement de la partie qui va suivre.

1^o Celle des fruits nouveaux, qui se trouve ainsi conçue dans un très-ancien sacramentaire de la reine de Suède : « Bénissez, Seigneur, ces nouveaux fruits que, par votre rosée céleste et par vos pluies bienfaisantes, vous avez daigné faire croître et mûrir, pour que nous vous en rendions grâces au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *per quem hæc omnia*, etc. » — 2^o Celle d'un agneau, au jour de Pâques, rapportée dans un ancien missel du Vatican (1), et qu'on peut lire dans l'*Ordo romain*. — 3^o Celle du lait et du miel (2) pour les catéchumènes à la messe du Samedi-Saint, sous cette formule : « Bénissez, Seigneur, cette eau, ce lait et ce miel, et abreuvez vos serviteurs de cette eau vive qui est l'esprit de vérité ; nourrissez-les aussi de ce lait et de ce miel ; car vous, Seigneur, l'avez promis à nos pères Abraham, Isaac et Jacob, en disant : Je vous introduirai dans une terre où coule le lait et le miel ; unissez vos serviteurs par l'esprit de charité et de paix, comme ce lait et ce miel sont unis en Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Per quem hæc omnia*, etc. » — 4^o Les anciens statuts de Cluny font mention d'une autre formule de bénédiction, qui autrefois était commune à plusieurs églises, le jour de la fête de saint Sixte, pape et martyr. C'était celle des raisins, si toutefois il s'en trouvait de mûrs ce jour-là. « Mais s'ils ne sont pas encore parvenus à leur maturité, disent les statuts, le gardien de l'église observera le moment où ils seront mûrs, pour en faire porter à l'église. Ceux qui y seront portés seront remis à l'*Armarius*, qui les présentera au prêtre pendant le Canon, dans le moment convenable, pour qu'il les bénisse ; ensuite le prêtre les distribuera au réfectoire à tous les frères. » Sous le nom barbare d'*Armarius*, on désignait celui qui était chargé du cellier. Cette bénédiction des raisins, le jour de saint Sixte, est indiquée dans le sacramentaire de saint Grégoire (3). Chez les Grecs, elle a lieu le sixième jour d'août, ainsi que nous le voyons dans leur Écologie. Voici comment le missel de Lyon décrit le rite de cette bénédiction pour le jour de saint Sixte : « Pendant le Canon de la messe, avant que le prêtre dise : *Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas*, le diacre place sur l'autel, à droite et non loin du prêtre, des grains de raisins dans un vase très-propre, et le prêtre les bénit en disant : Bénissez, Seigneur, ces nouveaux fruits de la vigne que vous, Seigneur, par la rosée du ciel, par des pluies bienfaisantes, par un soleil pur et serein, avez daigné faire croître et mûrir, et qui nous les avez donnés pour notre usage, afin que nous les recevions en vous rendant grâces, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors le prêtre asperge d'eau bénite les grains de raisin, et

(1) N^o 470.

(2) Elle se trouve dans plusieurs missels du Vatican et de la bibliothèque Barberine.

(3) Tom. IV, Spicileg.

« continue : *Per quem omnia bona creas*. Le diacre enlève de l'autel « le vase dans lequel sont ces grains et il le remet au sous-maitre « du chœur qui, l'ayant reçu, les distribue à tous ceux qui sont au « chœur et à tous les laïques présents à l'office. »

Ce fut, en effet, une coutume religieuse de nos pères, que toutes les fonctions sacrées et ecclésiastiques, l'administration des sacrements et les diverses bénédictions eussent toujours lieu pendant le saint sacrifice de la messe ; et, de fait, l'Eucharistie est la consommation, la dernière et suprême perfection, de laquelle toutes les fonctions saintes reçoivent leur énergie, leur vertu et leur sainteté. Soit donc qu'il s'agit de contracter une alliance, de rétablir la paix ; soit qu'on voulût offrir quelque chose à Dieu ou excommunier les hérétiques, soit qu'on annonçât les fêtes des saints ou les autres solennités, soit qu'on indiquât les jeûnes et les processions, soit qu'on voulût réconcilier les pénitents, imposer les mains à ceux qui devaient être initiés, consacrer les évêques, sacrer les rois ou bénir le saint chrême, on pensait que toutes ces fonctions et autres du même genre devaient, pour ainsi dire, être placées sous le patronage de l'Eucharistie et qu'aucune cérémonie sacrée ne pouvait convenablement avoir lieu en dehors du saint sacrifice. Mais, dans la suite, la ferveur s'étant refroidie dans les cœurs, on en sépara plusieurs de ces rites sacrés, de peur que la messe ne fût trouvée trop longue, tellement même que la communion fut remise après la fin du sacrifice, à la grande perturbation des rites sacrés, puisque, dans les oraisons qui suivent la communion, le prêtre prie aussi pour les fidèles qui ont communie avec lui.

Le C. BONA, *De la Liturgie*.

FIGURES DE LA CROIX.

2. L'ARBRE DE VIE. La vraie croix, dit saint Augustin, c'est l'arbre de vie, qui a porté le fruit de vie, c'est-à-dire Jésus-Christ (1).

L'ARCHE DE NOÉ. Lorsque le déluge inonda la terre, la Sagesse sauva le monde, en gouvernant le juste sur les eaux par un bois qui paraissait méprisable (2).

LE SIGNE THAU. Ne faites périr aucun de ceux, dont le front sera marqué de ce signe, disait le Seigneur au prophète Ezéchiel (3).

LESEAUX DEMARA. Le Seigneur, dit saint Augustin, rendit douces ces eaux par le moyen d'un morceau de bois, figurant ainsi d'avance la grâce et la gloire de la croix (4).

(1) Est enim crux vera arbor vitæ, quæ fructum vitæ tulit Christum. *D. August.*, l. XII, cont. Faust., c. vii.

(2) Cum aqua deleteret terram, sanavit iterum sapientia per contemptibile lignum, justum gubernans. *Sap.*, x, 4. Vid. *Exod.*, xii, 23.

(3) Omnem autem super quem videritis thau, ne occidatis. *Ezech.*, ix, 6.

(4) Dominus per lignum aquas dulces fecit, præfigurans gratiam et gloriam crucis. *D. August.*, in *Exod.*, quæst. 571.

LES MAINS DE MOÏSE EN FORME DE CROIX. Tant que Moïse les tint ainsi étendues, les Amalécites furent vaincus; ainsi maintenant nous triomphons de nos ennemis par le signe de la croix (1).

AUTRES FIGURES. 1^o L'arc-en-ciel; 2^o l'échelle de Jacob; 3^o la baguette de Moïse; 4^o le serpent d'airain; 5^o la colonne de feu...

LE CRUCIFIX.

Et toi, signe sacré,
Des chrétiens et du monde à l'envi révééré,
Croix modeste, quel est ton ineffable empire ?
Tes muettes leçons aux mortels semblent dire :
« Un Dieu périt pour vous; n'oubliez point ses lois. »
Ton aspect imprévu rendit plus d'une fois
La paix au repentir, des pleurs à la souffrance,
Au crime le remords, au malheur l'espérance.

Soumet.

A la fin du septième siècle, le sixième concile œcuménique, tenu à Constantinople, ordonna que Jésus-Christ serait peint en forme humaine sur la croix, pour représenter plus vivement au chrétien la mort et la passion du Sauveur; mais les figures symboliques du Sauveur étaient déjà en usage depuis quelques siècles. Du temps des persécutions, on le peignait sous le symbole d'un poisson, pour exprimer la régénération du chrétien par Jésus-Christ dans les eaux du baptême; puis on le représenta sous la forme d'un agneau au pied d'une croix; on y ajoutait le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Quelquefois on peignait une couronne au haut de la croix, pour montrer aux fidèles que la couronne de l'éternité est le prix des souffrances et de la croix de Jésus-Christ. Toutes ces figures symboliques disparurent à la vue du Sauveur représenté en forme humaine sur la croix, en conséquence du décret du sixième concile général; et c'est la première origine des crucifix (2).

CULTE DE LA CROIX.

Lorsque Constantin eut embrassé le christianisme, l'enthousiasme religieux fit de tous les monuments du paganisme des trophées de la foi ! La croix apparut successivement partout, au sommet des obélisques de Thoutmosis devant Saint-Jean-de-Latran, de Ramsès sur la place du peuple, et, derrière Sainte-Marie-Majeure, sur la pointe de l'aiguille de granit, que Claude avait consacrée à la mémoire d'Auguste; puis, au même moment, loin, bien au loin au-dessus de toutes ces merveilles de l'art antique, elle s'éleva triomphante au faite de

(1) Sed et qui resistere tentaverunt, sicut tunc Amalech, extentis manibus Moysis, ita nunc in signo crucis Dominicæ superantur. *D. August.*, serm. 333.

(2) Voy. Thomassin, *Tr. des fêtes*; M. l'abbé Bertrand, *Dict. des reliq.*; M. l'abbé Pascal, *Orig. de la Liturgie*.

la coupole de Saint-Pierre, et étendit son ombre sublime sur tous les monuments des vaincus.

La croix a été vénérée des chrétiens, dès les premiers siècles de l'Eglise. Ils la traçaient sur leurs fronts, pour montrer aux païens qu'ils se faisaient gloire d'être les disciples d'un Dieu crucifié ; et, pour mieux se distinguer des idolâtres, ils faisaient le signe de la croix, afin qu'ils pussent se reconnaître au milieu des infidèles et se réunir tous ensemble sous la bannière de l'Evangile. Ils priaient Dieu, en joignant les mains ou en les étendant vers le ciel en forme de croix, persuadés que ce signe était la terreur des démons. Écoutez les Pères de ces premiers siècles : « La croix, disent saint Justin, Minutius Felix et Tertullien, se voit partout ; elle est sur les mâts des vaisseaux, sur les instruments de labourage, sur les enseignes militaires, auxquelles les soldats rendent un culte religieux (1). »

Ce n'est pas seulement sur leur vêtement que les croisés portaient le signe sacré du salut, c'était aussi dans leur cœur.

En 1187, après la bataille de Tibériade, où Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, fut fait prisonnier par Saladin, la vraie croix, qu'on avait portée à cette bataille, tomba entre les mains des Musulmans, comme autrefois l'Arche entre les mains des Philistins. Omar, neveu de Saladin, en la présentant à ce prince, lui dit : « Il paraît, par la désolation des Francs, que ce bois n'est pas le moindre fruit de la victoire (2). »

On peut juger de la tendresse de saint François de Borgia pour le mystère de la croix par les honneurs qu'il rendait et qu'il faisait rendre au bois salutaire, sur lequel le Sauveur a accompli l'ouvrage de notre rédemption. Il en avait toujours quelque partie sur lui ; il l'honorait tous les jours par quelque culte particulier ; il en faisait des présents aux rois ; il le leur faisait considérer comme un joyau beaucoup plus précieux que les pierreries de leur couronne, et il les excitait à le placer dans les lieux les plus augustes et où il serait le plus exposé au respect et à la vénération des peuples.

Tout le monde vit à Valladolid, à la cour de la princesse Jeanne, régente d'Espagne, un effet admirable de cette dévotion tendre que ce Saint avait pour la vraie croix, et de la confiance avec laquelle il l'adorait. Cette princesse, étant fort incommodée d'une fièvre tierce, crut qu'elle devait attendre sa guérison de sa foi et de son amour pour la croix du Sauveur. Elle avait un morceau de ce bois adorable que lui avait donné l'empereur Charles-Quint, son père, et elle désira, au temps que son accès devait venir, boire de l'eau où cette sainte

(1) D. Just. contr. *Tryph.*, n. 94, et *Apol.*, v. n. 33; Minut. Fel. in *Octav.*, et ad *Nationes*, I, c. xii; Tertull., *adv. Jud.*, c. x.

(2) Michaud, *Hist. des Croisades*.

relique aurait trempé ; mais elle voulut que ce fût le père François qui l'y mit de sa main, et elle le manda au palais à ce dessein. Le Saint, après s'être excusé longtemps, par humilité, de faire ce que la princesse désirait, fut enfin obligé d'obéir. Il se mit à genoux en prenant le morceau de la vraie croix ; et, après une fervente prière, le jeta dans l'eau. On fut fort surpris de voir au même instant cette eau toute rouge et toute teinte de sang. La pieuse princesse, touchée de cette merveille, qu'elle attribuait aux prières et à la sainteté du père, ne l'était pas moins, de voir sa tendresse et les larmes de joie et de reconnaissance, qu'il ne put s'empêcher de verser en abondance, en remerciant Dieu de cette faveur.

Le même Saint usait d'un grand nombre de pratiques et de saintes industries, pour honorer la mort précieuse et les douleurs effroyables du Fils de Dieu, qui sont la source de la joie infinie que nous espérons. Il vénérât particulièrement sept différentes effusions du sang du Sauveur. Il le suivait en esprit avec sa sainte Mère, avec saint Jean et avec sainte Marie-Magdeleine, dans tous les lieux, où il avait le plus souffert dans sa passion, qu'il avait partagée en sept stations différentes, où il faisait autant de pauses, soit en récitant son office ou son rosaire, soit en allant par la ville, ou en faisant quelque exercice du corps. Il adorait en Jésus-Christ sept différentes plaies, y comprenant celles qu'on fit à son dos et à sa poitrine sacrée en les déchirant de coups de fouet. Il se faisait lui-même sept sujets de douleur intérieure, pour unir mieux son cœur à celui d'un si bon Maître. Nous les rapportons ici comme étant très-propres à faire juger des sentiments de cette grande âme. Il entretenait donc dans son cœur une sainte douleur, en considérant : 1^o le nombre de ses péchés ; 2^o son malheur d'avoir connu trop tard combien Notre-Seigneur mérite d'être aimé ; 3^o les plaies douloureuses du Sauveur ; 4^o ses propres blessures et les ulcères de son âme ; 5^o les misères de tous les hommes, qui ne profitent pas du sang et des souffrances de Jésus-Christ ; 6^o l'abandonnement de ce Dieu-Homme dans sa passion ; 7^o enfin, son dernier sujet de douleur et d'affliction était de n'avoir pu encore donner sa vie pour un si bon Maître.

Le maréchal de Vioménil étant sur son lit de mort, quelqu'un lui dit que peut-être il regrettait de n'être point tombé sur un champ de bataille et sous le drapeau de l'honneur. Le mourant, qui tenait un crucifix à la main, le souleva alors et s'écria en le montrant : « Eh ! monsieur, n'est-ce pas là le plus beau drapeau ? »

Après la prise de Bomarsund, on rasait la ville, on démolissait tout. Le général Niel aperçut une magnifique croix, qui couronnait la flèche d'une église. Il raconte qu'il se tint ce langage à lui-même : « Tu ne peux pas renverser cette croix-là ; toi, renverser une croix ! tavielle mère

ne te le pardonnerait jamais. » Alors, je me tournai vers mes soldats et je leur dis : « Y a-t-il ici deux hommes de bonne volonté, capables d'aller me chercher cette croix-là ? » Il s'en présenta plus de trente. La croix fut détachée avec soin, et apportée en France, avec la permission du gouvernement. Le général Niel en a fait présent à l'église de Murret, sa paroisse natale. La lampe de la même église brûle maintenant devant l'autel de la sainte Vierge à Notre-Dame des Victoires, à Paris.

Ces beaux traits, et tant d'autres que nous pourrions citer, réjouissent notre cœur ; mais, d'un autre côté, spectacle étrange d'entendre une foule de rhéteurs, de philosophes, de docteurs de l'Etat et même de maîtres de la jeunesse renier, au nom de l'intelligence, de l'avenir et presque de l'honneur, le signe au pied duquel tant de grands génies se sont mis à genoux !

VERTU DE LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

3. SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE disait avec une mâle intrépidité : « Armé de la croix, je ne crains rien, et je dis au démon : Fuis loin de moi, perfide, si tu ne veux pas que je te renverse avec cette croix, devant laquelle tremble tout ton empire (1). »

SAINT HILAIRE. Durant l'épouvantable tremblement de terre de l'an 365, la mer avait franchi les côtes de la Dalmatie ; elle se précipita avec fureur dans l'intérieur des terres. La ville d'Épidaure allait être engloutie. Les habitants, effrayés, accourent à la cellule de saint Hilaire, l'en arrachent, le transportent sur le théâtre de la dévastation et l'opposent à l'impétuosité des eaux. Le saint fait trois croix sur le sable et étend les bras vers la mer ; les flots s'arrêtent en mugissant, se gonflent, s'élèvent comme des montagnes, et redescendent paisiblement dans leurs abîmes (2).

SAINT AUGUSTIN s'exprime ainsi : « La croix de Jésus-Christ a une vertu merveilleuse ; son seul souvenir met en fuite des légions de nos ennemis invisibles, nous soutient contre leurs efforts, et nous préserve des pièges qu'ils nous tendent.

THÈCLE, vierge d'Icône, d'une naissance illustre, instruite dans les préceptes de la foi par l'apôtre saint Paul, est célèbre par les grandes louanges que les saints Pères lui ont données. Elle n'avait que dix-huit ans, lorsque, ayant quitté Thamiris à qui elle était fiancée, elle fut accusée par son père et sa mère d'être chrétienne. On dressa un bûcher, et on y mit le feu pour l'y jeter, si elle ne renonçait à Jésus-Christ ; mais elle s'y jeta elle-même, après s'être armée du signe de la croix. Ce feu fut éteint par une pluie qui tomba tout d'un coup, et la sainte alla à Antioche, où, ayant été exposée aux bêtes, puis attachée à des taureaux qu'on faisait aller de divers côtés pour lui déchirer

(1) D. Gregor., *Carm.* xxii. — (2) Godescard, 21 octobre.

les membres, et jetée ensuite dans une fosse pleine^{de} de serpents; elle fut délivrée de tous ces supplices par la grâce de Jésus-Christ; et l'ardeur de sa foi, jointe à la sainteté de sa vie, convertit beaucoup de monde. Étant retournée en son pays, elle se retira seule sur une montagne; et, après avoir rendu son nom illustre par plusieurs vertus et plusieurs miracles, elle s'en alla au Seigneur, âgée de quatre-vingt-dix ans, et fut ensevelie à Séleucie, l'an 100.

SAINT ANTOINE, animant ses disciples à combattre contre le démon, et leur apprenant par quelles armes ils pourraient le vaincre : « Croyez-moi, mes frères, leur disait-il, Satan craint les veilles, les prières, les jeûnes, la pauvreté volontaire, la miséricorde et l'humilité des saints, et surtout leur ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la sainte croix lui est si redoutable, que le seul signe de cette croix l'affaiblit et le met en fuite. »

SAINT BENOÎT s'efforçait de réformer de graves abus, qui régnaient dans un couvent. Quelques religieux, irrités de ce qu'ils regardaient comme une trop grande rigidité, conçurent le projet de l'empoisonner. Un jour donc ils mêlèrent du poison dans du vin. Quand le saint abbé fut à table, on lui présenta le verre à bénir, comme c'était la coutume. Mais, dès qu'il eut fait le signe de la croix, le verre se cassa. Benoît comprit de suite ce qu'il en était; et, se levant tranquillement, il dit aux religieux assemblés : « Je vous pardonne, mes frères; et je souhaite que Dieu ne se souvienne pas non plus de votre crime. »

La mère de SAINTE GENEVIÈVE, allant à l'église un jour de fête solennelle, voulut l'obliger de rester à la maison. Geneviève la conjura en pleurant de lui permettre d'y aller aussi; et, comme elle continuait de lui faire de vives instances, cette femme entra en colère et lui donna un soufflet. Son emportement fut puni sur-le-champ : elle perdit la vue, et demeura aveugle près de deux ans. Enfin, se souvenant de la prédiction de saint Germain et poussée par un mouvement extraordinaire de la foi, elle dit à sa fille de lui apporter de l'eau du puits et de la bénir par le signe de la croix. Geneviève lui en ayant apporté et ayant fait le signe de la croix, sa mère s'en lava les yeux et recouvra entièrement la vue.

SAINT DIDACE guérit plusieurs malades, en faisant sur eux le signe de la croix et en les oignant de l'huile d'une lampe qui brûlait devant l'image de la bienheureuse Mère de Dieu, qu'il honorait avec une singulière dévotion.

Ce saint, natif de Saint-Nicolas du Port, ville du diocèse de Séville, fit, dès son bas âge, l'essai d'une vie très-pieuse, dans une église solitaire, sous la discipline d'un vertueux prêtre. Ensuite, pour s'unir très-étroitement à Dieu, il alla au couvent des frères Mineurs, dits de l'observance, dans Arizafa, où il fit profession de garder la règle de Saint-François, sans quitter l'état de laïque. Ce fut là qu'il se soumit,

avec une joie pleine d'ardeur, au joug de l'humble obéissance et de l'observance régulière, et que, s'adonnant particulièrement à la contemplation, il reçut de Dieu des lumières admirables, en sorte que cet homme sans études parlait des choses célestes d'une manière merveilleuse et toute divine.

Dans les Canaries, où il avait la conduite des frères de son ordre, brûlant du désir d'endurer le martyre, il souffrit beaucoup et il convertit plusieurs infidèles à la foi de Jésus-Christ, par sa parole et par son exemple. Étant allé à Rome, l'année du Jubilé, sous le pontificat de Nicolas V, il fut destiné au service des malades dans le couvent d'Ara-Cœli. Il s'acquitta de cette fonction avec une telle charité que, quoique la disette fût dans la ville, ses malades, dont il léchait quelquefois les ulcères, ne manquèrent de rien.

Enfin, étant à Alcalá et connaissant que la fin de sa vie approchait, n'ayant sur son corps qu'une vieille robe toute déchirée, jetant les yeux sur la croix, récitant avec des sentiments tout particuliers de piété ces paroles que chante l'Église : « O bois aimable, clous précieux, « doux fardeau ; croix qui seule avez été digne de porter le Seigneur « et le Roi du ciel ! » il rendit son âme à Dieu le 12 novembre 1463. On garda plusieurs mois son corps avant de l'ensevelir, afin de satisfaire le pieux désir de ceux qui accouraient en foule pour le voir ; et, comme s'il eût déjà été revêtu de l'incorruptibilité, il répandit une odeur douce et agréable. Étant devenu célèbre par plusieurs miracles, il fut mis au nombre des saints par le pape Sixte V.

SAINT ROCH arracha à une mort imminente, par la vertu du signe de la croix, un très-grand nombre de pestiférés, auxquels il rendit une santé parfaite. Ce saint, né à Montpellier, donna des preuves de l'ardente charité dont il était animé à l'égard du prochain, lorsque, pendant une peste cruelle qui ravageait toute l'Italie, il quitta la France, passa au delà des Alpes, et parcourut les villes et les bourgades, secourant en tous lieux les malades et s'exposant à mourir pour ses frères. Dieu fit connaître, par des guérisons miraculeuses, combien il avait pour agréable le zèle de son serviteur. De retour dans sa patrie, comblé de vertus et de mérites, il mourut en 1327, et devint aussitôt l'objet de la vénération des fidèles.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, par le signe de la croix, changea en eau douce une quantité d'eau de mer suffisante pour servir de breuvage à cinq cents matelots qui mouraient de soif ; et cette eau, transportée en divers pays, guérit un grand nombre de malades.

Imitons dans nos tentations le BIENHEUREUX CÉSAR DE BUZ ; il opposait à toutes les suggestions du démon la croix qu'il portait sur sa poitrine. Mettant aussitôt la main sur sa précieuse armure, qui faisait sa force et son espérance, il s'écriait : « Fuyez, ennemis de mon salut et de mon Dieu, fuyez, démons, voilà la croix du Seigneur ; et

c'est cet instrument qui a brisé les portes de l'enfer. O mon Sauveur ! par les mérites de votre croix, délivrez-moi de mes ennemis. » *Heureuse année.*

FAVEUR SIGNALÉE ACCORDÉE A SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Sainte Catherine de Sienne, au nom de Jésus-Christ et par la vertu de sa croix, commandait aux maladies et aux fièvres, et elle forçait les démons de sortir des corps qu'ils obsédaient.

Lorsqu'elle emeurait à Pise, un dimanche, après avoir reçu la nourriture céleste, elle fut ravie en extase et vit Jésus-Christ crucifié, qui venait à elle environné d'une grande lumière; et cinq rayons, qui sortaient des cicatrices de ses plaies, descendirent sur elle et se placèrent en cinq endroits de son corps. Elle comprit ce mystère, et elle pria le Seigneur que ces cicatrices ne parussent point. Aussitôt ces rayons changèrent leur couleur de sang en une couleur éclatante, et, sous la forme d'une lumière très-pure, vinrent sur ses mains, sur ses pieds et sur son cœur, et lui firent sentir une si grande douleur qu'elle crut que, si Dieu ne la diminuait, elle en mourrait bientôt. Ainsi le Seigneur, outre la grâce qu'il fit à sa chère épouse de lui faire sentir la douleur de ses plaies, lui accorda encore que les marques sanglantes n'en parussent point. Ce que la servante de Dieu ayant raconté à Raymond, son confesseur, depuis ce temps-là, la piété des fidèles, pour représenter ce miracle, a eu soin de peindre, dans les images de sainte Catherine, des rayons tombant sur les cinq endroits que nous venons de nommer.

LE SIGNE DE LA CROIX ET LE BENEDICITE.

Un jeune homme, bon catholique, voyageait avec son oncle, curé de campagne. Ils arrivent un soir dans une auberge, où se trouvait déjà réunie nombreuse compagnie, et un peu mêlée, cela va sans dire. Le jeune homme dit à son oncle : « Je préférerais que nous dinassions tous deux seuls, plutôt qu'avec tout ce monde. »

C'était l'époque des vacances ; cinq ou six commis voyageurs, trois professeurs, quatre rouliers aux larges épaules et un jeune Arabe courant la France pour son plaisir plus que pour son instruction, formaient l'assemblée, au milieu de laquelle se trouvaient comme égarés l'oncle et le neveu.

Une fois à table et après le potage, les commis-voyageurs se mettent à entamer entre eux, mais à haute voix pour que la compagnie n'en perdît rien, une conversation plus ou moins édifiante où, toutes les questions les plus hautes furent agitées, tranchées, résolues. Figurez-vous des aveugles parlant peinture, et vous aurez une faible idée du décousu, des coq-à-l'âne, des absurdités, des âneries débitées

avec le plus merveilleux aplomb par messieurs les voyageurs du commerce, qui n'oublièrent qu'une chose, de parler de leur *article*.

J'oubliais, et c'est pourtant très-essentiel, qu'avant de manger le potage, l'oncle et le neveu avaient fait tous deux le signe de la croix et dit leur *Benedicite* en bons chrétiens. Cet acte religieux fut un texte tout trouvé pour les commis-voyageurs; et, dès ce moment, les plaisanteries les plus sangrenues se mirent à pleuvoir. A la rescousse, on vit arriver, sans tarder, messieurs les professeurs, et je vous laisse à penser tout ce qui fut dit sur la religion, ses momeries, etc. On insista fortement sur l'obscurantisme clérical, qui tendait de plus en plus à abrutir l'homme et à étouffer la liberté; bref, on fut presque aussi éloquent que le *Siècle*.

Le bon curé, témoin de la juste impatience de son neveu, lui dit tout bas à l'oreille: « Mon ami, il faut souffrir quelque chose pour Notre-Seigneur; ne répondez rien, ce serait peine perdue. D'ailleurs ils seront bientôt à bout. »

Les braves rouliers, gens de bon sens, ne soufflaient mot; mais on pouvait lire sur leur figure qu'ils n'étaient pas contents, et, à l'empressement qu'ils mettaient à rendre mille petits services au vénérable prêtre et à son neveu, on comprenait facilement qu'ils étaient chrétiens.

Vers la fin du repas, on s'était un peu calmé; car le vocabulaire de messieurs les professeurs, — c'est triste pour eux, — n'était guère plus fourni que celui des commis-voyageurs. On allait se lever de table, lorsque le jeune Arabe, trempant les doigts dans son verre, accomplit une ablution; et, levant les yeux en haut, murmura une courte prière. Toute l'assistance se tut comme par enchantement, et ce fut au milieu du silence général que l'étranger accomplit le rit de sa religion. Tout-à-coup un éclat de rire part du bout de la table; on regarde, on s'indigne; le coupable était... le neveu du curé. Grand scandale pour les libres penseurs de tout à l'heure; les mots *fanatisme*, *intolérance* sont prononcés. La liberté des cultes est aussitôt hautement proclamée, et la liberté de conscience votée à l'unanimité. « Il est indécent, disaient professeurs et commis-voyageurs, de se moquer d'un étranger, qui fait sa prière et suit sa religion. »

Le jeune neveu du curé laissa passer l'orage; puis se levant, et d'un très-grand sang-froid, il dit à ces messieurs: « Je n'ai pas songé un moment à me moquer de ce jeune Arabe. Ce qui m'a fait rire, sans que j'aie pu m'en empêcher, c'est le spectacle de votre inconscience. Rappelez-vous tout ce que vous avez dit pendant le repas; — vous voulez la liberté pour tout le monde, — excepté pour les catholiques et pour les Français vos concitoyens. »

L'Arabe savait assez notre langue; il alla au jeune homme et lui serra vivement la main, laissant confus et muets les libres penseurs de la table d'hôte.

Le Rosier de Marie.

TRENTÉ-SIXIÈME INSTRUCTION.

CINQUIÈME PARTIE DE LA MESSE. — LA PRÉPARATION A LA COMMUNION.

L'ORAISON DOMINICALE. — CÉRÉMONIAL QUI L'ACCOMPAGNE. —

CHANT DU *Pater*.

Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus Abba, pater.

C'est grâce à Jésus-Christ que nous avons reçu l'esprit d'adoption des enfants, en vertu duquel nous pouvons crier vers Dieu et lui dire : Père, Père. *Rom., VIII, 15.*

Nous avons présenté au Tout-Puissant notre offrande, et il a bien voulu l'agréer ; il l'a bénie ; il l'a sanctifiée ; il l'a changée au corps et au sang de son Fils. La victime est maintenant sur l'autel ; mais, pour compléter le sacrifice, il faut qu'il y ait consommation. Le prêtre doit donc nécessairement communier à la messe ; et c'est tellement de rigueur que, s'il en était empêché par une mort subite ou tout autre accident, un autre prêtre, alors même qu'il ne serait pas à jeun, serait obligé de consommer les saintes espèces et d'achever le sacrifice. Les fidèles eux-mêmes, s'ils veulent recueillir abondamment les fruits attachés à cette action sainte, doivent se mettre en état de participer à la chair de la victime immolée, selon cette parole de Notre-Seigneur : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, aura la vie éternelle (1) ; » et, comme on ne saurait avoir une trop grande pureté pour s'approcher du Saint des saints et le recevoir dans son cœur, l'Église a voulu que le prêtre et les assistants se disposassent à participer à un sacrifice si auguste et si divin par les prières les plus ferventes. La première de ces prières est l'Oraison dominicale ¹.

Quelle prière peut nous mieux préparer à nous unir à

(1) Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam. *Joan., VI, 55.*

Jésus-Christ, que celle qu'il a bien voulu lui-même nous enseigner ? Elle renferme dans une admirable simplicité tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit demander à Dieu. Nous y trouvons aussi tous les sentiments d'adoration, de louange, d'amour, de reconnaissance, dont nous devons être animés envers la divine Majesté ; ce qui fait que Tertullien l'appelle *un abrégé de l'Évangile* (1). Dès les siècles les plus reculés, cette admirable oraison a été dite à la messe, comme l'attestent les plus anciennes liturgies. Du temps des apôtres, au témoignage de saint Grégoire-le-Grand, elle faisait tout l'appareil du sacrifice, et toujours on l'a regardée comme essentielle pour y participer.

Avant de la commencer, le prêtre invite tous les fidèles à s'unir à lui, en disant : *Oremus, prions*. Alors, il est convenable que toute oraison particulière cesse ; le peuple ne doit plus faire qu'un avec le célébrant, pour réciter l'Oraison dominicale.

L'Église a voulu qu'elle fût précédée d'une courte préface², soit afin d'imprimer dans tous les cœurs les sentiments de respect avec lesquels nous devons la réciter, soit pour nous faire souvenir qu'entants dégénérés, nous ne méritons pas de donner le nom de père à l'arbitre souverain de nos destinées, à ce grand Dieu que nous avons si souvent offensé ; et que, si nous prenons cette liberté, c'est uniquement parce que le Seigneur nous y a encouragés. Cette préface, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, est conçue en ces termes :

Instruits par les préceptes du Sauveur, et conformément à sa divine institution, nous osons dire : *Præceptis salutaribus moniti et divini institutione formati, audemus dicere : Paternoster, etc.* Notre Père, etc.

Jésus-Christ étant également notre seigneur et notre maître, nous devons regarder ses paroles comme des commandements et comme des instructions salutaires. Ainsi, lorsqu'il nous dit dans saint Matthieu : « Voici comme

(1) *Breviarium totius Evangelii*, TERTUL., *De orat.*

vous prierez (1), » il nous donne à la fois un ordre, un avertissement, une leçon. Dieu seul, dit Tertullien, pouvait enseigner aux hommes de quelle manière il veut être prié (2); et le commandement qu'il nous a fait de lui adresser les demandes de l'Oraison dominicale, est un précepte salutaire, parce que ces demandes renferment tout ce qui nous est nécessaire pour le salut, tout ce qui a rapport à nos besoins, soit pour l'âme, soit pour le corps, soit pour le temps, soit pour l'éternité. De nous-mêmes, nous n'oserions parler comme nous allons le faire; mais, en récitant la formule que le Seigneur nous a donnée, nous suivons les avis et les instructions de notre Maître. Quel motif plus puissant de confiance pourrions-nous avoir³?

Disons donc, en même temps que le célébrant, avec foi et amour :

Pater noster, qui es in cælis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in cælo et in terrâ. Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè, et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris, et ne nos inducas in tentationem; sed libera nos à malo. Amen.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer cette admirable prière sortie de la bouche du Verbe incarné. Elle offre un champ trop vaste à la méditation, et demanderait de trop longs développements, qu'on peut trouver facilement ailleurs (3). Néanmoins, nous croyons utile d'en donner ici un petit commentaire, dans lequel nous nous applique-

(1) Sic ergò vos orabitis : Pater noster, etc. *Matth.*, vi, 9.

(2) Deus solus docere potuit quo modo se vellet orari. TERTUL., *De orat.*

(3) Voir notre *Explication du Catéchisme*.

rons surtout à faire connaître le sens particulier, que l'Église a prétendu lui donner par la place où elle l'a mise.

Notre Père. Quelle douce, tendre et touchante appellation ! Voyez, s'écrie saint Jean, quel amour le Père céleste a eu pour nous, de vouloir que nous fussions tous appelés et que nous soyons en effet ses enfants (1). C'était un grand honneur qu'il avait fait autrefois aux Juifs, son peuple de prédilection, en consentant à être d'une manière toute particulière leur Seigneur et leur Dieu. Mais, pour nous chrétiens, il a voulu être notre père ; il nous a adoptés en Jésus-Christ qui s'est fait notre frère, et qui, en nous délivrant de l'esclavage du péché, nous a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu (2). Or, comment reconnâitrons-nous cet amour infini de Dieu à notre égard ? En produisant des œuvres dignes de notre Père céleste. Les vrais enfants de Dieu ne sont pas ceux qui vivent selon la chair, mais ceux qui se laissent conduire par son esprit (3).

Notre Père. Donc nous sommes tous les enfants d'une même famille ; nous avons la même origine ; nous sommes appelés à la même destinée, et nul n'a le droit de se préférer aux autres. Oh ! que ces deux mots *Pater noster* sont significatifs ! Le premier nous rappelle la grâce de l'adoption, en vertu de laquelle nous pouvons crier vers Dieu et lui dire : Père (4) ! et le second nous invite à conserver l'union de la fraternité. Surtout au moment de la communion eucharistique, à laquelle nous avons tous droit de prendre part, ne formons-nous pas une véritable famille de frères et de sœurs ?

(1) Videte qualem charitatem dedit nobis Pater ut filii Dei nominemur et simus. I *Joan.*, III, 1.

(2) Dedit eis potestatem filios Dei fieri. *Joan.*, II, 12.

(3) Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. *Rom.*, VIII, 13, 14.

(4) Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, Pater. *Rom.*, VIII, 15.

Notre Père *qui êtes aux cieux*. Sans doute, le Seigneur est également partout, et il remplit le ciel et la terre de son immensité ; mais nous aimons à le considérer surtout dans le séjour de sa puissance et de sa gloire, où il se communique tout entier à ses élus, et où nous devons tendre nous-mêmes sans cesse, par nos pensées et nos désirs. Car là est notre véritable patrie. Par suite du péché d'Adam, nous étions nés enfants de la terre ; par la grâce de Jésus-Christ, nous sommes devenus enfants de Dieu et héritiers du ciel. Travaillons donc constamment à nous rendre dignes de ce magnifique héritage ; et, ce qui doit surtout nous encourager, c'est la pensée de notre Père céleste, qui veut nous combler de tous ses biens et qui peut tout ce qu'il veut. En effet, puisqu'il est père, il a donc la volonté de nous réunir tous avec lui dans son royaume ; puisqu'il est aux cieux, il en a le pouvoir ; et, comme gage de cette immortalité bienheureuse qu'il nous destine, il nous a donné son propre Fils, actuellement présent sur l'autel, et auquel nous allons nous unir par la communion.

Après ce court préambule, composé de mots si doux et si glorieux pour nous, viennent sept demandes, dont les trois premières ont rapport à la gloire de Dieu, et les quatre dernières à nos propres besoins. Parcourons-les rapidement ⁴.

Que votre nom soit sanctifié. Le nom de Dieu est toujours saint et terrible (1) ; et il ne peut recevoir aucun accroissement de sainteté, puisque Dieu, étant infiniment parfait, est la sainteté même et la source de toute sainteté. Que lui demandons-nous donc, en disant : « Que votre nom soit sanctifié ? » Nous exprimons par là notre vif désir que toutes les créatures exaltent sa puissance et sa grandeur, reconnaissent sa majesté suprême, le glorifient, le bénissent et l'aiment. Mais, pour que notre

(1) Sanctum et terribile nomen ejus. Ps. cx, 9.

conduite soit d'accord avec ce vœu de notre cœur, il faut que la sainteté du Père céleste brille dans ses enfants, de telle sorte qu'ils produisent des fruits de vérité et de justice. Notre piété, notre pureté, notre sainteté, resplendissant au milieu des hommes, sera la gloire de Dieu, la plus chère à ses yeux, et la plus belle louange que nous puissions lui adresser. Ce désir que le nom de Dieu soit toujours et partout glorifié, est si essentiel, que ne point l'avoir, ce serait n'être plus chrétien ; ce serait s'exclure de toute participation au sacrifice de nos autels, qui n'est établi que pour la gloire de Dieu ⁵.

Que votre règne arrive. Dieu ne peut être généralement glorifié, qu'autant qu'il régnera, par sa grâce et son amour, dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes. Nous souhaitons donc que le règne de l'iniquité périsse, et que partout s'établisse et s'étende le règne de l'Évangile, le règne de la vérité chrétienne, le règne de la vertu et de la morale ; que les infidèles se convertissent ; que les hérétiques et les schismatiques rentrent dans le sein de l'Église, que les pécheurs reviennent à de meilleurs sentiments. Le règne de Dieu ne sera parfait, que lorsqu'il aura mis tous ses ennemis sous ses pieds ; et il régnera éternellement dans la maison de Jacob, c'est-à-dire au milieu de ses élus, lorsque sera entièrement formée et complétée la société des saints, qu'il s'est proposée dès l'éternité et qu'il a toujours présente à son esprit. C'est surtout par la réception de la divine Eucharistie que s'établit et se fortifie au dedans de nous le règne de Dieu, règne de paix et d'amour. Le divin Sauveur prend alors possession de notre cœur ; il s'y assoit comme sur son trône ; il y dicte ses lois ; et puissions-nous ne jamais nous soustraire à sa douce et tendre autorité ⁶ !

Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Trop souvent, par un funeste et criminel abus de notre liberté, nous contrarions les desseins de Dieu, en refusant de faire ce qu'il commande, ou en nous portant à des

actes qu'il défend. Nous désirons donc de suivre en tout et toujours l'attrait de la grâce, et d'accomplir, quoi qu'il nous en coûte, la volonté de Dieu, avec autant de fidélité et de promptitude que les Esprits bienheureux l'accomplissent dans le ciel. A peine le Seigneur a-t-il donné ses ordres ou manifesté ses désirs, qu'aussitôt des millions d'anges, empressés, dévoués, les exécutent avec joie et bonheur. Voilà nos modèles. Comme eux, sachons obéir; comme eux, soyons fiers d'être sous la dépendance d'un si grand Maître; montrons-nous parfaitement soumis à toutes les dispositions de la Providence, si pénibles, si dures qu'elles puissent nous paraître. Que le bon plaisir du Seigneur s'accomplisse toujours en nous. O mon Dieu, donnez-nous votre amour, et commandez ce que vous voudrez. — La volonté de Dieu est que nous le recevions de temps à autre dans le sacrement de l'Eucharistie; il nous en a fait une loi formelle. Préparons-nous à ce grand acte de notre religion, en nous purifiant de toute souillure.

Remarquons ici, avec saint Augustin, que ces trois premières demandes conviennent à l'état des bienheureux dans le ciel aussi bien qu'à nous dans le triste pèlerinage de la vie; car les saints désirent, comme nous et plus ardemment que nous, que le nom de Dieu soit sanctifié; que son règne arrive, que sa volonté soit faite. Mais comme ils n'ont pas besoin de nouvelles grâces, et qu'ils n'ont ni ennemis, ni tentations, ni maux d'aucune espèce à craindre, les demandes suivantes ne sont pas faites pour eux et ne peuvent être mises que dans notre bouche ⁷.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Par le mot de pain nous entendons tout ce qui nous est nécessaire pour la vie corporelle, c'est-à-dire la nourriture, le logement et le vêtement. En quelque état que nous soyons, pauvres ou riches, nous devons le demander, ce pain, parce que nous sommes tous également sous la dépendance de Dieu. Quelle que soit l'abondance d'un homme, dit le

Sauveur, sa vie ne dépend pas des biens qu'il possède (1). Toutes les créatures, ô mon Dieu, s'écrie le prophète, attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture en leur temps. Vous la leur donnez, et elles la recueillent; vous ouvrez votre main, et elles sont rassasiées des dons de votre libéralité. Mais si vous détournez les yeux, elles tombent de défaillance, et rentrent dans la poussière d'où elles ont été tirées (2). Nous demandons simplement du pain, pour écarter toute délicatesse, toute superfluité; nous devons savoir nous contenter du strict nécessaire; et ce pain, nous ne le demandons que pour *aujourd'hui*, afin d'éloigner de nos esprits et de nos cœurs toute avarice, toute vaine sollicitude. Cherchons d'abord le royaume de Dieu et sa justice, comme nous le recommande le divin Maître, et tout le reste nous arrivera par surcroît (3).

Aussi le pain que nous devons avoir surtout en vue, en faisant cette demande, n'est pas précisément celui qui sustente le corps, mais celui qui conserve et fortifie la vie et la santé de nos âmes; c'est le pain de la parole divine, qui nourrit et éclaire nos intelligences; c'est le pain spirituel, qui n'est autre que Dieu lui-même (4); c'est le pain des anges, le pain eucharistique, dont nous devrions faire notre pain quotidien, comme les premiers fidèles, mais que nous devons du moins désirer de recevoir souvent, pour arriver plus sûrement à la glorieuse immortalité ⁸.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Que le Seigneur est bon!

(1) Non in abundantia cujusquam vita ejus est ex his quæ possidet. *Luc.*, XII, 15.

(2) Avertente autem te faciem, turbabuntur; auferes spiritum eorum et deficient et in pulverem suum revertentur. *Ps.* CIII, 30.

(3) Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis. *Matth.*, VI, 39.

(4) Deus ipse cibus noster. *D. Aug.*, in ps. L.

comme son cœur est plein de tendresse ! Il s'est engagé à nous pardonner, pourvu que nous pardonnions nous-mêmes à ceux qui nous auraient donné quelque sujet de plainte ; et, pour quelques petits torts, quelques légères injures que nous remettrons à nos frères, il a promis de nous remettre les dettes immenses, que nous avons contractées envers sa justice. Ainsi notre sort est, pour ainsi dire, entre nos mains ; nous sommes, en quelque sorte, les arbitres de la sentence que le Seigneur doit prononcer. Il usera d'indulgence ou de rigueur à notre égard, selon que nous aurons été nous-mêmes miséricordieux ou sans pitié à l'égard de nos semblables. Cette demande du *Pater* serait plutôt nuisible qu'utile à quiconque se laisserait dominer par la haine ou l'envie. Il prononcerait lui-même sa propre condamnation.

C'est surtout au moment de prendre place au banquet sacré, que nous avons besoin d'être entièrement en grâce avec le Seigneur. Cet adorable sacrement est un lien de paix, qui unit les hommes à Dieu et les hommes entre eux. Si donc, a dit le Sauveur, étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère ; après cela, vous viendrez présenter votre offrande. O mon Dieu, donnez-nous assez d'humilité, pour demander sincèrement pardon à ceux que nous avons offensés ; donnez-nous assez de douceur et de charité, pour pardonner franchement à ceux dont nous avons à nous plaindre⁹.

Et ne nous laissez point succomber à la tentation. La vie de l'homme ici-bas est une épreuve, une guerre continue ; nous avons à lutter contre le démon, le monde et la chair. Et, comme nous sommes faibles, nous devons nous défier de nous-mêmes et recourir à Dieu, pour obtenir de sa bonté qu'il diminue le nombre de nos combats, qu'il affaiblisse nos ennemis, qu'il nous donne assez de force et de courage pour les repousser et les vaincre.

L'Eucharistie est une manne divine, qui nous fortifie contre les tentations, qui émousse les traits enflammés de la concupiscence ; aussi le démon fait tous ses efforts pour nous éloigner de ce pain sacré, et nous en inspirer du dégoût. Reconnaissons sa ruse, et sachons résister à ses perfides suggestions ¹⁰.

Mais délivrez-nous du mal, c'est-à-dire de tout ce qui pourrait nuire à notre salut, nous empêcher de sanctifier le nom de Dieu, de faire sa volonté, d'obtenir le pardon de nos offenses. Le mal dont nous demandons à être délivrés, est surtout le mal moral, le péché, qui est le plus grand de tous les maux qui peuvent nous affliger, et dont tous les autres ne sont que la conséquence et la juste punition. Nous pouvons aussi demander d'être délivrés du mal physique, c'est-à-dire des peines, des souffrances, des revers, des maladies, des tribulations de toute espèce, si Dieu le juge convenable pour sa gloire et avantageux pour notre sanctification (1).

Ces paroles : *Mais délivrez-nous du mal*, sont la conclusion de l'Oraison dominicale, l'abrégé et la récapitulation des autres demandes. Jusqu'ici le célébrant a parlé seul ; le clergé et le peuple l'ont écouté en silence. Mais arrivé à cet endroit, les assistants semblent l'interrompre, pour témoigner qu'ils prennent part à sa prière, qu'ils la

(1) Selon les Pères grecs, le malin esprit, le tentateur, le démon, ennemi juré des hommes, est ce grand mal, ce mal général et universel, ce mal par antonomase, dont nous supplions le Père éternel de nous délivrer. En effet, le *πονηρός* du texte grec de saint Matthieu, que la Vulgate a traduit par *malum*, est le même que le disciple bien-aimé nomme aussi *πονηρός* et que la Vulgate a traduit par le mot *malignus* (I Joan., II, 13 et 14, 18). En ce sens, nous demandons que Dieu nous délivre du cruel empire de cet ange rebelle, et que nous ne lui soyons jamais assujettis, ni en cette vie par le péché, ni dans l'autre par les peines dues au péché.— Suivant les Pères latins, le mot de mal signifie généralement tous les maux du corps et de l'esprit, extérieurs et intérieurs, tout ce qui peut nous porter au péché et contribuer à notre damnation.

ratifient, et ils disent : *Sed libera nos à malo* ; et, en prononçant, par forme de réponse, cette demande si générale, si étendue, l'assemblée récite implicitement tout le *Pater*¹⁴.

Contre l'usage ordinaire, c'est le prêtre qui ajoute ici à voix basse : *Amen. Ainsi soit-il*. C'est pour appuyer la prière des fidèles ; c'est comme s'il disait : « Oui, Seigneur, nous sentons la grandeur et l'étendue des maux, qui nous détournent du vrai bien ; délivrez-nous-en ; je vous le demande en mon nom, et au nom de tous les assistants. »

Telle est cette excellente prière, si simple et si sublime et si complète, qui renferme en peu de mots tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit demander à Dieu raisonnablement et chrétiennement. Puissions-nous la réciter avec les dispositions d'un enfant du ciel, dégagé de la terre par sa seconde naissance, animé de l'esprit de la divine adoption, plein du désir de se réunir au Père céleste !

Disons maintenant un mot du cérémonial qui l'accompagne. Nous avons fait observer que le Canon se terminait par ces mots : *Per omnia sæcula sæculorum*. Le peuple n'a pas plus tôt répondu *Amen*, que le célébrant, encouragé par le suffrage de l'assistance, relève les mains, qu'il tenait appuyées sur l'autel, et les rejoint sur sa poitrine. Nous avons déjà expliqué combien cette attitude avait une signification pieuse et élevée. C'est la religion elle-même, qui l'indique à tout homme qui veut s'exciter à la dévotion. Le prêtre tient donc les mains jointes, en signe d'humilité, pendant tout le temps qu'il récite la petite préface qui précède le *Pater*. Mais, dès qu'il commence l'Oraison dominicale, il les disjoint et les étend, comme marque de la confiance que lui inspire la permission qui lui est donnée d'appeler Dieu son Père. Il élève ses bras en croix, pose sublime, que nous avons déjà plus d'une fois admirée, qui convient parfaitement

à l'état d'un suppliant, qui nous rappelle avec quelle ardeur nous devons prier, et nous indique que tous nos desirs doivent s'élever vers le ciel.

Pendant l'Oraison dominicale, et les rubriques le lui prescrivent aussi souvent après la consécration, le célébrant, avec autant de vénération que d'amour, tient les yeux fixés sur le Saint-Sacrement. Pourrait-il oublier qu'il est face à face avec son Créateur? C'est bien là la moindre marque de respect qu'exige la majesté de ce grand Dieu, qui est alors d'une façon toute particulière un Dieu de près, et non un Dieu de loin (1).

Disons enfin un mot du chant du *Pater*, lorsqu'il est exécuté par une voix tant soit peu habile. Quel charme d'entendre cette mélodie suave, fraîche, pleine de flexibilité et de grâce! C'est une série de notes pieuses, priantes, en parfaite harmonie avec les paroles de cette oraison incomparable. Quel admirable prélude au céleste banquet! L'Église seule, travaillant sur ce thème divin, pouvait trouver de pareils accents.

Récitons souvent l'Oraison dominicale; pendant l'action du sacrifice, joignons-nous au prêtre, pour la réciter avec lui; et, brûlant de zèle pour la gloire de notre Père céleste, appliquons-nous à purifier sans cesse notre cœur et nos lèvres, afin que nos hommages lui soient agréables, et que son *nom* soit par nous *sanctifié* dans tous les siècles des siècles.

(1) Deus de vicino ego sum... et non Deus de longè. *Jerem.*, xxiii, 23.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Nobis unus Deus, Pater, ex quo omnia et nos in illum; et unus Dominus Jesus-Christus, per quem omnia, et nos per ipsum.

Nous avons un seul Dieu, qui est notre Père, duquel procèdent toutes choses, et qui nous a faits pour lui; et nous avons un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout a été fait, et c'est par lui que nous sommes tout ce que nous sommes. I Cor., VIII, 6.

Entends du haut du ciel le cri de mes besoins,
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins.
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance,
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil, aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

LAMARTINE, *Médit.*

1. Autrefois il n'était permis qu'aux fidèles de réciter cette prière. « Celui qui n'est pas encore initié, dit saint Chrysostome (1), ne peut pas appeler Dieu son père. » Aussi n'avait-on coutume de la remettre aux compétents que le mercredi qui suivait le quatrième dimanche du Carême, ainsi que le montre l'Ordo romain. En Afrique, l'usage était de la leur apprendre seulement le lundi de la semaine sainte, comme il résulte d'une homélie de saint Augustin, qui fut prononcée ce même jour. On leur remettait avec l'Oraison dominicale une explication courte et substantielle, qui se lit dans l'Ordo romain et dans quelques anciens manuscrits (2).

Dans l'Eglise grecque, et autrefois avant Charlemagne, dans les Eglises des Gaules, le prêtre et le peuple disaient ensemble l'Oraison dominicale (3). En Afrique, au contraire, selon le témoignage de saint Augustin (4), le peuple l'écoutait seulement : c'est ce qui s'observait à Rome, au temps de saint Grégoire. Chez les Grecs, dit ce saint Pape (5), *l'Oraison dominicale est dite par tout le peuple; et chez*

(1) Homil. XXI, in *Matth.*

(2) Homil. XLII, inter *Quinquag.*

(3) Voyez, pour les Grecs, les Liturgies, et Leontius dans la Vie de saint Jean l'Aumônier, évêque d'Alexandrie; et, pour les Gaules, saint Grégoire de Tours, au livre II, *Des miracles*, c. xxx.

(4) In Ecclesiâ etenim ad altare Dei quotidie dicitur ista Dominica Oratio, et audiunt illam fideles... Et si quis vestrum non poterit tenere perfectè, audiendo quotidie tenebit. *Serm. LVIII. Al. XLII, in Matth., VI, De orat. Dom., c. x.*

(5) Lib. VII, *epist. LXIV.*

nous par le prêtre seul. L'Église romaine avait jugé à propos que le prêtre récitât seul le *Pater* à haute voix, dans la vue, ce semble, que tout le monde l'entendit plus distinctement; et, dans la suite, afin que le peuple y prit également part, on lui a fait réciter la dernière demande, qu'il doit dire comme une espèce de récapitulation de l'Oraison dominicale; car c'est comme s'il disait: « Délivrez-nous du mal, Seigneur, afin que vous soyez toujours glorifié en nous, que vous régniez seul dans nos cœurs, afin que nous fassions votre volonté, que nous obtenions de votre bonté les biens spirituels et temporels, que nous méritions le pardon de nos péchés par l'amour sincère de nos frères, et que notre faiblesse ne soit point exposée aux tentations. »

Nous venons de dire que, selon l'ancienne liturgie des Gaules, le peuple chantait avec le prêtre le *Pater*, à la messe. Grégoire de Tours raconte un miracle, qui s'opéra dans l'église de Saint-Martin. Une femme muette (était venue en dévotion au tombeau du saint évêque. Au moment où tout le monde chantait l'*Oraison dominicale*, cette femme sentit sa langue se délier et se mit à chanter avec les autres (1).

PRÉFACE DU PATER.

2. Saint Jérôme montre l'antiquité de cette formule, puisqu'il y fait allusion (2). « Le Sauveur, dit-il, instruisit, ses apôtres de telle sorte que chaque jour, dans le sacrifice de son corps, ceux qui croient en lui osent dire : *Pater noster*. » Chromat d'Aquilée (3) y fait également allusion, quand il dit que Dieu s'est montré si bon à notre égard, que nous osons l'appeler *notre Père*.

La préface qui précède le *Pater*, n'est pas la même dans toutes les liturgies. « Rendez-nous dignes, Seigneur, dit la liturgie grecque, de « pouvoir vous invoquer avec confiance et sans témérité sous le nom « de notre Père céleste et de vous dire : *Pater noster*. »

Voici la formule dont se servent les Maronites : « Ouvrez, Seigneur, « nos bouches et nos lèvres; sanctifiez nos corps et les âmes de cha- « cun de nous; purifiez nos esprits et nos cœurs, afin que nous puis- « sions crier d'une voix suppliante vers vous, notre Dieu, Père des « miséricordes, vous prier et vous dire : *Pater noster*. »

Le rite mozarabe a des formules particulières à chaque messe. Voici celle du jour de Noël : « Et, parce qu'il nous a montré la voie que « nous devons suivre, enseigné les paroles de vie que nous devons « dire, appris la vérité que nous devons croire, de cette basse terre nous

(1) Hæc aperto ore cœpit sanctam orationem cum reliquis decantare.

(2) Lib. III, advers. Pelag.

(3) Tract. de oct. beatit.

« crions vers vous, Père souverain, et nous vous disons avec trem-
 « blement de cœur : *Pater noster*. » — Au jour de Pâques : « Christ, ô
 « bon Jésus, qui de la croix avez crié vers votre Père, en ce jour où
 « vous êtes sorti vivant de votre tombeau, exaucez-nous; nous crions
 « vers vous; que nos bouches soient remplies de cette joie causée par
 « votre Résurrection, et que nos cœurs obtiennent les effets de leurs
 « prières, puisqu'ils vont répéter ce que vous leur avez prescrit, en
 « disant : « *Pater noster*. » — Au jour de l'Assomption : « Seigneur Jé-
 « sus-Christ, qui avez honoré la Vierge votre Mère jusqu'à l'élever,
 « par la grâce de son Assomption, en présence de votre trône, pour
 « y être notre incomparable protectrice (1), quoique indignes, nous
 « supplions votre divine clémence que, purifiés de toutes nos souil-
 « lures par l'intercession de votre bienheureuse Mère, nous puissions
 « crier et vous dire de cette terre d'exil : *Pater noster*. »

EXCELLENCE DE L'ORAISON DOMINICALE.

3. Cette oraison surpasse toutes les autres pour quatre raisons prin-
 cipales, à savoir : par l'autorité de celui qui nous l'a enseignée, qui
 est Jésus-Christ; par la concision des paroles, parce qu'elle dit
 beaucoup en peu de mots et qu'elle nous fournit un excellent moyen
 d'accomplir cette recommandation du Sauveur : « Lorsque vous priez,
 ne vous répandez pas en longs discours; » par la suffisance des de-
 mandes, puisqu'elle renferme toutes les choses nécessaires à l'une et
 l'autre vie; par la fécondité des mystères, parce qu'elle contient
 d'immenses et sublimes vérités célestes.

L'Oraison dominicale renferme sept demandes, pour nous attirer
 la bienveillance de Dieu. Elles signifient les sept paroles du Christ
 sur la croix. La première de ces sept paroles fut : « Mon Père, par-
 donnez-leur; » la seconde : « Femme, voilà ton fils; » la troisième :
 « Voilà ta mère; » la quatrième : « Aujourd'hui, tu seras avec moi
 dans le paradis; » la cinquième : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi
 m'avez-vous abandonné? » la sixième : « Mon Père, je remets
 mon âme entre vos mains; » et la septième : « Tout est con-
 sommé. » Ou bien encore elles signifient les sept uniques paroles que la
 bienheureuse Vierge, selon ce qu'on lit, prononça touchant la per-
 sonne du Christ. La première est une parole de discrétion : « Com-
 ment cela se fera-t-il? » La seconde, une parole d'humilité : « Me
 voici la servante du Seigneur. » La troisième, une parole de saluta-
 tion : « Dès que la parole de votre salutation, lui dit Élisabeth, est
 parvenue à mes oreilles, mon enfant a tressailli dans mon sein. » La
 quatrième, une parole d'action de grâces : « Mon âme glorifie le Sei-
 gneur. » La cinquième, une parole de compassion : « Mon Fils, ils

(1) Suffragatricem.

n'ont pas de vin. » La sixième, une parole d'instruction : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » La septième, une parole d'amour : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte à notre égard ? »

Dans l'Oraison dominicale a lieu, pour ainsi dire, la ligue des sept demandes, des sept vertus, des sept dons du Saint-Esprit et des sept béatitudes, contre les sept péchés capitaux opposés aux sept vertus. Car on obtient les dons par les prières, les vertus par les dons, et les béatitudes par les vertus. Les sept dons sont : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la miséricorde et la crainte. Au sujet de ces dons, le prophète dit : « Sur lui reposera l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de miséricorde, et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. »

Voici les sept vertus : la pauvreté d'esprit, la mansuétude, les larmes, la faim de la justice, la miséricorde, la pureté du cœur et la paix.

Les sept béatitudes sont : le royaume des cieux, la possession de la terre, la consolation, le rassasiement, la soif de la miséricorde, la vision de Dieu, la filiation divine. Ces vertus et ces béatitudes étant réunies, le Seigneur dit de la première vertu : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » De la seconde : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » De la troisième : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » De la quatrième : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » De la cinquième : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. » De la sixième : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » De la septième : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. »

Les sept péchés capitaux sont : la vaine gloire ou l'orgueil, la colère, l'envie, la paresse, l'avarice, la gourmandise, la luxure. Ils ont été symbolisés par les sept peuples, qui possédaient la terre promise à Israël, savoir : l'Éthéen, le Gergézéen, l'Amorrhéen, le Chananéen, le Ferézéen, l'Enéen et le Jébuséen. L'homme donc est-il malade, Dieu est son médecin ; les vices sont les langueurs, les demandes sont les plaintes, les dons sont les antidotes, les vertus sont la santé, les béatitudes sont la félicité et la joie. Les sept vices sont mis en fuite par les sept demandes de l'oraison.

DURAND, *Rational*.

Pater noster, qui es in cælis.

4. Saint François d'Assise naquit en 1182. Son père, riche négociant, honnête homme, mais dur et intéressé, l'avait laissé libre de bonne heure. Il n'était ni débauché ni impie, et il aimait naturellement les

pauvres. Rien d'ailleurs ne le distinguait des jeunes gens qui ont l'esprit vif, le cœur bien placé et les moyens de satisfaire leurs goûts pour les plaisirs. Point d'études, point de bonnes œuvres sauf l'aumône, et point de crimes; une jeunesse tout occupée de divertissements, de parures et de chansons, telle fut jusqu'à vingt-quatre ans la vie de ce père des humbles et des pauvres. Ce qu'il y avait de plus remarquable en lui, c'était l'amour de la magnificence et l'attente d'une haute fortune, dont il parlait quelquefois en riant à ses compagnons. Il eut la pensée de combattre sous Gautier de Brienne. Arrêté dans ce dessein par une maladie, il commença de songer à son âme, et Dieu ne tarda pas à parler à son cœur. On le vit plus généreux que de coutume envers les pauvres, moins empressé dans les amusements. Cependant, si Dieu lui parlait, le monde lui parlait aussi. Il était encore sur la rive fleurie et embaumée de la jeunesse, parmi tout ce qu'il avait aimé, riche, libre, brillant. En face de lui, sur l'autre rivage, il voyait Jésus-Christ, mais Jésus-Christ humble, crucifié, entouré de toutes les misères de la terre, servi par la pénitence et par la pauvreté. Quel homme a fait ce choix, l'a renouvelé et s'y est tenu, sans connaître en son cœur la force des illusions du monde? Tout quitter pour suivre la gloire, tout sacrifier, même la vie, pour obtenir des louanges, pour se faire une renommée, ce n'est rien, surtout à la jeunesse; mais tout quitter pour l'Évangile, c'est quitter aussi la gloire, c'est sacrifier la renommée en même temps que la liberté et le plaisir.

Quoique appelé de Dieu et déjà, en son âme, ardemment épris de la pauvreté et des souffrances, François eut donc à livrer ce combat, où tant d'autres ont été vaincus, même après de longues victoires. Il pria. Prosterné devant le crucifix de la vieille église de Saint-Damien, dans la campagne d'Assise, il demanda par trois fois une foi pure, une espérance ferme et une parfaite charité. Trois fois, une voix répondit à sa prière : « Va, répare ma maison, que tu vois tomber en ruine. » Il l'entendit au sens matériel, et vendit tout ce qu'il possédait pour rebâtir cette église, y travaillant lui-même comme aide des maçons. Dès lors, en lui et hors de lui, tout fut fini avec le monde. En se vouant à la pauvreté, il avait du même coup trouvé le mépris. On le traita de fou; on le hua dans les rues d'Assise, où il avait paru si magnifique, roi de tous les plaisirs et de tous les festins, et où maintenant on le voyait, assis par terre, se nourrir des restes qu'il avait mendiés. Son propre père était son plus acharné persécuteur. Il ne pouvait le rencontrer sans l'accabler d'injures et de coups. François, pour le calmer, renonça juridiquement à son héritage; et, lorsqu'il eut fait cet abandon, ôtant encore son habit, la seule chose qui lui restât de la maison paternelle, il le déposa aux pieds de l'évêque d'Assise, en s'écriant : « C'est maintenant

que je puis dire : *Notre Père, qui êtes aux cieux !* » L'évêque aussitôt comprit quel était ce fou. Il l'embrassa, lui donna des vêtements, et le prit sous sa protection. François en profita pour s'assouvir de charité, de travail, d'humiliation, de pénitence. Il soignait les lépreux, continuait de servir les maçons, et ne se trouvait pas assez pauvre encore.

Après deux ans de cette vie, entendant un matin la messe à Sainte-Marie-des-Anges, il fut frappé de ces paroles de l'Évangile : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » Sorti de l'église, il ôta ses souliers, jeta son bâton, sa bourse, sa ceinture de cuir, prit une tunique d'une étoffe rude et grossière, se ceignit d'une corde, et désormais n'eut plus d'autre costume. Voilà l'origine de cet habit, que les beaux esprits ont poursuivi de tant de sarcasmes et que le pauvre peuple insulte encore quelquefois.

Sanctificetur nomen tuum.

5. « Seigneur, s'écriait autrefois le Prophète royal, que votre nom est admirable dans toute la terre ! Le nom du Seigneur, ajoutait-il encore, est digne de louange, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher (1). » Cependant que de chrétiens l'outragent, et le déshonorent par leur désobéissance à la loi divine, par l'obsécité de leurs propos, les horreurs de leur vie, par leurs affreux blasphèmes ! Pour nous, efforçons-nous de glorifier le Seigneur par nos actions pures, par la réserve de nos paroles, par toute notre bonne vie.

Pour la réparation des blasphèmes et des autres péchés, à Rome et dans beaucoup d'autres lieux, le prêtre récite à haute voix et alternativement avec le peuple, après la messe solennelle et après la bénédiction du Saint-Sacrement, les prières suivantes :

Le Prêtre : Le Peuple répète, etc. :

Que Dieu soit béni !

Béni soit son saint nom !

Béni soit Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme !

Béni soit le nom de Jésus !

Béni soit Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel !

Bénie soit la Mère de Dieu, la très-sainte Vierge Marie !

Bénie soit sa sainte et immaculée Conception !

Béni soit le nom de Marie, Vierge-Mère !

Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints !!!

Indulgence d'un an, chaque fois qu'on récite ces prières en public

(1) Quàm admirabile est nomen tuum in universâ terrâ. *Ps. viii, 2.* — A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini. *Ps. cxiii, 3.*

ou en particulier. — Indulgence plénière, une fois par mois, pourvu qu'on les récite au moins une fois chaque jour.

Adveniat regnum tuum.

6. Le titre de *Roi* convient spécialement à Dieu.¹ Il est, en effet, Roi, le souverain Créateur du ciel et de la terre, il est le roi de gloire, le roi éternel des siècles, le roi des nations, le roi des armées, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, le Roi des dieux et le Maître des rois (1). Il n'y a point de roi qui lui résiste (2) ; il règne sur toute chose et pour toujours (3) ; il est le roi absolu, le seul vrai roi (4) ; seul il a un droit immuable à toute l'obéissance de l'homme (5). Le Très-Haut domine sur l'empire des hommes ; il le donne à qui il lui plaît (6).

Dieu règne, parce qu'il est Celui qui est ; c'est de lui-même et de son éternité qu'il tire son empire et sa force. La justice et la miséricorde embellissent son trône ; et il n'a point les passions, qui déshonorent trop souvent les rois de la terre.

Quoi de plus naturel pour nous enfants de Dieu, que de désirer que le royaume de notre Père céleste s'étende et s'affermisse partout !

Un roi veut et doit être obéi ; autrement, plus de royauté ni d'empire possible. Que le règne de Dieu se manifeste donc par la soumission des rois et des peuples à son saint Évangile, par la paix et le calme dans les États, par l'union entre tous les hommes, par leur accord dans le bien. Nous qui demandons l'avènement du règne de Dieu, afin qu'il nous gouverne, nous protège et nous défende, que faisons-nous, si nous portons un cœur indiscipliné et prêt à la révolte ? Nous nous moquons de la majesté de Dieu, en demandant qu'il règne sur des sujets insoumis et rebelles ; et ces tristes vassaux, c'est nous-mêmes ! Quel contraste de notre vie avec nos paroles !

Ces mots *Que votre règne arrive* tendent aussi à nous suggérer le désir de l'avènement du règne éternel de Dieu et de l'inaltérable bonheur qui nous y attend, si nous savons nous en rendre dignes. Ne cessons donc pas de songer au dernier voyage, qu'il nous faudra faire ; et, chaque jour, envoyons vers la véritable patrie quelques aspirations vives et fortes.

Sainte Maure, en mourant, prononça ces paroles de l'Oraison dominicale : *Que votre règne arrive !*

(1) Jud., viii, 23. — Ps. xlvii, 3 ; lxxvi, 25. — Dan., iv, 34. — Ps. xxiii, 7. — Jerem., xlvii, 18. — I-Tim., vi, 15. — Dan., ii, 47.

(2) Prov., xxx, 31.

(3) Tob., ix, 11. — Ps. x, 16 ; cii, 19.

(4) Sap., xii, 12. — I Par., xxix, 10, 13.

(5) Jerem., x, 7. — I Mac., ii, 20. — II Mac., vii, 20. — Act., iv, 19 ; v, 29.

(6) Dan., iv, 14, 22, 29 ; v, 21.

Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terrâ.

7. Saint Antonin eut dès l'enfance le don d'oraison ; et, s'il n'était pas à la maison, on était toujours sûr de le trouver dans l'église, au pied des autels, où il demeurerait des heures entières, comme perdu dans la vue de Dieu. Ses prières vocales n'étaient pas nombreuses ; jamais il ne disait guère à Dieu que ces paroles du roi-prophète : « *Guidez mes pas, Seigneur ;* » ou bien : « *Apprenez-moi à faire votre volonté.* » Le sérieux de son caractère et la piété de son cœur n'étaient rien à la douceur, à l'aménité de ses mœurs. Loin d'avoir une dévotion farouche, repoussante, il plaisait au contraire généralement, et l'on aimait sa société et ses rapports.

Saint Vincent de Paul écrivait à M^{me} Legras qu'un beau diamant vaut plus qu'une montagne de pierres, et qu'un acte d'acquiescement et de soumission à la volonté divine vaut mieux qu'un grand nombre d'œuvres de charité.

M^{me} de Chantal racontait aux dépositaires de sa confiance que son désir de connaître la volonté de Dieu et de la suivre était si pressant que, dès qu'elle prononçait ces mots : *Volonté divine*, c'était comme un trait enflammé qui la consumait ; et elle ajoutait que, ne connaissant point cette volonté, elle souffrait des tourments inexplicables. Cependant Dieu continuait d'éprouver et de purifier sa généreuse servante. « Comme je croyais être un peu en paix, » nous dit-elle, je me trouvais tout d'un coup exposée à de nouveaux combats et pressée d'afflictions intérieures. Mes puissances et mes facultés étaient privées de tout ce qui pouvait me soulager, et je restais accablée de la représentation vive de tout ce qui pouvait augmenter mes peines. Cet état était tel, que je disais sans difficulté : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Je prononçais amèrement ces paroles : *Mon père, que ce calice passe ;* mais sitôt que j'avais fait cette prière, je sentais une avidité ardente de boire la coupe d'amertume jusqu'à la dernière goutte ; et je disais à Notre-Seigneur : Mon Dieu, faites-moi miséricorde ; que ce calice ne passe point que je ne l'aie bu. »

M^{me} Le Bœuf, voulant se consacrer entièrement à Dieu et se dévouer à tout son bon plaisir, obtint de son directeur la permission de faire l'acte admirable que voici :

« Ce jour, 29 juin 1742, après avoir eu le bonheur de communier, j'ai fait à Dieu la totale donation de tout moi-même. C'est dans le cœur adorable de Jésus et à l'ombre de sa protection dans le Très-Saint-Sacrement de l'autel, avec l'espérance de sa grâce, de la protection de la sainte Vierge, de saint Joseph, des neuf chœurs des Anges, surtout de celui qui m'a été donné pour tuteur, et des

« apôtres saint Pierre et saint Paul, que je promets de me dévouer à
 « Dieu pendant ma vie et après ma mort, demeurant irrévocable-
 « ment consacrée et soumise à mon Dieu et à sa sainte volonté. Je fais
 « le sacrifice de mes parents et amis, de ma santé, de ma vie, ne vou-
 « lant plus vivre et mourir que pour Dieu, comme étant le seul et
 « unique amour de mon cœur. Je me soumets, pour lui plaire, à tou-
 « tes les croix et humiliations qu'il lui sera agréable de m'envoyer,
 « et à tout ce qui peut se rencontrer de difficile dans le chemin du
 « salut. Je renouvelle les vœux de mon baptême, avec mille regrets
 « de les avoir si longtemps violés; et je voudrais ne plus respirer que
 « pour Jésus-Christ seul, lui demandant de m'accepter comme une
 « victime de son adorable volonté en toutes choses, et de me donner
 « une si grande confiance en sa miséricorde qu'elle ne m'abandonne
 « jamais. Je renonce à tout désir d'être délivrée de ce qui pourra m'ar-
 « river de pénible; je ne veux rien craindre que d'offenser ce Dieu de
 « bonté. Je dis de tout mon cœur un *fiat voluntas tua* éternel, et je
 « fais mon unique désir d'obtenir la grâce de la persévérance finale,
 « qui mettra mon âme en possession de Dieu, qui est son souverain
 « bien. En foi de quoi j'ai signé cette donation de moi-même. »

Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè.

8. Saint Paul, premier ermite, ayant quitté le monde pour servir plus librement le Seigneur, s'enfonça dans une vaste solitude, au pied d'une montagne, dans la Basse-Thébaïde. Un palmier lui fournissait la nourriture et le vêtement; car il en mangeait les fruits, et ses feuilles entrelacées lui servaient de tunique. Mais cet arbre s'étant desséché, Dieu, pour nourrir son serviteur, fit un miracle, qu'il continua jusqu'à sa mort. Un corbeau lui apportait tous les jours la moitié d'un pain, comme cela était arrivé au prophète Élie. Il y avait quatre-vingt-dix ans qu'il n'avait vu personne, lorsque saint Antoine vint le visiter. Comme ils s'entretenaient ensemble de diverses choses, ils virent un corbeau qui apportait deux pains. — « Voyez, dit Paul, la bonté du Seigneur, il sait que nous sommes deux, et il double la ration. » — Ils mangèrent le pain, et se mirent ensuite à remercier le Seigneur.

Saint Félix, prêtre de Nole, ayant été mis en prison pour la confession du nom de Jésus-Christ, un ange lui apparut, et lui ordonna de la part de Dieu d'aller secourir son évêque. Saint Maxime était alors dans le plus triste état; couché sur des épines, exposé aux injures de l'air, il était près de mourir de faim et de froid. Félix crut d'abord que sa vision était un songe. Il répondit à l'ange que l'état où il était, ne lui permettait pas de sortir. L'ange lui commande de se lever; aussitôt les fers tombent de ses mains et de son cou; les portes, char-

gées de verrous, s'ouvrent et lui livrent passage au milieu des gardes endormis. Par des chemins inconnus, mais dans lesquels la Providence le guidait, il arrive au lieu où était le saint vieillard ; mais il le trouve froid, sans pouls, ne donnant plus aucun signe extérieur de vie. Félix fait tout ce qu'il peut pour le réchauffer, mais inutilement. Il fallait lui donner de la nourriture, et Félix n'en avait pas. Il s'adresse à Dieu, et aperçoit une grappe de raisin, que le Seigneur avait tout d'un coup fait naître sur des ronces. Il la prend, l'approche du vieillard mourant ; et, lui desserrant avec peine les dents, il fait couler le jus de la grappe dans la bouche ; ce fut ainsi qu'il parvint heureusement à sauver son évêque. Il le reconduisit chez lui, se retira lui-même dans une retraite, et pria Dieu de faire cesser la persécution.

Quand la paix eut été rendue à l'Église, Félix sortit de sa retraite et fut reçu par le peuple de Nole comme un homme envoyé du ciel. A la mort de Maxime, on lui offrit d'être évêque ; mais il refusa et céda cet honneur à un prêtre plus âgé que lui, nommé Quentes.

Marie-Christine de Savoie, reine de Naples, épouse du roi Ferdinand II et mère du roi actuel, était, sur la terre, la providence de tous les malheureux.

Parmi les pauvres nombreux, qui recevaient secrètement d'elle le pain quotidien que Dieu donne à ses enfants, se trouvait une pieuse et vieille femme accablée d'ans et d'infirmités. Tant que la reine vécut, rien ne manqua aux besoins de cette vieille infirme ; mais du jour où la reine fut appelée au ciel pour y recevoir, en échange de sa fragile couronne, la couronne immortelle que Dieu réserve au front de ses élus, commença pour elle une nouvelle vie d'épreuves et de tribulations.

Souffrant de la faim, à peine vêtue, mais parfaitement calme et résignée, on la voyait chaque jour tremblante et appuyée sur un baton, prendre le chemin de l'église de *Santa-Chiara*, où repose, dans la paix du Seigneur, le cadavre glacé de la reine sa bienfaitrice. Là, chaque jour, on pouvait la voir répandre des larmes de regrets et de reconnaissance ; on pouvait l'entendre prononcer de ferventes prières. Un soir que la faim, la hideuse faim, lui déchirait les entrailles, elle invoqua avec tant d'ardeur, auprès de celle qu'on n'implore jamais en vain, le nom de la sainte reine, qu'une ombre de femme vêtue d'un long voile blanc lui apparut : son regard était radieux, sa voix était mélodieuse ; c'était l'ombre de la reine, ou plutôt c'était la reine elle-même.

— Vous ne souffrirez plus, ma bonne femme, lui dit l'apparition, et vous serez consolée, parce que vous avez cru ; tenez, prenez ceci. Alors, lui présentant la main, l'ombre de la reine laissa tomber dans celle de la vieille femme un anneau d'or, orné d'un magnifique diamant ; puis tout à coup elle disparut.

Le premier soin de la vieille femme fut de remercier Dieu et sa bienfaitrice ; le second fut de se rendre chez un bijoutier, pour lui vendre le trésor qu'elle venait de recevoir. Mais, à la vue du diamant, le bijoutier s'écria :

— Malheureuse, où avez-vous pris cette bague ?

— A la main qui me l'a donnée, répondit la pauvre infirme.

— Quelle est cette main ?

— Celle de la reine.

— Effectivement, je l'ai vendue moi-même à son royal époux ; comment se trouve-t-elle maintenant en votre possession ?

— Dieu seul le sait.

— La justice le saura demain.

Disant ainsi, le bijoutier sortit, après avoir recommandé qu'on ne perdît pas de vue celle qu'il considérait comme une voleuse. Il se rendit immédiatement chez le roi, et obtint aussitôt l'audience qu'il lui fit demander. Introduit en la présence de sa majesté : — Sire, lui dit-il, reconnaissez-vous cet anneau ?

— C'est celui de la reine, répondit le roi, et pâlisant il ajouta : Les morts se relèvent donc parfois dans leurs tombeaux ! car personne au monde n'aurait osé violer le sépulcre de la reine, pour lui dérober ce gage de ma tendresse.

Le bijoutier ayant raconté les circonstances, qui lui avaient procuré momentanément la possession de cet anneau royal, le roi fit appeler la vieille femme qui, se jetant à ses pieds, en pleurant, s'écria : — Sire, je ne suis point une voleuse. C'est mon ancienne bienfaitrice, la mère des pauvres, la providence des malheureux, c'est la reine elle-même, qui m'a donné cette bague.

— Eh bien, répliqua le roi, retirez-vous dans cette pièce et attendez mes ordres.

Dix minutes après, Ferdinand II faisait ouvrir dans l'église de Santa-Chiara le tombeau de son auguste épouse, dont les scellés étaient parfaitement intacts, et reconnaissait par lui-même la sincérité de la pauvre infirme. L'anneau d'or et le diamant manquaient à l'index de la reine.

Depuis ce jour, l'ancienne protégée de Marie-Christine vécut heureuse jusqu'à l'heure de sa mort, qu'elle accepta en louant Dieu et en bénissant le nom de sa bienfaitrice.

Cette princesse, morte jeune, il y a peu de temps, a laissé la plus douce odeur de toutes les vertus parmi ceux qui l'ont connue. Chacun sait que les Napolitains avaient, durant sa vie, la plus profonde vénération pour ses mérites, et qu'à sa mort il n'y eut qu'une voix dans le peuple de Naples pour la saluer du titre de sainte. Le temps, au lieu d'affaiblir ce sentiment populaire, n'a fait que l'augmenter, et les pauvres gens vont sur son tombeau l'invoquer et lui demander

des faveurs spirituelles, au lieu des faveurs temporelles qu'elle répandait si abondantes sur toutes leurs misères.

Aussi tous les cœurs catholiques ont été doucement émus, à la lecture du décret d'information sur les miracles dus à l'intercession de cette reine. Quelle gloire et quel bonheur pour le jeune roi François II, dernièrement monté sur le trône de Naples, s'il assiste de son vivant à la canonisation de sa mère ! *L'Univers*, 19 mars 1850.

Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

9. Autrefois dans l'Église grecque, ainsi que nous l'avons déjà dit, le prêtre et les fidèles récitaient tous ensemble le *Pater*, dans les messes privées comme dans les messes solennelles. Saint Jean l'Aumônier, évêque d'Alexandrie, profita de cette circonstance, pour toucher le cœur d'un des principaux habitants de sa ville épiscopale, qui nourrissait depuis quelque temps une haine profonde contre une personne qui l'avait offensé, et ne voulait, sous aucun prétexte, entendre parler de réconciliation. Le saint, qui ne pouvait souffrir qu'une de ses ouailles vécût dans l'inimitié de Dieu, tenta un dernier effort sur ce cœur ulcéré. Il l'invita à assister à une messe, où personne ne devait se trouver que lui et son diacre. Arrivé à l'endroit du *Pater* où nous demandons à Dieu de nous pardonner nos offenses, il fit signe à ce dernier de se taire et de sortir du temple. Poursuivant alors tout seul avec le prince cette sentence qui le condamnait, il se tourna vers lui, lui demanda comment, avec le ressentiment qu'il avait dans l'âme, il osait ainsi parler à Dieu; il lui fit sentir la grandeur de sa faute, et réussit, par l'ardeur de sa charité, à l'incliner au pardon.

LÉONTIUS, *Vie de saint Jean l'Aumônier*.

Saint Jean Chrysostome, voulant arracher Eutrope, ministre disgracié d'Arcadius, à la fureur du peuple et des soldats, qui demandaient à grands cris sa mort, leur disait :

« Quelle excuse aurez-vous, si, lorsque l'empereur oublie ses propres injures, vous persistez à montrer un ressentiment implacable, vous qui n'avez pas été attaqués directement ? Pourrez-vous donc, au sortir de cette assemblée, participer aux saints mystères ? Pourrez-vous demander à Dieu *qu'il vous pardonne vos offenses, comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés* ? Pourrez-vous prononcer cette prière que le Seigneur nous met dans la bouche, si vous demandez la punition de celui qui vous a offensés ? Il a commis de grands crimes, il s'est permis de grands excès, nous n'en disconvenons pas ; mais c'est aujourd'hui le temps de la clémence et non celui de la rigueur ; c'est le temps de la bonté, et non celui de la justice ; c'est le temps de la compassion et de la miséricorde,

« et non celui du jugement et de la condamnation ; c'est le
« temps de faire grâce, et non celui d'infliger une peine.

« Ne nous livrons donc pas aux mouvements de la haine, mais
« plutôt prions le Dieu de toute bonté de prolonger la vie du cou-
« pable, de l'arracher au supplice dont il est menacé, afin qu'il puisse
« réparer ses fautes. »

M^{me} la baronne d'Alemaigne avait un tact particulier pour récon-
cilier des personnes ennemies. « Oh ! dit ici un historien dans son
« style naïf, la mer eût été bien émue, si l'huile d'une seule de ses
« paroles n'en eût calmé l'orage. Combien de personnes lui ont dû
« leur repos, par la paix qu'elle établissait entre les familles, par le
« bon ordre qu'elle ramenait dans leurs consciences ! Après avoir
« éteint par sa vertu le feu de la discorde, qui brûlait des cœurs
« ulcérés, elle y allumait le beau feu de la charité, et leur représen-
« tait que c'est peu d'avoir fait la paix avec les hommes, si on ne la
« fait pas avec Dieu. C'est, leur disait-elle avec une aimable simpli-
« cité, l'amour de Dieu qui cimente les amitiés mortelles, lesquelles,
« dépourvues de ce délicieux sentiment, n'offrent que de vaines ap-
« parences, qu'un édifice prêt à crouler. » Jamais elle ne les quittait
que les deux parties n'achevassent de poser les armes aux pieds d'un
confesseur ; et, par cette heureuse persévérance, elle procurait à ses
frères la paix du ciel et celle de la terre.

On avait suscité à M^{me} la baronne de Neuville un procès
injuste, de l'issue duquel dépendait sa fortune. La tranquillité de
cette bonne veuve n'en fut ni troublée ni altérée. Elle fit les démar-
ches indispensables, pour agir selon les ordres de la Providence ;
mais s'en reposa sur ses soins paternels, sans s'inquiéter du lendemain.
Le hasard lui ayant fait quelquefois rencontrer sa partie adverse
chez les juges, loin de lui témoigner aucun ressentiment, elle lui fai-
sait mille prévenances, souvent payées des plus grossières injures.
Qu'on en juge par sa déclaration au guide sacré de sa conscience.
Un jour elle lui mandait : « Je sentis un vif penchant pour celui qui
« me moleste ; j'éprouvai un grand désir de prier pour lui, de faire
« célébrer des messes à son intention, le tout afin d'obéir à ces
« paroles de Notre-Seigneur aussi parfaitement qu'il m'était possible :
« *Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du*
« *bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persé-*
« *cutent.* Je disais à Dieu : Vous voyez combien cette créature me
« nuit ; elle m'arrache de vos pieds ; elle m'enlève à ma solitude ; elle
« ravit mon silence ; elle me vole cette douce et tranquille conversa-
« tion. Vous savez, Seigneur, jusqu'à quel point mon âme ressent
« cette perte ; car elle dit : *J'ai lavé mes pieds, comment les souil-*
« *lerais-je ? J'ai dépouillé mes vêtements, comment les reprendrai-*

« je ? Que vos jugements sont justes, ô mon Dieu, en me traitant de la sorte ! Oh ! que je les adore et que je les bénis ! Ne convient-il pas que, dans le temps où je ne voudrais avoir autre chose à faire que d'être à vos pieds et de penser à vous, j'en sois chassée, puis-que, lorsque je n'avais point ces empêchements, je me suis séparée de vous volontairement, pour me tourner vers les créatures ? »

Ces beaux sentiments étaient accompagnés du plus généreux abandon. Tandis que cette malheureuse affaire la menaçait d'une ruine entière, elle n'hésita pas à sacrifier sa dernière ressource, en vendant son argenterie pour subvenir aux besoins des pauvres. Son prudent et saint directeur s'opposant à la consommation de cette œuvre et l'obligeant de placer en rente viagère le prix de cette vente : « Mon Seigneur, s'écria-t-elle, ce que je possède vous est déjà acquis ; mais, de nouveau, pour votre amour, je reçois et j'accepte la pauvreté et la mendicité même, si c'est votre divine volonté de me l'envoyer, et si cet état m'est nécessaire pour votre plus grande gloire. »

Avec cet esprit de renoncement à elle-même, avec cette soumission sans bornes à la bonté de Dieu, il n'y avait ni événement ni contradiction, qui pût altérer la paix de son âme. L'abbé CARRON.

Il paraît d'après un sermon de saint Augustin qu'on était dans l'usage de se frapper la poitrine aux mots : *Dimitte nobis debita nostra*, pendant l'*Oraison dominicale* chantée à la messe. Quelques missels, selon ce qu'en dit Grancelas, marquaient cette rubrique.

Et ne nos inducas in tentationem.

10. Ce n'est pas après les domestiques d'une maison que les chiens aboient, mais après les étrangers. Le démon ne se met point en peine de solliciter à la tentation ceux qui la cherchent eux-mêmes, et qui sont à lui.

Quand il presse et tourmente un cœur, c'est signe qu'il lui est étranger ; et plus il redouble la tentation, plus c'est une marque signalée de vertu, car il ne fait de puissantes attaques qu'aux places les plus fortes et qui lui font le plus de résistance.

Si nous savions faire un bon usage des tentations, disait saint François de Sales, au lieu de les redouter, nous les provoquerions ; peu s'en faut que je ne dise : nous les souhaiterions ; mais, parce que notre faiblesse et notre lâcheté ne nous sont que trop connues par tant d'expériences et de tristes chutes, nous avons bien raison de dire : *Seigneur, ne nous induisez pas en tentation.*

Encore si à cette juste défiance de nous-mêmes, nous joignons la confiance en Dieu, plus fort pour nous délivrer de la tentation, que

nous ne sommes faibles pour nous y perdre, nous relèverions nos espérances sur la diminution de nos craintes. Nous dirions avec le Prophète : « C'est par vous que nous serons délivrés de la tentation, et ce sera par votre secours, ô mon Dieu, que nous surmonterons tous les obstacles qui, comme un mur et une forteresse, s'opposent à notre salut. » Avec un tel second, ne pouvons-nous pas hardiment marcher sur l'aspic et le basilic, et fouler aux pieds le lion et le dragon ?

Comme c'est aux grandes tentations que nous connaissons la grandeur de notre courage et celle de notre fidélité envers Dieu, c'est aussi en ces occasions que nous faisons progrès en la vertu, et que nous apprenons à manier les armes de notre milice, qui sont spirituelles, contre les malices de nos ennemis qui sont invisibles. C'est alors que notre âme toute couverte de la grâce leur paraît aussi terrible qu'une armée rangée en bataille.

Il y en a qui pensent que tout est perdu, quand ils sont affligés par des pensées de blasphème et d'impiété, et s'imaginent qu'ils n'ont plus de foi. Cependant tant que ces pensées leur déplaisent, elles ne peuvent leur nuire ; ces vents impétueux ne servent qu'à leur faire jeter de plus profondes racines en la foi. Le même se doit dire des tentations contre la pureté et les autres vertus.

Esprit de Saint-François de Sales.

Sed libera nos à malo. Amen.

11. Le mal véritable, le seul mal réel, nous l'avons dit, c'est le péché ; mais, entre tous les péchés, il en est un qui cause les plus affreux ravages, et dont nous devons surtout demander la délivrance. C'est cet appétit sensuel, qui nous poursuit toute la vie, et nous l'excite à des plaisirs grossiers et dégradants. Il n'est pas de tyrannie plus dominante que celle-là, ni qui soit plus durable. Elle pèse sur le jeune homme de toute la force d'un joug écrasant ; elle sait maîtriser l'âge mûr, et souvent poursuit le vieillard en cheveux blancs. Ce mal, c'est la prostration des nobles facultés de l'âme dans la fange du corps. C'est par là que périssent, au physique et au moral, tant de belles organisations, et que beaucoup de gens se ferment le retour à Dieu ; car lorsqu'une fois on a croupi dans ces honteux plaisirs de la chair, il est malaisé d'en sortir. Sentant donc l'abîme ouvert sous nos pas, prions le Dieu de miséricorde de nous délivrer des feux de la concupiscence, sinistres précurseurs de ceux de l'enfer, et de nous préserver de cette foule de faux plaisirs qui nous assiègent, afin que, vivant purs et sans tache, nous soyons toujours dignes de sa grâce et de son amour.

Hélas ! en quel temps sommes-nous ! et quelle horrible perversion dans l'esprit de certains hommes ! Certes, dans la suite des

siècles, on a vomi les plus horribles blasphèmes; mais notre époque semble en avoir inventé de nouveaux et de tels, que les démons ne sauraient imaginer rien de plus hideux. Aussi la justice humaine elle-même s'en est émue. Dernièrement, elle condamnait un auteur (1) qui, entre autres sarcasmes outrageants contre les pratiques et les prières de l'Église, n'a pas craint d'attaquer l'Oraison dominicale, la prière par excellence, la prière divine, qu'il regarde comme un tissu d'idées niaises, contradictoires, immorales même et impies, un incompréhensible galimatias. » Nous rougirions de citer les autres abominations, dont s'est souillée sa plume. Voilà pourtant des hommes, qui se croient appelés à régénérer l'univers. O mon Dieu, éclairez-les de votre divine lumière, et qu'ils comprennent enfin tout ce que leur impiété a d'odieux et de révoltant!

TRENTE-SEPTIÈME INSTRUCTION.

Libera nos. — CE QU'ON ENTEND PAR MAUX PASSÉS, PRÉSENTS ET FUTURS. — DEUX SORTES DE PAIX. — NOUVELLE INVOCATION DES SAINTS.

Eripe me, et libera me de aquis multis.

Seigneur, délivrez-moi de cette multitude de maux qui me menacent. *Ps. cxliii, 7.*

Aux messes solennelles, vers la fin du *Pater*, lorsque le prêtre prononce ces mots : *Et dimitte nobis debita nostra*, le diacre et le sous-diacre montent à l'autel, au côté droit du célébrant; et là, le diacre retire des plis du voile huméral la patène qu'on y a tenue enveloppée depuis l'offertoire, pour figurer les mystères cachés dans la loi et les prophètes. Maintenant, la communion approche; et on découvre la patène, parce que c'est à la fraction du pain que les disciples d'Emmaüs reconnurent la divinité du Sauveur, et comprirent les mystères des saintes Écritures. Le diacre l'essuie avec le purificateur, et la présente au célébrant.

Aux messes basses, c'est le prêtre qui prend lui-même

(1) Proudhon, *De la justice dans la révolution et dans l'Église*, ouvrage condamné par le tribunal correctionnel de Paris, le 2 juin 1853.

la patène de dessous le corporal, et l'essuie, afin qu'elle soit sans poussière, sans humidité, et qu'il puisse y placer plus convenablement la sainte Eucharistie. Il la tient entre ses doigts, sans toutefois disjoindre l'index et le pouce, qui sont unis depuis la consécration, de peur de laisser échapper quelque parcelle de la sainte hostie. Il la maintient droite et appuyée sur l'autel, et s'appuie lui-même sur elle, soit comme marque de son pouvoir sur les divins mystères dont la patène est ici l'emblème, soit tout simplement pour être plus à portée de s'en servir. Dans cette noble attitude de force et de confiance, il poursuit à voix basse :

Libera nos, quæsumus, Domine, ab omnibus malis præteritis, præsentibus et futuris ; et intercedente beatâ et gloriosâ semper virgine Dei genitrice Mariâ, cum beatis apostolis tuis Petro et Paulo atque Andræâ et omnibus sanctis, da propitius pacem in diebus nostris, ut ope misericordiæ tuæ adjuti, et à peccato Simus semper liberi et ab omni perturbatione securi. Per eundem Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritûs Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Délivrez-nous, nous vous en supplions, Seigneur, de tous les maux passés, présents et à venir ; et, par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse et toujours vierge Marie, Mère de Dieu, et de vos bienheureux apôtres Pierre, Paul et André, et de tous les Saints, donnez-nous, par un effet de votre bonté, la paix pendant notre vie mortelle, afin qu'étant soutenus par le secours de votre miséricorde, nous soyons libres de tout péché et exempts de toutes sortes de troubles. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Cette prière est le développement de la dernière demande du *Pater*¹ ; elle exprime, en effet, d'une manière plus explicite de quels maux nous voulons être délivrés. Aussi les anciens auteurs, qui ont traité des rites sacrés, l'appellent *embolisme* (1), d'un mot grec, qui signifie *interposition, excroissance, répétition, addition*. Gardons-nous toutefois de croire que cette oraison soit une superfluité,

(1) Ἐμβόλιμος.

car nous ne saurions jamais demander avec trop d'ardeur la délivrance de nos maux, et la paix abondante qui en est la suite.

Hélas ! depuis le berceau jusqu'à la tombe, l'homme est rempli de misères et exposé à toute sorte de périls. Que de souffrances, que de tribulations à essuyer ! que de combats à soutenir ! Dieu seul peut nous venir en aide, et c'est son secours que nous implorons.

Délivrez-nous, dit le prêtre, *de tous les maux passés, présents et futurs*. Les maux passés sont les péchés que nous avons commis, et les ravages qu'ils ont faits dans notre âme. Alors même que nous avons lieu de croire qu'ils nous ont été pardonnés, nous devons toujours en craindre les suites funestes, qui sont d'abord les peines qu'ils ont méritées et ensuite les impressions fâcheuses qu'ils ont produites en nous, sur notre imagination et sur nos sens, et sur nos frères, par le scandale que nous avons causé. En effet, une expérience journalière ne montre-t-elle pas que tout ce qui blesse la pureté ou la charité, laisse après soi des taches qui sont quelquefois ineffaçables ? Nous devons donc demander d'être délivrés, des maux passés, suivant ce conseil du Sage : « Mon fils, avez-vous commis quelque péché ? N'y retombez plus ; mais priez pour vos fautes passées, afin qu'elles vous soient pardonnées (1), » c'est-à-dire afin que Dieu vous en remette la peine, et qu'il guérisse toutes les plaies qu'elles ont pu causer.

Nous prions aussi pour être délivrés *des maux présents*, qui sont toutes les misères qui nous affligent actuellement et continuellement, peines de l'esprit, peines du cœur, maladies de l'âme, maladies du corps, revers de fortune, calamités, disgrâces de toute espèce. Et d'abord les tentations et suggestions du démon, les pièges sans nombre

(1) Fili, peccasti ? Non adjicias iterum ; sed et de pristinis deprecare ut tibi dimittantur. *Eccli.*, xxi, 1.

que le monde nous tend pour nous séduire, nos passions et nos inclinations déréglées, la révolte et les combats presque continuels de la chair, les péchés que nous sommes en danger de commettre, ceux que nous commettons tous les jours, voilà les maux présents, dont nous devons demander d'être ou préservés ou délivrés. Quant aux maux temporels de cette vie, quoiqu'ils ne soient pas toujours de vrais maux, quoiqu'ils puissent, avec le secours de la grâce, nous devenir utiles et salutaires en servant à expier nos fautes et à nous humilier, néanmoins, comme ils sont des suites et des punitions du péché, comme ils peuvent être si violents que nous aurions de la peine à les supporter, et qu'ils nous exposent ainsi à perdre la paix, la douceur, la patience, la charité, et deviennent des occasions de péché et des obstacles au salut, nous pouvons et nous devons demander à Dieu qu'il nous en préserve ou qu'il nous en délivre, ou que, s'il nous les envoie, il nous donne la force et le courage nécessaires pour en faire un bon usage, pour qu'ils nous servent de matière de victoires et de triomphes, de moyens de sanctification et de perfection.

Une remarque très-importante à faire ici, c'est que ce que le monde profane appelle biens, la fortune, les richesses, les commodités, les délices, les honneurs, sont en réalité de vrais maux, quand ils deviennent des obstacles au salut. Dans ce cas, nous devons prier le Seigneur de nous en préserver ou de nous en délivrer, de ne pas nous les donner ou de nous les ôter. Oui, mon Dieu, devons-nous lui dire, vous qui connaissez tout et à qui rien ne peut être caché, si vous voyez que je doive faire un mauvais usage des prétendus biens de ce monde, des richesses que mes ancêtres m'ont laissées, des emplois où je puis parvenir; si ma liberté, ma santé, mes talents et ma vie ne doivent pas être entièrement consacrés à votre service; si jamais je dois abuser de vos dons pour vous offenser et pour me perdre, ou ne me les accordez pas, ou,

si vous me les avez déjà accordés, retirez-les, Seigneur, et m'en délivrez.

Par *les maux à venir*, nous devons entendre surtout les peines, soit temporelles, soit éternelles, auxquelles nous exposent nos transgressions de la loi de Dieu. Ainsi, nous demandons la grâce d'être préservés de la justice, de la colère, de la vengeance de Dieu, de cette damnation éternelle, que nous n'avons que trop souvent méritée.

En même temps que l'Église désire la délivrance de tous les maux, elle sollicite encore la paix, qui est l'abrégé de tous les biens. On peut distinguer deux sortes de paix : l'une extérieure, qui est la cessation des guerres, des persécutions, de tous les troubles, qui agitent la société civile ou spirituelle ; l'autre intérieure, qui provient de l'exemption du péché, et qui consiste dans notre réconciliation parfaite avec le Seigneur. C'est la paix extérieure, que souhaitait le roi Ézéchias, quand il disait : « Je demande à Dieu une grâce : c'est que la paix et la vérité règnent en mes jours (1). » Cette paix est un bien si désirable que, lorsque Dieu eut permis que son peuple fût amené captif à Babylone, il lui fit dire par son prophète : « Priez pour la paix de la ville dans laquelle je vous ai fait passer, parce que dans sa paix vous trouverez la vôtre (2). » Et pourquoi saint Paul, écrivant à Timothée, le conjure-t-il avant toutes choses de faire des supplications, des prières, des vœux, des actions de grâces pour les rois, pour tous ceux qui sont élevés en dignité ? C'est pour avoir la paix, *afin*, dit-il, *que nous menions*, sous leur doux et juste gouvernement, *une vie paisible et tranquille dans toute sorte d'honnêteté et de piété* (3). Toutefois, cette paix

(1) Fiat tantum pax et veritas in diebus meis. *Is.*, xxxix, 8.

(2) Et quærite pacem civitatis, ad quam transmigrare vos feci, et orate pro eâ ad Dominum, quia in pace illius erit pax vobis. *Jerem.*, xxix, 7.

(3) Ut quietam et tranquillam vitam agamus, in omni pietate et castitate. I *Tim.*, II, 2.

extérieure n'est pure, n'est parfaite qu'autant qu'elle est jointe au bon témoignage de la conscience, à cette paix du cœur, que le monde ne peut pas donner, mais qu'il ne peut pas non plus ravir; paix délicieuse, qui surpasse tout sentiment, qui est un avant-goût de la félicité suprême. Cette paix qui rassure contre tout, qui console et qui dédommage de tout, n'existe pas pour les impies et ne saurait subsister avec le péché. Supplions ardemment le Seigneur de détourner de ses enfants tout ce qui pourrait troubler leur paix et leur repos, afin qu'ils puissent lui rendre, avec une entière et parfaite liberté, le culte, l'adoration, les hommages qui lui sont dus.

Pour obtenir plus sûrement les grâces que nous demandons, nous implorons ici les plus puissants suffrages², et d'abord celle qu'on n'invoque jamais en vain, celle qui est la ressource ordinaire des chrétiens, la porte de la miséricorde divine, la dispensatrice des faveurs célestes, l'auguste et incomparable Vierge Marie, Mère de Dieu; ensuite les trois premiers apôtres, qui ont annoncé la paix de la part de Jésus-Christ à tous les peuples de la terre; saint Pierre, chef du collège apostolique, premier vicaire de Jésus-Christ sur la terre; saint Paul, l'apôtre des nations, que le divin Sauveur semble avoir associé à Pierre, pour le gouvernement et l'ornement de son Église; saint André, frère de Pierre, à qui tous les évangélistes donnent le second rang dans le nombre des douze apôtres. Enfin, l'Église implore généralement la protection de tous les Saints, parce que nous ne pouvons douter que tous les membres de l'Église du ciel ne s'intéressent vivement pour l'Église de la terre; et, d'un autre côté, nous sommes entourés d'ennemis si nombreux et de dangers si terribles, que nous ne saurions employer auprès de Dieu trop d'intercesseurs, pour nous le rendre propice et attirer ses grâces.

Remarquons ici que c'est pour la quatrième fois que nous invoquons les Saints pendant le sacrifice de la messe; et

toutes ces oraisons particulières, où a lieu cette invocation des illustres habitants de la Jérusalem céleste, sont d'une telle antiquité qu'on les regarde généralement comme d'institution apostolique. En face d'une tradition si vénérable, que peuvent dire les novateurs, qui se sont élevés si audacieusement contre le culte que nous rendons à ces glorieux amis de Dieu ? Ces augustes et saintes prières ne sont-elles pas un démenti écrasant donné aux assertions des hérétiques, une condamnation solennelle, authentique, de leurs blasphèmes ? O sainte Église catholique, vous êtes l'inébranlable colonne de la vraie foi ; vous êtes la fidèle gardienne de toute vérité.

Par l'intercession des Saints que nous venons d'invoquer, nous demandons la paix ³ pour tous les jours de notre vie, afin qu'étant assistés du secours de la divine miséricorde, *nous soyons libres de tout péché* : c'est la paix intérieure, nécessaire pour la vraie et solide piété ; et *exempts de toute sorte de divisions et de troubles* : c'est la paix extérieure, qui n'est rien sans la piété, et qui serait inutile et même pernicieuse, si elle n'était employée au culte et au service de Dieu. Mais heureuse, mille fois heureuse l'âme, qui a la paix avec son Dieu ! Elle habite une région au-dessus de toutes les agitations et de toutes les fureurs du monde, et rien ne peut troubler sa sérénité.

Quoique l'Église ait beaucoup de confiance dans l'intercession des Saints et qu'elle ait soin d'implorer le secours de leurs prières, elle nous fait toujours entendre que la toute-puissante miséricorde du Père et la médiation du Fils sont les principaux motifs de son espérance. Aussi termine-t-elle cette oraison, comme à l'ordinaire, *par Jésus-Christ, Notre-Seigneur*, qui est notre paix et notre libérateur, et qui, étant Dieu, vit et règne dans tous les siècles des siècles. En disant ces derniers mots *Per omnia sæcula sæculorum*, le prêtre élève la voix, selon la coutume ; et l'on répond : *Amen, Ainsi soit-il*, pour s'unir à ce qu'il a demandé.

Maintenant, reprenons le cérémonial, qui accompagne cette prière.

Nous avons dit qu'en la commençant, le prêtre tenait entre ses doigts la patène droite, immobile, appuyée sur l'autel; mais, dès qu'il prononce les noms de Pierre, Paul et André, ces trois grands apôtres, martyrs de la croix, il la porte à son front, et forme sur lui le signe du Crucifié, comme pour dire : « Moi aussi, je m'attache à la croix, et, pour l'honneur de mon Dieu, qui est mort sur cet infâme gibet, je suis prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, à l'exemple de ces glorieux apôtres, dont je rappelle le souvenir. Puissé-je être animé des nobles et généreux sentiments de saint André, qui, apercevant de loin l'instrument sur lequel il allait terminer sa vie, le salua en disant : « O bonne croix, ô croix si longtemps désirée, toi que j'ai recherchée sans cesse, ô croix que les membres du Sauveur ont revêtue de tant de beauté et d'éclat, je viens à toi plein de sécurité et de joie. Reçois-moi enfin dans tes bras, et rends-moi à mon divin Maître, afin que celui qui m'a racheté par toi me voie arriver à lui par toi. » Quelle grandeur d'âme ! quel zèle enflammé ! Oh ! que ce signe de croix, fait en invoquant Pierre, Paul, et André, est bien capable d'embraser notre cœur, et de pousser notre amour pour Jésus-Christ et notre courage jusqu'à l'héroïsme !

Le prêtre poursuit sa prière ; et, arrivé aux mots : *Da propitius pacem*, il baise la patène respectueusement et avec amour, parce qu'elle est le vase sacré où va reposer le corps du Sauveur, qui doit être rompu et distribué en signe de paix. Ce baiser est encore un symbole de paix entre le ciel et la terre, un symbole de notre union à Jésus-Christ, qui est lui-même notre véritable paix, et qui a détruit, par l'immolation de sa chair, tout ce qui était pour nous une cause de division et de trouble (1). En voyant

(1) Ipse enim est pax nostra... Solvens inimicitias in carne suâ. *Ephes.*, 11, 14.

le prêtre baiser la patène, nous aussi, attachons notre cœur à Jésus-Christ; collons en quelque sorte notre âme à son cœur divin, et désirons de n'en être jamais séparés¹.

En disant : *ut, ope misericordiæ tuæ adjuti*, le célébrant fait passer la patène sous l'hostie. Puis, il découvre le calice, et fait une gémuflexion, pour adorer le précieux sang, et, se relevant aussitôt, il prend le pain sacré, qu'il rompt en trois parties au-dessus du calice. Cette fraction de l'hostie mérite une explication toute particulière, que nous donnerons dans l'instruction suivante. Pour fruit de celle-ci, méditons bien cette parole de nos livres saints : « Il n'y a point de paix pour les impies (1), » pour les méchants, pour les ennemis de Dieu; et cette autre de notre divin Sauveur : « Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu (2). »

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

LIBERA NOS A MALO.

Circumdederunt me mala.... Complaceat tibi, Domine, ut eruas me.

Toutes sortes de maux m'assiégent; daignez, Seigneur, m'en délivrer. *Ps. xxxix, 13, 15.*

1. La prière quotidienne, ou l'Oraison dominicale, est un moyen très-efficace, dit saint Grégoire de Tours, pour ne pas tomber dans le péché. Il rapporte que saint Caluppa, reclus, fut longtemps tourmenté par des remords, que le désespoir, le chagrin et toutes les peines d'esprit l'accompagnaient partout, et que les démons, sous la forme d'horribles serpents, venaient souvent le tourmenter dans sa solitude. Il usa de toute sorte de remèdes pour se délivrer de ces peines et de ces mauvais esprits, sans pouvoir réussir. Enfin il lui vint en pensée de faire usage du *Pater*, et, lorsqu'il en était à la dernière demande, il s'arrêtait, il la répétait plusieurs fois, et, pendant qu'il

(1) Non est pax impiis. *Is., XLIII, 22.*

(2) Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. *Matth., v, 9.*

disait : *Libera nos à malo*, délivrez-moi, mon Dieu, du mal que je souffre, il voyait renaître le calme dans son âme; et les serpents qui l'entouraient, qui souvent lui serraient le cou, prenaient la fuite, en criant : « Cette prière est pour nous un tourment. » C'est naturel : le démon ne peut pas entendre parler d'être délivré d'un mal, qui le fera souffrir pendant toute l'éternité, d'un mal sans remède. Quel encouragement pour nous à dire souvent : Délivrez-nous du mal; mon Dieu ! mon Dieu, ne permettez pas que nous tombions dans ce mal; envoyez-nous telle autre punition qu'il vous plaira; mais délivrez-nous du péché. Si vous nous faites cette grâce, nous vous en remercierons, nous vous en louerons, nous vous en bénirons à jamais.

INVOCATION DES SAINTS.

2. Dans cette oraison *Libera nos* se trouve encore l'intention d'invoquer, non-seulement les apôtres, mais encore tous les Saints, qui sont distingués en trois états. Car tous ceux qui font partie de l'Église militante ont été ou sont dans l'état conjugal, et ils sont représentés par Pierre; ou dans l'état de continence ou de veuvage, et ils sont représentés par André, que l'on croit, d'après saint Chrysostome, être resté dans l'état de veuvage; ou dans l'état virginal, et ils sont représentés par Paul. A ce dernier état appartiennent aussi les anges, parce que la virginité est la sœur des anges.

Ce fut un ancien usage d'insérer à cet endroit plusieurs noms de Saints, au gré du célébrant. C'est ce qu'atteste le Micrologue, quand il dit (1) : « Nous ne devons point énumérer des noms de Saints autres que ceux qui depuis longtemps sont inscrits dans le Canon, excepté après le *Pater*, dans la prière *Libera nos*, où il nous est permis de réciter les noms des Saints que nous désirons nommer. » — Honorius rend également témoignage de cette coutume (2). — Un ancien Missel du Vatican (3), après ces mots : *atque Andread*, ajoute : « Ici le prêtre nomme tous les Saints qu'il veut nommer. » — Dans presque tous les autres missels manuscrits, on lit en cet endroit le nom du titulaire et des patrons de l'église à laquelle ils ont appartenu. Ceux du rite Ambrosien mettent le nom de saint Ambroise.

C'est surtout la Reine du ciel, la Vierge-Mère que l'Église invoque toujours avec une nouvelle ferveur; et, en effet, à chaque page de l'histoire, nous trouvons des traits signalés de sa puissance et de sa bonté pour nous.

(1) Cap. xiii.

(2) *Gemma anim.*, lib. I, c. cxix.

(3) N° 483.

TEMPÊTE APAISÉE PAR LA SAINTE VIERGE.

Une princesse anglaise, l'impératrice Mathilde, fut obligée, pendant une guerre qu'elle soutenait pour son fils Henri, de traverser la mer par un temps incertain, qui tourna bientôt à l'orage. Les flots soulevés se chargèrent d'écume, les vents se déchainèrent avec furie, et une nuit profonde, immense, enveloppa la mer et les cieux. Les seigneurs anglais, qui accompagnaient l'impératrice, recommandèrent leur âme à Dieu ; Mathilde était sur le tillac, le visage pâle mais ferme. « Ayez bon courage, mes amis, disait la princesse aux matelots ; Notre-Dame est bonne et puissante ; elle nous secourra certainement. » Que l'un de vous se mette en vigie ; dès qu'il apercevra la terre, je chanterai un cantique à la Vierge de *bonne secourance*, et je fais vœu de lui bâtir une chapelle sur le rivage où nous aborderons. » Mathilde avait à peine fait ce vœu, que les vagues soulevées s'aplanirent, les vents changèrent, et une forte brise fit voler le vaisseau vers les côtes de Normandie. Tout-à-coup le pilote s'écria : « Chante, reine ; voici la terre ; » et la reine se mit à chanter d'une voix douce et grave un cantique à la Vierge, que tous les barons répétèrent joyeusement, les mains jointes et la tête nue. Bientôt la nef, garantie miraculeusement du naufrage, jeta l'ancre dans la petite baie d'Equedreville, en Basse-Normandie. Le premier soin de la pieuse impératrice fut de désigner l'endroit où serait bâtie la chapelle qu'elle avait vouée à sa libératrice ; et, avant de quitter cette côte, elle voulut elle-même en poser la première pierre. L'abbé ORSINI, *la Vierge*.

LES RÉVOLUTIONNAIRES ROMAINS.

Le culte des Saints et les objets qui rappellent leur souvenir offrent une source de consolations aux âmes fidèles ; mais souvent ils ne font qu'exciter la rage des impies ; et à quels excès ne se sont-ils pas portés, lors de la dernière révolution romaine !

Un portrait de saint Ignace avait été oublié, à la maison des Jésuites, dans la précipitation du déménagement : ils lui crevèrent les yeux, lui grattèrent le visage et le couvrirent de crachats, en blasphémant comme des démons ; ils le percèrent ensuite de leurs poignards et le jetèrent sur le fumier. Et aux images de Marie, quels outrages ne leur firent-ils pas subir ! Quelles injures infernales ! Les salir de boue et de quelque chose de pire, les percer à coups de dagues, les mettre au feu pour cuire la viande, et dire, en mangeant, que la madone est une bonne cuisinière, telle fut leur conduite infâme. Ils trouvèrent un crucifix, firent une procession dérisoire, puis le percèrent à coups de baïonnettes, lui arrachèrent un bras et l'écartelèrent. Quand ils apercevaient quelque part le nom de Jésus, ils en

riaient comme des enragés ; un officier prit une pique et effaça ce nom auguste d'un écusson de marbre. Ils trouvèrent un chapeau et une vieille robe de religieux ; ils en couvrirent un portefaix , pendant qu'ils soupaient, et lui jetèrent à la face des pommes cuites, des pelures d'orange, et du pain trempé dans le vin, en grimaçant et en blasphémant comme des Turcs.

Dans ces jours de sinistre mémoire, l'Église était plus persécutée par les conspirateurs qu'elle ne l'avait été aux jours des Néron, des Décius et des Dioclétien. Au moins au fond des catacombes d'Hermès, de Calliste, d'Hippolyte, de Pontin et d'autres cimetières de martyrs, l'Église de Rome célébrait les saints mystères de notre rédemption avec toute la pompe possible; et en 1849, à Pâques et à la Pentecôte, sous la terreur de la république de Mazzini, les saintes basiliques, non-seulement ne virent pas le pape célébrer, mais aucun des cardinaux, des évêques et presque aucun des chanoines, émigrés ou cachés, n'y célébrèrent. Dans la basilique de Latran, il n'y eut que le chanoine Pergoli, et dans le Vatican, un autre chanoine, de grand matin et presque en cachette. Pendant que quelques prêtres, vendus à la république, célébraient pour cette impie prostituée les saintes cérémonies à Saint-Pierre, ajoutant ainsi le sacrilège à la désolation, toutes les églises de Rome étaient désertes, et ce n'était qu'à grand'peine que l'on trouvait une messe les jours de fêtes. Le Saint-Sacrement était porté par des prêtres, vêtus en laïques, dans une bourse suspendue au cou, et malheur à eux, s'ils eussent été reconnus ! On les précipitait dans les boucheries de Saint-Calliste, et dans les abattoirs, derrière le Regola, ou pour le moins dans les prisons du saint Office.

Quand des familles religieuses donnaient l'hospitalité à quelque prêtre pour le soustraire aux cruelles persécutions des impies, un bréviaire était un indice suffisant à ces champions de la liberté, pour saisir, dépouiller et jeter en prison les hôtes du prêtre. La barrette et le bréviaire de Giovan Pietro Secchi, plus une lettre où sa qualité était mieux dévoilée encore, lui méritèrent l'arrestation et l'emprisonnement au milieu d'une bande de voleurs et de malfaiteurs. Tiré de cette prison pour être conduit dans une autre, il eut à subir, dans le trajet, toute sorte d'outrages, d'insultes, d'avanies, des crachats, d'horribles sifflements, des jurons, des chants abominables, et la vue de la mort, dont on le menaçait en le mettant en joue. — Un autre prêtre, durant tout le temps du siège de Rome, célébrait la messe chaque jour sur une armoire, et si secrètement que deux enfants de la maison de dix à douze ans ne s'en aperçurent pas. Il était vraiment édifiant de voir cette modeste famille assister au saint sacrifice, communier souvent, portes et fenêtres closes, au milieu d'un silence profond, comme dans les catacombes, au temps des persécutions.

Après la messe, le premier soin du maître de la maison était de dépouiller l'autel, de cacher le calice et les ornements, avec la même anxiété qu'ont des voleurs pour dérober leurs larcins. La pierre sacrée était placée comme un pavé sous un tapis. Un jour qu'une bande de furieux pillaient certaines maisons voisines, des dames accoururent dans une chambre, saisirent une petite imitation de Jésus-Christ et la cachèrent avec soin ; elle eût suffi pour dénoncer la présence d'un prêtre.

BRESCIANI, *le Juif de Vérone*.

Puissent ces mauvais jours ne jamais revenir ! Oh ! que nous avons raison de demander instamment au Seigneur de nous préserver de tout mal et de toute sorte de troubles !

MOYEN DE CONSERVER LA PAIX.

3. Le moyen le plus sûr de vivre sans trouble et de conserver la paix du Seigneur, c'est de vaincre nos passions. Voici ce que dit à ce sujet le philosophe Boèce :

« Voilés sous des nuages sombres, les astres ne peuvent plus répandre leur lumière au dehors. Que le vent orageux du midi, venant à souffler sur les mers, en bouleverse les flots, l'onde auparavant transparente à l'égal de l'air, dans un beau jour dont rien ne trouble la sérénité, chargée tout-à-coup d'un limon fangeux, n'y laisse plus pénétrer les regards. Le fleuve qui, se précipitant du haut des monts, s'abandonne à sa pente rapide, vient-il à rencontrer un rocher ? il recule et brise son impétuosité. Voulez-vous de même découvrir la vérité pure ? Voulez-vous marcher dans ses voies, sans craindre de vous égarer ? Loin de vous les joies dissolues, les frayeurs pusillanimes, les espérances présomptueuses, les douleurs immodérées. L'âme s'obscurcit, elle est sous le joug, et perd sa liberté, du moment où ses passions dominent (1). »

Puissions-nous surtout être exempts de trouble et avoir une humble confiance, quand il nous faudra comparaître au redoutable tribunal du Seigneur. Toutefois cette confiance ne doit jamais exclure une certaine crainte.

Saint Étienne, abbé de Cîteaux, étant près de mourir, entendit ceux qui l'entouraient s'entretenir de ses vertus ; il leur témoigna combien une telle conversation l'affligeait. « Je vous assure, mes enfants, leur dit-il, que je vais à Dieu avec autant de crainte que si je n'avais fait aucun bien. » De telles paroles sont bien d'un saint ; car,

(1)	Tu quoque, si vis	Pelle timorem,
	Lumine claro	Spemque fugato
	Cernere verum,	Nec dolor adsit.
	Tramite recto	Nubila mens est,
	Carpere saltem ;	Vinctaque frenis,
	Gaudia pelle,	Hæc ubi regnant.

remarquons-le bien, les méchants seuls disent qu'ils ne craignent rien; les bons, qui ont par-devers eux la conscience d'une conduite sans reproches, redoutent toujours la justice de Dieu.

Cependant saint Anastase, évêque d'Antioche, rapporte qu'il avait vu un religieux qui, après avoir mené la vie la plus négligente et paresseuse, mourait dans la plus grande paix et tranquillité, et faisait des miracles. On voyait dans lui des marques évidentes de sainteté. On le pressa de dire quelle vertu il avait pu pratiquer pour recevoir tant de grâces en mourant, et il répondit : « J'avais lu souvent dans l'Évangile ces paroles : « Ne jugez personne et vous ne serez pas jugé; « pardonnez et on vous pardonnera. » Je ne me souviens pas de m'être couché une seule fois avec de la rancune; je n'ai jamais jugé personne, j'ai toujours regardé tout le monde comme meilleur que moi. Les Anges, un instant avant que vous vinssiez, m'ont fait voir tous mes crimes écrits, et ils les ont effacés, en m'assurant qu'ils m'étaient pardonnés. »

Une maison solidement chrétienne est le plus sûr asile de la paix et du véritable contentement.

M^{me} Hélyot, voulant mener une vie plus parfaite, renonça peu à peu aux vanités, auxquelles l'usage l'avait assujettie. En peu de temps, elle réforma son train, ses ameublements, son logement. Elle s'appliqua à l'exercice de l'oraison; elle médita les grandes vérités du christianisme, les traits admirables de vertu que le divin Sauveur a fait briller dans sa personne; et, à peine eut-elle goûté cette manne céleste, qu'elle ne put se rassasier des douceurs et des consolations qu'elle y ressentait.

Elle voulut faire de sa maison comme un temple consacré au Seigneur. A la prière commune, on lisait chaque jour la vie d'un saint, puis quelque morceau touchant d'un livre de piété. Elle échangea ses magnifiques vêtements pour des étoffes très-simples, se défit de ses bijoux et de ses diamants, cessa de faire porter la livrée à ses gens dont elle diminua le nombre, et vendit son carrosse et ses chevaux. Son époux, pressé d'imiter une si digne épouse, était loin de s'opposer à cette réforme. Après avoir triomphé du monde, elle voulut triompher d'elle-même, soumettre ses sens à l'esprit, et affliger son corps par de saintes austérités, qu'elle continua fidèlement toute sa vie. Elle forma aussi et suivit, avec une inaltérable constance, un nouveau plan de conduite. Levée à quatre heures, en tout temps, sans feu, sans lumière, sans l'aide de ses femmes, elle faisait oraison pendant une heure, lisait ensuite quelque ouvrage pieux, pour se disposer à la communion qu'elle recevait chaque jour, donnait ordre aux affaires de sa maison, se rendait à l'église, où elle trouvait de saintes voluptés et dont elle ne se retirait qu'en se faisant violence. De retour chez elle, elle s'y livrait au travail et à la prière; pendant le repas, un domestique faisait une lecture sainte; ensuite elle s'entretenait avec son

mari. L'après-midi, elle instruisait au travail et à la vertu de jeunes vierges chrétiennes; le soir, elle visitait de nouveau son divin Maître et récitait avec une douce joie de longues prières à l'honneur de Jésus et de Marie, et elle les prolongeait souvent bien avant dans la nuit.

Nous connaissons mieux cette jeune dame chrétienne par l'ensemble de ses vertus. L'égalité parfaite d'humeur est, selon le saint évêque de Genève, plus rare qu'une parfaite chasteté. Or, on ne vit jamais le plus léger nuage dans le caractère de *Mme Hélyot*. La sérénité, l'aménité de la piété respiraient sur son front; elle ne se fût point pardonné l'apparence d'une faute; sa ferveur était également vive et pénétrante; sa dévotion, sans caprices; sa fermeté dans l'amour du bien, inébranlable; son zèle, infatigable pour faire aimer la divine Eucharistie; son empressement, admirable à décorer les autels des plus riches dépouilles de la vanité; son assiduité à venir adorer le Très-Saint-Sacrement et à le recevoir tous les jours, digne d'éloges universels. Elle était pénétrée d'un profond respect pour les prêtres de l'Agneau, qui sont les anges de la terre. Elle couronnait ces saintes qualités par une confiance filiale et tendre envers Marie; elle l'honorait comme sa reine, l'aimait comme sa mère, l'invoquait comme son avocate, lui procurait toute la gloire possible, comme à l'auguste mère de son Dieu et à sa chère patronne. Le zèle dont elle était animée, lui faisait chercher tous les moyens de la voir honorée de plus en plus; elle se plaisait à parler de son culte, à célébrer les vertus de cette aimable et admirable Mère des hommes, à lui faire chaque jour des conquêtes, à multiplier les austérités pour lui consacrer tous ses sens, à lire les divers éloges qu'on a faits d'elle, pour se rendre son imitatrice. Jamais elle ne quittait sa chambre, sans avoir offert à la Reine des cieux de tendres hommages. Un jour s'apercevant qu'elle y avait manqué, elle remonte à l'instant, disant à une personne: « Ah! je me suis bien oubliée, je n'ai point salué ma bonne « Maitresse; je ne manque jamais, en sortant, de lui demander sa « bénédiction. » Quelle joie ne goûtait-elle pas encore à décorer ses images, à charger de présents ses autels, à l'honorer dans son glorieux époux, à retracer dans sa personne sa beauté virginale, par l'amour de la pureté! Avec l'agrément de son vertueux mari, elle vécut, depuis la mort de son enfant, dans une continence parfaite, et s'y engagea par un vœu écrit de sa main et trouvé dans ses papiers après sa mort. Il est conçu en ces termes: « Mon Seigneur Jésus-Christ, « quoique je sois très-indigne de vous rien offrir, étant la plus vile et la « plus misérable de toutes les créatures, je fais vœu néanmoins à « votre divine Majesté de garder la chasteté le reste de ma vie, aidée « de votre grâce; ce que je promets solennellement, en présence et « sous la protection de votre sainte Mère, des neuf chœurs des anges « et de toute la cour céleste. O ma divine Maitresse, mon illustre pa-

« tronne et avocate, obtenez-moi, s'il vous plait, la bénédiction de votre Fils, et donnez-moi la vôtre, afin que j'accomplisse ma promesse. « Je vous en conjure par l'amour que vous lui portez, et par votre pureté virginal, dans laquelle vous l'avez conçu. » Elle vécut ainsi dans la pratique héroïque de cette précieuse vertu, prêchant avec un noble courage la modestie aux femmes indécentes dans leur parure, commandant à tous ses sens, évitant avec soin la société des hommes, n'ayant jamais sur les lèvres que des paroles pures, et repoussant avec horreur celles qui blessaient sa délicatesse. L'abbé CARRON.

N'en doutons pas, cette belle âme trouva, au sein de ses pieux exercices, plus de joie et de bonheur que n'en goûtent nos grandes dames à la mode, au milieu de leurs brillantes assemblées, dans leurs spectacles, danses et festins.

BÉNÉDICTIONS ÉPISCOPALES AUTREFOIS DONNÉES A CET ENDROIT
DE LA MESSE.

4. Autrefois, après l'oraison *Libera nos* et avant qu'on dit *Pax Domini*, l'évêque donnait une bénédiction solennelle. Un ancien missel du Vatican (1) contient une description détaillée de cette bénédiction. On y lit : « Après l'oraison *Libera nos*, l'évêque dépose la particule sur la patène. Alors le diacre, se tournant vers le peuple et tenant la crosse (c'est le nom que les écrivains de ce temps donnent au bâton pastoral), dit à haute voix : *Inclinez-vous pour recevoir la bénédiction*. Le chœur répond : *Ainsi soit-il*, et chante : *Prince de l'Eglise, Pasteur du troupeau, daignez-nous bénir*. Le diacre dit de nouveau : *Avec douceur et charité, inclinez-vous, pour recevoir la bénédiction*. Le chœur répond : *Chantons d'une voix humble et rendons grâces à Dieu*. Alors le Pontife se retourne devant l'autel, vers le peuple, et lit la bénédiction indiquée pour la fête qu'on célèbre ; après quoi il ajoute : *Et que la paix soit toujours avec vous*. Il met ensuite la particule dans le calice, en disant : *Que ce mélange*, etc.

Voici quelques formules de ces bénédictions pontificales. Elles sont ordinairement composées de trois clauses ou prières.

Pour le temps de l'Avent.

Que le Dieu tout-puissant, dont nous croyons que le Fils est déjà venu, espérant aussi son avènement futur, vous sanctifie par la grâce de ce même avènement et vous comble de ses bénédictions. R. *Amen*.

Que dans cette vie présente il vous préserve de tout malheur, et qu'il se montre pour vous plein de clémence au jour du jugement. R. *Amen*.

Que débarrassés par la grâce de toutes les souillures de vos péchés,

(1) N° 4743.

vous puissiez attendre sans effroi le jour redoutable du jugement.
R. Amen.

Qu'il daigne vous accorder ces grâces, celui qui vit, qui est glorifié avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. *R. Amen.*

Que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, et que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. *R. Amen.*

Pour la fête de saint Jean-Baptiste.

Que le Dieu tout-puissant vous bénisse par l'intercession de saint Jean-Baptiste, dont vous célébrez aujourd'hui la fête, et qu'il vous accorde d'éprouver la protection de celui dont vous honorez la naissance. *R. Amen.*

Que par l'intercession de ce saint, qui même avant de naître connut l'arrivée du Rédempteur du monde, et qui par sa naissance fit cesser la stérilité de sa mère et délia la langue de son père, vous soyez délivrés de tous les maux et comblés de tous les biens. *R. Amen.*

Qu'à son exemple vous puissiez vous revêtir de la laine des vertus, et imiter l'innocence de l'Agneau, qu'il a montré aux hommes et par l'immolation duquel vous avez été rachetés, afin que vous puissiez lui être unis dans la céleste patrie. *R. Amen.*

Qu'il daigne vous accorder ces grâces, celui, etc. « Que la bénédiction, etc., » comme dans la précédente. Car ces deux dernières formules sont toujours placées à la fin des bénédictions, et on a pu remarquer qu'à la dernière est unie la salutation : *Pax Domini. Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.*

Pour la fête de sainte Cécile.

Dans l'ancien missel, qu'ailleurs nous avons désigné sous le nom de Gallican, on lit des bénédictions du même genre, qui contiennent quatre ou cinq demandes séparées, comme celle-ci, assignée à la messe de sainte Cécile :

Dieu souverain, très-bon et miséricordieux, bénissez vos serviteurs et vos servantes. *R. Amen.*

Accordez-leur, par l'intercession de sainte Cécile, un cœur ardent dans votre amour, dévoué dans votre crainte, parfait dans votre ferveur. *R. Amen.*

Donnez-leur des jours tranquilles, la santé du corps et le salut de l'âme. *R. Amen.*

Qu'ils soient dignes de vous chercher par leur foi, de vous trouver par leurs œuvres, de vous mériter par la grâce. *R. Amen.*

Qu'ils s'appliquent à faire sous vos yeux des actions qui méritent qu'un jour vous les récompensiez comme juge. *R. Amen.*

C'est ce que vous daignerez nous accorder, vous qui vivez dans la

perfection de la Trinité sainte, qui dominez et réglez dans les siècles des siècles. *ñ. Amen.*

Pour la fête de saint Martial.

Les actes du concile de Limoges, cités par Baronius (1) à propos de l'apostolat de saint Martial, s'expriment ainsi : Lorsqu'on fut arrivé au moment de rompre le corps du Seigneur, et que, suivant la coutume, l'archevêque donna la bénédiction au peuple, il y inséra le nom de saint Martial, en disant : « Que le Seigneur Dieu tout-puissant vous bénisse et vous garde ; qu'il daigné remplir de sa divine présence cette maison, et ouvrir sur elle, et le jour et la nuit, les yeux de sa miséricorde. *Amen.* »

Qu'il nous accorde, dans sa bonté, que vous tous, qui vous êtes réunis pour célébrer aujourd'hui l'anniversaire de la dédicace de cette basilique, vous puissiez, par l'intercession de saint Martial, apôtre, et des autres saints dont les reliques sont ici vénérées avec un tendre amour, retourner dans vos demeures, emportant le pardon de toutes vos fautes. *Amen.*

Et que, par leur protection, devenus, vous aussi, les temples de l'Esprit-Saint, habités par l'auguste Trinité, vous méritiez d'arriver après cette vie aux joies de l'éternelle patrie. — Suivent les autres paroles, qu'on dit dans les bénédictions épiscopales.

Le nouveau Missel de Paris, publié en 1841, donne une rubrique plus ample que les précédentes sur ces sortes de *bénédictions*. Nous croyons utile de la retracer : « Après avoir chanté la conclusion du *Libera nos*, l'archevêque, ayant posé la particule de l'hostie sur la patène, bénit le peuple. Mais auparavant, le diacre, après avoir couvert le calice, se tourne obliquement vers le peuple, et, tenant des deux mains le bâton pastoral, chante : *Humiliate vos ad benedictionem*. Le chœur répond : *Deo gratias*. Aussitôt après le diacre, s'étant tourné vers l'autel, se met à genoux sur la plus haute marche, tenant des deux mains le bâton pastoral au-dessous de la main gauche du pontife, jusqu'à la fin de la bénédiction. Pendant ce temps, les autres ministres de l'autel se tenant à genoux, et tous ceux qui sont dans le chœur se tournant vers l'autel, nu-tête et debout, reçoivent la bénédiction pontificale. Le reste est chanté et observé par Mgr l'archevêque, selon ce qui est marqué dans le bénédictionnal, et, lorsque le pontife fait les signes de croix sur le calice, il dit : *Et pax ejus sit semper vobiscum.* »

Le père Lebrun (2) entre dans les détails les plus curieux sur la bénédiction pontificale qui précède l'*Agnus Dei*. Il s'attache à démon-

(1) Ad ann. 1034,

(2) *Explications*, t. III.

trer qu'elle est exclusivement d'origine gallicane. A l'époque même où la liturgie romaine fut adoptée dans les Gaules, les évêques ne voulurent point abandonner ce rit. Drogon, fils naturel de Charlemagne, qui occupait le siège épiscopal de Metz, fit insérer ces *bénédictions* dans son sacramentaire. On trouve, dit Lebrun, ces formules bénédictionnelles dans tous les pontificaux imprimés avant saint Pie V. Pourquoi donc, demande cet auteur, la plupart des évêques de France ont-ils abandonné ce rit? C'est qu'ils se sont insensiblement accoutumés à se servir du pontifical romain, publié par les successeurs du pape Pie V, et que, dans ces pontificaux, les formules dont nous parlons ne figurent point. Comme le bénédictionnal n'est en usage que pour les évêques, il est peu ordinaire qu'on le fasse imprimer. On se borne à en posséder un exemplaire manuscrit dans chaque diocèse.

Ces nombreuses formules sont d'une onction admirable dans leur variété d'expressions.

Les églises, qui se sont maintenues dans ce rit, ont agi en cela d'une manière extrêmement louable, quoique cet usage liturgique soit étranger à la Mère de toutes les églises.

Les églises de France, qui suivent le pur rit romain, ne pourraient-elles pas y joindre cet usage liturgique, qui retrace un digne et beau souvenir de la liturgie gallicane. C'était le vœu du P. Lebrun, et nous nous y associons pleinement, parce qu'il nous a été donné de goûter ces formules pleines d'onctions. PASCAL, *Diction*.

TRENTE-HUITIÈME INSTRUCTION.

FRACTION DE L'HOSTIE. — RAISONS DE CETTE CÉRÉMONIE. —
POURQUOI L'HOSTIE EST ROMPUE EN TROIS PARTIES. — SOUHAIT
DE PAIX ADRESSÉ AU PEUPLE. — PARTICULE DE L'HOSTIE MÊLÉE
AU PRÉCIEUX SANG. — RAISON DE CE MÉLANGE.

Cognoverunt eum in fractione panis.

Les disciples d'Emmaüs reconnurent le Sauveur à la fraction du pain. *Luc, xxiiv, 35.*

En même temps qu'il conclut l'oraison *Libera nos* par les paroles ordinaires, *Per Dominum nostrum*, etc., le célébrant rompt la sainte hostie en ligne droite par le milieu, en commençant par le haut; et puis, en ayant déposé une

moitié sur la patène, il détache une parcelle du bas de l'autre moitié, en disant : *Qui tecum vivit et regnat*, etc.

La fraction de l'espèce du pain est une cérémonie, qui a commencé avec l'institution du Très-Saint-Sacrement. Nous lisons, en effet, dans l'Évangile, que le divin Sauveur, à la dernière Cène, après avoir béni le pain, le rompit pour le distribuer à ses apôtres. Et, comme il leur commanda de renouveler en sa mémoire ce qu'il venait de faire lui-même, ils n'ont pas manqué d'observer ce rit, et ils l'ont transmis fidèlement à l'Église. De tout temps, il a été regardé comme d'une importance capitale ; et, ce qui nous le prouve, c'est que primitivement et longtemps on ne désigna l'auguste sacrifice de nos autels que sous le nom de *fraction du pain*. « Les fidèles, dit saint Luc, persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain, et dans la prière..... Ils continuaient aussi d'aller tous les jours au temple ; et ils rompaient le pain dans leurs maisons, prenant leur nourriture avec joie et simplicité de cœur (1). » Dans ces paroles, il n'est pas simplement question d'un pain ordinaire, mais du pain eucharistique ; et, s'il pouvait y avoir quelque doute à ce sujet, il s'évanouirait aussitôt en entendant saint Paul dire aux Corinthiens : « Le pain que nous rompons est la communion du corps du Seigneur (2). »

C'est donc suivant l'ordre que nous avons reçu de Jésus-Christ, suivant la tradition apostolique qui est venue jusqu'à nous, que le célébrant rompt le pain consacré en plusieurs parties. Il avait été dit du Sauveur sur la croix : « Vous ne briserez point ses os (3). » Mais, comme l'a re-

(1) Erant autem perseverantes in doctrinâ Apostolorum et communicatione fractionis panis et orationibus. *Act.*, II, 42. — Frangentes circa domos panem, sumebant cibum cum exultatione et simplicitate cordis. *Act.*, II, 46.

(2) Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est ? *I Cor.*, X, 16.

(3) Os non comminuetis ex eo. *Isaï.*, XIX, 36.

marqué saint Jean Chrysostome, ce qu'il n'a pas enduré sur le Calvaire, il le souffre pour nous lorsqu'il est offert ; il consent à être brisé pour se donner à nous (1). Toutefois, cette fraction ne produit aucune division dans le corps de Jésus-Christ, qui demeure tout entier, non-seulement sous l'espèce entière, mais encore sous chaque partie sensible de cette espèce, de même que notre âme, comme le dit saint Augustin, est toute dans notre corps, et toute dans chacune de ses parties (2). Nous voyons, dit saint Césaire, suivant la parole du Sauveur, que le corps du Seigneur est saintement consacré sur la divine table, qu'il est divisé sans aucune division, et que toute l'assemblée chrétienne y participe, sans qu'il en soit fait aucun partage (3). C'est ce que chante l'ange de l'école dans son style admirable de concision, dont il nous est impossible de rendre l'énergie. « La substance du Sauveur, dit-il, n'éprouve aucune division, le signe seul est rompu ; mais, par cette fraction, Jésus-Christ n'éprouve ni diminution ni changement (4). » C'est ainsi qu'à la dernière Cène, le divin Sauveur rompit lui-même son corps sans déchirure et sans douleur ; ce qui a lieu, à plus forte raison, maintenant que ce corps est immortel et impassible¹.

La fraction de l'hostie se fait à la messe :

1° Pour imiter Jésus-Christ qui, dans la cène mystique, comme nous venons de le dire, prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : « Ceci est mon corps. » Elle nous rappelle un des plus vénérables souvenirs de la religion ; elle nous offre une source de douces émotions et un trésor de piété. Mais à cette raison principale ajoutons les trois suivantes, pour lesquelles ce rite solennel est observé.

(1) D. Chrys., *Hom.*, xxiv.

(2) D. Aug., *De Trin.*, l. VI, c. vi.

(3) D. Cæs., *Dial.*, l. III, dial. 1.

(4) Nulla rei fit scissura, Signi tantùm fit fractura, Quà nec status nec statura Signati minuitur.

2° Pour représenter la mort du Sauveur , la séparation de son âme et de son corps, et l'ouverture de son côté par la lance du soldat, avant qu'il fût descendu de la croix et mis dans le sépulcre. Voilà aussi pourquoi cette division des saintes espèces est retardée jusqu'au moment où Jésus-Christ va descendre de l'autel, pour être déposé dans le cœur de ses enfants et enseveli dans nos âmes par la communion. Que si l'Église ne l'a pas établie dans l'action même de la consécration, au moment où le prêtre prononce cette parole : *Et il le rompit*, elle entre parfaitement dans l'esprit du divin Maître , en la différant jusqu'ici, puisque Jésus-Christ rompit le pain sacré immédiatement avant de se donner en nourriture.

3° Pour marquer que la délivrance du mal et la paix du Seigneur, que nous demandons dans la prière *Libera nos*, nous viennent de la passion du Fils de Dieu. En effet, si le Sauveur est mort sur la croix et s'il y a versé tout son sang, ce n'a été que pour nous délivrer de l'esclavage du péché et pour signer notre paix avec le Ciel.

4° Pour signifier que le pain eucharistique n'est pas seulement pour le célébrant, mais encore pour tous les fidèles; car, dans les premiers temps, on distribuait au peuple des fragments de l'hostie consacrée. Les pains d'autel dont on se servait alors, étaient plus grands et plus épais que les nôtres. Mais, plus tard, on remarqua que ces fractions trop multipliées avaient le grave inconvénient de laisser perdre quelques parcelles de l'Eucharistie; on jugea plus prudent de se servir, pour la communion du peuple, de pains plus minces et plus petits, de petites hosties consacrées à part. Toutefois la fraction de l'hostie se fait toujours , pour indiquer que le festin sacré est prêt, que chacun y peut prendre sa part, car on ne rompt le pain que pour le distribuer (1).

Maintenant, pourquoi le pain consacré est-il rompu en trois parties ?

(1) Ad distribuendum comminuitur. *D. Aug.*

Pour plusieurs raisons, dont une littérale et les trois autres mystiques.

La raison littérale, c'est qu'anciennement comme aujourd'hui l'hostie était partagée en trois portions, dont la première était mise dans le calice, comme cela se pratique encore ; la seconde servait à la communion du prêtre et des assistants ; la troisième était réservée pour les malades.

Parmi les raisons mystiques que la piété s'est plu à trouver dans cette vénérable cérémonie, nous nous contenterons d'indiquer les suivantes. Elle l'a considérée comme une représentation, soit des trois grands mystères du Christianisme, soit des trois personnes divines qui prennent également part au sacrifice de l'autel, soit des trois vertus théologales, soit enfin du triple état du corps mystique de Jésus-Christ, qui se compose des Saints du ciel, des fidèles qui sont sur la terre, et des âmes du purgatoire. Que si la fraction de l'hostie se fait sur le calice, et non ailleurs, continuent nos auteurs mystiques, ce n'est pas tant pour en recueillir les parcelles qui pourraient s'éparpiller sur l'autel, que pour nous faire concevoir que la gloire de l'Église triomphante, les joies continuellement accordées à l'Église militante, sont un effet des mérites infinis de la passion et de la mort du Sauveur, figurée par le calice qui contient son sang. Nourrissons-nous de chacune de ces pensées si pieuses et si saintes, et elles raviveront notre foi, notre zèle, notre ferveur.

Après avoir divisé la sainte hostie en deux parties égales, et détaché d'une de ces parties une petite portion qu'il tient entre ses doigts, le prêtre conclut la prière *Libera nos*, en disant à haute voix : *Per omnia sæcula sæculorum* ; et les assistants répondent sur le même ton : *Amen*.

Puis avec la particule qu'il va mêler au précieux sang, il fait trois fois le signe de croix sur le calice, d'un bord à l'autre, en disant :

Pax Domini sit semper vobiscum.

Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.

Les fidèles répondent :

Et cum spiritu tuo.

Et avec votre esprit.

Cette paix du Seigneur, que le célébrant et le peuple se souhaitent mutuellement, c'est le don précieux, que le Fils de Dieu nous a apporté du ciel par son heureux avènement dans le monde ; c'est le riche présent, qu'il fit le jour de sa résurrection à ses disciples, et, en leur personne, à tous les enfants de son Église ; c'est le plus grand de tous les biens ; c'est un avant-goût de la joie éternelle ; c'est un gage de la félicité, qui nous attend dans le ciel. Cette paix consiste à être bien avec Dieu, à jouir de sa grâce et de son amour, à être bien avec nous-mêmes par la joie du cœur et le repos de la bonne conscience, enfin à être bien avec tous les hommes par le sentiment de la charité fraternelle ².

Accueillons-le avec joie, reconnaissance et amour, ce souhait de paix, que l'Église nous adresse à l'exemple du divin Maître qui, après sa résurrection, saluait ses disciples, dans les diverses apparitions dont il les honorait, par ces douces paroles : « Que la paix du Seigneur soit avec vous (1). » Ce n'est pas la paix du monde, pleine de troubles, d'inquiétudes, souvent même de dangers ; c'est la paix du Seigneur, qui nous est offerte, paix solide, durable et pleine de charmes. Qu'elle soit toujours avec nous dans la vie présente, pour nous préparer à la paix de l'éternité dans la vie future.

Le prêtre prononce ces paroles à voix haute, car un souhait pareil ne saurait être trop entendu, afin de porter partout le calme et la consolation.

Il fait ce souhait de paix, en tenant à la main le corps de Jésus-Christ, qui est notre paix (2).

Il le fait, en formant le signe de croix sur le calice,

(1) Pax vobis. *Joan.*, xx, 19, 21, 26.

(2) Ipse enim est pax nostra. *Ephes.*, II, 14.

parce que c'est la mort du Sauveur, qui a rendu la paix au monde, et que toutes choses ont été pacifiées par son sang (1).

Il fait trois signes de croix consécutifs, soit pour exprimer le vif désir qu'il a d'obtenir cette paix qui vient du ciel, soit pour honorer les trois personnes divines, qui nous donnent la paix en vue des mérites de la croix.

Il fait ces trois signes de croix d'un bord de la coupe à l'autre. L'Église nous signifie par là qu'elle voudrait porter la paix du Seigneur aux quatre coins du monde, figurés ici par les bords du calice, et qui ne font qu'un même monde, réuni par la même foi, la même espérance et la même charité.

Pendant qu'on répond : *Et cum spiritu tuo*, le célébrant laisse tomber dans le calice la particule qu'il tenait de la main droite ; et il dit à voix basse :

Hæc commixtio et consecratio corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.

Que ce mélange et cette consécration du corps et du sang de Jésus-Christ devienne pour nous, qui le recevons, une source de vie éternelle. Ainsi soit-il.

Ce n'est pas seulement pour cette vie que nous demandons la paix du Seigneur ; nous aspirons encore à cette paix pleine, parfaite, éternelle, dont les élus jouissent dans le ciel. Là, il n'y a plus d'ennemis à combattre, parce que la concupiscence est entièrement détruite et que la charité seule y règne et triomphe pour jamais. C'est cette paix de la béatitude céleste que le prêtre demande, lorsqu'il mêle les espèces consacrées, en faisant la prière que nous venons de citer : « Que cette mixtion, dit-il, et cette consécration du corps et du sang de Jésus-Christ soit faite pour la vie éternelle. » Remarquons que le mot de *consécration* ne signifie pas ici l'action de consacrer, puisque les espèces sacramentelles ont été consacrées et qu'il n'est

(1) *Pacificans per sanguinem crucis ejus. Coloss., 1, 20.*

pas besoin par conséquent d'une consécration nouvelle. Il désigne simplement le corps et le sang consacrés. C'est comme si on disait : « Que ce mélange des substances, qui ont été consacrées et qui sont devenues par la consécration le corps et le sang de Jésus-Christ, nous serve pour la vie éternelle (1). » Le mot de consécration se prend quelquefois dans les auteurs ecclésiastiques pour l'espèce consacrée, et nous en avons un exemple célèbre dans ces paroles de saint Laurent au pape saint Sixte : « Éprouvez le ministre, à qui vous avez confié la consécration du sang de Jésus-Christ (2), » c'est-à-dire évidemment le sang du Sauveur consacré, pour le distribuer aux fidèles, car saint Laurent n'était que diacre et les diacres n'ont pas le pouvoir de consacrer.

Remarquons encore que le prêtre dit : « Que ce mélange serve pour la vie éternelle, *à nous qui le recevons.* » L'esprit de l'Église est que tous ses enfants soient assez saints pour participer au sacrifice, toutes les fois qu'ils ont le bonheur d'y assister et de l'offrir. Que si elle tolère le relâchement de ceux qui ne communient pas sacramentalement à la messe qu'ils entendent, elle veut qu'au moins ils communient spirituellement, et elle fait tout ce qu'elle peut pour exciter en eux un vif désir de manger la chair et de boire le sang de Jésus-Christ. Unissons-nous d'esprit et de cœur au célébrant, pour mériter d'avoir part à la vie éternelle ³.

Après ces réflexions, énumérons succinctement les raisons pour lesquelles on fait ce mélange. Il a lieu :

1° Pour exprimer que, bien qu'il y ait deux espèces, il n'y a pourtant qu'un sacrement.

2° Pour représenter ce moment solennel de la passion,

(1) *Hæc commixtio rerum quæ consecratæ sunt et sanguis Domini nostri Jesu Christi effectæ sunt, fiat accipientibus, etc. Benedict., xiv, De sacrific. missæ, n. 18.*

(2) *Experire utrùm idoneum ministrum elegeris cui commisisti dominici sanguinis consecrationem. D. Ambros., De offic., l. I, c. xli.*

où le corps du Sauveur fut détaché de la croix et déposé dans le sépulcre.

3° Pour indiquer la réunion du corps et du sang de Jésus-Christ, qui eut lieu par la résurrection. En effet, le sacrifice de la messe doit représenter, non-seulement la mort de Jésus-Christ, mais encore sa vie glorieuse. Or, bien que Jésus-Christ soit tout entier dans le calice comme dans l'hostie, néanmoins son corps et son sang, consacrés séparément, signifient son immolation et sa mort⁴; et maintenant, pour rappeler le mystère de la résurrection, l'Église a établi ce mélange du corps et du sang de Jésus-Christ, afin de montrer que le corps n'est pas sans le sang, ni le sang sans le corps, et que Jésus-Christ est véritablement vivant et glorieux. On fait ce mélange avant la communion, pour annoncer qu'en communiant nous recevons Jésus-Christ mort et ressuscité.

4° Pour figurer l'union désormais établie et scellée entre Jésus-Christ et son Église, entre le ciel et la terre. C'était autrefois l'usage de sceller les alliances par le sang des victimes ou par celui des parties contractantes. Dans ce dernier cas, chacun se tirait un peu de sang; on le mêlait, et puis on s'en servait pour signer le contrat. Et c'est ici, dans le sang divin, dans le sang de l'alliance éternelle, que le prêtre scelle l'alliance, l'union, la paix des fidèles entre eux et avec Dieu. Étant donc tous réunis en Jésus-Christ, que rien ne soit désormais capable de séparer ce qui doit être si intimement mêlé, confondu et uni.

Ayant fait le mélange si expressif dont nous venons de parler, le célébrant frotte l'un contre l'autre les deux doigts de sa main droite qui ont touché la sainte hostie, pour en détacher les parties, qui auraient pu y adhérer; puis il couvre le calice et fait la génuflexion pour adorer le Saint-Sacrement.

Adorons-le comme lui; unissons-nous à tous ses sentiments, pour nous unir plus sûrement et plus intimement à notre Dieu.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Et panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est?

Le pain que nous rompons est la participation au corps du Seigneur. I Cor., x, 16.

FRACTION DE L'HOSTIE CHEZ LES GRECS.

1. Les Grecs divisent l'hostie en quatre fragments, dont ils font une croix sur l'autel. Voici comment se fait cette fraction. Le diacre debout à la droite du célébrant lui dit : « Divisez, seigneur (1), le pain sacré; » et le prêtre partage l'hostie en quatre fragments, en disant : « Il est rompu et divisé l'Agneau de Dieu, le Fils du Père; il est « partagé sans être diminué; il est mangé sans être consommé, lui « qui sanctifie ceux qu'il rend participants de son corps sacré. » Il prend alors dans sa main une des parties de l'hostie; et le diacre, montrant le calice, lui dit : « Emplissez, seigneur, ce saint calice. » Le célébrant répond : « La plénitude de la foi et de l'Esprit-Saint; » et, traçant le signe de la croix, il met cette partie dans le calice. Dans le rite Ambrosien, après l'oraison *Per quem hæc omnia*, le prêtre divise l'hostie en disant : « O Christ, votre corps est rompu, votre « calice est béni. » Ensuite il détache une autre particule et dit : « Que votre sang soit pour nous une force de vie et pour le salut de nos âmes, Seigneur notre Dieu. » Puis, mêlant cette particule au calice, il ajoute : « Que le mélange du corps consacré et du sang de « Notre-Seigneur Jésus-Christ serve à nous, qui le mangeons et qui « le prenons, pour la vie et le bonheur éternel. » Cependant le chœur chante l'antienne nommée *Confractoire*; et immédiatement après, on récite l'Oraison dominicale, que suit la prière *Libera nos*. On dit ensuite : « Que la paix et la communion de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit toujours avec vous. » Le diacre ajoute : « Donnez-vous la paix; » Et le chœur répond : « Rendons grâces à Dieu. »

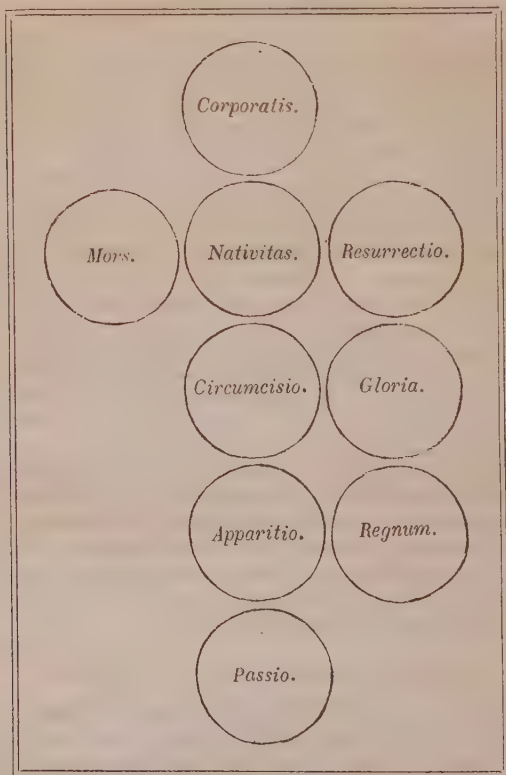
RITE MOZARABE POUR LA FRACTION DE L'HOSTIE.

Selon le rit mozarabe (2) des anciennes églises d'Espagne, le prêtre, après avoir divisé l'hostie en deux parties égales, divise la première en quatre, et l'autre en cinq, pour faire neuf parties, qui marquent neuf mystères. Le premier, l'Incarnation, qui est appelée la Corporation; le second, la Nativité; le troisième, la Circoncision; le

(1) Ce titre s'adresse ici au célébrant; le mot grec est *δεσπότης*.

(2) Miss. Mozar., ann. 1500.

quatrième, la Transfiguration, qui est nommée l'Apparition ; le cinquième, la Passion ; le sixième, la Mort ; le septième, la Résurrection. Ces sept parties de l'Eucharistie, qui représentent les mystères opérés pendant la vie de Jésus-Christ sur la terre, sont rangées en croix ; et les deux autres mystères, qui sont le règne et la gloire, sont représentés par deux autres parties de l'Eucharistie mises à côté de celles qui forment la croix, comme on le voit dans le tableau qui suit.



C'est dans cet ordre que ces neuf parcelles sont disposées sur la patène. Par là on signifie qu'en célébrant le mystère de l'Eucharistie, on célèbre aussi tous les autres mystères de la vie du Sauveur.

PAX DOMINI SIT SEMPER VOBISCUM.

Heureux et seul heureux qui s'attache au Seigneur !
 Pour trouver le repos, le bonheur et la joie,
 Il n'est qu'un seul chemin, c'est de suivre sa voie
 Dans la simplicité du cœur.

ROUSSEAU, *Odes*.

2. Le cœur de l'homme n'a de véritable paix que lorsque, s'étant élevé à Dieu par ses désirs, il demeure et se repose en lui par un amour constant et parfait. Il ne saurait être tranquille, s'il divise ses flammes et s'il partage ses affections, n'étant nullement possible, selon l'oracle de l'Évangile, de servir sans inquiétude et sans tourment deux maîtres, dont les maximes sont différentes et les intérêts partagés. S'il veut être calme, il faut qu'il s'attache uniquement et entièrement à Dieu ; il faut qu'il y trouve toute sa douceur, tout son plaisir et toute sa joie. Si les divers fantômes de l'imagination, qui agitent et qui amusent si souvent l'esprit, troublent sa sérénité, si les occupations extérieures le divertissent quelque temps de la présence de Dieu, il faut qu'il emploie tout ce qu'il a de ferveur et de zèle, pour rentrer au plus tôt dans le calme, et qu'il s'élève au-dessus de tous ses sens, tant intérieurs qu'extérieurs, pour contempler, avec la même application et avec le même amour, la lumière de la vérité et le soleil invisible qui en est la source, et qui n'est autre que son Dieu ; il faut qu'il considère ce lieu, où ce divin soleil répand sa lumière et ses flammes, comme sa patrie et comme le séjour de la suprême félicité, et qu'il regarde au contraire le monde visible comme le lieu de son égarement et de son exil ; il faut, en un mot, que, par son amour et par ses soupirs, il tende continuellement à Dieu, qui, selon la parole du roi-prophète, n'a nul besoin de ses créatures, et néanmoins pense perpétuellement à nous avec les sentiments d'une affection si tendre, que ce sont ses pensées amoureuses et continuelles, qui nous conservent et nous comblent de biens à tout moment.

SAINT AUGUSTIN, *Soliloques*.

PRIÈRES AUTREFOIS USITÉES APRÈS LE SOUHAIT DE PAIX.

Nicolas III ordonna que, pour obtenir le rétablissement de la paix entre les princes chrétiens, on chanterait à la messe solennelle, après que le célébrant aurait dit *Pax Domini* et avant l'*Agnus Dei*, le psaume *Lætatus sum* avec quelques versets et la collecte pour la paix. Jean XXII en fit autant pour obtenir l'extinction du schisme (1).

(1) Ange Roccha, *In Paral. comm. de camp*.

Le missel de Cîteaux indique ce même psaume avec quelques prières, comme devant être récitées après le *Pater* pour la paix de l'Église et des différents États. D'après le missel de Salisbury, édité à Paris en 1555, on doit, pendant le Carême et certains jours de férie, réciter, avant de dire *Pax Domini*, les trois psaumes : *Deus, venerunt gentes, Deus misereatur, Domine, in virtute tuâ*, avec l'antienne *Tua est potentia*, suivie de prières et de trois oraisons, dont la première est pour le recouvrement de la Terre-Sainte, la seconde pour le pape, la troisième pour le roi.

BONA.

USAGES ANCIENS RELATIFS AU MÉLANGE DES DEUX SAINTES ESPÈCES.

3. Outre la particule qu'on met à présent dans le calice après la fraction de l'hostie, on y en mettait autrefois une autre qui avait été envoyée par les évêques, ou bien celle qu'ils s'étaient réservée eux-mêmes pour le sacrifice suivant.

On voit par les Constitutions des papes Melchiade (1) et Sirice (2) et par la lettre d'Innocent I^{er} (3) à Decentius, que le pape et les autres évêques d'Italie envoyaient, tous les dimanches, aux prêtres des églises titulaires une partie de l'Eucharistie qu'ils avaient consacrée à la messe, et les prêtres, en signe de communion, mettaient cette particule dans le calice, en disant : *Pax Domini*, etc.

Les évêques aussi, le jour de leur sacre, recevaient de celui qui les consacrait, une grande hostie, qu'ils conservaient durant quelques semaines, pour en mettre chaque jour une partie dans le calice, au même endroit de la messe. — On voit encore, par de fort anciens manuscrits (4), qu'on gardait une partie de l'hostie consacrée par le pape à Pâques, à la Pentecôte et à Noël, pour la porter aux stations qui se faisaient durant le cours de l'année, et la mettre dans le calice, en disant : *Pax Domini*, lorsque le pape n'allait pas aux stations.

Le pape et les évêques, avant le quatrième siècle, recevaient l'Eucharistie des églises éloignées, comme la lettre de saint Irénée au pape Victor, touchant les églises d'Asie, le fait voir; et ils conservaient eux-mêmes, en disant la messe, une partie de l'hostie pour le sacrifice suivant.

Ces particules, qu'on envoyait aux églises, s'appelaient *fermentum*, *levain*, parce qu'on les regardait comme un levain de communion et

(1) Hic fecit ut oblationes consecratæ per ecclesias ex consecratu episcopi dirigerentur, quod declaratur fermentum. *Propyl. Act. SS. Mati*, p. 51.

(2) *Ibid.*

(3) *Epist. xxix.*

(4) *Codex Ratispon. Mabill. It German; Mus. Ital.*, t. II, p. 38.

de charité, qui marquait que le pape, les évêques et les prêtres offraient un même sacrifice, et qu'eux tous, avec les fidèles qui y participaient, avaient lieu de dire comme saint Paul : *Nous ne sommes tous ensemble qu'un seul pain et un seul corps, nous tous qui participons à un même pain* (1).

Selon les deux premiers Ordres romains (2) et Amalaire (3), on portait cette partie de la sainte Eucharistie dans une boîte devant le pape, lorsqu'il allait à l'autel. Il l'adorait avant que de commencer la messe; et c'est cette même particule qu'il mettait dans le calice, en disant : *Pax Domini*. Il est évident, par ces Ordres, que ce n'était point là une parcelle de l'hostie du jour, parce qu'on n'avait pas encore fait la fraction de la nouvelle hostie (4), dont on mettait aussi ensuite une parcelle dans le calice, en disant : *Fiat commixtio*, etc. Ce dernier mélange s'est toujours fait, et depuis qu'on ne réserve plus de parcelle de l'hostie, il a pris la place du premier.

Quant à la raison de ces usages, la parcelle réservée était mise dans le calice : 1^o en signe de communion avec ceux qui l'avaient envoyée ; 2^o pour joindre la consécration des jours précédents avec celle du jour même, et marquer ainsi l'unité et la continuité de sacrifice ; 3^o la particule réservée pouvait être mise dans le calice par une raison naturelle. C'est que les hosties étant autrefois plus épaisses qu'elles ne le sont à présent, cette parcelle pouvait être durcie et avoir besoin d'être humectée, pour qu'on pût la prendre plus facilement. Il est certain que, dans la plupart des églises grecques, où l'Eucharistie destinée aux malades est mise en réserve le Jeudi-Saint pour toute l'année, les prêtres la font ramollir (4) dans le vin en la donnant aux

(1) Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. I *Cor.*, x, 17.

(2) Subdiaconus, tenens manum suam in ore capsæ, ostendit Sancta pontifici... Pontifex salutatur Sancta et contemplatur ut si fuerit superabundans, præcipiat ut ponatur in conditorio. *Ord.* 1, n. 8.—Ad altare primò adorat Sancta. *Ord.* 11, n. 4.

(3) Episcopus veniens ad altare, adorat primò Sancta. *Anal. Eglog. Mabill.*, in *Ord. Rom.*, p. 36.

(4) Quùm dixerit : *Pax domini sit semper vobiscum*, faciens crucem tribus vicibus manu suâ super calicem, mittit Sancta in eum... Tunc pontifex rumpit Oblatam... Expletâ confractione... de ipsâ Sanctâ quam momorderit, ponit... dicens in calice : *Fiat commixtio*. *Ord.*, 1, n. 18 et 19.

Quùm dixerit : *Pax Domini sit semper vobiscum*, mittit in calicem de sanctâ Oblatâ; sed archidiaconus pacem dat episcopo priori; deindè cæteri per ordinem, et populus, separatim viri et fœminæ. Tunc pontifex rumpit Oblatam... expletâ confractione... de ipsâ sanctâ quam momorderit, ponit inter manus archidiaconi in calicem, faciens crucem ter dicendo : *Fiat commixtio*, etc. *Ord.* 11, n. 13.

(5) Voyez la lettre de Leo Allarius au P. Morin. *De recent. Græcorum templis*.

malades. Nous voyons dans Eusèbe (1) que celui qui porta l'Eucharistie au vieillard Sérapion, eut ordre de l'humecter; et le concile de Carthage (2), qui veut qu'on verse l'Eucharistie dans la bouche du malade, donne aussi lieu de croire qu'on la mêlait dans une liqueur. Les premiers chrétiens et les solitaires, qui portaient et conservaient l'Eucharistie chez eux, pouvaient en user ainsi; et, dans la manière de communier que l'archevêque de Corinthe, au dixième siècle, prescrivit au solitaire Luc, il est marqué (3) qu'en prenant la sainte hostie, il devait prendre en même temps du vin dans un petit vase destiné uniquement à ce ministère. La particule qu'on met encore le Vendredi-Saint dans du vin, est peut-être un reste de l'ancien usage. **LEBRUN.**

4. De même que le Christ a été brisé et broyé pour nos péchés, de même, pour avoir part à sa gloire, nous devons briser nos cœurs par la pénitence et mortifier tous nos sens.

Il nous faut, dit saint François de Sales, immoler souvent notre cœur à l'amour de Jésus sur l'autel même de la croix, en laquelle il immola le sien pour l'amour de nous. La croix est la porte royale, pour entrer au temple de la sainteté. Qui en cherche ailleurs, n'en trouvera jamais un seul brin.

DE LA VIE MORTE ET DE LA MORT VIVANTE.

« Il faut, dit saint François de Sales, que nous vivions d'une vie morte, et que nous mourions d'une mort vivante et vivifiante en la vie de notre Roi, de notre fleur, et de notre doux Sauveur. »

Voici l'éclaircissement de cette brève mais exquise sentence.

Ces antithèses, qui semblent avoir de la contradiction, sont le vrai langage et le pur style de l'Écriture. Saint Paul dit : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Jésus-Christ, en Dieu.* Et encore : *Jésus-Christ est mort pour nous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux.* En parlant de lui-même, ce grand apôtre dit : *Je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Vivre d'une vie morte, c'est vivre, non selon les sens et les inclinations naturelles, mais selon l'esprit et les inclinations surnaturelles. C'est une mort selon la nature, mais une vie selon l'esprit. Cela, c'est faire mourir le vieil homme en nous, pour faire naître de ses cendres le nouvel homme.

Et mourir d'une mort vivante et vivifiante, c'est mortifier et crucifier la chair avec ses convoitises, pour faire vivre l'esprit de la vie de

(1) Hist. Eccles., l. VI, c. xxxvi.

(2) Conc. Carthag., IV, can. lxxvi.

(3) Acta S. Lucæ, jun. auct. Biblioth. PP. et apud Boland, 7 febr.

la grâce, laquelle nous a été méritée par la vie et la mort de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui sait tirer la vie de la mort, comme Samson tira le rayon de miel et la viande de la gueule du lion dévorant. Certes, si nous ne mourons avec Jésus-Christ, nous ne vivrons point avec lui; et, si nous ne souffrons avec lui, nous ne régnerons point avec lui.

Esprit de saint François de Sales.

DE LA MORTIFICATION DES INCLINATIONS NATURELLES.

Une parole dorée de saint François de Sales et que l'évêque de Belley (1) nous déclare avoir ouïe quelquefois de sa bouche, c'est que *celui qui mortifie davantage ses inclinations naturelles, attire davantage les inspirations surnaturelles.*

Certes, la mortification intérieure et extérieure est un grand moyen pour attirer sur nous les faveurs du Ciel, pourvu qu'elle soit pratiquée en la charité et par la charité. Ceux qui portent la mortification de Jésus-Christ en leur corps et dans leur cœur, sont semblables à cette hostie du prophète Élie, sur laquelle descendit le feu du ciel, ou à cette boue dont il est parlé dans les Machabées, qui prit feu aux rayons du soleil.

Comme la manne céleste ne fut donnée à Israël dans le désert qu'après qu'il eut consommé toutes les farines qu'il avait emportées d'Égypte, ainsi les faveurs du Ciel sont-elles rarement départies à ceux qui se conduisent encore selon les inclinations de la terre. *Mon esprit*, dit le Seigneur, *ne demeurera point avec l'homme, parce qu'il est chair.*

MODÈLES DE MORTIFICATION ET DE PÉNITENCE.

Saint Pierre d'Alcantara.

O heureuse pénitence, qui m'a valu tant de bonheur ! Telles furent les paroles que sainte Thérèse recueillit de la bouche de saint Pierre d'Alcantara, la première fois qu'il lui apparut environné de gloire, pour la consoler après sa mort. Pierre était né dans l'opulence, d'un père qui gouvernait Alcantara, petite ville de l'Estramadure, en 1499. Ainsi la fortune et les honneurs étalèrent à ses yeux leurs charmes dès le berceau, et il eut le rare bonheur d'y demeurer insensible, et de préférer à toutes les jouissances de ce monde la vie de l'âme par son union avec Dieu. Sa piété, sa sagesse, aussi bien que son instruction, avaient tellement frappé tous les esprits, qu'on ne parlait de Pierre à Alcantara que comme d'un prodige; et il ne venait pourtant encore que de finir sa philosophie. Dans ce temps mou-

(1) J. P. Camus, *Esprit de saint François de Sales.*

rut son père ; et Alphonse de Barantes, son tuteur, l'envoya à Salamanca étudier le droit canon. Il y passa deux ans. Là, trois choses occupèrent exclusivement Pierre : l'étude, la prière et la visite des malades dans les hôpitaux. Sa conduite plut si universellement, que, maîtres et élèves, tous le citaient comme le parfait modèle d'un bon étudiant. Il revint ensuite à sa ville natale ; et si, profitant alors de la haute considération dont l'avaient entouré ses vertus, il fût entré dans la carrière des honneurs, sans doute que le monde l'eût comblé de ses faveurs les plus gracieuses et les plus signalées. Un instant, dit-on, le siècle sourit à son imagination de jeune homme ; car quel est donc celui qui, au moins une fois dans sa vie, ne rêve pas le bonheur ici-bas ? Mais bientôt Pierre découvrit la vanité dangereuse des brillantes carrières, qu'on lui offrait à parcourir dans le siècle ; et, brisant courageusement avec tout ce qui flatte la sensualité et l'orgueil, il se voua, à l'âge de seize ans, à une vie de prières et de mortifications, en entrant dans l'ordre des Cordeliers, au couvent de Manjarez. A peine eut-il atteint sa vingtième année, qu'il fut nommé supérieur à Badajoz dans l'Estramadure, et l'on n'attendit pas l'âge voulu par les constitutions de saint François, pour le nommer provincial de Saint-Gabriel. Ses austérités comparables à celles des plus fervents Pères du désert, et son habile et pieuse direction dans la conduite des âmes, de sainte Thérèse surtout, l'ont rendu célèbre dans l'Eglise, et cher à quiconque veut aller au ciel par la voie des souffrances et de la contemplation. Pierre mourut à Arenaz, entouré de ses frères en religion, dans la soixante-troisième année de son âge, en 1562.

Il n'y a pas deux voies pour aller au ciel ; il n'y en a qu'une, celle qu'a tracée Jésus, dans laquelle ont marché tous les Saints, et qui nous est indiquée par ces paroles du Sauveur : « *Renoncez-vous vous-même, prenez votre croix et suivez-moi* (1). »

Le marquis de Beauvau.

Le marquis de Beauvau avait reçu une éducation aussi soignée que chrétienne ; mais, dans un voyage qu'il fit à Paris, doué comme il l'était des agréments de l'esprit et du corps, il devint aisément la dupe du monde et de ses voluptés criminelles. Ses erreurs furent de courte durée. Atteint d'une maladie dangereuse, il envoya chercher un jésuite renommé pour son zèle, lui fit une confession générale, et promit à Dieu de vivre plus chrétiennement, s'il daignait lui rendre la santé. Sa promesse ne fut point vaine : peu après, il fut exposé à une

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me. *Matth.*, xvi, 24.

occasion prochaine d'offenser Dieu ; et ni le respect humain ni l'amour du plaisir ne purent le faire succomber à la tentation. En 1637, il épousa, à l'âge d'environ vingt ans, M^{lle} Marguerite de Ragecourt, fille du grand-maître de l'artillerie de Louvain. Quoique dès lors il ne fit pas encore une profession solennelle de la piété, sa vie régulière n'en était pas moins édifiante. Il assistait tous les jours à la messe, voulait que ses domestiques s'assemblassent le soir et le matin pour prier, leur faisait, après la prière commune, une lecture de piété, et ne souffrait chez lui ni jureurs, ni libertins, ni serviteurs adonnés au vin ou aux femmes. Sa maison était l'asile de tous les pauvres et de tous les affligés, et il aimait à y recueillir les religieux par respect pour la religion.

Plus tard, s'étant entièrement détaché du monde et dévoué à toutes les œuvres de piété, il jeûnait tous les vendredis et tous les samedis. Pendant le carême, il ne faisait usage que de légumes, et le Vendredi-Saint il ne prenait aucun aliment. On le voyait quelquefois pâlir par suite des douleurs que lui causaient les instruments de pénitence dont il était chargé, et, longtemps après sa mort, on les montrait comme un objet d'étonnement, de curiosité et d'édification. Son humilité égalait la rigueur de ses mortifications. Il ne parlait qu'avec une extrême confusion des crimes énormes de sa vie monstrueuse ; c'est ainsi qu'il s'exprimait. Un jeune homme qui croyait lui devoir sa conversion, l'étant venu voir un jour, et lui faisant compliment sur un habit de nouvelle mode qu'il avait mis : « Vous voyez, lui répondit-il, la mascarade qu'il faut que je fasse. Si je suivais mon inclination, qui me paraît fondée sur la justice, je n'aurais jamais d'habit qu'un sac, et je ne paraîtrais dans le monde que la corde au cou. N'est-ce pas une chose indigne, ajoutait-il, qu'un scélérat qui a mérité la mort cent fois, soit vêtu comme je le suis ? » Ces paroles étaient comme des flèches ardentes, qui pénétraient le cœur de celui qui l'écoutait. Mais, suivant les maximes de l'Évangile, ce pieux marquis ne s'ouvrait ainsi ni devant les mondains ni devant les impies ; il réservait ces épanchements pour ceux dans lesquels il reconnaissait des dispositions à ne pas recevoir en vain le don de la grâce.

Quand il se confessait, son attitude et sa physionomie indiquaient assez quelle était son horreur pour le péché.

Chaque fois qu'il communiait, toute la journée était consacrée à la prière, à genoux ou debout, immobile, les yeux fixés sur le Saint-Sacrement, sans qu'il parût incommodé de cette application et qu'il prit aucun relâche. Il estimait tant le don de la foi, que le 26 août, jour de sa naissance, il se levait à minuit, et allait faire son oraison à l'église, près des fonts sacrés où il avait reçu le baptême. Il y renouvelait avec ardeur toutes les promesses que l'on avait faites en son nom ; il rendait au Seigneur de ferventes actions de grâces du bien-

fait de la régénération, demandant avec instance, non-seulement de vivre et mourir dans la foi, mais même de répandre son sang pour la confesser, s'il était un jour trouvé digne de cette faveur.

L'abbé CARRON.

TRENTE-NEUVIÈME INSTRUCTION.

Agnus Dei. — RAISON DE CETTE TRIPLE INVOCATION. — TRIPLE REPOS A SOUHAITER AUX DÉFUNTS. — POURQUOI ON SE FRAPPE LA POITRINE A *Miserere nobis.* — PRIÈRE *Domine Jesu Christe.* — LA PAIX DE JÉSUS DIFFÉRENTE DE CELLE DU MONDE.

Agnus stantem tanquàm occisum.

Voilà l'Agneau en état de victime.

Apoc., v, 6.

Après le mélange de la parcelle consacrée avec le précieux sang, le prêtre, se tenant un peu incliné et ayant les yeux dirigés et fixés sur la divine hostie, vers laquelle se concentrent toutes ses pensées et tous ses désirs, dit à haute voix :

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

Jusqu'à présent, dans toutes nos oraisons, nous avons invoqué nominativement Dieu le Père ou la sainte Trinité. Maintenant, c'est à Jésus-Christ lui-même que nous nous adressons directement, comme étant l'Agneau de Dieu, immolé pour notre salut, la seule victime capable d'expier nos péchés et de nous faire parvenir à cette paix si désirable, à cette unité divine, qui commence sur la terre

et se consomme dans le ciel. Il va se donner à nous ; il va nous servir de nourriture ; voilà pourquoi nous le supplions de préparer dignement le cœur qui doit le recevoir.

Agneau de Dieu. Que cette appellation est douce et touchante ! Qu'elle est capable de nous inspirer confiance et amour ! De toutes les victimes anciennes, aucune ne figurait mieux que l'Agneau la douceur, la pureté, l'innocence de l'hostie de la nouvelle loi. Aussi le divin Sauveur nous est-il représenté dans les saintes Écritures comme l'Agneau de Dieu chargé de nos iniquités (1) ; et, parce qu'il s'offrit à son Père, dès les premiers temps, pour être notre Rédempteur, saint Jean, dans l'Apocalypse, nous le montre comme immolé dès l'origine du monde (2). Jésus-Christ est donc l'Agneau véritable, éternel, qui est venu réaliser toutes les figures et accomplir toutes les promesses. Ce n'est plus l'Agneau d'Abel, d'Abraham, de Moïse, ce n'est plus l'Agneau des hommes, c'est l'Agneau de Dieu, seul digne de lui plaire et de l'apaiser. C'est l'Agneau immolé, non plus seulement pour un individu, pour une famille, une nation ou une génération, mais pour toutes les générations, pour le genre humain tout entier. C'est l'Agneau, dont le sang n'est plus appliqué extérieurement sur les portes des maisons, comme celui de l'agneau pascal, mais coule dans nos veines et nos cœurs, pour nous purifier et nous fortifier. Oh ! que j'aime à invoquer le Seigneur, sous cette dénomination : Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde ! C'est ainsi que le saint précurseur, Jean-Baptiste, voyant Jésus qui venait à lui, le désigna aux Juifs, en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde¹ (3). »

(1) Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum... Quasi agnus coram tondente se obmutescet. *Is.*, LIII, 6, 7.

(2) Agnus occisus à constitutione mundi. *Apoc.*, XIII, 8.

(3) C'est de cet éloge que le saint précurseur a fait de Jésus-Christ, qu'est venue la coutume de représenter ce divin Sauveur sous l'em-

Oui, Jésus-Christ est le véritable agneau, qui porte, ôte, efface les péchés du monde. Il les porte, car Dieu le Père l'a chargé de toutes nos iniquités, et il en a accepté le poids énorme. Il les ôte, les efface, les expie, car, ainsi que le dit le prince des apôtres, ce n'a point été par des choses corruptibles, comme l'or ou l'argent, que nous avons été rachetés, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, Agneau sans tache et sans défauts, qui a été prédestiné avant la création du monde et qui a été manifesté dans les derniers temps pour l'amour de nous (1). Il ôte les péchés du monde, ces péchés que l'amour du monde et de nous-mêmes nous a fait commettre. Quelque énormes, quelque hideux qu'ils soient, ils sont absolument expiés par son sacrifice.

Ayez pitié de nous. Hélas ! notre misère est grande ; mais votre bonté est infinie, ô Dieu d'amour. Maintenant que vous êtes là devant nous, en cet état de victime où vous vous êtes réduit pour notre salut ; maintenant que nous pouvons vous parler comme bouche à bouche et cœur à cœur ; maintenant que nous vous invoquons sous celui de vos noms le plus doux et le plus tendre, notre prière ne peut qu'être exaucée, et y eût-il sept sceaux qui fermassent le ciel, comme autrefois le livre de l'Apocalypse, ô Agneau de Dieu, vous sauriez les lever pour nous.

Nous répétons trois fois l'*Agnus Dei*, pour montrer par cette instante prière le besoin infini que nous avons de la grâce et notre vif désir de l'obtenir. On peut dire encore que ce nombre mystérieux a été établi :

1° A cause des trois genres de péchés, dont nous débûme d'un agneau, coutume que le concile *In Trullo* eut l'impudence de blâmer (Can. viii). Mais l'Eglise romaine s'opposa aux tentatives de ce faux concile, et conserva l'ancien usage.

(1) *Scientes quòd non corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vanà vestrà conversatione paternæ traditionis, sed pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi et incontaminati ; præcogniti quidem ante mundi constitutionem, manifestati autem novissimis temporibus propter vos.* I *Pet.*, I, 18, 19, 20.

mandons la rémission, des péchés de pensées commis par l'esprit, des péchés de paroles commis par la bouche, des péchés d'action commis par nos divers organes ;

2° Pour marquer les trois grands biens que nous désirons, qui sont : le pardon pour le passé, l'aide et le secours pour le présent, la paix pour l'avenir ;

3° Pour honorer les trois états, où le corps du Sauveur s'est trouvé pour nous, vivant sur la terre, reposant dans le tombeau, régnant dans la gloire ;

4° Pour rappeler la triple fin pour laquelle il est descendu du ciel sur la terre, savoir : pour nous délivrer de la misère du péché, pour nous racheter du mal de la peine, pour nous faire participer à la plénitude de la grâce.

A la troisième invocation, au lieu de *Ayez pitié de nous*, on dit : *Donnez-nous la paix*, parce que ce n'est qu'après avoir obtenu la miséricorde de Dieu que nous pourrions avoir la paix, qui est le fruit et la suprême récompense de la grâce.

Remarquons ici qu'en donnant à notre Sauveur le titre d'Agneau, qui a été égorgé et qui nous a rachetés par son sang, l'Eglise reconnaît son humanité ; en publiant qu'il ôte et qu'il efface les péchés du monde, elle reconnaît sa divinité. Et c'est comme Dieu fait homme, qu'elle le supplie d'avoir pitié de nous. Après lui avoir deux fois demandé cette grâce, elle s'exprime plus clairement, et elle le conjure de mettre le comble à sa bonté envers ses enfants, en leur donnant sa paix, qui commence notre union avec Dieu ici-bas et qui la couronne dans l'éternité.

Aux messes des défunts, l'Eglise, tout occupée des âmes du Purgatoire, demande pour elles le repos, c'est-à-dire la cessation de leurs peines : *Dona eis requiem* ; et la troisième fois, elle ajoute : « Donnez-leur le repos éternel, » c'est-à-dire le comble de la félicité au sein de Dieu. *Dona eis requiem sempiternam* ².

Nous pouvons remarquer ici avec un célèbre litur-

giste (1), que nous devons souhaiter aux fidèles défunts un triple repos : 1° la fin de leurs souffrances, 2° la gloire de leur âme, 3° la gloire de leur corps. Le premier repos ne serait pas parfait, parce qu'il ne suffit pas que la peine cesse; il nous faut encore la gloire, pour nous unir à Dieu et nous reposer en lui. Le second n'est pas même complètement le repos éternel, car, d'après saint Augustin, avant la résurrection générale, il restera toujours dans les âmes un désir naturel de reprendre leur corps, qui a été le compagnon de leurs travaux et l'instrument de leurs victoires. Le repos sera complet et éternel, lorsque les âmes, qui jouissent de la présence de Dieu, se seront réunies à leur corps, et s'enivreront avec lui au torrent des délices éternelles. C'est en vue de ce triple repos, qu'on fait, aux messes des morts, les trois invocations : *Dona eis requiem*, et qu'on ajoute à la fin de la dernière le mot *æternam*, car, dans l'éternité, tout sera accompli, et nous serons tous consommés en Dieu.

Le célébrant dit l'*Agnus Dei* à haute voix, afin qu'à ce moment de la réception du pain céleste, qui donne la vie aux bons et la mort aux méchants, les fidèles puissent s'unir plus particulièrement à lui, pour obtenir la miséricorde de ce grand Dieu, qui trouve des taches jusque dans ses anges.

Il se frappe la poitrine à *Miserere nobis*, pour marquer par ce signe la componction de son cœur, et à *Dona nobis pacem*, pour exprimer son grand désir de posséder la paix, et pour indiquer que c'est là, dans le cœur, qu'est le grand et le seul obstacle à la paix, le péché que nous avons commis, mais que nous détestons; et nous supplions l'Agneau divin de nous l'ôter.

Il ne se frappe pas la poitrine aux messes des morts, parce que le repos qu'il demande pour les fidèles trépassés, ne le détermine pas à ce geste, et que ce n'est pas

(1) Durand, *Ration.*, l. IV, c. LII, n. 5.

pour lui qu'il sollicite la clémence de Jésus-Christ. Il s'oublie en quelque sorte lui-même, pour ne s'occuper que des besoins des âmes qui souffrent dans le feu purifiant³.

Aux grandes messes, les belles et suaves paroles de l'*Agnus Dei*, dont la triple répétition augmente encore le charme, sont chantées par le chœur sur un ton pénétrant, qui nous rappelle le pur et ravissant cantique que font retentir dans le ciel les voix virginales de ce chœur d'élite, qui a le privilège d'accompagner partout l'Agneau divin. A ces chants du peuple chrétien, l'orgue mêle ses pieuses et célestes harmonies ; et tout cet ensemble forme comme un admirable prélude musical, pour nous préparer aux tendresses, aux ineffables douceurs de la divine communion.

Cependant le diacre et le sous-diacre sont aux deux côtés du célébrant, ayant comme lui les yeux fixés sur la sainte hostie ; ils disent avec lui les trois invocations, et se frappent à chaque fois la poitrine. Oh ! que ce cérémonial est éloquent ! Comme ces têtes respectueusement inclinées, comme ces yeux fixés et dirigés vers l'Eucharistie, centre commun où aboutissent leurs pensées et leurs désirs, comme ces poitrines frappées expriment vivement le repentir, la foi, l'ardeur de la prière, la confiance filiale, le séraphique amour ! Et nous, à la vue de ces rites augustes, sous l'influence de telles merveilles, serons-nous distraits, froids, insensibles ? Ah ! plutôt, frappons-nous la poitrine comme les ministres de l'autel, et, animés des mêmes sentiments, demandons au Fils de Dieu les douces vertus, dont l'Agneau est l'emblème. Disons-lui du fond du cœur : « Oui, ayez pitié de nous, ô tendre Agneau, dont l'innocence désarme le courroux céleste, dont la bonté supporte nos injures, dont la douceur ravit les anges et les hommes. Faites que nous nous attachions à vous, et que nous vous aimions dans toute la sincérité de notre âme ; maintenant que vous venez à nous sous cette aimable forme d'agneau, afin que nous n'ayons pas

à trembler le jour où vous viendrez, comme un lion terrible, venger sur les pécheurs votre charité méconnue⁴.

Comme le célébrant vient de supplier l'Agneau de Dieu de donner la paix aux fidèles et à lui-même, il poursuit cette idée, dans l'oraison qui suit :

Domine Jesu Christe, qui dixisti apostolis tuis : Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis, ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiæ tuæ, eamque secundum voluntatem tuam pacificare et coadunare digneris, qui vivis et regnas Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos apôtres : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, n'ayez pas égard à mes péchés, mais à la foi de votre Église ; et daignez, selon votre volonté, la pacifier et la réunir, vous qui, étant Dieu, vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La paix est si rare, durant les jours de notre pèlerinage sur la terre, elle est un bien si désirable que l'Église multiplie, avec une admirable variété, ses prières pour la demander. Ces instances sont tout-à-fait conformes à la nature de notre cœur ; car plus on désire un bien, plus on craint de ne pas l'obtenir, et plus on met d'empressement et d'ardeur à le demander ; et on emploie toutes les formes du langage pour renouveler sa demande, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au terme de ses vœux. Voilà pourquoi l'Église réitère à diverses reprises ses supplications pour la paix, avec une convenance parfaite de paroles, simples et pieuses, profondes parfois et sublimes, et toujours en harmonie avec le sentiment de notre faiblesse et de nos besoins.

Pour montrer que la paix est le plus grand avantage des chrétiens et un don ineffable de Dieu, le prêtre rappelle que le divin Sauveur, en donnant à ses apôtres les marques les plus vives de son amour, la veille de sa mort, leur avait dit : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. » Il y a, d'après saint Augustin (1), une grande différence entre la paix que Jésus-Christ laisse, et la paix

(1) D. Aug., *Tract. 7 in Joan.*, n. 3 et 4.

qu'il donne. La première est celle qui vient de la bonne conscience et de la fidélité à la loi de Dieu ; elle produit le calme et la joie dans la partie supérieure de l'âme ; mais elle n'est pas exempte de troubles et d'inquiétudes, puisque, dans ce bas monde, nous sommes exposés à la perdre, et que, pour la conserver, il faut combattre sans cesse. Quant à la paix que Jésus-Christ donne, c'est sa paix, celle dont il jouit lui-même et qu'il destine aux fidèles dans le ciel. C'est une paix stable, parfaite, éternelle, qui exclut tout trouble et nous comble de joie. Demandons-la instamment cette paix du Seigneur, et souhaitons-la-nous les uns aux autres avec une entière charité.

Elle n'appartient qu'à ceux qui accomplissent la loi de Dieu (1) ; et, comme les péchés y mettent obstacle, le célébrant conjure le Seigneur de n'avoir pas égard à son indignité personnelle, mais à la foi de l'Église. C'est comme s'il disait : « Je suis pécheur, il est vrai ; mais détournez vos yeux de mes offenses, et considérez la foi de cette Église, dont je suis le ministre. » En effet, c'est la foi qui prie, et l'Église catholique seule, étant la maison de la vraie foi, a reçu l'esprit de prière ; et les gémissements ineffables de cette chaste colombe sont écoutés du Seigneur. C'est donc, ô mon Dieu, votre Église, pure et sainte, qui vous marque par ma bouche ses empressements pour la paix.

Daignez la pacifier et la réunir, c'est-à-dire lui donner la paix avec vous et l'union entre tous ses membres. La paix avec Dieu, la paix avec nos frères, voilà ce qui constitue la religion tout entière. « Vous aimerez le Seigneur Dieu de tout votre cœur, et le prochain comme vous-mêmes. En cela consistent toute la loi et les prophètes. » Daignez ainsi pacifier votre Église et la réunir, en lui donnant votre grâce, en lui donnant la charité, ce doux lien des cœurs. Daignez la pacifier *selon votre volonté* ; or,

(1) Pax multa diligentibus legem tuam. Ps. cxviii, 165.

votre volonté est que, par la bonté, la douceur, la patience, le support mutuel, nous ne fassions tous ensemble qu'un, comme vous ne faites qu'un avec le Père céleste. Puissions-nous l'avoir nous-mêmes, cette bonne volonté; mais c'est à vous à la former en nous, c'est à vous à les produire dans nos cœurs, ces saints désirs d'une paix pure, stable, parfaite, pleine de joie, telle que vous la possédez; telle que vous pouvez nous la donner, vous seul, qui, étant Dieu, vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Cette oraison de la paix ne se récite pas aux messes des morts, attendu que les défunts, ne se trouvant plus au milieu des perturbations et des vicissitudes de cette vie, n'ont plus besoin de cette paix que nous sollicitons pour l'Église militante. Pour eux, il n'y a de paix à espérer qu'après leur délivrance.

La paix est un des principaux caractères des enfants de Dieu. Conservons-la avec le plus grand soin, si nous avons le bonheur d'en jouir; efforçons-nous de la rétablir, partout où elle manque; évitons tout ce qui pourrait la troubler; gardons-nous surtout des passions vicieuses, source féconde de querelles, de haines, d'orages et de tempêtes.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

L'Agneau saint de son sang va sceller le traité,
Qui nous réconcilie à son Père irrité.

L. RACINE.

SAINT JEAN APPELLE JÉSUS L'AGNEAU DE DIEU.

1. *Jean vit Jésus qui venait à lui; et il dit : Voici l'Agneau de Dieu; voici celui qui ôte les péchés du monde* (1). Il faut bien entendre ce témoignage de saint Jean-Baptiste, où il découvre un grand secret de Jésus-Christ. Il le vit donc venir à lui; car le Sauveur continua

(1) Vidit Joannes Jesum venientem ad se et ait : Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. *Joan.*, 1, 29.

l'acte d'humilité qu'il avait fait, lorsque Jean étonné de son abaissement, s'écria : *Je dois être baptisé par vous, et vous venez à moi !* Mais il fallait que Jésus honorât Jean qui lui rendait témoignage, et qu'il confirmât sa mission en allant à lui. Car si Jean devait faire connaître Jésus, Jésus aussi devait faire connaître Jean en son temps, d'une manière bien plus haute ; et c'est un des mystères compris dans cette parole : *Laissez-moi faire, car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice* (1), c'est-à-dire nous rendre l'un à l'autre le témoignage mutuel que nous nous devons. Jean donc, voyant Jésus venir à lui encore une fois, le montra à tout le peuple, en disant : *Voici l'Agneau de Dieu. Voici celui qui ôte le péché du monde.* Tous les jours, soir et matin, on immolait dans le temple un agneau, et c'était là ce qu'on appelait *le sacrifice continu ou perpétuel* (2). Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre. Peut-être même que Jésus s'approcha de lui, à l'heure où tout le peuple savait qu'on offrait ce sacrifice. Quoi qu'il en soit, dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur, lui qui l'avait fait connaître comme *le Fils unique dans le sein du Père* (3) dont il venait déclarer les profondeurs, le fait connaître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet agneau, qu'on offre soir et matin en sacrifice perpétuel, soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu ; voici celui qui s'est mis *en entrant au monde à la place de toutes les victimes* (4). C'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain, et qui seul peut expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres, et qui pour cela peut être appelé *le péché du monde*, c'est-à-dire, le péché d'Adam, qui est celui de tout l'univers. Mais, en ôtant ce péché, il ôte aussi tous les autres. Venez à lui, petits et grands, comme à celui qui vous purifie de tous vos péchés. « Car nous n'avons pas été rachetés de nos erreurs par « or ni par argent, mais par le sang innocent de Jésus-Christ comme « d'un agneau sans tache, prévu et prédestiné avant tous les temps,

(1) Sine modò, sic enim decet nos implere omnem justitiam. *Matth.*, III, 15.

(2) Hoc est quod facies in altari : Agnos anniculos duos per singulos dies jugiter, unum agnum manè et alterum vespere. *Exod.*, XXIX, 38, 39. — Hæc sunt sacrificia quæ offerre debetis : Agnos anniculos immaculatos duos quotidie in holocaustum sempiternum ; unum offeretis manè et alterum ad vespertum. *Num.*, XXVIII, 3, 4.

(3) Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à Patre. — Deum nemo vidit unquam ; unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *Joan.*, I, 14, 18.

(4) Sacrificium et oblationem noluisti, aures autem perfecisti mihi. Holocaustum et pro peccato non postulasti ; tunc dixi : Ecce venio. *Ps.* XXXIX, 9, 10. — Ideò ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi ; holocaustum pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio. *Hebr.*, X, 5, 7, 8.

« et déclaré dans nos jours (1). » Baptisons-nous donc dans ce sang ; je m'y suis baptisé moi-même ; et, dès le sein de ma mère, j'en ai senti la vertu. Je le montre donc aux autres, moi qui l'ai connu le premier. Regardez-le cet Agneau de Dieu, qu'Isaïe a vu en esprit, lorsqu'il le représente comme l'*Agneau qui se laissera non-seulement tondre mais écorcher*, pour ainsi parler, et *immoler sans se plaindre* (2), que Jérémie voyait et représentait en sa personne, lorsqu'il dit : *Je suis comme un agneau innocent, qu'on porte au sacrifice* (3). Le voilà cet Agneau si doux, si simple, si patient, sans artifice, sans tromperie, qui sera immolé pour tous les pécheurs. Il a déjà été immolé en figure ; et on peut dire en vérité *qu'il a été tué et mis à mort, dès l'origine du monde* (4). Il a été massacré en Abel le juste. Quand Abraham voulut sacrifier son fils, il commença en figure ce qui devait être achevé en Jésus Christ. On voit encore s'accomplir en lui ce que commencèrent les frères de Joseph. Jésus a été haï, persécuté, poursuivi à mort par ses frères ; il a été vendu en la personne de Joseph, jeté dans une citerne, c'est-à-dire livré à la mort ; il a été avec Jérémie dans le lac profond, avec les enfants dans la fournaise, avec Daniel dans la fosse aux liens. C'était lui qu'on immolait en esprit dans tous les sacrifices. Il était dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'arche, lorsqu'il vit dans l'arc-en-ciel le sacrement de la paix ; il était dans ceux que les patriarches offrirent sur les montagnes, dans ceux que Moïse et toute la loi offraient dans le tabernacle et ensuite dans le temple ; et, n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure, il veut maintenant l'être en vérité. En le voyant donc comme l'*Agneau de Dieu*, saint Jean le voyait déjà comme nageant dans son sang. Nous l'avons en cet état dans l'Eucharistie, et encore que son sang ne soit plus répandu avec violence, il y ruisselle dans le calice ; il y coule dans nos corps et dans nos cœurs. Plongeons-nous dans le sang de cet Agneau ; *portons ses plaies et sa mortification en nos corps* (5). Toujours tué, toujours immolé, il veut encore l'être en nous comme dans ses membres.

(1) *Scientes quòd non corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vanâ vestrà conversatione paternæ traditionis, sed pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi et incontaminati, præcogniti quidem ante mundi constitutionem, manifestati autem novissimis temporibus propter vos. I Pet., 1, 18, 19, 20.*

(2) *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. Is., LIII, 7.*

(3) *Et ego quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam. Jerem., XI, 19.*

(4) *Qui occisus est ab origine mundi. Apoc., XIII, 8.*

(5) *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes. II Cor., IV, 10.*

SAINT JEAN APPELLE ENCORE UNE FOIS JÉSUS-CHRIST L'AGNEAU DE DIEU.

Jean était avec deux de ses disciples; et, regardant marcher Jésus (apparemment encore pour venir à lui), il dit : Voici l'Agneau de Dieu. Et ses deux disciples l'entendirent comme il parlait ainsi et ils suivirent Jésus (1). Le temps que Jean devait demeurer en liberté était court, et il multiplie, comme on voit, coup sur coup son témoignage. *Voici*, dit-il encore une fois, *l'Agneau de Dieu*; et à l'instant deux de ses disciples se détachèrent de lui, pour s'attacher à Jésus devenu le maître des disciples de saint Jean; et on voit comment il lui préparait la voie.

Pendant qu'ils le suivaient, Jésus leur dit : Que cherchez-vous? Et ils répondirent : Maître, où demeurez-vous (2)? Car ils voulaient tout-à-fait se donner à lui. *Et Jésus leur dit : Venez et voyez.* N'en croyez plus personne; venez et voyez vous-mêmes; car quand on vient, et qu'on veut voir de bonne foi, on connaît bientôt. *Ils suivirent donc Jésus et ils passèrent avec lui le reste du jour; et il était environ la dixième heure du jour.* On conjecture de là que c'était à la fin de la journée, et à peu près au temps où l'on offrait le sacrifice du soir; ce qui donna une nouvelle occasion à Jean de répéter : *Voici l'Agneau de Dieu (3).*

Allons donc à Jésus avec ses disciples à l'heure de l'immolation. Voyons nous-mêmes où Jésus habite; et, non contents de le voir par une stérile spéculation, achevons avec lui la journée. Heureuse journée, heureuse nuit, que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison! Seigneur, où habitez-vous? *Dites-moi, céleste époux, où vous habitez, afin que j'y aille aussi fixer ma demeure, et que mon âme errante et vagabonde n'aille pas courir de çà et de là avec d'autres que vous; car je ne veux point m'y arrêter, quoique peut-être ils se disent ou qu'ils soient vos compagnons (4).* Je ne veux m'attacher qu'à vous; et vos compagnons, même ceux qui marchent avec vous, me détourneraient de ma voie, si j'avais de l'attache pour eux. *Oh! venez! oh! voyez! oh! demeurez!* Que ces paroles sont douces! Et qu'il est doux de savoir où Jésus habite!

BOSSET, *Élévations.*

(1) Alterâ die iterum stabat Joannes, et ex discipulis ejus duo. Et respiciens Jesum ambulantiem dixit: Ecce Agnus Dei. Et audierunt eum duo discipuli loquentem, et secuti sunt Jesum. *Joan.*, 1, 35, 36, 37.

(2) Conversus autem Jesus et videns eos sequentes se, dicit eis: Quid quaeritis? Qui dixerunt ei: Rabbi (quod dicitur interpretatum Magister) ubi habitas? Dicit eis: Venite et videte. *Joan.*, 1, 38, 39.

(3) Alterâ die, vidit Joannes Jesum venientem ad se, et ait: Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. *Joan.*, 1, 29.

(4) Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie, ne vagari incipiam post greges sodalium tuorum. *Cantic.*, 1, 6.

AGNUS DEI.

2. C'est le pape Sergius I^{er}, au septième siècle, qui, au rapport d'Anastase, prescrivit que, vers le moment de la fraction du corps du Sauveur, le peuple et le clergé chanteraient : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis*. Longtemps avant, les Grecs dans le sacrifice faisaient mention de l'Agneau de Dieu, mais non sous forme de prière. On lit dans la liturgie de saint Jacques : « Voilà l'Agneau de Dieu, le Fils du Père, celui qui efface les péchés du monde. » Et dans la liturgie de saint Jean Chrysostome : « Il est rompu, il est divisé l'Agneau de Dieu, le Fils du Père. » Mais cette mention de l'Agneau, dans les liturgies grecques, n'est pas une invocation directe du divin Sauveur comme dans l'Eglise latine.

Remarquons encore que, selon la prescription du pape Sergius, le célébrant ne disait point l'*Agnus Dei*, mais le chœur seulement le chantait. Ce ne fut que trois siècles plus tard qu'il fut récité par le célébrant. Le seul Samedi-Saint n'admit pas l'innovation ; ce qui explique l'absence de l'*Agnus Dei* à la messe de ce jour.

Selon le cardinal Bona, ce pape établit que l'*Agnus Dei* serait chanté trois fois. D'après Lebrun, ce fut longtemps après ce pape que s'introduisit la coutume de le répéter trois fois, pour remplir l'intervalle de la fraction à la communion.

Dans le principe, chacune de ces invocations était terminée par la formule *Miserere nobis* ; mais vers le onzième siècle, l'Eglise étant assaillie par une foule de calamités, ainsi que le rapporte Innocent III (1), ou bien encore pour faire cesser le schisme, comme le prétendent quelques autres auteurs, on statua qu'à la troisième répétition, au lieu de *Miserere nobis*, on dirait : *Dona nobis pacem*. On ignore quel pontife a introduit le premier cette modification. Elle fut adoptée partout, sauf dans la basilique de Latran, qui a toujours gardé l'ancienne coutume. Le diacre Jean dit que cette illustre église ne dit pas : *Dona nobis pacem*, parce qu'elle est l'image du ciel, où règne une paix perpétuelle. Cette raison n'a de mérite que parce qu'elle est mystique. Son Ordo particulier dit formellement que c'est pour se conformer au rit antique (2).

Si nous en croyons l'abbé Robert (3), la sainte Vierge elle-même aurait apporté du ciel cette prière pour la paix. Il raconte, en effet, qu'elle apparut à un bûcheron, qui travaillait dans une forêt, et qu'elle lui remit une sorte de médaille, sur laquelle était son image avec celle de son Fils, autour desquelles se lisait cette inscription : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la

(1) De Myster. Miss. lib. c. v.

(2) Ecclesiæ ritu antiquo servato.

(3) In supplem. chronic. Sigeb. Ann. 1183.

paix. » Elle lui commanda de la porter à l'évêque et de lui dire que ceux qui désiraient la paix de l'Église, devaient se faire des médailles du même genre, pour les porter en signe de paix. C'était à l'époque où le roi d'Aragon et Raymond, comte de Saint-Gilles, étaient prêts à se livrer bataille, en l'an 1180. Les deux armées comprirent que Dieu voulait la paix, et elle fut conclue.

TROPES DE L'AGNUS DEI.

Le cardinal Bona cite l'exemple suivant d'intercalations faites à l'*Agnus Dei*, qu'il a trouvées dans un ancien missel manuscrit.

Agnus Dei qui tollis peccata mundi, crimina tollis, aspera mollis, Agnus honoris, miserere nobis.

Agnus Dei qui tollis peccata mundi, vulnera sanas, ardua planas, Agnus amoris, miserere nobis.

Agnus Dei qui tollis peccata mundi, sordida mundas, cuncta fecundas, Agnus odoris, dona nobis pacem.

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, *qui ôtez les crimes, adoucissez ce qui est rude, Agneau d'honneur, ayez pitié de nous.*

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, *qui guérissez les blessures, aplanissez ce qui est raboteux, Agneau d'amour, ayez pitié de nous.*

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, *qui purifiez les souillures, qui fécondiez tout, Agneau de bonne odeur, donnez-nous la paix.*

Mieux vaut mille fois le simple *Agnus Dei*, que cette paraphrase prétentieuse et de mauvais goût.

AGNEAU PASCAL.

3. On sait que, chez les Juifs, la manducation de l'Agneau pascal était une des cérémonies les plus importantes de la loi. Tout le monde connaît le rit et la signification de cette cène légale.

C'est en mémoire de notre divin Sauveur, véritable Agneau immolé pour nous, qu'autrefois, dans plusieurs églises, s'était établie la coutume de bénir solennellement, et de manger un agneau à la fête de Pâques. Un très-ancien missel du Vatican marque la bénédiction de cet agneau pascal à la fin du *Nobis quoque peccatoribus*, aux mots : *per quem omnia*. On trouve une bénédiction semblable dans l'ancien sacramentaire gallican. Le onzième Ordre romain, qui est du douzième siècle, décrit la cérémonie de la manducation d'un agneau, le jour de Pâques. Cinq cardinaux, cinq diacres, le primicier du Chapitre de Saint-Pierre, le prieur basilicain et le pape, en tout treize, représentant les douze apôtres et Notre-Seigneur, se plaçaient autour d'une table, couchés à la manière orientale, et mangeaient un agneau rôti, que le pape avait préalablement béni. Le pontife en mettait un morceau à la bouche du prieur basilicain, en disant : « Ce que vous devez faire, faites-le au plus tôt. Comme il l'a reçu pour sa damnation, recevez-le pour votre

salut (1). » On voit que le prieur représente ici le traître Judas. Le reste de l'agneau était distribué aux autres convives et même à d'autres personnes. Pendant cette cérémonie, on chantait une prose avec accompagnement d'orgue; puis on baisait les pieds du pape, qui donnait à chacun un coup de vin et une pièce de monnaie (2), celle-ci par les mains du maître d'hôtel.

Les fidèles étaient aussi dans l'usage de pratiquer cette cérémonie. A Marseille, le jour de Pâques, on mangeait un agneau rôti. Cette cérémonie avait lieu après l'heure de tierce; et, pendant ce temps, on lisait le livre de la Cité de Dieu de saint Augustin. Il y a longtemps qu'elle est abolie. Il en était de même chez les Arméniens. L'évêque, les prêtres et les fidèles, prenaient part à ce festin symbolique, qui avait lieu à l'église.

Le père Garnier, jésuite, dit (3) que le jour de sainte Agnès, on présente à l'offrande, des agneaux pendant l'*Agnus Dei*. Cette cérémonie n'est évidemment qu'une pieuse allusion au nom de la Sainte; ce qui explique pourquoi on représente sainte Agnès avec un agneau auprès d'elle.

Nous avons dit que, pendant que le pape et les cardinaux mangeaient l'Agneau pascal, on chantait une prose grecque. En voici la double traduction latine et française :

Pascha sacrum nobis hodiè ostensum est, Pascha novum, sanctum Pascha, mysticum Pascha, maximè venerabile Pascha Christi Redemptoris, Pascha magnum, Pascha fidelium, Pascha portas nobis paradisi reseraus, Pascha omnes reformans mortales, Novum pascam, Christe, conserva.

Une Pâque sacrée se dévoile aujourd'hui à nos regards; Pâque toute nouvelle, Pâque sainte, Pâque éminemment vénérable du Christ s'immolant pour nous racheter, Pâque sans tache, Pâque pleine de grandeurs, Pâque des fidèles, Pâque nous ouvrant les portes naguère fermées du paradis, Pâque régénérant tous les mortels! O Christ, conservez le nouveau pape. PASCAL, *Origines*.

Parmi les calomnies contre l'Église romaine, que Photius écrivit au roi de Bulgarie et que ce dernier transmettait au pape Nicolas, on trouve la suivante, à savoir : Que cette église, le jour de Pâques, bénissait un agneau à la manière des juifs et l'offrait sur l'autel conjointement avec le corps du Seigneur. Or, c'est là un impudent mensonge; car encore que l'Église romaine eût continué de bénir la chair de cet agneau, toutefois on ne le plaçait point sur l'autel; il n'était ni béni ni offert conjointement avec le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était une pure cérémonie, en l'honneur de Jésus-Christ, l'Agneau immaculé, qui a été immolé pour notre salut.

(1) Quod facis, fac citius; sicut accepit ad damnationem, tu accipe ad remissionem.

(2) Unum byzantinum.

(3) *Journal des Papes*.

Walfred Strabon (1), emporté par un zèle exagéré, a blâmé cette pratique comme superstitieuse et entachée d'erreur. « Mais, dit le cardinal Bona, je ne vois pas pourquoi cet auteur s'élève avec tant d'aigreur contre une coutume très-ancienne, approuvée par l'Eglise, et encore aujourd'hui en vigueur, puisqu'il convient lui-même que cet agneau n'est point placé sur l'autel, ni au-dessous, ni même auprès, et, à plus forte raison, ni consacré avec le corps du Sauveur, comme le prétendait méchamment Photius, mais qu'il est sanctifié par une bénédiction particulière, bien différente de la consécration de l'Eucharistie. »

LE C. BONA.

AGNUS DEI BÉNIT.

4. C'est encore pour honorer le divin Sauveur que s'est établi l'usage de bénir, de distribuer et de conserver précieusement de pieuses figures de l'Agneau divin.

Nous pensons qu'on lira ici avec quelque plaisir les détails suivants sur la bénédiction solennelle qui s'en fait à Rome, et dont on retrouve des vestiges dans la plus haute antiquité, puisque des monuments du cinquième siècle en ont conservé le souvenir. Ces *Agnus* sont de petites médailles de cire blanche, de forme ovale, représentant d'un côté un agneau qui tient l'étendard de la croix, et de l'autre la figure d'un saint.

La cire vierge signifie la nature humaine, que Jésus-Christ a daigné prendre dans le sein très-pur de la Vierge sans tache. La figure de l'agneau est une représentation de l'Agneau divin immolé sur la croix.

La bénédiction des *Agnus* se fait par chaque Souverain-Pontife, la première année de son règne; elle se renouvelle tous les sept ans, et a lieu également l'année sainte. L'*Ordo romain* du pape saint Gélase 1^{er}, en 494, cité par le cardinal Baronius, rapporte la coutume où étaient les papes de distribuer au peuple les *Agnus* qu'ils avaient bénits. Léon III envoya à Charlemagne un *Agnus Dei* richement enchâssé d'or et de pierreries. Ce sont les moines de la Congrégation de Cîteaux, qui ont le privilège de confectionner ces médailles, et cette faveur leur a été accordée par les papes Clément VIII, Léon XI et Paul V.

Conformément au cérémonial, le Pape revêtu de ses habits pontificaux, ayant ceint un linge blanc, plonge les *Agnus* dans l'eau sainte, parce que l'eau est un élément dont Dieu s'est servi, dans l'ancienne et la nouvelle loi, pour opérer de nombreux prodiges. Il y mêle du baume pour exprimer l'odeur suave de Jésus-Christ, dont doivent être embaumées les âmes rachetées. Il y laisse tomber du saint chrême, afin de symboliser l'ardente charité qui nous doit animer.

(1) Cap. xv, 11.

La cérémonie étant terminée, le pape distribue les *Agnus* aux cardinaux, aux patriarches, aux archevêques et évêques et à toute la cour pontificale. Les prélats les reçoivent dans leurs mitres et les pénitenciers dans leurs bonnets.

La sainte Église nous enseigne qu'elle attache aux *Agnus Dei* des vertus particulières et nombreuses. Ces objets bénits sont comme des égides contre les maux dont l'ennemi nous menace, soit qu'il agisse par des tentations sur nos sens, soit qu'il soulève contre nous les forces de la nature.

Grégoire XIII défend, sous peine d'excommunication, de les tremper dans la couleur, de les miniaturer, de les charger de caractères, et aussi de les vendre, *pro ratione benedictionis*. Il faut qu'ils soient blancs et purs comme l'Agneau sans tache qu'ils représentent, et qui a été immolé pour notre salut, et qu'ils soient gardés d'une manière pleine de respect et de décence.

La dernière cérémonie de ce genre a eu lieu le 3 mai 1858, dans l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem. A la fin, S. S. Pie IX, du haut du balcon qui domine l'intérieur de la basilique, a donné la bénédiction des reliques insignes, dont la garde est confiée, comme on sait, aux moines Bernardins.

Urbain V, en envoyant à l'empereur un *Agnus*, lui adressa ces vers de sa composition, pour en exprimer les vertus :

Balsamus et munda cera cum chrismatis undâ
 Conficiunt agnum, quem do tibi munere magnum,
 Fonte velut natum, per mystica sanctificatum.
 Fulgura desursum depellit et omne malignum.
 Prægnans servatur ; sine væ partus liberatur.
 Portatus mundè servat de fluctibus undæ.
 Peccatum frangit ut Christi sanguis, et angit.
 Dona confert dignis, virtutes destruit ignis.

« L'*Agnus* dont je vous fais le précieux don, est fait de cire mêlée avec la pure liqueur du saint Chrême et du baume. Il est né comme dans une fontaine, et de mystérieuses prières l'ont bientôt béni. Il chasse de l'air les tempêtes et les esprits malins ; la femme enceinte en éprouve de salutaires effets ; celle qui accouche est heureusement délivrée. Si on le porte avec foi, il préserve de tout danger sur l'eau ; il anéantit le péché et le tue comme le sang de Jésus-Christ. Ceux qui en sont dignes, reçoivent, par sa vertu, des grâces signalées, et il fait disparaître les accidents causés par le feu. »

On se conforme ordinairement à la prononciation italienne, et on dit en français, non pas des *Agnus*, mais des *Anius*, un *Anius*.

Au commencement du siècle dernier, on ne s'est point contenté d'imprimer sur les *Agnus* la figure d'un agneau portant

la croix, mais aussi celle de la sainte Vierge, celles des apôtres ou des autres Saints, pour lesquels le pape a une vénération particulière.

TABLEAU DE L'ADORATION DE L'AGNEAU.

Le premier chef-d'œuvre de l'école flamande et de la peinture retrouvée est le tableau de l'*Adoration de l'Agneau*, ouvrage des frères Van Eyck, production immense, pompeuse, éblouissante, qui occupe douze panneaux et coûta douze années de travail.

Dieu le Père occupe le centre de la partie supérieure, assis sur son trône éternel, couronné de rubis et de saphirs, vêtu, entouré de toute la pompe divine; d'une main il bénit le monde; de l'autre, il tient le sceptre qui dirige l'univers créé. — A la droite de Dieu, on voit la Vierge sainte, aussi sur son trône, aussi couronnée, aussi radieuse, et on admire en elle la tête la plus belle, la plus suave, la plus céleste que les yeux aient jamais vue. — De l'autre côté, noble contraste! c'est le saint précurseur de l'Homme-Dieu, le plus grand de ceux qui sont nés de la femme, dans toute la sévérité austère de sa mission divine.

Au-dessous de ces trois panneaux est le plus étendu, qui contient le sujet de l'ouvrage, l'*Adoration de l'Agneau*, décrite dans l'Apocalypse. Il porte trois cents figures. L'artiste y a placé, en quatre groupes, les saints et les anges autour de l'Agneau céleste éclatant de lumière. Les vierges, les patriarches, les prophètes sont à droite; à gauche, les apôtres, les saints évêques, les confesseurs et les martyrs avec leurs palmes. Au fond, on aperçoit les tours lumineuses de la Jérusalem céleste.

On remarque ensuite quatre volets, qui recouvrent ce que nous venons de développer. Les volets présentent, le premier, un groupe d'anges avec des instruments de musique; au-dessous, un autre groupe d'anges chantent devant un pupitre. Ensuite est posé Adam, notre premier père; Ève, dont le péché nous a perdus... Sur le panneau consacré aux guerriers pour qui les portes des cieux se sont ouvertes, on voit le roi saint Louis, le vaillant Godefroy de Bouillon et les princes croisés de la Flandre. Dans un autre volet, on compte dix cavaliers. Des ermites et des pèlerins remplissent le reste. Parmi les saints ermites est rangée Marie-Magdeleine, tenant son vase de parfums; les pèlerins sont conduits par saint Christophe avec sa taille de géant. Sur les volets fermés est peinte l'Annonciation. En perspective, est projetée une vue de Gand.

C'est après s'être préparés par la sainte communion, que les frères Van Eyck commencèrent, sous les regards de Dieu, le prodigieux travail qu'ils avaient conçu; ils le suivirent avec une persévérance dont les grands artistes sont seuls capables. Jamais ils ne dessinaient une

tête révéree, sans s'être auparavant purifiés à la sainte table. Bel exemple, que ne suivent guère les peintres de nos jours!

L'ouvrage, disons mieux, le poème étant terminé, devint l'orgueil des Gantois et l'une des merveilles de leur ville. Quand Charles-Quint fit reconstruire la belle église de Bavon, au centre de la cité, il lui destina une chapelle spéciale, qui s'appelle encore *la Chapelle de l'Agneau*.

Depuis, ce tableau a subi bien des tribulations et des vicissitudes. En 1566, pour le soustraire à la fureur des gueux ou huguenots, qui pillaient et brisaient tout dans les églises, un particulier trouva le moyen de le cacher dans sa maison. En 1794, quand la république française envahit la Belgique, les quatre panneaux principaux furent transportés au musée du Louvre. Les volets avaient été cachés. Quand l'empire français croula, les quatre grands panneaux, que Paris avait admiré vingt ans, furent replacés dans l'église de Saint-Bavon, à la grande joie de toute la ville de Gand. Les huit volets, soustraits aux commissaires français, furent vendus à vil prix. Plus tard un Anglais les acheta 100,000 francs, et les revendit 410,000 au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III. Gand ne rentrera donc plus en possession de ces chefs-d'œuvre, dont ses enfants déplorent la perte.

COLLIN DE PLANCY, *Légendes*.

LE LOUP CHANGÉ EN AGNEAU.

André, de la noble famille des Corsini, naquit à Florence. Pérégrina sa mère, l'ayant conçu, s'imagina une nuit porter un loup dans son sein; et ce loup, elle le vit ensuite entrer dans l'église, où il se transforma en agneau. Troublée, ainsi que son mari, d'un pareil songe, tous deux firent vœu de consacrer à Dieu, sous la protection de Marie, André qui vint au monde à quelques jours de là. On ne mit, dès le berceau, sous ses yeux que des exemples de vertu. A peine donna-t-il quelque lueur de raison, qu'on lui parla de Dieu, des Saints, de leurs vies édifiantes. Son éducation religieuse devint bientôt l'affaire importante de toute sa famille qui, pour y réussir, n'omit rien de ce qui était en son pouvoir; et elle pouvait beaucoup, car les Corsini à cette époque étaient des plus riches et des plus vertueux de Florence. Tout ce qu'on fit cependant ne put contenir André dans le devoir. Parmi les enfants qu'on lui permit de fréquenter, il s'en trouva de corrompus avant l'âge; André en fit ses amis, et, en écoutant leurs conseils, en suivant leurs exemples, il devint bientôt le plus libertin de tous. Pérégrina fut réduite à pleurer sur les égarements de son fils, et à demander à Dieu sa conversion. Un jour, accablée de douleur, elle se sentit pressée de s'ouvrir tout entière à lui. « *Je ne doute plus présentement, mon fils, lui dit-elle, que vous ne soyez ce loup*

que j'ai vu en songe. » Et elle lui exposa la vision qu'elle avait eue pendant qu'il était dans son sein, et le vœu qui en avait été la suite. André parut touché; il pleurait : « *O ma mère, s'écria-t-il en se jetant à son cou, oui, vous l'avez dit, j'ai été un loup jusqu'à présent; mais je veux être un agneau désormais.* » Puis, s'arrachant aux caresses de sa mère consolée, il courut à l'église des Carmes, pria quelque temps devant l'autel de la sainte Vierge, entra dans le couvent des Pères et n'en sortit plus. Un an après, il faisait sa profession solennelle. Ses grandes vertus bientôt l'élevèrent, presque malgré lui, aux dignités de l'Église. Il y grandit encore en sainteté devant Dieu et devant les hommes. Ordonné prêtre, puis sacré évêque de Fiésoi, il mourut dans cette dernière ville, âgé de soixante-douze ans, le 6 janvier 1373.

Fasse le divin Agneau, par les mérites de son sang, que tout levain de colère, de haine, de malice, disparaisse de nos cœurs, et que partout s'établisse le règne de la paix et de la charité. Que tous les chrétiens soient des agneaux; et qu'il n'y ait parmi eux ni loups, ni boucs, ni vipères !

QUARANTIÈME INSTRUCTION.

DU BAISER DE PAIX. — ANTIQUITÉ DE CET USAGE. — INSTRUMENT DE PAIX. — MANIÈRE DE DONNER ET DE RECEVOIR CE SAINT BAISER. — SENTIMENTS QU'ON DOIT AVOIR PENDANT CETTE CÉRÉMONIE,

Osculetur me osculo oris sui.

Que le céleste époux de mon âme me donne
un baiser de sa bouche. *Cant., 1. 4.*

En ce moment a lieu, aux messes solennelles, une belle et édifiante cérémonie; c'est le baiser de paix, qui est le plus remarquable et le plus touchant des baisers liturgiques.

De tout temps, le baiser a été regardé comme le symbole le plus expressif de l'amour et de l'union des cœurs. On peut aussi le regarder comme un acte profondément religieux, consacré par l'exemple des patriarches, des prophètes, de l'Épouse des cantiques et de Notre-Seigneur lui-même. On sait avec quelle tendresse ce bon

Maître embrassa le perfide disciple, qui le trahissait par un baiser, et comment il justifia la conduite de la pécheresse, auprès de Simon le Pharisien, qui l'improouvait. « Simon, lui dit-il, lorsque je suis entré chez vous, vous ne m'avez point embrassé ; mais cette femme, depuis que vous m'avez fait asseoir à votre table, n'a cessé de me baiser les pieds. » Nous voyons aussi que les apôtres saint Pierre et saint Paul terminent ordinairement leurs épîtres, en disant aux fidèles : « Saluez-vous mutuellement par un saint baiser ¹ (1). »

Dès l'origine de l'Église, nous trouvons établie parmi les chrétiens la coutume de se donner le baiser de paix dans leurs assemblées. Les plus anciens Pères, tels que saint Denis, saint Justin, saint Cyrille de Jérusalem, Tertullien, en parlent comme d'un rit généralement observé. On peut donc regarder comme une institution venant des apôtres, que l'auguste sacrifice soit consommé au milieu de ces signes de paix, qu'on s'est donné de tout temps, avec des cérémonies différentes, il est vrai, et à divers endroits de la messe, mais toujours avec la même foi, la même religion, pour montrer qu'on ne forme qu'un seul esprit en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que ceux-là sont dignes de participer aux divins mystères, qui souhaitent la paix à leurs frères et de bouche et de cœur. Oh ! quel touchant spectacle offrait l'Église de ces temps primitifs, où la multitude des fidèles ne formait qu'un cœur et qu'une âme, où les pensées étaient simples et les mœurs pures, lorsque, au signal donné, tous ces enfants de la même famille, appelés à la table du Père commun, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, s'embrassaient tendrement, comme il convient entre frères et sœurs, témoignant par là qu'il n'y avait dans leur cœur ni amertume, ni aversion, ni froideur, mais la charité la

(1) *Salutate invicem in osculo sancto. Rom.*, xvi, 16. — *I Cor.*, xvi, 20. — *I Thess.*, v, 26. — *I Pet.*, v, 14.

plus franche et la plus vive. Et les païens, ravis d'admiration, s'écriaient : « Voyez les chrétiens, comme ils s'aiment ! comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres ! » Ensuite tout ce peuple de frères s'approchait de la table de l'Agneau divin, à laquelle, suivant le langage des saints docteurs, les pacifiques seuls ont le droit de s'asseoir (1). Heureux temps ! heureuses mœurs ! que vous êtes loin de nous ² !

Jusque vers le milieu du treizième siècle, on a procédé à cet acte de charité fraternelle, comme nous venons de le dire. Le célébrant, après avoir baisé l'autel, ou même l'hostie sainte, comme cela se pratiquait en quelques endroits, embrassait le diacre, lequel rendait le saint baiser au sous-diacre, lequel le faisait passer à des clercs mineurs, qui le transmettaient aux assistants du chœur. Puis ce pur et doux témoignage de paix était communiqué aux simples fidèles. Les hommes le transmettaient aux hommes, et les femmes aux femmes, de rang en rang, jusqu'au bout des neufs ; et, les sexes étant soigneusement séparés, cette belle cérémonie n'offrait rien que d'honnête et d'édifiant à des cœurs purs.

L'usage de se donner le baiser de paix entre laïques est tombé en désuétude ; mais il subsiste toujours parmi le clergé, et voici comment cela se pratique :

L'oraison préparatoire à la paix étant finie, le prêtre baise l'autel ou la pierre sacrée, qui est le siège du corps de Jésus-Christ, comme pour marquer que c'est de la bouche du divin Sauveur lui-même, qu'il reçoit la paix pour la transmettre à ses frères. Puis se tournant vers le diacre, il l'embrasse, en lui présentant la joue gauche et mettant les mains sur ses épaules ; et il lui dit en même temps : *Pax tecum*, que la paix soit avec vous, et le diacre répond : *Et cum spiritu tuo*, et avec votre

(1) D. Hier., *In epist. ad hanc verba* : Salutate invicem in osculo sancto.

esprit. Le diacre donne ensuite la paix au sous-diacre de la même manière ; et celui-ci va la porter au chœur, au premier de chaque rang, en commençant par les plus dignes. Dès qu'il a fini, le premier de chaque ordre la donne à son plus proche voisin, et on se la transmet ainsi de l'un à l'autre, de telle sorte que tout le clergé la reçoit ³ (1).

Dans quelques églises et surtout en France, on a remplacé le baiser ou l'accolade, tel que nous venons de le décrire, par un baiser fait sur un instrument de paix, qu'on appelle *l'osculatoire* ⁴, *la paix*, *la table de paix*, *le symbole de la paix*. C'est un petit tableau de métal avec une poignée, sur lequel est gravée l'image du crucifix, et auquel doit être attaché un voile de lin ou de soie de la couleur des ornements. Le célébrant le baise le premier, et puis on va le présenter au clergé et quelquefois même à des laïques notables, spécialement aux marguilliers, qui sont les députés et les représentants de la paroisse. En baisant cette image, on atteste qu'on a une même foi, une même charité mutuelle. Disons toutefois que l'osculatoire est d'une origine assez récente, puisqu'il ne date que de la fin du quinzième siècle ; et bien qu'établi en mémoire de l'antique baiser chrétien, il n'en rend que faiblement le sens mystérieux (2).

Mais, quel que soit le mode de donner et de recevoir ce

(1) On ne donne pas la paix aux clercs qui seraient à genoux, ni à ceux qui tiendraient des flambeaux allumés à l'autel.

(2) Paris de Crassis qui, après Burcard, fut maître des cérémonies à Rome sous les papes Jules II, Léon X, etc., jusque vers l'an 1525, parle de l'usage de donner la paix par un instrument aux messes solennelles en quelques églises d'Italie ; mais il ajoute que ce n'est pas là l'usage de l'église de Rome, et qu'on ne doit porter la paix avec un instrument qu'aux petits clercs, *pueris clericis*, au peuple, *populo vulgari*, et aux femmes. *De Cærem card. et episc.*, l. I, c. L.

On ne donne la paix avec le baiser qu'à la messe solennelle et seulement aux personnes ecclésiastiques ; mais on la donne avec l'instrument, tant à la messe solennelle qu'aux messes basses, aux laïques illustres du rang de ceux que le diacre a coutume d'encenser en par-

saint baiser de paix, pénétrons-nous bien de l'intention qu'a eue l'Église en l'établissant et en le plaçant presque immédiatement avant la communion. Cette chaste épouse de l'Homme-Dieu a voulu nous montrer par là que l'Eucharistie, étant un sacrement d'union et d'amour, la disposition que le Seigneur demande principalement de nous, pour approcher dignement de la table sacrée, c'est que toute inimitié soit bannie de notre cœur, et que nous gardions ou conservions avec soin entre nous, comme dit le grand Apôtre, une parfaite unité d'esprit par le lien de la paix, en sorte que nous ne soyons tous qu'un corps et qu'un esprit, comme nous avons été appelés à une même espérance (1). Combien donc cette pratique du baiser de paix est convenable dans cette partie de la messe ! Elle apprend à quiconque conserverait dans le fond de son cœur quelque sentiment de haine contre le prochain, qu'il est indigne, non-seulement de participer aux saints mystères, mais même d'y assister. Car, assister au saint sacrifice, c'est, comme nous l'avons déjà dit si souvent, offrir avec le prêtre et avec toute l'Église au Père éternel le corps et le sang de Jésus-Christ ; c'est l'acte le plus excellent de religion, qui ne peut être accompli dignement et saintement, si l'on n'est revêtu de la robe de la charité, si l'on n'est en paix avec soi-même, avec Dieu et avec le prochain. Le divin Maître l'a dit expressément, et nous ne saurions trop redire cet oracle : « Si, étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère,

ticulier. En plusieurs églises de France, on la donne aussi aux évêques avec l'instrument, quand ils n'ont point auprès d'eux d'ecclésiastique distingué, qui leur serve de prêtre assistant. *Dict. des rites sacrés*, édit. de Migne, t. II, p. 1132.

(1) Solliciti servare unitatem Spiritus in vinculo pacis. Unum corpus, et unus spiritus, sicut vocati estis in unâ spe vocationis vestræ. *Eph.*, IV, 3, 4.

et puis vous viendrez présenter votre offrande (1). »

Saint Jean Chrysostome donne encore une autre raison de ce baiser, qui précède la communion. Nous sommes, dit-il, les temples de Jésus-Christ, et il n'est point pour nos lèvres, il n'est point pour notre bouche de plus grand honneur que de recevoir le corps du Sauveur. Lors donc que nous nous baisons les uns les autres, c'est au vestibule, c'est à l'entrée même du tabernacle de Jésus, que nous donnons ce baiser, lequel est comme un gage certain de la charité, qui nous unit à nos frères et à Dieu (2).

Les Pères et les docteurs de l'Église ne tarissent pas en éloges sur ce pur et saint baiser fraternel, qu'un grand pape (3) appelle le sceau et la ratification des mystères accomplis à la messe. Mais, pour que ce ne soit pas une vaine et stérile cérémonie, il faut, dit saint Augustin, que ce signe de paix ait son effet dans la conscience, et que, de même que nos lèvres s'approchent de celles de notre frère, de même notre cœur soit uni au sien (4). Que la paix donnée par la bouche, dit encore un vieux missel, ne soit pas déniée par le cœur (5) ; que ceux qui vont se lier par le baiser des lèvres, demeurent en paix sous la garde de Dieu (6) ; que leurs œuvres montrent la paix que la bouche annonce (7), et que, chassant de leur cœur toute

(1) Si ergò offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum. *Matth.*, v, 23.

(2) D. Chrys., *Homil. xxx in epist. II ad Cor.*

(3) Innocent I.

(4) Osculantur se christiani. Pacis signum est ; sicut ostendunt labia, fiat in conscientia ; id est, quomodò labia tua et labia fratris tui accedunt, sic cor tuum à corde ejus non recedat. *D. Aug.*, serm. lxxxiii, *De divers.*

(5) Quod in labiis datur in cordibus non negetur. *Miss. gallic.*, in Miss. Épiph.

(6) *Ibid.*, in Miss. S. Clementis.

(7) Rit. Mozar.

haine, ils méritent d'arriver là où est saint Pierre gardien des portes du ciel (1).

Pendant cette pieuse et si édifiante cérémonie, les fidèles qui assistent au saint sacrifice, doivent demander à Dieu la paix et faire un acte de charité envers le prochain. N'oublions pas qu'étant tous enfants d'un même Père et d'une même mère, nés de Dieu et de l'Église, nous ne formons qu'une même famille, et que nous devons nous aimer les uns les autres, comme le divin Sauveur nous a aimés.

On ne donne pas le baiser de paix aux messes de *Requiem* : 1° parce que les défunts, ne vivant plus au milieu des désordres de ce monde, sont à l'abri de ses guerres et de ses disputes, et reposent dans le Seigneur ; 2° parce qu'autrefois à ces messes, on ne donnait pas la communion aux fidèles ; et, comme la communion a une intime connexité avec le baiser de paix, en supprimant celle-là on devait pareillement supprimer celui-ci ; 3° parce qu'on retranche ordinairement aux messes des morts tout ce qui est de solennité.

Aussitôt que le prêtre a donné la paix à ses ministres, il s'incline de nouveau, et récite à voix basse deux oraisons, pour s'enflammer d'une nouvelle ardeur et demander à Dieu, avec de nouvelles instances, la grâce de communier dignement. L'explication de ces deux oraisons nous fournira une ample matière pour l'instruction suivante. Pour fruit de celle-ci, bannissons de notre cœur tout levain de haine et de discorde ; et affermissons-nous dans cette heureuse paix ⁵, qui augmente toujours et nous remplit d'une nouvelle joie, à mesure qu'on connaît Jésus et sa grâce (2).

(1) Miss. Gallic., *Missa in cathed. S. Petri*.

(2) Gratia vobis et pax adimpleatur in cognitione Dei et Christi Jesu Domini nostri. *II Pet.*, 1. 2.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Obsecramus pro Christo; reconciliamini Deo.

Nous vous en conjurons au nom de Jésus-Christ; réconciliez-vous avec Dieu.

II Cor. v, 20.

SIGNIFICATIONS DU BAISER.

1. D'après Durand, le baiser dans l'Écriture sainte a trois significations. Il marque l'union, la charité, la paix, le respect. L'Épouse dit dans le Cantique des cantiques : « Il me donnera un baiser de sa bouche (1); » c'est le baiser de l'union. Isaac dit à son fils : « Approche-toi de moi, mon fils, et donne-moi un baiser (2); » c'est le baiser de la charité. L'Apôtre dit : « Saluez-vous mutuellement dans un saint baiser. Dieu est un Dieu de paix et d'amour (3); » c'est le baiser de la paix. Quant au baiser respectueux, il est indiqué dans ces paroles de Notre-Seigneur à Simon : « Tu ne m'as pas donné de baiser; et cette femme, depuis le moment où je suis entré chez toi, n'a cessé de me baiser les pieds. » Nous voyons aussi dans l'Ancien Testament qu'Esther, en signe de respect, baisa l'extrémité du sceptre royal.

USAGE ANCIEN DU BAISER.

2. Citons encore quelques passages des saints Pères, relatifs au baiser de paix. Saint Cyrille de Jérusalem dit au commencement de sa cinquième catéchèse : « Le diacre crie : Embrassez-vous mutuellement, et alors nous nous saluons par un mutuel baiser. » — « Est-il quelqu'un, dit saint Jérôme (4), qui, lorsqu'on présente la main, détourne la tête et donne pendant le festin un baiser de Judas? » — Saint Augustin dit (5) : « Voici que, la Consécration finie, nous récitons l'Oraison dominicale, que vous entendez et à laquelle vous répondez; on dit ensuite : La paix soit avec vous, et les chrétiens s'embrassent d'un saint baiser. » — « Il est d'usage, écrit saint Jean Chrysostome (6), de donner le baiser de paix dans le moment qu'on offre les dons; mais je crains que plusieurs d'entre vous ne le fassent que des lèvres; et pourtant ce n'est pas seulement de la bouche, mais du cœur que le Christ désire la paix. » — « La raison pour laquelle nous nous don-

(1) Osculetur me osculo oris sui. *Cantic.*, I, 1.

(2) Da mihi osculum, fili mi. *Gen.*, XXVII, 26.

(3) Osculum mihi non dedisti. *Luc.*, VII, 45.

(4) *Epist.* LXII, ad Theophil.

(5) *Serm.* LXXXIII de divers.

(6) *De compunct.*, lib. I.

nous le baiser de paix, dit Anastase le Sinaïte (1), c'est afin qu'éloignant toute envie, toute dureté de notre cœur, nous approchions du Seigneur avec des sentiments purs. » — Les actes de sainte Marie l'Égyptienne disent : « Elle offrit au vieillard le baiser de paix et reçut ainsi les dons vivifiants. » — Saint Grégoire (2), parlant d'un vaisseau assailli par une violente tempête, dit que tous ceux qui s'y trouvaient se donnèrent le baiser de paix et reçurent le corps et le sang du Sauveur.

Le baiser était non-seulement un signe de paix donné avant la communion, mais c'était le signe, le sceau, pour ainsi dire, de toutes les fonctions ecclésiastiques, et on avait coutume de le donner dans l'administration de tous les sacrements. En effet, l'évêque embrassait ceux qu'il venait de baptiser ou de confirmer en disant : « La paix soit avec vous. » — Toutes les fois que l'Ordo romain ou les anciens Sacramentaires prescrivent cette formule, ils sous-entendent toujours qu'on doit donner le baiser de paix. Saint Cyprien (3) écrit, en parlant des enfants qu'on allait baptiser : « Quand même l'enfant viendrait de naître, il n'est cependant point tel, qu'en lui conférant la grâce et en lui donnant la paix, on doive avoir de la répugnance à l'embrasser. » — Dans la collation des saints Ordres, l'évêque a coutume d'embrasser les ordinants, rite dont rendent témoignage saint Denis (4), l'Ordo romain et les anciens pontificaux. — C'était également l'usage d'embrasser les morts, qui étaient décédés dans la communion de l'Église, et cette salutation en était, pour ainsi dire, la preuve (5). Mais dans la suite, le concile d'Auxerre, sous saint Grégoire-le-Grand, défendit (6) de donner le baiser aux morts. Également autrefois il n'y avait point de baiser de paix aux messes des morts, parce qu'elles étaient, pour ainsi dire, privées, et qu'on n'y donnait point la communion. — Albaspinée (7) nous apprend que dans les messes des monastères, il n'y a point de baiser, parce que, dit-il, ce sont des messes privées. « Chez les religieux, écrit Durand (8), on ne donne point la paix, parce qu'ils sont censés être morts au monde. » Pourtant les anciens rituels des monastères prouvent le contraire, car ils prescrivent de la donner avant la communion ; et le patriarche des religieux, saint Benoît, recommande (9) à ses frères de s'approcher pour

(1) Serm. de sacrâ Synaxi.

(2) Dialog., lib. III, c. xxxvi.

(3) Epist. LIX ad fid.

(4) Eccles. Hierarch.

(5) D. Dionys., *Hierarch. Eccles.*, cap. ult.

(6) Can. xii.

(7) Observ. xvii, lib. I.

(8) Ration., lib. II, cap. LII.

(9) Regul., cap. Lxiii.

recevoir la paix ou pour la communion, dans l'ordre que l'abbé aura établi. Ailleurs (1), il veut que le baiser de paix soit le salut, avec lequel on accueille les hôtes qui arrivent. — On retranche encore le baiser le jour du Vendredi-Saint en signe de tristesse ; c'est pour cela que Procope, dans son histoire secrète de Justinien et de Théodora, dit qu'ils avaient reçu l'empire sous de tristes présages, puisque c'était un jour où il n'était permis de donner le salut et de souhaiter la paix à personne. Le baiser était donc pour les chrétiens le signe de la paix et d'une mutuelle affection ; aussi était-il bien éloigné même de tout soupçon d'attachement impur.

MODES DIVERS DU BAISER DE PAIX.

3. Dans le huitième livre des Constitutions apostoliques, il est marqué que le diacre, avant l'oblation, doit dire en se tournant vers les fidèles : « Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. » Alors les clercs baisaient l'évêque, les laïques se saluaient entre eux de cette manière, et les femmes entre elles.

Le rite mozarabe a, dans chaque messe, des oraisons propres pour le baiser de paix, par lesquelles on demande en peu de mots, que les baisers soient fidèles et la paix sincère, que par ce baiser de l'homme extérieur la paix de l'homme intérieur demeure inaltérable, que le même lien de charité réunisse ceux qui sont enrichis des mêmes sacrements et de la même foi. L'oraison terminée, le prêtre élève les yeux et les mains vers le ciel, en disant : « Que la grâce de Dieu le Père tout-puissant, la paix et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la communication de l'Esprit-Saint soient toujours avec vous tous (2). » On répond : « Que tous ces biens soient avec les hommes de bonne volonté (3). » Alors le célébrant ajoute (4) : « Donnez-vous mutuellement la paix, en gardant chacun votre place. » Pendant ce temps on chante un répons. Ce sont les paroles de Jésus-Christ à ses apôtres : « Je vous donne ma paix, etc., » avec la petite doxologie : « Gloire au Père, etc. » On a changé cette rubrique, depuis que la paix est donnée par l'*osculatorium* ou tablette nommée en Espagne *Porta pace*. Le célébrant y baise la patène, la fait baiser au diacre, et celui-ci, après avoir baisé le *Porta pace*, le remet à un enfant de chœur, qui le présente au clergé.

Dans la liturgie de saint Jacques, le baiser se donne après la récitation du symbole, lorsque le diacre a dit : « Embrassons-nous d'un

(1) Cap. LV.

(2) Gratia Dei Patris omnipotentis, pax et dilectio Domini Nostri Jesu Christi et communicatio Spiritus Sancti sit semper cum omnibus vobis.

(3) Et cum hominibus bonæ voluntatis.

(4) Quomodo astatis pacem facite.

saint baiser. » Le célébrant ajoute : « La paix à tous. » Et le diacre : « Tenons-nous avec révérence et avec crainte ; soyons attentifs à l'oblation divine. »

La liturgie de saint Chrysostome l'indique avant le symbole, et le diacre dit : « Aimons-nous les uns les autres, pour confesser dans la concorde et l'union le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. »

Chez les Maronites, le prêtre avant la Préface donne la paix à l'autel et aux mystères en disant : « La paix soit avec toi, autel de Dieu, et paix soit aux saints mystères, qui reposent sur toi. » Ensuite il donne la paix au ministre, en disant : « Paix à toi, ministre du Seigneur. » Le ministre répond : « Venez dans la paix, ô notre père, prêtre vénérable. » Et ils donnent alors la paix aux assistants.

La liturgie d'Alexandrie ou des Coptes contient deux oraisons fort longues et très-belles pour le baiser de paix, à la suite desquelles tous les assistants s'embrassent. Nous regrettons de ne pouvoir les reproduire.

Dans les anciens missels de Milan, on trouve la formule suivante. Après que le célébrant a dit : « Que la paix et la communication de Jésus-Christ Notre-Seigneur soit toujours avec vous (1) ; » et qu'on y a répondu : « Et avec votre esprit, » il chante : « Donnez-vous la paix (2). » On répond : *Deo gratias* ; « grâces soient rendues à Dieu. » Puis baisant la croix qu'il figure sur l'autel et le crucifix du missel, le célébrant dit à voix basse : « Paix dans le ciel, paix sur la terre, paix dans tout le peuple, paix aux ministres des saints autels que la paix de Jésus-Christ et de son Église habite toujours avec nous (3). » Puis il donne la paix au diacre en disant : « Ayez le lien de la paix et de la charité, et soyez digne des saints mystères (4). » Saint Charles Borromée a supprimé ce rite, et l'on y donne aujourd'hui la paix comme à Rome.

Chez les Arméniens, le diacre, ayant reçu la paix du prêtre, la porte au premier du chœur, qui la donne à un des laïques ; et un des laïques va saluer une des femmes, qui est ordinairement une des plus âgées ; ensuite ils s'embrassent tous les uns les autres. C'était peut-être d'une manière semblable qu'autrefois, dans l'Église latine, la paix, donnée par le célébrant au diacre, était portée aux fidèles de l'un et de l'autre sexe.

A Paris et dans plusieurs diocèses, le prêtre, après avoir baisé l'autel, dit au diacre qui lui présente l'instrument de paix : « La paix soit avec vous, mon frère, et avec la sainte Église de Dieu (5). » Celui-

(1) Pax et communicatio Domini Nostri Jesu Christi sit semper vobiscum.

(2) Offerte vobis pacem.

(3) Pax in cœlo, pax in terrâ, pax in omni populo, pax sacerdotibus Ecclesiarum, pax Christi et Ecclesiæ maneat semper nobiscum.

(4) Habete vinculum pacis et caritatis et apti sitis sacrosanctis mysteriis.

(5) Pax tibi, frater, et Ecclesiæ sanctæ Dei.

ci reçoit l'instrument après l'avoir baisé à son tour, et celui qui le présente dit : « Que la paix soit avec vous. » A quoi l'on répond : « Et avec votre esprit. »

PASCAL. — BONA. — LEBRUN.

LE BAISER DE PAIX EST REÇU EN QUELQUE SORTE DE LA BOUCHE DE JÉSUS-CHRIST.

Quelques-uns au douzième siècle, pour recevoir la paix plus immédiatement de Jésus-Christ, baisaient l'hostie (1). Néanmoins plusieurs jugeaient plus convenable de baiser l'autel et le *sépulcre*, c'est-à-dire la pierre sacrée, où l'on enferme les reliques des Saints. On voit par un très-grand nombre de missels que la coutume de baiser l'hostie se répandit en France, et s'est conservée jusqu'au seizième siècle. En quelques églises, on baisait le calice comme font encore les Jacobins. En d'autres, comme font les Carmes, on baisait le calice et le corporal ou la palle, c'est-à-dire les linges qui ont touché au corps de Jésus-Christ ; en d'autres, la patène ; en d'autres, le livre des évangiles, qui représente le Sauveur, et où on mettait une croix à la marge, à l'endroit où devait se faire ce baiser. Enfin, on est revenu presque partout à l'usage, qui s'est toujours conservé à Rome, de baiser l'autel, qui est le siège du corps de Jésus-Christ. C'est l'usage qui est marqué dans l'ordinaire du Mont-Cassin, écrit vers l'an 1100, et que les Chartreux ont toujours observé.

ORIGINE DE L'OSCULATOIRE.

4. Au temps d'Innocent III, le baiser de la bouche était partout en usage, comme il le témoigne dans son *Traité de la messe* (2), d'où nous pouvons conclure assez probablement qu'il demeura en vigueur jusqu'à ce que les Franciscains, par la réforme qu'ils introduisirent, eurent détruit ou changé plusieurs rites, que l'Eglise romaine avait jusque-là observés.

L'antique simplicité de nos pères ayant dégénéré chez leurs enfants, on fut obligé de retrancher le baiser pour les laïques ; le clergé seul en retint l'usage ; et on y substitua pour le peuple un tableau avec une croix ou une image de Jésus-Christ, auquel on a donné le nom d'osculatoire ; nous en avons déjà parlé.

Par le laps même du temps, l'usage de l'osculatoire a été supprimé presque partout pour les fidèles, à cause des disputes sur le rang, excitées à l'occasion d'une cérémonie qui devait servir à entretenir la paix.

(1) Belet., *De divin. offic.*, c. XLVIII.

(2) De Myst. Miss., l. VI, c. v.

On conserve en quelques paroisses un vestige de la paix donnée aux laïques avant la communion, en faisant baiser l'osculatoire à ceux qui vont à la sainte table pour communier.

LEBRUN.

Il paraît que l'instrument de paix le plus ancien a été vu en Angleterre. On le trouve désigné dans les constitutions synodales de Walterius Gray, évêque d'York, 1250 et 1252, sous le nom d'*osculatorium*. D'autres synodes du même royaume l'appellent *asser pacis*, *tabula pacis*, *marmor deosculandum*. Il y avait donc des instruments de paix en marbre. Ordinairement, cet ustensile liturgique est fait de métal. On y figure en relief la croix de Notre-Seigneur, quelquefois même le patron de la paroisse ou la sainte Vierge. Il nous semble que la figure de la croix ou de Jésus-Christ devrait exclusivement s'y trouver.

Ils ne sont plus les jours de larmes ;
J'ai retrouvé la paix du cœur,
Depuis que j'ai goûté les charmes
Des tabernacles du Seigneur !

HERMANN.

PAIX INTÉRIEURE.

5. *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, cette paix intérieure, que le monde ne peut vous donner* (1), puisqu'au contraire c'est lui qui la trouble. Et qu'est-ce que cette paix ? *Nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure* (2). Dieu en nous et dans notre fond, c'est notre paix. Car il est écrit de la Cité sainte, qui est la figure de l'âme fidèle : *Dieu ne sera point ébranlé au milieu d'elle* (3). *Que la tempête vienne*, c'est-à-dire, les passions, les afflictions, la perte des biens temporels : *Dieu au milieu de l'âme ne sera point ébranlé*, ni par conséquent le fond où il est ; car le Psalmiste poursuit : *Dieu l'aidera dès le matin* (4) ; Dieu la préviendra de ses grâces ; et c'est là sa paix, pourvu qu'elle soit soigneuse de se recueillir en elle-même ; car c'est là qu'elle trouve Dieu qui est sa force. Si elle se dissipe, si elle court, Dieu sera ébranlé au milieu d'elle ; non en lui-même, mais au milieu d'elle. Commencez-vous à écouter le monde et la tentation, Dieu s'ébranle au milieu de vous, il est prêt à vous quitter. Consommez-vous le péché, il vous quitte. De-

(1) *Pacem meam relinquo vobis; pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis. Joan., xiv, 27.*

(2) *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. Joan., xiv, 23.*

(3) *Deus in medio ejus, non commovebitur. Ps. xlv, 5.*

(4) *Adjuvabit eam Deus manè diluculo. Ibid.*

meurez donc uni à vous même et à Dieu, qui est en vous ; il ne s'ébranlera pas au milieu de vous ; par là vous serez en paix ; car il est écrit : *Le lieu où il demeure sera en paix* (1). *Il n'y a point de paix pour les méchants, dit le Seigneur* (2). Encore un coup : *Il n'y a point de paix pour les méchants ; ils sont comme une mer agitée, qui n'a jamais de repos, qui regorge en mauvais désirs ; et ses flots, et son écume, jetée au bord, sera foulée aux pieds, et ne fera que de la boue* (3).

PAIX IMPERTURBABLE.

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. Ne soyez point troublés, ne craignez rien (4). C'est ce que le monde ne peut vous donner. Ce qu'il redouble le nom de la paix, marque l'affection et la tendresse, avec laquelle il fait un si beau présent. Vous diriez qu'à coups redoublés il veuille faire pénétrer la paix au fond du cœur. Il la leur donne pour eux, il la leur donne pour nous. Il leur donne cette paix, qui reposera sur les enfants de la paix, qui sera dans la maison où ils entreront, et qui reviendra à eux, si personne ne la veut recevoir. Recevons donc la paix des apôtres, celle des ministres de Jésus-Christ, lorsqu'ils entrent dans nos maisons ; soyons pour eux des enfants de paix ; ne soyons ni contredisants ni murmureurs. Recevons cette paix ; non celle du monde, mais celle que Jésus-Christ sait faire trouver au milieu des humiliations et des travaux.

Ne craignez rien, ne vous troublez pas. C'est la conclusion de tout ce discours, et le terme où il aboutit. Considérons toutes les raisons, par lesquelles le Fils de Dieu bannit le trouble, que devait causer sa mort. Premièrement, s'il s'en va, c'est pour nous préparer la place dans la maison de son Père. Ses disciples le peuvent suivre ; et, en leur disant où il va, il leur montre aussi le chemin pour y parvenir. Il leur apprend où ils pourront voir le Père, dont la vision leur suffit, dans la possession duquel ils n'ont plus rien ni à désirer ni à craindre. Secondement, quoiqu'il les quitte, il n'en sera pas moins leur protecteur ; et ils peuvent tout obtenir en son nom. Loin que son absence leur nuise, il fera pour eux et par eux de plus grandes choses qu'il n'ait jamais faites. Troisièmement, en les quittant, il leur promet un consolateur invisible, qui adoucira leurs peines et leur gravera dans le cœur toute sa

(1) Et factus est in pace locus ejus. *Ps.* LXXV, 3.

(2) Non est pax impiis, dicit Dominus. *Is.*, XLVIII, 22.

(3) Impii autem quasi mare fervens quod quiescere non potest ; et redundant fluctus ejus in conculcationem et lutum. *Is.*, LVII, 20.

(4) Non turbetur cor vestrum, neque formidet. *Joan.*, XIV, 27.

doctrine. Touchés de l'amour qu'ils auront pour sa personne, ils garderont sa parole. Enfin, il ne les quittera pas en les quittant ; il viendra à eux, et il y viendra avec son Père ; et ils établiront leur demeure dans leurs âmes ; ce qui les fera jouir dans le fond du cœur, au milieu des persécutions et des tentations, d'un imperturbable repos, et de cette *paix qui surpasse tout sentiment, toute pensée, toute intelligence* (1). Après cela on peut conclure : *Ne vous troublez pas, ne craignez rien.*

BOSSET, *Élévations.*

Puissions-nous tous avoir les mêmes sentiments, dont étaient animés les généreux confesseurs de la foi, sous la persécution de Dèce. Voici ce qu'ils écrivaient du fond de leur prison, dans une lettre qui passe avec raison pour un des plus beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique.

« Nous n'avons tous qu'un même cœur, et c'est dans cet esprit de charité que nous vivons et que nous prions devant le Seigneur. C'est par là qu'on terrasse le démon, et qu'on obtient de Dieu tout ce qu'on lui demande. Ainsi, nos chers frères, conservez la concorde, la paix et l'union des cœurs. Soyons dès à présent, ici-bas, ce que nous serons un jour dans le ciel. Si les récompenses promises aux justes nous invitent, si les peines réservées aux méchants nous effraient, si nous voulons vivre et régner avec Jésus-Christ, faisons ce qui peut nous conduire à ce bonheur. »

QUARANTE ET UNIÈME INSTRUCTION.

ORAISSONS PRÉPARATOIRES A LA COMMUNION. — *Domine Jesu Christe. — Perceptio corporis.*

Rex fecit grande convivium.

Le Roi des rois a préparé un grand festin.

Dan., v, 4.

On se contentait, dans les premiers siècles, pour se disposer à la communion, des prières qui précèdent ; mais plusieurs saints prêtres, n'ayant pu voir approcher le moment de la réception du corps de Jésus-Christ, sans

(1) Et pax Dei quæ exsuperat omnem sensum custodiat corda vestra et intelligentias vestras, in Christo Jesu. *Philip.*, iv, 7.

être saisis de respect et sans éprouver un saint tremblement, ont senti le besoin de demander encore et avec plus d'instances, le pardon de leurs péchés et la grâce de participer dignement à la sainte Eucharistie. De là est venu un certain nombre d'oraisons, toutes pleines des sentiments de la piété la plus tendre, parmi lesquelles l'Église de Rome a choisi les deux qu'elle fait réciter aujourd'hui.

Les fidèles, qui désirent s'approcher de la sainte table n'ont rien de mieux à faire que de les suivre mot à mot, en se pénétrant bien du sens qu'elles renferment. Elles peuvent servir de préparation prochaine à la communion et sont infiniment préférables à ces formules d'actes ou de prières, qui renferment quelquefois des protestations ou des promesses, qui ne conviennent guère à notre faiblesse, et qu'on peut regarder comme des accès d'une ferveur mal réglée, qui ne tarde pas à disparaître et fait place aux plus tristes chutes. Les prières, que l'Église nous met ici dans la bouche, n'exposent pas à cet inconvénient, parce qu'elles sont parfaitement mesurées à notre état et à nos besoins, et qu'elles expriment dans le plus vrai sens toutes les dispositions dans lesquelles nous devons entrer en cet instant précieux.

Voici la première, qu'on peut regarder comme un véritable acte de contrition et de bon propos :

Domine Jesu Christe, Fili Dei vivi, qui ex voluntate Patris, cooperante Spiritu Sancto, per mortem tuam mundum vivificasti, libera me per hoc sacrosantum corpus et sanguinem tuum ab omnibus iniquitatibus meis et universis malis, et fac me tuis semper inhærere mandatis, et à te nunquam separari permittas, qui cum Deo Patre et Spiritu Sancto vivis et regnas Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez donné par votre mort la vie au monde, délivrez-moi par ce saint et sacré corps et par votre sang de tous mes péchés et de toute sorte de maux; et faites que je m'attache toujours inviolablement à votre loi; et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous, qui, étant Dieu, vivez et réglez avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Uniquement occupé du soin d'obtenir pour lui et pour tous les assistants, par la ferveur et la persévérance de sa prière, les dispositions nécessaires pour participer digne-ment au saint sacrifice, le prêtre demande d'abord la première et la plus indispensable de toutes, qui est la pureté de conscience.

Seigneur Jésus-Christ, dit-il ; il s'adresse à ce divin Sauveur qu'il a sous les yeux et vers lequel tendent tous ses désirs et toutes ses affections. Il l'appelle *Fils du Dieu vivant*, c'est-à-dire Fils de Dieu le Père, qui est le principe de la vie, et qui la communique à son Fils par nature et par essence, avec le pouvoir souverain de la communiquer à qui il veut. En effet, selon la parole de Jésus-Christ, comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, et le Fils donne la vie à qui il lui plaît (1). Or, la vie qu'il nous faut surtout en ce moment, c'est la vie de la grâce, car le pain eucharistique, non plus que le pain matériel, n'est pas fait pour les morts ; et, comme l'âme en état de péché est morte aux yeux de Dieu, elle ne peut participer à cette céleste nourriture, qu'autant qu'elle recouvre la vie en s'appliquant les mérites de Jésus-Christ, qui par sa mort a donné la vie au monde. Voilà la merveille de la Rédemption. Le Christ a porté sur son corps la peine de nos crimes, et il nous a vivifiés, en détruisant le péché qui nous avait donné la mort.

Pour intéresser à sa demande la Trinité tout entière, le célébrant représente à Jésus-Christ que c'est *par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit* qu'il donne la vie au monde. En effet, quoique tous les mystères du Fils de Dieu lui soient propres en quelque façon, néanmoins les trois adorables personnes de la Trinité y ont également contribué (2). Le Fils est venu dans le monde pour nous

(1) Sicut enim habet Pater vitam in semetipso, sic et dedit Filio habere vitam in semetipso, et Filius quos vult vivificat. *Joan.*, vi, 33.

(2) Ce sont des œuvres de la Divinité au dehors d'elle, *ad extrâ*, comme les appelle la Théologie.

sauver ; mais c'est le Père qui l'a envoyé et qui, en acceptant son sacrifice, nous a vivifiés et nous vivifie constamment en lui et par lui (1). Pareillement le Saint-Esprit a concouru à notre salut, en formant le corps du Sauveur dans le chaste sein de Marie, et il y coopère encore tous les jours, en contribuant à la transsubstantiation du pain au corps adorable de Jésus-Christ, afin qu'il soit offert pour donner la vie à notre âme. Ainsi le Fils, dans son incarnation, dans sa vie mortelle, dans sa passion et dans sa mort, n'ayant rien fait que par la volonté de son Père et la coopération du Saint-Esprit, nous sommes également redevables à chacune de ces trois personnes divines.

Cette vie de la grâce, que doit posséder toute âme qui s'approche des divins mystères, mais dont il faut toujours désirer la confirmation et l'abondance, le prêtre la demande par l'objet du monde le plus capable de toucher le cœur de Dieu, par le saint et sacré corps, par le sang précieux, qui est sur l'autel et devant lequel il est profondément incliné. Par ces dons de vie ineffables que nous possédons, que nous contemplons, que nous allons nous incorporer, *délivrez-moi*, dit-il, *de toutes mes iniquités*, de tout ce qui peut s'opposer et nuire à la vie de l'âme, de tout ce qui peut me détourner de Dieu, *de tous les maux* qui sont de nature à me porter au péché, de tous les dangers qui m'environnent. Faites que je m'attache toujours inviolablement à votre loi, que je ne m'écarte jamais de cette règle sûre et invariable de mes devoirs, car on ne peut avoir la vie qu'en gardant vos commandements (2). *Et ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous*. Où irions-nous loin de ce centre de notre repos et de notre bonheur ? Et qu'y a-t-il dans le ciel et sur la terre qui puisse nous satisfaire, si ce n'est vous, ô le Dieu

(1) Quùm essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo. *Ephes.*, II, v.

(2) Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. *Matth.*, XIX, 17.

de mon cœur et mon partage pour l'éternité (1). L'union que nous contractons avec Dieu par l'Eucharistie, est comme l'essai et le prélude de l'union béatifique dans la céleste patrie, et elle doit tellement enflammer notre amour, que nous puissions, comme autrefois le grand Apôtre, défier tout au monde de jamais nous séparer de la charité de Jésus-Christ ¹ (2).

Les assistants, qui savent que tout est ici commun, oblation et prières, doivent ratifier et confirmer ce que le célébrant vient de dire et de demander, tant pour eux que pour lui, tant en leur nom qu'au sien, en disant avec lui, sinon de bouche, du moins de cœur : *Amen*. Ainsi soit-il.

Dans la prière suivante, le célébrant ranime ses sentiments d'humilité et de componction, et demande que le corps de Jésus-Christ, non-seulement nous délivre du péché et de tout ce qui peut y porter, mais nous serve encore de préservatif contre ce qui pourrait à l'avenir nous faire perdre la vie de la grâce ou l'affaiblir en nous.

Perceptio corporis tui, Domine Jesu Christe, quod ego indignus sumere præsumo, non mihi proveniat in judicium et condemnationem, sed pro tua pietate prosit mihi ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam, qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate Spiritûs Sancti, Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Seigneur Jésus-Christ, que la réception de votre corps, que je me propose de prendre malgré mon indignité, ne tourne point à mon jugement et à ma condamnation; mais que, par votre miséricorde, il me serve de défense pour mon âme et pour mon corps, et de remède salutaire, vous qui, étant Dieu, vivez et réglez avec Dieu, le Père, en l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Quel affreux malheur que de communier indignement ! C'est un crime énorme ; c'est l'attentat de l'infâme Judas. Celui qui le commet, dit saint Paul, mange et boit son

(1) *Quid mihi est in cœlo et à te quid volui super terram, Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum ? Ps. LXXII, 26.*

(2) *Quis nos separabit à charitate Christi ? Rom., VIII, 35.*

jugement et sa condamnation (1). Sans doute, le prêtre et tous ceux qui doivent participer avec lui à la victime sainte, ont eu soin de s'éprouver eux-mêmes, de purifier leur conscience, d'en ôter toute souillure qui pourrait blesser les regards du divin Maître et faire perdre sa grâce ; mais ils ne sont pas pour cela entièrement rassurés ; ils ne laissent pas que de trembler à la vue des redoutables mystères. Alors même qu'on a fait assez d'efforts et pris assez de précautions, pour se rendre témoignage qu'on n'approche pas de Jésus-Christ avec une indignité marquée, il ne s'ensuit pas qu'on soit digne de le recevoir. Faibles et pauvres créatures que nous sommes, et de plus dégradés par le péché, aurions-nous pu prétendre à manger le pain des anges ? Et si, par un excès de condescendance, le Sauveur ne nous l'avait permis, s'il ne nous en avait fait un ordre formel, aurions-nous osé toucher de nos mains et introduire dans notre corps celui qui est la sainteté même, et que les plus purs Séraphins ne sont pas dignes de contempler ? Quand même nous nous croirions comblés de toute sorte de grâces et riches de vertus, comme cet Ange de l'Église de Laodicée (2), nous pouvons nous faire illusion, et être en réalité pauvres, nus, aveugles et misérables. Nous avons donc bien raison de supplier le Seigneur que cette communion ne tourne pas à notre jugement et à notre condamnation, et que nous ne trouvions pas la mort aux sources mêmes de la vie.

Tout en reconnaissant son indignité présente, le célébrant pense aussi à sa fragilité pour l'avenir. Hélas ! nous sommes si inconstants, et trop souvent nos plus généreuses protestations de fidélité s'évanouissent comme une vaine fumée. Qui ne tremblerait, au souvenir du Prince des apôtres ? Qui pourrait compter sur sa force, sur sa

(1) Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit non dijudicans corpus Domini. I *Cor.*, xi, 29.

(2) Apoc., iii, 17.

ferveur, sur ses bonnes résolutions, lorsqu'il se rappelle que Pierre, après avoir assuré au Sauveur qu'il ne l'abandonnerait jamais, qu'il préférerait mille fois subir la prison et la mort, le renonça quelques heures plus tard, à la voix d'une simple servante? Il faut donc nous prémunir contre les dangers, qui ne manqueront pas de nous assaillir, contre nos faiblesses et nos défaillances. Voilà pourquoi le célébrant conjure le Seigneur que la réception du pain eucharistique lui serve de soutien et de défense pour l'âme et pour le corps. En effet, la force du chrétien vient de l'Eucharistie; c'est de là que les martyrs tiraient leur courage et leur constance à toute épreuve. Soutenus par cette divine nourriture, ils étaient comme des lions terribles au démon, invincibles à tous les assauts et à toutes les séductions. Et nous aussi, fortifions-nous par ce pain céleste; et, puisque l'esprit est prompt et la chair faible, nous avons besoin qu'il serve de soutien à l'un et à l'autre, à notre âme contre sa légèreté, sa vivacité, son orgueil, ses emportements; à notre corps contre la mollesse et la concupiscence. Alors notre vertu trouvera sa perfection dans le sein même de la faiblesse.

Nous demandons encore que cette chair sacrée du Sauveur nous serve de *remède salutaire*, pour guérir et cicatriser les plaies de notre âme, la délivrer de ses langueurs et réparer ses forces, afin qu'elle puisse heureusement continuer son voyage sur la terre, et arriver jusqu'à la montagne sainte, jusques au sein de Dieu. Ces grâces, nous les demandons à la miséricorde de Dieu, qui a égard à nos besoins et nous traite mille fois plus favorablement que nous ne le méritons.

Cette oraison contient, comme on le voit, ce qu'on doit craindre des mauvaises communions et ce qu'on doit espérer des bonnes. Puissent toutes celles que nous ferons produire dans nos âmes une véritable impression de pureté et de sainteté, et les conserver comme des temples vivants de la Divinité.

En récitant ces oraisons, le prêtre se tient toujours incliné, les mains jointes sur l'autel, et les yeux modestement fixés sur la sainte hostie : attitude pieuse et profondément affectueuse, qui exprime de la manière la plus sensible la foi, la confiance, le désir, l'amour, l'humilité, le dévouement, l'anéantissement de tout notre être, en un mot, tous les sentiments que doit nous inspirer la présence réelle de Jésus-Christ, en état de victime sous nos yeux et prêt à se donner à nous. Combien est éloquent ce regard fixé et concentré sur Jésus ! C'est l'âme du prêtre, qui tend par toutes ses aspirations vers l'adorable Sauveur, qui s'attache tout entière à lui. Combien est éloquent aussi ce silence du prêtre, qui prie en secret ! Il est là, seul à seul avec son Dieu ; il ne s'occupe que de lui ; il lui parle cœur à cœur ; il n'a pas besoin d'élever la voix, parce que c'est pour lui seul qu'il prie ; et sa prière sera d'autant mieux exaucée, qu'elle est plus recueillie et plus mystérieuse ².

Ces prières, composées par quelques prêtres pieux pour leur usage particulier, comme nous l'avons dit en commençant, ont été ensuite adoptées par l'Église ; mais leur admission dans nos livres liturgiques ne date que de la fin du douzième siècle.

Contrairement aux prescriptions de l'antiquité ecclésiastique, qui avait réglé que toute prière faite à l'autel fût adressée à Dieu le Père par le Fils, qui est l'unique médiateur de Dieu et des hommes et par lequel seul nous pouvons avoir accès auprès du Père, celles-ci s'adressent directement au Fils ; et on l'a sagement établi, dans les siècles postérieurs, spécialement en détestation de l'hérésie d'Arius, pour faire entendre que Jésus-Christ notre médiateur est véritablement Dieu, égal à Dieu son Père. Et, dans cette circonstance surtout il est bien naturel et bien convenable que les prêtres s'adressent à Jésus-Christ, qu'ils voient sur l'autel comme victime de propitiation, pour obtenir les grâces qu'ils veulent demander immédiatement avant la communion.

Ouvrons maintenant plus que jamais notre cœur à ce divin Sauveur, notre nourriture et notre vie, impatient de se donner à nous ; soyons de notre côté impatients de nous unir à lui ³.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Locus honorificus regi expectato; locus optimus amico venienti preparatur.

On prépare une résidence honorable à un roi qu'on attend et une bonne place à un ami qui vient.

ARVISENET, *Memoriale vitæ sacerdotalis*.

PRÉPARATION A LA COMMUNION.

1. On vient à la communion, heure terrible ! heure désirable ! Le prêtre a communié : préparez-vous ; votre tour viendra dans un moment. Communiez d'abord en esprit ; croyez, adorez, désirez. C'est ma viande, c'est ma vie, je la désire, je la veux. Vous n'êtes pas préparé à la communion ; pleurez, géissez. Hélas ! où est le temps où nul n'assistait que les communicants, où l'on chassait, où l'on reprenait, du moins où l'on blâmait ceux qui assistaient au banquet sacré sans manger ? En effet, y assister sans manger, n'est-ce pas déshonorer le festin et en mépriser les viandes ? Quel mépris ! quelle maladie ! quel dégoût ! — Mais ce n'est plus la coutume. — Écoutez ce que dit l'Église dans le Concile de Trente : « Le saint Concile désirerait que tous ceux qui assistent au sacrifice y participassent (1). » Pourquoi le saint Concile le désire-t-il, si ce n'est que Jésus-Christ le désire ? car il ne se change en viande que pour être mangé. L'Église désire donc que vous communiez, vous tous qui assistez au sacrifice. Le Concile, toutefois, ne dit pas qu'il désire ; il dit qu'il désirerait. Pourquoi ? L'Église n'ose faire un devoir absolu d'un si grand bien ; elle désirerait que tout le monde le fit, que tout le monde en fût digne. O prêtre, désirez aussi que tout le monde communie avec vous. Et vous tous qui assistez, répondez à ce désir de l'Église et de son ministre. Si vous ne communiez pas, encore un coup, pleurez du moins, géissez ; reconnaissez en tremblant que le chrétien devrait vivre de manière qu'il pût

(1) Optaret quidem sacrosancta Synodus, ut in singulis missis fideles adstantes non solum spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent, quò ad eos sanctissimi hujus sacrificii fructus uberior proveniret. *Trid.*, sess. xxii, c. vi.

communier tous les jours. Promettez à Dieu de vous préparer à la communion au plus tôt, vous aurez communie du moins en esprit. Le prêtre communie, le prêtre achève, affligé de communier seul; ce n'est pas sa faute; il ne faut pas laisser de dresser la table, encore que tous n'en approchent pas. Telle est la libéralité, telle est la bonté du grand Père de famille.

Bossuet, *Méditations*.

Jésus-Christ s'immole comme victime, au sacrifice de la messe; et il se donne comme le pain de nos âmes dans la communion.

« O homme! s'écrie le pieux cardinal de Bérulle, si tu connaissais le don que Dieu te fait de Dieu même, que ne quitterais-tu point, que ne voudrais-tu point supporter pour te disposer à le recevoir dans la plénitude avec laquelle il t'est ici présenté? Car il faut penser que Dieu donnant son Fils à l'homme, par divers mystères, le donne par le mystère de l'Eucharistie dans la plénitude des autres mystères réunis et consommés en celui-ci. Dans l'incarnation, la vie et les mérites de Jésus-Christ ne sont pas encore; dans son enfance, le mérite de sa vie n'existe pas encore; dans sa vie, le mérite de sa mort n'est pas accompli; dans sa mort, il n'a pas la dignité, la puissance et les trésors de sa nouvelle vie; dans sa résurrection et son ascension, il semble être retiré à Dieu et ôté aux hommes; il l'est, en effet. Mais, dans l'Eucharistie, sans rien perdre ni de sa retraite à Dieu, ni de sa séparation de la vie présente, ni de l'abondance de sa nouvelle vie, ni de sa majesté, il est donné aux hommes dans la plénitude de tous ses états et de tous ses mystères. »

Venez maintenant, âmes innocentes; le festin est prêt. C'est le festin nuptial, où toute âme sainte s'unit à l'époux, corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit, et où s'accomplit cette parole : « Qui me mange vivra pour moi (1). » Venez donc avec les habits les plus riches; venez avec toutes les vertus; venez avec une joie digne du festin qu'on vous fait et de la viande immortelle qu'on vous donne. « Ce pain est le pain du ciel; ce pain est un pain vivant, qui donne la vie au monde: venez, mes amis, mangez et buvez; enivrez-vous, mes très-chers, de ce vin, » qui transporte l'âme, et lui fait goûter par avance les plaisirs des anges (2).

Bossuet, *Méditations*.

SAINTS DÉSIRS DE LA COMMUNION.

De l'état de catéchumène, Hermann, dont nous avons déjà raconté la conversion, passa bientôt à celui qui devait lui permettre de savou-

(1) Qui manducat me, ipse vivet propter me. *Joan.*, vi, 58.

(2) Pater meus dat vobis panem de celo verum. Panis enim Dei est, qui de celo descendit et dat vitam mundo. Ego sum panis vivus, qui de celo descendi. *Joan.*, vi, 32, 33, 41, 51. — Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi. *Cantic.*, v, 1.

rer, au lieu de la manne descendue du ciel pour ses ancêtres israélites, le vrai pain des anges contenu en Jésus-Christ. Impatient de ce festin de l'Agneau divin, il avait assisté, peu de temps avant son baptême, à celui de quatre juifs dans la chapelle de Notre-Dame-de-Sion, et il s'était fait une extrême violence pour ne pas s'élancer à travers la foule et demander à grands cris d'être baptisé comme eux ; mais, quand il eut obtenu cette première grâce, son ardeur redoubla. « Lorsque les fidèles vont communier, écrivait-il dans le même
 « temps, voilà les larmes qui débordent de nouveau. Ce ne sont
 « plus des larmes douces, mais des larmes brûlantes, amères ; des
 « larmes de désolation, causées par le chagrin de ne pas être admis,
 « moi aussi, à la sainte table.... Et aujourd'hui que je vous écris,
 « n'ayant pas encore eu la consolation de faire ma première commu-
 « nion, je ne puis assister à ce moment suprême, sans pleurer sur
 « cette privation qui me fait mourir!... »

« Depuis mon baptême, ajoutait-il autre part, j'ai été comblé,
 « tous les jours, par le Seigneur, de bien des douceurs, de bien des
 « consolations et de bien des faveurs célestes ! J'ai souvent nagé dans
 « une abondance de délices spirituelles !... Le moment de pouvoir
 « m'unir à Dieu, disait-il enfin fréquemment, sera pour moi ce
 « qu'est le ciel pour le genre humain, ce qu'est au roi déchu le
 « retour sur son trône, ce qu'est au voyageur brûlé par la soif une
 « source fraîche et limpide !... O chère science de Jésus, que je
 « meure comme Augustin à tout ce qui n'est pas vous ! »

Cependant dix jours à peine s'écoulèrent, et le fervent néophyte vit arriver avec une indicible joie la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, le 8 septembre. Pour la première fois, alors, il participa au banquet sacré et reçut en même temps le scapulaire : singulière prédiction de sa vocation au Carmel ! Que se passa-t-il dans cette âme, à l'instant où elle fut étroitement unie à Jésus-Christ ? Nous avons entendu dire que les traits du jeune communiant revêtirent tout à coup une expression surnaturelle, qui frappa vivement les assistants ; mais ses lèvres se sont constamment refusées à articuler un seul mot sur ce qu'il avait éprouvé.

ALLÉGORIE.

Le même P. Hermann nous dépeint, dans l'allégorie suivante, en termes magnifiques, le bonheur que goûte l'âme chrétienne dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Un jour je gravissais une montagne escarpée, suivant un sentier pratiqué seulement par des malfaiteurs, dans des rochers, aux pointes desquels mes genoux s'étaient déchirés et ensanglantés. Un orage éclate ; le torrent, descendant de la montagne, entraîne dans un

gouffre béant à mes côtés et les arbres déracinés et les blocs de granit roulant avec un bruit effroyable. Je me trainais, collé à la montagne; l'éclair sillonne la nue, et découvre l'abîme prêt à m'engloutir; soudain le feu du ciel, éclatant au milieu de la tempête, me fait apercevoir, sur une montagne voisine, une petite porte dorée, dans les flancs du granit. « Ouvrez de grâce, criai-je de toutes mes forces; ouvrez à un pauvre voyageur égaré, qui succombe à la fatigue et à la tempête. »

Soudain un beau jeune homme sort; il me prend par la main et m'introduit dans sa mystérieuse demeure; il me débarrasse de mes vêtements souillés de fange et de sang, me plonge dans un bain délicieux, où je retrouve et la force et la santé, et une vie nouvelle dans son parfum enivrant.

Le bruit de l'orage avait cessé de retentir à mon oreille; le jeune homme avait étendu sur la piscine ses deux mains percées de plaies, d'où jaillissait le sang se répandant sur tout mon corps. Au lieu de me rougir, il me revêtait d'une blancheur éclatante et me remplissait d'une splendeur inconnue...

Il me revêt ensuite d'un vêtement de pourpre royale, le plus beau qui ait frappé mes yeux; il allume un feu sortant de lui-même et qui l'illumine tout entier de clartés magnifiques; de sa face partent des traits enflammés, qui éclairent la voûte; il me sert une nourriture exquise; d'une blessure faite à son côté, il remplit une coupe d'un vin délicieux, qui m'enivre et me transporte dans les régions supérieures.

Assis près de ce jeune homme, je le vois adoré par les Chérubins qui lui offrent, prosternés devant lui, l'encens le plus pur. Sa parole me fait goûter des sentiments inconnus; il appuie ma tête sur son sein; je m'endors au milieu d'un rêve délicieux. Après quelques moments d'un sommeil paisible, le jeune homme me touche et m'éveille: « Seigneur, lui dis-je alors, je vous rends grâces, je vais continuer ma route, l'orage est passé. » — « Revenez tous les jours, me dit-il, je vous éclairerai, je vous échaufferai. » — « Étendez, dis-je à mon tour, étendez votre main pour qu'elle me bénisse: je veux rester avec vous, je veux goûter, goûter toujours vos délices. Mais qui êtes-vous donc? » — « Je m'appelle Amour, Eucharistie. » — « Oh! Jésus-Hostie, pardonnez-moi de vous avoir connu si tard. » — « Nulle part je n'ai éprouvé la joie, le bonheur. Je les possède en vous. »

Vous, jeunes hommes, continue l'illustre converti, pour être heureux, étudiez, recevez l'Eucharistie. L'amour, vous le cherchez? Mais il n'est pas dans une affection inconstante; il est au cœur du Crucifié ouvert par la lance du soldat, blessure toujours béante, d'où coule à tout instant la source de l'amour et du bonheur. Voulez-vous être

heureux? Écoutez François d'Assise : « Mon Dieu est mon tout ; » ô Jésus ! s'écrie-t-il dans un élan d'amour pour Jésus-Christ ; et ce fou pour l'amour de Jésus, quitte patrie, famille, pour aller prêcher Jésus-Christ par l'univers ; il fonde un ordre célèbre ; il éclaire et étonne son siècle par ses vertus.

Voyez cet autre François ; voyez Xavier vivant d'amour, de tribulations, de mépris, de fatigues et criant : « C'est assez, ô mon Dieu ! Élargissez mon cœur qui succombe. »

Vous, saintes et héroïques filles de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, où avez-vous puisé, où allez-vous puiser cette ardeur, ce zèle que vous déployez dans la noble mission de l'apostolat des pauvres? Vous aimez dans les pauvres une autre Eucharistie.

Venez tous ; venez, vous qui avez faim et soif de bonheur et d'amour ; venez tous auprès de Jésus-Christ ; il vous donne tout son cœur ; il vous donne toute sa gloire ; aimez-le ; identifiez-vous avec lui ; il est tout ; le reste n'est rien que vanité et tromperie, à côté de sa tendresse et de ses grandeurs.

Aimons Jésus ; jamais je ne me lasserai de convier tous les hommes à son amour ; aimons Jésus ; il n'est qu'un seul bonheur, celui d'aimer Jésus-Christ et d'être aimé de lui.

Conversion du pianiste Hermann.

FERVEUR DANS LA COMMUNION.

2. Les Saints, en communiant, étaient tout à l'amour de Dieu, et ils se servaient de diverses pratiques pour en augmenter l'ardeur. Saint Bernard se figurait qu'il recevait, dans la communion, un jet du lait de la pure Vierge Marie ; saint Jean Chrysostome, qu'il se désaltérait du précieux sang, qui coulait du flanc entr'ouvert de Jésus ; saint François de Borgia se réfugiait dans les plaies mêmes du Rédempteur, comme une brebis égarée, dans la bergerie du divin Pasteur. D'autres s'imaginaient être placés sous la croix du Christ, et recevoir, comme une rosée, le sang qu'il versa pour notre bonheur.

La communion était le foyer où les Saints allumaient et entretenaient l'ardente dévotion, le zèle persévérant, qui respiration dans toutes leurs actions.

On sait les transports qui animaient sainte Thérèse, sainte Magdeleine de Pazzi, saint Stanislas Kostka, lorsqu'ils avaient reçu leur Sauveur. Absorbés en Dieu, ravis en contemplation, ils ne tenaient plus à ce monde que par les liens du corps ; leur âme était comme enlevée après Jésus-Christ ; la joie intérieure dont elle était inondée se reflétait jusque sur les traits de leur visage. Ils pouvaient dire avec le prophète : *Qu'ai-je demandé à la terre, qu'ai-je désiré dans les cieux, sinon vous, ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité ?*

Sainte Catherine de Gênes était si affamée de ce pain céleste, qu'elle ne pouvait voir la sainte hostie entre les mains des prêtres sans leur porter envie ; et, regrettant les retards que l'action du sacrifice imposait à ses désirs, elle s'écriait dans sa sainte impatience : *« Quand me donnerez-vous mon Dieu ; qu'il ne tarde pas davantage à venir ! C'est la nourriture de mon âme ; c'est ma vie. »*

Sainte Catherine de Sienne s'écriait dans un transport d'admiration : *« O très-aimable Jésus, que vous nous manifestez bien dans votre sacrement votre amour excessif, votre infinie miséricorde, votre divine libéralité ! »* Elle le suppliait d'arroser son âme de son précieux sang, afin qu'elle cessât d'être une terre aride et stérile, et qu'elle portât en abondance des fruits de salut.

Sainte Magdeleine de Pazzi disait qu'il ne fallait qu'une seule communion, faite avec un cœur bien pur et embrasé d'amour, pour sanctifier et élever à la perfection une personne qui communiait ainsi.

Dans la participation au sacrement de l'Eucharistie, la sœur Marie de l'Incarnation paraissait comme élevée au-dessus de la terre ; son corps était immobile, et son visage resplendissait d'une lumière céleste. Son union avec Dieu était si intime, dans ces moments précieux, que les heures s'écoulaient sans qu'elle s'en aperçût, et que souvent on était obligé de l'arracher du pied de l'autel pour lui faire prendre quelque nourriture. A sa dernière maladie, lorsque le ministre sacré, lui apportant le saint viatique, lui fit cette question, suivant l'ordre du rituel : *« Ne croyez-vous pas que c'est ici le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? »* elle s'écria toute surprise : *« Si je le crois, mon père ! Si je le crois ! Venez, mon Seigneur ; venez ! »* Ses larmes, sa ferveur, tout semblait prouver qu'elle n'avait pas seulement la foi, mais encore la vision manifeste des mystères que la foi propose.

M^{me} de Neuwillars, à cause de son éminente piété, fut comblée de grâces ineffables. Jésus-Christ daignait souvent la visiter d'une manière sensible, et lui prodiguer les plus tendres consolations. C'était surtout au moment qui suit la communion, dont elle approchait fréquemment, que le divin Maître semblait lui parler avec plus d'intimité. Son confesseur, craignant qu'elle ne se laissât tromper par des illusions, lui ordonna de rejeter ces douceurs. Elle s'efforçait un jour de lui obéir, lorsque Notre-Seigneur lui adressa ces paroles : *« Eh quoi ! ma fille, peux-tu croire que je veuille te perdre, moi qui ai répandu jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour te sauver ? Sois certaine que tu n'es pas trompée, et dis-le hardiment au guide de ton âme ! Oui, ma fille, oui, je veux te donner un avant-goût des biens que je te prépare. »* A ce moment, nous dit-elle, je me

sentis dans une si profonde paix, que jamais je ne conçus mieux celle dont jouissent les bienheureux dans le ciel, et que saint Paul appelle la paix de Dieu.

M^{me} Le Bœuf s'était fait un devoir d'assister à toutes les messes, qui se disaient dans l'église du monastère. Ne pouvant tous les jours recevoir réellement le divin objet qui enflammait son cœur, elle s'efforçait de s'unir à lui par les liens de la plus vive charité. Les jours auxquels le Saint-Sacrement était exposé, elle semblait ne plus tenir à la terre. Devant le trône de la miséricorde, où elle pouvait répandre son cœur et ses larmes, les heures lui paraissaient s'écouler trop rapidement. Si quelques religieuses ne pouvaient, à cause de leurs occupations, se trouver devant le Saint-Sacrement à l'heure qui leur était marquée, elle s'estimait trop heureuse de les remplacer. Elle avait une singulière dévotion pour le Sacré-Cœur de Jésus ; tous les vendredis de l'année, elle communiait en son honneur ; et, d'après l'esprit de l'association où elle était entrée, elle consacrait tous les premiers vendredis du mois à cette dévotion.

Cette illustre dame, que nous avons déjà citée plusieurs fois, était née à Besançon, en 1690, d'une famille distinguée ; elle mena assez longtemps une vie toute mondaine. Sortant un jour d'une assemblée nombreuse, elle rentre chez elle, jette par hasard les yeux sur un crucifix qui était dans sa chambre, et se sent troublée à cette vue, qui semble lui reprocher sa vie trop dissipée. Cette première impression est bientôt effacée ; le lendemain, la coupable esclave de la terre court avec une nouvelle ardeur aux spectacles et à tous les vains amusements. Résolue à se laisser emporter sans frein au torrent de ses passions, elle cherche à éloigner d'elle tout ce qui pourrait exciter dans son cœur le trouble ou les remords ; et, dans cette intention, elle couvre d'un rideau le crucifix, dont la vue l'avait si cruellement agitée. Cette précaution fut heureusement inutile. Les remords de sa conscience devinrent si vifs et si continuels, qu'elle sentit enfin, comme Saul, tout le danger de résister plus longtemps à la voix qui l'appelait. Tout à coup, elle devint un nouvel être, pleine de courage ; et bientôt elle quitta tout, pour suivre Jésus-Christ. L'abbé CARRON.

Il y a quelques jours, un militaire se présente à l'aumônier d'un hospice de Lyon, à *sept heures du soir*, pour recevoir la communion. L'ecclésiastique, surpris, fait observer qu'il faut être à jeun pour communier. — Monsieur l'abbé, répondit le soldat, je n'ai rien pris depuis hier ; occupé toute la journée à la caserne, à cause du départ de notre régiment, qui a lieu demain à l'aube du jour, je n'ai pu trouver que cet instant pour quitter mes camarades et venir ici recevoir la communion. — Le prêtre, touché et édifié, administra au brave militaire le sacrement qu'il demandait avec une foi si vive et une piété si ardente.

Annales du Saint-Sacrement, 1859.

Dresser de petits autels dans la maison paternelle, les orner de fleurs, y placer l'image de la sainte Vierge, prier devant elle, ou bien encore écouter attentivement ceux qui tenaient des discours de piété, tels furent les premiers goûts d'Ange d'Acri, nommé à son baptême Luc Antoine, et fils d'une pauvre famille dans la Calabre citérieure, en 1669. Un pieux capucin prit en affection ce petit enfant, et le dirigea sagement dans le chemin de la perfection. C'est un grand avantage, pour une âme encore inexpérimentée dans les voies du Seigneur, de trouver un guide sûr et éclairé. Quand Ange fut en état de recevoir le corps de Notre-Seigneur, il n'était pas rare de le voir jusqu'à trois heures de suite en contemplation, et tellement absorbé dans son pieux sujet, qu'on ne le surprit jamais, durant tout ce temps, faire un mouvement seulement du corps, de la tête ou des yeux. Il communiait tous les jours chômés ; et, quand il s'agissait d'une fête de la très-sainte Vierge, il s'y préparait dès la veille par un jeûne rigoureux. On ne s'arrête point dans la vertu non plus que dans le vice. Ce saint jeune homme voulut à dix-sept ans entrer en religion, et se présenta aux capucins d'Acri sa patrie, qui le reçurent sur les bons témoignages qu'ils avaient de lui.

La première communion de Jacques Daumond fut une préparation à bien d'autres. Dieu, qui se plaît avec l'innocence, lui fit alors goûter tant de délices, qu'il enflamma de nouveau ses désirs. Il ne soupirait qu'après cette céleste nourriture. Il communiait régulièrement tous les dimanches à la chapelle de la Congrégation, et c'était toujours avec une nouvelle ferveur ; il le faisait encore aux grandes solennités et aux fêtes de la Vierge, et il demandait quelquefois la permission de le faire dans la semaine. Son directeur, qui voyait les biens sensibles que produisait en lui l'usage des sacrements, se rendait aisément à ses sollicitations. Quelquefois il lui refusait, pour l'éprouver ou pour augmenter encore la vivacité de son ardeur. Alors il s'affligeait sensiblement, mais sans se plaindre ; et il paraissait que la patience ne lui coûtait jamais tant que dans ces occasions. Quand on le lui accordait, il ne pouvait cacher sa joie ; et, pour n'être pas aperçu de ses condisciples, qui auraient conçu de lui une idée trop favorable, il cherchait une église écartée, où il allait satisfaire à loisir sa dévotion.

Ce fut dans ces intimes communications avec son Dieu, qu'il puisa pour l'Eucharistie ces tendres sentiments, qu'il ne pouvait tenir renfermés dans lui-même. Il disait souvent qu'il fallait avoir le cœur bien peu sensible, pour ne pas désirer de s'unir à Jésus-Christ ; qu'on ne pouvait se passer de participer aux divins mystères, et qu'on était bien à plaindre, quand on s'en voyait privé. Il ajoutait qu'il ne comprenait pas comment le jour qu'on avait communié, on pouvait s'occuper de toute autre idée que de l'amour que Jésus-Christ a pour

nous, et de celui que nous devons avoir pour Jésus-Christ. Il agissait conformément à cette pensée. On s'apercevait qu'il était ce jour-là plus recueilli qu'à l'ordinaire, et qu'il employait à la prière et à la contemplation presque tout le temps libre que lui laissaient ses études.

Toute la vie du jeune Décalogne fut une préparation continuelle à sa première communion ; cependant on le vit redoubler de ferveur à l'approche de ce grand jour ; c'est alors que le temps lui paraissait ennuyeux ; il eût voulu pouvoir franchir en un instant l'espace qui le séparait de cette grande action. « Quoi ! attendre encore tant de jours, disait-il ; mon Dieu ! que ce terme est éloigné ! il me semble que je n'y arriverai jamais. » Mais, quand il venait à réfléchir sur le malheur de celui qu'une aveugle et criminelle présomption conduit à la table sainte, sans les dispositions requises, et qui trouve la mort la plus funeste au sein même de la vie, il ne pouvait s'empêcher de trembler pour lui-même. « Pensons-nous bien, disait-il alors à ceux qui devaient communier avec lui, que nous n'avons plus que tant de jours à nous préparer à cette grande action ; tâchons de nous en occuper plus que jamais. »

Il fit une sainte et fervente retraite, qui fut avantageuse à ceux qui eurent le bonheur de la partager avec lui ; car tous les yeux étaient ouverts sur lui, et on se faisait un bonheur de marcher sur ses traces.

Le jour, à son réveil, il salua son maître par ces paroles : « Ah ! monsieur, c'est donc aujourd'hui ! » Mais qui pourrait dépeindre au naturel les saints transports auxquels il se livra pendant le sacrifice adorable, où les cieux devaient s'ouvrir en sa faveur. Ce jour fut pour lui un jour de joie, mais d'une joie intérieure et toute sainte ; il ne perdit pas un instant de vue la grande action qu'il avait faite le matin ; il en parlait sans cesse avec cet air de sérénité, qui peint si bien sur le visage les charmes de la vertu et la joie qu'elle porte dans le cœur. Il demandait à ses compagnons quels étaient les sentiments qu'ils avaient éprouvés ! « Pour moi, disait-il, je n'ai jamais passé de moment si doux ; je ne pouvais prononcer un mot ; je versais des larmes ; mais je vous assure que c'étaient des larmes bien douces et telles que je voudrais en verser toute ma vie. » Cette grande action, qu'il répéta souvent le reste de sa vie, le frappait toujours aussi vivement que la première fois. Rien n'était plus touchant que les sentiments dont il paraissait pénétré, au moment de la communion. La modestie et le recueillement, avec lesquels il approchait de la sainte table et s'en retirait, étaient un spectacle d'édification ; et toujours son action de grâces répondait à sa préparation.

Saint Louis de Gonzague et saint François de Borgia employaient les trois jours qui précédaient leur communion à s'y disposer, et les trois jours qui suivaient, à remercier Dieu.

Que l'homme s'éprouve lui-même (1); qu'il éprouve premièrement s'il n'est point indigne de cette table sacrée, s'il ne vient point au banquet de l'époux sans la robe nuptiale, sans être en état de grâce; car on lui dirait: « Ami infidèle, ami téméraire, comment avez-vous osé entrer ici sans avoir l'habit nuptial? » Et non-seulement il serait jugé indigne du banquet; mais encore « on le jetterait, pieds et mains liés, dans le séjour des ténèbres, où il y aura pleurs et grincement de dents (2). »

Le maître entra dans la salle du festin pour y voir les conviés; et il y vit un homme qui n'avait point l'habit nuptial. Représentez-vous Jésus, qui vient lui-même examiner ceux qui sont à table. Pour éviter un si terrible examen, que chacun s'examine soi-même, que chacun s'éprouve soi-même.

BOSSUET, *Élévations.*

PUNITION MIRACULEUSE D'UNE MAUVAISE COMMUNION.

3. Un homme de la secte de Macédonius, ayant abjuré, voulut aussi convertir sa femme. Elle lui promit ce qu'il désirait et vint à l'église où elle reçut l'Eucharistie. Au lieu de la consommer, elle la cacha en baissant la tête, comme pour prier, et mit en sa place du pain ordinaire, que lui donna adroitement une domestique affidée. Mais, quand elle porta ce pain à sa bouche, il changea de nature; et, en voulant le manger, au lieu de pain, elle sentit une pierre sous ses dents. Elle courut sur-le-champ à l'évêque, lui confessa son crime avec des sentiments sincères de conversion, et lui montra la pierre où la marque de ses dents restait imprimée. Sozomène, qui vivait presque dans le même temps, rapporte ce fait, et dit que l'on voyait cette pierre dans le trésor de l'église de Constantinople, où elle avait été déposée.

UN SACRILÈGE ET LA POPULATION D'ANGERS.

En 1843, dans la paroisse de la Trinité d'Angers, à la suite de la station quadragésimale, prêchée par le curé, M. l'abbé Maupoint, actuellement évêque de Saint-Denis aux colonies, eut lieu la communion pascale, et on compta près de six cents hommes à la table sainte. Cette affluence et l'attitude recueillie qu'on remarqua dans toute l'assemblée, prouvent que notre génération n'est point déshéritée de la foi de ses ancêtres. Il est vrai qu'un triste événement vint altérer la joie d'une si sainte journée; mais cet incident même occasionna une énergique manifestation de la foi du peuple angevin.

(1) Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat. I Cor., XI, 28.

(2) Amice, quomodò hùc intrasti, non habens vestem nuptialem?... Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores; ibi erit fletus et stridor dentium. Matth., XXII, 12, 13.

Un malheureux ouvrier s'était vanté hautement de se présenter à la communion avec les autres hommes, après avoir déjeuné et sans être allé à confesse. Il mit à exécution son affreux dessein. Mais cette nouvelle ne fut pas plus tôt connue dans la paroisse, qu'elle excita une rumeur générale. Les plus impies eux-mêmes manifestaient publiquement leur indignation. Le coupable, déconcerté et en proie à des remords subits, fut bientôt atterré de sa situation. Il voulait, de sa propre main, mettre un terme à ses jours ; son père et ses amis le retinrent avec beaucoup de peine. Enfin, touché de repentir, il vint se jeter aux pieds de son curé, en détestant sa faute et demandant de réparer par une amende honorable la publicité du scandale. M. le curé hésita, craignant que ce ne fût trop présumer du bon vouloir du suppliant ; il s'en tint à lui conseiller de quitter une paroisse où la vie lui était à charge, et mit à sa disposition quelques ressources pour s'établir dans une ville voisine. « J'accepte cette offre, lui dit l'ouvrier en pleurant ; mais ma faute demande une réparation publique, et je ne partirai que lorsque ce devoir sera accompli. » M. le curé y consentit avec l'agrément de Mgr l'évêque d'Angers, qui voulut bien présider en personne cet acte religieux.

Le dimanche de Quasimodo, dès six heures du matin, l'église de la Trinité était remplie de plus de trois mille personnes. Un plus grand nombre encore se serraient hors des portes, encombrant les rues adjacentes. Dans l'église, on se presse, on s'entasse ; on entend de toutes parts les plaintes de la foule qui s'étouffe, le craquement des chaises qui se brisent, un murmure sourd, qui exprime l'indignation contre le sacrilège. Bientôt des cris s'élèvent : on demande hautement que le coupable paraisse. En vain M. Maupoint s'efforce d'apaiser le tumulte, et s'écrie que la religion est satisfaite, et ne se réjouit pas dans l'humiliation du pécheur ; le prélat même ne peut se faire entendre. On a donc dû prendre le parti de recevoir l'amende honorable du pénitent dans la sacristie. Après quoi l'on a fait évader, non sans peine, ce malheureux ; et il est demeuré caché durant quelques heures dans le presbytère.

Il faut sans doute désavouer ce qu'il y a d'exagéré dans ce transport de zèle populaire ; mais une protestation si spontanée, si unanime, contre un acte lâche et sacrilège, prouve quelles profondes empreintes la foi catholique a tracées et conserve encore dans nos mœurs.

Ce fait, qui s'est passé à la vue de plus de trois mille personnes, a été indignement travesti par la presse anti-religieuse (1), qui l'a traité de scène de comédie, de véritable farce. Mais on sait de quelle haine contre le catholicisme sont capables ces prétendus amis du peuple.

(1) *Le Précurseur de l'Ouest.*

LA COMMUNION PASCALE A NOTRE-DAME DE PARIS.

La métropole de Paris offre, depuis quelque temps, le saint jour de Pâques, le spectacle le plus touchant. C'est la communion générale des hommes, après les exercices du carême et la retraite préparatoire donnée par le prédicateur de la station. On a plusieurs fois raconté cette admirable manifestation.

C'est toujours la même fête et la même beauté, toujours nouvelle et splendide, et que le temps n'émousse point. Ce n'est pas sans une consolation immense, qu'on se trouve dans les rangs de ces chrétiens jaloux de rendre hommage au Christ vainqueur. Les cinq nefs de la grande église semblent insuffisantes. L'ordre, le recueillement, le bonheur de cette fête ne peuvent se décrire, et ceux qui n'y ont pas assisté, n'en ont aucune impression. Comment dépeindre les délices, la foi et les espérances de toutes les âmes au moment, par exemple, où l'hostie s'élève au-dessus des têtes prosternées et courbées dans la poudre, et que les voix font monter vers le ciel ce gémissement et cette prière : *O salutaris hostia, bella premunt*. A chaque instant, les chants commencés s'interrompent et s'achèvent dans les larmes. Tout parle, tout a un accent et une signification, où les âmes se délectent et se fondent. C'est le triomphe de l'Agneau innocent, qui a racheté les pécheurs; c'est la joie de ce jour que Dieu a fait; c'est Israël qui sort de l'Égypte; c'est la maison de Jacob, qui se sépare du peuple barbare. Au chant de ces psaumes et de ces hymnes, où les prophètes et les saints ont exprimé l'espérance, la foi et l'amour, pendant près de deux heures, les fidèles se succèdent du fond de la nef à la table sainte.

Là se trouvent, dans un harmonieux mélange, toutes les conditions sociales, réunies dans la seule égalité et dans la seule charité qui soient ici-bas; des enfants, des hommes faits, des vieillards, des pauvres et des riches, des soldats et des généraux, des artisans et des capitalistes, des fonctionnaires du premier rang et des citoyens qui n'ont ni emploi, ni renommée, ni fortune, qui n'apportent là que leur fidélité. Quoique la même chose se rencontre partout où il y a des chrétiens, Paris est probablement la seule ville du monde, et la cathédrale le seul lieu dans Paris, où ce saint contraste apparaisse aussi complet et avec une harmonie aussi parfaite. Les opinions y sont présentes comme les rangs, et comme eux y sont oubliées. Antagonistes, adversaires, tous sont là, confessant qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un seul vrai pain de vie.

Ainsi, ce Paris, livré aux scandales, aux ivresses de la vie, a aussi sa protestation de foi et son heure de fête religieuse. Quelle leçon que cette multitude, s'avancant vers la table sainte au chant de ces éner-

giques paroles de l'hymne pascal : « *Scimus Christum surrexisse à mortuis verè*. Nous le savons, le Christ est ressuscité, et nous en croyons le témoignage des anges, le suaire, les vêtements et le linceul eucharistique, où s'enveloppe la divinité de ce Dieu fait homme ! » Qui pourrait dire que cet acte solennel de foi, renouvelé chaque année avec une égale ferveur, n'a pas retenu, au-dessus de la cité coupable et orgueilleuse, les trésors de colère prêts à éclater sur ses iniquités !

Elles crient vengeance vers le ciel ; elles sont arrogantes et innombrables ; elles ont pleine liberté et se donnent carrière ; leur bruit semble couvrir toute parole ; l'attention publique leur paraît uniquement acquise. On se demande où est l'action de la vérité, et si elle n'est pas définitivement étouffée sous leurs efforts. Pâques arrive ; et, dès la pointe du jour, par toutes les artères de l'immense cité, les hommes circulent et convergent vers la vieille église ; leur multitude remplit la nef, s'étend dans la croix, déborde dans les bas côtés ; pendant près de deux heures, deux prêtres sont occupés à distribuer à cette foule le pain de vie, qui change les cœurs et les remplit d'un courage invincible.

Depuis dix-huit ans, beaucoup de ceux qui ont pris part à ces solennités se sont répandus dans toute la France ; ils gardent dans leur cœur le souvenir de cette fête unique et admirable, et ils ne manquent pas d'en faire le mémorial et de s'y unir par la prière. Ceux aussi, et ils doivent être déjà en grand nombre, qui ont reçu leur récompense, ne laissent pas de jeter un regard de complaisance sur ces assemblées et d'y joindre aussi leurs suffrages ; mais ni les absents ni les morts ne laissent de places vides à la cathédrale ; les rangs se pressent, au contraire ; ils se renouvellent, tout en s'allongeant.

Tant que nous serons témoins d'un spectacle si édifiant, on ne verra pas se réaliser les sinistres prédictions de nos libres penseurs, impatients d'assister aux funérailles du catholicisme. L'un d'eux (1) écrivait en 1849 : « Les temples du Jésus réel s'écrouleront ; les tabernacles où l'on croit tenir sa chair et son sang, seront brisés ; déjà le toit est percé à jour, et l'eau du ciel vient mouiller la face du croyant agenouillé. » O vœux impies ! ô délire infernal ! Et ceux qui osent écrire de pareils blasphèmes, se croient appelés à régénérer le monde et se regardent comme des oracles.

(1) M. Renan, actuellement rédacteur du *Journal des Débats*.

QUARANTE-DEUXIÈME INSTRUCTION.

Panem cœlestem. — Domine, non sum dignus. — TROIS SORTES D'INDIGNITÉS. — COMMUNION DU PRÊTRE. — *Quid retribuam. —* LE PRÊTRE RECUEILLE LES PARTICULES. — COMMUNION AU PRÉCIEUX SANG.

Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.

Celui qui mange de ce pain vivra éternellement.

Joan., VI, 59.

Il est temps maintenant de participer à la victime sainte, de se nourrir de la chair de l'Agneau immaculé, immolé pour notre salut. « Prenez et mangez, a dit le divin Sauveur ; ma chair est une nourriture, et mon sang un breuvage. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Il en est de l'âme comme du corps : ni l'un ni l'autre ne peuvent conserver leur force et leur santé sans la nourriture qui convient à chacun. Or, l'aliment de notre âme, c'est le pain eucharistique. La communion est à l'âme ce qu'est la sève à l'arbre, la source au fleuve, le cœur au corps, le soleil à la nature.

Voilà donc que le prêtre, après avoir récité avec ferveur les oraisons préparatoires à la communion, sortant tout à coup de son immobilité, tombe à genoux devant cette divine hostie, qu'il n'a pas un instant quittée des yeux, depuis qu'il se dispose à la recevoir. Il abaisse, autant qu'il peut, toutes les puissances de son être, son corps, son esprit, son cœur, son âme, devant le Dieu caché dans son auguste sacrement. Il l'adore profondément, parce que, selon la parole si remarquable de saint Augustin, personne ne mange la chair du Sauveur, sans l'avoir adorée auparavant. Puis, en se relevant, pour s'encourager à la confiance et à l'amour, il dit, avec le roi-prophète soupirant après son Dieu :

*Panem cœlestem accipiam, et
nomen Domini invocabo*¹.

Je recevrai le pain céleste, et
j'invoquerai le nom du Seigneur.

paroles qui marquent l'ardeur d'une âme, saintement impatiente de s'unir à son Dieu. Aussi le célébrant les prononce-t-il avant même de s'être entièrement relevé, pour exprimer la véhémence de son désir, qui correspond à celui dont était animé l'adorable Sauveur, lorsqu'il disait à ses disciples : « J'ai désiré du plus vif, du plus amoureux désir, de manger cette Pâque avec vous (1). »

La manne eucharistique n'est profitable qu'à celui qui la reçoit avec une véritable avidité ; il faut en être en quelque sorte affamé. Et comment pourrait-on n'éprouver que du dégoût ou de l'indifférence à la vue d'une table si délicieuse, et d'un pain qui renferme toute suavité ? Ce serait le signe manifeste d'une mauvaise réplétion, d'une plénitude de défauts, d'imperfections, d'amour-propre ; et l'on doit s'en délivrer, avant de recevoir cette nourriture céleste ; autrement on ne peut en être rassasié (2). Heureuse l'âme que cette faim et cette soif spirituelle dévorent, qui soupire après son Dieu, comme le cerf altéré court après une source d'eau vive. Elle peut dire en toute vérité : « Je prendrai le pain céleste, le pain des anges, le pain du salut, qui fait ma force, mon soutien, ma vie. Je n'y tiens plus ; je suis haletante d'impatience ; je tombe de défaillance ; je prendrai ce pain salulaire, seul capable de me réconforter, de remplir l'étendue de mes désirs ; et j'invoquerai le nom du Seigneur, c'est-à-dire j'appellerai en moi, j'attirerai, de toute l'énergie de mes besoins, ce Dieu de toute majesté, mon bien suprême, les délices de mon cœur (3). »

En disant ces mots, le célébrant prend respectueusement de la main droite les deux parties de la sainte hostie, et les réunit, comme si elle n'avait pas été rompue, entre

(1) Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequàm patiar. *Luc.*, xxii, 15.

(2) Edent pauperes, et saturabuntur. Qui autem divites sunt non saturantur, quia non esuriunt. *D. Aug.*, in psal. xxi.

(3) Quid est invocare, nisi in se vocare ? *D. Aug.*

les doigts de la main gauche et au-dessus de la patène, de telle sorte qu'aucune parcelle ne puisse tomber sur le pied du calice.

Mais, au moment de porter à sa bouche le pain sacré et de le déposer sur ses lèvres, il s'arrête un instant comme incertain entre la crainte et l'espérance. Osera-t-il recevoir dans son cœur celui devant qui les anges ne sont pas sans souillure, lui, pauvre pécheur, environné de faiblesse, lui qui est obligé d'offrir pour lui-même, aussi bien que pour le peuple, le sacrifice d'expiation pour la rémission de ses fautes (1)? Frappé de la distance infinie, qui se trouve entre une pauvre et indigne créature comme lui et celui qui est la sainteté même, il s'étonne que le Dieu de toute puissance et de toute majesté daigne descendre du ciel pour se donner aux hommes en nourriture; et, unissant à l'ardent désir du prophète la profonde humilité du centurion béni de Dieu, il se frappe trois fois la poitrine, en disant :

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea ².

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.

Cette formule a été usitée dès les premiers siècles, et il serait difficile d'en trouver une autre qui exprimât mieux les sentiments, que nous devons tous avoir avant de communier. Ces paroles ont mérité au centurion l'éloge que lui adressa le divin Maître, en lui disant qu'il n'avait point trouvé tant de foi en Israël (2).

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur. » Quand on pense qu'on n'est que péché, faiblesse et misère, comment ne pas rentrer dans son néant? Quelle proportion peut-il y avoir entre le Roi de gloire,

(1) *Debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. Hebr., v, 3.*

(2) *Amen dico vobis : Non inveni tantam fidem in Israel. Matth., VIII, 10.*

le Dieu de toute majesté et une créature terrestre, dégradée par tant d'iniquités ! Quand même nous aurions la pureté des Anges, les ardeurs des Séraphins, la sainteté de Marie elle-même, nous ne serions pas encore dignes d'offrir au Seigneur une demeure digne de lui. Disons donc : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme. » Et puissions-nous prononcer ces paroles avec les mêmes sentiments que le centenier. C'est l'humilité qui le rendit agréable à Dieu. Plus il s'humilia, plus la capacité de son cœur s'élargit pour recevoir la grâce divine, et plus il en fut rempli (1). C'est aussi l'humilité qui, en nous enfonçant dans l'abîme de notre misère, attirera sur nous l'abîme encore plus grand de la miséricorde de Dieu.

Mais, tout en tremblant à la vue de notre indignité, comment en même temps ne pas nous confier en la bonté, en la toute-puissance de Notre-Seigneur, quand on se rappelle qu'une seule de ses paroles peut guérir notre âme. Un seul de ses regards a suffi pour faire couler des yeux de Pierre des larmes de componction et de pénitence ; le seul attouchement de la frange de son habit a suffi pour guérir une infirmité de douze années, qui avait résisté à toutes les ressources de l'art. Invoquons donc cette toute-puissance de Jésus-Christ, qui seconde si bien la tendresse de sa charité, et disons avec la foi la plus vive : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme ; mais dites seulement une parole, et votre serviteur sera guéri ; » et alors, par un secret merveilleux de la grâce, ces paroles feront cesser ou du moins diminueront l'indignité que nous nous attribuons, et serviront d'attrait au Fils de Dieu, pour venir à nous et nous combler de ses grâces.

Le célébrant prononce trois fois ces paroles, pour mar-

(1) Humilitate centurio placuit. Quânto humilior, tantò capaciôr, tantò plenior. Colles enim aquam revellunt, valles implentur. *D. Aug.*, serm. LXXVII, n. 12.

quer les trois sortes d'indignités dont nous sommes atteints : indignité de l'homme animal et terrestre, adonné à toute sorte de vices, entraîné par les plus ignobles instincts ; indignité de l'homme raisonnable et social qui, dans ses rapports avec ses semblables, a si souvent blessé la justice et la charité ; indignité de l'homme spirituel, qui a tant de fois caché au-dedans de lui-même mille pensées d'orgueil, d'envie, de haine, d'ambition, mille désirs coupables, dont la manifestation le couvrirait d'ignominie.

En même temps il se frappe trois fois la poitrine, en détestation de ses fautes et comme pour briser la dureté de son cœur. Le publicain, à genoux, au fond du temple, se frappait la poitrine, n'osant lever les yeux vers le ciel, et il se retira justifié ; Moïse, dans le désert, frappa par trois fois le rocher, et il en fit jaillir trois sources abondantes ; le roi Joas frappa trois fois la terre de sa lance, et il remporta une triple victoire sur ses ennemis. Notre cœur ne sera sans doute ni plus dur ni plus aride que le rocher ; il s'ouvrira sous le coup du repentir qui le frappe ; et le Seigneur y fera couler ces eaux vives, qui lavent, purifient, régénèrent, et qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Rassuré par le souvenir de la miséricorde infinie du Sauveur, et sachant d'ailleurs l'ordre exprès qu'il nous a donné de manger sa chair et de boire son sang sous peine de n'avoir pas la vie en nous, le prêtre prend de la main droite la sainte hostie ; et, faisant avec elle un signe de croix sur lui-même, il dit :

*Corpus Domini nostri Jesu
Christi custodiat animam meam
in vitam æternam. Amen.*

Que le corps de Notre-Seigneur
Jésus-Christ garde mon âme pour
la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Le corps du Sauveur nous est donné comme un gage de la gloire du ciel, comme des arrhes de la vie bienheureuse. Il préserve notre âme de la corruption et consume

ce qu'elle a de terrestre. O prodige étonnant ! Au lieu que, naturellement, c'est l'esprit qui vivifie la chair, dans l'adorable Eucharistie, c'est la chair de notre Sauveur qui vivifie notre âme, qui la soutient et la rend digne du bonheur éternel.

En prononçant ces paroles, le prêtre fait, comme nous l'avons dit, un signe de croix sur lui-même avec la sainte hostie qu'il tient entre ses doigts. Oh ! que ce signe de croix est ici bien placé ! Comme il exprime admirablement que le corps adorable que l'on va recevoir, est le même que celui qui a été immolé sur le Calvaire ! Comme il marque l'ardent désir qu'a le prêtre de s'unir, de s'identifier en quelque sorte avec l'auguste victime, qui se donne à lui ! Remarquons encore qu'au nom de Jésus-Christ, prononcé en face de l'hostie qu'il tient dans sa main, son front s'incline avec respect, confiance et amour. .

Enfin, il se communie avec beaucoup de révérence sous l'espèce du pain, se tenant debout, parce qu'il est sacrificateur, et qu'il est convenable qu'il soit vu de tous les fidèles dans l'exercice de ses fonctions sacrées ; mais en même temps il s'incline par respect pour l'auguste sacrement, et il s'appuie modestement sur l'autel, parce que c'est de l'autel qu'il tire la force et la vertu, qui lui sont nécessaires pour le grand acte qu'il accomplit.

Aussitôt qu'il a reçu dans sa bouche le pain sacré, il se redresse ; mais néanmoins sa tête est toujours inclinée, il baisse humblement les yeux ; et, les mains jointes devant lui, en signe d'admiration et d'action de grâces, il demeure quelque temps dans l'attitude de la contemplation, adorant en silence le Dieu qui vient de se donner à lui. Oh ! que j'aime cette pose du célébrant, à ce moment d'ineffable douceur, où il est uni à son Dieu ! Il est là, comme écrasé et anéanti sous la grandeur du mystère qui vient de s'opérer ; il est là, comme le disciple bien-aimé qui, après avoir communié lui aussi, inclina sa tête et s'endormit sur la poitrine du divin Maître ; il est là,

tout interdit, ne sachant en quelque sorte ni que dire ni que penser, et s'abîmant dans l'adoration et l'amour. Oh ! que ce cérémonial est pieux et touchant ! Heureux ceux qui en ont l'intelligence et le sentiment !

Le prêtre prie mentalement pendant quelques instants, s'unissant cœur à cœur à Jésus, lui exprimant vivement sa reconnaissance. Mais cette méditation doit être courte, car l'Eglise ne permet pas à son ministre de s'arrêter longtemps, parce que la messe est une action continue ; et il faut que le célébrant agisse toujours, en faisant ou en récitant ce qui est prescrit.

Le prêtre sort donc comme malgré lui de cette extase d'admiration et d'amour. Il relève cette tête, qui reposait avec tant de douceur sur le cœur de Jésus ; il ouvre les yeux, comme étonné de se retrouver encore sur la terre ; et son cœur exhale la plénitude de reconnaissance, dont il est inondé.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo ; laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero.

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a accordés ? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. J'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges, et je serai à couvert de mes ennemis.

« Que rendrai-je au Seigneur, dit-il avec l'accent embrasé du Prophète, pour tout le bien qu'il m'a fait ? » Indépendamment de tant d'autres grâces qu'il m'a accordées, il vient de me permettre d'offrir, de consacrer, de recevoir son corps adorable ; et, avec ce don, tous les biens de la terre et du ciel sont entrés dans mon âme. *Que rendrai-je au Seigneur ?* Mais que pouvons-nous lui offrir, pour lui témoigner notre reconnaissance ? Nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu de sa bonté. Toutefois, n'oublions pas que l'Eucharistie est elle-même un sacrifice d'actions de grâces ; et elle doit nous servir, pour remercier le Seigneur de ses bienfaits. Le meilleur moyen

de s'acquitter envers Dieu, c'est de prendre le calice du salut. *Calicem salutaris accipiam*. Jésus-Christ seul est capable de remercier dignement son Père de ce qu'il l'a donné aux hommes, en se donnant de nouveau à eux dans la sainte communion, par laquelle il remplit leurs cœurs pour y louer Dieu, de telle sorte que celui qui vient de le recevoir, peut dire au Seigneur : « J'ai en moi-même, ô mon Dieu, tout ce qui peut vous être offert pour la louange et l'action de grâces, que j'ai à vous rendre (1). » C'est dans ce dessein que le prêtre reçoit le sang de Jésus-Christ sous les espèces du vin, et qu'il boit le calice du salut, pour rendre grâces à Dieu de tous ses bienfaits.

Nous devons encore remarquer que le mot de *calice* s'emploie souvent pour désigner les souffrances et les diverses tribulations de cette vie. Le prêtre donc, qui veut s'unir à Jésus-Christ et lui témoigner sa reconnaissance, lorsqu'il dit : « Que rendrai-je au Seigneur, etc. » doit être dans la disposition de souffrir avec patience toutes les calamités, toutes les épreuves, par lesquelles il plaira à Dieu de le faire passer, spécialement les peines inséparables de son état, les mépris et les persécutions des ennemis de l'Église. C'est là la coupe amère de la vie présente, véritable coupe de salut pour qui la reçoit sans plainte, sans murmure et avec une amoureuse résignation, à l'exemple du Sauveur au jardin des Oliviers. Il faut même être prêt à rendre à Jésus-Christ, si le cas se présente, sang pour sang, vie pour vie, à l'exemple des martyrs. Quand on est animé de tels sentiments, on est revêtu de la force d'en haut ; on n'a rien à craindre de ses ennemis ; on triomphe aisément de la chair, du monde et du démon. *Laudans invocabo Dominum et ab inimicis meis salvus ero*.

Dès que le célébrant commence ces paroles : « Que

(1) In me sunt, Deus, vota tua, quæ reddam, laudationes tibi. Ps. LV, 12.

rendrai-je au Seigneur, » il découvre la coupe du précieux sang, et il fléchit le genou pour adorer Jésus-Christ tout entier sous l'espèce du vin, comme sous celle du pain.

— Aux messes solennelles, c'est le diacre qui ôte la pale de dessus le calice ; et aussitôt les trois ministres de l'autel tombent simultanément à genoux, par respect pour le précieux sang mis ainsi à découvert.

Tout en prononçant les belles paroles d'action de grâces et d'effusion d'amour que nous venons d'expliquer, le prêtre recueille, avec un soin respectueux, les parcelles qui ont pu s'échapper de la sainte hostie, pour les mettre dans le calice et les réunir au précieux sang. Ce sont des miettes légères, des fragments imperceptibles peut-être à l'œil le plus clairvoyant ; mais chacune de ces parcelles renferme Jésus-Christ tout entier, et dès lors on ne saurait pousser trop loin la précaution. Le célébrant, faisant donc parcourir à la patène toutes les distances du corporal, les recueille avec une scrupuleuse exactitude ; il les recueille avec amour ; puis il les cherche sur la patène et les dépose dans le calice.

Ces précautions, ces attentions d'une piété fidèle et délicate, qu'un calviniste ne prendra jamais et qui cependant ont été usitées dans tous les temps, prouvent mieux que tous les raisonnements la foi antique de l'Église sur la présence réelle de Jésus-Christ dans son auguste sacrement. Or, on a toujours veillé avec un soin extrême à ce qu'aucune particule de l'Eucharistie ne se perdît ou ne tombât à terre. Saint Cyrille de Jérusalem disait aux nouveaux baptisés qu'ils devaient plus craindre la perte d'une de ces parcelles divines que la perte de l'or, des diamants et de leurs propres membres (1). Aussi les Grecs n'ont pas trouvé de mot plus convenable, pour désigner ces fragments de l'hostie, que de les appeler des perles. Tout beau qu'il est, ce nom est évidemment impuissant pour nous

(1) D. Cyr., *Catech.* v. *Mystag.*

montrer le prix de ces particules divines; il nous prouve seulement l'antique croyance.

Après avoir fait tomber les parcelles dans la coupe sacrée, le prêtre se signe avec le calice, comme il l'a fait avec l'hostie, pour marquer que ce sang qu'il va recevoir est le même que celui qui a été répandu sur le Calvaire. Il dit en même temps :

Sanguis Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam. Amen.

Que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Que ce sang, bien mieux que celui de l'agneau pascal, appliqué anciennement sur les portes des Hébreux, me préserve des coups de l'Ange exterminateur, m'arrache de la servitude de Satan, me mette dans la liberté des enfants de Dieu, garde mes pas dans le désert de cette vie, et m'introduise dans la terre où coule, non le lait et le miel, mais ce fleuve impétueux de bonheur et de délices qui réjouit la cité de Dieu.

Le célébrant prend aussitôt le précieux sang, en deux ou trois fois, avec le plus profond respect, et ayant soin de tenir la patène sous le calice, assez proche de son menton, de manière qu'elle puisse recevoir les gouttes qui, par accident, pourraient s'échapper.

Maintenant le sacrifice est consommé; la victime a été offerte, consacrée, immolée; et le célébrant s'est nourri de la chair de cette victime immaculée. Mais les fidèles ont aussi droit d'y participer, afin de s'en appliquer plus abondamment les mérites; et Jésus-Christ les invite tous à son banquet sacré, en leur disant : « Approchez, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé, et, délivrés de votre éternelle enfance, vous vivrez d'une vie d'homme, et vous marcherez d'un pas sûr dans les voies de la sagesse ³ (1). »

(1) Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis. Relinquitte infantiam, et vivite, et ambulate per vias prudentiæ. Prov., ix, 5, 6.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Comedite, amici, et bibite, et inebriamini,
charissimi.

Mangez, mes amis, et buvez; enivrez-vous de
mes délices, vous qui êtes mes très-chers amis.

Cant., v, 1.

PANEM CŒLESTEM ACCIPIAM.

1. Au lieu de ces mots *Panem cœlestem*, on lit dans la messe d'Ill-lyrie, dans deux missels manuscrits de Troyes, l'un de Saint-Prudence au neuvième siècle, l'autre de 1060, et dans un missel de Remiremont d'environ 600 ans: « O très-doux Jésus, enfin je vois ce que
« j'ai tant désiré; Roi très-clément, enfin je tiens ce que j'ai si vive-
« ment attendu. Que ce bonheur que j'ai, tout indigne que j'en suis,
« de recevoir sur la terre avec joie votre corps et votre sang me soit
« un gage de mon union avec vous dans le ciel.
« Salut pour toujours, ô chair très-sainte, ma suprême douceur pour
« l'éternité (1). »

DOMINE, NON SUM DIGNUS.

Qui suis-je, vile créature !
Qui suis-je, Seigneur ! et pourquoi
Le Souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?

On voit dans Origène et dans saint Chrysostome qu'on a toujours exhorté les fidèles à dire, au moment de la communion, ces paroles : *Domine, non sum dignus*. En effet, elles conviennent parfaitement, et pour marquer le sentiment de notre propre indignité, et notre confiance en la toute-puissance de Dieu qui, pour guérir notre âme

(1) Ecce, Jesu benignissime, quod concupivi jam video; ecce, rex clementissime, quod speravi jam teneo: hinc tibi, quæso, jungar in cœlis, quod tuum corpus et sanguinem, quamvis indignus, cum gaudio suscipio in terris.

Ave in ævum, sanctissima caro, mea in perpetuum summa dulcedo.

Cette salutation *Ave* est dans les anciens missels manuscrits d'Aix-la-Chapelle, dans un missel de l'Ordre des Templiers ou des Hospitaliers de Jérusalem qui paraît avoir servi au diocèse d'Angers au douzième siècle, dans un manuscrit de l'église de Soissons appelé *Mandatum*, du même siècle, dans un missel du même temps de Château-Thierry au diocèse de Reims, dans un de Cambrai du treizième siècle, et dans plusieurs autres missels manuscrits et imprimés d'Autun de 1523, de Trèves de 1547 et 1585, d'Augsbourg de 1555, de Laon 1577, dans un manuel de Pampelune de 1561, etc.

LE BRUN.

n'a qu'à dire un seul mot, un *fiat*, un *volo* ou *mundare*, soyez guéri.

Voici en quels termes Origène recommande la prière *Domine, non sum dignus* : « Quand vous prenez la nourriture sacrée, cette
« viande incorruptible, quand vous jouissez du breuvage et du pain
« divins, quand vous mangez le corps et que vous buvez le sang du
« Seigneur, alors le Seigneur entre sous votre toit. Vous devez donc,
« vous aussi, vous humilier, imiter le centenier et dire : Seigneur, je
« ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison (1). » — Également saint Chrysostome, exhortant les fidèles à être purs en s'approchant de la Sainte-Table : « Disons, s'écrie-t-il, à notre Rédempteur : Seigneur,
« je ne suis pas digne que vous entriez dans la maison de mon âme,
« mais pourtant, parce que vous désirez venir en nous, encouragés
« par votre miséricorde nous nous approchons de vous (2). » — Il y a aussi d'autres prières que diverses églises, dans leurs missels, recommandent au prêtre de réciter avant la communion. Quelques-unes sont presque semblables à celles du missel romain ; d'autres en diffèrent. Dans un missel romain manuscrit, que le savant Camille de Maximis, patriarche de Jérusalem, montra au cardinal Bona, on lit celle-ci, qu'on trouve aussi dans le missel de Salisbury : « Dieu
« Père, source et principe de toute bonté, qui, inspiré par votre mi-
« séricorde, avez voulu que votre Fils unique descendit dans ces bas
« lieux et s'y revêtit de notre chair, tout indigne que je suis, je tiens
« dans mes mains ce même Fils ; et je vous adore, je vous glorifie,
« je vous loue et vous supplie de toute l'ardeur de mon âme de ne
« point nous abandonner, nous, vos serviteurs ; mais remettez-nous
« nos péchés, afin que nous puissions vous servir avec un cœur pur
« et avec un corps chaste, vous seul, Dieu vivant et véritable. » Puis immédiatement avant la communion : « Salut pour l'éternité, très-
« sainte chair de Jésus-Christ, douceur pour moi au-dessus de toutes
« les joies et de toutes les douceurs. » Et avant de prendre le calice :
« Salut pour l'éternité, céleste breuvage, douceur pour moi au-dessus
« de toutes les joies et de toutes les douceurs. »

USAGES ANCIENS RELATIFS A LA COMMUNION.

La Communion domestique. L'Église accordait aux fidèles, dans les temps de persécution, l'heureux privilège d'emporter les saintes espèces dans leur demeure, afin de pouvoir se communier eux-mêmes, au moment opportun. Ils recevaient donc du prêtre une ou plusieurs particules, faisant ainsi une provision du pain de vie, qui pût leur suffire jusqu'à la fête ou réunion prochaine. Ce dépôt sacré était soigneusement et respectueusement fermé, et placé dans une pièce

(1) Homil. v in Div. loca Evang.

(2) Homil. de S. Thom apost.

d'étoffe précieuse ou même dans une boîte de bois odoriférant ou d'un métal précieux, qui se suspendait sur la poitrine, sous les vêtements (1).

Les fidèles se considéraient, non comme des brebis qu'on mène à la boucherie, ni comme des criminels que l'on prépare pour l'exécution, mais comme des soldats qui s'arment pour le combat. Armes, aliment, force, courage, ils devaient trouver tout dans le banquet du Seigneur. Même les esprits tièdes et timides se retrempaient et acquéraient une nouvelle ardeur, en recevant le pain de vie.

WISEMANN, *Fabiola*.

La difficulté et quelquefois l'impossibilité de célébrer les saints mystères et d'y participer dans les temps de persécution, et, d'un autre côté, le danger continuel dans lequel se trouvaient les fidèles, le besoin qu'ils avaient de retremper leur foi et de fortifier leur courage par la sainte communion, avaient motivé cet usage de la communion domestique, qui paraît avoir duré jusqu'à la fin du cinquième siècle. Mais il est bon de remarquer que l'Eucharistie, ainsi emportée dans les maisons particulières, y était traitée avec un grand respect. Les actes de saint Domne nous apprennent qu'on brûlait en sa présence des cierges et de l'encens. On la prenait à jeun, dit Tertullien, *ante omnem cibum*; on s'agenouillait, et on l'adorait en chantant des psaumes, comme fit sainte Théoctiste. En un mot, encore qu'on n'eût déterminé aucun rite pour cette communion privée, nous ne manquons pas de preuves, qui montrent que la piété des fidèles environnait cet auguste sacrement des hommages et de la vénération qu'il mérite. — On lit, dans la Vie de saint-Luc le Solitaire, les cérémonies usitées dans cette circonstance. « S'il y a un oratoire dans la « maison, lui répond l'archevêque de Corinthe, que le Saint avait consulté à ce sujet, on place le vase de l'Eucharistie sur l'autel; s'il « n'y a pas d'oratoire, il faut le mettre dans la chambre, sur une « table bien propre; déployant ensuite un petit voile, vous placerez « sur ce voile les saintes particules; vous brûlerez de l'encens; vous « chanterez le trisagion et le symbole; puis, après avoir fait trois génuflexions pour l'adorer, vous prendrez religieusement le corps « sacré de Jésus-Christ. »

L'histoire nous a transmis le souvenir de plusieurs prodiges relatifs à la sainte Eucharistie, ainsi conservée dans les maisons particulières.

(1) Quand le cimetière du Vatican fut exploré, en 1571, on trouva dans les tombes deux petits vases d'or, de forme carrée, avec un anneau au sommet du couvercle. Ces très-anciens vases sacrés sont considérés par Bottari, comme ayant été employés à porter la sainte Eucharistie suspendue au cou (*Roma subterranea*, t. I, fig. 2), et Pellicia confirme ce fait par divers arguments. *Christ. Eccl. Politia*, t. III, p. 20.

Jean Moschus (1) raconte le miracle suivant arrivé à Séleucie, sous l'évêque saint Denis. Un esclave fidèle, ayant reçu la communion le jour du Jeudi-Saint, l'enveloppa, suivant l'usage de ce pays, dans un linge très-propre et la plaça dans une armoire. Son maître, l'ayant ouverte, vit que de toutes les saintes particules avaient germé des épis, qui se balançaient sur leurs tiges. — Saint Augustin rapporte un autre miracle assez singulier : « Un enfant, nommé Acace, était venu au monde privé de la vue ; sa pieuse mère la lui rendit, en lui, appliquant sur les yeux l'Eucharistie, qu'elle gardait dans sa maison (2). »

Une femme, dit saint Cyprien (3), essayant d'ouvrir d'une main sacrilège le coffret dans lequel elle gardait le Saint du Seigneur, fut épouvantée par une flamme brûlante, qui s'en échappa et l'empêcha d'y toucher. — Saint Grégoire de Nazianze, dans son discours sur la mort de sa sœur sainte Gorgonie, raconte qu'elle gardait le corps du Sauveur dans sa chambre ; et, qu'après lui avoir adressé d'ardentes prières, elle avait été guérie d'une grave maladie.

Saint Basile (4) atteste que l'usage existait encore de son temps, parmi les anachorètes, de se communier de leurs propres mains, lorsqu'ils ne pouvaient avoir de prêtre ; car ils conservaient la sainte Eucharistie dans leur solitude. Il ajoute qu'à Alexandrie et dans toute l'Égypte, chaque fidèle avait le plus souvent dans sa demeure l'adorable Sacrement, et qu'il était également licite de recevoir une seule particule du prêtre ou d'en recevoir plusieurs.

La coutume de recevoir l'Eucharistie dans les mains et de l'emporter dans sa demeure, a cessé depuis longtemps ; et même il a été défendu, sous les peines les plus graves, à personne, excepté aux ministres sacrés, d'oser la toucher. En effet, à ces usages s'étaient mêlés des abus, des fraudes et de nombreux sacrilèges. C'est pourquoi le concile de Saragosse (5), tenu sous le pape Damase, décida que, s'il était prouvé qu'un fidèle n'eût point consommé l'Eucharistie à l'église, il serait frappé d'un anathème perpétuel. « Si quelqu'un, dit le premier concile de Tolède (6), ne consomme pas l'Eucharistie que lui donne le prêtre, qu'il soit chassé comme un sacrilège. » Ce qui, en Espagne, fut d'abord ordonné à cause des Priscillianistes et des autres infidèles, comme l'indique le onzième concile de Tolède (7), en rapportant le décret que nous avons cité. Or, ces canons recom-

(1) In Prato spirituali.

(2) Applicato cataplasmate ex Eucharistiâ. *D. Aug.*, l. III.

(3) De lapsis.

(4) In epist. cclxxxix ad Cæsariam.

(5) Can., III.

(6) Can., XIV.

(7) Can., XI.

mandent seulement de consommer l'hostie sur-le-champ, de ne point la garder pour l'emporter à sa maison ; mais on ignore à quelle époque on a commencé à la mettre dans la bouche des communians, comme cela se pratique aujourd'hui.

La sainte Eucharistie envoyée aux absents. Il était également d'usage d'envoyer l'Eucharistie aux absents, comme l'attestent une foule de témoignages des anciens Pères. « Les diares, dit saint Justin, distribuent le sacrement à chaque membre de l'assemblée ; puis ils le portent aux absents (1). » — Saint Denis d'Alexandrie, cité par Eusèbe (2), raconte qu'un prêtre avait envoyé une parcelle du pain consacré à un vieillard nommé Sérapion, par un enfant qui la trempa dans l'eau, et la mit dans la bouche du vieillard, lequel expira sitôt qu'il l'eût reçue. — Le martyrologe romain (3) fait mention de l'acolyte Tharsice, que les païens rencontrèrent portant le sacrement du corps de Jésus-Christ ; ils voulurent savoir ce qu'il portait ; mais ce généreux chrétien, jugeant qu'il était inconvenant de jeter les perles aux pourceaux, refusa de le leur découvrir jusqu'à ce que, écrasé de coups et de pierres, il eût expiré sur la place. Ces profanes, ayant ensuite dépouillé son corps, ne trouvèrent point la sainte Eucharistie. — Saint Irénée, dans sa lettre au pape Victor, qu'Eusèbe rapporte dans son histoire (4), assure que les souverains Pontifes, prédécesseurs de ce pape, envoyaient la sainte Eucharistie aux prêtres et aux évêques de différentes églises, comme symbole de communion mutuelle. — Pallade (5) raconte qu'autrefois les religieux, qui habitaient dans la solitude, ne prenaient aucune nourriture avant d'avoir reçu l'aliment spirituel de l'âme, c'est-à-dire la sainte communion, qu'ils conservaient dans leurs cellules et qui leur était distribuée à l'église, ou envoyée dans leurs demeures par des prêtres. — Justinien (6) ordonne qu'un prêtre ou un diacre soit député par l'évêque auprès des religieuses, « pour leur donner des conseils et leur porter la sainte communion. »

La sainte Eucharistie portée en voyage. C'était aussi une coutume, dans ces temps reculés, de porter avec soi la divine Eucharistie, quand on entreprenait un long voyage, comme nous le voyons dans la Vie de saint Laurent de Dublin (7). Nous y lisons en effet qu'une troupe de voleurs, ayant rencontré quatre de ses prêtres, les dépouillèrent de tout ce qu'ils avaient, les rouèrent de

(1) Apolog., II.

(2) Hist., lib. VI, cap. XLIV.

(3) Dic xv august.

(4) Lib. V, cap. XXIV.

(5) Hist. Laus., cap. IX et LII.

(6) Novell., CXXIII, *De Ep. et Mon.*, cap. XLI.

(7) Cette coutume était encore en vigueur en 1181, époque où mourut ce saint homme. *Apud Sur.*, die 14 nov.

coups et mirent le comble à leur douleur en profanant de la manière la plus outrageante le corps du Sauveur, qu'ils portaient avec eux. Mais la justice divine, ajoute l'historien, ne laissa pas impuni leur horrible sacrilège ; car ils furent pris par la justice humaine et condamnés à mourir du dernier supplice (1). RAFFRAY.

Cet usage est encore confirmé par ce que saint Ambroise rapporte du naufrage de son frère Satyre. — Ce que disent saint Grégoire (2) de Maxime, évêque de Syracuse, le diacre Jean (3) des moines qui se rendaient à Constantinople, et l'auteur anonyme de la Vie de saint Birin, évêque de Dorcestre (4), vient également l'appuyer. — Peut-être est-ce à cet usage que fait allusion saint Jérôme (5), quand il dit, en parlant de saint Exupère, évêque de Toulouse : « Rien de plus riche que celui qui porte le corps du Seigneur dans une corbeille d'osier, et qui boit son sang dans un calice de verre. » — Encore aujourd'hui, selon Arcudius (6), les religieux grecs observent cette coutume, lorsqu'ils doivent voyager au loin. — Le Pontife romain a également coutume, lorsqu'il doit s'éloigner de la ville et faire une assez longue route, de porter avec lui l'Eucharistie, qui le précède environnée d'un pieux et magnifique cortège.

La sainte Eucharistie conservée dans les églises.
Or, s'il fut permis de garder autrefois l'Eucharistie dans sa propre maison, de la porter avec soi en voyage, à combien plus forte raison devons-nous croire qu'on la conservait dans les églises, afin d'être toujours prêt à la donner aux malades. Les preuves, établissant ce fait, sont nombreuses. En effet, c'est de l'Eucharistie conservée dans l'église que doit s'entendre ce que dit saint Optat, lorsqu'il raconte (7) que les Donatistes, par un crime jusque-là inouï, avaient livré le Sacrement aux chiens. Mais, toutefois, ce forfait ne s'était point consommé sans que Dieu fit éclater sa justice ; car ces chiens, saisis d'un violent accès de rage, déchirèrent ces hommes sacrilèges de leurs dents vengeresses. — L'évêque Victor parle également de la conservation des divins mystères dans l'église, quand il dit (8) que l'évêque Valérien s'était courageusement opposé pour empêcher qu'ils ne fussent livrés aux impies ; c'est pourquoi Genserik l'avait fait chasser de la ville, en défendant que personne ne le reçût dans sa maison ou sur son

(1) Le cardinal Bona dit que ces misérables se pendirent.

(2) Dial., lib. III, cap. xxxvi.

(3) In vit. S. Gr., lib. I, cap. xxxiii.

(4) Apud Surium, die 3 decemb.

(5) Epist. iv, ad Rusticum.

(6) Lib. III, De Sac., cap. Lix.

(7) Lib. II.

(8) African. persec., lib. I.

terrain. — Sainte Eudoxie martyre (1), ayant obtenu des satellites un instant de répit avant d'être conduite au supplice, courut à l'église, et, ayant ouvert le coffret où se gardait la sainte Eucharistie, elle en prit une particule, qu'elle cacha dans son sein, après quoi elle suivit les soldats.

Le card. BONA.

NOTRE CŒUR, PAR LA COMMUNION, SERT DE SÉPULCRE A JÉSUS-CHRIST.

N'oublions pas que la communion dépose Jésus-Christ dans notre cœur, comme son corps a été déposé dans le sépulcre, avec cette différence, que ce corps divin qui a été mis au tombeau, était privé de la vie de l'âme, quoique la divinité lui fût toujours demeurée unie, tandis qu'à l'autel nous recevons le corps de Jésus-Christ immolé et avec des signes de mort, et tout à la fois glorieux et vivant. C'est ce que l'Eglise nous a déjà indiqué dans la fraction de l'hostie qui exprime la mort, et dans le mélange des deux espèces sacramentelles qui représente la résurrection. Or, dans cette mystérieuse sépulture, il faut qu'il en soit de nos âmes comme du sépulcre du Seigneur. Remarquons que le Seigneur descend avec bonté de l'autel jusqu'à nous, comme on le descendit de la croix; qu'il doit être enseveli dans un cœur pur, exempt de toute faute mortelle, comme il fut enseveli dans un linceul blanc; qu'il fut déposé dans un tombeau neuf, et que le vin Eucharistique doit être aussi serré dans des outres neuves, c'est-à-dire dans un cœur qui ne soit pas vieilli par le péché, et que ce cœur pur doit être ou créé dans la justice ou renouvelé par la pénitence. Comme le tombeau fut creusé dans le roc, ainsi l'âme doit être affermie dans les voies de Dieu, et ne pas ressembler à cette terre légère qui ne peut retenir la semence divine. Le Sauveur fut enseveli avec des aromates et des parfums, ainsi l'âme doit réunir à la pureté les autres dispositions ferventes de foi, de désir, d'humilité, et de bonne odeur d'édification. On roula une grosse pierre à l'entrée du sépulcre, ainsi nous devons fermer notre cœur aux créatures et en défendre l'entrée au péché après la communion. La pierre du sépulcre fut scellée, ainsi nous devons apposer à notre âme le sceau de nos résolutions et de nos promesses. Enfin comme ce sépulcre fut gardé, ainsi nous devons environner notre volonté généreuse de toute vigilance et des moyens efficaces qu'elle suggère et qu'elle sait employer. Souvenons-nous surtout que Jésus-Christ ne descendit au tombeau que pour ressusciter, que c'est dans les bras de la mort qu'il reprit une nouvelle vie qu'il ne quittera plus; ainsi il descend dans nos âmes en état de mort et d'immolation pour nous faire mourir à nous-mêmes et au péché, mais en même temps dans un état véritablement glorieux pour nous faire vivre à Dieu et à la justice. Il doit donc, ce Dieu, sortir de

(1) Apud Henschen., die 1 mart.

nos âmes et se montrer ressuscité ; notre cœur, comme une terre aride et sans eau, doit s'ouvrir pour recevoir cette céleste rosée ; mais elle ne doit pas l'absorber tout entière ; il faut que la semence de Dieu se montre au dehors, et que la terre bonne et très-bonne fasse germer le Sauveur, c'est-à-dire que le fruit de la communion doit se montrer par une vie chrétienne et par une conduite édifiante.

LE COURTIER.

DERNIÈRE COMMUNION DE SAINT AMBROISE.

Le grand évêque saint Ambroise, après avoir longtemps combattu les combats du Seigneur, et donné au monde l'exemple d'une noble fermeté ainsi que d'une patience à toute épreuve, était à la veille de recevoir des mains du juste Juge la couronne de justice, qu'il avait si bien méritée. Avertis que sa mort approchait, ses amis étaient accourus auprès de son lit de douleur, pour recueillir ses dernières paroles et son dernier soupir. La nuit du Samedi-Saint, comme il priaît secrètement, les bras étendus en forme de croix, saint Honorat, évêque de Verceil, qui logeait dans une chambre au-dessus de la sienne, entendit par trois fois une voix, qui lui criait : *Levez-vous promptement, hâtez-vous, car il va partir.* Il se leva en toute diligence, alla chercher dans un oratoire voisin le corps adorable de Jésus-Christ, l'apporta au mourant, qui le reçut avec un profond respect et rendit aussitôt l'esprit, portant avec lui, dit son diacre Paulin, un excellent viatique, lequel, fortifiant son âme dans ce moment suprême, la fit entrer heureusement dans la société des célestes intelligences.

COMMUNION MIRACULEUSE DE SAINT BONAVENTURE.

Le divin Sauveur, pour se rendre aux pieux et ardents désirs de ses fidèles serviteurs, a souvent triomphé, par divers miracles, de l'impossibilité où ils se trouvaient de le recevoir. Nous citerons en preuve à ce sujet la dernière communion de saint Bonaventure.

Cet illustre docteur, épuisé par d'innombrables travaux, tomba malade pendant la tenue du concile de Lyon.

En vain essaya-t-on de le soulager ; en vain lui adjoignit-on pour l'expédition des affaires deux religieux de son ordre, l'archevêque de Rouen et l'évêque de Tripoli. Le coup était porté : à cinquante-trois ans il était mûr pour le ciel.

Il put cependant assister encore à la quatrième session du concile, où les Grecs prirent place à la suite des cardinaux et où le grand logothète George Acropolire fit, au nom de l'empereur, abjuration du schisme et reconnut sans restriction aucune la primauté du pape. Après quoi Grégoire X entonna le *Te Deum*, pendant lequel il ne put retenir l'abondance et l'effusion de ses larmes de joie.

Saint Bonaventure avait reçu en ce jour la récompense terrestre de ses travaux ; il n'y avait plus de palmes dignes de lui qu'au ciel. Il tomba en défaillance et fut pris de vomissements continuels, qui ne laissaient aucun espoir. Comme il était privé par la nature de sa maladie de recevoir le saint Viatique, il demanda qu'on lui apportât le Saint-Sacrement pour l'adorer, et on le déposa sur sa poitrine, vrai temple du Dieu vivant. Alors, par un prodige digne de la toute-puissance de Dieu et de la grandeur de la foi de saint Bonaventure, Celui qui, pour récompenser son humilité, l'avait fait autrefois communier par la main d'un ange, voulut ; pour couronner son œuvre, voler à lui et entrer lui-même dans son corps.

Le pape tint à honneur de lui donner l'extrême-onction de ses propres mains et en présence de toute la cour pontificale. Le 14 juillet 1274, quelques mois après son glorieux ami saint Thomas, le Saint expira. Sa belle âme alla rejoindre les chœurs de ces esprits séraphiques, dont il avait reproduit sur la terre la pureté et la splendeur.

Ce fut un deuil pour la chrétienté et pour le concile, dont il était la lumière. Grégoire X, tous les Pères et les ambassadeurs grecs assistèrent à ses funérailles, et le cardinal Pierre de Tarentaise fit son oraison funèbre sur ce texte : « Je suis profondément affligé de t'avoir perdu, mon frère Jonathas. » Le lendemain, à la cinquième session du concile, le pape fit lui-même l'éloge de saint Bonaventure, et les sanglots lui coupèrent la voix, quand il dit : « Elle est tombée, la colonne de la chrétienté. *Cecidit columna christianitatis !* »

FERVEUR DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, PENDANT SES COMMUNIONS.

Après avoir reçu le corps de Jésus-Christ avec les plus vifs transports d'amour, saint François de Borgia demeurait sans aucun mouvement et sans aucun sentiment, comme si son âme fût sortie hors de lui-même, pour s'unir plus parfaitement à Dieu. Ces ravissements et ces extases duraient quelquefois plusieurs heures, pendant lesquelles il était immobile et tout abîmé dans ce mystère.

C'était souvent après qu'il était sorti de ces communications ineffables avec Jésus-Christ, qu'étant encore tout brûlant pour ce bon maître, il se tournait vers les assistants, et faisait, le ciboire à la main, ces exhortations si amoureuses et si touchantes qui firent de si heureuses révolutions dans les cours d'Espagne et du Portugal, et les changèrent presque entièrement en des académies de vertu et de sainteté. Il était ensuite, après la messe, aussi occupé de sa reconnaissance qu'il l'avait été de son amour durant la messe ; et ces actions de grâces, qui étaient d'ordinaire fort longues, l'emportaient quelquefois si loin, qu'il y passait plusieurs heures, oubliant et le repos et toutes les autres affaires, de sorte qu'on le trouvait encore

le soir si épris et si transporté de sa tendresse pour le Sauveur, qu'il fallait l'enlever comme de force, pour l'obliger à prendre quelque nourriture.

Étant aussi affamé qu'il l'était de ce pain de vie, qu'il savourait avec tant de saintes délices, il ne se contentait pas de le recevoir réellement tous les jours; il s'unissait encore à Jésus-Christ, plusieurs fois chaque jour, par des désirs véhéments et pleins d'amour, par la communion spirituelle. Il avait accoutumé d'aller sept fois répandre son cœur devant lui, et de lui représenter les besoins de tout le monde, suivant une sainte pratique qu'il s'était prescrite. Ne se contentant pas de ces visites qu'il rendait tous les jours régulièrement au Très-Saint-Sacrement de l'autel, il allait encore en toutes occasions y prendre le conseil et le secours qui lui étaient nécessaires dans tous ses doutes et dans tous ses besoins. Aussi on peut dire, que c'était de cette divine source de lumières et de grâces que lui venaient tant de connaissances surnaturelles, qui lui faisaient lire dans le fond des cœurs et dans les événements les plus incertains de l'avenir. Il se fit toujours, dans les maisons où il demeura, quelque petit oratoire secret, à côté du principal autel de l'église; et c'était là qu'il passait les heures les plus délicieuses de sa vie, qui lui paraissaient des moments, par le plaisir qu'il avait d'y être plus parfaitement uni avec Jésus-Christ. Il y demeurait des heures et presque des journées entières, si occupé de son amour et si insensible à toute autre chose, qu'il semblait n'avoir plus de vie que pour s'entretenir avec le Sauveur; ce qui était de telle sorte qu'un gros balustre de bois lui étant une fois tombé sur l'épaule, à Porto, durant ce temps, et l'ayant blessé dangereusement, il demeura immobile, comme si ce bois fût tombé sur un autre bois; il n'en remua pas même les bras qu'il avait alors élevés vers le ciel, et il n'en fut pas distrait un moment de sa prière. ☩

Vie du Saint.

TRANSPORTS D'AMOUR D'UNE DAME DU MONDE POUR LA SAINTE EUCHARISTIE.

Madame de Chevreul passait un temps fort considérable prosternée devant le Très-Saint-Sacrement, dans un recueillement si profond que rien n'était capable de la distraire. Faisant ses délices de la communion, à l'instant où l'hostie touchait ses lèvres, elle disait : « Mon Dieu, sanctifiez ma langue; » et, quand le Saint des saints reposait dans son cœur, elle ajoutait : « Mon Dieu, sanctifiez mon âme « par votre divine présence, afin que je ne pense qu'à vous, et que « je ne parle jamais que de vos bontés. » Le jour où elle avait reçu le pain des anges, son âme semblait planer dans les cieux. On l'entendait s'écrier, dans les transports de sa reconnaissance : « O mon « Dieu, que je sois toute à vous, comme vous êtes tout à moi ! Impri-

« mez dans mon cœur votre amour, votre humilité, votre pureté et
 « la haine du monde; touchez-le, afin qu'il aime ce qu'il n'aimait
 « pas, et qu'il n'aime plus ce qu'il aimait. »

Cette âme si humble, si fervente, trouvait son bonheur habituel dans la lecture de nos saints livres, et se faisait de cette lecture un aliment salubre, en la rendant l'objet continuel de sa méditation. La parole de Dieu est esprit et vie, et il faut peu pour nourrir le cœur docile.

QUARANTE-TROISIÈME INSTRUCTION.

COMMUNION DES FIDÈLES. — AUTREFOIS TOUS LES ASSISTANTS COMMUNIAIENT. — COMMUNION SOUS LES DEUX ESPÈCES ANCIENNEMENT USITÉE. — ORDRE OBSERVÉ DANS LES PREMIERS TEMPS. — PRIÈRES ET CÉRÉMONIES ACTUELLES POUR LA COMMUNION DU PEUPLE. — COMMUNION HORS LE TEMPS DU SACRIFICE. — COMMUNION SPIRITUELLE.

Venite, comedite panem meum, et bibite vinum, quod miscui vobis.

Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé. *Prov., ix, 5.*

Le célébrant a le premier participé à la victime sainte; c'était son droit et son devoir en qualité de sacrificateur; il a dû même communier sous les deux espèces, pour l'entière et complète consommation du sacrifice. Mais la divine Eucharistie n'a pas été instituée pour les seuls prêtres; les fidèles doivent aussi manger la chair de l'Agneau immolé pour leur salut. L'adorable Sauveur nous invite tous au délicieux banquet de son corps et de son sang, voulant, par cette nourriture céleste, nous fortifier contre les épreuves et les dangers de ce monde, imprégner tout notre être de sa vie divine, et y déposer le germe et le gage de l'immortalité bienheureuse. « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui géissez sous le poids de vos faiblesses, et je vous soulagerai... Celui qui mange ma chair et

boit mon sang, demeure en moi et moi en lui (1)... Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous (2). » Quel bonheur d'avoir à sa disposition le pain des forts, le froment des élus, un breuvage, source de virginité et d'innocence ! Oh ! la belle et glorieuse destinée de celui qui peut s'asseoir à la table, où Dieu se donne aux hommes pour nourriture !

A l'origine de l'Eglise, les fidèles, n'ayant qu'un corps et qu'une âme, persévéraient tous les jours dans la communication de la fraction du pain ; et il n'était permis à personne d'assister aux saints mystères, s'il ne devait y offrir et y communier. « Nous demandons, dit saint Cyprien, à être nourris tous les jours de ce pain salubre, de peur que si, pour quelque faute grave, nous venons à en être privés, nous ne soyons également séparés du corps de Jésus-Christ (3). » Saint Ambroise engage à la communion de chaque jour, en recommandant toutefois de vivre assez saintement pour mériter de recevoir chaque jour cet aliment du salut (4). Ainsi, au commencement du cinquième siècle, la communion quotidienne n'était pas encore tombée en désuétude. Il y a plus : l'usage de recevoir l'Eucharistie chaque fois qu'on assistait au saint sacrifice s'était tellement enraciné, que quelques fidèles s'imaginaient que celui qui entendait plusieurs messes le même jour, devait communier à toutes (5). O ferveur antique, qu'êtes-vous devenue ? La communion journalière a cessé peu à peu, à mesure que la charité s'est refroidie ; et, de nos jours, combien de chrétiens manquent au précepte

(1) Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo. *Joan.*, vi, 57.

(2) Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. *Joan.*, vi, 54.

(3) D. Cypr., *De orat.*

(4) D. Ambr., *De sacrif.*, l. V, c. iv.

(5) Strabo, c. xxii.

de l'Église, qui les oblige à recevoir l'Eucharistie au moins une fois dans l'année!

Anciennement et jusqu'au douzième siècle, tous ceux qui assistaient à la messe, clercs et laïques, hommes et femmes, recevaient les saints mystères sous les deux espèces. Plus tard, l'usage du calice commença peu à peu à cesser, la plupart des évêques l'ayant interdit dans leurs diocèses, à cause du danger d'irrévérence ou d'effusion, qui est à peu près inévitable, lorsque les communions sont nombreuses. Les conciles ont ensuite irrévocablement sanctionné cette suppression, laquelle a lieu sans aucun détriment pour la réfection spirituelle de l'âme, puisque Jésus-Christ est tout entier sous la seule espèce du pain, aussi bien que sous celle du vin. La communion est donc complète, alors même qu'on ne reçoit que la seule espèce du pain. La perfection de ce sacrement, dit à ce sujet l'Ange de l'école, ne consiste point dans l'usage des fidèles, mais dans la consécration de la matière. En conséquence, on n'y déroge pas, lorsque le peuple reçoit le corps sans participer au calice, pourvu que le prêtre qui consacre prenne l'un et l'autre (1). Du reste, la communion sous une seule espèce a été aussi usitée, en dehors du sacrifice, dès les temps les plus reculés, puisque c'est sous la seule espèce du pain qu'on la portait aux malades et qu'on l'envoyait à ceux qui n'avaient pu assister à la messe. Acquiesçons donc humblement à la décision de l'Église, à qui il appartient d'interpréter les ordres et les décisions de Jésus-Christ; tout ce qu'elle règle est sagement et divinement réglé; c'est pour les motifs les plus graves qu'elle a retranché la coupe aux simples fidèles; et ceux-ci, en communiant sous l'espèce du pain, n'ont-ils pas amplement de quoi satisfaire leur ardente dévotion, puisqu'ils reçoivent Jésus tout entier, Jésus, la joie et le contentement parfait du Paradis !

(1) D. Th., pars 3, q. 80, a. 12, ad 2.

Voici maintenant l'ordre qui s'observait autrefois pour la distribution de la communion. Le diacre faisait entendre pour la seconde fois ce cri solennel : *Sancta sanctis*, les choses saintes aux saints, comme s'il eût dit : Que celui qui n'est pas saint, n'ait point la témérité d'approcher. A ce signal, les communicants, la tête humblement baissée, les mains jointes, et quelquefois nu-pieds, s'avançaient vers la grille qui séparait le chœur de la nef². Là, on leur distribuait la sainte Eucharistie, qu'ils ne recevaient pas dans la bouche, comme aujourd'hui, mais dans la main. De là ces éloquents et fulminantes apostrophes des pères et des docteurs de l'Église contre ceux qui n'apportaient pas à la réception des divins mystères les dispositions convenables. Tertullien, s'indignant contre des chrétiens qui venaient à l'église pour recevoir l'auguste sacrement, après avoir travaillé à la fabrication d'idoles pour les païens, s'écrie : « O mains sacrilèges ! ô mains que le glaive du bourreau devrait couper (1) ! » Et saint Ambroise, reprochant à l'empereur Théodose le massacre de Thessalonique : « Comment, lui dit-il, osez-vous étendre vers l'autel vos mains encore dégouttantes d'un sang injustement versé ? Comment osez-vous recevoir dans ces mains homicides l'Agneau de Dieu, qui n'a su que mourir pour les autres (2) ? »

Les hommes présentaient la main nue ; les femmes (3), pour plus de modestie, la présentaient couverte d'un linge, nommé *Dominical*, mot qui indique qu'il était destiné à recevoir le corps du Seigneur³. Le prêtre y déposait le pain consacré, en disant ce mot si grave et si majestueux : *Corpus Christi*, c'est le corps de Jésus-Christ ; et le fidèle répondait : *Amen*, je le crois ; c'est la vérité même. Puis chacun portait respectueusement

(1) Tertull., *De idolol.*

(2) Theodor., *Hist. eccl.*, l. V, c. xvii.

(3) Toutefois, on ne trouve pas que cette différence ait jamais eu lieu en Orient ; les Pères grecs n'en disent rien.

à sa bouche l'hostie sainte, et se communiait ainsi lui-même, comme le firent les apôtres, à la dernière Cène. Immédiatement après, les ministres sacrés leur présentaient la coupe du sang divin, en disant : *Sanguis Christi, calix salutis*; c'est le sang de Jésus-Christ, le calice du salut; à quoi le fidèle répondait encore : *Amen*, je le crois, c'est la vérité même; et chacun trempait ses lèvres dans le breuvage céleste. Dans la suite, pour obvier au danger de l'effusion et pour d'autres motifs, on adapta aux calices destinés à la communion des fidèles un siphon ou chalumeau d'or ou d'argent, au moyen duquel on tirait une partie du précieux sang.

Il paraît que primitivement tout le monde communiait debout comme les prêtres. Plus tard, on sentit qu'il était plus convenable de se mettre à genoux pour recevoir l'auguste sacrement; et, depuis plusieurs siècles, cette pratique est généralement adoptée.

La cérémonie de la communion était autrefois fort longue, puisque tous les assistants communiaient. Les petits enfants & eux-mêmes participaient à ce festin céleste, et on leur distribuait les miettes de la table sacrée. Pendant tout le temps que durait cette imposante cérémonie, on chantait des cantiques et des psaumes (1); et, lorsqu'elle était finie, le chœur entonnait l'antienne qu'on a seule retenue aujourd'hui, et qui porte encore le nom de communion.

Après nous être édifiés par ces détails que nous offre l'antiquité, parlons actuellement des cérémonies et des prières, qui accompagnent de nos jours la communion du peuple.

Au moment où le prêtre dit : *Domine, non sum dignus*, la clochette à coups trois fois répétés avertit les fidèles que le moment est venu de s'approcher du banquet divin; et aussitôt que le prêtre a pris le précieux sang, ils s'avancent, les yeux baissés, les mains jointes, et se rangent

(1) Le 33^e, *Benedicam Dominum*; le 22^e, *Dominus regit me*.

avec respect à la table sainte. Ils s'agenouillent, et, plaçant leurs mains sous la nappe, ils la disposent de telle sorte qu'elle forme un petit plateau pour retenir la sainte hostie, dans le cas où elle viendrait à tomber.

Cependant le clerc ou répondant récite au nom des communicants le *Confiteor*⁵, espèce de confession générale, faite à Dieu en présence de ses Saints. L'Église veut par là ranimer, dans le cœur de ceux qui vont participer aux saints mystères, les sentiments d'humilité et de contrition, dont ils doivent être pénétrés alors plus que jamais.

Le célébrant ouvre le tabernacle ; et, après avoir fait une gémflexion profonde pour adorer Jésus-Christ, il tire le ciboire qui contient les hosties consacrées pour les fidèles, le dépose sur l'autel et le découvre. Les communicants ont fait l'humble aveu de leurs fautes du fond de leur cœur et par la bouche du répondant. Le prêtre se tourne vers eux, et dit les prières qui sont comme le complément du *Confiteor*.

*Misereatur vestri omnipotens
Deus, et, dimissis peccatis vestris,
perducat vos ad vitam æternam.*

Que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous ; qu'il vous pardonne vos péchés et vous conduise à la vie éternelle.

Puis, étendant la main et faisant le signe de la croix sur ceux qui vont communier, pour montrer que ce n'est que par la vertu de la croix du Sauveur qu'ils peuvent obtenir le pardon de leurs fautes, il ajoute :

*Indulgentiam, absolutionem et
remissionem peccatorum vestrorum
tribuat vobis omnipotens
et misericors Dominus.*

Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux vous accorde l'indulgence, l'absolution et la rémission de vos péchés.

Sans doute, les communicants ont été déjà purifiés par le sacrement de pénitence ; car il faut être en état de grâce pour approcher de Jésus-Christ ; mais, dit l'Esprit-Saint, que celui qui est juste, se justifie davantage ; que celui qui

est saint, se sanctifie davantage (1); et l'Église, par la bouche de son ministre, donne ici à ses enfants une bénédiction spéciale, pour les rendre plus agréables à Jésus-Christ, au moment où il va prendre possession de leurs âmes.

Le célébrant prend le ciboire de la main gauche; et, de la droite, élevant une hostie pour la faire adorer, il dit à voix haute :

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.

C'est par ces paroles que le divin Précurseur fit connaître aux juifs le Sauveur, le Messie promis. Elles désignent aux chrétiens le Dieu de bonté, qui s'est caché sous les voiles eucharistiques, pour leur servir de nourriture; et elles doivent réveiller dans toutes les âmes les sentiments de la foi la plus vive et de l'amour le plus ardent.

Le prêtre continue, disant par trois fois :

Domine, non sum dignus (2) ut intres sub tectum meum; sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea (3).

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme; mais dites seulement une parole et votre serviteur sera guéri.

O chrétiens, reconnaissez de plus en plus que vous êtes

(1) Qui justus est, justificetur adhuc, et qui sanctus est, sanctificetur adhuc. *Apoc.*, xii, 11.

(2) Il y a eu des prêtres qui, ne donnant la communion qu'à des femmes, croyaient pouvoir dire : *Domine, non sum digna*. Cette pratique s'était même introduite dans certains couvents de religieuses, entre autres dans l'abbaye de Ronceray, de l'ordre de Saint-Benoît à Angers. Elle est proscrite par les bulles de saint Pie V et de Paul V, qui défendent de rien changer aux paroles du missel.

(3) Le concile de Narbonne, en 1609, permit de dire ces paroles en langue vulgaire. — Saint François de Sales, dans son Rituel publié à Annecy en 1612, marque aussi qu'elles peuvent être dites en français. Mais, supposé que cette latitude existe encore, il est certain qu'aucun prêtre n'a le droit d'innover sur ce point; c'est aux évêques à prononcer.

indignes de la faveur insigne qui vous est accordée ; mais confiez-vous en la bonté divine, et frappez-vous la poitrine, en signe de respect et de repentir.

Enfin, le célébrant s'avance vers chacun de ceux qui doivent communier ; et, faisant devant eux le signe de croix avec l'hostie sainte, comme il l'a pratiqué pour lui-même, pour marquer que le Dieu qu'ils vont recevoir est le même que celui qui a été immolé sur le Calvaire, il dépose sur leur langue le pain sacré, en disant :

<i>Corpus Domini nostri Jesu</i>	Que le corps de Notre-Seigneur
<i>Christi custodiat animam tuam</i>	Jésus-Christ garde votre âme pour
<i>in vitam æternam.</i>	la vie éternelle.

O heureux convives d'un Dieu, admis à sa table, nourris de sa propre substance, faites maintenant éclater votre joie ; livrez-vous à tous les transports de la reconnaissance et de l'amour.

Aux messes solennelles, c'est le diacre qui tire le ciboire du tabernacle, et, pendant ce temps, le prêtre et le sous-diacre, s'étant un peu retirés vers le côté de l'évangile, se tiennent agenouillés près de l'autel. Le diacre fait ensuite la confession, debout et profondément incliné. Lorsque le prêtre a récité *Misereatur* et *Indulgentiam*, le diacre et le sous-diacre se mettent à genoux pour communier les premiers, s'ils doivent le faire ; puis, ils accompagnent le célébrant, pendant qu'il distribue la sainte communion. C'est une pratique usitée en beaucoup de lieux, et louée par d'excellents rubricistes, quoique non prescrite par la rubrique, que le diacre tienne, pendant la communion, la patène sous le menton de chaque communiant, pour recueillir les parcelles, s'il s'en échappait quelqu'une. Quand il s'agit d'un si auguste sacrement, on ne saurait prendre trop de précautions.

C'est immédiatement après la communion du prêtre que doit avoir lieu celle des fidèles. Il est convenable, en effet, que l'assemblée, qui a offert avec le prêtre, participe

avec lui aux dons de l'autel. Préparation, oblation, communion, action de grâces, toutes les parties du sacrifice doivent leur être communes; et l'intention de l'Église sur ce point est si manifeste que, même aux messes des morts, elle autorise ses ministres à distribuer la sainte Eucharistie aux fidèles, malgré les ornements de deuil dont ils sont revêtus. Il est donc de règle qu'on ne communie ni avant ni après la messe; ce serait séparer son action de celle du prêtre, et se priver du fruit des prières que l'Église fait réciter après la communion, non-seulement pour le prêtre, mais encore pour tous ceux qui communient.

Ce n'est que depuis quelques siècles qu'on a introduit la pratique de donner la communion hors le temps du sacrifice, avant ou après la messe. L'Église la tolère pour des causes graves, tout en désirant que l'on se conforme, autant qu'on le peut, à l'ancienne discipline. En général, on ne permet de communier avant la messe qu'aux malades, aux infirmes. Le grand nombre des communians est regardé comme un motif raisonnable de différer la communion après la messe, pour ne pas trop faire attendre une assemblée nombreuse, qui pourrait s'ennuyer de la longueur de la cérémonie. Disons-le toutefois : elle aurait plutôt lieu de s'édifier et de gémir en voyant tant de pieux fidèles manger le pain des anges, tandis qu'elle s'en prive par sa négligence et sa tiédeur.

Lorsque la communion est donnée en d'autre temps qu'à la messe, le cérémonial est à peu près le même. Deux cierges doivent être allumés sur l'autel. C'est non-seulement pour honorer un si grand sacrement, mais encore, comme dit saint Isidore, pour figurer, par une lumière matérielle, la vraie lumière qui éclaire tous les hommes. Il faut que le prêtre soit revêtu d'un surplis et d'une étole de la couleur propre à l'office du jour. On dit le *Confiteor* et les autres prières. Quand il a fini de distribuer le pain des anges, le prêtre remonte à l'autel, en récitant l'antienne et l'oraison du Saint-Sacrement.

O sacrum convivium in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratiâ et futuræ gloriæ nobis pignus datur.

ÿ. Panem de cælo præstitisti eis,

R. Omne delectamentum in se habentem.

O sacré banquet, où le Christ est reçu, où la mémoire de sa passion est renouvelée, où l'âme est remplie de grâce, et où le gage de la gloire à venir nous est donné.

Vous leur avez donné le pain du ciel,

Qui renferme toute sorte de délices.

Oremus.

Prions.

Deus, qui nobis sub sacramento mirabilipassionis tuæ memoriam reliquisti, tribue, quæsumus, ita nos corporis et sanguinis tui sacra mysteria venerari ut redemptionis tuæ fructum in nobis jugiter sentiamus. Qui vivis et regnas, etc.

O Dieu, qui nous avez laissé un mémorial de votre passion dans votre admirable sacrement, accordez-nous, nous vous en prions, de vénérer de telle sorte les sacrés mystères de votre corps et de votre sang, que nous ressentions sans cesse en nous le fruit de votre rédemption. Vous qui vivez et réglez, etc.

Après avoir renfermé le Saint-Sacrement dans le tabernacle, le prêtre purifie ses doigts dans le vase nommé piscine. Puis, il se tourne vers les communicants et les bénit d'un signe de croix, en disant :

Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper. Amen.

Que la bénédiction de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure à jamais. Ainsi soit-il.

Par ce cérémonial, on fait, à défaut du sacrifice, comme une espèce de messe abrégée, où l'on trouve la préparation dans le *Confiteor* et les prières qui suivent, l'offrande et l'élévation de l'hostie à l'*Ecce Agnus Dei*, la préparation à la communion dans le *Domine, non sum dignus*, la communion en réalité, l'action de grâces dans l'antienne *O sacrum convivium*, enfin la bénédiction du prêtre⁶.

Quel beau, quel sublime et ravissant spectacle, que celui que nous offrent nos églises le jour d'une communion nombreuse, d'une communion générale, ou bien encore

d'une première communion ! Le monde a ses fêtes somptueuses, ses grands et splendides banquets, où tous les fronts paraissent radieux, où la joie semble déborder de tous les cœurs. Mais, quels qu'en soient l'éclat et la magnificence, rien n'approche de notre banquet eucharistique. Là, des mets terrestres et grossiers ; ici, une manne divine ; là, au milieu des plus belles apparences, les tristes préoccupations du siècle, les soucis dévorants, les basses jalousies ; ici, la paix, un calme délicieux ; là, dans l'ivresse des plaisirs, souvent la raison s'obscurcit, on s'avilit, on se dégrade ; ici, sur les ailes de la foi et de l'amour, l'âme se sent comme emportée dans les cieux ; là, sont admis les seuls privilégiés de la fortune ; ici, toutes les distinctions s'effacent ; le pauvre se place indistinctement à côté du riche, et le serviteur à côté du maître. Tous, enfants d'un même père, sont également accueillis, bénis, invités au même honneur. C'est la seule table dans le monde, où il n'y ait pas de haut bout. Voilà comment, à la communion des fidèles, l'Église entend et pratique le dogme évangélique de la véritable liberté, de la véritable égalité, de la véritable fraternité. Peut-on imaginer rien de plus beau, de plus saisissant, rien qui soit plus digne de l'homme et de Dieu ?

Hélas ! comment se fait-il que cette table divine, où l'on se rassasie du pain des anges et du vin qui fait germer les vertus, soit de nos jours presque universellement abandonnée, tandis que l'on court en foule s'asseoir aux tables profanes, pour avaler à longs traits, dans la coupe du mensonge, le poison de la volupté et de la séduction. O chrétiens froids et indifférents, ô malheureux déserteurs du plus auguste, du plus saint et du plus sanctifiant de nos mystères, rappelez-vous ces beaux jours de votre adolescence, lorsque les brûlantes passions n'avaient rien gâté dans vos âmes, lorsque vos jeunes fronts avaient encore leur limpidité, leur transparence, lorsque vous étiez purs et fervents, quel bonheur que celui que vous avez

goûté à la table sainte ! Au souvenir de votre première communion, votre cœur palpite encore de joie, et des larmes d'attendrissement coulent de vos yeux. Ah ! revenez à ce Dieu, qui a réjoui votre jeunesse ; revenez à son sacré banquet, et vous en goûterez de nouveau les ineffables douceurs.

Que si nous ne nous sentons pas suffisamment préparés pour recevoir réellement le corps et le sang de Jésus-Christ, du moins n'oublions pas le pieux et doux exercice de la communion spirituelle, que l'Église nous conseille si fortement. Il consiste à nous unir d'intention à la participation de la victime, à appeler Jésus-Christ dans nos cœurs par les désirs les plus ardents, par les larmes d'une sincère pénitence, par une détestation profonde du péché qui nous en éloigne, par une confusion salutaire à la vue de cette tiédeur qui nous allanguit et nous arrête, par une ferme résolution de sortir du triste état où l'on se trouve, pour se mettre en mesure d'être au plus tôt l'heureux convive de Jésus-Christ. Voilà les sentiments qu'il faut produire au dedans de soi, depuis la paix donnée jusqu'à la fin de la communion des fidèles. De cette manière, si on ne mange pas le pain des enfants, on en recueille au moins quelques miettes ; si on n'a pas ces grâces abondantes que procure la communion sacramentelle, on en retire du moins quelques fruits ; et si ces désirs, vivement allumés dans le cœur, sont soigneusement entretenus, ils ne tarderont pas à conduire à la table eucharistique.

Ceux qui n'ont pas le bonheur de communier, doivent appliquer dans le sens de la communion spirituelle toutes les prières, qui se font pendant cette partie de la messe⁷.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Cum timore Dei, fide, et charitate accedite.

Approchez avec la crainte du Seigneur
avec foi et charité. *Liturgie grecque.*

COMMUNION SOUS LES DEUX ESPÈCES.

1. Bien qu'autrefois la communion sous les deux espèces fût universellement pratiquée, néanmoins les anachorètes, dans leurs vastes déserts, ne recevaient la sainte Eucharistie que sous la seule espèce du pain, car ils ne se communiaient point autrement qu'avec les particules, qu'ils rapportaient de l'église lorsqu'ils y allaient aux jours solennels, ou qui leur étaient soit envoyées, soit portées par les prêtres ; car le vin, longtemps conservé, s'aigrit et se corrompt, et on ne pourrait le porter au loin sans danger de le répandre. — La vierge, sainte Théoctiste de Lesbos, après avoir passé trente-cinq ans dans une solitude de l'île de Paros, fut rencontrée par un séculier, qui était à la chasse. Elle le pria de lui apporter, l'année suivante, une des précieuses particules du corps du Sauveur ; ce que le chasseur ne manqua pas de faire. La vierge ne l'eut pas plus tôt reçue que son âme s'envola dans le ciel (1).

On ne peut nier cependant que quelquefois le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'ait été porté conjointement avec son corps à ceux qui communiaient hors de l'église. Car nous lisons dans la vie de sainte Marie l'Égyptienne, écrite par Sophronius, que cette Sainte, après avoir vécu pendant quarante-sept ans dans le désert, au milieu des plus grandes austérités, fut découverte par l'abbé Zozime, d'après une révélation de Dieu. Connaissant que le jour de sa mort était proche, elle le pria de retourner à son monastère et de lui apporter dans un vase une portion du corps et du sang du Sauveur ; car elle en avait toujours été privée, depuis qu'elle était dans cette solitude. Zozime, mêlant dans un calice un fragment du corps avec une portion du sang divin, lui porta ainsi l'Eucharistie au moment qu'elle lui avait désigné ; et, après avoir ainsi reçu les saints mystères, la Sainte s'endormit dans le Seigneur.

Sainte Odile, la gloire de l'Alsace et l'ornement de son siècle, était née aveugle ; mais le Seigneur la favorisa miraculeusement du don de la vue, en même temps qu'elle fut régénérée par l'eau sainte du baptême. Devenue héritière des biens de son père, elle convertit en monastère le château de Hohenbourg, et y établit une communauté

(1) Apud Surium, die 10 novembris.

de jeunes personnes, dont elle devint la première abbesse. Elle était la règle vivante de la maison, et la ferveur alla toujours croissant dans sa communauté. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle se fit porter dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, contiguë au monastère. Là, elle assembla toutes les religieuses, et les exhorta avec une onction touchante à pratiquer les vertus, que la religion et leur état exigeaient d'elles. Ensuite, elle demanda à recevoir les sacrements de l'Église. L'auteur de sa vie dit qu'Odile se fit apporter un calice, dans lequel on conservait le précieux sang de Jésus-Christ, et que l'ayant pris entre ses mains, elle le porta à sa bouche et se communia elle-même; ce qui donna lieu à quelques légendaires du dixième et du onzième siècle d'écrire qu'un ange vint du ciel lui apporter le calice pour la communion. Quelques modernes ont prétendu que le calice qui servit à communier Odile fut conservé à Hohenbourg jusqu'en 1549, qu'il fut porté à Saverne, où il se perdit pendant la guerre des Suédois.

Ces exemples et d'autres du même genre, qu'on pourrait rencontrer, ne prouvent point qu'on doive nécessairement recevoir le Sacrement sous les deux espèces; et l'argument qu'on voudrait en tirer tombe devant la pratique contraire de toute l'Église.

SUPPRESSION DU CALICE AUX LAÏQUES.

Ce fut vers le douzième siècle que l'usage du calice commença peu à peu à cesser. La plupart des évêques l'interdirent dans leurs diocèses à cause du danger d'irrévérence ou d'effusion, qui était inévitable, puisque les fidèles étaient en fort grand nombre, et que parmi eux devaient nécessairement se trouver des hommes peu religieux, manquant de l'attention et des précautions nécessaires. — Il fut autrefois défendu dans l'Ordre de Cîteaux qu'aucun membre de la Congrégation, à l'exception des prêtres et des ministres revêtus des ornements sacrés, n'eût la prétention de s'approcher, pour participer au calice; et le motif donné de cette défense, c'était pour éviter le danger de le répandre et par là de scandaliser les frères. C'est pour cette même raison que Rodulphe, abbé de Saint-Trudon, qui vécut en 1110, engage, dans les vers suivants, d'éloigner les laïques de la participation au calice.

Hic et ibi cautela fiat ne presbyter ægris,
Aut sanis tribuat laïcis de sanguine Christi,
Nam fundi posset leviter, simplexque putaret
Quòd non sub specie sit totus Jesus utræque.

« Il faut surtout veiller soigneusement à ce que le prêtre ne donne point le sang de Jésus-Christ aux fidèles, soit malades, soit bien por-

tants. En effet, il pourrait, par imprudence, être répandu ; et les simples s'imagineraient peut-être que Jésus-Christ n'est pas tout entier sous chaque espèce. »

Ainsi s'introduisit peu à peu la communion sous la seule espèce du pain, après que des abus, qu'on ne pouvait plus tolérer, eurent obligé la piété des évêques à retrancher aux fidèles l'usage de la coupe sacrée. Les mœurs changeant, il est juste aussi que les lois, d'ailleurs utiles et bonnes en elles-mêmes, soient également modifiées. Ce changement, fait d'abord par quelques évêques dans leurs diocèses particuliers, fut ensuite ratifié pour toute l'Eglise par le concile de Constance, sans aucune diminution de grâces spirituelles pour l'âme, comme les fidèles le savent par expérience, sans aucune violation du précepte divin, puisque la communion sous les deux espèces n'est point de droit divin et que jamais les anciens Pères n'ont enseigné qu'elle fût nécessaire au salut.

En dernier lieu, le concile de Trente, assisté de l'Esprit-Saint et suivant en cela le jugement et la coutume de l'Eglise universelle, a déclaré et enseigné que les laïques, ainsi que les clercs qui ne consacrent pas, ne sont obligés, par aucun précepte divin, de communier sous les deux espèces. Il a décidé en outre que toujours l'Eglise a eu le pouvoir de changer ou d'établir, dans l'administration des sacrements, toutes les cérémonies qui, en sauvegardant leur substance, sont jugées, suivant les circonstances de temps et de lieux, devoir concilier à ces mêmes sacrements plus de respect et tourner au profit de ceux qui les reçoivent. C'est pourquoi, déterminé par de graves et justes raisons, ce même concile abrogea la coutume de communier sous les deux espèces, qui, du reste, était presque partout abolie, et y substitua la communion sous la seule espèce du pain ; ce dont il fit une loi.

RITES AUTREFOIS OBSERVÉS POUR LA COMMUNION.

2. Voici l'ordre dans lequel on recevait autrefois la sainte Eucharistie. Le célébrant d'abord se communiait lui-même ; puis il donnait le corps du Seigneur aux évêques, s'il s'en trouvait qui fussent présents, aux prêtres qui avaient célébré avec lui, ensuite aux diacres, aux sous-diacres et aux clercs, puis aux religieux, aux diaconesses et aux vierges sacrées ; enfin les prêtres l'aidaient à la distribuer au peuple, en commençant par les hommes, après lesquels on communiait les femmes. On suivait le même ordre dans la participation au calice, sauf que les prêtres le prenaient eux-mêmes, les diacres le recevaient des prêtres, et les autres fidèles de la main des diacres, ainsi que nous le voyons par l'*Ordo* romain et les Eucologes des Grecs. Mais, avant de distribuer l'Eucharistie, on examinait, on faisait,

pour ainsi parler, la reconnaissance de ceux qui devaient y participer, d'où cette formule : « *Reconnaissez-vous les uns les autres,* » que nous lisons dans quelques liturgies. Aujourd'hui encore, les Grecs observent cet usage, et demandent le nom du communiant, s'ils ne le connaissent pas. Chez eux, lorsque le prêtre présente l'Eucharistie à quelqu'un, il exprime son nom en disant : « *N.... serviteur de Dieu, recevez le précieux et saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ et son sang, pour la rémission de vos péchés et la vie éternelle.* »

Relativement au lieu où l'on communiait, le célébrant prenait les saintes espèces au milieu de l'autel; les autres prêtres les recevaient autour de ce même autel; les diacres un peu plus loin; les sous-diacres et les clercs à l'entrée du sanctuaire ou dans le chœur, et les autres hors des cancelles. Les Grecs ne permettaient qu'à l'empereur d'entrer dans le sanctuaire (1). Théodose s'était ainsi placé, d'après la coutume de l'Église grecque, dans celle de Milan; mais saint Ambroise le fit sortir, en lui disant que la pourpre l'avait fait empereur, mais non pas prêtre. Cet ordre fut longtemps observé dans l'Église romaine, ainsi que le montrent ceux qui ont expliqué les usages des Latins; mais peu à peu il tomba en désuétude à Rome et dans les autres contrées. — Le quatrième concile de Tolède, sous Honorius, veut (2) que le prêtre et le diacre communient devant l'autel, le clergé dans le chœur, et que les fidèles ne reçoivent la communion qu'en dehors du chœur. — Le concile de Bragues, sous Jean III, porte ce décret (3) : « Il nous a semblé qu'on ne devait point permettre aux laïques, hommes ou femmes, de pénétrer dans le sanctuaire où est l'autel pour communier, mais que cela devait être réservé aux clercs seulement, ainsi que l'ont réglé les anciens canons. » — Sous le même pontife, eut lieu en France le second concile de Tours, dans lequel il est prescrit (4) aux laïques de ne point assister à la messe à l'intérieur des cancelles; mais qui permet aux hommes et aux femmes de pénétrer dans le sanctuaire où est l'autel, pour y recevoir la sainte communion. Par où l'on voit qu'à la même époque les diverses Églises avaient des usages différents.

Quant à l'attitude dans laquelle on recevait la sainte communion, si l'on veut parler des Grecs, il n'y a nulle difficulté : ils recevaient la communion debout, car c'est ce que prescrivent leurs rituels et ce que nous ont rapporté les anciens Pères. Toutefois, saint Cyrille (5) et saint Jean Chrysostome (6) avertissent d'incliner la tête et de

(1) Can. Trullan., LIX.

(2) Can. XVII.

(3) Can. XXXI.

(4) Can. IV.

(5) Cat. Myst., V.

(6) Orat. in Encœnia.

baisser les yeux (1). Mais, au sujet des Latins, on ne peut rien affirmer, car nous n'avons sur ce point aucun témoignage des anciens auteurs. Cependant nous observons que, encore aujourd'hui à Rome, dans la messe solennelle célébrée par le pape, le diacre communie debout, et cela d'après la coutume antique. Nous croyons aussi qu'en cette pratique, comme dans les autres observances, les deux églises durent avoir à l'origine des usages et des rites semblables. Maintenant le célébrant seul communie étant debout, et les autres reçoivent à genoux la communion de sa main.

Le souverain Pontife, lorsqu'il célèbre solennellement, communie étant assis et de la manière suivante. Après avoir donné la paix à l'évêque et aux deux diacres qui l'assistent et qui le baisent au visage et sur la poitrine, il monte à son siège, accompagné des évêques et des diacres. Alors le diacre qui a chanté l'évangile, prenant respectueusement sur l'autel la patène où est le Sacrement, l'élève à la hauteur de ses yeux, la tenant de ses deux mains recouverte d'une étoile d'or, sur laquelle sont les noms des douze apôtres, et qui est destinée à empêcher la sainte hostie de tomber. Il se tourne d'abord du côté de l'épître, lentement et avec respect, puis vers le milieu de l'autel, et enfin du côté de l'évangile. Le sous-diacre est agenouillé de ce côté; il lui remet la patène avec l'hostie. Ce dernier se lève, et alors le diacre fléchit les genoux jusqu'à ce que le sous-diacre ait quitté l'autel pour porter le Saint-Sacrement au Pontife qui, à son approche, fait une inclination profonde et l'adore respectueusement. Le sous-diacre, arrivé près du Pontife, reste debout à sa gauche. Ensuite le diacre, prenant le calice que recouvre un voile de drap d'or, se tourne également des deux côtés de l'autel, comme lorsqu'il tenait la patène; puis, portant le calice, il se rend auprès du Pontife et se place à sa droite. Le pape prend alors une portion de l'hostie, et il divise l'autre en deux pour la communion du diacre et du sous-diacre. Lorsqu'il a pris le corps du Seigneur, le cardinal-évêque assistant lui présente le chalumeau d'or, avec lequel il prend une partie du précieux sang, laissant le reste pour le diacre et le sous-diacre. Il communie ensuite le diacre, qui reste debout, tenant le calice dans sa main droite et le chalumeau dans sa main gauche. Ce dernier, après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, embrasse le Pontife et retourne à l'autel communier au sang du Seigneur, dont il prend une partie. Le Pontife donne de la même manière la communion au sous-diacre, qui s'est

(1) Approchons-en étant debout, mais en tremblant et avec crainte, les yeux baissés et notre âme élevée, gémissant dans le silence et avec les cris et les désirs de notre cœur. (Jean de Jérusalem, *Serm. xxxviii, inter oper. Chrysost.*) Le rite aujourd'hui en usage pour donner la communion paraît remonter au treizième siècle. Ce fut, suivant le Père Lebrun, vers cette époque qu'on commença à réciter le *Confiteor* avant la communion.

agenouillé et qui tient la patène; celui-ci retourne ensuite à l'autel, où il prend avec le chalumeau ce qui reste du précieux sang. L'un de ces deux ministres attire au bord du calice la partie de l'hostie qui y a été mise selon l'usage, et il la consomme. Ces détails sont tirés du cérémonial de la chapelle du pape; ils diffèrent en quelques points de ceux qu'indique l'ancien *Ordo* romain, ainsi que pourront s'en assurer ceux qui voudront les comparer ensemble.

3. Le concile *in Trullo* (1) blâme ceux qui ne recevaient pas le corps de Jésus-Christ dans leurs mains, mais qui croyaient mieux faire en le recevant dans de petites boîtes ou dans des vases faits d'or, d'argent et d'autres matières précieuses. Encore que ce fût par respect, observe Zonaras (2), le concile les reprit, parce que nulle chose matérielle n'est plus noble que l'homme, plus digne de Dieu que sa main. — Ce concile, au même endroit, prescrit de quelle manière on doit recevoir l'Eucharistie. « Si quelqu'un, dit-il, veut participer à ce corps sacré et se présenter à la communion, qu'il croise ses mains en forme de croix. » Avant ce concile, saint Cyrille avait dit comment les mains devaient être placées (3). Voici ses paroles : « Lorsque vous vous approchez de la table sainte, n'ayez pas les mains étendues ni les doigts écartés les uns des autres; mais que la main gauche soit comme un siège qui soutienne la droite, laquelle doit recevoir un si grand Roi. Recevez donc le corps de Jésus-Christ dans le creux de votre main droite, en répondant : *Amen* (4). » Saint Jean Damascène recommande cette position des mains : « Approchons-nous, dit-il, avec un ardent désir de la table sainte, et, les mains placées en forme de croix, recevons le corps de celui qui a été crucifié. »

« Il n'est pas permis aux femmes, dit le concile d'Auxerre (5), de recevoir l'Eucharistie dans leur main nue; » et ailleurs (6) : « Que chaque femme, lorsqu'elle communie, ait son dominical; que si elle

(1) Can., ci.

(2) In eod. can.

(3) Cathec. Mystag., v.

(4) Ce qui suit ce passage de saint Cyrille contient, sur l'ancien rite de la communion, des détails intéressants : « Alors, dit-il, après avoir eu soin de sanctifier vos yeux par l'attouchement d'un corps si saint et si vénérable, vous y communiez en le mangeant; mais prenez bien garde qu'il n'en tombe rien, considérant la perte que vous feriez de la moindre miette comme si vous perdiez quelqu'un de vos membres... Après avoir ainsi communiqué au corps de Jésus-Christ, approchez-vous du calice qui contient son sang, non pas en étendant les mains, mais en vous inclinant pour l'adorer et lui rendre hommage, en disant : *Amen*. Puis sanctifiez-vous par l'attouchement de ce sang de Jésus-Christ que vous recevez; et, pendant que vos lèvres en sont encore humides, essuyez-les avec la main, et portez-la aussitôt à vos yeux, à votre front et aux autres organes de vos sens, pour les consacrer. »

(5) Can., xxxvi.

(6) Can., xlii.

ne l'a pas, elle s'abstiendra de communier jusqu'au dimanche suivant. » Déjà, bien avant ce concile, saint Augustin avait témoigné que tel était l'usage de l'Eglise d'Afrique. « De même, dit-il, que les femmes apportent un linge très-propre pour recevoir le corps de Jésus-Christ, de même doivent-elles y apporter un corps chaste et un cœur pur (1). »

Relativement à ces mains chrétiennes, que l'Eglise avait jugées dignes de l'insigne honneur de toucher et de porter Jésus-Christ, saint Chrysostome faisait la recommandation suivante : « Considère ce que tu reçois dans ta main, et sache la conserver pure de toute avarice et de tout larcin. Pense que non-seulement tu tiens l'Eucharistie dans ta main, mais que tu la portes à ta bouche, et tâche de garder ta langue pure de toute médisance et de toute parole déshonnête (2). »

Saint Cyprien cite le trait d'un malheureux pécheur, qui eut l'audace de se présenter pour recevoir le pain eucharistique; mais il ne put ni manger ni toucher le Saint du Seigneur, car, lorsqu'il ouvrit sa main, il n'y trouva que de la cendre (3).

Sozomène (4) et Nicéphore (5) racontent l'histoire, que nous avons déjà citée (6), d'une femme macédonienne qui, un jour que saint Chrysostome célébrait, voulant montrer qu'elle avait la même croyance que son époux, lequel était catholique, vint recevoir l'Eucharistie; elle l'emporta dans ses mains pour se communier à sa place; puis, remettant l'hostie à sa servante, elle prit du pain ordinaire qu'elle avait fait apporter de sa maison; mais vainement elle essaya de manger ce pain; ses dents ne purent le broyer, car il venait d'être changé en pierre.

LA SAINTE COMMUNION AUTREFOIS DONNÉE AUX PETITS ENFANTS.

4. C'était aussi l'usage de la primitive Eglise de donner la communion aux petits enfants, même avant qu'ils eussent atteint l'âge de raison, sans croire toutefois qu'elle fût nécessaire à leur salut. Les écrits des saints docteurs nous le montrent de la manière la plus évidente. « Par le baptême, dit saint Cyprien (7), on reçoit le Saint-Esprit, et c'est après avoir reçu et le baptême et le Saint-Esprit qu'on participe au sang du Seigneur. » Ailleurs (8), le même Père, voulant, par des exemples terribles, détourner de la commu-

(1) D. Aug., *Serm. cclxii, De Temp.*

(2) D. Chrys., *Hom. xxi ad populum Antioch.*

(3) D. Cypr., *De lapsis.*

(4) Lib. VIII, cap. v.

(5) Lib. XIII, cap. vii.

(6) V. page 370.

(7) Epist. Lxiii ad Cecil.

(8) *De lapsis.*

nion indigne, raconte une histoire célèbre, que saint Augustin (1) a rapportée et discutée d'après lui. C'est celle d'une petite fille à laquelle sa nourrice, profitant de la négligence de ses parents, avait fait prendre du pain et du vin, qu'on avait offerts aux idoles. Au moment où saint Cyprien lui-même offrait le sacrifice, la mère de cette enfant la porta à l'église. Après les saints mystères, le diacre distribua le calice à ceux qui se trouvaient présents. Quand ce fut le tour de l'enfant, on la vit, comme par un respect instinctif de la Majesté divine, détourner la tête, serrer les lèvres et repousser le calice. Le diacre insista et lui versa, malgré elle, dans la bouche, le sang du Sauveur ; mais aussitôt elle fut saisie de mouvements convulsifs et de vomissements, et l'Eucharistie ne put demeurer dans un corps et une bouche profanés.

Evagre (2) raconte que sous le règne de Menna, prince orthodoxe qui remplaça Anthime sur le trône de Constantinople, eut lieu le miracle suivant. C'était une ancienne coutume dans l'église de cette ville que, s'il restait encore plusieurs particules du corps de Jésus-Christ, les prêtres fissent venir quelques enfants purs et encore innocents, pour les leur distribuer. Un jour, parmi ceux qui furent choisis, se trouva un enfant juif, lequel participa comme les autres à ce qui restait des saints mystères. Son père, l'ayant appris, fut transporté de fureur. Dans sa rage, saisissant son enfant, il le jeta dans une fournaise embrasée, où il faisait fondre le verre. L'enfant, par un effet de la protection de Dieu, y demeura trois jours sans éprouver aucun mal ; il en fut retiré par sa mère, qui se convertit et fut baptisée avec lui. Quant au père, il fut attaché à un gibet, sur lequel il mourut. Ce miracle est également raconté par Grégoire de Tours (3) et par Nicéphore Calliste (4). Ce dernier ajoute qu'étant tout petit enfant, il avait souvent, avec ceux de son âge, participé à ce qui restait des sacrements. Or, Nicéphore vécut au *xiv^e* siècle, d'où nous pouvons conclure que cet usage fut en vigueur à Constantinople au moins pendant huit cents ans, car Menna florissait au *vi^e* siècle.

Le second concile de Mâcon, tenu en 588, nous montre que cette coutume de donner la communion aux enfants fut également adoptée en Occident ou du moins en France ; car il dit : « Tout ce qui restera du saint sacrifice, après la messe, sera distribué à des enfants encore innocents, qui seront amenés par qui de droit, les mercredis et les vendredis. On aura soin qu'ils soient à jeun, et on trempera ces restes dans du vin pour les leur donner (5). » — Dans la suite,

(1) Epist. *xxiii*.

(2) Hist. Eccl., lib. *IV*, cap. *xxv*.

(3) De gloriâ martyr., lib. *I*, cap. *x*.

(4) Lib. *XVII*, cap. *xxv*.

(5) Cap. *vi*.

le troisième concile de Tours (1), tenu sous Charlemagne, décida qu'il fallait avertir les prêtres, lorsqu'ils célébraient ou donnaient la communion, de ne la point donner indistinctement à toute sorte de personnes, même aux enfants. — Eudes, évêque de Paris, qui vécut en 1175, dans ses statuts synodaux (2), défend formellement aux prêtres de donner en aucune manière aux enfants des hosties, quoique non consacrées. Ainsi cessa au XII^e siècle, dans l'Eglise de France, l'usage de donner la communion aux enfants; et, quoique Hugues de Saint-Victor, qui vécut à cette époque, témoigne le désir de le voir revivre, il avoue néanmoins que de son temps cette communion avait cessé, et qu'à peine il en restait encore quelque vestige. Le C. BONA.

DU CONFITEOR AVANT LA COMMUNION.

5. L'usage de faire dire le *Confiteor* pendant la messe, immédiatement avant que de communier, s'est introduit depuis environ 500 ans; et il vient sans doute de la condescendance qu'on a eue de donner la communion aux fidèles hors le temps du sacrifice. On a cru qu'en cette occasion il fallait que les communicants fissent auparavant une espèce de confession générale de leurs péchés, après laquelle le prêtre leur ferait les prières de l'absolution, comme on en use à l'égard des malades, qui communient sans pouvoir assister à la messe. On a voulu qu'ils renouvelassent ainsi publiquement les sentiments de douleur, avec lesquels ils avaient dû confesser et expier leurs fautes, et qu'on n'eût pas tout-à-fait lieu de dire qu'ils étaient semblables à ceux dont se plaignait autrefois saint Cyprien qui, sans avoir expié leurs fautes, sans les avoir confessées et sans avoir purifié leur conscience par le sacrifice et l'imposition de la main du prêtre, osaient s'approcher de la sainte table (3). Que personne, disait encore Firmilien, sans avoir exposé ses péchés, n'ait la témérité de communier au corps et au sang de Jésus-Christ (4).

On trouve dans l'antiquité plusieurs vestiges de cette coutume de s'humilier, en s'avouant hautement coupable, au moment de s'approcher des saints mystères. On voit dans Optat de Milève (5) qu'après le Canon, et immédiatement avant l'Oraison dominicale, on imposait les

(1) Can., XIX.

(2) Cap. XXXIX, Communion. præc.

(3) Ante expiata delicta, ante exomologesim factam criminis, ante purgatam conscientiam sacrificio et manu sacerdotis, etc. D. CYP., *De lapsis*, edit. Oxon, p. 92.

(4) Nec peccatis expositis, usurpatâ temerè communicatione contingent corpus et sanguinem Domini. D. CYPR., *Epist.* LXXV.

(5) Etenim inter vicina momenta, dum manus imponitis, et delicta donatis, mox ad altare conversi dominicam orationem prætermittere non potestis. Pater, dimitte nobis, etc. D. OPTAT., lib. II, *advers. Parmen.*

maines aux pénitents et à tous ceux qui devaient communier. — Saint Augustin nous fait entendre que les fidèles faisaient une espèce de confession de leurs péchés, en frappant leur poitrine, lorsqu'on disait : *Dimitte nobis debita nostra*. — On voit dans l'Église grecque (1) qu'au moment de la communion, le diacre et tous ceux qui veulent recevoir la sainte Eucharistie, demandent pardon de leurs péchés, et surtout des scandales qu'ils peuvent avoir donnés, et que tous les assistants répondent : Que Dieu vous pardonne.

Les Cisterciens au ^{xiii}^e siècle, suivis en cela par les Guillemites, dans leurs constitutions confirmées en 1259, faisaient faire la confession aux religieux dans le chœur, avant que d'aller à la sainte table. Ils se la faisaient l'un à l'autre; et, quand un seul devait communier, il allait faire sa confession au prieur ou au premier du chœur (2). On ne voit point encore là de confession faite à haute voix ni à l'autel. Peut-être ne l'a-t-on introduite aux grandes messes qu'à cause que le peuple n'entend point la confession que le prêtre et les ministres font au bas de l'autel, pendant que le chœur chante l'Introït. Il serait à souhaiter qu'on pût partout imiter les Chartreux, qui font tous ensemble la confession avec le célébrant au commencement de la messe. Quoi qu'il en soit, les fidèles doivent être bien aises de se déclarer publiquement pécheurs et de reconnaître le besoin qu'ils ont de l'indulgence et de la miséricorde de Dieu, lorsqu'ils s'approchent de la sainte table.

LA COMMUNION EN DEHORS DU SACRIFICE USITÉE CHEZ LES GRECS.

6. La communion en dehors de la messe est usitée dans l'Église grecque comme chez nous. On sait qu'en Orient, depuis le ^{iv}^e siècle jusqu'à présent, on n'offre le saint sacrifice en carême que le samedi et le dimanche; et cependant aux autres jours de la semaine les fidèles peuvent recevoir l'Eucharistie dans l'église. Mais ils y sont préparés par les prières publiques qui se font pour ce sujet, et qu'on appelle l'office ou la messe des présanctifiés, c'est-à-dire des dons qui ont été sanctifiés ou consacrés, et mis en réserve le dimanche précédent. Cet office est long. « Nous nous y purifions par des prières, dit Siméon, archevêque de Thessalonique; nous avons la consolation de révéler le corps de Jésus-Christ entre les mains des prêtres, qui le distribuent

(1) Liturg. Chrysost., p. 82. — Goar. Euchol. græc., p. 149.

(2) *Istis interim ad invicem dicentibus Confiteor, cæteri sequantur per ordinem... pacem ab invicem accipientes... bini et bini alterutrum confitentes, vultus suos post confessionem ad altare convertentes... Si aliquis aliquandò solus communicare voluerit, sumptâ pace à ministro, confiteatur priori, si affuerit, aut illi quem primum stantem in dextro choro invenerit. Ordin. Guillelm. mss. tit. de pace et de communione.*

« à ceux qui en sont dignes. Nous nous prosternons la face contre terre, et nous demandons pardon de nos péchés (1). » LE BRUN.

LA PREMIÈRE COMMUNION DES MOUSSES A CHERBOURG.

7. En 1854, la ville de Cherbourg a été témoin d'une cérémonie des plus édifiantes ; c'est la première communion des mousses de l'escadre de la Baltique, qui eut lieu le 23 octobre. La marine avait prié M. le curé de vouloir bien mettre l'église à sa disposition ; et M. le curé y avait consenti avec sa bienveillance habituelle. On savait que M. le vice-amiral Parseval-Deschênes, M. le contre-amiral Pénaud, la plupart des commandants et autres officiers de l'escadre, ainsi que les autorités du port assisteraient à cette solennité. M. Coquereau devait la présider. M. le préfet maritime avait commandé une garde d'honneur de l'infanterie de marine, la musique du régiment et un détachement nombreux des équipages de ligne. L'élite de la population se pressait dans l'église, qui était remplie. Les jeunes communiant, au nombre de plus de trois cents, amenés de la rade par leurs officiers et leurs aumôniers, arrivèrent à l'église un peu avant huit heures. Le cortège les suivit de près.

Un autel avait été dressé en avant du chœur. L'église est bâtie tout au bord de l'Océan. Autrefois, avant les nouvelles constructions, les lames déferlaient jusqu'au pied de ses murs. N'est-ce pas là vraiment le temple de Celui qui *commande aux vents et à la mer* ? Cette pensée venait naturellement au milieu de tant d'uniformes de marins. Mais une remarque plus consolante, c'est que tant d'hommes d'âge, de rang, d'habits si divers, n'avaient qu'une attitude, respectueusement recueillie. Depuis l'amiral jusqu'aux matelots, tous laissaient voir, sur leurs mâles visages, une tendresse de père pour leurs mousses.

La joie éclatait surtout dans les yeux des aumôniers de l'escadre, présents dans le chœur au nombre de douze. Quand on a fait, comme eux, le catéchisme pendant huit mois, au milieu des fatigues de la navigation, sous le feu de Bomarsund et sous le feu plus terrible des épidémies, on a le droit de se réjouir en Dieu, à l'heure où on recueille les fruits de ce rude apostolat.

Avant et après la communion, M. l'abbé Coquereau prononça deux courtes allocutions, qui touchèrent profondément l'assistance.

Comme nous venons de le dire, plus de trois cents mousses firent leur communion, les uns pour la première fois, les autres pour profiter du jubilé. Autant de familles heureuses. Ceux qui vivent parmi les populations côtières savent que de bénédictions ont été données à l'Empereur par de pauvres mères, pour cette organisation de l'aumô-

(1) Synthes. ad Gabriel. Pentepol. resp. lvi, apud Allatium. de miss. præsanct. col. 1564, et Nicet. Pector. apud Goar. Eucl. græc., p. 205.

nerie de la flotte, qui préserve la foi de leurs enfants. Il n'y a pas longtemps, quand un enfant partait sur nos vaisseaux, sa foi, malgré la sollicitude des commandants, était mise en péril par l'absence d'instructions et d'exercices religieux à bord. Il quittait pieux la maison paternelle, et revenait ne sachant plus ou ne voulant plus prier. Quelle différence désormais ! Les bâtimens de l'État sont pour les enfants du peuple — et c'est le peuple qui le dit — la meilleure école de discipline, de bravoure, d'honneur et de religion.

Après le *Domine salvum*, chanté avec un sentiment tout spécial de reconnaissance, les enfants se sont retirés ; puis ont gagné la rade et leurs navires, où les attendait un repas de fête, nouveau témoignage de l'affectueuse sollicitude de leurs commandants. *L'Univers.*

QUARANTE-QUATRIÈME INSTRUCTION.

DES ABLUTIONS. — *Quod ore sumpsimus. — Corpus tuum, Domine.* — LE PRÊTRE ESSUIE LE CALICE ET LE COUVRE. — DE L'ANTIENNE APPELÉE *Communio*. — PRIÈRE POUR L'EMPEREUR.

Dilectus meus mihi, et ego illi.

Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.

Cant., 11, 16.

Après avoir replacé le saint ciboire dans le tabernacle, aussitôt après la communion des fidèles, ou bien dès qu'il a pris le précieux sang, si personne ne se présente pour la communion, le célébrant, par respect pour l'auguste sacrement et afin que rien ne se perde des saintes espèces, fait ce qu'on appelle les dernières ablutions, c'est-à-dire qu'il purifie le calice, ses doigts et sa bouche, pour qu'il n'y reste rien du corps et du sang de Jésus-Christ. Purifier un objet, dans le sens que nous attachons ici à cette expression, c'est en ôter ce qui doit en être séparé. La première purification ou ablution qui a lieu ici, est celle du calice. Le célébrant le tend au clerc, ou à la grand-messe au sous-diacre, afin qu'on y verse du vin. Et, quand il en a pris une quantité suffisante, il a soin de mettre cette liqueur en mouvement contre les parois du calice, afin d'en détacher les moindres parcelles du précieux

sang, qui pourraient encore y adhérer. Puis il le boit, à moins qu'il ne doive dire une seconde messe, comme cela arrive à la fête de Noël, ou lorsqu'il a pour de graves raisons la permission de biner. Dans ce cas, il est obligé de se tenir à jeun; et, en conséquence, il verse cette ablution dans un vase, et la conserve pour la prendre à la dernière messe qu'il doit célébrer.

Pareillement, afin de préserver de toute irrévérence les parcelles de la sainte hostie qui auraient pu s'attacher à ses doigts, le prêtre fait une seconde ablution de la manière suivante. Prenant le calice avec les trois derniers doigts de chaque main, il met sur la coupe un peu au-dessus des pouces et les index qui ont touché le corps de Jésus-Christ, et se les fait arroser par le servent avec du vin et de l'eau. Ensuite, il les essuie avec le purificateur. Il boit cette seconde ablution; et, par là, disparaît tout danger de profanation pour aucune particule des saintes espèces. Voyez quels soins, quelles précautions prend l'Église, quand il s'agit de l'Eucharistie. Disons aussi que les mains du prêtre ont été sanctifiées par le contact du corps adorable du Sauveur; il serait indécent de les porter à des ouvrages matériels, à des matières corruptibles, avant de les avoir soigneusement lavées.

Les ablutions ont été usitées en tout temps, non pas toutefois en la manière que cela se pratique aujourd'hui. Pendant les douze premiers siècles, le prêtre, après avoir purifié le calice et ses doigts avec du vin et de l'eau, ne prenait point, comme aujourd'hui, cette ablution, mais la jetait dans un lieu propre et décent, uniquement destiné à cet usage, et qu'on nommait *piscine* ou *lavoir*. Plus tard, des prêtres, guidés par un sentiment plus respectueux, jugèrent convenable d'avaler l'ablution; et depuis, l'Église a confirmé cet usage, et en a fait une règle et une obligation.

Tout en s'occupant de ces soins extérieurs, le célébrant reste uni à son Dieu, et entretient avec lui un saint com-

merce. L'Église lui met dans la bouche des prières, qui expriment les plus vifs sentiments d'amour et de reconnaissance. Il dit d'abord :

Quod ore sumpsimus, puramente capiamus et de munere temporali fiat nobis remedium sempiternum ¹.

Faites, Seigneur, que nous conservions dans un cœur pur le sacrement que notre bouche a reçu, et que ce don temporel devienne pour nous un remède éternel.

On peut recevoir Jésus-Christ par la bouche, sans qu'il fasse aucune impression sur le cœur, comme il arrive à ceux qui ne participent à la sainte Eucharistie que par habitude, sans piété, sans ferveur. La communion est pour eux sans aucun profit. Celui-là seul reçoit Jésus-Christ de cœur, qui n'a qu'un même esprit avec lui. On ne peut être pleinement nourri et rassasié de la chair de l'Agneau divin, qu'autant qu'on imite sa patience, sa douceur, toutes ses vertus (1). De plus, quand on a reçu cette nourriture divine, il faut s'appliquer soigneusement à en conserver le fruit, afin que ce don temporel nous devienne un remède éternel. La présence sacramentelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'est que de quelques instants; mais le remède que nous avons reçu contre nos faiblesses, nos langueurs, tous les maux de notre âme, doit opérer sans cesse. Notre union à la chair du Sauveur, par les saintes espèces, n'est que passagère; mais notre union à l'âme, aux vertus, à l'esprit de Jésus-Christ, doit durer toujours.

Cette prière, étant faite au pluriel, nous montre l'antique usage où étaient tous les fidèles de communier, toutes les fois qu'ils assistaient au sacrifice. Elle nous rappelle encore une autre coutume ancienne : c'est qu'autrefois le diacre présentait à tous ceux qui venaient de communier, du vin non consacré, pour se purifier la bouche; et alors tous ensemble, prêtre et fidèles, récitaient cette prière, soit à haute voix, soit secrètement.

(1) Ille saturatur, qui imitatur. D. AUG., *in ps.* xxi.

En purifiant ses doigts et avant de prendre la seconde ablution, le célébrant dit :

Corpus tuum, Domine, quod sumpsi, et sanguis quem potavi adhæreat visceribus meis, et præsta ut in me non remaneat scelerum macula, quem pura et sancta refecerunt sacramenta. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

O Seigneur, que votre corps que j'ai reçu et que votre sang que j'ai bu s'attachent à mes entrailles, et faites qu'après avoir été restauré par vos sacrements si purs et si saints, il ne reste plus en moi aucune tache de mes péchés, ô vous qui vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Que reste-t-il à désirer à celui qui a reçu Jésus-Christ, sinon de le conserver au fond de son cœur? Les aliments matériels que nous prenons pour nous sustenter, ne nous serviraient de rien, s'ils ne faisaient que passer par notre estomac, sans s'y arrêter. Il faut qu'ils y soient digérés, qu'ils se résolvent en sucs nourriciers, lesquels, se répandant dans toute notre substance, réparent les pertes de l'organisme, et nous conservent la santé et la force. Ainsi, de même que la nourriture terrestre s'identifie à notre corps, de même aussi il faut que le pain des cieux s'attache à ce qu'il y a de plus intérieur en nous, à nos affections, qui sont comme nos entrailles spirituelles, à toutes les facultés de notre âme, pour la faire vivre de la vie de la grâce. Notre âme, en s'assimilant cette manne divine, voit disparaître ses obscurités et ses faiblesses; elle brise courageusement les liens nombreux, qui pouvaient la retenir encore; ses plaies, dont le confesseur n'avait pu qu'évacuer le venin, sont cicatrisées; et ce cœur, naguère peut-être desséché, pulvérisé par mille affections basses et égoïstes, devient un cœur nouveau, rayonnant des feux de la charité. Oh! puissions-nous ne mettre aucun obstacle aux heureux effets de ce sacrement si pur, si saint, générateur de toute beauté, de toute pureté, de toute sainteté (1); et alors nous conserverons toujours en

(1) Speciei generator hæc omnia constituit. Sap., xiii, 3.

nous l'esprit de droiture et d'innocence, qui nous rendra dignes du royaume des cieux ; et notre âme, pleine de Dieu, et en quelque sorte transfigurée, transsubstantiée, pourra s'écrier, comme le grand apôtre : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

A la différence de la précédente, cette prière est au nombre singulier, parce qu'elle est faite pour la seconde ablution, laquelle regarde exclusivement le prêtre, qui seul a besoin de purifier ses doigts. Néanmoins les sentiments qu'elle exprime conviennent à tous ceux qui ont communie, et même aux assistants, qui tous doivent désirer que Jésus-Christ vienne en eux, qu'il établisse sa demeure dans leurs âmes, pour achever de les purifier et leur donner toute la vigueur d'une santé parfaite.

Après les ablutions ², le célébrant essuie d'abord ses lèvres et puis le calice avec le petit linge destiné à cet usage ; et il remet le tout en ordre, comme au commencement de la messe. Mais, lorsqu'on chante une messe solennelle, c'est au sous-diacre que reviennent ces soins ; celui-ci essuie le calice, le couvre à la manière ordinaire ; et, comme on n'en aura plus besoin, il le porte à la crédence.

Les fidèles, en voyant couvrir le calice, peuvent se représenter Jésus-Christ enfermé dans son tombeau ; ou bien encore, s'ils ont eu le bonheur de communier, Jésus-Christ enfermé dans leur cœur. Ils doivent prendre la ferme résolution de l'y conserver toujours, de ne l'en bannir jamais, et, pour cela, prendre les moyens nécessaires, pour que le péché n'ait plus d'accès dans leur âme.

Pendant qu'on essuie le calice et qu'on le couvre, le clerc, ou bien le diacre aux grand'messes, porte le missel du côté de l'épître et le place comme à l'introit. Il y a deux raisons de ce déplacement du livre, l'une naturelle et l'autre mystique. La raison naturelle, c'est qu'aux messes solennelles, après la communion, le côté

droit est occupé par le sous-diacre, qui essuie le calice et replie les linges dont on s'est servi pour le sacrifice. La raison mystique, c'est que le côté gauche représentant les Juifs, comme nous l'avons déjà dit, on veut signifier qu'à la fin des temps l'Évangile leur sera de nouveau annoncé, et qu'alors ils se soumettront à cette loi sainte et adoreront Jésus-Christ. C'est ainsi, comme l'a dit saint Paul, que les restes d'Israël seront sauvés (1) ; et il n'y aura plus ni Juifs ni Gentils, mais un seul troupeau et un seul pasteur.

Le prêtre, quittant le milieu de l'autel, se rend du côté de l'épître, où le missel vient d'être transporté, pour y lire l'antienne appelée *Communion*. C'est un verset, ordinairement tiré des psaumes et quelquefois des autres livres de l'Écriture sainte, qui sert à nourrir les sentiments, que la présence de Jésus-Christ doit exciter dans nos âmes. Dans les beaux jours de la primitive Église, alors que tout le monde communiait, on chantait pendant la distribution de l'Eucharistie, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le remarquer, quelques psaumes qui avaient rapport à cette action sainte. Ordinairement, c'était le psaume trente-troisième : « Je bénirai le Seigneur en tout temps ; sa louange sera toujours sur mes lèvres (2), » dans lequel se trouvent ces belles paroles : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux (3). » Ce verset servait d'antienne, et on le répétait après chaque verset du psaume, jusqu'à ce que, la communion étant finie, le célébrant donnât au chœur le signal de terminer par la doxologie ; et alors toute l'assemblée, unissant sa voix à celle du clergé, chantait avec une grande allégresse le *Gloria Patri*. Dans la suite des temps, la ferveur s'étant

(1) Isaias autem clamat pro Israel : Si fuerit numerus filiorum Israel, tanquam arena maris, reliquæ salvæ fient. *Rom.*, ix, 27.

(2) Benedicam Dominum in omni tempore ; semper laus ejus in ore meo. *Ps.* xxxiii, 2.

(3) Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. *Ps.* xxviii, 9.

ralentie et le nombre des communians ayant diminué, on n'a conservé du psaume que l'antienne, qui résume les sentiments du psaume entier et qui est un chant de bénédiction, de joie et d'amour.

De nos jours encore, malgré l'affaiblissement de la foi, on a la consolation, dans beaucoup d'églises, surtout aux principales fêtes, de voir un grand nombre de fidèles participer au banquet divin. N'est-il pas alors bien édifiant d'entendre résonner, sous la voûte de nos temples, des psaumes, des motets, des hymnes, des cantiques? Les festins des grands et des princes de la terre sont presque toujours accompagnés d'harmonieux concerts; n'est-il pas aussi bien convenable que des chants mélodieux retentissent pendant le festin sacré, auquel Dieu convie ses enfants et se donne lui-même en nourriture? C'est conforme à l'antique discipline; et, n'en doutons pas, lorsque nous faisons ainsi éclater nos transports de reconnaissance et d'amour, les anges s'unissent à nous pour célébrer, sur leurs harpes d'or, l'ineffable bonté de Dieu et le bonheur de l'homme, admis à de si sublimes mystères.

Le nom de communion a été donné à cette antienne, parce que primitivement on la chantait pendant la communion des fidèles. Maintenant, elle n'est chantée au chœur que lorsque le prêtre remonte à l'autel, après avoir distribué le pain eucharistique; et, comme le célébrant lui-même ne la récite qu'après avoir communié, on s'est habitué à la regarder comme une hymne ou un chant d'action de grâces³.

Les antiennes de la communion, telles qu'on les a aujourd'hui, ont presque toujours rapport au mystère du jour, à la fête qu'on célèbre, au temps où l'on se trouve. Celles de l'Avent annoncent la prochaine arrivée du Sauveur, et sont comme un élan du cœur, qui soupire après sa venue. Celles du Carême respirent le deuil et la pénitence comme celle-ci : « Entendez mes gémissements; soyez attentif à la voix de ma prière, mon roi et mon Dieu, car

je vous adresserai ma supplication (1); » ou bien elles nous invitent à quelque exercice pieux ou à quelque pratique de mortification, comme celle du mercredi des Cendres, qui nous exhorte à méditer la loi du Seigneur. Au temps pascal, elles proclament la gloire du Sauveur ressuscité. Pendant le reste de l'année, nous y trouvons une variété admirable de pensées et de sentiments propres à entretenir la ferveur. Celles des messes des Saints célèbrent tour à tour la constance des martyrs, le zèle des confesseurs, la pureté des vierges. En un mot, toutes nous offrent des traits vifs, saisissants, dont la méditation porte une espèce de charme dans les cœurs.

Ah ! ne négligeons pas cette source féconde de piété, que l'Église fait jaillir exprès pour nous en ce moment. Lorsque le chœur entonne cette belle antienne de la communion, que nos bouches, ou du moins nos cœurs, ne restent pas muets ; unissons-nous à ce chant d'amour et de reconnaissance, surtout si nous avons eu le bonheur de participer au sacré banquet. Tout pénétrés de l'ineffable don qui nous a été accordé, faisons éclater notre joie ; livrons-nous à un saint enthousiasme, chantons l'antienne de la communion. Elle est comme le cantique des Hébreux, après la manducation de l'Agneau pascal ; comme l'hymne du cénacle, après que l'adorable Sauveur eut célébré la dernière Cène avec ses apôtres ; comme le cri de surprise et de ravissement que poussèrent les disciples d'Emmaüs, après avoir reconnu leur divin Maître ; comme cette douce mélodie, que faisaient entendre les anciens après le festin nuptial.

Tous ensemble adorons, remercions le Seigneur ; et demandons-lui aussi avec confiance tout ce qui peut nous être nécessaire pour le corps et pour l'âme. « Le moment qui suit la communion, dit sainte Thérèse, est le temps le plus précieux de la vie. »

(1) Domin. 11^a quadrag.

Comme nous devons toujours saisir avec amour les rapports qui se trouvent entre l'action du sacrifice et les diverses circonstances de la scène du Calvaire, nous remarquerons ici que les sentiments de ferveur, que produit l'antienne de la communion, peuvent nous rappeler les parfums dont les saintes femmes se servirent pour embaumer le corps de Jésus, après qu'il eut été mis dans le sépulcre⁴.

Aux messes solennelles, aussitôt après avoir chanté l'antienne de la communion, le chœur entonne la prière pour le souverain. L'orgue y mêle ses puissantes harmonies ; et toutes les voix du temple, voix d'hommes, de femmes et d'enfants, s'unissent à ses notes vibrantes, et, confondues dans un même sentiment, chantent avec accord :

Domine, salvum fac imperatorem nostrum N.

Seigneur, sauvez notre empereur N.

Et exaudi nos in die, quâ invocaverimus te.

Et exaucez-nous au jour où nous vous invoquons.

Ces paroles sont tirées intégralement d'un psaume de David (1), sauf la modification du mot empereur et l'addition du nom du prince régnant. Tout nous porte à croire que les Juifs, depuis l'établissement de la monarchie, eurent leur *Domine, salvum fac*, tout aussi bien que nous. Pour ce qui regarde les chrétiens, il est certain, comme nous l'avons dit en une autre circonstance, que de tout temps ils ont prié, conformément à la recommandation de l'Apôtre (2), pour toutes les personnes constituées en dignité, pour les magistrats, les princes, les rois, les empereurs. En effet, prier pour le souverain, c'est prier pour la nation aux destinées de laquelle il préside ; or, l'Eglise, bien qu'elle ait pour but principal de nous conduire au bonheur éternel, ne laisse pas que de s'intéresser vivement

(1) Ps. xix, 10.

(2) Pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt. I *Tim.*, II, 1.

à toutes les joies et à toutes les gloires de la patrie terrestre ; elle est fière de sa prospérité, et désolée de ses revers. Voilà pourquoi e'le conjure le Dieu des royaumes et des empires, le Dieu des peuples et des nations, de répandre sur ceux qui les gouvernent l'Esprit de sagesse et de prudence, qui fait la force des États plus que toute la puissance du glaive. Que si nous devons prier pour les rois et les empereurs, alors même qu'ils ne marcheraient pas dans la droite ligne du devoir, à combien plus forte raison nos vœux doivent-ils s'élever vers le ciel, sincères, vifs, ardents, en faveur d'un souverain qui se dévoue entièrement au bien de son peuple, qui, enchaînant les factions, a préservé la société d'une ruine presque certaine. Ah ! puisse-t-il s'affermir chaque jour sur les bases de l'ordre et de la justice ! Puisse-t-il se rendre de plus en plus digne du beau titre d'ami et de père de ses sujets, en se faisant lui-même gloire avant tout de se montrer l'enfant humble et soumis de son Dieu ! Chantons donc notre *Domine, salvum fac*, comme l'ont chanté les Hébreux, chanté les premiers chrétiens dans les catacombes, et sous le fer même des persécuteurs, comme l'ont toujours chanté nos pères dans leurs églises. Disons avec joie, reconnaissance et amour : *Domine, salvum fac imperatorem nostrum Napoleonem*. Seigneur, sauvez de toute perfidie, de toute attaque, de toute embûche, de toute faiblesse, de toute erreur ; Seigneur, conservez-nous longtemps ; Seigneur, sauvez pour le temps et pour l'éternité Napoléon, notre empereur ⁵.

Cette prière se conclut par l'oraison suivante, que le prêtre chante à l'autel, après la postcommunion :

PRIONS.

OREMUS.

Quæsumus, omnipotens Deus, ut famulus tuus N. imperator noster qui, tuâ miseratione, suscepit regni gubernacula, virtutum etiam omnium percipiat

O Dieu tout-puissant, nous vous supplions pour votre serviteur N., notre empereur, qui, grâce à votre bonté, tient en main les rênes de l'État ; faites qu'il reçoive l'accrois-

incrementa, quibus decenter ornatus et vitiorum monstra devitare, hostes superare, et ad te qui via, veritas et vita es, graciosus valeat pervenire. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

sement de toutes les vertus, afin qu'en étant orné, comme il convient, il puisse surmonter les monstres de toutes sortes de vices, vaincre ses ennemis, être agréable à vos yeux, et arriver jusqu'à vous qui êtes la voie, la vérité et la vie. Par le Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Que de beautés, quel sens profond, renfermés dans cette prière ! Et que de réflexions elle nous suggère ! Le roi, l'empereur est au-dessus de ses sujets ; il commande, il domine ; mais, à ce haut degré où il est placé, il ne doit pas oublier qu'il n'est que le serviteur de Dieu ; tous les fronts s'inclinent devant lui ; mais il doit incliner le sien devant le Tout-Puissant, son créateur et son maître. S'il règne, c'est par la grâce de Dieu, c'est par un effet de la miséricorde divine ; et il ne doit pas perdre de vue qu'il est sous l'entière dépendance de ce Roi immortel des siècles, qui élève, abaisse, soutient ou brise les trônes comme bon lui semble. Le plus bel éclat de la cour d'un prince, ce n'est pas le faste qui l'entoure ; ce n'est pas le cortège de ses gardes et de ses courtisans ; c'est l'éclat des vertus qu'il pratique et qu'il fait pratiquer ; c'est l'éclat des vertus qui ornent son âme ; c'est le cortège des vertus, qui marchent à sa suite ; c'est le cortège des hommes probes, honorables, religieux, qu'il fait monter sur les degrés de son trône, pour les associer à sa puissance et partager avec eux les sollicitudes du gouvernement. La plus grande gloire à laquelle il puisse aspirer, ce n'est pas précisément de vaincre ses ennemis, d'agrandir ses possessions, mais de dompter les vices, de les extirper d'abord de son propre cœur, et de les bannir ensuite, autant qu'il lui est possible, de ses États, pour y faire régner l'honnêteté, la pudeur, la justice. Enfin, tout grand, tout puissant qu'il est, il n'a pas d'autre fin que le commun des hommes ; il doit arriver à celui qui est la voie, la vérité et la vie, à

Notre-Seigneur Jésus-Christ; et il doit arriver à lui orné des vertus, enrichi des bonnes œuvres, qui peuvent le rendre agréable à ce divin Sauveur. Pour parvenir heureusement à cette fin, qu'il s'applique constamment à honorer et à faire honorer la religion dans son empire. Comme on le voit, cette oraison, en formant les vœux les plus magnifiques pour le souverain, lui donne aussi les plus sublimes leçons ⁶.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!

Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur, que vous avez cachée et réservée à ceux qui vous craignent.

Ps. xxi, 23.

QUOD ORE SUMPSIMUS.

1. Cette prière est très-ancienne. Elle était à la fin de la messe de la nuit de Noël dans le missel des Goths, avant Charlemagne. Elle servait de Postcommunion au jeudi de la semaine de la Passion, dans les sacramentaires de Trèves et de Cologne; et elle est marquée dans les plus anciens Ordres romains, aussi bien que dans Amalaire, pour être dite par le prêtre après avoir communiqué. Il n'est pas dit dans ces Ordres si cette prière devait être récitée secrètement ou à voix haute. Mais le Micrologue (1), au xi^e siècle, marque que suivant l'Ordre romain le prêtre la dit en silence. Ce n'est pas que cette oraison ne convienne parfaitement à tous ceux qui ont communiqué, et qu'ainsi il n'y eût lieu de la dire à haute voix. Mais le profond recueillement, que le moment de la communion doit inspirer, s'accommode mieux avec le silence, et porte à considérer intérieurement que le divin Sacrement que nous recevons par la bouche, n'est utile qu'autant que l'âme le reçoit et s'en nourrit spirituellement.

USAGE ANCIEN DE PRÉSENTER DU VIN ET DE L'EAU A CEUX QUI AVAIENT COMMUNIÉ.

2. Quand on cessa de donner la communion sous les deux espèces, on crut devoir présenter aux fidèles un vase avec du vin et de l'eau,

(1) Postquàm omnes communicaverint, dicit sacerdos hanc orationem sub silentio, juxta Romanum ordinem : *Quod ore sumpsimus, etc. Microl., c. xix.*

parce qu'on pouvait avoir besoin d'une liqueur pour avaler entièrement la sainte hostie, qui pouvait s'attacher aux dents et au palais. Alexandre de Halès (1), dont saint Bonaventure a été le disciple, écrivait à Paris, il y a 500 ans, que c'était presque la coutume générale de l'Eglise latine de ne donner la communion que sous l'espèce du pain; et c'est depuis ce temps-là qu'on a présenté du vin à ceux qui venaient de communier.

L'ancien missel des Jacobins, écrit l'an 1254, marque cet usage (2), et en donne la raison en ces termes : « Après avoir reçu le Saint sacrement, le frère se lève; et, ayant consumé l'hostie, va où est le vin qu'il doit prendre debout. Il en prend peu, et seulement autant qu'il en faut pour bien laver la bouche, de peur qu'il ne reste entre les dents quelque partie de l'hostie. Le diacre emploie pour ce sujet un autre calice que celui de la consécration; il y prend le premier le vin, et en donne ensuite aux autres. » — Les anciens statuts des Chartreux (3), recueillis en 1259, prescrivent au prêtre de ne rien réserver du sang pour le diacre, et ils marquent qu'aux communions générales le plus ancien des communicants, ou le procureur donne du vin à tous ceux qui ont communie, soit clercs soit laïques. Leurs Ordinaires de 1581 et de 1641 contiennent le même usage, qui a duré longtemps, non-seulement dans les communautés religieuses, mais encore dans toutes les églises. Il n'y a pas cinquante ans que cela se faisait dans les paroisses de Paris (4).

LE BRUN.

DE L'ANTIENNE APPELÉE COMMUNION.

3. Saint Augustin (5) assure que la pratique de chanter à l'autel des hymnes tirées des psaumes, pendant que le peuple recevait l'oblation sainte, avait commencé de son temps dans l'Eglise d'Afrique. L'*Ordo* romain, dans la première description de la messe, confirme

(1) Benè licet sumere corpus Christi sub specie panis tantum, sicut ferè ubique fit à laïcis in Ecclesiâ... Ecclesia istud sacramentum dispensare consuevit sub specie panis tantum, tum propter periculum effusionis, etc. ALEX. HAL., quæst. xi, *De Eucharistiâ*, t. IV, p. 406.

(2) Suscepto autem sacramento, frater inclinans se erigat, et consumptâ hostiâ accedat ad vinum, quod stando est recipiendum, et in modicâ quantitate, ad abluendum os diligenter, ne aliqua particula hostiæ remaneat intra dentes. Porrò diaconus debet accipere vinum hujusmodi in calice alio quàm sit calix in quo celebratur, et postea aliis ministrare. Miss. mss., *Convent. de comm.*

(3) Stat. ant., c. v, n. 19 et 20, etc.; XLIII, n. 45.

(4) Des faits anciens et si clairs doivent être remarqués avec soin, pour les opposer aux remarques de M. de Vert, soutenues de quelques historiettes, qui tendent à confondre l'ablution qu'on a donnée aux communicants depuis plus de cinq cents ans avec la communion au sang précieux. *Tom. IV*, p. 278.

(5) *Retract.*, lib. II, cap. II.

également l'antiquité de cet usage. « Dès que le pontife, dit-il, a commencé à communier le peuple dans le *Senatorium*, l'école des chantres commence l'antienne pour la communion, et ce chant continue jusqu'à ce que tout le peuple ait communiqué, même les femmes ; le pontife revient alors à son siège, et les chantres cessent de répéter l'antienne. Le pontife, voyant que le peuple a communiqué, dit au sous-diacre d'avertir le premier chantre ; ce dernier commence alors le *Gloria Patri* et le verset. L'antienne étant terminée, le pontife se lève et retourne à l'autel avec l'archidiaque, et il donne l'oraison qui termine. » — Le missel des Éthiopiens nous fait voir que ce même rite est observé dans leur église ; on y lit : « Pendant qu'on distribue la communion au peuple, les docteurs chantent quelques hymnes en l'honneur du Saint-Sacrement ou des Saints dont on célèbre la fête ; et le peuple les répète également en chantant. » — Dans la liturgie de saint Jacques, pendant que le prêtre divise les hosties, on chante les psaumes : *Dominus regit me ; Benedicam Dominum in omni tempore ; Exaltabo te, Deus meus rex ; Laudate Dominum, omnes gentes.*

Les Arméniens chantent aussi des hymnes et des psaumes, non-seulement au moment de la communion, mais aussi pendant qu'on distribue des eulogies, à la suite de la messe. Ces hymnes sont fort anciennes dans leur liturgie. Nous pensons faire plaisir au lecteur, en insérant ici celle qui se chante à la fête de l'Épiphanie, dans laquelle ils font la bénédiction solennelle des eaux, et qui, pour cette raison, est aussi appelée dans leurs livres : *Fête de la bénédiction des eaux.*

Oh ! combien est admirable le mystère qui nous est manifesté !
 Dieu, le créateur, venant au Jourdain,
 Voulait être baptisé par son serviteur ;
 Le Précurseur se disposait à remplir ce devoir.
 Le Jourdain étonné fuyait et refusait ses eaux,
 Les ondes se l'annonçant les unes aux autres.
 — Fleuve, ne crains rien, je suis ton créateur ;
 Je viens pour être baptisé, et pour laver les péchés."
 Jésus, par sa divinité, sanctifia d'abord les eaux ;
 Jésus entra avec Jean dans le fleuve :
 Les cieux se déchirèrent et une voix descendit d'en haut,
 La voix du Père qui rendit témoignage du Fils :
 C'est mon Fils, criait-elle, en qui j'ai mis toutes mes complaisances !
 Écoutez-le, ô enfants des hommes !
 L'Esprit-Saint descendit en forme de colombe ;
 Il montrait que le Fils partageait la gloire du Père,
 Béni soit donc le Père et le Fils qui lui est consubstantiel ;
 Gloire aussi au Saint-Esprit dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Le C. BONA.

CANTIQUE DE SAINTE THÉRÈSE APRÈS LA COMMUNION.

Vivo sin vivir in mí,
Y tan alta vida espero,
Que muero porque no muero.

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attends dans le ciel une si belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

I

Dieu, s'unissant à moi par un heureux mélange,
Fait sentir à mon cœur son amour pur et vif.
Je suis libre, il est mon captif;
C'est lui qui sous mes lois de lui-même se range.
Quoi, mon Dieu, mon captif? Ah! le puis-je souffrir?
Dans ce renversement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

II

Oh! qu'il me reste encore une longue carrière!
Que cet exil est dur, qui m'arrête en ces lieux!
Que le séjour est ennuyeux
Qui retient dans les fers une âme prisonnière!
Attendant que la mort vienne me secourir,
Mais ignorant l'heure dernière,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir!

III

La vie est à mon goût d'une amertume extrême;
Est-ce vivre, Seigneur, que de vivre sans vous?
Si l'amour que je sens est doux,
Le terme de l'attente, hélas! n'est pas de même.
Ce faix rude et pesant m'empêche de courir;
Et, toujours loin de ce que j'aime,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

IV

Je fonde sur la mort toute mon espérance.
L'arrêt qui limita le compte de nos jours,
Sitôt qu'il en tranche le cours,
D'un meilleur avenir nous donne l'assurance.
Mort, dont le coup propice exempte de périr,
Hâte-toi pour ma délivrance.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

V

Fol amour des mortels, trop dangereuse vie,
 Un autre amour plus noble et plus puissant que toi,
 Armé de courage et de foi,
 Pour mieux me faire vivre à mourir me convie.
 Ta perte est le salut où je dois recourir ;
 Que ne m'es-tu bientôt ravie !
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VI

La vie habite au ciel ; heureux qui l'y peut suivre !
 Faisons pour la trouver un généreux effort.
 Ici la vie est une mort,
 Dont la mort cependant à la fin nous délivre.
 Approche, douce mort, qu'on ne peut trop chérir ;
 Dans l'ardeur de mourir pour vivre,
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VII

Vie humaine, trésor qu'à tout autre on préfère ;
 Si mon Dieu vit en moi, si je vis en mon Dieu,
 Craindrai-je de te dire adieu ?
 Et la mort à ce prix me sera-t-elle amère ?
 C'est un bien qu'elle seule a droit de m'acquérir !
 Pourquoi faut-il qu'elle diffère ?
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VIII

Absente de mon Dieu, je languis triste et sombre.
 Qu'est-ce que je puis voir, où je ne le vois pas ?
 Ma vie est un affreux trépas :
 Mon jour est une nuit, et ma lumière une ombre.
 La source de mes maux sans lui ne peut tarir ;
 Lasse d'en voir croître le nombre,
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

IX

Le poisson qui se meurt, sorti du sein de l'onde,
 Trouve au moins dans la mort la fin de son tourment.
 Mourir est un contentement
 A qui traîne une vie en supplices féconde.
 Trop sûre que le temps ne sert qu'à les aigrir,
 Vive ensemble et morte en ce monde,
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

X

En vain pour soulager les transports de mon âme,
 Je vous cherche, Seigneur, sur vos sacrés autels :

Invisible aux yeux des mortels,
 Vous suspendez ma joie, et redoublez ma flamme.
 Ce n'est qu'après la mort qu'on peut vous découvrir.
 Viens donc, ô mort que je réclame.
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XI

Vous le savez, mon Dieu, lorsque je vous possède,
 A peine puis-je, hélas ! un moment vous garder,
 Qu'au plaisir de vous posséder
 La crainte de vous perdre aussitôt ne succède.
 Il n'est que le trépas qui m'en puisse guérir.
 Mourons, c'est l'unique remède.
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XII

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie.
 Sans vous je ne puis vivre, et je meurs pour vous voir.
 Ne tardez plus mon espoir,
 Rompez, brisez les fers d'une âme assez punie.
 Il est temps qu'à mes cris le ciel se laisse ouvrir.
 Brûlant de m'y voir réunie,
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XIII

Mais non, je dois, Seigneur, pour apaiser votre ire,
 De ma vivante mort prolonger les douleurs.
 Je dois, les yeux baignés de pleurs,
 Expier mes forfaits par un juste martyre.
 Ah ! quand si vivement pourrai-je m'attendrir,
 Qu'il soit enfin vrai de vous dire :
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

PRIÈRE POUR L'EMPEREUR.

5. On sera bien aise de trouver ici l'oraison que Constantin ordonna à ses gens de réciter chaque dimanche. Eusèbe la rapporte dans son IV^e livre de la vie de cet empereur (1).

« Nous vous reconnaissons, ô Seigneur, comme notre seul Dieu ;
 « nous vous adorons comme notre roi ; nous vous invoquons comme

(1) Te solum Deum agnoscimus, te regem profitemur, te adiutorem invocamus, per te victorias consecuti sumus, per te hostes superavimus, à te præsentem felicitatem consecutos fatemur et futuram adepturos speramus. Tui omnes supplices sumus : abs te petimus ut Constantinum, imperatorem nostrum, unâ cum piis ejus liberis quàm diutissimè nobis salvum et incolumem et victorem conserves.

« notre appui. C'est par vous que nous avons été vainqueurs, par
 « vous que nous avons vaincu nos ennemis. Nous avouons que c'est
 « de vous que nous vient notre félicité ; c'est de vous que nous atten-
 « dons le bonheur à venir. Nous nous jetons à vos pieds et vous con-
 « jurons de nous conserver le plus longtemps qu'il plaira à votre
 « clémence, dans un état de santé et de triomphe, notre empereur
 « Constantin et ses enfants. »

Tertullien nous fait connaître l'oraison, qu'on récitait pour les empereurs :

« O Dieu, nous vous demandons pour les empereurs une longue
 « vie, la sécurité de leur empire et de leur maison, de vaillantes ar-
 « mées, un sénat fidèle, un peuple ami de la probité, la tranquillité
 « du monde, et tout ce qui peut être l'objet des vœux de l'humanité
 « et de la suprême puissance (1). » L'abbé PASCAI, *Dict.*

LA PERSÉVÉRANCE, EFFET DE LA COMMUNION.

6. *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* (2). Le grand don après lequel soupirent les chrétiens, est celui de la persévérance, qui nous assure la couronne, qui nous unit, qui nous incorpore à Jésus-Christ, pour nous faire éternellement un avec lui, sans jamais en pouvoir être séparés. Voilà le grand don de Dieu, celui qui est joint à sa prédestination éternelle ; et Jésus-Christ nous apprend qu'il y a dans l'Eucharistie une grâce particulière pour nous l'obtenir. Si donc nous voulons persévérer dans la vertu, il faut communier, et communier souvent ; car le plus puissant moyen qui nous soit donné, pour obtenir la persévérance, c'est le pain des chrétiens, notre nourriture ordinaire et de tous les jours. O mon Dieu, que les chrétiens ont le cœur dur, puisqu'ils viennent si rarement à la sainte table ! S'ils goûtaient Jésus-Christ crucifié, ils viendraient célébrer souvent le mystère de cette mort. On est touché le Vendredi-Saint, à cause qu'on y célèbre la mémoire de la mort du Sauveur. Venez, mes enfants, c'est tous les jours le Vendredi-Saint ; tous les jours on érige le Calvaire sur le saint autel. Venez, et souvenez-vous de cette mort, qui est votre vie ; venez recevoir un sacrement, où l'on apprend à demeurer en Jésus-Christ, où l'on reçoit la force, le courage, la grâce d'y demeurer.

Mais aussi on doit trembler, quand on retombe dans ses fautes après la communion, puisque Jésus-Christ ne dit pas : *Celui qui mange*

(1) *Oramus pro omnibus imperatoribus vitam illis prolixam, imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, et quæcumque hominis et Cæsaris vota sunt. Apol., c. xxx.*

(2) *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et eg in illo. Joan., vi, 57.*

ma chair, est en moi ; mais il y demeure attaché : ni je suis en lui ; mais j'y demeure et je ne le quitte jamais. Jésus est fidèle ; il ne nous quitte jamais le premier. Il vient bien à nous le premier ; mais jamais il n'est le premier qui quitte ; c'est nous qui le quittons, quand nous tombons dans le péché. Malheureux ! nous devons bien craindre de ne l'avoir pas reçu comme il faut ; car nous serions demeurés en lui ; et hélas ! nous l'avons quitté. Le recevoir comme il faut, c'est le recevoir en détestant ses péchés, en éloignant les occasions de les commettre, en cherchant dans l'Eucharistie le soutien de notre faiblesse et de notre instabilité.

BOSSUET, Élévations.

C'est à la suite des retraites et des missions prêchées par des hommes apostoliques, que nos églises sont témoins des communions les plus nombreuses et les plus édifiantes. Alors le réveil de la foi et de la piété se manifeste de la manière la plus éclatante. Au sein même des populations les plus éloignées des pratiques religieuses, la parole divine produit les fruits les plus abondants. Citons au hasard quelques faits.

En 1852, le jubilé a été prêché à Narbonne par les R. P. Capucins. Jamais mission n'a semblé devoir être moins fructueuse ; jamais elle n'est arrivée plus à contre-temps ; elle avait en effet à lutter contre les plus terribles préoccupations politiques, presque à l'entrée de cette année 1852, annoncée de toute part comme néfaste, attendue dans toutes les appréhensions d'une terreur anticipée, ou dans les préparatifs de la grande lutte, qui s'organisait au sein des sociétés secrètes, dont la France était enveloppée comme d'un vaste réseau ; elle avait à combattre l'apathie de la classe bourgeoise pour tout ce qui avait un caractère religieux, l'esprit d'impiété de certaines classes ouvrières, et d'incrédulité de la classe très-nombreuse des vignerons et d'une certaine autre classe de travailleurs, qui s'était faite voltairienne de la pire espèce, et que la propagande active qui avait compté, pour le coup de main qu'elle préparait, sur l'appui de cette force brutale, avait saturée de socialisme, en lui montrant son Eldorado à elle dans la spoliation du bien d'autrui. Et puis on venait d'entrer aussi dans la saison des joies du carnaval ; et ce n'était pas là un mince embarras opposé aux prédications et aux exercices religieux. C'est dans cette situation des esprits et dans ces circonstances irritantes qu'a été ouverte, le premier dimanche de l'Avent, la mission donnée par les enfants de saint François d'Assise, dans les trois paroisses de la ville de Narbonne. La nouveauté de l'habit et de la chaussure avait attiré une foule immense dans chaque église. C'étaient des Pères Capucins. On les avait entrevus, tête et pieds nus, la corde aux reins ; on les avait accueillis, sur certains points de leur passage, par des propos de mépris et par l'insulte. On avait réveillé toutes les vieilles plaisanteries faites sur ces mendiants de vieux style ; on s'attendait à les entendre

nasiller en chaire, comme on le disait autrefois d'eux à l'office. On put se contenter à l'aise, dans les trois paroisses, à l'office de vêpres. Que dire de cette première prédication? Le rire n'était sur aucune lèvre, mais partout l'attention, une attention religieuse, née de l'intérêt, d'un intérêt qui se rapportait à Dieu, et qui, à la fin du discours, se traduisit sur toutes les figures en la plus vive satisfaction. La mission venait, à son début, de frapper son grand coup; son triomphe n'était pas douteux.

Pendant tout le cours des exercices, l'affluence fut telle dans les églises, que tout jusqu'aux avenues se trouvait envahi.

Enfin arriva la clôture que l'évêque lui-même, Mgr de Bonnechose, voulut présider.

La communion générale des femmes, au nombre de plus de deux mille, eut lieu le jour de Noël à la messe de l'aurore; le 1^{er} janvier fut le tour des hommes. On en compta plus de mille de tous les rangs, de toutes les positions, de toutes les fortunes, de tous les états, magistrats, hommes du barreau, négociants, bourgeois, marchands, artistes, ouvriers de tous les âges et de toutes les distinctions, qui reçurent la communion, à six heures du matin, des mains de Mgr et de M. le chanoine Graule, vicaire-général. Cette touchante et pieuse cérémonie dura une heure et demie, et se fit dans un ordre parfait. On ne savait ce qui était le plus admirable, ou de cet ordre si bien harmonisé ou de l'édification des fidèles, qui venaient s'agenouiller, en longue file recueillie et profondément pénétrée, à la sainte Table. Toute cette cérémonie était si touchante et remuait à tel point les cœurs, que les yeux des assistants, qui n'y participaient point, se sentirent humides de larmes d'attendrissement.

Le même spectacle s'est produit à Bourges, le jour de la Pentecôte. La grande nef de la métropole était presque entièrement remplie d'hommes seulement; les deux nefs latérales étaient occupées par les dames. Au milieu du plus profond recueillement, le R. P. Laurent a célébré la messe sur un gracieux autel de la sainte Vierge, si brillant de fleurs et de lumières. Pendant le sacrifice, des cantiques, des morceaux de musique vraiment religieuse, ont été chantés, soit par le chœur des dames, avec infiniment d'harmonie et de suavité, soit par le chœur des hommes, avec toute l'énergie de leur âme. Le moment de la communion étant arrivé, le R. P. Laurent s'est retourné vers cette foule chrétienne, prête à recevoir son Dieu. Combien ses paroles, toujours si persuasives, avaient en ce moment solennel de charme et d'entraînement! Elles répandaient dans les âmes la plus douce émotion!

Après la communion, le Révérend Père, empruntant aux anges le langage du Ciel, a semblé pendant quelques instants élever les

âmes jusqu'à Dieu, ou plutôt faire descendre sur elles un rayon de la bonté infinie. De toutes les joies que le monde puisse offrir, il n'en est pas de plus douces, de plus faites pour le cœur de l'homme que celles qui viennent de Dieu. Combien sont à plaindre, bien plus qu'à blâmer, ceux qui ne les connaissent pas !

En 1848, la retraite annuelle, prêchée dans l'antique sanctuaire de Roc-Amadour, a été présidée par Mgr Bardou, évêque de Cahors, qui participait également, au saint tribunal, aux travaux de vingt confesseurs, occupés tout le jour et une partie de la nuit à recevoir les confessions des fidèles. Des milliers de communions, distribuées tous les jours, n'empêchèrent pas que le jour de la clôture ne vît la vaste église se remplir encore tout entière d'une multitude de pieux convives, réunis autour de la table sacrée. On évalue à douze mille les communions données pendant ces jours de sanctification et de grâce. Soixante messes au moins étaient célébrées chaque matin dans le sanctuaire vénéré ou dans l'église qui lui est adjointe. C'était un beau et touchant spectacle de voir cette multitude de fervents chrétiens accourus, non-seulement du Quercy, mais des provinces voisines, et particulièrement des villes de Tulle et de Beaulieu, après avoir fait une route de six, huit ou dix heures, monter à genoux, comme pour se reposer, les deux cent trente degrés, qui conduisent à la chapelle miraculeuse, passer la nuit dans le temple de Dieu, au nombre de six ou sept cents, pour se trouver le lendemain au pied de la chaire ou du saint tribunal ; et, après avoir gagné les grâces sacrées de l'indulgence, sans que l'ordre ait jamais été troublé, retourner dans leur famille, pour y porter les bénédictions dont ils avaient eux-mêmes été remplis.

Au pèlerinage de la paroisse Saint-Laurent de Paris à Notre-Dame de Chartres, en 1859, près de douze cents voyageurs ont eu le bonheur de recevoir la divine Eucharistie.

Au camp de Châlons, des exercices religieux ont été donnés, pendant douze jours consécutifs. Il est souvent arrivé que l'église était insuffisante pour contenir la foule de ces bons soldats, qui se pressaient dans son enceinte. Et cependant la fatigue ne leur manquait pas. Outre les manœuvres de brigade et de division et les exercices du tir, deux grandes manœuvres commandées par le maréchal avaient lieu chaque semaine. Le soldat était cinq ou six heures sous les armes, et faisait 25 et 30 kilomètres en marches et contre-marches. Rentré sous sa tente, il n'avait souvent qu'une heure pour nettoyer ses armes, prendre son repas et faire encore plusieurs kilomètres, pour se rendre aux exercices religieux !

Un chœur de chant improvisé exécutait, avec un entrain et un ensemble remarquables, de magnifiques cantiques. Dire tout ce qu'il y

avait de solennel, tout ce qu'il y avait de foi dans ces chants du soldat, c'est impossible : il faut les avoir entendus.

Des retours nombreux aux pratiques catholiques, voire de quinze et vingt ans, ont prouvé une fois de plus tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de loyal et de généreux dans le soldat français. Il suffit, en quelque sorte, de lui tendre la main, de lui adresser des paroles du cœur, pour qu'il redevienne aussi bon chrétien qu'il est brave guerrier.

Et puis, dans ces vastes plaines catalauniennes, où plus de 200,000 hommes pourraient manœuvrer sans peine; sous ce beau ciel de juillet, d'août et de septembre; loin du tumulte et de la corruption des grandes villes, quelle facilité pour rentrer en soi-même et remonter vers son Créateur!

Aussi, qu'il fut beau de voir ces soldats de toute arme s'agenouiller humblement à la table eucharistique, sous les yeux et souvent à côté de leurs chefs valeureux, capitaines et officiers supérieurs, qui, en Crimée comme en Afrique, les avaient conduits à la victoire! Parfois, le vieux sapeur faisait la fonction des anges : il remplaçait à l'autel le jeune enfant de chœur.

Le jour de la clôture, devait avoir lieu, de onze heures et demie à cinq heures, une grande manœuvre. Une pluie battante survint dans la soirée; n'importe; le rendez-vous était donné, on n'y manqua pas. Jamais peut-être les chants ne furent plus magnifiques, ni les élans de foi plus spontanés et plus vifs : c'était une belle fête de famille. Que de Maurices dans ces braves soldats!

QUARANTE-CINQUIÈME INSTRUCTION.

SIXIÈME PARTIE DE LA MESSE.

DE L'ACTION DE GRACES. — DE LA POSTCOMMUNION. — DE L'ORAISON
SUR LE PEUPLE.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!

Qu'elle est grande, l'abondance des douceurs que vous avez réservées à ceux qui vous craignent!

Ps. xxx, 20.

« Quand on a participé à cet auguste Sacrement, dit saint Augustin, l'action de grâces termine toute la série

des prières (1). » La reconnaissance est la marque certaine d'un bon cœur, comme l'ingratitude est un vice qui déshonore et humilie. Un homme d'honneur rougirait avec raison de ne pas se montrer reconnaissant pour un bienfait reçu du moindre de ses frères. Mais, à la messe, le Seigneur nous a accordé la plus insigne de toutes les faveurs, un bien incomparable, dont nous ne pourrions jamais apprécier la valeur. Ne faudrait-il donc pas, s'il était possible, que notre gratitude fût proportionnée à la majesté du bienfaiteur et à la grandeur du bienfait ? Mais, si nous ne pouvons aller jusque là, tâchons du moins de ne pas mériter le reproche que le Sauveur adressait aux lépreux qu'il avait exaucés : « Tous, disait-il, n'ont-ils pas été guéris ? et il n'y a qu'un qui soit revenu sur ses pas, pour rendre gloire à Dieu (2) ! » Bénissons donc le Seigneur avec effusion de cœur ; remercions-le de toutes nos forces, pour la merveille ineffable qu'il vient d'opérer en notre faveur. L'action de grâces après le sacrifice a existé de tout temps ; et nous en trouvons l'usage et le modèle au cénacle même, d'où Jésus-Christ et les apôtres ne sortirent qu'après avoir récité l'hymne de la reconnaissance.

Cette dernière partie de la messe contient l'Oraison appelée *Postcommunion*, l'*Ite, missa est*, la prière *Placeat*, la bénédiction, le dernier évangile.

Aussitôt après avoir lu l'antienne de la communion, le prêtre se rend au milieu de l'autel, et le baise avec respect, avant de se tourner vers le peuple et de dire : *Dominus vobiscum*. C'est pour marquer que ce salut fraternel qu'il va leur adresser, a une source plus pure que son propre cœur. Il le prend à l'autel même de Jésus-Christ, pour le leur transmettre. De plus, comme la pierre sacrée qu'il baise est appelée *sépulcre* dans le langage liturgique,

(1) Participato tanto sacramento, gratiarum actio cuncta concludit. *D. Aug.*, Epist. cxlix.

(2) Nonne decem mundati sunt, et novem ubi sunt ? Non est inventus nisi hic alienigena, qui rediret et daret gloriam Deo. *Luc.* xvii, 18.

on peut dire que c'est à ce siège de la victime immolée, et néanmoins glorieuse, qu'il puise ce souhait de vie qu'il va annoncer aux fidèles, lesquels sont devenus eux-mêmes par la communion le tombeau du Dieu vivant et le sanctuaire du Seigneur ressuscité.

Et aussitôt, se tournant vers eux, il dit :

Dominus vobiscum,

Que le Seigneur soit avec vous,

faisant les cérémonies ordinaires, c'est-à-dire leur ouvrant à la fois ses bras et son cœur, comme s'il voulait les embrasser tous et les tenir unis à Jésus-Christ en un seul et même lien de religion et de charité.

C'est par ces mots que le célébrant a coutume de saluer le peuple, au commencement de chaque action qui fait une nouvelle partie de la messe; et ce salut si souvent répété fait voir le concert, qui doit être entre le prêtre et les fidèles dans toutes leurs prières. On peut appliquer en outre à ce *Dominus vobiscum* un sens différent de celui que nous avons déjà expliqué. Ce n'est plus un simple vœu qu'il renferme, c'est une réalité qu'il exprime. Le prêtre semble dire aux assistants : Oui, maintenant le Seigneur est avec vous; vous l'avez reçu, dans le plus ineffable et le plus touchant de tous les mystères, avec toutes ses grâces et tous ses trésors. Conservez-le donc précieusement; ne vous séparez jamais de lui; soyez-lui à tout jamais fidèles. Au milieu du monde, qui va tout à l'heure vous envahir au sortir du temple, n'oubliez pas vos bonnes résolutions, vos promesses, les saintes inspirations que vous avez reçues; et prenez toutes vos précautions, pour ne pas perdre les fruits que vous venez de recueillir de cet auguste sacrifice.

Les assistants répondent comme à l'ordinaire :

Et cum spiritu tuo,

Et avec votre esprit,

s'excitant ainsi mutuellement à élever leurs cœurs à Dieu,

et à lui rendre de dignes actions de grâces, pour le bienfait qu'il vient de leur accorder.

Le prêtre retourne au missel, et dit :

Oremus;

Prions;

et, par ce mot, il les invite à continuer de se tenir unis à lui, pour témoigner à Dieu leur reconnaissance.

Remarquons, avant d'aller plus loin, que maintenant tout se récite à haute voix, ou même se chante aux messes solennelles; il n'y a plus de secret; il n'y a plus de mystère; c'est l'explosion de la joie et du triomphe, à la pensée des grâces qu'on a reçues et des merveilles dont on vient d'être témoin.

Aussitôt après avoir dit *Oremus*, le célébrant récite ou chante la *postcommunion*. Elle est ainsi nommée, parce qu'elle se dit après la communion, pour remercier Dieu du bonheur ineffable d'avoir participé aux divins mystères, et pour lui demander la grâce d'en conserver le fruit. On l'appelait aussi autrefois *Oraison de complément*, *Oraison pour terminer* (1), parce qu'elle est, en effet, la dernière oraison qu'on récite; elle complète et clôt la messe; aussi ferme-t-on le livre, dès qu'on l'a dite.

La postcommunion se compose d'une ou plusieurs oraisons; et celles-ci doivent être en même nombre que les collectes et les secrètes, auxquelles elles sont en quelque sorte parallèles et corrélatives; il est juste, en effet, d'égaliser le nombre de nos remerciements à celui de nos demandes. On les récite aussi de la même manière sur le même ton et avec les mêmes cérémonies que la collecte.

La postcommunion renferme toujours une action de grâces solennelle pour la participation à l'Eucharistie; et sa forme plurielle indique suffisamment qu'elle n'a pas été instituée pour le célébrant seul, mais bien pour tous les assistants, parce qu'elle suppose que tous ont

(1) *Complenda ou oratio ad complendum.*

communé. Bien que de nos jours la multitude des fidèles qui entendent la messe, ne s'approche pas du banquet sacré et que souvent même le prêtre seul communie, on n'a fait aucun changement à ces prières; on les a conservées dans toute leur intégrité, pour nous montrer ce qui s'observait autrefois, et pour que leur teneur même servît à nous exciter à l'antique ferveur (1). Nous pouvons encore conclure du texte de ces oraisons que ceux qui veulent jouir plus abondamment des grâces qu'on y demande, doivent faire la communion avant qu'on les récite, et ne pas la remettre à la fin de la messe, comme on le fait trop souvent sans motif, à la grande perturbation des rites sacrés. Disons toutefois que ces oraisons ne sont pas sans fruit pour ceux qui ne communient pas; car s'ils ont soin de s'unir de cœur à leurs frères qui ont le bonheur de manger le pain des anges, ils ont quelque part à cette communion, comme coopérant au même sacrifice ¹.

Dans ces postcommunions, comme dans toutes les prières de l'Église, quelle grâce! quelle onction! que de tendres et généreux sentiments! quelles vives et instantes demandes, exprimées dans le plus noble et le plus pur langage! Elles se réduisent, en général, à remercier le Seigneur du don ineffable de l'Eucharistie et à le conjurer de nous accorder la grâce de la persévérance. Mais comme l'Église, toujours également inspirée, sait diversifier l'expression de sa reconnaissance et de ses vœux et y donner une nouvelle énergie et un nouveau charme! Elle conjure le Seigneur, qui nous a rassasiés d'une nourriture divine, de nous apprendre à mépriser les biens de la terre et à aimer ceux du ciel (2), de nous accorder la guérison de nos vices et l'accomplissement de nos justes désirs (3), de nous faire croître dans son amour (4), de nous purifier de nos

(1) Bona, cap. xx, p. 453.

(2) Domin. II Adv.

(3) Domin. infra oct. Nativ.

(4) Miss. Rog.

fautes cachées, de nous délivrer des embûches de nos ennemis (1), de verser en nous l'esprit de charité, afin que nous n'ayons qu'un même cœur (2) ; de nous conduire au port du salut éternel (3).

Citons en entier et au hasard quelques-unes de ces oraisons :

— Faites, Seigneur, que, par les dons que nous avons reçus et par la fréquentation de votre mystère, l'œuvre de notre salut prenne un nouvel accroissement (4). — Puisse-nous être toujours régénérés par le renouvellement de ce mystère, dont l'ineffable institution a détruit le vieil homme (5). — Faites qu'étant comblés de vos dons sacrés, nous demeurions toujours dans l'action de grâces (6). — Que votre sacrifice, Seigneur, comme un remède salutaire, nous délivre miséricordieusement de nos péchés et nous fasse goûter tout ce qui est bien (7).

Quel aliment pour notre piété, si nous savons méditer ces belles formules de prière, où tout est dans la vraie mesure de l'Esprit de Dieu, et dans la juste expression de sa volonté ! Quant à ceux qui, à cause de leur ignorance de la langue liturgique, ne pourraient en saisir parfaitement le sens, qu'ils s'appliquent du moins, pendant que le prêtre les récite, à témoigner à Dieu le désir qu'ils ont de lui plaire, de le glorifier par leur conduite, de le bénir sans cesse, de s'unir souvent à lui, afin de le posséder dans la céleste patrie. Voilà à peu près le précis de toutes les postcommunions de l'année.

La postcommunion, comme la collecte, comme en général toutes les oraisons, se termine par l'invocation du souverain médiateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit

(1) Dom. v. post Pent.

(2) Dom. Resurr.

(3) Dom. xiv post Pent.

(4) Dom. iv Adv.

(5) Missa II Nativ.

(6) Dom. post Ascens.

(7) Dom. vii post Pent.

et règne dans tous les siècles des siècles. Jésus-Christ est, en effet, le principe et la fin de tout. Nous avons commencé par lui et avec lui ; et c'est aussi par lui et avec lui que nous finissons, pour nous tenir inséparablement unis à son cœur adorable, et mériter ainsi de vivre et régner un jour avec lui dans la gloire².

Le peuple répond : *Amen*, Ainsi soit-il ; car il a besoin, lui aussi, de témoigner à Dieu sa reconnaissance, et de le conjurer de consolider dans les cœurs ce qu'il y a opéré par ses bienfaits.

Aux fêtes du carême, on ajoute à la postcommunion une oraison distincte, qu'on appelle prière sur le peuple, *Oratio super populum*, et qui est précédée de cette monition : Humiliez vos têtes devant Dieu, *Humiliate capita vestra Deo*. Mais pourquoi dit-on cette oraison spécialement les jours de jeûne ? Les auteurs sont partagés à ce sujet ; mais la raison qui semble la plus plausible, c'est que la postcommunion regarde surtout le prêtre et les fidèles qui ont communie. Or, en ce temps heureux où c'était l'habitude de communier toutes les fois qu'on assistait au sacrifice, néanmoins, pendant le carême, plusieurs personnes s'éloignaient de la table sainte par esprit de pénitence ; et, par conséquent, la postcommunion, qu'on ne regardait pas seulement comme une action de grâces, mais encore comme une bénédiction, ne pouvait s'appliquer à elles ; ce qui était d'autant plus fâcheux que la postcommunion terminait alors toutes les prières de la messe, et était immédiatement suivie du renvoi de l'assemblée. Ce n'est que depuis une époque assez récente qu'on a établi la bénédiction qui se donne actuellement. L'Église jugea donc à propos de dire une oraison spéciale pour ceux qui n'avaient pas communie, afin d'attirer sur eux les grâces dont ils avaient besoin. Aussi cette oraison sur le peuple porte-t-elle encore le nom de dernière bénédiction. Et, comme les dimanches du carême étaient, ainsi que le reste de l'année, un jour de communion pour

tous les fidèles, il n'y avait pas d'oraison sur le peuple, parce que tous avaient également part aux prières générales de la communion, qui se disent sur tous ceux qui ont participé au banquet du Sauveur.

Quel que soit le motif qui ait fait instituer cette prière, qu'on l'ait dite pour les fidèles qui n'avaient point communiqué, ou pour les pécheurs qui accomplissaient la pénitence, ou, selon le sentiment d'autres liturgistes, pour remplacer le pain bénit, qu'on ne distribuait point en carême à cause du jeûne, maintenant, pendant qu'on la récite, les assistants doivent s'incliner, humilier leurs cœurs et demander à Dieu qu'il les change et les sanctifie.

Outre les belles paroles et le sens profondément pieux que nous offrent les oraisons de la postcommunion, les auteurs sacrés y trouvent encore un symbolisme plein de douces harmonies, qui fait les délices des âmes recueillies et méditatives. Ils les regardent comme un souvenir toujours présent des prières des disciples du Sauveur, après la mort, la résurrection et l'ascension de leur divin Maître ; comme un souvenir des prières faites au Cénacle par les apôtres, en attendant la venue de l'Esprit-Saint qui leur avait été promis ; comme une figure des prières de l'Église, qui ne cessera jusqu'à la fin des temps d'implorer le secours d'en haut, parce qu'elle en aura toujours besoin.

Une dernière remarque que nous ferons sur ces oraisons, c'est qu'elles se disent du côté de l'épître, afin que tout finisse à l'endroit même où tout a commencé, et que là où s'est ouvert le livre des divins mystères, là aussi il se ferme. Sauf aux grand'messes où ce soin est dévolu au diacre, c'est au prêtre seul, représentant de Jésus-Christ, qu'il appartient de fermer le missel, comme c'est lui seul qui l'ouvre au commencement de la messe. En le fermant, il semble dire : « Tous les mystères sont accomplis et finis. » Il n'est pas inutile d'observer qu'en terminant la messe, il tourne le missel, de manière que la tranche, c'est-à-dire le côté des feuillets, regarde le dehors de l'au-

tel et non le dedans. C'est l'inverse de la position, qu'on lui avait donnée au début de la messe. Nous trouvons encore là un symbolisme, qu'il ne faut pas négliger et que nous nous empressons de recueillir. La tranche tournée vers l'autel et en dedans signifie que, dans les temps primitifs, figurés par le commencement de la messe, on était encore dans les ombres et les ténèbres, que les secrets de Dieu n'avaient pas été dévoilés et qu'on attendait Jésus-Christ pour les manifester. Tout au contraire, maintenant en voyant les feuillets tournés vers le peuple, on peut et on doit conclure que tous les mystères qui nous intéressent, ont été mis et exposés au grand jour et qu'il n'y a pas de nouvelle révélation à attendre.

Le prêtre revient au milieu de l'autel, le baise avec amour ; et, se tournant de nouveau vers le peuple, il dit :

Dominus vobiscum,

Que le Seigneur soit avec vous.

Les assistants répondent aussitôt :

Et cum spiritu tuo.

Et avec votre esprit.

Il n'y a qu'un instant que le prêtre et l'assemblée s'étaient mutuellement adressé ce souhait de grâce et de charité. Pourquoi le renouveler ici, à un intervalle si rapproché ? C'est pour imiter Jésus-Christ qui, sur le point de quitter le monde, répétait plusieurs fois et, pour ainsi dire, coup sur coup, ce salut pacifique à ses apôtres : « Que la paix soit avec vous ; je vous laisse ma paix ; je vous donne ma paix. » Ce double souhait, que l'Eglise adresse à ses enfants aux derniers moments de la messe, exprime la double paix, qu'elle veut leur donner, la paix de la vie présente et la paix de la vie future.

En répondant : *Et cum spiritu tuo*, Et avec votre esprit, les assistants montrent qu'ils sont toujours attentifs et qu'ils s'unissent aux prières du célébrant.

Oh ! oui, que le Seigneur soit avec vous, pieux chré-

tiens, qui, dès le point du jour, êtes venus, comme autrefois les Israélites, recueillir la manne du ciel, manger le pain des anges, ou du moins nourrir votre âme des fortes pensées de la foi. Qu'il soit avec vous pour vous éclairer, vous consoler, vous soutenir dans les pénibles labeurs de la journée; qu'il soit avec vous, pour guider tous vos pas, tant que durera ce triste et périlleux voyage du temps à l'éternité³.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Laudabit usque ad mortem anima mea Dominum.

Mon âme louera le Seigneur jusqu'à la mort.

Eccli., LI, 8.

Nec quid illi rependam habeo nisi tantum ut diligam.

Nous ne pouvons mieux reconnaître ses dons qu'en lui rendant amour pour amour.

S. Augustin.

L'ACTION DE GRACES.

1. *Et, après avoir dit l'hymne, ils s'en allèrent à la montagne des Oliviers (1). Arrêtons-nous un moment sur cette hymne, sur ce cantique d'action de grâces et d'allégresse, par lequel Jésus et ses apôtres finirent le saint sacrifice. Que pouvaient chanter ceux qui étaient rassasiés de Jésus-Christ, et enivrés du vin de son calice, sinon celui dont ils étaient pleins? L'Agneau, qui a été immolé, est vraiment digne de recevoir la force, la divinité, la sagesse, la puissance, l'honneur, la gloire, la bénédiction. Et j'entendis toute créature qui est au ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer et dans la mer, et tout ce qui est dans ces lieux, qui criaient en disant : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau bénédiction, honneur, gloire, et puissance aux siècles des siècles (2).*

Le monde chante les joies du monde; et nous, que chanterons-nous, après avoir reçu le don céleste, que les joies éternelles?

(1) Et hymno dicto, exierunt in montem Oliveti. *Matth.*, xxvi, 30.

(2) Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam et benedictionem. Et omnem creaturam quæ in cælo est, et super terram et sub terrâ, et quæ sunt in mari et quæ in eo, omnes audiui dicentes : Sedenti in throno et Agno benedictio, et honor et gloria et potestas in sæcula sæculorum. *Apoc.*, v, 12, 13.

Le monde chante ses passions, ses folles et criminelles amours ; et nous, que chanterons-nous, sinon celui que nous aimons ?

Le monde fait retentir de tous côtés ses joies dissolues ; et qu'entendra-t-on de notre bouche, après avoir bu *ce vin qui germe les vierges* (1), sinon des cantiques de sobriété et de continence ? Remplis de la mort de Jésus-Christ, qui vient de nous être remise devant les yeux, et de la chair de son sacrifice, que chanterons-nous sinon : *Le monde est crucifié pour moi, et moi pour le monde* (2) ?

Ne vous en allez pas sans dire cette hymne, sans réciter le cantique de la rédemption du genre humain. Quoi ! Moïse et l'ancien peuple chantèrent avec tant de joie le cantique de leur délivrance, après être sortis de l'Égypte et avoir passé la mer Rouge ! Chantez aussi, peuple délivré, chantez le cantique de Moïse, et le cantique de l'Agneau, en disant : *Que vos œuvres sont grandes et admirables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant ! que vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles ! Seigneur, qui ne vous craindrait et qui ne glorifierait votre nom ? car vous seul êtes saint ; toutes les nations viendront et adoreront devant votre face, parce que vos jugements sont manifestes* (3). *Vous avez détruit par votre mort celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le démon* (4). *Le prince de ce monde est chassé* (5) ; et, attachant à votre croix la cédule de notre condamnation, vous avez désarmé les principautés et les puissances ; vous les avez menées en triomphe hautement, et à la face de tout l'univers, après les avoir vaincues par votre croix (6). Et maintenant, en mémoire d'une si belle victoire, nous offrons, par vous et en vous, à votre Père céleste ce sacrifice de louanges et d'actions de grâces, qui au fond n'est autre chose que vous-même, parce que nous n'avons que vous à offrir pour toutes les grâces que nous avons reçues par votre moyen.

BOSSUET, *Élévations*.

(1) Vinum germinans virgines. *Zach.*, ix, 17.

(2) Mihi mundus crucifixus est et ego mundo. *Gal.*, vi, 14.

(3) Et cantantes canticum Moysi, servi Dei, et canticum Agni, dicentes : Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens ; justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex sæculorum. Quis non timebit te, Domine, et magnificabit nomen tuum, quia solus pius es, quoniam omnes gentes venient et adorabunt in conspectu tuo, quoniam judicia tua manifesta sunt. *Apoc.*, xv, 3, 4.

(4) Ut per mortem destrueret eum, qui habebat mortis imperium, id est, diabolum. *Hebr.*, ii, 14.

(5) Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. *Joan.*, xii, 31.

(6) Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affligens illud cruci ; et expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. *Coloss.*, ii, 14, 15.

ACTION DE GRÂCES SELON LE RIT ARMÉNIEN.

2. Le rite arménien est celui qui prescrit la plus longue action de grâces ; elle a lieu avec une pompe toute spéciale. La communion étant finie, le prêtre fait un signe de croix sur le peuple, en disant à haute voix :

« Sauvez, Seigneur, votre peuple, et bénissez votre héritage ; gouvernez-le et exaltez-le depuis ce moment jusqu'à la fin des siècles. »

Les clercs : « Seigneur, soyons remplis de vos biens, car nous avons été nourris de votre corps et de votre sang. Gloire au plus haut des cieux à vous qui nous avez alimentés. Vous qui toujours nous nourrissez, versez sur nous votre spirituelle bénédiction. Gloire au plus haut des cieux à vous qui nous avez alimentés. »

Pendant ce temps, le prêtre prie secrètement :

« Nous vous rendons grâces, ô Père tout-puissant, qui nous avez préparé un port assuré, la sainte Église, temple de la sainteté, où est glorifiée la très-sainte Trinité. *Alleluia.* »

« Nous vous rendons grâces, ô Christ, notre Roi, qui nous avez ici donné la vie avec votre corps et votre précieux sang vivifiant. Pardonnez-nous et usez à notre égard de votre grande miséricorde. *Alleluia.* »

« Nous vous rendons grâces, ô véritable Esprit, qui renouvelâtes la sainte Église ; conservez-la pure dans la foi envers la sainte Trinité, dès ce jour jusqu'à la fin des siècles. *Alleluia.* »

Le diacre : Et nous prions encore le Seigneur pour la paix, et d'autant mieux qu'après avoir reçu avec foi le divin, céleste, immortel, immaculé et très-pur Sacrement, nous vous rendons grâces. »

Les clercs : « Nous vous rendons grâces, Seigneur, qui nous avez ici nourris à votre immortelle table, en nous distribuant votre corps et votre sang, pour le salut du monde et la vie de nos âmes. »

Le prêtre en secret : « Nous vous rendons grâces, ô Christ, notre Dieu, qui nous avez favorisés de cette viande, présent de votre bonté, pour vivre saintement. Par son secours, gardez-nous purs et sans tache, habitant en nous avec votre divine protection. Dirigez-nous dans le chemin de votre sainte et bienfaisante volonté, par laquelle, aguerris contre toute inimitié de Satan, nous ayons le précieusement d'entendre uniquement votre voix et de vous suivre, vous, le très-puissant et véritable Pasteur, et d'obtenir de vous la place préparée dans votre céleste royaume, ô notre Dieu, et Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, qui êtes béni avec le Père et avec l'Esprit-Saint, maintenant et à jamais. »

CANTIQUE DES ARMÉNIENS.

Les Arméniens ont aussi, pour la communion et pendant l'exposition du Saint-Sacrement, un admirable cantique, que nous donnons ici traduit en latin et en français (1).

Mater fidei, sacer cœtus sponsorum

Et thalamus sublimis.

Domus sponsi immortalis

Qui te exornavit in æternum.

Tu es secundum cœlum mirabile,

De gloriâ in gloriam excelsum;

Ad instar lucis nos parturis

Per filiale baptisterium.

Panem istum purificantem distribuis,

Das ad bibendum sanguinem tremendum,

Trahis ad supernum ordinem

Intelligibilium non factum.

Venite, filii novæ Sion,

Accedite ad Dominum nostrum cum sanctitate;

Gustate sed et videte

Quia suavis est Dominus Deus noster virtutum.

Illa divisit Jordanem,

Tu mare peccatorum mundi;

Illa magnum ducem habuit Josue,

Tu Jesum Patri consubstantialem.

Antiqua figura tibi etiam similis,

Altare supereminens.

Illa confregit portas adamantinas,

Tu inferni à fundamentis.

Panis hic est corpus Christi,

Hic calix sanguinis Novi Testamenti.

Occultum sacramentum nobis manifestatur,

Deus in hoc à nobis videtur.

Hic est Christus Verbum Deus,

Qui ad dexteram Patris sedet;

Et hic sacrificatus inter nos,

Tollit peccata mundi.

(1) La traduction latine est de P. Pidou, théatin, évêque de Babylone. La traduction française a été faite par l'abbé Pascal, sur la version italienne du P. Gabriel Avedichian, méchitariste de Venise. De là les différences qu'on pourra remarquer.

Ille qui benedictus est in æternum,
 Unà cum Patre et Spiritu,
 Nunc et magis in futurum
 Et sine fine semper in sæcula.

O Église, mère de la foi, salle des noces sacrées,
 Lit éminent !

Demeure de l'immortel époux,
 Qui vous a parée de franges éternelles.

Vous êtes un autre admirable ciel,
 Qui s'élève de gloire en gloire,
 Qui, par le moyen du bain sacré, avez régénéré
 Des fils brillants comme la lumière.

Qui distribuez ici ce pain purifiant,
 Et y donnez à boire ce redoutable sang,
 Qui nous élevez ici au plus haut degré,
 Jusqu'à nous mettre en compagnie des spirituelles intelligences.

Venez donc, ô enfants de la nouvelle Sion,
 Approchez-vous avec pureté de Notre-Seigneur.
 Goûtez et voyez combien Notre-Seigneur
 Est doux et puissant.

L'antique tabernacle était la figure qui vous symbolisait;
 Mais vous êtes la figure du Tabernacle célesté.
 Le premier a brisé les portes de diamant;
 Vous avez arraché de leur fondement les portes de l'Enfer.

Le premier triompha du Jourdain.
 Vous avez triomphé de l'Océan de la malice universelle;
 Le guide du premier fut Josué,
 Et le vôtre, c'est Jésus, fils unique du Père éternel.

Ce pain est le corps de Jésus-Christ,
 Ce calice est le sang de la nouvelle alliance.
 Le plus grand des mystères se révèle à nous.
 Dieu même se manifeste ici à nous.

C'est ici Jésus-Christ lui-même, le divin Verbe
 Qui réside à la droite du Père,
 Et qui, au milieu de nous sacrifié,
 Ote les péchés du monde.

Il est béni éternellement
 Ensemble avec le Père et l'Esprit,
 Maintenant et toujours à l'avenir
 Et dans les siècles sans fin.

ACTIONS DE GRACES EXTRAITES DES LITURGIES ORIENTALES.

3. Les liturgies orientales nous fournissent encore, pour l'action de grâces, un grand nombre de belles prières. En voici quelques-unes :

Liturgie de saint Jacques apôtre.

Nous vous rendons grâces, Seigneur, et nous vous louons surtout à cause de votre immense et ineffable amour pour les hommes.

O Dieu ! tous ceux que vous daignez admettre à partager votre banquet céleste, ne les condamnez pas, puisque vous les avez admis à participer à vos saints mystères !

Dieu clément, conservez-nous plutôt dans la justice et la sainteté, pour que nous devenions dignes de communier à un Esprit si pur et de partager le sort et l'héritage de tous les Saints, qui vous ont plu sur la terre.

Dieu grand et plein de gloire, qui avez abaissé les cieus et êtes descendu pour nous sauver, regardez-nous dans votre miséricorde et dans votre grâce. Bénissez votre peuple, conservez votre héritage, et que nous puissions vous louer dans les siècles des siècles.

Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange sera toujours sur mes lèvres (1).

Liturgie alexandrine de saint Basile.

O Dieu, vos serviteurs viennent d'accomplir le sacrifice ; ils adorent votre saint nom, et se courbent tous en même temps devant vous. Habitez en eux, Seigneur ; que votre esprit circule dans leurs âmes ; soutenez-les dans leurs bonnes œuvres ; élevez leurs cœurs au-dessus de toute influence, de toute pensée terrestre. Accordez-leur qu'ils vivent, qu'ils pensent à celui qui est seul la vie ; qu'ils comprennent ce qui est de vous par les mérites de votre Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, vers lequel nous élevons la voix en criant : O Seigneur, notre salut, ayez pitié de nous.

Ordre commun de la liturgie, suivant le rit des Syriens jacobites.

Que mes doigts modulent vos louanges ; que ma bouche exalte votre gloire ! Honneur à celui qui, par sa mort, a détruit la mort, et qui a délivré tous les enfants des hommes, en s'immolant pour eux !

Que les mains des hommes qui se sont étendues vers vous, Seigneur, vous le Fils de Dieu, le prix de notre rançon, au dernier jour, à votre tribunal suprême, ne soient pas saisies par l'ardeur des flammes ; car c'est de la main de votre Église, ô Christ notre Roi, que

(1) Benedicam Dominum in omni tempore ; semper laus ejus in ore meo. Ps. xxxiii, 1.

vous sont offerts les sacrifices. Recevez-les dans votre clémence ; vous qui aimiez les âmes pénitentes, laissez-vous apaiser par ces sacrifices. Qu'ils montent vers vous comme une sainte odeur ; qu'ils nous obtiennent à tous le repos et la miséricorde, dans les siècles des siècles.

Si Moïse a pu rendre la vie aux Israélites pécheurs, **en** répandant le sang des animaux, combien plus aisément ne l'obtiendra pas aux fidèles défunts le sacrifice vivant et vivifiant que nous venons d'offrir pour eux

Que les vivants conservés par votre amour, que les morts ressuscités par votre clémence, que toute créature rende gloire à votre majesté, vous le Père, le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et toujours dans les siècles des siècles.

O Dieu, je suis entré dans votre maison ; ô Roi du ciel, je me suis prosterné devant votre trône ; pardonnez-moi tous mes péchés.

Liturgie de saint Grégoire.

Nous vous rendons grâces, ô notre Père, Dieu saint et tout-puissant, source de tout bien, créateur des êtres, qui nous avez donné ce pain sacré, immortel ; qui nous avez ouvert le chemin de la vie ; qui nous avez montré la route, par laquelle nous pourrions monter au ciel ; qui avez accordé à vos serviteurs la multitude de tous les biens ; vous, Seigneur, tendre ami des hommes, conservez en nous la grâce de votre sagesse, afin qu'elle ne tourne pas à notre condamnation ; mais qu'elle soit notre repos, notre gloire, l'acquisition de la vie, la vigueur de notre âme, la pureté de notre corps ; que nous vivions en vous ; que nous accomplissions en tout temps la justice ; qu'en nous soit glorifié votre nom, et que la gloire, l'honneur vous soient rendus, maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il (1).

(1) Ces extraits sont tirés de la *Messe dévotement entendue*, par l'abbé CHANTOME.

QUARANTE-SIXIÈME INSTRUCTION.

Ite, missa est. — Placeat tibi. — DE LA BÉNÉDICTION. — USAGE ANCIEN DES BÉNÉDICTIONS. — DE LA BÉNÉDICTION ÉPISCOPALE. — CÉRÉMONIAL DE LA BÉNÉDICTION DU PRÊTRE. — SENS MYSTIQUE DE CETTE BÉNÉDICTION.

Benedicat nos Deus, Deus noster; benedicat nos Deus, et metuant eum omnes fines terræ (1).

Ps. LXVI, 6.

Que Dieu, que notre Dieu, que Dieu sauve et bénisse
Les mortels prompts à s'éclairer ;
Et qu'avec Israël le monde entier s'unisse
Pour le craindre et pour l'adorer.

DUMAST.

Le sacrifice est achevé ; les prières d'action de grâces sont terminées ; il ne reste plus qu'à congédier le peuple, car il est dans les convenances qu'une assemblée ne se disperse pas avant que son président n'ait donné le signal. Aussi voyons-nous que, dès les premiers siècles, les chrétiens ne sortaient du lieu saint qu'après en avoir reçu l'ordre. Saint Jean Chrysostome nous l'atteste expressément (2). Et aujourd'hui encore, dans les réunions profanes, n'est-il pas d'usage, avant de se séparer, que celui qui les préside prononce cette formule : *La séance est levée* ! Le prêtre notifie donc aux assistants que tout est fini, et qu'ils peuvent en conséquence se retirer. C'est le sens de ces paroles :

Ite, missa est.

Allez ; la messe est dite.

Littéralement : Allez, c'est le renvoi ; maintenant il vous

(1) On voit dans ce verset une indication assez transparente des trois personnes divines, dont la seconde est un Dieu *nôtre* ou *avec nous*, un *Emmanuel*. — Les travaux du rabbin Drach ont mis hors de doute que la Synagogue connaissait en germe le mystère de la sainte Trinité.

(2) *Ingressus es in ecclesiam; ne eas, nisi dimittaris. D. Chrys., Hom. de Eccles. non contemn.*

est permis de sortir. » Durant les siècles de persécution, c'était un renvoi fait avec précaution, pour éviter le bruit et la foule. Plus tard, ce renvoi s'est fait avec solennité. C'est comme si l'Église disait à ses enfants : Allez en paix dans vos maisons ; retournez au milieu du monde, à vos occupations ; le Seigneur que vous venez d'invoquer, sera votre lumière et votre force. — Allez, et portez au milieu du monde, dans la société de vos pères, cette foi vive, dont vous avez fait profession au pied des autels, ce feu sacré, dont vous avez été animés dans le commerce intime que vous venez d'entretenir avec Jésus-Christ. — Allez, votre sacrifice a été agréable au Très-Haut ; la grâce du ciel est descendue abondamment sur vous ; conservez maintenant un éternel souvenir de la part qu'il a plu à Dieu de vous accorder à une si auguste cérémonie. — Allez où les devoirs de votre état vous appellent ; mais, tout en quittant le lieu saint, laissez toujours attaché à Jésus-Christ ce cœur, que vous lui avez consacré et qui lui appartient à si juste titre ; laissez-le entre ses mains saintes et divines, afin qu'il le perfectionne et le purifie toujours davantage ; laissez-le attaché à son cœur adorable, afin qu'il s'embrase de plus en plus de célestes ardeurs. — Allez à la suite du Christ, et suivez-le dans cette voie de patience, de douceur, d'abnégation, qu'il a menée sur la terre. — Allez et suivez Jésus-Christ, l'ambassadeur par excellence, qui est monté pour vous jusqu'au trône de la miséricorde, pour présenter à Dieu vos suppliques, vos vœux, vos hommages. — Allez, ne vous arrêtez pas dans ce monde, qui n'est pas digne de fixer vos cœurs ; mais songez, en toutes vos actions, à gagner la céleste patrie. Plaise à Dieu, dit un pieux auteur (1), que, lorsque nous entendons chanter l'*Ita, missa est*, notre esprit se tourne vers le ciel, où notre chef nous a précédés, et que nous soyons par nos affections là où le Désiré des nations nous

(1) Amal., l. III, c. xxxvi.

attend avec ses trophées. — Allez et vivez de telle sorte que vous méritiez d'entrer dans cette assemblée, où il n'y aura plus de renvoi, où à la place de l'*Ite, missa est*, on entendra ces paroles : « Venez, les bénis de mon Père, et possédez le royaume qui vous a été préparé, que je vous ai ouvert par mon sang, et que vous méritez par votre constance et votre fidélité. »

A la messe basse, c'est le prêtre lui-même, qui donne au peuple le signal du départ, en disant : *Ite, missa est*. Aux messes hautes, ces paroles sont prononcées, au nom du célébrant, par le diacre qui est son héraut et son principal ministre, et qui, en cette qualité, donne aux fidèles tous les avertissements nécessaires. Nous avons vu que, dans les premiers siècles, c'était lui qui intimait aux catéchumènes et aux pécheurs l'ordre de sortir, avant l'offrande et l'action du sacrifice. Il lui appartient donc avant la fin de la messe de renvoyer les assistants.

Une particularité très-digne de remarque, c'est que l'*Ite, missa est*, n'étant qu'un simple avertissement donné aux assistants, est néanmoins chanté, aux grand'messes, sur le même ton et les mêmes notes que présentent les chants les plus solennels, tels que le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis*. D'où vient cette distinction donnée à des mots si courts, et qui de prime abord ne semblent pas d'une grande importance ? Nous croyons que l'Église, heureuse de voir son sacrifice accompli et agréé de Dieu, ne peut contenir la joie qui la déborde ; les paroles du langage humain ne lui suffisent pas ; il lui faut le chant, la langue du ciel. Elle se croit déjà au seuil de la Jérusalem céleste ; et elle prélude, en quelque sorte, aux chants éternels qui, dans la bienheureuse patrie, doivent couronner son œuvre d'ici-bas ¹.

Le peuple répond :

Deo gratias,

Grâces à Dieu,

imitant ainsi les apôtres qui, après avoir été bénis de

Dieu, au jour de l'Ascension, s'en retournèrent comblés de joie, louant, bénissant et remerciant le Seigneur. Que pourrions-nous penser, dit saint Augustin, que pourrions-nous dire de meilleur que cette parole : *Deo gratias*, Grâces à Dieu ? Non, continue cet illustre docteur, on ne peut dire rien de plus court, rien entendre de plus agréable, rien concevoir de plus grand, rien faire de plus utile que cette prière : *Deo gratias*. Par là, nous reconnaissons que le Seigneur est la plénitude, la source et le principe unique de tous les biens ; et nous protestons qu'en reconnaissance de ces dons qu'il répand sur nous avec tant de générosité, nous voulons nous attacher à lui et le louer par nos œuvres encore plus que de bouche (1). Ainsi, lorsque le prêtre, en renvoyant les fidèles, leur annonce par lui-même ou par son ministre que les mystères sont achevés, que la victime a été reçue de Dieu et des hommes, de Dieu par le sacrifice, des hommes par la communion, qui est l'abrégé et le mémorial de tous les bienfaits de Dieu, il est tout naturel que le peuple chrétien s'écrie d'une commune voix, avec un même esprit et un même cœur : *Deo gratias*. Que l'auteur de tous ces dons et de toutes ces grâces soit éternellement loué des miséricordes qu'il a faites à son Église.

Le diacre a chanté le renvoi ; mais le peuple, témoin des mêmes merveilles, comblé des mêmes faveurs, ayant participé aux mêmes mystères, n'est pas moins ému que le diacre ; et, tout pénétré d'amour et de joie, il chante, lui aussi, sa réponse ; il chante avec un saint enthousiasme : *Deo gratias*. — Dans les églises où il y a un orgue, c'est cet harmonieux instrument qui est ordinairement chargé de la réponse. Alors, c'est comme une voix du Ciel qui reedit à la terre les heureux transports des élus réjouis par l'auguste sacrifice de nos autels, et la reconnais-

(1) *Deo gratias agere est sentire omnia bona à Deo data esse, et pro ipsis Deum laudare, in ipsum credere ore et opere. D. Aug., Epist. LXXVII.*

sance des âmes du purgatoire délivrées ou du moins soulagées par l'application des mérites de Jésus-Christ. Cette voix du Ciel, écho des ravissants concerts des Anges et des Saints, nous annonce aussi que, tout enchaînés que nous sommes encore à la terre, aux occupations et aux besoins de cette vie passagère, nous devons tendre de tous nos vœux à une vie meilleure, et commencer déjà à habiter en esprit cet incomparable séjour, où il n'y a ni *Kyrie*, *cleison*, ni *Ite, missa est*, mais où l'on chante un éternel *Deo gratias*.

L'*Ite, missa est* est regardé comme un signe de joie ; il ne convient donc pas aux jours de pénitence, de tristesse spirituelle. Voilà pourquoi aux fêtes de l'Avent et du Carême, on le remplace par le *Benedicamus Domino*, Bénissons le Seigneur ; louons-le dans toute l'effusion du cœur. A quoi le peuple répond comme de coutume *Deo gratias*. On donne encore une autre raison, pour laquelle on omet l'*Ite, missa est* pendant l'Avent et le Carême : c'est qu'anciennement pendant ce temps, la messe était suivie de quelque autre prière ou office. Nous voyons un vestige de cet usage dans la pratique qui s'observe encore aujourd'hui à chaque fête du Carême, de réciter ou chanter les vêpres, immédiatement après la messe conventuelle. Comme on désirait que le peuple assistât à ces prières, ce n'était pas le cas de le congédier ; on l'engageait au contraire de continuer à bénir le Seigneur : *Benedicamus Domino*. Dans la suite, ces paroles qu'on dit ou qu'on chante sans se tourner vers le peuple, sont devenues la conclusion ordinaire de toutes les messes, où il n'y a pas de *Gloria in excelsis*.

Aux messes des morts, l'Église, tout occupée de procurer le repos éternel aux âmes du purgatoire, fait dire : *Requiescant in pace; Qu'ils reposent en paix*. Et les fidèles répondent : *Amen, Ainsi soit-il*. Oui, que le Seigneur exauce vos vœux, et fasse entrer au plus tôt ces saintes âmes dans la béatitude céleste. Outre que la joie et la so-

lennité ne conviennent pas aux offices funèbres, une autre raison qu'on peut donner de la suppression de l'*Ite, missa est*, c'est que la messe, étant ordinairement suivie soit de l'inhumation, soit de l'absoute, il est clair qu'on ne doit pas faire le renvoi du peuple.

Jusqu'au dixième siècle, la messe finissait absolument à l'*Ite, missa est*. Mais depuis on y a fait plusieurs additions, que l'usage a rendues obligatoires pour le célébrant et auxquelles doivent aussi assister ceux qui entendent la messe de précepte, de telle sorte que l'*Ite, missa est*, qu'on n'a pas cru devoir déplacer, signifie simplement aujourd'hui, non que la messe est finie, mais qu'elle est près de finir.

La première de ces additions est la prière suivante :

Placeat tibi, sancta Trinitas, obsequium servitutis meæ; et præsta ut sacrificium quod oculis tuæ Majestatis indignus obtuli, tibi sit acceptabile, mihi-que et omnibus pro quibus illud obtuli, sit, te miserante, propitiabile. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Recevez favorablement, ô Trinité sainte, l'hommage de ma parfaite dépendance; daignez agréer le sacrifice que j'ai offert, tout indigne que j'en suis, à votre divine Majesté; et faites, par votre miséricorde, qu'il soit pour moi et pour tous ceux pour qui je l'ai offert, un sacrifice de propitiation. Par le Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Cette prière, bien qu'elle ne fit pas autrefois partie intégrante de la messe, remonte à plus de douze cents ans, et les anciens missels l'indiquent comme devant être dite en action de grâces par le prêtre en son particulier et selon sa dévotion, après qu'il avait terminé la messe. Les paroles dont elle se compose montrent qu'elle a été faite pour le prêtre seul, puisqu'il n'y parle que de lui-même. Voilà pourquoi encore de nos jours le prêtre la dit secrètement, comme pour conserver un vestige de ce qui se pratiquait anciennement.

On peut regarder cette prière comme une espèce de récapitulation de tout ce qui vient de se passer, comme un résumé de tout ce que nous devons sentir et éprouver

après la messe. Le prêtre s'adresse à la sainte Trinité, car l'Eglise ne veut pas qu'on oublie que le Dieu qu'elle invoque, bien qu'unique en son essence, est néanmoins un Dieu en trois personnes. Et, pour nous mettre constamment sous les yeux ce dogme fondamental, elle commence le sacrifice par l'invocation de la Trinité, en faisant le signe de croix; elle renouvelle cette invocation après l'offrande, vers le milieu de la messe; et enfin elle ne trouve pas de meilleur moyen pour clore cette œuvre, la plus excellente de toutes, que de la mettre sous le sceau de la sainte Trinité.

En prononçant les paroles simples, nobles et onctueuses de cette oraison, le célébrant se sent comme écrasé sous le poids de la Majesté divine. Il est là, en face des saints tabernacles, les mains jointes, appuyées sur l'autel, dans l'attitude de l'humiliation la plus profonde, dans le secret et le silence du plus saint recueillement; et il conjure le Seigneur, dans toute la ferveur de son âme, d'avoir son sacrifice pour agréable et de le rendre salutaire à tous ceux pour lesquels il est tenu de prier.

La seconde addition faite à la messe, c'est la bénédiction. Après l'*Ite, missa est*, les fidèles, au lieu de s'empres- ser de sortir, ont semblé dire au célébrant, comme autrefois Jacob à l'ange du Seigneur : « Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez béni (1). » Et, en effet, au nom de Jésus-Christ, dont il est le ministre et qu'il porte dans son cœur, le prêtre bénit les assistants, en disant :

Benedicat vos omnipotens Deus, Que le Dieu tout-puissant, Père
Pater et Filius et Spiritus sanc- et Fils et Saint-Esprit, vous bénisse.
tus.

Le célébrant est, dans cette circonstance, comme un père qui ne peut se séparer de ses enfants, sans leur adresser une dernière parole, sans les recommander à Dieu par une dernière prière ².

L'usage de ces sortes de bénédictions données aux

(1) Non dimittam te, nisi benedixeris mihi. *Gen.*, xxxii, 26.

hommes, alors qu'on est près de se quitter, remonte à la plus haute antiquité. C'est ainsi que Jacob, sentant sa fin approcher, réunit autour de lui ses enfants et ses petits enfants; et, en même temps qu'il leur révèle les secrets de l'avenir, il donne à chacun une bénédiction particulière. C'est ainsi que Moïse, après avoir accompli sa mission, se voyant sur le point de mourir, bénit le peuple d'Israël. Tous les patriarches, tous les saints de l'Ancien Testament, Isaac, Josué, Samuel, Tobie, Mathathias, ont agi de même. Nous savons aussi que c'était l'usage de la Synagogue que le grand-prêtre donnât la bénédiction après le sacrifice. Il est dit d'Aaron qu'après avoir sacrifié, il étendit la main sur le peuple, et le bénit (1). Le divin Sauveur lui-même, avant de s'élever dans les cieux, bénit ses apôtres, ses disciples, et avec eux une grande foule assemblée sous ses yeux; et, lorsque la nue le déroba à leurs regards, ses mains étaient encore étendues, pour verser sur eux les flots de sa grâce. Guidée par des exemples si imposants et si mémorables, l'Eglise a ordonné à ses évêques et à ses prêtres de bénir ses fidèles, pendant la solennité du culte public.

Mais pourquoi ajouter une bénédiction à l'auguste sacrifice de la loi nouvelle, qui est lui-même une bénédiction non interrompue? — Sans doute, la messe tout entière est une véritable bénédiction, et la plus puissante et la plus efficace de toutes, puisqu'elle est la source la plus abondante des grâces, le principal moyen de conférer les dons célestes. Néanmoins, il y a eu de tout temps dans l'Eglise une cérémonie particulière, pour bénir les fidèles³. Mais primitivement elle était réservée aux évêques, qui donnaient solennellement cette bénédiction entre l'oraison dominicale et la communion (2). Quant aux simples prêtres, ils quittaient l'autel, aussitôt

(1) Ex extendens manus ad populum, benedixit ei. *Levit.*, ix, 22.

(2) Immédiatement après l'oraison *Libera nos*, et avant le *Pax Domini*.

après la récitation du *Placeat*. Vers le milieu du onzième siècle, lorsqu'un prêtre avait célébré le saint sacrifice, il ne pouvait se soustraire à l'empressement des fidèles, qui demandaient sa bénédiction ; et peu à peu l'usage prévalut que cette bénédiction, qu'il ne donnait d'abord qu'à ceux qui se présentaient à lui à son retour au vestiaire, fût donnée de l'autel à tout le peuple encore réuni dans le temple (1). Maintenant cette bénédiction est rigoureusement prescrite ; et aucun prêtre ne pourrait l'omettre sans péché et sans un grave scandale pour les fidèles.

C'est surtout à l'évêque qu'il appartient de bénir le peuple, parce qu'il est le successeur des apôtres, parce qu'en lui réside toute la plénitude du sacerdoce (2), et qu'il représente d'une manière toute particulière Jésus-Christ, le prêtre souverain et l'évêque de nos âmes. Aussi, lorsqu'il assiste paré ou avec la cape à une grand'messe, lors même qu'il ne célèbre pas, c'est lui qui fait toutes les bénédictions, celles de l'encens, de l'eau pour le sacrifice, et celle du peuple à la fin de la messe. La bénédiction solennelle, donnée par l'évêque, est précédée des deux versets suivants :

Sit nomen Domini benedictum.

Que le nom du Seigneur soit béni.

A quoi le peuple répond :

Ex hoc nunc et usque in sæculum.

Depuis le moment présent jusque dans tous les siècles à venir.

(1) Voici une autre raison qu'on donne de l'établissement de cette bénédiction. Anciennement ceux-là seulement qui communiaient, assistaient au sacrifice ; et l'oraison, qui se récite après la communion pour les seuls communicants, pouvait leur servir de bénédiction. Chez les modernes, le peuple communiant plus rarement et assistant néanmoins aux saints mystères, il a fallu nécessairement permettre au prêtre de le bénir, afin qu'il ne fût pas privé de la bénédiction, comme il l'est déjà de la communion. *Missel.*, c. xxi.

(2) Autrefois, le mot *Sacerdos* désignait spécialement l'évêque, on se servait du mot *presbyter* pour les simples prêtres. Voy. Bona, *Traité de la liturgie*, chap. xvi, p. 350, 355.

Le prélat continue :

Adjutorium nostrum in nomine Domini. Tout notre secours est dans le nom du Seigneur.

Et le peuple répond :

Qui fecit cælum et terram. Qui a fait le ciel et la terre.

Ainsi ce n'est pas en son propre nom que le prêtre ou le pontife bénit ; c'est le Seigneur qui fait sa force et sa confiance ; voilà pourquoi il l'invoque dans toute la ferveur de son âme, conformément à ce que Dieu avait prescrit autrefois à Moïse : « Tu invoqueras mon nom sur les enfants d'Israël ; et moi, qui suis le Seigneur, je les bénirai. » Puis l'évêque prononce la formule ordinaire, et fait trois signes de croix, à mesure qu'il prononce le nom de chacune des trois personnes de la Sainte-Trinité.

Quant au prêtre, il prononce sans chant, et sans les faire précéder d'aucun verset, les paroles que nous avons déjà rapportées ; et il se contente de faire un seul signe de croix. Il dit : *Que le Dieu tout-puissant vous bénisse.* En effet, les hommes ne peuvent bénir leurs semblables qu'en priant Dieu lui-même de les bénir. *Que le Dieu tout-puissant vous bénisse*, c'est-à-dire qu'il vous comble de toute sorte de dons et de grâces ; qu'il exauce toutes les demandes que vous venez de présenter à l'autel. Cette formule nous rappelle celle que Dieu avait prescrite aux prêtres de l'ancienne loi. Il avait dit à Aaron et à ses fils : « Vous bénirez les enfants d'Israël, en disant : Que le Seigneur vous bénisse et vous garde ; que le Seigneur vous montre sa face et qu'il ait pitié de vous ; que le Seigneur tourne son visage vers vous et vous donne la paix (1). » Le célébrant bénit l'assistance au nom des trois

(1) Sic benedicetis filiis Israel, et dicetis eis : Benedicat tibi Dominus, et custodiat te. Ostendat Dominus faciem suam tibi, et misereatur tui. Convertat Dominus vultum suum ad te, et det tibi pacem. *Num.*, vi, 23, 24, 25, 26.

personnes divines, qui ont également contribué à notre sanctification; au nom du Père, qui nous a donné son Fils pour victime de propitiation et de salut; au nom du Fils, qui s'est immolé pour nous; au nom du Saint-Esprit, par lequel les fruits du sacrifice sont appliqués à nos âmes. Ce mystère ineffable de la Sainte-Trinité a été entrevu dès les temps les plus reculés par les Patriarches, comme l'indique la triple répétition du mot Seigneur dans le passage que nous venons de citer, et celle du mot Dieu dans le verset d'un psaume, où le saint roi David implore avec tant d'instance le secours d'en haut : « Que Dieu, que notre Dieu, que Dieu nous bénisse, et que les extrémités de la terre craignent son nom (1). » N'est-ce pas comme si le Psalmiste disait : Que Dieu le Père nous bénisse; que notre Dieu, c'est-à-dire Dieu le Fils, qui est devenu nôtre, en s'unissant à notre nature, nous bénisse; et que Dieu le Saint-Esprit nous bénisse. Nous pouvons encore regarder ces paroles comme une figure du rit de notre bénédiction.

Admirons maintenant le cérémonial de cette bénédiction, tout empreint d'une touchante et religieuse beauté. Le prêtre commence par baiser l'autel, parce que c'est à ce trône de la miséricorde qu'il va toujours chercher et aspirer de nouvelles grâces; et actuellement il les y puise avec un redoublement d'amour, pour les répandre sur le peuple qu'il va quitter. Puis, sortant de cette attitude inclinée et silencieuse qu'il a gardée pendant le *Placeat*, il lève, plein de confiance, les yeux et les bras vers le ciel, comme pour en faire descendre les dons divins qu'il veut distribuer à ses frères. Il ramène ensuite ses mains vers lui-même, et les rejoint sur sa poitrine, comme possesseur des faveurs divines, qu'il vient de puiser à l'autel sublime du ciel; et, toujours en face du crucifix du tabernacle, il dit : *Benedicat vos omnipotens Deus*. En prononçant

(1) *Benedicat nos Deus, Deus noster, benedicat nos Deus, et metuant eum omnes fines terræ. Ps. LXVI, 8.*

le mot *Deus*, il s'incline pour saluer la croix, source de tous les biens qu'il va répandre ; et, se tournant vers les fidèles, il exprime sur eux le signe de la rédemption, désirant de tout son cœur qu'ils en recueillent abondamment les fruits.

Le peuple répond par l'acclamation ordinaire : *Amen*, Ainsi soit-il.

On ne doit pas sortir de l'église avant d'avoir reçu la bénédiction, qui est comme le complément et le couronnement du sacrifice. Nous ordonnons, dit un concile, que le dimanche les fidèles assistent à la messe tout entière, et que le peuple ne sorte point avant la bénédiction du prêtre (1).

C'est avec reconnaissance et piété, dit saint Césaire d'Arles, dans une posture humble et avec un cœur contrit, que nous devons recevoir la rosée de cette bénédiction divine, afin qu'elle devienne pour nous comme une source d'eau vive, qui jaillisse jusqu'à la vie éternelle (2). Inclignons-nous donc avec respect sous la main de Dieu qui nous bénit par le ministère du prêtre, qui vient de consommer les saints mystères et qui porte Jésus-Christ dans son cœur.

Cette bénédiction nous représente la descente de l'Esprit-Saint sur les apôtres, le jour de la Pentecôte. La messe, comme nous l'avons remarqué plusieurs fois, nous a retracé les principales circonstances de la vie et de la mort du Sauveur. Le dernier *Dominus vobiscum* a été comme le dernier adieu, que Jésus fit à ses disciples ; l'Ange de l'Ascension, figuré par le diacre, nous a renvoyés aux occupations ordinaires de la vie, en disant : *Ite, missa est* ; mais, poussés par une inspiration secrète, nous avons persévéré dans la prière ; et voilà que, par le ministère du célébrant, le Saint-Esprit verse sur nous,

(1) Concil. d'Agde, c. XLVII.

(2) Cæsar. Arel., Hom. VIII, int. edit. à Baluzio.

comme autrefois dans le Cénacle, ses grâces et ses dons les plus précieux, afin que nous soyons forts contre toutes les séductions du monde et invincibles dans les diverses épreuves que nous aurons à subir. Puisse cette dernière bénédiction être pour tous ceux qui la reçoivent, le prélude et le gage de cette bénédiction finale, que le Seigneur adressera, au jour du jugement, à l'assemblée triomphante de ses élus : « Venez, les bien-aimés de mon Père ; venez, possédez ce royaume, qui vous a été préparé dès l'origine du monde ⁴. »

Aux messes des morts, on ne donne point la bénédiction, parce qu'on en retranche tout ce qui sent la joie et la solennité. On n'est alors occupé que du soulagement des trépassés ; et ceux-ci ne peuvent plus être bénis, attendu qu'ils n'appartiennent plus à la juridiction de l'Église de la terre.

C'est une louable et sainte pratique de faire le signe de la croix, lorsqu'on reçoit la bénédiction.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

ITE, MISSA EST.

1. De tout temps, comme nous l'avons déjà fait observer, les hommes sages ont pensé que ceux qui s'étaient réunis ensemble pour prier ou pour toute autre action importante, ne devaient pas se retirer, avant d'en avoir la permission du chef de l'assemblée.

Les païens, après leurs sacrifices, attendaient pour sortir que les prêtres les eussent congédiés, et ces derniers employaient également pour ce renvoi une formule déterminée. On prononçait en quelques endroits *ilicet* (1), pour *ire licet, il est permis de se retirer*. En d'autres on disait : *Congé aux peuples, populis missio* (2). Apulée (3) raconte qu'après le sacrifice un prêtre, étant monté sur une sorte d'estrade, avait crié d'une voix haute : « Le peuple est congédié, » indiquant par là que chacun pouvait quitter le temple.

(1) Servius in Virg., Martini Lexicon.

(2) Apul. Fabul. Miles., l. II.

(3) Fabular. Miles, lib. II.

Aux funérailles des Romains, lorsque le corps avait été brûlé et qu'on avait renfermé les cendres dans une urne, la pleureuse prononçait à haute voix la dernière parole : *Ilicet*, c'est-à-dire : *Ire licet, il est permis de s'en aller*. Alors ceux qui avaient accompagné le cortège funèbre, se retiraient chacun de leur côté. Virgile dit dans son Énéide :

Lustravitque viros dixitque novissima verba.

Il répandit sur les spectateurs l'eau lustrale et prononça les dernières paroles.

Or, ces dernières paroles, suivant Servius, n'étaient autre chose que la formule *Ilicet*. — Brisson (1) écrit que le sénat, après une délibération, était congédié par cette formule : « Nous ne vous retenons plus, Pères conscrits. — Voici celle qu'on employait pour terminer les assemblées du peuple : « Si vous le désirez, Romains, vous pouvez vous retirer. »

Avitus, archevêque de Vienne, qui écrivait vers 500, dit que, *non-seulement dans les églises, mais qu'au palais ou au prétoire, on prononçait qu'on faisait la messe, c'est-à-dire le renvoi, quand on renvoyait le peuple* (2).

Tertullien (3) et saint Cyprien (4) parlent du renvoi du peuple après les solennels, c'est-à-dire après la messe, et prouvent par leur témoignage que ce renvoi, chez les chrétiens, remonté à la plus haute antiquité.

Les Grecs, à la fin de la messe, chantent également l'*Apolysin* ou renvoi. En effet, après la communion, le célébrant récite secrètement l'oraison d'actions de grâces; ensuite le diacre exhorte le peuple à remercier Dieu, et dit : *Allons en paix*; le chœur lui répond : *Au nom du Seigneur*. Alors le célébrant bénit le peuple; et, lorsque la distribution des eulogies est faite, il dit l'*apolysin*, dont la formule varie selon les différentes fêtes. Voici la plus ordinaire : *Gloire à vous, Christ, notre Dieu, notre espérance, gloire à vous*. — Dans saint Clément (5), le renvoi est indiqué par ces paroles : *Allez en paix*.

La liturgie arménienne n'a pas de renvoi proprement dit. Les dernières paroles que le prêtre prononce à l'autel, au moment où il le quitte pour retourner à la sacristie, sont celles-ci : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi. »

(1) De formulis, lib. II.

(2) In ecclesiis, palatiisque sive prætoriis missa fieri pronunciatur, cum populus ab observatione dimittitur. *Avit. Epist.*, I.

(3) Post transacta solennia, dimissâ plebe. *Lib. de animâ*.

(4) Dimissus, et adhuc gerens secum, ut adsolet, Eucharistiam. *Cyprien., Lib. de Spectac.*

(5) Constitut., lib. VIII.

Selon le rite mozarabe, aux jours solennels, on dit : « La solennité est accomplie au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; que notre oblation soit accueillie avec paix (1). » Aux jours ordinaires, la formule est celle-ci : « La messe est terminée au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; retirons-nous en paix. » R. : « Rendons grâces à Dieu (2). »

ANTIQUITÉ DE LA BÉNÉDICTION A LA FIN DE LA MESSE.

Invocabunt nomen meum super filios Israel,
et ego benedicam eis.

Les prêtres invoqueront mon nom sur les
enfants d'Israël et je les bénirai.

Num., vi, 27.

2. La liturgie des quatre premiers siècles, extraite du septième livre des Constitutions apostoliques, dont on attribue la rédaction au pape saint Clément, contient une formule de *Bénédiction* que l'évêque donnait à l'assemblée, lorsque le saint sacrifice était terminé. Le diacre disait : « Inclinez-vous à Dieu par Jésus-Christ, et recevez la *bénédiction*. » L'évêque faisait cette prière : « Dieu tout-puissant, à qui rien ne peut être comparé, qui êtes présent partout sans qu'aucun lieu puisse vous contenir, qui êtes sans commencement et sans fin, éternel, immuable, qui habitez une lumière inaccessible, mais qui vous faites connaître aux hommes raisonnables qui vous cherchent de tout leur cœur; Dieu d'Israël, protégez votre peuple, le vrai voyant, qui croit en Jésus-Christ; soyez-nous propice; exaucez-nous en l'honneur de votre nom, et bénissez ceux qui se tiennent abaissés devant vous; écoutez les désirs de leurs cœurs qui peuvent leur être utiles, et ne rejetez aucun d'eux de votre règne. Sanctifiez-les, gardez-les, secourez-les, délivrez-les du malin esprit et de tout ennemi; conservez leurs maisons et protégez-les dans toutes leurs démarches, parce que la gloire, la louange, la majesté, l'adoration vous appartiennent et à Jésus-Christ votre Fils Notre-Seigneur Dieu et roi, et au Saint-Esprit, maintenant, toujours et dans tous les siècles. Amen. » Le diacre dit : « Allez en paix. » Cette formule est le monument le plus ancien que nous possédions de la *bénédiction*, par laquelle se terminait la messe.

Dans le rite mozarabe, outre la bénédiction qui précède la communion, on en donne encore une autre à la fin de la messe, en ces termes : « Que le Père et le Fils vous bénissent dans l'unité du Saint-Esprit. »

(1) Solemnia completa sunt in nomine Domini nostri Jesu Christi; votum nostrum sit acceptum cum pace.

(2) Missa acta est in nomine Domini nostri Jesu Christi. R. Deo gratias.

— Chez les Grecs, le célébrant bénit souvent le peuple, tantôt avec le *dicérion* et le *tricérion*, c'est-à-dire avec le cierge à deux ou à trois branches dont nous avons déjà parlé, tantôt en faisant un signe de croix. A la fin de la messe, après avoir déposé les ornements sacrés, le prêtre donne une dernière bénédiction au peuple, en disant : « Que le Seigneur notre Dieu vous garde tous par sa grâce et sa bonté, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Le peuple répond : « Seigneur, daignez conserver pendant de longues années celui qui nous bénit et nous sanctifie. » Et tous se retirent dans la paix du Seigneur. — L'*ordo* romain parle aussi d'une bénédiction que le Pontife donne lorsque, tout ce qui se rapporte au saint sacrifice étant terminé, il quitte l'autel. Quand il descend au lieu où sont les prêtres, ceux-ci lui disent : « Daignez, Seigneur, nous bénir ; » et il répond : « Que le Seigneur vous bénisse. » Mais cette bénédiction n'est autre chose que le salut du Pontife aux assistants et la permission qu'il donne de se retirer. — Voici la bénédiction, qui se donne chez les Maronites à la fin de la messe : « Que la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ descende du ciel et se repose sur moi et sur vous ; qu'elle efface vos fautes et corrige vos imperfections ; qu'elle fasse reposer en paix les âmes de vos parents défunts ; qu'elle inscrive vos noms au livre du royaume céleste, et que Dieu nous délivre, vous et moi, de la damnation et de la confusion, au jour de ses justes jugements. Gloire soit à vous, Père, Fils et Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

MANIÈRE DE DONNER LA BÉNÉDICTION.

3. L'auteur du *Traité de la messe de paroisse* dit, au sujet de la bénédiction que donnent l'évêque et le prêtre avec la main, que « c'était ainsi, c'est-à-dire en portant la main en haut, en bas, à gauche et à droite, et par conséquent en faisant une croix, que le Fils de Dieu bénissait les petits enfants qu'on lui présentait, et que les Juifs n'en étaient pas surpris, parce que c'était de sa part une pratique ordinaire ; que ce fut encore ainsi qu'il bénit son Église lorsqu'il monta au ciel ; et qu'enfin les apôtres, à son exemple et par son ordre, ont introduit cette sainte coutume dans l'Église. »

C'est un fait historique non contesté que, depuis l'origine du christianisme, les papes, à l'imitation du Sauveur, dont ils sont les vicaires sur la terre, ont béni les fidèles. De très-anciennes images représentent les pontifes bénissant de la main droite avec deux ou trois doigts levés ; c'est, en effet, le mode ordinaire de la bénédiction pontificale. Les trois doigts, savoir, le pouce, l'index et celui du milieu, sont levés, tandis que l'annulaire et l'auriculaire sont repliés

sur la paume de la main. Chez les Orientaux, l'évêque joint le pouce avec le doigt auriculaire et lève les trois autres doigts. Chez les uns et les autres, c'est pour représenter la Sainte-Trinité ; mais en Orient la jonction du pouce avec l'auriculaire figure un oméga et même un alpha, en mémoire de Jésus-Christ, qui est le commencement et la fin. — Lorsque le pape Etienne VI, élu en 896, fit déterrer le corps du pape Formose son prédécesseur, il lui fit couper les trois doigts avec lesquels il donnait la bénédiction. Ceci prouve qu'au neuvième siècle la bénédiction pontificale se donnait de cette manière. Néanmoins il est à peu près démontré que, si dans les premiers siècles les pontifes donnaient la bénédiction, ce n'était point en faisant le signe de la croix, mais en imposant ou étendant les mains, ou bien la seule main droite.

Les évêques, à l'imitation du pape, lorsqu'ils marchent pontificalement, bénissent de la main les fidèles qui se trouvent sur leur passage. Lors même qu'ils ne sont point en cérémonie, ils bénissent de la même manière ceux qui leur demandent leur bénédiction.

DE LA BÉNÉDICTION PAPALE.

4. Nous pensons que le rite solennel de la *bénédiction* papale, aux jours des grandes fêtes à Rome, pourra présenter beaucoup d'intérêt. Nous allons en donner la description, telle qu'elle se trouve dans un livre composé à la cour pontificale de Grégoire XVI et sous les yeux de cet auguste pontife. Cette *bénédiction*, à laquelle est attachée une indulgence plénière, se donne les quatre jours de fête suivants : le Jeudi-Saint et le jour de Pâques, à Saint-Pierre ; le jour de l'Ascension, à Saint-Jean-de-Latran ; et à la fête de l'Assomption, à Sainte-Marie-Majeure. Quelquefois celle de l'Ascension est transférée au jour de la Pentecôte. Les bénédictiones extraordinaires de ce genre sont données à Saint-Pierre le jour du couronnement d'un pape, et à Saint-Jean-de-Latran le jour de sa prise de possession. Pendant l'année sainte du jubilé, le pape les donne aux principales festivités et dans toutes les basiliques qu'il lui plaît de choisir, pour satisfaire aux vœux des pieux pèlerins.

Voici le cérémonial de cette bénédiction :

Le pape, revêtu des ornements dont il était paré pour la messe et ayant la tête couverte de la tiare, se place sur la *sedia gestatoria*, précédé de la croix papale, sous un baldaquin, et ayant à côté de lui les officiers qui portent les deux éventails de plume de paon ; il est précédé par la cour romaine, comme dans toutes les autres grandes circonstances. Lorsqu'il est arrivé sur la loge du haut de laquelle doit être donnée la *bénédiction*, le premier maître des cérémonies fait signe aux tambours de la troupe stationnée sur la place

de cesser leurs roulements. Le pape reste assis sur la *sedia*, et un patriarche ou évêque assistant tient devant lui le livre, tandis qu'un autre prélat porte le bougeoir allumé. Alors le souverain pontife dit en chantant la formule suivante (1) :

« Que les saints apôtres Pierre et Paul, sur la puissance et l'autorité desquels nous nous appuyons, intercèdent pour nous auprès du Seigneur. » Les chantres répondent : *Amen*. Le pape reprend (2) : « Que par les prières de la bienheureuse Marie toujours Vierge, du bienheureux Michel archange, du bienheureux Jean-Baptiste et des saints apôtres Pierre et Paul et de tous les Saints, le Dieu tout-puissant ait pitié de vous, et qu'après vous avoir pardonné tous vos péchés, Jésus-Christ vous conduise à la vie éternelle. » Les chantres répondent : *Amen*. Le pape poursuit (3) : « Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux vous accorde l'indulgence et l'absolution de tous vos péchés, le temps de faire une véritable et fructueuse pénitence, un cœur contrit, l'amendement de votre vie, la grâce et la consolation de l'Esprit-Saint et la persévérance finale dans les bonnes œuvres. » Les chantres répondent : *Amen*. Alors le pape se lève, et, portant ses regards vers le ciel, pour invoquer la *bénédiction* du Tout-Puissant, il étend les bras, élève les mains, et, faisant sur le peuple immense qui couvre la place, trois signes de croix, il dit (4) : « Que la *bénédiction* de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure à jamais. » Le pape se rassied; les deux cardinaux diacres lisent, l'un en latin et l'autre en italien, la formule de l'indulgence plénière concédée aux personnes qui ont reçu la *bénédiction*, et, après la lecture jettent sur la place ces deux papiers que la foule se dispute avec une pieuse avidité. Aussitôt les cloches de la basilique sont mises en branle, les tambours roulent et les canons résonnent. Avant de se retirer, le pape se relève encore de la *sedia*, pour donner au peuple une simple *bénédiction*. Le cortège redescend de la loge dans le même appareil.

Le pape officiant pontificalement, les jours de grande solennité, donne au peuple, à la fin de la messe, la *bénédiction* selon le rite ob-

(1) Sancti apostoli, Petrus et Paulus, de quorum potestate et auctoritate confidimus, ipsi intercedant pro nobis ad Dominum.

(2) Precibus et meritis beatæ Mariæ semper Virginis, beati Joannis Baptistæ et sanctorum apostolorum Petri et Pauli et omnium sanctorum, misereatur vestri omnipotens Deus, et, dimissis peccatis vestris perducatur vos Jesus Christus ad vitam æternam.

(3) Indulgentiam, absolutionem omnium peccatorum vestrorum, spatium veræ et fructuosæ pœnitentiæ, cor semper pœnitens et emendationem vitæ, gratiam et consolationem Sancti Spiritûs et finalem perseverantiam in bonis operibus tribuat vobis omnipotens et misericors Dominus.

(4) Et benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritûs Sancti descendat super vos et maneat semper.

servé par tous les évêques, en disant d'abord : *Sit nomen Domini*, etc. *Adjutorium nostrum*, etc. Quoiqu'il soit tourné vers le crucifix qui est au milieu de l'autel, l'auditeur de rote va se placer vis-à-vis de lui avec la croix papale. Dans les basiliques de Rome, à l'autel qu'on nomme papal, le pontife célèbre ayant la face tournée vers le peuple ; c'est ce qui rend raison de ce cérémonial.

Le R. P. Félix, dans une de ses conférences à Notre-Dame de Paris, a fait de main de maître la description de la bénédiction papale. Nous sommes heureux de reproduire ce magnifique morceau :

Un moment, reposons nos regards sur le plus doux et le plus grand spectacle d'autorité, qui puisse être vu sur la terre. Au lieu le plus illustre de la plus illustre des villes, à Rome, sur la place de Saint-Pierre, seul théâtre qui soit digne d'un pareil spectacle, à certains jours solennels, une multitude immense semble ondoyer comme une mer, mais comme une mer sans orage, effleurée par un souffle léger. Là sont des représentants de toutes les nations de la terre, et l'on croit voir les nations absentes se lever de toutes les contrées, pour regarder de loin ce qui va s'accomplir sur cette scène, où semble être conviée l'humanité tout entière. La foule, recueillie et respectueuse, est dans l'attente ; elle attend, dans un silence mystérieux, quelque chose qui va descendre sur elle..... Tout-à-coup, au frontispice de la grande basilique, un homme paraît, un prêtre, un roi, un père, un vieillard, qui semble porter sur son front toutes les majestés, que Dieu peut mettre sur le front des hommes. Son regard s'élève vers le ciel, comme pour convier Dieu à regarder cette fête ; son cœur s'ouvre dans l'expansion de l'amour, comme pour embrasser toute cette multitude, où chacun est son enfant ; sa main s'étend pour bénir avec elle l'humanité entière, prosternée devant lui. Et, tandis que cinquante mille hommes sont à genoux comme un seul homme, tandis que le canon fait entendre au château Saint-Ange ses grondements solennels, que toutes les cloches ébranlées jettent sur la ville éternelle leurs joyeuses volées, la voix du Père catholique chante, et son cœur encore plus que sa voix : « Que le Seigneur Dieu tout-puissant vous bénisse, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Bénédiction à la Cité, bénédiction à l'Univers. *Urbi et Orbi*. »

Non, non, jamais il n'y a eu sous le ciel de spectacle d'autorité comme celui qui se donne là, à Rome, au milieu des ruines de tant de puissances pulvérisées et de majestés évanouies. Quiconque a pu le voir sans en être profondément ému ; quiconque a pu entendre tomber sur lui cette bénédiction du Père catholique sans emporter dans son âme la plus grande image de l'autorité, et dans son cœur la plus religieuse impression de respect, ah ! j'en jure sur l'âme et le cœur de tous ceux qui ont vu ce spectacle sans pareil, celui-là

a perdu un sens, le sens qui fait ou suppose les grandes âmes; il a perdu le sens de la grandeur. Et, si un homme à qui Dieu a montré un tel prodige, était assez malheureux pour ne pas comprendre ce qu'une autorité, obtenant depuis bientôt deux mille ans de pareils respects, a dû faire pour élever les sociétés humaines, il n'y aurait plus qu'à lui dire : Vous ne méritez pas d'avoir des yeux pour regarder le soleil, et vous n'êtes pas même digne qu'on entreprenne de vous démontrer quelque chose.

Le jour de l'Ascension 1850, Pie IX, rétabli sur son trône, donna, à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, la bénédiction *Urbi et Orbi*. Il y avait bien longtemps que la ville sainte était privée de cette fonction sublime, l'une des plus imposantes du catholicisme. La messe finie, on vit s'avancer, porté sur les épaules de douze hommes vêtus de rouge, entre les deux éventails symboliques, assis majestueusement sur la *sedia gestatoria*, et la triple couronne sur la tête, le Vicaire de Jésus-Christ, bénissant toutes les têtes qui s'inclinaient devant lui. Arrivé au bas de la *Confession*, le Saint-Père descendit de son trône et se prosterna devant les têtes des saints Apôtres Pierre et Paul, priant avec tant de ferveur qu'il paraissait absorbé dans ses supplications, et tellement ému que les larmes s'échappaient de ses yeux. Il se souvenait peut-être qu'il y avait deux ans, à pareil jour, qu'il n'avait pu, tant était grande la liberté dont il jouissait alors, accomplir dans son entier cette fonction sacrée. Le pape étant remonté sur son siège d'honneur, le cortège se remit en marche; et toute cette foule déboucha sur la place, pour attendre dans le recueillement la bénédiction de la ville et du monde.

Cette place immense est couverte d'une multitude qu'on ne peut compter. Les troupes romaines et françaises, sous le commandement du général Chadeyson, sont massées devant la basilique; une batterie stationne dans les allées de Sainte-Croix de Jérusalem pour la salve d'honneur. Les murailles de la ville sont couronnées de fidèles; le Triclinium de Saint-Léon abrite une masse de paysans, dont les costumes variés et pittoresques forment un tableau des plus curieux. Tous les arbres s'agitent sous les groupes vivants, qui les ont escaladés; puis apparaissent les aqueducs de César, et au fond de l'horizon la montagne de Frascati et le sommet du monte Cavi.

Au bout d'un quart d'heure d'attente, tous les yeux, distraits par la magnificence du site, par la variété des uniformes militaires, se portent vers la grande loge de la basilique; et toutes les têtes se découvrent. On avait aperçu au fond une apparition vraiment céleste : C'est le Pape! dit-on; et, après une fanfare joyeuse, un silence profond, toute la troupe se met à genoux, et la multitude entière est prosternée. Le pape, d'une voix qui va remuer jusqu'aux échos de

la basilique de Sainte-Croix et des ruines séculaires, entonne les prières de la bénédiction; puis, se levant dans toute la majesté du suprême Pontificat, la tiare en tête, et embrassant la ville et le monde de ses deux bras qu'il élève vers les cieux, il invoque sur les deux cent millions de catholiques ses enfants, et sur les millions plus nombreux encore des infidèles, toutes les bénédictions célestes. Tout le monde répond : Amen. Les tambours battent aux champs, les trompettes sonnent leurs fanfares, le canon tonne, et cette foule immense s'écoule, en répétant qu'il est impossible d'assister à une solennité plus sublime. Nos soldats surtout en sont demeurés ravis. De plus en plus ils ont pénétré dans le cœur de Rome, cette vieille mère de tous les catholiques, et ils ne pourront plus s'en détacher.

A l'instar de ce qu'ils pratiquent à Rome, les souverains Pontifes accordent aux évêques la faculté de donner, une ou plusieurs fois l'année, la bénédiction papale aux fidèles confiés à leurs soins. A cette bénédiction est attachée une indulgence plénière. Elle est donnée selon la même forme que celle que donne le pape. Il n'y a de différence que dans les accessoires. Après la messe pontificale, le prélat ayant la mitre en tête, se place sur son trône, où il est environné de ses assistants. Un diacre, ou autre ministre en surplis, lit en latin la concession faite par le pape à l'évêque, en vertu de laquelle il peut donner la bénédiction papale. Ensuite il en donne lecture en français, pour être entendu du peuple. On publie aussi l'indulgence plénière, accordée à ceux qui recevront cette bénédiction. Elle ne peut être gagnée qu'après avoir reçu le sacrement de l'Eucharistie, et on y recommande de prier pour le pape et l'Eglise. Le prélat se lève sur son trône et lit, comme en chantant, *veluti canendo*, la formule : *Precibus et meritis*, etc. Quand ceci est terminé, le prélat s'approche du peuple, vers lequel il se tourne. On sonne les cloches, l'orgue joue, ainsi que d'autres instruments, s'il y en a, et, avec la plus grande pompe qu'il soit possible d'employer, le pontife donne cette bénédiction par les paroles : *Et benedictio Dei omnipotentis Patris † et Filii † et Spiritûs † Sancti, descendat super vos et maneat semper. R. Amen.*

QUARANTE-SEPTIÈME INSTRUCTION.

DU DERNIER ÉVANGILE. — VÉNÉRATION DES PEUPLES POUR CET ÉVANGILE. — RAISONS QUI ONT DÉTERMINÉ L'ÉGLISE A LE FAIRE RÉCITER A LA FIN DE LA MESSE. — DÉPART DE L'AUTEL. — RENTRÉE A LA SACRISTIE. — DU CANTIQUE *Benedicite*, ET AUTRES PRIÈRES DE L'ACTION DE GRACES.

Veritas Evangelii permaneat apud vos.

Que la vérité de l'Évangile demeure toujours avec vous. *Gal., II, 5.*

La troisième addition faite à la messe est le commencement de l'Évangile selon saint Jean, que le prêtre, aussitôt après avoir donné la bénédiction, récite au côté droit de l'autel, en le faisant précéder de ce préambule de salut :

Dominus vobiscum,

Que le Seigneur soit avec vous,

Auquel on répond comme de coutume :

Et cum Spiritu tuo.

Et avec votre esprit.

Cet Évangile est aussi précédé de cette annonce :

Initium sancti Evangelii secundum Joannem.

Commencement de l'Évangile selon saint Jean.

En prononçant ces mots, le prêtre fait, avec le pouce, le signe de croix sur l'autel ou sur le commencement de l'Évangile. Cette alternative vient de ce qu'on l'a presque toujours récité par cœur et sans livre. Elle nous indique aussi que l'autel est le livre représentant également Jésus-Christ. Puis le célébrant se signe sur son front, sur sa bouche et sa poitrine, pour protester de sa foi et de son amour, pour montrer qu'il porte l'Évangile dans son cœur, qu'il n'en rougira jamais, qu'il est prêt à le publier à la face de l'univers. Les assistants doivent partager ses sen-

timents et imprimer, eux aussi, le signe de la croix sur leur front, sur leurs lèvres et sur leur poitrine, avec la ferme résolution d'être fidèles à tout ce que prescrit cette profession abrégée du christianisme.

Vient ensuite la lecture de l'Évangile :

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est. In ipso vita erat, et vita erat lux hominum; et lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt. Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine; ut omnes crederent per illum. Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus; qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. ET VERBUM CARO FACTUM EST, et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à Patre, plenum gratiæ et veritatis ¹.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était en Dieu au commencement. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous y crussent par son ministère. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui était la lumière. Le Verbe était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde; et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais il a donné la faculté de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom; à ceux qui sont nés, non du sang, non des désirs de la chair, non de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire comme du Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité.

Rien de plus beau, rien de plus sublime que le commencement de l'Évangile de saint Jean. C'est un langage

divin ; c'est une incomparable théologie. L'évangéliste prend son vol comme l'aigle ; et, s'élevant jusqu'au ciel, il pénètre dans le sanctuaire de la divinité, pour y découvrir des mystères, dont nul homme sur la terre n'avait eu connaissance avant lui. Il nous raconte la génération du Verbe avec une hauteur d'éloquence telle, qu'Origène s'écrie : « Si l'apôtre eût entonné plus haut, le monde n'aurait pas été capable de le comprendre. »

Approfondissons, autant qu'il nous sera possible, le sens de ces paroles incomparables.

Au commencement était le Verbe ². Cette parole incréée et substantielle du Père, cette image très-parfaite de la pensée éternelle de Dieu et de Dieu lui-même tout entier, était au commencement ; c'est-à-dire : quand tout a commencé, le Verbe n'a point commencé, il était ; avant l'origine de toutes choses, il était ; et aussi loin qu'on plonge dans les abîmes de l'éternité, on doit toujours dire : Il était. Il y a dans ce temps indéfini, *le Verbe était*, une force toute particulière, qui forme dans notre esprit l'idée d'une génération incompréhensible et ineffable au-delà de tous les temps. Voilà donc l'éternité du Fils de Dieu clairement désignée. — *Et le Verbe était en Dieu*, non pas simplement comme en nous est notre pensée, laquelle n'est autre chose que notre âme pensante ; il était en Dieu, non accidentellement, mais essentiellement, et par sa nature, ayant sa distinction personnelle, et subsistant en lui-même et indépendamment de son principe, qui est Dieu le Père. — *Et le Verbe était Dieu*, comme le Père et le Saint-Esprit, ayant avec eux une même nature, une même puissance, une même majesté, leur égal en toutes choses. C'est ainsi que l'évangéliste marque en traits de feu l'éternité du Verbe, sa distinction personnelle, sa divinité. Suivons-le dans cette magnifique exposition des merveilles divines.

Le Verbe était dans le principe avec Dieu, c'est-à-dire qu'avant qu'il commençât à se manifester par la création

du monde, il était comme caché dans le sein du Père. Il était dans son principe, qui est Dieu le Père (1) ; et par là même il était dans le Saint-Esprit, car les trois personnes divines sont entre elles et à elles-mêmes leur centre et leur demeure (2). — *Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui.* Ici se trouve exprimée la toute-puissance du Verbe. Deux mots la dépeignent. Tout par lui, rien sans lui. Et ce n'est pas seulement le monde matériel qu'il a créé ; mais, dit l'apôtre saint Paul, toutes choses ont été créées par lui dans le ciel et sur la terre, celles qui sont visibles et celles qui sont invisibles, les hommes et les purs esprits, les Trônes, les Dominations et les Puissances (3). Ce n'est pas comme simple ministre de la volonté du Père qu'il a agi dans la création ; il a été créateur par lui-même, étant très-réellement par sa nature la puissance du Père éternel. Remarquons toutefois que le Fils n'agit pas seul, mais de concert avec le Père et le Saint-Esprit (4) ; c'est ce qui nous est marqué, d'après saint Hilaire, par ces paroles : *Sans lui rien n'a été fait* (5).

En lui était la vie, la source même de la vie, qui est éternelle comme son essence, et aussi inséparable de son être que sa suprême sagesse et sa béatitude souverainement parfaite. « En moi, dit la Sagesse, est toute espérance de vie et de vertu (6) ; » et c'est par ce Verbe divin qu'ont été vivifiés tous les anges et tous les hommes. — *Et la vie était la lumière des hommes.* Jésus-Christ qui a

(1) Ego in Patre, et Pater in me est... Pater autem in me manens. *Joan.*, XIV, 10.

(2) C'est ce que la théologie appelle la *circumincession* des personnes divines.

(3) Quoniam in ipso condita sunt universa, in cœlis et in terrâ, visibilia et invisibilia, sive Throni, sive Dominationes, sive Principatus, sive Potestates; omnia per ipsum et in ipso creata sunt. *Coloss.*, I, 16.

(4) Quæcumque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit. *Joan.*, V, 19.

(5) D. Hilar., *De Trinit.*, I, XI, p. 15.

(6) In me omnis spes vitæ et virtutis. *Eccli.*, XXIV, 25.

dit de lui-même qu'il était la vie (1), a dit aussi qu'il était la lumière du monde (2); et il nous déclare, en parlant de ceux qui le suivent, qu'ils auront la lumière de la vie (3). La vérité est la vie de l'âme, et c'est la Sagesse incréée qui nous donne cette lumière de vie et cette vie de lumière, par laquelle nous dirigeons nos pas dans la voie du salut, en réglant prudemment nos pensées, nos désirs et toutes nos actions (4). — *Et la lumière luit dans les ténèbres.* Avant la venue du Sauveur, le monde était enveloppé d'épaisses ténèbres, parce qu'il était plongé dans toutes sortes de vices et fasciné par toutes sortes d'erreurs. Néanmoins, dans cet abîme de dépravation, au milieu même de ces ombres du péché et de la mort, la Sagesse éternelle répandait ses rayons sur tous ceux qui ne s'obstinaient point à fermer les yeux à son éclat. La lumière luisait donc encore dans les ténèbres; — *mais les ténèbres ne l'ont point comprise*, c'est-à-dire les hommes terrestres et tout charnels ne donnaient aucune attention à ce que cette Sagesse leur prescrivait pour régler leur vie. La lumière n'était pas absente, dit saint Augustin, parce qu'ils ne la voyaient point; mais leurs péchés formaient en eux des ténèbres qui les empêchaient de la voir; ou, s'ils la voyaient sous certains rapports, comme ces faux sages dont parle saint Paul (5), ils ne voulaient point la suivre, parce qu'elle condamnait leurs dérèglements³.

Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean.

(1) Ego sum via, veritas et vita. *Joan.*, xiv, 6.

(2) Ego sum lux mundi. *Joan.*, viii, 12.

(3) Lumen vitæ. *Joan.*, viii, 12.

(4) Ipse sapientiæ dux est. In manu enim illius nos et sermones nostri, et omnis sapientia et operum scientia et disciplina. *Sap.*, vii, 16.

(5) Invisibilia enim ipsius, à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt intellecta, conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles. Quia quùm cognovissent Deum non glorificaverunt aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum. *Rom.*, xv, 20, 21.

La lumière intérieure qui éclaire immédiatement les hommes, cette raison émanée de la raison divine, ne suffisait plus, parce qu'elle était obscurcie par l'ignorance et les passions, Dieu suscita d'âge en âge des hommes extraordinaires, qu'il animait de son esprit, pour rappeler aux hommes leurs devoirs, et les réveiller au bruit des menaces et des promesses du Seigneur. Enfin, *il y eut un homme envoyé de Dieu*, comme les autres prophètes, mais avec une mission plus éclatante, *qui s'appelait Jean*. Il vint pour *servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui*. C'est ce que le divin précurseur a fait, en préparant les hommes à la venue du Sauveur, et le leur montrant de la manière la plus claire, lorsqu'il disait : Voici l'Agneau de Dieu ; voici celui qui est avant moi, et dont je prépare les voies ; voici celui qui est plus grand que moi et dont je ne suis pas digne de délier les souliers (1). » — *Il n'était point la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui était la lumière*. La vie de cet envoyé de Dieu fut si admirable, et l'autorité avec laquelle il parlait si grande, que plusieurs le regardaient comme le Messie, et Jean-Baptiste fut obligé de protester hautement qu'il n'était pas le Christ ; et l'évangéliste, pour nous montrer la différence infinie qu'il y avait entre le Seigneur et ses ministres, entre le soleil de justice et le héraut qui proclamait sa gloire, a soin de nous dire que Jean n'était point la lumière.

Celui qu'annonçait Jean-Baptiste, *était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde*. C'est le Verbe de Dieu, qui est cette lumière véritable et essentielle, qui nous éclaire dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. De lui vient toute science et toute intelligence. Ce n'est que par la participation de cette

(1) Venit fortior me post me, cujus non sum dignus procumbens solvere corrigiam calceamentorum ejus. *Marc.*, 1, 7.

unique lumière, que tout ce qui est regardé comme lumière ici-bas, l'est en effet. Les plus célèbres docteurs ne brillent comme des flambeaux, qu'après avoir reçu du Père des lumières la vérité qu'ils répandent dans le monde. Le Verbe de Dieu est la lumière véritable, parce qu'il est lumière par sa propre nature, tandis que toute autre lumière ne l'est que par communication et par grâce.

Il était dans le monde, ce Verbe éternel ; il y était par la raison gravée dans le cœur de tous les hommes, et qui n'est qu'un reflet de la souveraine intelligence. *Et le monde a été fait par lui* ; il porte le cachet le plus manifeste de sa puissance, de sa majesté, de sa souveraine sagesse ; et cependant *le monde ne l'a point connu* ⁴. Les hommes, aveuglés par leurs passions, n'ont tiré aucun profit de la lumière qu'ils avaient reçue de leur Créateur ; la magnificence de l'œuvre ne leur a point révélé la magnificence de l'ouvrier ; et ils n'ont rien compris à ce sublime langage de toutes les créatures, qui proclament la gloire de leur auteur ; ou s'ils en ont eu quelque intelligence, plus coupables encore, ils n'ont pas glorifié Dieu, comme ils le devaient, ils ne lui ont pas rendu grâces (1). Abandonnant pour quelque temps le monde à sa corruption toujours croissante, le Verbe est venu dans son propre héritage ⁵, chez le peuple qu'il s'était choisi comme son peuple de prédilection et qu'il avait comblé de bienfaits ; et les Juifs, qui étaient sa nation privilégiée, qui étaient à proprement parler *les siens*, puisqu'il était né du même sang qu'eux selon sa nature humaine, étant descendu comme eux d'Abraham, les Juifs ne l'ont point reçu ; ils ont rejeté le Christ, qui venait les sauver de leurs péchés ; ils ont dit : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous (2). » Cependant tous n'ont pas été également aveu-

(1) Non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt. *Rom.*, 1, 21.

(2) Nolumus hunc regnare super nos. *Luc*, xix, 14.

gles et ingrats ; il en est qui ont reconnu et adoré de tout leur cœur sa divinité. *Et à tous ceux, Juifs ou Gentils sans exception, qui l'ont reçu avec une foi humble et sincère, qui ont voulu se soumettre à sa loi sainte, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.* Pouvoir admirable, qui surpasse tous les désirs et toute l'ambition des hommes et qu'il a donné à tous ceux qui croient en lui. Mais, pour être fait enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ et son cohéritier, il faut naître, non de la chair et du sang, mais de Dieu lui-même, par un effet de sa charité ineffable et de sa divine volonté, par la parole de la vérité (1) et la grâce du baptême. C'est cette seconde naissance, cette régénération spirituelle, qui nous fait enfants de Dieu et nous donne droit au ciel.

Mais quoi ! naître de Dieu, être fait enfant de Dieu, devenir héritier de son royaume, n'y a-t-il pas là de quoi nous étonner et nous confondre ? Toutefois, ô homme, vous dit saint Augustin, cessez d'être surpris ; car voici quelque chose de plus prodigieux encore : *Le Verbe s'est fait chair.* Pour vous donner une juste confiance que vous pourriez naître vous-même de Dieu, le Verbe a voulu auparavant naître de l'homme. Il s'est fait semblable à nous par la participation de notre nature, afin que nous devinssions semblables à lui par la participation de la nature divine. Le Verbe s'est fait chair, il s'est abaissé, il s'est anéanti jusqu'à se revêtir de cette chair si faible et sujette à la corruption, afin de nous attirer et de nous unir à Dieu. *Et il a habité parmi nous*, lui le Verbe éternel, lui qui habite une lumière inaccessible ; il a vécu sur cette terre d'exil, éclairant le monde par sa lumière et le sanctifiant par ses mérites.

Et nous avons vu sa gloire, qui s'est manifestée par la sublimité de sa doctrine et de ses vertus, par l'éclat des miracles qui ont prouvé sa mission ; sa gloire qui a brillé

(1) Genuit nos verbo veritatis. *Jac.*, 1, 18.

dans la crèche comme sur le Thabor, au Calvaire comme dans le sépulcre. Bien plus, l'œil intérieur de notre âme s'est élevé jusqu'à considérer *la gloire* qui lui convient *comme au Fils unique du Père*, et qui est infiniment au-dessus de la gloire de tous les anges ; gloire ineffable, dont il jouit avant tous les siècles dans le sein de la Divinité, et que nous ne séparons pas de celle qui lui revient des abaissements infinis de sa sainte humanité, lesquels ont été une preuve, non-seulement de l'excès de son amour, mais encore de sa toute-puissance. Et nous l'avons vu *plein de grâce et de vérité* ; plein de grâce, pour changer et sanctifier nos cœurs ; plein de vérité, pour éclairer nos esprits ; et c'est sa grâce, qui nous a donné la force de pratiquer la vérité, qu'il a bien voulu nous enseigner.

Il était impossible de terminer plus dignement l'auguste sacrifice de nos autels que par la récitation de ce début de l'Évangile. Les paroles, dont il se compose, résumement ce que le Verbe a fait pour nous dans l'éternité et dans le temps. Elles nous le montrent d'abord dans le sein de son Père, Dieu comme lui, vie et lumière du monde, et puis sous les voiles de l'humanité, Dieu et homme tout ensemble, afin de nous racheter de l'esclavage du péché et de nous délivrer de la damnation éternelle.

Les peuples ont toujours eu une vénération toute particulière pour cet évangile. Au rapport de saint Augustin (1), un savant philosophe platonicien le trouvait si beau, si magnifique, qu'il aurait voulu le voir écrit en lettres d'or dans tous les lieux d'assemblée, pour être lu de tout le monde. A l'admiration qu'il excite, les premiers chrétiens joignaient la dévotion la plus tendre. Ils le portaient constamment suspendu à leur cou ou écrit sur le cœur, comme le symbole le plus expressif de leur foi et plus encore comme un préservatif efficace contre

(1) D. Aug., *De Civit.*, l. X, c. xxix.

les assauts du démon ; ils désiraient qu'on le récitât sur eux dans les maladies, qu'on le déposât avec leur corps dans le tombeau ; et plus d'une fois on a vu les empereurs, les rois, les princes, pour donner plus de force à leurs promesses, à leurs traités, jurer en posant la main sur cet évangile. C'était comme le sceau de leurs conventions, sceau réputé encore plus sûr que celui de leurs armes.

C'est le saint pape Pie V, au xvi^e siècle, qui a réglé que cet évangile serait récité à l'autel par tous les prêtres ; et depuis lors il est devenu partie intégrante, quoique non essentielle, de la messe. Mais auparavant et depuis plusieurs siècles, des prêtres pieux le disaient par dévotion au commencement de leur action de grâces, en allant de l'autel à la sacristie, et en quittant leurs habits sacerdotaux.

Parmi les raisons qui ont pu déterminer l'Église à faire lire cet évangile à la fin de sa liturgie, nous devons remarquer le rapport, qui se trouve entre le mystère de l'Incarnation et celui de l'Eucharistie. Ce Verbe qui est la véritable lumière, et qui illumine le monde de ses rayons et l'inonde des faveurs de sa miséricorde, est le même qui s'offre sur l'autel par les mains du prêtre. Ce même Verbe, qui s'est fait chair dans le sein de la Vierge, s'incarne encore sur nos autels ; et cette merveille est toujours l'ouvrage du Saint-Esprit. « Comment cela pourra-t-il se faire ? disait la sainte Vierge à Gabriel. Le Saint-Esprit, répond l'Ange, descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Vous me demandez comment le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ, et je vous réponds que le Saint-Esprit survient sur ces matières, et opère invisiblement ce changement, qui ne peut être ni exprimé ni compris (1). » Saint Augustin dit admirablement

(1) D. Joan. Dam., *Orthod. fid.*, l. IV, c. iv.

dans ses *Confessions* : « Votre Verbe, ô mon Dieu, s'est fait chair, afin que, s'accommodant à notre faiblesse, votre sagesse devînt un lait divin, pour servir de nourriture à vos enfants (1). »

Jésus-Christ, dans son sacrifice et dans son sacrement, demeure avec les chrétiens ; il est continuellement chez les siens, dans son Église. Et, trop souvent, hélas ! les siens, ceux qui portent son nom et son caractère, ne veulent pas le recevoir. Combien y en a-t-il, en effet, qui ne communient jamais ! Combien qui communient indignement et feraient mieux de ne pas s'approcher de la sainte table ! Mais combien aussi qui le reçoivent avec une foi vive et animée de la charité ! C'est à ceux-là qu'il accorde *le pouvoir de devenir enfants de Dieu, parce qu'ils ne sont nés ni du sang, ni des désirs de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même*. C'est pour eux en particulier que *le Verbe a été fait chair ; c'est en eux qu'il habite*. Et, après l'avoir éprouvé en cette vie *plein de grâce et de vérité*, ils ont lieu d'espérer qu'ils le verront *dans sa gloire, qui est la gloire du Fils unique du Père*. Voilà quelques-uns de ces mystérieux rapports, qui ont engagé l'Église à faire lire cet évangile après la messe.

A ces mots : *Et Verbum caro factum est*, le prêtre et toute l'assistance fléchissent le genou, à cause de la grandeur du mystère exprimé par ces paroles, et pour adorer ce Verbe éternel qui, étant véritablement Dieu, s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave.

Lorsqu'il y a un double office à cause de quelque fête, au lieu du commencement de l'évangile selon saint Jean, on récite celui de la messe qu'on n'a pu dire. Les fidèles s'en aperçoivent aisément par le transport qui se fait alors du missel, après les dernières oraisons, au côté droit de l'autel.

(1) D. Aug., *Confess.*, l. VII, c. xviii.

Après le dernier évangile, quel qu'il soit, on répond toujours *Deo gratias*, grâces à Dieu, qui vient de s'immoler pour nous et de se donner à nous. Oui, après tant de bienfaits reçus, c'est bien là le sentiment, qui doit remplir nos cœurs. Grâces à Dieu, qui nous a donné son Fils; grâces au Fils, qui s'est revêtu de notre nature; grâces au Saint-Esprit, qui nous a sanctifiés en Jésus-Christ; grâces à l'auguste Trinité, pour tous ses dons, pour ses infinies miséricordes, dont le sacrifice eucharistique est l'abrégé. Grâces à Dieu, c'est la parole que les Saints répètent sans cesse dans le ciel. Disons-la nous-mêmes ici-bas du fond de notre cœur, afin que nous méritions de la redire un jour dans leur compagnie, pendant toute l'éternité.

Ainsi se termine l'auguste sacrifice de la messe. Lorsque nous avons le bonheur d'y assister, pleins d'admiration pour les merveilles qui s'y sont opérées en notre faveur, et pénétrés de reconnaissance pour les grâces que nous y avons reçues, continuons, pendant le reste de la journée, d'offrir Jésus-Christ à son Père sur l'autel invisible de notre cœur. Continuons de nous offrir et de nous immoler nous-mêmes à Dieu, avec toutes nos pensées, tous nos désirs, tous nos sentiments et toutes nos actions. Que Jésus-Christ soit l'âme de notre âme; ne vivons que par lui et pour lui. Il est dit de Moïse, lorsqu'il descendit de la montagne où il s'était entretenu face à face avec l'Éternel, qu'il avait le visage tout resplendissant de lumière. Pour nous, sortons de nos saintes assemblées, sinon avec l'éclat, du moins avec l'attrait des plus douces vertus, n'annonçant, par l'ensemble de notre vie, ne respirant, pour ainsi dire, que la paix, l'innocence, la vertu ⁶.

Le prêtre est tout pénétré de la grande action qu'il vient de faire; mais il sent son impuissance à témoigner au Seigneur sa reconnaissance, comme il le voudrait; son cœur n'a point de sentiments, sa bouche n'a point de pa-

roles assez sublimes pour atteindre à la hauteur des fa-veurs divines, dont il a été l'objet ; et il invite toutes les créatures terrestres et célestes, animées et inanimées, à s'unir à lui pour célébrer la gloire de ce grand Dieu, qui a fait tant de merveilles, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce (1). Ouvrages du Seigneur, s'écrie-t-il, bénissez tous le Seigneur, louez-le, et exaltez sa souveraine grandeur dans tous les siècles. Anges, esprits bienheureux, bénissez le Seigneur ; vous êtes tout beaux sans doute, tout brillants de lumière ; mais plus beaux sont encore les cœurs, qui viennent de participer à la divine Eucharistie. Ils sont les *Trônes* de la terre, puisqu'en eux siège celui qu'adorent les *Puissances* et les *Domination*s. Ils sont le sanctuaire des cieux, le tabernacle sacré, qui renferme le Sacrement adorable, le vase précieux où est déposé le pain vivant. Soleil et lune, astre du firmament, bénissez le Seigneur ; vous éclairez, vous échauffez, vous vivifiez la nature ; mais quelle source abondante de lumière, quel feu sacré verse en nous le Dieu de l'Eucharistie ! Pluies et ondées, emblèmes de la rosée de la grâce, qui se répand au-dedans de nous ; vents et tempêtes qui me représentez le souffle de l'Esprit-Saint, tantôt doux et tantôt impétueux ; feux et chaleurs de l'été, qui me rap-

(1) Au départ de l'autel, le prêtre commence le cantique des trois enfants dans la fournaise et le psaume xve, *Laudate Dominum in Sanctis ejus*, qu'il poursuit jusqu'à la fin, en allant à la sacristie et en quittant les ornements sacrés.

Un grand nombre de prêtres disent le *Te Deum*, en revenant de l'autel. Quelques rubricaires établissent qu'on le peut sans faute et que la rubrique, qui prescrit de dire le cantique *Benedicite*, n'est que directive. Nous n'oserions pas non plus condamner cette pratique, qui est celle d'hommes pieux et instruits. Catalan insinue, d'après le cardinal Bona, qu'on peut la suivre (*In cærem.*, episc., l. I, c. xxix, n. 11). Néanmoins, nous ferons observer que le texte de la rubrique est exprès ; que les autres commentateurs réputés, Merati par exemple, n'insinuent pas qu'il soit permis de s'en écarter ; enfin que les meilleurs cérémoniaux sont d'accord avec la rubrique. *Cérémonial selon le rit romain*.

pelez les divines ardeurs dont je devrais être embrasé ; froids et rigueurs de l'hiver, gelées et neiges, qui, en fondant à la clarté du soleil ou au retour du printemps, me reprochez la glace, l'insensibilité de mon cœur ; montagnes et collines, qui représentez ces montagnes éternelles après lesquelles je soupire ; mers et fleuves, où je vois se refléter l'immensité de Dieu, bénissez le Seigneur. Que toute la terre le bénisse, et exalte sa gloire dans tous les siècles. Oui, je voudrais avoir cent langues, cent bouches, pour proclamer partout les louanges de mon Dieu. Lumière et ténèbres, jours et nuits, qui, par votre continue succession, me rappelez mes alternatives de zèle et de tiédeur, de force et de faiblesse, d'obscurité et d'intelligence dans les voies de Dieu, louez et bénissez le Seigneur. Mais c'est à vous surtout, prêtres du Seigneur, à vous qu'il a comblés de grâces, qu'il a élevés si fort en dignité, qu'il appartient d'offrir à Dieu le sacrifice de louanges ; bénissez donc le Seigneur, et célébrez son nom pendant tous les siècles. Esprits et âmes des justes, vous qui êtes saints et humbles de cœur, bénissez le Seigneur. En effet, nos louanges ne peuvent être agréables à Dieu qu'autant qu'elles procèdent d'un cœur humble, d'une âme sainte et pure ⁷.

Remarquons ici avec saint Augustin que les créatures insensibles et inanimées ne louent pas le Seigneur de la même manière que les anges et les hommes, puisqu'elles n'ont ni langue ni intelligence ; mais elles le louent par les effets qu'elles produisent conformément à ses ordres (1) ; et l'homme, en les contemplant, y trouve une source infinie de bénédictions et de louanges. Que si les merveilles de la nature nous fournissent mille sujets de chanter des hymnes à la gloire du Très-Haut, combien plus doivent nous en inspirer les merveilles de la grâce et

(1) Omnis creatura, non voce, sed opere laudat Dominum, quia ex creaturis consequenter Creator intelligitur, et in singulis operibus Dei magnificentia demonstratur. D. AUG., *in ps. LXVIII.*

surtout celle qui est le résumé et le mémorial de toutes les autres, l'incomparable Eucharistie (1).

Remarquons encore, continue le même docteur, que ce ne sont que les ouvrages du Seigneur qui louent le Seigneur. Les cieux le louent, la terre le loue, la mer le loue; mais trouvez-vous dans ce cantique que l'avarice, que l'intempérance, l'impureté et les vains amusements du siècle le louent (2)? Ce ne sont pas là des œuvres de Dieu, mais plutôt des produits de l'esprit de mensonge et d'erreur ⁸.

Aussitôt après le cantique des trois enfants dans la fournaise, le prêtre récite le psaume *Laudate Dominum in Sanctis ejus*, pour s'exciter toujours à louer le Seigneur, à cause de sa grandeur, de son élévation et de cette multitude de témoignages qu'il nous a donnés de son pouvoir suprême. « Louez le Seigneur dans son sanctuaire; louez-le sur le trône inébranlable de sa puissance. Louez-le au son de la trompette et de la harpe, avec le tambour et la flûte, avec le luth, l'orgue et les timbales retentissantes. » Mais, sachons-le bien, quelle que puisse être l'harmonie de ces divers instruments, ce n'est pas précisément ce que le Seigneur aime. Nous louons le Seigneur d'une manière beaucoup plus sainte avec les membres de notre corps, en les tenant dans un accord parfait avec la règle du devoir; en nous servant de nos yeux, de nos oreilles, de notre langue, de nos mains, conformément aux prescriptions de la raison et de la foi; en faisant de nos corps, comme dit saint Paul, une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu (3), par l'obéissance à laquelle nous lui soumettons tous ces membres et les consacrons aux usages de la piété.

(1) *Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit timentibus se. Ps. cx, 4.*

(2) D. Aug., *De liber. arbit.*, l. I, c. xvii.

(3) *Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. Rom., xii, 1.*

Ce psaume se termine par ces paroles : « Que tout ce qui vit et respire loue le Seigneur ! » Tel est le souhait d'une âme vivement pénétrée de la grandeur et de la majesté de Dieu. Elle n'est point contente, si toutes les créatures ne louent et n'aiment conjointement avec elle celui qu'elle reconnaît infiniment digne d'être loué et aimé. Elle veut que toute la nature ne forme avec elle qu'une voix, pour offrir un sacrifice général d'actions de grâces au Créateur.

Viennent ensuite plusieurs versets et oraisons, par lesquels le prêtre met toutes ses actions sous la protection du Tout-Puissant, et conjure ce grand Dieu, qui a mitigé la violence des flammes en faveur des trois enfants dans la fournaise, de ne pas permettre que nous soyons brûlés par les feux des passions.

Tout en récitant ces prières, le prêtre arrive à la sacristie et quitte les ornements sacrés. Puis, s'étant lavé les mains, selon une pratique, non à la vérité prescrite par la rubrique, mais très-louable et recommandée par tous les auteurs, il se retire en un lieu convenable, afin de rendre au Seigneur, avec le plus de dévotion qu'il le pourra, les actions de grâces qui lui sont dues pour son ineffable bienfait.

Après avoir quitté les vêtements sacerdotaux, il doit toujours se souvenir qu'il est obligé d'être orné des vertus dont ils sont l'emblème, et de donner au monde l'exemple de la vie la plus pure et la plus sainte (1). Après avoir célébré de si grands et de si solennels mystères, il ne faut plus qu'il marche dans les voies communes et ordinaires du siècle; mais sa conversation doit être dans le ciel avec les anges ou sur la terre avec les hommes parfaits (2).

(1) Sacerdos omnibus virtutibus debet esse ornatus, et aliis bonæ vitæ exemplum præbere. *De Imit.*, lib. IV, n. 2.

(2) Ejus conversatio, non cum popularibus et communibus hominum viis, sed cum angelis in cælo, aut cum perfectis viris in terrâ. *Ibid.*

Que Dieu seul désormais soit son espérance, sa douceur, sa joie, son repos, son refuge, son soutien, son héritage et son trésor, auquel son esprit et son cœur demeurent inviolablement attachés (1). Qu'il prenne surtout garde que cette langue, qui a le pouvoir de faire descendre le Fils de Dieu du ciel sur la terre, ne se permette jamais rien contre la loi divine; et que ses mains, qui sont pour ainsi dire teintes du sang de Jésus-Christ, ne contractent jamais la souillure d'aucun vice (2).

Et vous aussi, chrétiens fidèles, qui avez eu le bonheur d'assister au saint sacrifice, peut-être même de vous asseoir au banquet sacré, n'oubliez jamais que le Dieu de l'autel est le Dieu de l'éternité même; et que c'est auprès des divins tabernacles et surtout dans la communion, que l'âme pieuse commence les saintes liaisons, les délicieuses communications, les divins épanchements, qui font le bonheur du ciel. Bénissez Dieu le Père, qui a bien voulu vous donner son Fils, non pas une fois comme à Bethléem, dans le cénacle ou sur le Calvaire, mais tous les jours de votre vie sur l'autel. Bénissez Dieu le Fils, qui veut bien demeurer, dans ce Sacrement, à la portée de votre misère, et, pour ainsi dire, au niveau de votre bassesse. Rendez grâces à l'Esprit-Saint, et demandez-lui qu'il allume et entretienne dans vos cœurs le feu sacré, qui doit les consumer éternellement⁹.

(1) Oratio S. Bonav.

(2) Ne lingua loquendo, quæ vocat de cœlo Filium Dei contra Dominum loquatur; et ne manus quæ intinguntur sanguine Christi, polluantur sanguine peccati. *D. Aug.*

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Sanctus Joannes apostolus, aquilæ comparatus, altius multòque sublimius aliis tribus erexit prædicationem suam... Hoc ructabat quod biberat.

Saint Jean, justement comparé à l'aigle, a élevé sa prédication beaucoup plus haut que les trois autres évangélistes... Il proclamait ce qu'il avait puisé au cœur même du divin Maître.

D. AUG., *De Consensu evangel.*, l. I, c. iv.

RESPECT DES PEUPLES POUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

1. De tout temps on a eu la dévotion de se faire mettre le saint Évangile sur la tête, pour être guéri de quelque mal. Saint Augustin ne désapprouvait pas cet usage, de peur qu'on ne recourût à quelque préservatif superstitieux ; et le pape Paul V ordonne, dans son Rituel, qu'en allant visiter les malades on mettra la main sur leurs têtes en récitant l'évangile de saint Jean.

Dans les grandes actions qui étaient accompagnées du serment, on faisait réciter par le prêtre, à la fin de la messe, l'évangile de saint Jean, sur lequel ensuite on prêtait le serment. Il est marqué dans la bulle d'Or, pour l'élection de l'Empereur, qu'après avoir entendu lire l'évangile de saint Jean, à la fin de la messe, les électeurs jureront, en touchant ce saint évangile.

Les fidèles ont si fort souhaité qu'on le récitât à la fin de la messe, qu'ils l'ont expressément demandé dans les fondations qu'ils faisaient. Bientôt après, il ne fallut plus le recommander dans les fondations ; presque tous les prêtres le récitèrent tout haut avant de quitter l'autel. Il est dans le Pontifical romain, dressé par Augustin Patrice, évêque de Pienza, imprimé pour la première fois à Rome en 1485. Cette louable coutume, comme nous l'avons déjà dit, est enfin devenue une loi, dans le missel du saint pape Pie V, qui a mis l'évangile de saint Jean parmi tout ce que devaient réciter à la messe ceux qui se serviraient du missel romain.

LE VERBE DIVIN.

2 Le Verbe, quel noble nom ! c'est-à-dire l'expression de l'amour de Dieu, la manifestation de sa sagesse, l'évidence de son pouvoir,

le souffle vivifiant de sa vie, c'est-à-dire Dieu lui-même. Ce Verbe s'est fait chair ! Qui lui donnera cette chair ? Ramassera-t-il dans la fange le rebut d'une humanité corrompue ? ou bien va-t-on créer pour lui une humanité nouvelle ? Prendra-t-il place dans une double généalogie et recevra-t-il ainsi, en lui, le torrent d'une double corruption ? Y aura-t-il sur la terre quelqu'un d'assez téméraire et d'assez puissant pour s'appeler son père ?

— Non, non ; mais il y en aura une, qui sera assez humble et assez sainte pour être digne de se dire sa mère. — Environ 800 ans avant que le Fils de Dieu vint au monde, un prophète parla, et il inscrivit sa prédiction dans un livre, qu'il remit entre les mains des Juifs, ennemis invétérés du Christ ; ces mots étaient ceux-ci :

« Et voici, une vierge concevra et enfantera un fils, et son nom « sera Emmanuel, » ce qui en hébreu signifie « Dieu avec nous, « c'est-à-dire avec les hommes (1). » Cette prophétie fut nécessairement accomplie par la conception et la naissance du Fils de Dieu sur la terre.

WISEMAN, *Fabiola*.

JÉSUS-CHRIST AVANT TOUS LES TEMPS. — LA THÉOLOGIE DE SAINT
JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

3. Cet évangile selon saint Jean a fourni à Bossuet le sujet d'un commentaire, qu'il faut lire en entier dans ses *Élévations à Dieu sur les mystères de la religion chrétienne*. Jamais le langage des hommes ne s'est fait entendre avec plus d'autorité et d'onction. En voici un fragment :

Où vais-je me perdre ? dans quelle profondeur, dans quel abîme ! Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Évangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean, enfant du tonnerre (2), qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque, par un rapide vol fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des Anges, des Vertus, des Chérubins et des Séraphins, il entonne son évangile par ces mots : *Au commencement était le Verbe*. C'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'Annonciation de Marie. Dites avec moi : *Au commencement était le Verbe*. Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement ? C'est pour dire

(1) Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel, *Is.*, vii, 14.

(2) Imposuit eis nomina Boanerges, quod est filii tonitruu. *Marc.*, iii, 17.

qu'au commencement, dès l'origine des choses, *il était* ; il ne commençait pas : *il était* ; on ne le créait pas, on ne le faisait pas : *il était*. Et qu'était-il ? qu'était celui qui, sans être fait et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, était déjà ? Était-ce une matière confuse, que Dieu commençait à travailler, à mouvoir, à former ? Non, ce qui était au commencement *était le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur : *sermo*, discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement ; mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même. Où suis-je ? Que vois-je ? Qu'entends-je ? Tais-toi, ma raison ; et, sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu, ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain, disons au-dedans, disons par la foi avec un entendement, mais captivé et assujetti : *Au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *était* celui qui est et qui subsiste toujours : *le Verbe* ; la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

Il était, il subsistait, mais non comme quelque chose détachée de Dieu ; car *il était en Dieu*. Et comment expliquerons-nous : *être en Dieu* ! Est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous ? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc ? Comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste ? *Le Verbe était chez Dieu* : pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne était une personne divine : elle était Dieu. Comment Dieu ? Était-ce Dieu dans son origine ? Non, car ce Dieu est le Fils de Dieu, est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt. *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique*. Ce Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même et y demeurant est toujours produit et toujours dans son sein, comme il est dit dans ces paroles : « *Le Fils unique est dans le sein du Père* (1). » Il en est produit, puisqu'il est fils ; il y demeure, parce qu'il est sa pensée éternellement subsistante. Dieu comme lui ; car le Verbe était Dieu : Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : *Dieu*, comme lui, *au-dessus de tout, béni aux siècles des siècles. Amen*. Il est ainsi, dit saint Paul.

Ah ! je me perds, je n'en puis plus ; je ne puis plus dire qu'*Amen*, *il est ainsi* ; mon cœur dit : *Il est ainsi, Amen* (2). Quel silence ! quelle

(1) Unigenitus filius qui est in sinu Patris. *Joan.*, I, 18.

(2) Qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. Amen. *Rom.*, IX, 5.

admiration ! quel étonnement ! quelle nouvelle lumière ! Mais quelle ignorance ! Je ne vois rien, et je vois tout. Je vois ce Dieu qui était au commencement, qui subsistait dans le sein de Dieu ; et je ne le vois pas. *Amen, il est ainsi.* Voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement par amour à la vérité, que la foi me montre. *Amen, amen, amen.* Encore une fois, *Amen.* A jamais, *Amen.*

LE VERBE DIVIN INCONNU DES HOMMES.

4. *Il était dans le monde ; le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu !*

Depuis que Notre-Seigneur a paru, et même aux époques les plus florissantes de l'Eglise, un cri de douleur n'a cessé de jaillir du cœur des fidèles, qui ont vraiment étudié le mystère du monde et le mystère de la croix. Voyant ici tant de lumière, et là tant de ténèbres ; du côté de la croix tant d'amour, de l'autre côté tant de froideur ou même de haine ; avec Jésus-Christ tant de sagesse et de paix, avec le monde tant de folie et de malheur, ils ont dit : On ne connaît pas Jésus ! Et cela est vrai pour la plupart des hommes. Car s'il existe des âmes infernales qui connaissent Jésus-Christ et ne l'aiment pas, il en est bien plus qui ne l'aiment pas uniquement faute de le connaître, et qui l'aimeraient s'ils le connaissaient. Cette étrange ignorance fut rarement plus répandue que de nos jours. On trouve, non-seulement dans le peuple, mais et plus encore peut-être dans les classes que l'on appelle *instruites*, une lamentable multitude d'hommes qui ne savent rien de Jésus-Christ, pour qui son existence même est un problème. Disposés à l'accepter comme un sage qui a paru quelques instants sur la terre, laissant aux hommes qui l'ont méconnu une grande et merveilleuse philosophie, ils sont embarrassés par la fondation d'un culte et d'une église qui se rattache à cette philosophie sublime. Ils ne peuvent comprendre que le bon, l'humble, le saint, le juste Jésus ait cependant contribué à la création d'une immense imposture, en se donnant pour le Fils unique de Dieu. Plutôt que de pénétrer dans ce mystère, qui les épouvante et au bout duquel ils pressentent les chaînes de la foi, ils acceptent toutes les impossibilités et dévorent toutes les contradictions. Ils ne disent plus, avec la logique brutale des incrédules du dernier siècle : C'est le mensonge, c'est la supercherie, c'est la trahison de quelques fourbes contre la raison et contre la liberté humaines ; c'est l'*Infâme*, il faut l'écraser. La raison, jusque dans sa révolte triomphante contre le Dieu de l'Evangile, a rougi de ces abominables blasphèmes. Elle n'appelle plus Jésus-Christ l'*Infâme*, et, suivant l'expression de M. Cousin, elle se *pique* au contraire de le respecter. Mais elle dit

lâchement : C'est un mythe ; c'est la forme savante et poétique donnée par le temps et par le génie de l'homme à de grandes pensées, qu'il fallait incarner et personnifier pour assurer leur fortune ici-bas. Et Jésus-Christ n'est plus qu'une des imaginations étranges, que les hommes ont cherché à se faire de Dieu. Son nom est partout ; on voit partout son image ; on le rencontre depuis dix-neuf siècles dans toute l'histoire du monde, et il n'est pas connu (1). Il n'est connu, ni des riches, que sa loi protège ; ni des pauvres, que sa loi nourrit. On va visiter des malheureux ; on leur porte les secours qu'a ménagés, qu'a exigés pour eux la charité du Christ. On leur parle de Jésus. Nous ne connaissons pas cet homme ! Mais c'est lui qui vous a délivrés ; c'est lui, c'est sa religion qui veille sur vous ; c'est par lui que vous n'êtes pas des esclaves ; c'est en son nom que la charité a pansé vos plaies et soulage encore vos misères. Nous ne le connaissons pas ; il n'a pas existé ! On les interroge davantage ; on pénètre enfin dans ces esprits fermés, dans ces cœurs aigris. On y trouve les grossières objections, qu'une science perverse fournit à l'ignorance brutale. Comment se fait-il qu'un Dieu soit venu sur la terre, pour y vivre pauvre, pour y être persécuté, pour y mourir sur la croix ? Comment ce Dieu nous aurait-il laissé la pauvreté, le travail, la peine, et fait un partage si inégal à ses enfants ? Ainsi parlent ces pauvres aveugles. Sous la seule inspiration des passions de la nature corrompue, pour repousser le Christ qu'on leur présente, ils inventent toutes les hérésies. Le travail philosophique, qui se fait dans les hautes régions, aboutit à cette négation brutale. *In propria venit, et sui eum non receperunt.*

LOUIS VEUILLLOT.

LA SAINTE MAISON OU LE VERBE S'EST FAIT CHAIR.

5. On sait que la sainte maison de Nazareth, que tant d'adorables mystères rendent si auguste, et dans laquelle le Verbe éternel s'est incarné, fut transportée de Palestine en Europe, vers la fin du treizième siècle. Ce prodige a été confirmé par les témoignages les plus incontestables. Le pape Benoît XIV, un des plus grands pontifes et en même temps une des plus hautes puissances intellectuelles, l'a discuté et soutenu dans une savante et solide dissertation. Il a été vérifié encore depuis par des commissaires de Léon X et de Clément VII, et par des minéralogistes (2) qui ont reconnu que les pierres dont est construit l'édifice actuellement, vénéré sous le nom de *Sancta*

(1) *In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit !*

(2) Menghi-d'Arville, *Annuaire de Marie*, 58^e ex.

Casa de Lorette, sont identiquement de la même nature que les pierres des fondations demeurées à Nazareth.

Les plus habiles artistes du quinzième et du seizième siècle ont déployé toutes les richesses de l'architecture et de la sculpture à décorer dignement les quatre murailles, qui emboîtent la *Sancta Casa* sans la toucher. On ne peut donc voir l'antique sanctuaire que dans son intérieur, qui est resté le même qu'il était à Nazareth. Sixte-Quint a fait graver sur le fronton de la sainte église de Nazareth la célèbre inscription : « C'EST ICI LA MAISON DE LA MÈRE DE DIEU ; C'EST ICI QUE LE VERBE S'EST FAIT CHAIR (1). » L'autel unique est au lieu même, où de pieuses traditions disent que Marie se trouvait lorsqu'elle répondit à l'ange : « Je suis la servante du Seigneur (2). » Aussi l'évangile de saint Jean, qui termine la sainte messe, ne se récite jamais là, sans que ces paroles solennelles : *Et Verbum caro factum est*, ne jettent les pieux pèlerins dans une vive émotion.

DE LA CÉLÉBRATION DE LA SAINTE MESSE TOUS LES JOURS.

6. Un jeune prêtre, déjà pasteur, se contentait de dire la messe les dimanches et fêtes. Comme saint François de Sales l'aimait beaucoup, il s'avisa de cet expédient, pour l'engager à célébrer tous les jours. Il lui fit présent d'une boîte couverte de satin rouge, tout en broderies d'or et d'argent, enrichie de quelques perles ; et, avant que de la lui mettre entre les mains, il lui dit : J'ai une grâce à vous demander, que je m'assure que vous ne me refuserez pas, puisqu'elle ne regarde que la gloire de Dieu, dont je sais que vous êtes épris.

L'autre lui dit : « Commandez. »

« Oh ! non, reprit le Saint, ce n'est pas en commandant, mais en demandant que je parle, encore en demandant au nom et pour l'amour de Dieu. »

Le silence de ce jeune pasteur témoignant mieux sa disposition que ses paroles, le bienheureux, lui ouvrant la boîte, la lui montra toute pleine d'hosties à consacrer, et lui dit : « Vous êtes prêtre, Dieu vous a appelé à cette vocation, et de plus au pastorat : serait-ce une belle chose qu'un artisan, un magistrat ou un médecin, ne voulût travailler de sa profession qu'un jour ou deux de la semaine ? Vous avez un caractère qui vous donne le pouvoir de dire la sainte messe tous les jours, pourquoi n'en pas user ? »

« Vous n'avez, Dieu merci, rien qui vous en empêche. Je connais votre âme, autant qu'une âme peut être connue. Je vois, au contraire, que tout vous y convie. Je vous fais donc ce présent, et

(1) *Deiparæ domus, ubi Verbum caro factum est.*

(2) *Ecce ancilla Domini.*

« vous supplie de ne pas oublier au saint autel celui qui vous fait
« cette prière de la part de Dieu. »

Le jeune prêtre se trouva un peu surpris, et, sans résister à des paroles si engageantes, se contenta de soumettre au jugement du saint prélat ses indignités intérieures, sa jeunesse, ses immortifications, la crainte d'abuser d'un si grand mystère, ne correspondant pas à la vie nécessaire pour un si fréquent usage.

« Toutes ces excuses, reprit le bienheureux, sont autant d'accusa-
« tions, si je les voulais examiner. Mais, sans entrer en discussion,
« suffit que vous vous en êtes rapporté à mon jugement : je vous dis
« donc, et en cela *je pense avoir l'esprit de Dieu*, que toutes les rai-
« sons que vous apportez pour vous dispenser d'un si fréquent exer-
« cice, sont celles qui vous y obligent.

« Ce sera ce saint et fréquent usage qui mûrira votre jeunesse,
« modérera vos immortifications, affaiblira vos tentations, fortifiera
« vos faiblesses, éclairera vos voies ; et, à force de le pratiquer, vous
« apprendrez à le pratiquer avec plus de perfection.

« Au reste, quand votre indignité vous en retirerait par humilité, ce
« qui est arrivé autrefois à saint Bonaventure ; et, quand cet usage
« vous apporterait moins d'utilité à cause de votre indisposition, con-
« sidérez que vous êtes personne publique ; vous, vos ouailles et votre
« église en ont besoin, les trépassés nécessité, et, plus que tout cela,
« c'est qu'aux jours que vous vous en abstenez, vous privez la gloire
« de Dieu de son augmentation, les anges de ce plaisir, et les bien-
« heureux d'une particulière consolation. »

Cet ecclésiastique s'abattit sous ce conseil, et dit : *Fiat, fiat*, et, depuis trente années, il n'a pas manqué de dire la messe, sans cause légitime.

Espirit de saint François de Sales.

L'ACTION DE GRACES APRÈS LA MESSE.

7. Quelle misère et quel désordre n'est-ce pas de voir tant de prêtres qui, après avoir fini la messe, après avoir reçu de Dieu l'honneur de lui offrir son propre Fils en sacrifice, et après s'être nourris de son corps sacré, à peine entré dans la sacristie, les lèvres encore teintes de son sang, récitent quelque courte prière entre les dents, sans dévotion et sans attention, et se mettent ensuite à discourir de choses inutiles ou des affaires du monde ! Quelquefois, ils sortent de l'église et emportent dans les rues Jésus-Christ, qui est encore dans leur poitrine sous les espèces sacramentelles. Il faudrait faire continuellement à ces prêtres ce que fit le Père Jean Avila qui, voyant un prêtre sortir de l'église aussitôt après avoir dit la messe, le fit accompagner par deux clercs qui portaient des flambeaux. Le prêtre ayant demandé à ces clercs pourquoi ils l'accompagnaient avec tant d'honneur, ils lui

répondirent : « Nous accompagnons le très-saint Sacrement que vous portez au-dedans de vous. » On peut bien leur appliquer ce qu'écrivait une fois saint Bernard à l'archidiacre Foulques : « O Dieu ! et comment vous dégoutez-vous si vite de la compagnie de Jésus-Christ (1). »

S. LIGUORI.

HYMNE DE SAINT THOMAS.

On récite souvent, à l'action de grâces, la belle hymne de saint Thomas d'Aquin, *Adoro te supplex, latens Deitas*. Elle a été tout récemment traduite en français avec autant d'élégance que de fidélité.

Je t'adore à genoux sur le pavé du temple,
O roi de la terre et des cieux ;
A défaut de mon œil, mon âme te contemple
Sous ces voiles mystérieux.
Mes sens sont dans la nuit ; je ne puis voir ta gloire,
Divin soleil qui t'es voilé ;
Mais quel homme insensé refuserait de croire,
Quand le Verbe même a parlé ?

Le Dieu seul se cachait, au sommet du Calvaire,
Dans le mystère de la croix ;
Mais tu voiles, ô Christ, dans ce divin mystère,
L'homme et le Dieu tout à la fois.
Thomas croit en voyant ta blessure béante ;
Et moi, Seigneur, je crois sans voir ;
Rends chaque jour en moi cette foi plus ardente,
O mon amour, ô mon espoir !

O doux mémorial du divin sacrifice,
O pain de l'immortalité,
Sois le seul aliment, et sois le seul délice
De mon âme qui t'a goûté !
O pieux Pélican, toi dont l'oreille écoute
La pauvre âme qui vient prier,
Lave-moi dans ton sang, dont une seule goutte
Pourrait laver le monde entier !

Je brûle du désir de te voir face à face,
Toi qui te voiles à nos yeux ;
Christ, inonde mon âme ici-bas de ta grâce
Et de ta gloire dans les cieux !
Qu'un immense *Hosanna* remplisse cette enceinte ;
Gloire, louange à Jésus-Christ !
Amour, gloire, louange à la Trinité Sainte,
Au Père, au Fils, au Saint-Esprit !

(1) Heu ! quomodò Christum tam citò fastidis ?

VERS SUR LA PREMIÈRE COMMUNION DES ENFANTS.

On lit dans un très-ancien manuscrit de la célèbre collégiale de Saint-Martin, à Tours, les vers suivants sur la première communion des enfants :

Non pueris infrà bis quinque manentibus annos
Des corpus Domini quamvis sint corpore puri.
Quid sumant quùm ignorent ergò prohibentur.
Excipe quos urget fera mors, anni licet his sint
Octo, sive novem vel septem, dùm tibi constet
Scire *Pater noster* et eorum vita probata.

« N'administrez pas la communion aux enfants, qui sont au-dessous
« de la dixième année de leur âge, quoiqu'ils aient la pureté conve-
« nable. Cela est défendu, par la raison que ces enfants ne connais-
« sent point ce qu'ils reçoivent. Exceptez-en ceux qui sont à l'article
« de la mort, quoiqu'ils n'aient que neuf, huit, ou même sept ans,
« pourvu que l'on soit certain qu'ils savent l'Oraison dominicale et
« que leur conduite est irrépréhensible. »

ADIEUX AU SAINT AUTEL.

8. Demeure en paix, saint et divin autel du Seigneur ; reviendrai-je à tes pieds, ou la mort m'en empêchera-t-elle ? Je l'ignore. Que le Seigneur m'accorde du moins de te revoir dans la céleste église des premiers-nés du ciel ; je me repose dans cet espoir, que m'a donné mon Dieu.

Demeure en paix, autel saint et propice ; que le corps sacré, que le sang qui vient d'être offert, lave mes souillures, consume mes péchés, et me donne confiance devant le trône de notre Dieu, le Seigneur immortel.

Demeure en paix, autel saint, table de vie ; fais descendre sur moi la miséricorde de Jésus-Christ, et jamais je ne cesserai de conserver en mon cœur ton souvenir, maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Liturgie grecque.

OBSERVATION IMPORTANTE.

9. Dans le cours de cet ouvrage, nous citons beaucoup de faits extraordinaires et merveilleux. Presque tous reposent sur des autorités décisives, et méritent toute croyance. Quelques autres, quoique donnés par de graves auteurs, nous semblent bien moins établis ; et on ne leur doit pas, sans doute, le même degré de confiance. Nous nous

sommes cependant plu à les citer ; car, réalités, allégories ou paraboles, ils renferment toujours une morale utile et douce.

Nos bons aïeux, dans la simplicité de leur foi, admettaient volontiers l'intervention merveilleuse de la Divinité dans la conduite des affaires humaines. Malheureusement, nous vivons à une époque de scepticisme, où de froids et secs raisonneurs rejettent tout ce qu'ils ne peuvent disséquer mathématiquement. Il en est même qui ne croiraient pas un miracle attesté par l'Académie des sciences, et accompli en présence d'un régiment de dragons, comme le demandait un philosophe à quolibets du dernier siècle. Ces esprits faux et entêtés, ce serait perdre son temps que de chercher à les convertir. Mais à tout homme raisonnable et de bonne foi, nous dirons avec Bossuet : « Pourquoi veut-on que les miracles coûtent tant à Dieu ? » Et nous ajouterons avec saint François de Sales : « La charité croit « volontiers toute chose, c'est-à-dire qu'elle ne croit pas aisément « qu'on mente, et, à moins qu'il n'y ait des marques apparentes de « fausseté à ce qu'on lui présente, elle ne fait pas difficulté de le « croire, mais surtout quand ce sont des choses qui exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les hommes ou l'amour des hommes « envers Dieu..... En matière de religion, les âmes bien faites ont « plus de suavité à croire les choses, auxquelles il y a plus de difficulté et d'admiration (1). »

(1) Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, l. VII, c. XII.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'ACTE LITURGIQUE PAR EXCELLENCE, C'EST-A-DIRE DU SACRIFICE
EUCARISTIQUE.

24 ^e INSTRUCTION. — QUATRIÈME PARTIE DE LA MESSE. — Le Canon ou la règle de la Consécration. — Première partie du Canon. — Prières avant la Consécration. — <i>Te igitur</i>	1
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	11
25 ^e INSTRUCTION. — <i>Memento</i> des vivants. — Diptyques. — <i>Et omnium circumstantium</i> . — Ordre dans lequel nous devons prier.....	24
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	32
26 ^e INSTRUCTION. — <i>Communicantes</i> , ou mémoire des Saints. — Usage ancien d'invoquer les Saints. — La Vierge Marie toujours en première ligne. — Après la Vierge les Apôtres. — Ce que signifie le titre <i>Infrà actionem</i>	43
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	52
27 ^e INSTRUCTION. — <i>Hanc igitur</i> . — Pourquoi le prêtre tient ses mains étendues sur le calice. — Quatre demandes renfermées dans cette prière. — <i>Quam oblationem</i>	68
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	79
28 ^e INSTRUCTION. — <i>Qui pridie</i> . — Consécration du pain.....	93
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	103
29 ^e INSTRUCTION. — <i>Simili modo</i> . — Consécration du calice. — Institution du sacerdoce de la nouvelle loi.....	114
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	123
30 ^e INSTRUCTION. — Raisons de l'Élévation. — Adoration de l'Eucharistie.	

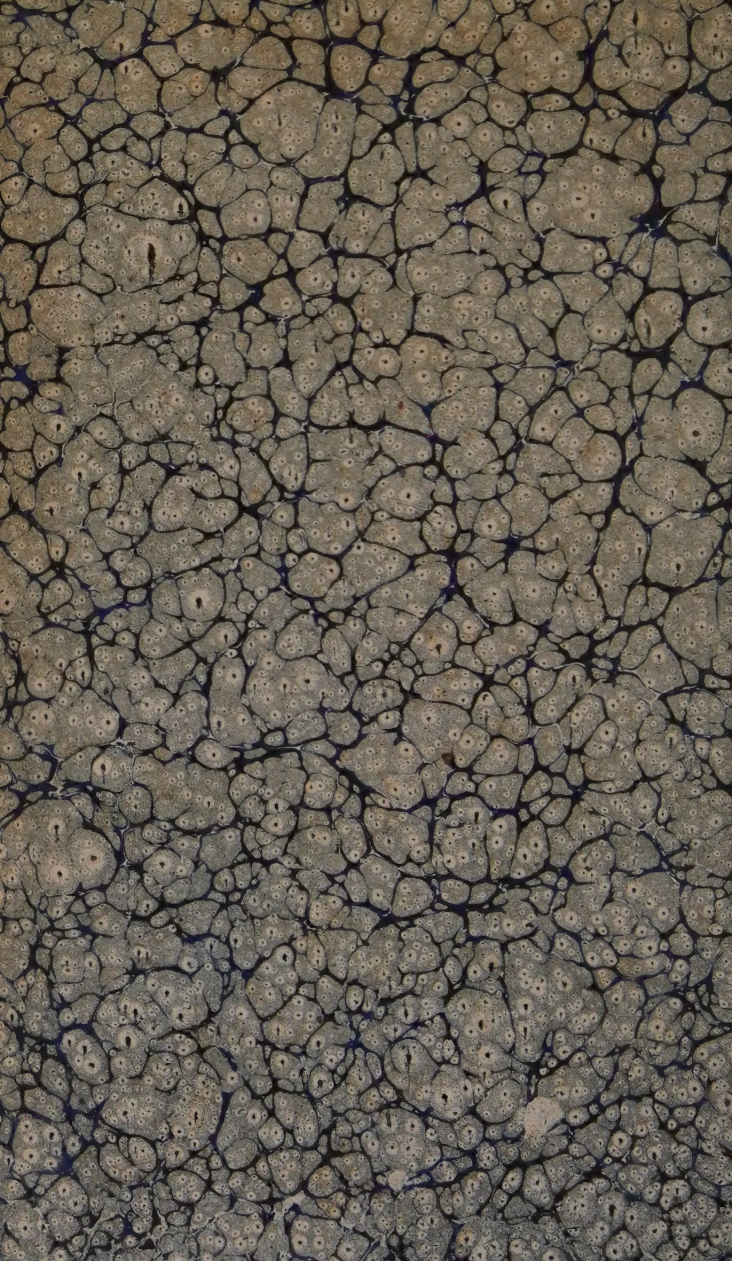
— Cérémonial de la Consécration. — Chant de l'O <i>Salutaris</i>	134
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	144
31 ^e INSTRUCTION. — <i>Undè et memores</i> . — Mention des mystères du Sauveur. — Raisons des signes de croix pendant cette prière.....	153
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	161
32 ^e INSTRUCTION. — <i>Suprà quæ propitiatio</i> . — Mention des anciens sacrifices. — <i>Supplices te rogamus</i>	172
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	183
33 ^e INSTRUCTION. — <i>Memento des morts</i> . — Antiquité de la prière pour les morts. — <i>Ipsis, Domine</i>	193
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	204
34 ^e INSTRUCTION. — <i>Nobis quoque peccatoribus</i> . — Énumération de plusieurs Saints de divers ordres.....	217
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	227
35 ^e INSTRUCTION. — Conclusion du Canon. — <i>Per quem hæc omnia</i> . — Divers signes de croix. — Petite élévation.....	238
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	246
36 ^e INSTRUCTION. — CINQUIÈME PARTIE DE LA MESSE. — La préparation à la Communion. — L'Oraison dominicale. — Cérémonial qui l'accompagne. — Chant du <i>Pater</i>	257
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	269
37 ^e INSTRUCTION. — <i>Libera nos</i> . — Ce qu'on entend par maux passés, présents et futurs. — Deux sortes de paix. — Nouvelle invocation des Saints.....	284
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	292
33 ^e INSTRUCTION. — Fraction de l'hostie. — Raisons de cette cérémonie. — Pourquoi l'hostie est rompue en trois parties. — Souhait de paix adressé au peuple. — Particule de l'hostie mêlée au précieux sang. — Raison de ce mélange.....	302
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	311
39 ^e INSTRUCTION. — <i>Agnus Dei</i> . — Raison de cette triple invocation. — Triple repos à souhaiter aux défunts. — Pourquoi on se frappe la poitrine à <i>Miserere nobis</i> . — Prière <i>Domine, Jesu Christe</i> . — La paix de Jésus différente de celle du monde.....	320
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	328
40 ^e INSTRUCTION. — Du baiser de paix. — Antiquité de cet usage. — Instrument de paix. — Manière de donner et de recevoir ce saint baiser. — Sentiments qu'on doit avoir pendant cette cérémonie.....	339
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	346
41 ^e INSTRUCTION. — Oraisons préparatoires à la Communion. — <i>Domine, Jesu Christe</i> . — <i>Perceptio corporis</i>	353
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	361
42 ^e INSTRUCTION. — <i>Panem cælestem</i> . — <i>Domine, non sum dignus</i> . — Trois sortes d'indignités. — Communion du prêtre. — <i>Quid retribuam</i> . — Le prêtre recueille les particules. — Communion au précieux sang.....	374
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	384
43 ^e INSTRUCTION. — Communion des fidèles. — Autrefois tous les assistants communiaient. — Communion sous les deux espèces ancienne-ment usitée. — Ordre observé dans les premiers temps. — Prières	

et cérémonies actuelles pour la communion du peuple. — Communion hors le temps du sacrifice. — Communion spirituelle.....	394
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	406
44 ^e INSTRUCTION. — Des ablutions. — <i>Quod ore sumpsimus</i> . — <i>Corpus tuum, Domine</i> . — Le prêtre essuie le calice et le couvre. — De l'antienne appelée <i>Communion</i> . — Prière pour l'Empereur.....	417
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	428
45 ^e INSTRUCTION. — SIXIÈME PARTIE DE LA MESSE. — De l'action de grâces. — De la postcommunion. — De l'oraison sur le peuple.....	438
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	447
46 ^e INSTRUCTION. — <i>Ite, missa est</i> . — <i>Placeat tibi</i> . — De la bénédiction. Usage ancien de bénédictions. — De la bénédiction épiscopale. — Cérémonial de la bénédiction du prêtre. — Sens mystique de cette bénédiction	454
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	466
47 ^e INSTRUCTION. — Du dernier évangile. — Vénération des peuples pour cet évangile. — Raisons qui ont déterminé l'Église à le faire reciter à la fin de la messe. — Départ de l'autel. — Rentrée à la sacristie. — Du cantique <i>Benedicite</i> et autres prières de l'action de grâces.....	475
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	492

FIN DE LA TABLE.







264
N52

Noel, M.

AUTHOR

~~N551X~~ M. Instructions sur la

TITLE

